

**Patrice
de Schuytener**

Duplicités

POLICIER

www.deschuytener-patrice-romans.com

DU MÊME AUTEUR :

Paroxysme. Editions & Régions / *labouquinerie.com* / Valence

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Ce récit est une œuvre de pure fiction. Par conséquent toute ressemblance ou analogie avec des situations réelles ou avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

Duplicités.

La nature renferme souvent la corruption sous une belle apparence.

William Shakespeare ; La nuit des rois (1600)

*

Introduction

Je m'appelle, Nano, Antonio, Adriano Valente. 30 ans, de nationalité française, 1m88, cheveux noir corbeau, de parents calabrais. Fils de Ritals donc. Mes parents avaient choisi la France voulant le meilleur pour leurs enfants, fuyant la misère et la laideur des temps. Je naquis donc à Nice un 23 août, puis, vint Lina, ma tendre sœur. Père était fier de nous. Son rêve était que je devienne magistrat, et Lina, institutrice ou fonctionnaire. Des métiers qui nous permettraient d'être bien ancrés dans la société de notre pays d'adoption. Ce fut la dernière fois qu'il influa sur le cours de nos vies. Les corps de nos parents furent retrouvés au large de la Corse par les secouristes en mer. Un miracle, si l'on peut qualifier les faits ainsi. Père dans sa hâte de côtoyer une eau si pure, avait oublié de déplier l'échelle permettant de remonter sur le pont du voilier qu'il avait loué pour l'occasion. Le courant les éloigna du rivage et ils moururent d'épuisement.

Voilà ce qu'il en est de ma famille ou de ce qu'il en reste.

Côté cœur, ma vie ressemble à un champ de ruines. Le jour où j'ai croisé Clothilde, mon ex fiancée, je fus instantanément frappé par son sens inné de la concision et par sa promptitude à décider de tout. Il en fut de même lorsqu'elle décida que notre vie commune qui devait durer jusqu'au jour de notre mort, s'arrêtait là, net. Prématurément. Comme toujours, Clo n'y alla pas par quatre chemins.

« Efficacité et concision », toujours.

Je reçus donc un email. Encore appelé « courriel » selon l'Académie française si chère à mon père.

« Mon aimé... Je pars. Deux évidences se sont imposées à moi. Ce poste à Toronto, je ne peux ni ne veux le refuser. Pareillement, l'idée de briser ton rêve de devenir un grand flic, m'est tout aussi intolérable. Nos destins divergent. Sois heureux. Nb : J'ai réuni tes affaires dans un sac Adidas. Le concierge est au courant. N'oublie pas de lui remettre les clefs de la cave... »

*

Chapitre 1

La police, elle, comptait bien sur moi. Je récupérai donc le sac Adidas, rendis la clef de la cave au concierge, et débarquai boulevard des Batignolles, dans le minuscule studio, que Lina occupait non loin du théâtre Hébertot, et que par chance, elle n'avait pas encore restitué à son propriétaire au moment de partir pour l'Irlande. Lina n'avait jamais souhaité devenir enseignante et exerce ses talents comme interprète à la « Dublin Chamber of Commerce ». Cela me laissait le temps de me retourner, d'autant que, j'allai devoir rejoindre le commissaire Hervé Miller pour une nouvelle affectation. Une promotion, s'il faut croire la lettre que m'envoya l'administration. Me voici donc capitaine. Ce n'est pas exactement le grade qu'espérait pour moi mon pauvre père, mais c'était la

première marche franchie dans la voie escarpée de la promotion interne au sein de la police nationale.

Il serait trop long et fastidieux de vous expliquer ce qui m'a valu tant d'honneur. Pas sûr d'ailleurs que les raisons invoquées par l'administration reflètent l'exacte réalité. Toujours est-il que je ne serai pas le seul parachuté. Mon futur patron lui-même venait de recevoir un avis de mutation qu'il n'avait pas expressément demandé.

Un curieux flic, Miller. Au sein de la police d'Île de France, il n'était pas à proprement parler un inconnu. Son physique peu avantageux et ses tenues bariolées, d'un goût pour le moins singulier, lui avaient valu l'ostracisme de confrères au look et aux méthodes plus conventionnels. Tout cela, c'était avant. Avant qu'il ne devienne une star maudite. La pratique policière n'est pas une science exacte. Certaines découvertes peuvent rapidement avoir des effets négatifs sur votre carrière, pourvu que leurs retombées ternissent la réputation de quelques personnages en vue. Cela ne lui avait pas valu que des amis au sein même de l'institution.

En apparence, être muté à Vilnot-Le-Pont n'est pas une punition. Plutôt un placard doré. De notoriété publique, il ne s'y passe jamais rien. Vilnot-le-Pont, l'une des rares communes huppées du Val-de-Marne. Les bords de Marne, cela valait bien La Courneuve d'où il provenait ... Non ?

J'en étais là de mes réflexions quand mon portable sonna.

— Commissaire Miller. Il semble que nous allons devoir coexister. Je vous félicite pour votre promotion, capitaine Valente ! Il serait bon que nous rencontrions. Rapidement, et en terrain neutre. Je bredouillai une banalité en guise de réponse.

— Bien, alors disons... 20 heures devant la Coupole... Vous me reconnaîtrez, je suppose...

Miller ne s'étendit pas en vaines explications. Concision et efficacité. Décidément, cela me poursuivait. Je consultai ma montre qui m'indiqua qu'il était illusoire d'espérer avoir le temps de passer au studio.

Que me voulait-il ? Je n'avais pas encore réellement réfléchi aux causes de ma mutation. Certes, sans fausse modestie, je devais admettre que je n'avais pas démérité. Cependant, d'autres étaient aussi méritants que moi et étaient restés en cale sèche.

Je reçus le cadeau comme une sorte de réparation en compensation du mauvais sort qui s'était abattu sur notre famille, ou tout du moins, de ce qu'il en restait. Je pris conscience que je ne savais rien de nos ancêtres. De notre famille, je ne connaissais que ce qu'en indiquaient les documents d'État Civil. Notre mère avait vu le jour à Reggio et notre père à Marano di Napoli, à quelques encablures de Naples. Je n'avais ni oncle, ni tante, ni grands-parents, ni cousins, proches et encore moins éloignés. Père était d'une discrétion remarquable à ce sujet. Les rares fois où nous l'interrogeons, il répétait inlassablement « *Seul l'avenir compte ! Se retourner sans cesse sur son passé, c'est mourir à petit feu...* » Et il changeait de sujet.

Curieusement, je n'avais jamais songé à former une famille. Et ce n'était pas les moments passés avec Clo qui auraient pu éveiller en moi l'instinct paternel. Je me demandai simplement si le fait d'être coupé de nos ancêtres m'avait conditionné à rester seul.

La Coupole... Quelle idée baroque de se retrouver là-bas ! L'image que j'avais du commissaire cadrait mal avec ce rendez-vous devant l'un des lieux les moins discrets de Paris. Qu'avait-il derrière la tête ?

Dix-neuf heures quarante-cinq. Je l'aperçus. Lorsque j'arrivai, le commissaire était déjà là à faire le pied de grue devant l'entrée. Tel que tous les membres de la police d'île de France le connaissaient. Impossible de le rater. Miller était affublé de sa célèbre chemise en acrylique vert pomme. Son bas-ventre s'échappait de son pantalon trop court. Un bas ventre que, ni sa cravate moutarde trop large, ni ses bretelles, ne parvenaient à masquer et à ramener à la raison... À ma grande surprise, Miller se dirigea vers moi dès qu'il me vit.

— Bonsoir, Valente, Marchons un peu...

Marcher était un verbe faible. En dépit de sa corpulence, Miller menait un train d'enfer. Au bout de quelques centaines de mètres, il s'engouffra dans un tripot. Comme il en avait la réputation, le commissaire ne s'embarassa pas de civilités inutiles.

— Ici, nous serons tranquilles pour parler... Comme vous le savez, je suis muté à Vilnot. Il ne s'agit pas exactement d'une promotion, plutôt d'un compromis... Depuis l'affaire Zintzchenko certaines personnes désiraient me voir prendre l'air sans avoir à trop s'agiter elles-mêmes. L'occasion était trop belle de m'éloigner, histoire que j'aie vu si l'herbe est plus verte ailleurs... J'ai eu quarante-huit heures pour faire mes valises. Autant que vous le sachiez. Maintenant, parlons plutôt de ce qui nous attend. L'homme que je remplace s'est noyé à peine neuf mois après son entrée en fonction.

Je hasardai :

— Sait-on comment l'accident est arrivé ?

— Justement. La chose paraît trop évidente pour beaucoup. Vilnot est une ville tranquille. C'est aussi la ville des Racquam. Un havre de paix aux yeux du monde. Il est probable que les seules ressources ordinaires de la police officielle seront insuffisantes pour dénouer les fils de l'imbroglia auquel je vais devoir faire face...

Que venais-je faire dans ce traquenard ? À n'en pas douter, Miller possédait la réponse à cette question. Il me parut prématuré de l'exprimer clairement. Je dis simplement :

— Que comptez vous faire ?

— Rendre une petite visite à la veuve du commissaire Artvest. Le noyé. Nous lui devons bien cela... Non ? Qu'en pensez-vous ?

Ce n'était pas réellement la réponse que j'attendais. Bien sûr... Répondis-je sans conviction. Je songeai surtout qu'avec un peu de chance, le pauvre commissaire Artvest se serait bien noyé comme les premières constatations le laissaient présager... Après tout, 300 personnes se noyaient chaque année en France durant les mois d'été.

Une question me taraudait cependant. Je ne parvenais pas à imaginer, si cela était le cas, ce qui pouvait troubler un homme comme Miller au point que celui-ci étale son scepticisme avant même que son enquête n'ait véritablement commencé. Cette fois-ci les mots jaillirent de ma bouche sans que j'en eusse véritablement l'intention :

— Qu'attendez-vous de moi, Commissaire ?

Miller sourit, l'index de la main droite sur les lèvres, comme pour en atténuer la portée.

— Sachez que vous êtes libre de refuser. Personne ne vous le reprochera et vous recevrez une autre affectation...

Il laissa un blanc s'installer.

— Si vous décidiez de me suivre, vous serez ma lance et je serai votre bouclier. Jusqu'à une certaine limite, naturellement...

Sa réponse en valait bien une autre... Ce n'était pas celle que j'attendais. Il me parut alors peu sûr de lui et de sa légitimité, hésitant à m'entraîner dans une aventure dont il paraissait mal cerner les tenants et aboutissants. Cependant, le commissaire Miller, en dépit de ses tenues vestimentaires bariolées et dissonantes, possédait une intelligence fine et aiguisée. Il n'était pas homme à se laisser désarçonner facilement. J'en conclus qu'il n'était pas improbable que le corps retrouvé noyé dans la Marne, y fut précipité d'une manière autre qu'accidentelle. Je n'allai pas tarder à comprendre les raisons de l'infinie retenue de Miller dans son exposé de la situation.

— À moi aussi, on m'a donné le choix. Vilnot-le-Pont n'est pas tout à fait la cité sans histoire que certains se plaisent à présenter. Jusqu'à présent, derrière une façade propre, ses édiles parvenaient à dissimuler des pratiques que l'on voudrait d'un autre âge. Pratiques favorisées par l'esprit d'inertie et de connivence, ainsi que par l'immuabilité des policiers et des magistrats du secteur. Ajoutez-y la disparition de dossiers sensibles, l'emprise de réseaux organisés sur fond de spéculation foncière, et vous aurez compris le motif de nos mutations.

Avais-je bien entendu ? Miller avait-il bien dit : « *nos* » mutations ? Auparavant, il avait pris soin de préciser « *Sachez que vous êtes libre de refuser...* » Quelle influence avait-il eue sur « *ma* » mutation ? Je devais en avoir le cœur net !

— Si je refuse ?...

Miller mit la main à la poche et me tendit un bout de papier sur lequel étaient griffonnés trois noms de ville.

— Choisissez... Je comprendrai que vous renonciez. Ce ne sera pas de tout repos. Un commissaire est mort dans des circonstances non élucidées. La polémique va s'installer. La presse écrite et télévisuelle fait déjà abondamment état des déclarations plus ou moins tonitruantes des uns et des autres.

Il avait parfaitement compris le sens réel de ma question, mais il louvoyait. J'eus envie de tourner les talons une bonne fois pour toutes sans autre forme de procès ! Miller contournait systématiquement mes interrogations, faisant mine de ne pas les comprendre ! Finalement il m'exaspérait. J'en avais assez de jouer les marionnettes et l'heure tournait. Je n'avais aucune idée de l'état dans lequel j'allais trouver le studio. J'ignorais même si Lina l'avait sous-loué ou non ! Je me résolus à poser la seule question qui importait !

— À qui dois-je ma promotion ?

Miller me fixa d'un air entendu. J'eus alors le sentiment qu'il était soulagé.

— C'est moi qui vous ai choisi. J'avais fixé une condition à ma propre acceptation : choisir mon adjoint.

— Et pourquoi moi ?

— Pourquoi pas ? J'ai besoin d'un flic intègre et astucieux. Il m'a semblé que vous réunissiez les deux critères. Qu'en pensez-vous ?

Il m'énervait.

— Sauf que vous ne me connaissiez pas !

— J'ai lu les rapports vous concernant. Cela m'a suffi. Poursuivons... J'attends votre réponse demain matin. Ce sera suffisant. Ah ! Une dernière chose. Le commissariat dont j'hérite est un panier de crabes. Le commissaire Berg, le prédécesseur du noyé... « Jo » pour les intimes, était fort bien en cour auprès des édiles locaux. J'ignore quel est le degré de compromission de ses subordonnés. Il faudra aussi compter avec la police municipale... Un corps ne comportant aucune femme, uniquement des hommes triés sur le volet. Le procureur Mozar ne manque jamais l'occasion de faire l'éloge de leur professionnalisme. Je pense que vous avez compris. Il existe à Vilnot-le-Pont, des réseaux puissants capables d'influer sur le fonctionnement de la Justice... Exaltant ?... Dernière précision : le commissariat est sans conteste l'un des plus clean, des plus spacieux et moderne de France. Des salles propres, des installations au top ! Véhicules de service inclus... Une façade magnifique.

Miller fit mine de consulter sa montre. Il me laissait digérer.

— Demain huit heures dans mon bureau, sinon, envoyez-moi un SMS avec le nom de la ville que vous aurez choisie. Je ferai le nécessaire...

Il me salua d'un signe et régla les bières.

« ... *Huit heures demain dans mon bureau...* »

Une occasion pareille ne se laissait pas passer...

Chapitre 2

La nuit avait été courte et j'avais franchement la dalle. Les placards étaient vides. Tout excité par ce qui m'attendait, j'en avais oublié les éléments essentiels au confort de tout être humain.

Lina n'avait laissé qu'un petit lit de 90 sans drap ni couette. Je m'étais réveillé les pieds gelés. Je ne devais pas me plaindre. Trop heureux d'avoir un toit à ma disposition. Évidemment, j'avais omis de brancher le ballon d'eau chaude. De toutes les manières, je n'avais plus le temps de m'appesantir sur mon sort.

Je me présentai devant le planton à huit heures moins dix comme prévu. Le commissariat était en effervescence. Miller avait dit vrai. Les locaux tranchaient avec tout ce que j'avais connu auparavant. Pour un peu, on eut envie d'accrocher des tableaux aux murs. Personne ne fit attention à moi. Pourtant, avec mon mètre quatre-vingt-huit, il était difficile de me louper.

Un homme semblait avoir pris la direction des opérations. J'appris rapidement qu'il s'agissait du capitaine Roquette. Assez grand, épaules larges, hanches solides, blond, visage oblong, yeux bleus, imberbe ou rasé de très près, propre, impeccablement mis, l'air sûr de lui. Un meneur à n'en pas douter. Il fit installer tous les hommes présents dans une grande pièce dédiée aux réunions. Nous étions serrés comme des sardines. Quatre-vingt-quinze pour cent de l'effectif étaient présents, soit 112 agents de sécurité, officiers de police, officiers de police judiciaire, et membres de la BAC de Vilnot.

La mort d'Artvest et l'arrivée de Miller n'étaient pas les seules raisons de ce déploiement de forces. Six mois auparavant, le commissariat avait été fortement secoué. Sur le territoire de la commune voisine de Mezière-sur-Marne, une intervention avait mal tourné. Un membre de la BAC y avait laissé la vie et un second restera handicapé.

Durant les jours qui suivirent le drame, les policiers avaient défilé symboliquement dans le commissariat pour témoigner leur solidarité et exprimer leur incompréhension. L'un des leurs était mort carbonisé dans sa voiture après une course-poursuite. Le commissaire Artvest avait été accusé de négligence. L'organisation d'une souricière destinée à mettre un terme aux agissements d'une bande de petits voyous venus de la cité Paul Eluard, un quartier chaud de la commune voisine, s'était soldée par un fiasco. Les délinquants à moto étaient parvenus à passer à travers les mailles du filet dressé par les policiers. L'un d'eux, sous couvert d'anonymat, s'était épanché dans la presse : « Je pense qu'il n'y a rien de pire que de poursuivre une moto. Les délinquants prennent des risques insensés. » Un autre fonctionnaire ne se priva de préciser : « C'est le rôle de la BAC d'arrêter les voleurs. Notre métier comporte des risques, nous le savons. Cependant, il est compréhensible que nous exigions que de telles opérations ne laissent absolument aucune prise au hasard... Depuis six mois, nous constatons une recrudescence de vols sur la commune de Vilnot. Nous n'étions pas pris au dépourvu... »

Pour tous, la disparition de leur ancien et éphémère patron n'était pas un drame.

Miller fut ponctuel comme à son habitude et fit son entrée à huit heures précises comme convenu. Le nouveau patron des lieux avait la tête des très mauvais jours. Mal rasé, ce qui était plutôt habituel, mais aussi, avec de grosses poches sous les yeux, et vêtu d'un improbable costume gris passe muraille. Ce qui, chez lui, témoignait d'un état proche de la déprime. Tout espoir n'était cependant pas perdu, il arborait l'une de ses chemisettes vert pomme en mauvais acrylique dont il avait le secret. J'imaginai qu'il ne devait pas avoir d'autre choix à sa disposition...

Roquette vint se placer à sa droite. Le contraste était saisissant. Nul doute, c'est cet homme que l'écrasante majorité des fonctionnaires présents aurait préféré avoir pour patron.

Miller chargea un agent de lire le document officiel attestant de sa nomination. Puis il déclara que le capitaine Roquette serait chargé du fonctionnement courant pour les semaines à venir. Ce qui semblait donner satisfaction à l'assistance. Après quoi, je fus intronisé en moins d'une minute chrono. Miller indiqua que mon rôle premier serait de « boucler » au plus vite l'enquête sur la mort du commissaire Artvest, selon le désir exprimé par le procureur général Thomas.

Un blanc général suivit cette annonce. Je le pris d'abord pour moi, mais je compris vite que la surprise venait d'abord de la décision du procureur général, fraîchement nommé. Il n'avait pas laissé l'initiative à son subordonné Mozar, pourtant implanté de longue date.

Chapitre 3

«...Si personne ne s'y oppose, je me propose de couvrir l'affaire Artvest... »

La jeune femme qui venait de prendre la parole devant le comité de rédaction de L'Indépendant.fr n'était autre qu'Estelle Esperfaro. Elle n'était pas seulement une excellente journaliste, elle était aussi la compagne du patron. Autour d'elle, nul ne broncha.

Axel Kandar avait été hospitalisé le matin même.

L'ancien correspondant de guerre, fondateur et rédacteur en chef du journal, était sous morphine depuis plus de quinze jours. Sa hanche déchiquetée par une mine antipersonnel le faisait atrocement souffrir. Le célèbre journaliste devait être une nouvelle fois opéré en urgence sous peine de devenir définitivement infirme.

L'homme n'était certes plus le reporter percutant, redouté des puissants, que le public était habitué à voir sur tous les terrains d'opération de la planète. Mais sa voix continuait à porter au travers du journal qu'il avait créé. Les contacts qu'il avait noués tout au long de sa carrière de globe-trotter, avec les autorités des pays en guerre, mais également avec les ONG œuvrant à soulager la souffrance des populations, avec les groupes rebelles, les renégats, ou encore les mercenaires apatrides, avaient forgé des convictions bien ancrées et un attachement irréductible aux valeurs de la démocratie. La liberté de pensée et un amour viscéral de la vérité. Cela lui avait valu quelques revers de fortune et des difficultés auxquels il ne s'attendait pas, pour financer son projet. Mais il tint bon et L'Indépendant avait conquis ses lettres de noblesse. Il demeurait un patron de presse incisif, respecté, par toute une profession et écouté par un vaste public. L'Indépendant dérangeait car les enquêtes qu'il publiait étaient totalement empreintes de l'exigence de rigueur que le patron imposait à ses collaborateurs. Et par là même, elles constituaient autant de réquisitoires accablant difficilement réfutables par ceux-là mêmes qui étaient mis en cause.

Axel Kandar avait la cinquantaine bien entamée, et sa mobilité était réduite. Sa silhouette s'était quelque peu enrobée, mais il restait un grand et bel homme. Estelle avait dix-sept ans de moins. Auprès de cet homme fort et intelligent, elle semblait avoir oublié ses amours déçus et leur suite de rendez-vous manqués.

Kandar devait interviewer Raoul Racquam. Il était logique qu'Estelle le remplaça. Et elle savait qu'il ne s'y opposerait pas.

Chapitre 4

Quatre jours plus tard...

« Venez Valente ! Nous allons faire un tour sur les bords de Marne... »

Dix-huit heures ! Miller ne devait pas se douter que si je ne faisais rien, j'allais de nouveau sauter le repas du soir et me retrouver dans mon studio sans eau chaude, ni victuailles, ni rien du tout.

J'avais passé l'après-midi à rédiger un synopsis des événements sous les regards ahuris de mes nouveaux collègues. Pour tout dire, j'avais le sentiment d'être en stage à l'école de police. Pour tous, l'affaire était bouclée. Artvest s'était noyé ! Point barre !

Selon la version qui nous avait été vendue comme la plus évidente, le commissaire Artvest aurait glissé le long d'une berge pentue et heurté un arbre couché lors d'une précédente tempête. De fait, les plaies constatées à la tête, et les traces de sang retrouvées sur l'arbre semblaient corroborer cette version.

Pourtant, je m'étonnais que des enquêteurs expérimentés aient négligé plusieurs éléments de procédure importants. Le corps n'avait séjourné que quelques heures dans l'eau. Le courant l'ayant entraîné dans une poche naturelle de la rivière, prisée par les pêcheurs à la ligne. Il s'y était trouvé enfermé dans un tourbillon jusqu'à ce que des promeneurs matinaux l'aperçoivent. Ce qui expliquait que le corps se trouvait encore en parfait état.

Une chance...

Selon le légiste, l'homme avait été assommé avant de couler à pic. Il ne constata pas d'inondation des voies aériennes. De plus, l'analyse de l'eau retrouvée dans le système digestif indiquait que celle-ci est tout à fait conforme à celle de la rivière.

Jusqu'ici, il n'y avait rien à redire.

Pourtant, c'est précisément à partir de là que les choses se compliquaient. Plusieurs éléments d'enquête me gênaient. Il est anormal que le corps, une fois ramené sur la rive, ait été déplacé avant que le médecin légiste n'ait procédé aux premières constatations. J'appris qu'il s'agissait de surcroît d'une initiative malheureuse d'un agent de la police municipale.

Passé encore...

Cela n'avait pas empêché ce brave légiste de faire un descriptif très précis des plaies à la face ainsi que de celles constatées le long de la colonne vertébrale. Ce qui l'autorisa à émettre une hypothèse séduisante concernant le déroulé probable des événements. Selon lui, le commissaire se serait approché trop près de l'eau alors que la berge, à cet endroit, se trouve particulièrement

abrupte et glissante. Il aurait donc glissé en arrière sur les talons et se serait laissé entraîner les pieds devant. L'homme, dans un mouvement réflexe instinctif, aurait alors tenté de se redresser et malencontreusement, sa tête aurait heurté violemment un tronc d'arbre couché par le vent. Enfin, des racines apparentes particulièrement noueuses expliqueraient les ecchymoses au dos et à la base arrière du crâne.

Miller se gratta le nez.

— Plausible...

— Oui ! Oui... Toutefois, j'ai fait faire en urgence une contre-expertise. Ce qui n'a pas eu l'heur d'être au goût de tout le monde. Et l'on s'est chargé de me le faire savoir. Je crains de m'être mis à dos une partie de mes nouveaux collègues.

Miller se gratta à nouveau le nez.

— Je m'en doute... C'est sans importance... Et quels résultats a-t-on obtenus ?

— La légiste a constaté une hémorragie oculaire.

Cette fois-ci, Miller se gratta la tête. J'en conclus que des années d'enquêtes étaient vraisemblablement à l'origine de sa calvitie...

Une hémorragie oculaire se produisait en cas de mort par asphyxie, comme cela pouvait advenir en cas d'étouffement avec un oreiller, par exemple... Mais pas consécutivement à une noyade...

Miller ricana intérieurement.

— Voilà qui va clore le bec de vos détracteurs. Et légitimer la poursuite de l'enquête ! Ce qui ne signifie pas que nous aurons le loisir d'aller au bout...

Je me demandai à mon tour si je n'aurais pas mieux fait de m'en tenir aux premières conclusions. D'autant que d'autres éléments venaient ternir notre bel enthousiasme... Miller ne me laissa pas le temps de tempérer mes premiers propos.

— Quand aurons-nous le rapport officiel ?

— Demain soir. Cependant, la légiste m'a averti que bien qu'assez court, le séjour dans l'eau ne lui permettra sans doute pas d'affirmer son diagnostic avec un indice de fiabilité suffisant. De même, il n'a pas pu être constaté de saignement au niveau des oreilles.

Il me demanda si j'avais déjà eu à faire à cette légiste et quel était son nom ? Je lui répondis que non, bien que je me souvenais parfaitement qu'elle était intervenue sur une affaire assez complexe à laquelle j'avais participé à mes débuts. Je ne m'y étais pas montré réellement à mon avantage... Puis, je dis seulement.

— Elle s'appelle Marjorie Parkinson...

Le visage de Miller s'éclaira soudainement.

— Hum... Je connais son professionnalisme. J'en conclus qu'il est probable que le commissaire Artvest n'ait pas bu la tasse de son vivant... Passons à autre chose. Pour ma part, je sors de chez la veuve. Je vais aller droit au but. J'en ai connues de plus éplorées. Il n'y a rien à attendre de ce côté-là. D'ailleurs, elle ne s'en cache pas. Elle et Luc Artvest se sont connus très jeunes. Une relation contrariée. Artvest n'a jamais été en odeur de sainteté auprès de sa future belle-famille. Le père de la belle était notaire dans une petite bourgade à quelques kilomètres de Charleville-Mézières, comme son propre père et son grand-père avant lui et j'en passe. La famille d'Artvest ne jouait pas dans la même cour. L'importun amoureux de l'héritière d'une aussi longue et respectable lignée de sommités locales n'était pas armé pour résister aux pressions qui s'exerçaient contre lui. Tous espéraient que Juliette, née Dubuisson, la veuve, finirait par s'apercevoir qu'une telle mésalliance était une erreur... Le sort ou la nature en décida autrement... Elle tomba enceinte !

Je ne pus masquer une irrésistible envie de rire. Le ton employé par Miller annonçait un dénouement digne de Zola. Il ne s'en offusqua pas.

— Le mariage était inévitable et urgent. Le père de la belle infortunée possédait, parmi d'autres éminentes relations, celle de Monseigneur l'évêque. La bonne société n'aurait pas accepté une autre issue à ce cauchemar. Un malheur n'arrivant jamais seul, le pire restait pourtant à venir. Juliette fit une fausse couche et les médecins l'informèrent qu'il lui serait très difficile d'avoir un autre enfant. Un crève-cœur... Artvest aimait sa femme. À force de travail il devint un honnête commissaire de police respecté de sa hiérarchie... Pas de chance, les efforts qu'il fit pour être reconnu par sa belle-

famille, l'éloignèrent paradoxalement de Juliette jusqu'à l'indifférence... Il eut des maîtresses. Elle ne s'en scandalisa pas.

Je félicitais mon patron pour son magnifique travail, ce qui était le monde à l'envers.

— Merci, mais je n'ai aucun mérite. La dame m'a tout raconté par le menu d'une façon parfaitement détachée. Elle a l'intention de quitter Paris pour la côte d'Azur où elle a hérité d'un appartement provenant de son oncle. Près de Nice. Elle ne voulait pas avoir à revenir pour répondre à mes questions. Il reste à vérifier son emploi du temps le jour de l'accident.

— Charleville-Mézières-Nice, c'est ce qui s'appelle prendre ses distances...

Miller hocha la tête et sourit...

— Le rapport de Marjorie risque de remettre en question le déménagement pour le moins précipité de la veuve. Côté mobile, on a le choix. La mort de son mari a tout pour lui convenir. Elle lui évite l'éventualité d'un divorce fort peu en cour chez les Dubuisson. Non qu'ils n'aient jamais manifesté beaucoup de sympathie pour leur gendre, mais après un mariage accepté sous la contrainte, un divorce risquait de faire désordre et d'obliger la famille à prendre ses distances avec leur fille. Ce qui n'aurait sans doute pas manqué d'avoir des répercussions pécuniaires pour la belle, je suppose. Et puis, la voilà libre, loin du regard des siens.

— Reste à savoir comment elle aurait pu s'y prendre...

— De notoriété publique, elle avait accepté de fermer les yeux sur les aventures de son mari. Cela lui aura peut-être donné des idées... Elle avait besoin d'un complice... Un amant désespéré de n'être qu'une roue de secours et follement épris pouvait parfaitement faire l'affaire. D'autant que Veuve Madame Artvest est une assez jolie femme...

— Un amant ou un contrat ? De par la situation de son mari, elle aurait tout aussi bien pu nouer des relations dans le milieu, ou, tout du moins, auprès de petites frappes locales prêtes à tout pour un peu d'argent.

Miller acquiesça mollement. L'amant avait sa préférence. Il n'insista pas. Ses préoccupations étaient ailleurs.

— Si Artvest a été assassiné, il est à craindre que sa maîtresse soit menacée. Par ce qu'il a pu lui raconter ou en raison d'informations qu'elle aurait accidentellement glanées, susceptibles d'être gênantes pour les commanditaires du meurtre. Ces gens-là n'aiment rien moins que le doute.

Je dus convenir que le commissaire avait raison. Artvest n'avait plus de contacts intimes avec sa femme et n'était arrivé à Vilnot que depuis neuf mois. Il ne connaissait personne d'autre qu'elle... S'il se sentait menacé ou s'il était simplement soucieux, il est inévitable qu'il ait fini par exposer les raisons de ses tourments à sa maîtresse d'une manière ou d'une autre.

Miller eut enfin une bonne parole :

— Venez, allons dîner...

Chapitre 5

Mercredi 11 mars.

La mort d'Artvest, pour accidentelle qu'elle fut aux yeux de tous, ne laissait personne indifférent. S'il en doutait, Miller n'allait pas tarder à s'en apercevoir. Monsieur le maire en personne suivait l'affaire de près. Depuis la nomination de Miller, les deux hommes n'avaient pas eu l'occasion de se rencontrer. Dans moins de quinze minutes, ce serait chose faite.

Le commissaire s'engouffra dans l'un des deux ascenseurs extérieurs en verre qui devait l'emmener jusqu'à la « Terrasse », le dernier niveau d'un édifice au style futuriste dont les plans furent confiés à un cabinet d'architectes de renom, réputé pour ses audaces architecturales. Le « Dôme », une demi-sphère d'acier et de verre coiffait l'ensemble et abritait le bureau du maire, une salle de projection, ainsi qu'une salle de réception avec cuisine dédiée et toutes les commodités.

À l'intérieur, la signalétique était minimaliste et l'insonorisation laissait à penser aux visiteurs qu'ils se trouvaient dans un espace irréel.

Pour l'occasion, Miller avait mis une cravate ou tout du moins ce qu'il pensait être une cravate.

Raoul Racquam l'accueillit chaleureusement. Dans la tête du patron, les remarques acidulées de l'édile, quant à la conduite de l'affaire, revenaient en boucle.

— Entrez, commissaire ! Bienvenue dans la maison commune de tous les Vilnotais !

Miller inclina la tête en signe de remerciement. Pour le moment, les épées restaient dans leur fourreau.

— Merci de me recevoir, Monsieur le maire.

— Avant d'aborder le sujet qui nous intéresse tous les deux, je voudrais vous parler de ma ville.

« ... *Sa ville ! Son hôtel de ville, sa police municipale ! Il ne doutait de rien ! Pour être juste, Miller dut admettre que Racquam n'était pas le seul politique à s'approprier des biens dont il n'est que l'éphémère locataire...* »

— Ainsi, la connaissance de mon nouveau terrain de jeu en sera accélérée.

— Tout juste... C'est l'objectif de cet entretien. Vilnot n'a pas toujours été ce qu'elle est devenue aujourd'hui. J'ai conquis la mairie de haute lutte en 1983 avec une seule interruption en 1989 en raison d'un taux d'abstention particulièrement élevé.

— Belle performance...

— Elle n'est pas due au hasard. Les gens votent pour moi parce qu'ils y trouvent leur compte. Le flot de nouveaux arrivants à Vilnot ne se tarit pas. Ils sont accueillis sans que soit portée atteinte à la qualité de la vie des anciens résidents. Les infrastructures suivent et continuent de s'améliorer. La ville s'enorgueillit d'offrir à ses habitants un niveau d'équipement bien supérieur à celui que l'on trouve habituellement dans une ville de taille équivalente et même largement supérieure. Pour les très jeunes enfants, un réseau inégalé de crèches, réparties sur le territoire de la commune. Pour les élèves du primaire et du secondaire, une prise en charge sportive et culturelle après la classe, des voyages scolaires à l'étranger (Canada, Royaume uni, Allemagne, Tchéquie, Italie...) Le tout à des prix abordables pour toutes les bourses. Pour les plus grands, un centre nautique de standing avec spa et salles de cardio-training, un théâtre de quinze cents places, un complexe cinématographique. Naturellement, vous êtes cordialement invité pour la Saint Jean à l'inauguration de notre nouvelle médiathèque. Un bâtiment de plus de trois mille mètres carrés dont les plans ont été réalisés par l'architecte péruvien, Renzo Manuel Torrico Il comprendra entre autres, une salle dédiée à la musique symphonique dont l'acoustique n'aura rien à envier aux meilleures salles d'Europe.

Il connaissait son texte par cœur...

— Magnifique !

— Je vois que vous commencez à comprendre, Commissaire ! Et ce n'est que la face visible de l'iceberg. La ville de Vilnot comporte plus de trois cent cinquante associations para-municipales, en tous genres et pour tous âges, culturelles ou sportives. Quand un contribuable paye 1 euro d'impôts locaux, il perçoit en retour huit fois plus en services municipaux. Cette année encore, pour la deuxième année consécutive, les impôts locaux n'ont pas augmenté d'un centime. Les gens vivent dans un cadre de vie parfaitement propre, entretenu et sécurisé. Que n'a-t-on glosé lorsque j'ai pris la décision d'installer des caméras de sécurité à tous les points névralgiques de la ville. Aujourd'hui, le problème ne se pose plus. Pour répondre à toutes les demandes, je devrais tripler leur nombre !

Miller crut nécessaire d'assombrir quelque peu cet idyllique tableau.

— Malheureusement, le visionnage des caméras de sécurité situées sur le trajet menant aux berges de la Marne, n'a pas permis de détecter de mouvements suspects le jour de « l'accident » supposé de mon prédécesseur...

— Et comment en aurait-il été autrement puisqu'il s'agit d'un accident !?

— La voiture d'Artvest a été retrouvée à son lieu de garage habituel. Ce qui signifie qu'il s'est rendu sur les bords de Marne à pied.

— Ou qu'on l'y a amené.

Miller se montra ostensiblement étonné et intéressé.

— Auriez-vous des informations à ce sujet, Monsieur le maire ?

Racquam passa et repassa son index droit sur ses lèvres.

— Non ! Rien de précis ou avéré. Cependant, le comportement du commissaire Artvest n'était pas réellement conforme à celui que l'on attend d'un homme dans sa situation.

Miller buvait littéralement les paroles de l'édile.

— Que dois-je comprendre ?

— Le commissaire Artvest avait depuis quelques mois une nouvelle maîtresse. Je me serais bien gardé de faire la moindre remarque à ce sujet si la demoiselle n'était autre chose qu'une petite voleuse ramassée sur le parking d'une supérette. De là à imaginer que le commissaire l'ait mise dans son lit en échange de son impunité, il n'y a qu'un pas que je ne suis pas habilité à franchir, mais qui relève à présent de votre seule appréciation...

— J'interrogerai cette personne.

Racquam lui tendit un feuillet aux armes de la police municipale.

— Tenez commissaire ! Tout ce dont vous devez avoir connaissance est consigné dans ce rapport. Gardez-le, il s'agit d'une copie. Le brigadier-chef Corniquel pourra vous apporter les précisions complémentaires que vous souhaiteriez obtenir...

Miller comprit que l'entretien était terminé. Le maire était bien décidé à refermer au plus tôt la page Artvest et à fixer les règles du jeu à observer par le nouvel arrivant. Il ne faisait pas de doute qu'ils auraient ultérieurement d'autres entretiens comme celui-ci. Une fois cette vilaine affaire bouclée.

Vilnot était un havre de paix que rien ne devait troubler.

Miller prit en sens inverse les fameux ascenseurs et rejoignit le parking. Les caméras avaient été disposées à bonne hauteur. Pas question pour les petits délinquants de se livrer à leur sport favori.

Chapitre 6

Roquette passa sa tête dans l'entrebâillement de la porte de mon nouveau bureau, si clair, si fonctionnel... Comme on ne manquait pas de me le faire remarquer à tout instant. Sa physionomie reflétait la satisfaction du porteur de bonnes nouvelles.

— C'est pour vous, Valente... Un homme vient de se présenter à l'accueil... Il voulait parler au patron au sujet de l'accident d'Artvest... Il dit avoir des révélations à faire. Je lui ai expliqué que vous étiez désigné pour boucler l'enquête...

Si le capitaine de police Roquette avait espéré une quelconque réaction de ma part, il en fut pour ses frais. Son air joyeux ne me disait rien qui vaille. En fait, il se foutait ouvertement de moi...

— Conduisez-le dans la salle du fond. J'arrive.

Roquette n'en fut pas moins désappointé. Il espérait probablement être convié à l'interrogatoire.

Quant au témoin providentiel, il dut attendre.

Cela faisait à présent treize jours qu'Artvest avait été sorti de l'eau. Un délai trop long pour un témoignage spontané. Je songeai qu'un quart d'heure de réflexion supplémentaire ne serait pas superflu afin de permettre à ce témoin tardif de peaufiner sa déposition.

La journée commençait sous de mauvais auspices. La tournure que prenait cette affaire ne me plaisait pas. Je ne connaissais pas encore par cœur le nom de chacun de mes supposés collègues. Pour certains même, je ne les avais rencontrés qu'une seule fois, lors des présentations officielles. Je ne connaissais pas encore par cœur le nom de chacun de mes supposés collègues. Pour certains même, je ne les avais rencontrés qu'une seule fois, lors des présentations officielles. Il me semblait que j'étais devenu transparent. Roquette excepté, tous m'ignoraient. Cela n'avait pas empêché le maire, par l'intermédiaire de son directeur de cabinet, de transmettre à Miller des remarques peu amènes quant à la façon dont je conduisais l'enquête et ses effets dommageables pour l'image de la ville. Le message avait fait le tour du commissariat. Mes estimés collègues détournaient la tête lorsque par hasard ils croisaient mon regard.

Finalement, je pris le parti de croire que l'irruption inopinée de ce nouveau personnage annonçait une suite plus distrayante que handicapante.

L'homme trépignait d'impatience. Je fis une entrée aussi discrète que possible.

— Asseyez-vous !...

L'inconnu m'examina de la tête aux pieds avant de s'exécuter. J'aurai juré qu'il s'attendait à rencontrer un petit gros mal rasé, mal fagoté avec des chaussures éculées recouvertes de cirage mal étalé. Le portrait craché de qui vous savez...

Quelque chose clochait d'entrée. Je pris une feuille blanche que je posais sur la table avant d'y écrire la date du jour comme un bon petit fonctionnaire.

— Vous souhaitiez me parler ?...

L'homme se redressa fièrement.

— J'ai tout vu !

— Magnifique !... Commencez par décliner votre identité !

L'homme se renfrogna. Il venait rendre service et se trouvait apostrophé comme un misérable.

— Je... Mon nom est Mario Lanfranco. Je travaille à la SAVAC. L'entreprise chargée de l'entretien des espaces verts de la ville.

— Bien... Alors, racontez-moi ce que vous avez vu !

— Il était à peu près vingt et une heure. Je finissais mon footing le long de la Marne. J'ai entendu crier et je me suis tourné du côté d'où venait l'appel. Et là, j'ai clairement vu un homme tomber à la renverse le long de la berge. À cet endroit-là, les bords sont traîtres. La végétation masque la pente qui est très raide.

— À quel moment avez-vous entendu crier.

— Quand il s'est senti partir. Il est tombé en arrière sur le dos. Son poids l'a entraîné dans la pente. Il a tenté de s'agripper au sol avec les bras. Puis, il y a eu un bruit sourd et le clapotis d'un corps qui pénètre dans l'eau.

— Et qu'avez vous fait à ce moment-là ?

— J'ai cassé une branche pour la lui tendre et éviter qu'il ne soit emporté par le courant. Mais, il a coulé à pic, et je n'ai rien pu faire.

— Pas même prévenir les secours !?

—...

— Connaissez-vous la peine encourue pour non-assistance à personne en danger ?

L'homme se leva d'un bond.

— Mais, qu'est-ce que je pouvais faire ? Je nage mal, et il pouvait être n'importe où.

— Vous pouviez appeler les pompiers... Rasseyez-vous !

L'homme avait perdu un peu de sa superbe.

— J'avais oublié mon portable. Et puis, de toute façon, ils seraient arrivés trop tard.

— Et au retour, vous avez négligé de passer au commissariat...

— J'ai eu peur. Je me reprochais de n'avoir rien pu faire.

— Comment l'homme était-il habillé ?

Lanfranco balbutia.

— Je... Je crois... Il avait un pantalon et des chaussures...

— Et encore ?

— Il avait un blouson !

C'était le moment. J'avais toujours su instinctivement à quel moment précis il fallait mettre la bête à mort. Bien qu'à la réflexion, cet instinct de chasseur me gênait. Cela me paraissait relever de l'animalité, plus que de l'humain. Je me levai et me plaçai derrière le témoin.

— De quelle couleur ?

— De quoi parlez-vous ?

— Le blouson. De quelle couleur était-il ?

— Je sais plus.

— Sombre... Clair ?

— J'ai oublié !

Lanfranco se tortillait sur son siège. Je mis sa main sur son épaule, comme pour l'apaiser..

— Calmez-vous !... Les chaussures... Quel type de chaussures portait-il ? Des chaussures de ville, des baskets ?

L'homme parut se rassurer.

— Des baskets !

Il en était certain.

— C'était des baskets ! C'est pour cela qu'il a glissé, ses semelles étaient lisses !

Je repris mon travail de sape.

— Intéressant... Comment saviez-vous que les semelles de ses baskets étaient lisses ? À quelle distance étiez-vous ?

— Vingt mètres, peut-être moins. Il a glissé, c'est sûr. J'ai pensé qu'il avait de mauvaises chaussures. La faute à pas de chance...

— Depuis quand êtes-vous employé à la mairie de Vilnot ?

— Six ans.

— Et cet emploi vous convient-il ?

— Bien sûr ! Nous avons un maire formidable ! J'ai un bon salaire et on peut toujours aller le voir si l'on a des ennuis.

— Quel genre d'ennuis ?

— (*Mal à l'aise*) Je sais pas... Toute sorte d'ennuis...

— Alors, pourquoi avoir attendu si longtemps avant de témoigner ?

— Au début, je veux dire, avant qu'on ne le repêche, je ne voulais pas qu'on croie que j'y étais pour quelque chose. Après, quand j'ai su que c'était le commissaire, c'était pire...

— Et qu'est ce qui vous a finalement décidé ?

— C'était pas possible de garder tout ça pour moi tout seul. Je n'en pouvais plus ! Je suis allé voir le brigadier-chef Corniquel. C'est lui qui m'a conseillé de venir voir le commissaire Miller...

— Mieux vaut tard que jamais... Et bien, nous allons mettre tout cela noir sur blanc.

— C'est tout ?

— Oui... Vous signerez votre déposition et ce sera tout pour le moment. Il est possible qu'une reconstitution soit nécessaire...

Chapitre 7

La circulation était fluide. Hervé Miller, perdu dans ses pensées, se laissa surprendre par un motard sorti de nulle part. L'homme lui coupa la route sans vergogne avant de s'installer au milieu de la voie sans jamais dépasser le quarante à l'heure. L'homme suivrait le même itinéraire que le commissaire et respectait scrupuleusement les limitations de vitesse. Miller n'était pas pressé, mais détestait devoir rester attentif derrière un deux-roues. Il se laissa décrocher et un automobiliste énervé les doubla tous les deux.

Le motard semblait prendre un malin plaisir à ralentir chaque fois que l'écart avec Miller grossissait. Un stop vint providentiellement les réunir. Le motard accéléra et le commissaire fut coincé par une ambulance. Finalement, il n'était pas fâché d'être débarrassé de son poisson pilote. La circulation se densifiait peu à peu. Arrivé au rond-point donnant sur la zone commerciale des Lys, Miller aperçu une silhouette familière dans son rétroviseur. Le motard le suivait. Il fit un tour complet, puis emprunta la quatrième sortie le ramenant d'où il venait. L'homme ne le lâchait pas. Miller obliqua sur la droite, puis accéléra et tourna encore à droite, puis une autre fois. Le doute n'était plus possible. Il s'arrêta sur la gauche de la chaussée et sortit de sa voiture. La rue était déserte. Le motard stoppa à son tour et descendit de sa machine.

— Commissaire Miller ?

— C'est moi...

— Je désirerais vous parler...

— Venez au commissariat !

— Je n'y tiens pas... Je suis conseiller municipal d'opposition.

L'homme avait une cinquantaine d'années et arborait fièrement la proéminence ventrale des buveurs de bière. Miller jeta un coup d'œil circulaire et se rapprocha lentement du motard.

— Cela vous arrive-t-il fréquemment de filer vos concitoyens ?

— Je vous ai vu sortir de chez le maire.

— Pourquoi m'avez vous suivi ?

— Je connaissais bien le commissaire Artvest...

Miller se gratta le sourcil. L'homme avait quelque chose à dire. Restait à savoir s'il s'agissait d'un allié potentiel ou d'un leurre. Dans les deux cas, le risque était faible et le jeu en valait la

chandelle.

— Que proposez-vous ?

— De rester ici, dans votre voiture. Cette rue est l'une des rares qui ne soit pas encore équipée de caméras.

Miller constata qu'il en était bien ainsi.

— Soit... Montez !

L'homme jeta un regard aux alentours et s'installa sur le siège passager.

— Vous devriez vous garer devant ma moto. Comme si vous m'aviez obligé à m'arrêter. Pour défaut de casque, par exemple...

— Vous pensez à tout...

— C'est préférable...

— Qu'avez-vous de si important à me dire ?

— Mademoiselle Maes... La... Compagne du commissaire Artvest loge dans un deux-pièces que je loue, rue Robespierre, dans la vieille ville.

— Je sais qui elle est...

— Le commissaire s'était mis le maire à dos. Son « accident » va simplifier la vie de la mairie. À moins que vous décidiez de reprendre l'enquête.

Miller se mordit les lèvres. Suffisamment pour que son interlocuteur le voie.

— Je vous écoute.

L'homme fit une moue amusée.

— Je ne voulais pas parler de cette enquête-là. Mais de la chute du deuxième étage, d'un ouvrier déplacé bulgare sur le chantier de la médiathèque, il y a environ sept mois. L'homme se faisait appeler Zahari. Je suppose que c'est son prénom. Je n'ai jamais réussi à en savoir plus.

— Qu'est-il devenu ?

— Justement, c'est là qu'est le grand mystère. Selon la version officielle, celle du maire, il s'agirait d'un clandestin que l'un de ses compatriotes aurait fait travailler à sa place, l'espace d'une journée pour aller voir une fille. Dès l'affaire connue, tous les travailleurs bulgares du chantier ont été renvoyés dans leur pays, et personne n'a plus entendu parler de Zahari.

— Qu'en pensait le commissaire Artvest ?

— L'un des ouvriers bulgares a parlé aux pompiers. Il a dit que son camarade avait été évacué sur une civière avant leur arrivée et qu'il ne bougeait plus. Lorsque les pompiers ont cherché à en savoir pourquoi on avait tant tardé à les appeler, le chef de chantier s'est contenté de leur servir la version que je vous ai contée. L'homme n'était soi-disant qu'un peu sonné. Selon d'autres témoins de la scène, il se serait enfui, dès que redevenu conscient. De peur d'avoir des ennuis avec les autorités... Un type un peu spécial, mélange de SDF et de Rasta, avec une allure dépenaillée et des dreadlocks décolorés qui dépassaient du bonnet en tricot troué dont il était affublé. En tout cas, tous s'accordaient à dire qu'il se moquait éperdument de ce que les autres pouvaient penser ou dire de lui !... L'affaire s'est arrêtée là. Le lendemain matin, tous les bulgares s'étaient évaporés et avaient été remplacés par des salariés réguliers de la SOCOPRO. En attendant l'arrivée d'un autre contingent de déplacés. Des Roumains, ceux-là.

— Un peu sonné... Du second étage ?...

— Ils ont dit que la chute avait été freinée par un échafaudage, puis par un arbuste. Ils ont montré les branches qui avaient été cassées. Un miracle, quoi...

— Vous ne paraissez pas convaincu...

— Le commissaire Artvest non plus. Il s'en était ouvert auprès de la commission des travaux de la mairie et avait entendu Monsieur Alfonsi.

— Qui est Alfonsi ?

— On voit que vous venez d'arriver, Commissaire... Qui ne connaît pas Achille Alfonsi à Vilnot. C'est le deuxième maire de la ville. Tout ce qui se construit ici passe obligatoirement par la BTP BLANPAIN. Et BLANPAIN... C'est Alfonsi.

— Il est impossible qu'une seule entreprise rafle tous les marchés.

— Aussi, c'est plus subtil que cela. BLANPAIN, c'est également la S.PRO, la SOCOLEC, et

quelques autres entités de moindre importance. BLANPAIN intervient rarement en direct. Ses filiales non plus. Tout est sous-traité. Et lorsque le chantier est trop gros pour eux, ils se contentent d'intervenir comme conseil, grassement rémunéré, auprès du leader national qui a gagné l'appel d'offres.

— Vous voulez dire que les grands groupes français du BTP rémunèrent une société locale au titre de prestations intellectuelles dans leur domaine d'excellence ??

— D'une manière ou d'une autre, BLANPAIN est présent.

— Et il n'y a jamais eu de réclamation de la part de concurrents ?

— Vous pensez bien que si. Ils se sont tous cassé le nez ! Le système est trop bien huilé. La ville de Vilnot est un trop bon client.

— Alors, la mort d'un clandestin bulgare aurait fait mauvais effet...

— Tout juste...

Miller réfléchit.

— Admettons. Les bulgares sont rentrés chez eux. Zahari inclus. Qu'aurait pu faire le commissaire Artvest ?

— Sans doute rien du tout. Mais Alfonsi n'a pas apprécié d'être inquiété. D'ailleurs, c'est à la suite de l'accident que la SOCO PRO a été rebaptisée S.PRO et que d'autres entités du groupe BLANPAIN ont disparu ou changé de nom. SOCO PRO était visiblement trop similaire à SOCOLEC, et il est apparu aux yeux d'Alfonsi qu'il devait opacifier un peu plus le système. D'ailleurs, il n'apparaît plus sur les photos officielles lors des inaugurations. Mais intéressez-vous aux archives, et vous verrez qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

— Qu'en pense la population de Vilnot ?

— Le maire a été réélu au premier tour avec 52,64% des voix. Autant dire que l'opposition est loin du compte... Pourtant, malgré les apparences, ça a chauffé. Le petit Ferrandi s'est fait élire avec cinq autres membres de la FNF de Rose Labruni. Intéressez-vous à lui... Les Racquam sont furax !...

— Et vous, pourquoi me dites-vous tout cela ? Vous ne me connaissez pas...

— Détrompez-vous, Commissaire. Je sais qui vous êtes...

Chapitre 8

Vendredi 13 mars.

Miller avait retrouvé sa tenue favorite, agrémentée d'une écharpe du plus bel effet. Roquette l'attendait.

— Le procureur Mozar demande à vous parler, commissaire.

Miller ne broncha pas.

— Passez le moi, ici !

Le procureur Mozar possédait une voix stridente, fort peu en rapport avec les accords qu'évoquait son patronyme.

— Vous devinez pourquoi je vous appelle, Commissaire !...

— Je vous écoute, Monsieur le procureur...

— Cela concerne les circonstances du décès du commissaire Artvest. Monsieur le Maire de Vilnot a été prévenu qu'un témoin oculaire corroborait les conclusions du médecin légiste. Il a insisté auprès de moi pour que cette pénible et regrettable affaire soit bouclée dans les délais les plus brefs ainsi que l'avait recommandé le procureur général Thomas. Je ne peux qu'approuver sa requête. Vilnot-le-Pont est un havre de paix dans la région. Un pôle de stabilité et qui doit le rester. Cette vilaine affaire serait de nature à semer le trouble. L'image de la police doit rester irréprochable. Le commissaire Berg avait fait un excellent travail, avant de devoir partir à la retraite...

— N'en avait-il pas été de même en ce qui concerne le commissaire Artvest ?

—... Si, bien sûr... Enfin, je dois être franc. Je ne pense pas que le commissaire Artvest était taillé pour une ville comme Vilnot. Il avait gardé une vision des choses très provinciale... Mais... Ne vous m'éprenez pas ! Je ne dis pas ça pour vous. Avant d'être à La Courneuve, vous étiez à

Lyon, ce n'est pas exactement la province au sens où je l'entends... Faites confiance au maire. Il sera de bons conseils. Et il pourra sans doute aider à votre installation...

— Je prends bonne note de vos conseils, Monsieur le procureur...

Miller raccrocha et envoya valser son appareil.

— Ce connard de procureur n'a strictement rien à foutre des rapports que je lui transmets ! Le seul truc qui l'intéresse, c'est d'étouffer l'affaire. Ici les victimes doivent disparaître sans laisser de trace. Pour un peu, il m'aurait avoué préférer qu'Artvest ait été bouffé par les poissons !

Nous avons reçu le rapport officiel de la légiste Parkinson. Il ne comprenait que des suppositions, en dehors de toute certitude formelle. J'en tendis une copie au commissaire qui en fit une boulette de papier.

— Voici une adresse. C'est celle de Lisa Maes, la maîtresse d'Artvest. Voyez ce que l'on peut en tirer.

Comme je m'étonnais de me voir confier ce travail, Miller écarta mes objections d'un revers de la main agacé. Je crus comprendre que cette jeune personne n'était pas une inconnue pour le commissaire.

*

Je me lançai tête baissée dans l'aventure.

— Bonjour, Mademoiselle Maes...

Devant l'air interloqué de la jeune femme, je dus coller ma carte de police sous son nez avant de provoquer une réaction.

J'entendis enfin un « *Entrez !* »

— Je suis le capitaine Valente. Le commissaire Miller m'a demandé de passer vous voir pour que nous parlions ensemble du commissaire Artvest...

— Bien sûr. Asseyez-vous !... Vous avez de la chance de me trouver là. Aujourd'hui, c'est mon jour de repos...

La chance n'y était pas pour grand-chose. Je m'installai dans un fauteuil en retrait de la fenêtre.

— Comment allez-vous, Lisa ?

À ces mots, la gorge de la jeune femme se contracta et d'irrépressibles et chaudes larmes inondèrent son visage.

— Je... Je... Excusez-moi... Ça va... Je... Voilà... C'est fini... Je peux pas...

Elle tira un mouchoir en papier usagé de sa poche et s'essuya les joues comme elle put. Elle n'était absolument pas maquillée. En dépit de ses larmes et mal fagotée comme elle était, c'était une femme magnifique.

— Je comprends...

Je comprenais parfaitement ce qui avait séduit le commissaire Artvest en elle...

Il était urgent de faire diversion.

Lisa arborait une coupe de cheveux châtain clair. Un carré court, très sage. Très éloignée du portrait que j'avais entraperçu sur un poster dans la petite entrée. Une fille aux longs cheveux roux flamboyants, scintillant dans la lumière.

Je crus bon d'amorcer la conversation sur le ton de la complicité afin de détendre l'atmosphère.

— Vous êtes coiffeuse... Je suis curieux de savoir quelle est votre couleur de cheveux naturelle ?

— Je suis rousse comme sur le poster. Mais ma patronne dit qu'il est préférable de ne pas inquiéter les femmes qui envoient leur mari se faire coiffer chez nous.

« ... *Sage précaution...* »

— Comment avez-vous connu le commissaire Artvest ?

Lisa renifla puis reprit sa respiration en vue d'une longue digression. Je l'écoutai faire le récit de leur rencontre tel que je le connaissais déjà au travers des rapports de police, enrichi de maints détails inutiles.

Elle s'était fait prendre la main dans le sac, par les vigiles d'un supermarché, et n'avait dû sa liberté qu'à l'intervention d'Artvest. Depuis, ils ne s'étaient plus quittés. La jeune femme ne m'épargna, ni la marque, ni le prix des marchandises volées. De nouvelles larmes coulèrent sur ses

joues et elle dut aller chercher un paquet de mouchoirs qu'elle ouvrit maladroitement, en répandant le contenu sur le sol.

— Sniff... Je suis désolée. Sniff... Voulez-vous un café, ou autre chose ?

Je remerciai en m'efforçant d'être convaincant.

— Je viens de prendre mon petit-déjeuner il y a moins d'une heure.

Ce n'était pas vrai, mais cela coupait court aux multiples autres propositions qui ne manqueraient pas d'arriver si je me contentai de lui dire que je n'aimais pas le café.

— Où travaillez-vous actuellement ?

— À Mezière. Pour une fois, j'ai eu de la chance. Je suis bien tombée. Ma patronne m'apprend le métier entièrement. C'est rare. Je fais les coupes pour les enfants et pour les hommes quand c'est facile. Je fais aussi les couleurs pour les femmes. Comme ça, quand elle arrêtera, la clientèle sera déjà habituée à moi.

— Est-il prévu qu'elle s'arrête de travailler prochainement ?

— Elle va bientôt avoir soixante-sept ans. La coiffure est un métier plus dur que l'on ne se l'imagine. Il faut être tout le temps debout et un coup de ciseau malheureux est vite donné...

Lisa se perdit une nouvelle fois dans d'infinis détails. Elle racontait, racontait... C'était la chance de sa vie. Elle serait enfin sa propre patronne et ne dépendrait plus de personne...

Il me fallut néanmoins me résoudre à couper le flot de paroles et à poser la question cruciale.

— Avez-vous racheté le fonds ?

— Tout ! Le fonds et les murs ! Ma patronne les avait achetés en 1970. Ça ne valait pas grand-chose à cette époque-là...

— Et pour l'argent ?

— On s'est arrangé. Elle n'a que son neveu, pas d'autre famille. Et encore ! Il vit à Perpignan et ne vient la voir qu'une fois par an pour prendre des nouvelles de sa santé. La dernière fois, il n'est resté que deux heures. Alors, elle a décidé qu'il n'aurait rien et elle m'a fait un viager. Comme ça, je pourrai la payer avec ce que je gagnerai et ça lui permettra de mieux vivre, elle aussi.

— Et pour le bouquet ?

Lisa ne s'attendait pas à cette question. Elle balbutia, puis finit par m'avouer qu'Artvest avait donné l'argent.

— À combien cela se montait-il ?

— Soixante-dix mille euros.

— Fichtre !... Belle somme ! Le commissaire Artvest était marié. Cet argent était celui du couple. Pas uniquement le sien. L'ignoriez-vous ?

Lisa blêmit.

— Luc m'a dit qu'ils avaient un contrat de mariage et que cet argent lui appartenait.

Je songeai qu'il était peu probable qu'Artvest ait pu amasser autant d'argent en aussi peu de temps avec sa paie de commissaire. D'autant que sa nomination n'était pas si ancienne. C'était une autre histoire, j'estimai peu opportun et sans doute peu productif d'embarrasser Lisa avec ça pour le moment.

— Aviez-vous des projets ensemble ?

— Luc m'avait juré qu'il allait demander le divorce. De toute façon, ils n'avaient pas eu d'enfant et ils ne faisaient plus rien ensemble... Vous comprenez ce que je veux dire ?...

— Je crois que c'est limpide dans ma tête. Inutile d'en dire plus.

Exceptionnellement, Lisa ne trouva rien à ajouter.

Artvest n'avait pas été le premier policier à bénéficier des faveurs de la belle. Déjà, une première relation avait tourné au drame. Cette fille ne portait Décidément pas chance à ses amants. Elle n'était pas sans charme. Je devais toutefois garder la tête froide. Je m'en voulus de l'attrait que les courbes de la belle exerçaient sur moi.

Peut-être étaient-ils sincèrement épris l'un de l'autre ?... Après l'expérience qu'Artvest avait vécue, il n'était pas invraisemblable que le commissaire aspire à une vie et à des bonheurs simples. Toutes choses que Lisa était apte à lui donner. En plus d'atouts naturels qui étaient, sans conteste, en mesure d'agrémenter le quotidien de n'importe quel homme.

Elle n'en restait pas moins une suspecte potentielle, et cette piste ne pouvait pas être négligée.

— Que faisiez-vous le soir de l'accident ?

— Mon ménage... Luc avait prévu de rentrer chez sa femme. Et je voulais en profiter pour ranger l'appartement et tout briquer. Il détestait le désordre. Luc était horriblement maniaque.

— Saviez-vous qu'il avait projeté d'aller courir le long de la Marne ce soir-là ?

— C'est une pure invention. Luc était encore très fatigué. Il y a moins de trois semaines, il avait attrapé une saloperie. Au début, on a cru à la grippe. Brutalement, la fièvre avait monté. Il faisait des malaises et avait des migraines terribles. Il aurait bien été en peine de courir. Il avait des douleurs dans les muscles des jambes et il frissonnait de partout, même couvert comme pas possible.

— A-t-il vu un médecin ?

— Bien obligé. Il s'était mis à tousser sans arrêt, vomissait et avait des nausées comme une femme enceinte. Je passe le reste. Ça a duré quinze jours. J'ai cru qu'il allait y passer.

Lisa se remit à pleurer et à renifler. Son paquet de mouchoirs n'y suffirait pas si cela continuait au même rythme.

— Sniff... Sniff... Alors, vous pensez comme il pouvait aller courir. Il venait juste de s'en sortir et tenait à peine debout... Le médecin avait bien insisté pour qu'il se tienne tranquille. Il disait que Luc risquait que cela se transforme en pneumonie ou en hépatite...

— A-t-on su de quoi il souffrait ?

Lisa parut gênée.

— Le médecin a dit qu'il s'agissait de la fièvre Q. Mais cela n'a rien à voir avec... Enfin, vous comprenez... Il a dit que c'était une fièvre qui s'attrape au contact du bétail en respirant des poussières contaminées, ou au contact du lait, de la viande, ou de laines infectées. Et aussi, au contact des produits de la mise bas par les animaux. Il paraît que c'est provoqué par une bactérie extrêmement résistante. C'est à peine croyable, une seule et unique bactérie serait capable de déclencher une telle infection.

La thèse du footing était mise à mal. Cependant, cela n'excluait nullement l'éventualité qu'Arvest ait pu avoir envie d'aller se balader seul, le long de la rivière, pour réfléchir sereinement aux décisions qu'il allait devoir prendre...

Chapitre 9

Samedi 14 mars.

« Petite pluie annonce de gros ennuis ». Proverbe de circonstance...

Restait à savoir pour qui. La réponse s'étalait à la Une de l'hebdomadaire satirique « Le Petit Salé du Val de Marne ». Un journal d'opinion de Gauche, lancé en 1983 après le « tournant de la rigueur » opéré en mars par le Président Mitterrand.

Ce que Miller y découvrit ne le fit pas sourire. L'Hebdo titrait en gros caractères sur « L'Argent des Racquam ». En sous-titre, on y découvrait en contrepoint un nombre de cinq chiffres : 13 864. Le montant en euros de la dette pesant sur la tête de chacun des soixante-cinq mille habitants de Vilnot. Nourrissons inclus.

Ces révélations tombaient au plus mauvais moment. La paranoïa allait s'emparer de la mairie et ne faciliterait pas les investigations sur la mort d'Arvest.

L'avocat et homme de confiance de Raoul Racquam, Maître Henri Blatz, était déjà monté au créneau pour dénoncer « une campagne haineuse de désinformation ».

Les arguments avancés par l'Hebdomadaire s'appuyaient sur un rapport alarmant de la Cour des Comptes et un déclassement de la note de la ville par l'agence de notation Standard & Poor's, celle-ci passant de A- à BBB+. Depuis 1995, date du retour aux affaires du couple Racquam, la dette de la commune avait suivi, année après année, une croissance vertigineuse. 160 millions d'euros en 1998 ; 449 millions en 2004 ; 725 millions en 2010 ; Pour culminer aux fameux 901 millions en 2014. De quoi provoquer une légitime inquiétude dans les rangs des créanciers de la ville, et chez les habitants contribuables, ultime recours de la municipalité en cas de catastrophe financière.

Un journal comme « Le Petit Salé » ne possédait pas les moyens humains d'effectuer ce type

d'investigations. Ni d'en interpréter les résultats. Nul doute qu'il était renseigné et manipulé de l'extérieur.

Ce que Miller découvrait faisait froid dans le dos, et éclairait, d'un œil nouveau, l'affaire des déplacés bulgares relatée par l'intrépide conseiller municipal. Selon « Le Petit Salé », la croissance infernale de l'endettement s'avérait due essentiellement à des avances d'argent que la municipalité de Vilnot-le-Pont avait été contrainte de faire à la Socimmo. Une société d'économie mixte municipale. En creusant un peu, on découvrait sans trop d'effort que l'un des membres influents de son tour de table n'était autre que l'inévitable Achille Alfonsi. Cette société n'étant rien de moins que le bras armé de la ville pour les opérations d'urbanisme.

Tel que décortiqué par des journalistes supposés appartenir au « Petit Salé », le mécanisme de l'endettement était limpide. La Socimmo, forte de la caution de la ville achetait à tour de bras, terrains et bâtiments vétustes qu'elle démolissait pour constituer des parcelles revendues à des promoteurs, au premier rang desquels se trouvait la Promimmo. Une entreprise associée à près de soixante pour cent des programmes lancés sur le territoire de la commune depuis 1996. Le journal satirique se montrait tout aussi critique quant à la régularité des appels d'offres. La majeure partie des réalisations, soit soixante pour cent des programmes lancés par la Promimmo, tombait dans l'escarcelle de la Sarl Blanpain ou à l'une de ses filiales ! Pour la grande satisfaction d'Achille Alfonsi. La boucle se trouvant ainsi bouclée.

Le mécanisme était en soi, naturellement porteur d'endettement. La crise financière n'ayant évidemment pas arrangé les affaires de la commune. L'argument, constamment utilisé par Maître Blatz pour justifier l'injustifiable, ne résistait pas à une analyse sérieuse. Tout juste pouvait-on admettre que la situation économique difficile avait provoqué une accélération du phénomène. Pour Raoul Racquam, l'essentiel était que ses électeurs s'en contentent.

Le fond du problème était ailleurs. Dans la mégalomanie du maire.

Crise ou pas, pour chaque opération, il existait un décalage incompressible entre les dates d'acquisition et de revente des terrains. Tout aussi naturellement, les procédures d'expropriation pouvaient être très longues. La contraction du marché ne facilitant pas les choses, la Promimmo, elle-même s'était vue contrainte de modérer ses achats de parcelles. Les autres promoteurs, échaudés de s'être régulièrement retrouvés abonnés à la portion congrue, s'étaient alors fait prier pour prendre le relais. Ce qui se monnaie...

Ainsi, aux conditions de vente moins favorables pour la ville, s'étaient ajoutés les invendus. La ville avait été contrainte d'avancer de l'argent à la Socimmo pour lui permettre de tenir ses engagements financiers. Sur les 901 millions d'euros de dettes inscrites à son passif, 504 millions avaient été souscrits au titre de prêts en faveur de la société municipale d'économie mixte, qui devrait les rembourser dès que ce serait redevenu possible.

Le pavé dans la mare aux canards lancé par « Le Petit Salé » avait surtout pour but de faire prendre conscience aux habitants de Vilnot, de l'état réel des finances de la ville.

Le parallèle établi avec la situation financière personnelle florissante du couple Racquam n'en était que plus saisissant.

Toutefois, jusqu'à présent, Raoul Racquam était parvenu à garder la situation bien en mains. Force était de constater que les Vilnotais qui avouaient être angoissés par l'état des finances locales n'étaient pas légion. Les habitants semblaient avoir choisi de se comporter de façon opportuniste, en consommateurs satisfaits et choyés par leur maire, ou s'étaient résignés. L'évolution de la dette ne semblait pas les perturber. Un conseiller d'opposition qui avait accepté de s'exprimer sous couvert d'anonymat pour « Le Petit Salé » le concédait avec amertume :

« Les Vilnotais savent que la ville est très endettée, mais ici, du fait la politique de Racquam, ils bénéficient de tellement d'équipements qu'ils font l'autruche. »

L'homme en venait à s'interroger. Il s'inquiétait de l'attitude des administrés. Du fait même de la dette, il craignait qu'ils redoutent de changer de maire, de crainte qu'un nouvel édile, par trop scrupuleux veuille assainir la situation trop rapidement et augmente les impôts.

Ultime ruse, le maire avait promis à qui voulait l'entendre, la stabilité de ceux-ci. En oubliant toutefois de mentionner que la ville avait dû créer, pour parer au plus pressé, une taxe de rénovation

urbaine qui devait rapporter 3, 7 millions d'euros.

Le coup d'éclairage du « Petit Salé » sur les finances de la ville en appelait un autre sur celles du couple Racquam. Un couple qui avait bien prospéré sans jamais avoir exercé de responsabilités politiques réellement marquantes, se contentant d'imposer leur tutelle sur leur petit protectorat local.

Miller se demanda ce que le « petit Salé » gardait en réserve. Le luxueux train de vie du couple était de notoriété publique. Les Racquam avaient toujours réussi à se glisser par les minuscules interstices existants entre ce que la loi autorise ou tolère et ce qu'elle ne permet pas formellement. Ses escarmouches avec la justice n'avaient abouti qu'à des condamnations avec sursis ou à des amendes de principe dans le cadre d'infractions secondaires.

Dans sa dernière déclaration de patrimoine, Raoul Racquam avait déclaré 105 000 euros de revenus annuels. Une somme respectable mais incohérente avec le mode de vie fastueux du couple.

Un encart en bas de page, passé inaperçu, clôturait la série d'articles consacrée aux biens personnels du couple. Le « Petit Salé » rapportait que lors d'une perquisition ordonnée par la juge Christina Bælki au domicile des époux Racquam, le Manoir des Landes, les enquêteurs auraient mis la main sur des toiles de maître. Leur valeur n'avait toutefois pas été communiquée. Leur authenticité restait à vérifier. Faisant suite à ces révélations, Raoul Racquam aurait déclaré ignorer les dispositions selon lesquelles les propriétaires d'œuvres estimées à plus de 10 000 euros ont l'obligation de les déclarer à la Haute autorité pour la transparence de la vie publique.

Un autre aspect de la vie privée/publique du maire était de nature à intéresser davantage Miller. En dépit de l'intérêt indéniable des enquêtes judiciaires pour détournements de fonds publics, blanchiment de fraude fiscale et autres irrégularités, ce sont celles pour "Menaces et violences" à l'encontre d'un opposant et « Harcèlement à caractère sexuel » qui retenaient son attention. Une jeune femme aurait tenté de porter plainte contre le maire. Elle déclara aux policiers qui prenaient sa déposition, avoir demandé un rendez-vous au premier magistrat de Vilnot, en vue de solliciter son aide pour obtenir un logement social. « *L'homme le plus respectueux des femmes, de France* » l'aurait obligée à effectuer une fellation sous la menace d'un sabre ramené du Maroc.

Pour couvrir son forfait, le maire serait intervenu directement auprès du lieutenant de police chargé d'enregistrer la plainte sans en référer au commissaire Artvest. Ce dernier aurait fini par découvrir le pot aux roses et l'altercation qui s'ensuivit entre lui et Racquam aurait définitivement achevé de pourrir leur relation. En l'absence de preuves matérielles, (les caméras dédiées à la surveillance de l'intérieur du bâtiment se trouvant déconnectées au moment des faits sous prétexte de maintenance), le procureur Mozar s'était empressé de classer, de facto, l'affaire sans suite.

Miller se demanda un instant s'il pouvait y avoir un rapport avec l'installation de Lisa Maes dans un studio appartenant à un conseiller d'opposition. Puis, il chassa cette idée de sa tête. Il lui faudrait retrouver la trace de la plaignante, ce qui ne sera pas aisé.

Une chose était certaine : il n'existait pas qu'un seul motif de conflit entre le maire et le commissaire décédé. La presse semblait se polariser sur les questions financières. Il est certain que le parallèle entre la dette abyssale de la commune et la fortune personnelle supposée du couple Racquam, donnait matière à remplir des colonnes et des colonnes.

Jusqu'à présent, les frasques polissonnes de l'édile étaient restées soigneusement cachées. Quant au malheureux bulgare, c'est tout comme s'il n'avait jamais existé.

Autant de pistes, mais également, autant de motivations potentielles de faire taire Lisa Maes, pour ce qu'elle savait ou ne savait pas, si la justice venait à s'intéresser de plus près aux petits secrets du maire.

Miller comprit qu'il lui faudrait fouiller plus profondément, qu'il ne l'avait imaginé, dans des poubelles sur lesquelles la justice avait apposé les scellés. Quant à Lisa Maes, le commissaire possédait une dette ancienne vis-à-vis de la jeune femme et il se demandait certainement quand cela viendrait à se savoir.

L'acquisition du salon de coiffure excluait l'éloignement de cette dernière. Il devrait compter avec elle. La partie ne s'annonçait pas simple à jouer.

Chapitre 10

Mardi 17 mars.

Lorsque je vis débouler Planquet, j'eus un coup au cœur. Mon estimé collègue m'aborda avec un large sourire. Normal... C'était un petit événement. Je n'avais pas connu pareil accueil depuis mon arrivée à Vilnot. Les hommes suivaient dans un deuxième véhicule et nous étions seuls. Durant le trajet, il se montra affable et désireux de nouer le contact. Soit il me prenait pour un imbécile et essayait de me tirer les vers du nez, soit il était sincère et il pourrait devenir un point d'appuis dans ce milieu hostile.

J'avais appris à ne pas réagir au quart de tour après un appel anonyme. Cette fois-ci, je fis une entorse à mes principes. En dépit de cela, en arrivant sur les lieux, nous eûmes la désagréable surprise de ne pas être les premiers.

Le brigadier-chef Corniquel s'entretenait avec l'homme qui avait appelé le numéro écrit en gros sur les portières des véhicules de la police municipale. Notre arrivée déclencha de sa part un flot de paroles confuses. Si j'avais douté de l'influence réelle des « flics du maire », j'étais à présent édifié.

Fort heureusement, Corniquel ne nous avait précédé que de quelques minutes, ce qui me permit de le renvoyer promptement dans ses quartiers sans avoir à m'entretenir avec lui. Planquet me parut en concevoir une certaine satisfaction, à l'inverse du propriétaire des lieux dont le trouble était aisément perceptible. Je dus m'avouer que je me piquais au jeu. Cette affaire devenait very exciting.

Ce fait d'armes valeureux accompli, je me résolus à pousser mon avantage. J'interpellerai l'homme sans ménagement.

— Je suis le capitaine Valente, et voici le lieutenant Lilian Planquet. Je vais vous demander de décliner votre identité pendant que mes hommes sécurisent l'endroit où vous avez trouvé le corps.

Bernard Clampin, le proprio commença à bredouiller son pedigree. Je pris un malin plaisir à l'interrompre alors qu'il commençait à reprendre ses esprits.

— Cela suffira pour le moment ! Lorsque vous avez appelé nos petits collègues, vous avez déclaré avoir découvert un cadavre enterré dans votre jardin. Comment vous en êtes vous aperçu ?

L'homme se sécha mécaniquement le front avec une serviette-éponge de couleur incertaine...

— Ce n'est pas tout à fait ça... Vous comprenez, Je ne m'attendais pas à ça. Ici la terre est mauvaise. C'est du remblai partout. Lorsqu'ils ont fait le lotissement, à côté, les terrassiers ont dû tout pousser par ici. Quand j'ai acheté l'an passé, le terrain était très bosselé et recouvert d'herbes folles, je ne me suis aperçu de rien.

— Monsieur Clampin ! Allons aux faits !

— J'y viens, Monsieur l'inspecteur. Comprenez, j'ai d'abord essayé de remettre le terrain d'aplomb, mais il n'y avait que des pierres et des agrégats de ciment. Alors, je me suis dit que le mieux était de remettre de la bonne terre par-dessus pour avoir au moins de la pelouse. Je ne connaissais personne pour cela. Un jour, je suivais un camion et j'ai vu une publicité : « terre végétale livrée à domicile » suivi d'un numéro de téléphone portable. Je l'ai noté et... J'ai appelé.

— Vous avez appelé, et après ?!

— Le propriétaire du camion m'a proposé de me livrer de la terre alluviale. Pour moi, c'était l'idéal. Ces terres sont généralement riches et biologiquement très productives. Et comme je voulais faire un potager...

Je ne me cachais pas pour masquer mon impatience. Au contraire, il fallait qu'elle soit palpable !

— Aux faits, Monsieur Clampin, allez aux faits !

— C'est quand j'ai commencé à l'étaler... Et puis zut ! Il y avait un mort, c'est tout ! Qu'est-ce que j'y peux !?

L'homme leva les bras au ciel et fit signe qu'il voulait clore l'entretien.

— Je n'ai rien fait !... Je n'ai pas demandé que l'on dépose un cadavre chez moi !... Ni d'être interrogé pendant que le coupable ricane dans mon dos !... C'est votre boulot après tout ! Faites-le et laissez-moi tranquille !! Je n'ai rien demandé !

L'homme se mit à gesticuler et le reste de son discours devint incohérent.

Je ne parvenais pas à m'ôter l'idée de la tête que Corniquel ayant été prévenu avant moi, il avait eu le temps de communiquer avec cet homme. Relation de cause à effet ou non, celui-ci se trouvait dans un état émotif disproportionné avec la situation. Je n'avais pas le choix, je devais hausser le ton et le faire craquer maintenant ou jamais. Je le menaçais de mise en garde à vue avec une accusation d'homicide. Planquet détourna la tête pour marquer sa désapprobation. Cependant, mon coup de bluff porta ses fruits. Clampin était à point.

— Mais... Vous êtes fou !!!

— Alors répondez le plus brièvement possible à mes questions ! Pour commencer. Quand exactement avez-vous commandé cette terre ?

— Il y a trois jours.

— Quand devait-elle vous être livrée ?

— Le terrassier me l'avait promis pour le lendemain matin. Puis il a reporté au début d'après-midi. Puis il a prétexté un problème mécanique avec sa tractopelle. Finalement, il ne me l'a apporté qu'hier, il était vingt heures passées...

— Quelle quantité ?

— Six mètres cubes...

— Avez-vous assisté au déchargement ?

— Oui. J'ai montré où mettre la terre. Il a vidé son camion benne et est reparti aussitôt.

— Et, à ce moment-là, vous n'avez rien remarqué ?

— Non ! Il faisait froid, et j'étais énervé d'avoir eu à ressortir. J'étais encore plus furieux parce que j'allais devoir tout étaler en une seule journée alors que j'avais pris deux jours de RTT pour le faire.

— Vous avez le bon de livraison ?

— Non... Je ne l'ai pas gardé.

— La facture, alors ?

— ... Non plus... Je...

— Je vois... Nous verrons ça plus tard... Vous allez maintenant refaire exactement les faits et gestes que vous avez effectués avant et pendant la découverte du corps.

L'homme s'exécuta sans broncher.

La décomposition du corps était commencée.

Planquet appela la légiste et fit mitrailler la scène de crime. Parkinson arriva une bonne demi-heure plus tard. Clampin était à la torture et gesticulait sans arrêt, clamant son innocence et que s'il avait su, il aurait enterré le cadavre, ni vu ni connu.

Ce que découvrit la légiste n'avait rien de beau à voir. Le corps était démantibulé, les viscères à l'air, le bas-ventre rempli de terre et de bestioles. Il en était de même des chairs du bas du visage et des oreilles. Des rongeurs en avaient fait leur ordinaire avant qu'un nouveau dépôt de terre ne leur en interdise l'accès. Curieusement, la structure osseuse du crâne était quasiment intacte à l'exception de la mâchoire inférieure.

Parkinson prit quelques photos et le cadavre put être évacué.

Je pressentis Planquet pour qu'il accompagne Clampin jusqu'au commissariat. À charge à lui de poursuivre l'interrogatoire et de recueillir sa déposition. Il parut m'en être gré.

Pour ma part, je préférerais me rendre immédiatement auprès du fournisseur de la terre. Des fois que d'autres aient eu la même idée.

Vingt minutes plus tard, je me présentai à l'adresse indiquée par Clampin. Une femme d'une quarante d'années m'accueillit avec circonspection.

— Vous cherchez mon mari ?

— Êtes-vous Madame Blain ?

— C'est moi... Vous avez de la chance de me trouver ! C'est ma semaine de congé. Mon mari est sur un chantier. C'est impossible de le joindre. J'en profite pour mettre ses papiers à jours. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Finalement, ce contretemps m'arrangeait et pouvait être mis à profit.

— L'un de vos clients, Monsieur Clampin n'a pas reçu sa facture...

La femme se renfroga imperceptiblement.

— Je vais voir... Vous êtes qui ?

Je déposai négligemment ma carte de police sur la table encombrée d'objets et documents divers qui servait de bureau au couple.

— Police nationale. Capitaine Valente!

La femme hésita un court moment puis se ravisa.

— J'appelle mon mari !

Ce qui n'était pas possible trois minutes auparavant l'était soudainement devenu. Moins d'un quart d'heure plus tard, Gérard Blain, terrassier de son état, rappliqua sur son scooter.

— Ma femme...

— A été incapable de me montrer la facture, ou au moins le bon de livraison du camion de terre alluviale livrée par vos soins chez Monsieur Clampin. Peut-être aurez-vous plus de facilité à retrouver ces documents ?

L'homme se dandina d'un pied sur l'autre comme un gamin qui a une envie de faire pipi.

— Je suis en retard dans les papiers...

— Monsieur Clampin affirme vous avoir payé en liquide...

—... Il... Il m'a payé effectivement...

— Quand précisément ?

— À la livraison.

— C'est-à-dire ?

— Hier soir. Il était plus de huit heures et demie. On y voyait plus rien. J'ai pas fait de bon... C'est lui qui a voulu payer comme ça. C'est pas dans mes habitudes. C'est lui qui a insisté. Comme il était tard et que je voulais être sûr d'être payé, j'ai accepté. Tenez, voilà mon carnet pour les livraisons de terre. Regardez-le, vous verrez que je dis la vérité. Ce client-là, je ne le sentais pas...

L'homme disait probablement vrai. Quatre-vingts pour cent des livraisons étaient payées en chèque.

— D'où provenait cette terre ?

— De mon dépôt. Une ancienne carrière.

— Allons-y !

— Pour une facture de cent quatre-vingts euros ?

— Est-ce loin d'ici ?

Le terrassier soupira et baissa la tête.

— À cette heure-là ?... Dix, douze minutes... Mais c'est que j'ai laissé tout en plan. Ma tracto et le reste. Je peux pas partir comme ça. Je dois prévenir mon client...

Pas question de le lâcher !

— Faites, Monsieur Blain, faites.

Le terrassier s'exécuta, s'excusant des milliers de fois auprès de son infortuné client. Manière de me faire comprendre à quel point mon intervention était inopportune. Dix minutes plus tard, nous pénétrions dans la carrière. Blain se sentit soudain plus à l'aise. Il était dans son univers.

— Voilà mon domaine, le bâtiment où je range ma tracto et mes outils. Derrière, vous trouverez les fosses dans lesquelles j'entasse de la terre.

J'essayais surtout de comprendre comment l'homme avait pu charger un cadavre dans son camion sans s'en apercevoir.

— En ce qui concerne la terre livrée chez Clampin, avez-vous chargé la benne en une seule fois ou vous êtes vous absenté pendant le chargement pour une raison ou une autre ?

Blain me dévisagea l'air ahuri. Soit il jouait parfaitement la comédie, soit l'expression de son visage signifiait qu'il se demandait si j'avais toute ma tête.

— Je ne comprends pas...

— Répondez ! Vous êtes vous absenté ?

Le terrassier soupira et secouant la tête en signe d'accablement.

— Non... Pas vraiment... Enfin, juste le temps de déplacer la voiture de mon employé. Elle était garée devant une autre fosse et elle gênait. Je suis juste allé chercher la clef de contact au bureau

pour pouvoir la déplacer afin de pouvoir mettre mon camion à la place. Il faut vous dire que de la terre alluviale, j'en ai presque plus. Je l'avais dit à Clampin. Je l'ai panachée avec une autre. C'est du pareil au même de toute façon... C'était uniquement pour faire de la pelouse... Clampin s'en est-il plaint ?

— Pas exactement...

— Vous savez, il n'y a pas tromperie. C'est le même prix. Je suis réglo. Y a qu'à demander à vos collègues. C'est moi qui fournis la résidence des pins. Quand vous aurez besoin de bonne terre, vous saurez à qui vous adresser.

Que devais-je comprendre ? Je me résolus à poser une question dans toute sa naïveté.

— Pourquoi pensez-vous que je doive habiter la résidence des pins ?

De toute évidence, j'avais dit une connerie. Ma question avait enfin donné à Blain l'occasion de rigoler.

— On voit que vous venez d'arriver ! Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi tous vos collègues habitent là-haut ! ? Ce n'est pas pour le point de vue ou la qualité du terrain. La terre y est pourrie. Ce n'est que du remblai, mais les prix des appartements et des maisons sont imbattables. Le maire soigne sa police... Sauf votre respect, nous autres, on a rebaptisé la résidence des pins, « Flicland ». C'est le quartier de Vilnot le mieux protégé !... Si le maire vous a à la bonne, la prochaine occase, c'est pour vous !... Ah, j'en ai fait du boulot là-haut ! Pour le commissaire Berg, J'ai refait tout le terrassement autour de sa maison. Allez-y, vous verrez, il y a un magnolia magnifique, c'est splendide.

Pas question de donner à Blain d'autre occasion de se foutre de moi. Je lui demandai comment il se pouvait qu'il ait chargé un cadavre sans s'en apercevoir...

Chapitre 11

Mercredi 18 mars,

Estelle Esperfaro ne repassa pas au journal. Elle prit un taxi et se dirigea directement de la gare du Nord, vers l'hôtel de Ville de Vilnot où Raoul Racquam l'attendait. Elle revenait de l'Institut Calot de Berck où elle avait passé la nuit auprès de Kandar.

L'état dans lequel se trouvait son amant lui donnait la chair de poule et elle avait du mal à s'en remettre. Kandar semblait être devenu un vieillard. Les traits horriblement tirés, la peau jaune. En plus des dégâts que l'on savait plus ou moins irréversibles, des analyses avaient détecté un staphylocoque doré, au niveau de la hanche, qu'il serait impossible à expulser. En dépit de tout, il s'était efforcé de se montrer sous son meilleur jour, approuvant qu'elle reprenne l'enquête à son compte, la mettant uniquement en garde :

« Prends soin de toi, ma chérie. Les affaires de cul les plus banales peuvent conduire à des comportements hors limites. Effarants, totalement aléatoires ... Ce Racquam est un fou mégalo. Tu sais combien je tiens à toi... »

Estelle avait encore ces recommandations présentes dans sa tête quand un majordome l'introduisit dans le bureau du maire. Une surprise l'y attendait.

— Entrez, Mademoiselle ! Mon mari est très occupé. Je vais vous recevoir.

Estelle pénétra dans l'immense bureau du maître des lieux. À l'usage d'un seul homme, ses dimensions excédaient largement celles de l'ancien atelier d'artistes dans lequel L'indépendant.fr avait établi ses quartiers.

— Prenez place ! Je n'ai moi-même que peu de temps à vous accorder.

La journaliste ne s'offusqua pas de ce changement de dernière minute.

— La presse n'a pas ménagé votre mari, ces derniers temps... Pourtant, ce n'est pas aux manipulations financières dont elle parle auxquelles notre journal s'intéresse. Cela touche un registre qui le concerne plus intimement.

Bénédicte Racquam secoua la tête en signe d'énervement.

— Eh bien, dites toujours ! Mon mari et moi sommes blindés depuis longtemps !

— Bien... Votre mari a récemment été accusé de viol. Sa victime l'accuse de l'avoir menacé avec un sabre.

— Ah !... L'Indépendant cultive les ragots à présent ! Je croyais que le vertueux Kandar était au-dessus de ça ! La pseudo-victime à laquelle vous faites allusion a retiré sa plainte.

— Nous faisons un dossier sur l'attitude des hommes de pouvoir vis-à-vis des femmes.

Bénédicte Racquam ne semblait pas décidée à se laisser marcher sur les pieds à domicile.

— Et vous ne vous êtes jamais posé la question de savoir quelle était l'attitude des femmes vis-à-vis des hommes de pouvoir ?

— Je suis une femme, et...

— Je ne disais pas ça pour vous !

— Je n'y avais pas songé non plus !... Mais peut-être pensiez-vous à quelqu'un en particulier ?

— Une minute, s'il vous plaît.

Bénédicte Racquam appuya sur un bouton et trois minutes plus tard un policier municipal en tenue fit irruption dans le bureau.

— Allez me chercher la presse. Les mêmes torchons que la semaine dernière, plus « *Elle Décoration* » et une cartouche de Marlboro.

Le policier hocha la tête pour indiquer qu'il avait compris. Bénédicte Racquam lui signifia son congé d'un geste de la main et s'intéressa à nouveau à Estelle.

— Des femmes ! Ce bureau en a vu des dizaines venir solliciter les faveurs de mon mari. Vous pouvez constater que l'endroit n'a rien d'un lupanar. Et bien, trois jours à peine après l'inauguration de ce bâtiment, ça n'a pas empêché l'une d'elles de se vautrer à poil sur le canapé où vous être assise. Il ne lui avait fallu que quelques secondes pour se mettre en situation. Je m'en souviens parfaitement ! Une blondasse avec un gros cul. C'est moi qui ai veillé à ce qu'ils ne soient pas dérangés et qui ai raccompagné la drôlesse !... Mon mari est un homme encore très vigoureux...

—... ?

— Ça vous étonne ? Depuis, j'ai fait mettre un système de fermeture automatique des portes. Elles s'imaginent toutes qu'il leur suffit d'ouvrir les cuisses pour obtenir ce qu'elles veulent. En ça, elles se foutent le doigt dans l'œil si je puis dire ! J'en profite, au cas où cela pourrait vous intéresser, pour vous informer que c'était d'ailleurs aussi le cas de la pétasse de feu le commissaire Artvest. Pas une lumière celle-là.

— Vous n'appréciez pas beaucoup le commissaire Artvest, semble-t-il.

— Artvest n'aurait jamais dû atterrir à Vilnot. Il n'était pas à la hauteur. Il a vite perdu la confiance de ses hommes. Et ce n'est pas en couchant avec cette grondasse qu'il a amélioré son image. Il était devenu la risée de son commissariat. De notoriété publique, cette fille couchait avec tous ceux dont elle espérait obtenir quelque chose. Une sale petite voleuse de supermarché. Elle s'est fait pincer et pour s'en sortir elle a écarté les cuisses... Si elle avait été fichée, Artvest aurait pu tomber pour proxénétisme. Mon mari l'avait mis en garde. Il n'en a pas tenu compte. Leurs relations se sont altérées et Artvest n'avait plus qu'une idée en tête, se venger.

— Mais de quoi ?

— Artvest tenait mon mari responsable de la défiance de ses hommes.

— Et c'est tout ?

— Non, la situation n'a fait qu'empirer... Au début, mon mari a bien essayé de l'aider, mais il était buté et ne comprenait rien. Un jour qu'Artvest l'avait énervé, Raoul lui a expliqué ce que sa petite protégée pouvait faire pour obtenir un appartement. Il ne l'a pas digéré. Je n'aurais pas voulu être à la place de cette petite salope quand son commissaire est rentré pour lui signifier que c'était fini entre eux deux.

— C'était quand ?

— Quelques jours avant le suicide du commissaire.

— Suicide ?

— L'enquête a conclu à un accident. Pensez ce que vous voulez !... Artvest était à la dérive, au bout du rouleau. Sa femme allait le quitter. Il y perdrait son aisance matérielle par la même

occasion. Quant à sa carrière, elle était derrière lui. Consultez le procureur Mozar ! Il vous dira ce qu'il faut en penser à ce sujet. Artvest était fini.

Estelle approuva mollement.

— Et votre mari ?

— Ça ne me gêne pas qu'il se distraie de temps en temps. À mon âge, les galipettes me procurent moins de joies que de courbatures. Raoul et moi, sommes au-dessus de ça. Il a des besoins d'homme et aurait tort de refuser ce qu'on lui offre...

— Et cette plainte ?

— Elle a été vite retirée. Il a suffi que notre avocat menace d'envoyer à la presse les bandes-vidéo.

— Pourquoi ne pas les avoir données dès le départ à la police.

— Pas de chance, les caméras étaient en réfections. On a bluffé. Il n'y avait rien sur les bandes !

L'adjointe au maire avait choisi de faire dériver l'entretien sur la personnalité du commissaire Artvest, Estelle n'en demandait pas tant. L'enquête criminelle la branchait beaucoup plus que les affaires de mœurs. Restait à savoir ce que Bénédicte Racquam était disposée à lâcher sur le sujet.

— Comment êtes vous si certaine d'Artvest se soit suicidé ? À défaut d'accident, on penserait plutôt à un meurtre... Non ?

— Oui !... Je suis même persuadée que c'est exactement ce qu'Artvest aurait souhaité que l'on croie ! Même cela, il l'a raté !

— Et pourquoi aurait-il fait cela ?

— Soit vous faites l'âne pour avoir du son, soit vous n'êtes pas très perspicace, Madame Kandar !

Estelle allait réagir, mais la Racquam ne lui en laissa pas le temps !

— Pardon, j'anticipais, Mademoiselle Esperfaro... Nous autres politiques avons l'habitude d'avoir toujours un métré d'avance...

— Je...

— Vous vouliez savoir pourquoi Artvest a fait toute cette mise en scène au lieu de se jeter d'un pont devant une foule pétrifiée avant que de se mettre à beugler comme des veaux ? C'est très simple : Pour que l'on croie à un meurtre, évidemment ! Une machination de mon mari ! Cet imbécile ne s'est même pas assuré qu'aucun témoin ne l'observait !

— Est-ce une version que vous m'autorisez à divulguer ?

— Pourquoi croyez-vous que j'ai accepté de vous recevoir ? Ça vous en bouche un coin ! Hein ?... Réfléchissez !... Réfléchissez-y !

— Je présenterai votre version...

— Ce n'est pas « ma » version !... C'est comme cela que les choses se sont passées, c'est tout simple.

Bénédicte Racquam se renfrogna soudain.

— À moins que finalement, je me sois trompée. Sans doute êtes-vous comme tous les autres. Vous, journalistes, êtes tellement formatés que vous êtes devenus incapable d'exprimer une idée personnelle. Pour vous, une fois pour toutes, il y a le bien d'un côté et le mal de l'autre. Et je sais très bien de quel côté mon mari et moi sommes positionnés ! Vous n'êtes que des scribouillards chargés de répandre, dans le cerveau du bon peuple, la pensée unique, que vous enseignent vos maîtres. À supposer que le peuple en possède un.

Estelle sentit le vent du boulet passer. L'interview lui échappait. Il lui fallait absolument se rattraper aux branches.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je présenterai votre version in extenso. Cependant, notre journal présentera ultérieurement d'autres versions pourvu qu'elles soient exprimées par des personnes concernées ou dignes de foi.

— Alors dans ce cas, oubliez cette Lisa Maes. Sa bouche ne crache que mensonges et insanités !

Estelle prit congé. À moins qu'elle ne se contentât d'anticiper le souhait de son interlocutrice.

Bénédicte Racquam lui avait dressé un sombre portrait du commissaire disparu. Un portrait aussi intéressant par ce qu'il cachait que par ce qu'il décrivait.

La journaliste mourrait d'en savoir plus sur cet homme.

Chapitre 12

Miller fulminait. Après l'audition du terrassier Blain, il s'était plongé dans les dossiers personnels de ses subordonnés. Ce qu'il découvrit était édifiant. Sept d'entre eux avaient emménagé à la « Résidence des Pins », un complexe immobilier en lisière de la forêt. Cinq étaient en cours d'accession à la propriété. Le commissaire se demanda comment cela pouvait-il être compatible avec la paie d'un officier de police... Il en avertit aussitôt le procureur général Thomas.

Les révélations de Miller provoquèrent chez le Procureur une réaction qui ressemblait fort à un aveu d'impuissance. Il se disait : « interloqué, stupéfait, et surtout fatigué.

Fatigué, parce que c'était la première fois dans sa carrière, qu'il voyait à l'œuvre,

« ... *Dans l'institution judiciaire et dans la cité, des phénomènes de réseaux d'une telle ampleur.*

Stupéfait, enfin, parce que dans cette région :

« ... *Ceux que l'on qualifierait d'honnêtes gens avaient des pratiques que la justice avait du mal à admettre... »*

La fragilité du procureur général renforçait le sentiment d'insécurité dans lequel nous étions plongés.

Le commissaire me convia à un footing sur les bords de Marne. L'occasion de faire le point. Comme je le craignais, la série d'articles parus dans le « Petit Salé » avait provoqué un vif regain d'intérêt pour les dérives financières des Racquam. Pas de quoi favoriser le déroulement de l'enquête sur la mort d'Artvest.

Le temps était clair et nous nous enfonçâmes dans la campagne en trotinant le long de la berge. Nous n'étions pas les seuls à emprunter ce chemin pour courir et la terre était à nue. Il paraissait invraisemblable qu'Artvest ait pu s'approcher si près de la rive, au point de perdre l'équilibre. Arrivés sur les lieux du drame, Miller me demanda de me prêter à une nouvelle reconstitution.

Il se plaça à l'endroit où se trouvait le providentiel témoin oculaire lorsque celui-ci prétendit avoir aperçu Artvest glisser et s'enfoncer dans l'eau glacée de ce printemps qui tardait à venir. Il devint vite évident que la seule option acceptable était qu'Artvest ait voulu observer ce qui se passait sur l'autre bord de la rivière et se soit approché au plus près pour ne pas être gêné par la végétation. Dans ce cas, il devenait plausible, que le sol mouillé se dérobe sous ses pieds. Ainsi, il n'était pas invraisemblable qu'il ait pu perdre l'équilibre, heurter l'arbre couché en travers, et couler à pic...

Selon Météo France, ce jour-là, la météo était incertaine, un temps clair entrecoupé de courtes averses localisées. Rien de formellement établi. Pas de quoi bâtir une hypothèse solide... Si seulement ce foutu témoin s'était manifesté aussitôt, le rapport de police aurait mentionné l'état du sol. Par temps sec, une glissade paraissait improbable. De toute évidence, il aurait pu s'agripper aux herbes et aux racines affleurantes avant d'entrer en contact avec le tronc d'arbre.

De l'autre côté de la rive s'étendait une plaine herbeuse où paissaient quelques moutons. À supposer qu'il y eût quelque chose à observer ce jour-là, ce n'était plus le cas aujourd'hui.

J'en conclus qu'il était impossible de se fier aux dires du témoin. Trop d'indices avaient été perdus du fait de son retard à venir témoigner.

Miller changea brusquement de conversation et me rapporta les paroles du terrassier Blain au sujet de « Flicland ».

Je compris instantanément le message. Ce ne serait pas facile d'enquêter selon les codes et usages locaux par la voie officielle... Il me parut soulagé que j'accepte de le faire dans un cadre moins formel. Les paroles qui suivirent confirmèrent cette impression.

— Tu as carte blanche. Mais, fais très attention. La police municipale n'est rien d'autre que la garde prétorienne du maire. Je ne serais pas surpris d'apprendre que nombre de ces cow-boys squattent la résidence.

C'est la première fois qu'il me tutoyait.

Chapitre 13

« ...Oubliez cette Lisa Maes. Sa bouche ne crache que mensonges et insanités !... » Avait vomi la conciliante épouse du maire. Au sortir de l'entretien avec Bénédicte Racquam, Estelle Esperfaro avait conçu une irrésistible envie de savoir ce que cette Lisa Maes avait à dire.

Depuis la mort d'Artvest, la jeune maîtresse du commissaire disparu n'était pas retournée travailler.

La journaliste décida de lui rendre visite. Vingt minutes plus tard, elle se présentait au domicile de la jeune femme.

Sur la porte du petit studio figurait encore une carte de visite punaisée à l'envers. L'inscription avait été réalisée par une main féminine.

« ...Lisa Maes et Luc... »

Il n'y avait pas de sonnette. Estelle frappa avec détermination.

Le silence lui répondit, puis un bruit de pas sur du parquet grinçant. La porte s'entrouvrit sur une jeune femme en peignoir qui avait conservé son maquillage de la veille.

— Que voulez-vous ?

— Je suis Estelle Esperfaro, de L'Indépendant.fr. J'aimerais vous poser quelques questions...

Lisa se redressa, et consciente de sa pitoyable apparence marmonna qu'elle ne voulait plus répondre à aucune question. Puis elle se ravisa.

— J'ai déjà dit tout ce que je savais. Je n'en peux plus. Je ne veux qu'une chose, c'est partir d'ici et qu'on me laisse tranquille avec ma fille.

— Elle a école aujourd'hui...

— Je vais devoir la changer d'établissement. Les autres se moquent d'elle. Lui disent qu'elle est la fille d'une voleuse.

Estelle avait réussi à engager la conversation. Lisa finit par la laisser entrer.

— Mettez-vous là ! Depuis que Luc est parti... Sniff... Sniff... Euu-Euu-Euu-Euu...

Le nez de la jeune femme se mit à couler. Elle se mit à renifler pour éviter d'y porter ses doigts et de grosses larmes s'attaquèrent au Rimmel de la veille. Estelle lui tendit un mouchoir et attendit que cela se passe.

— Comment s'est passée votre première rencontre avec Luc Artvest ?

— Vous le savez bien ! Je me suis fait piquer avec un caddy de nourriture. J'étais passée par le couloir réservé aux réclamations. Il n'y a pas toujours quelqu'un. Je l'avais déjà fait. Qu'est-ce qu'on peut faire quand on a plus d'argent ?

— Est-ce le commissaire Artvest qui vous a interpellée ?

— Non ! C'est ce salaud de vigile ! Il a attendu que je sorte et il m'a sauté dessus. Il m'a attrapé le bras et l'a tordu comme une serpillière. Plus je criais, plus il serrait.

— Et après ?

— Luc est sorti à ce moment-là. Il venait d'acheter un journal. Il a montré sa carte pour que l'autre me lâche. Puis, il a regardé ce qu'il y avait dans le caddy. Il a sorti un billet de vingt euros de sa poche et me l'a donné pour que j'aie payer.

— Et cela ne vous a pas surprise ?

— Si je m'attendais à ça !... L'autre, le vigile était furieux ! Il a voulu reprendre le caddy, mais Luc l'en a empêché et est venu avec moi jusqu'à la caisse... Il a demandé au directeur s'il voulait porter plainte. Je voyais bien que ce n'était pas l'envie qui lui manquait à celui-là. Luc lui a fait remarquer que son vigile n'avait pas à me maltraiter. Alors, il a fini par laisser tomber...

— Était-ce la première fois...

Lisa haussa les épaules.

— Je devais deux mois de loyer... Le proprio était sympa, mais là, il m'a dit qu'il avait besoin de cet argent. Et puis, je devais aussi de l'argent à la cantine. Je croyais qu'ils m'avaient oubliée, mais j'ai reçu un rappel et c'est le seul endroit où la petite mange correctement.

— C'est ce que vous avez dit au commissaire ?

— Oui et non... Il a voulu me raccompagner pour être sûr que je n'aurai pas d'ennui. Lui aussi avait besoin de parler à quelqu'un. Il était gentil. Il m'a parlé de sa femme. De son couple qui filait un mauvais coton. Puis des ennuis qu'il avait dans son travail.

— Quels ennuis ?

— Il disait qu'il ne pouvait compter sur personne. Que le maire s'était mis le commissariat dans sa poche en favorisant l'accès à la propriété des policiers.

— Il vous a dit ça ?

— Comme je vous le dis. Un jour, je ne me souviens plus quand c'était, Luc était invité à un cocktail à la mairie. Il a voulu que je l'accompagne. J'ai rencontré le maire. Il m'a demandé si j'aimerais habiter dans une résidence qui était en train de s'agrandir en lisière de la forêt. Évidemment, ça me plaisait. Mais Luc a dit qu'il n'en était pas question.

— Et que vous a-t-il dit d'autre ?

— Rien du tout ! Il me disait que moins j'en savais, mieux c'était ! Tout le monde me pose cette question.

— Qui ça, tout le monde ?

— La police de la mairie. Je peux plus sortir sans que l'un de ses agents ne soit sur mon dos. Le plus dégueulasse c'est le gros à moustaches, le brigadier. Il est venu ici, il a fouillé partout et n'arrêtait pas de me poser des questions. Il insinuait que c'était moi qui l'avais tué et me mettait ses mains aux fesses devant Genny.

— Qu'allez vous faire ?

— Partir d'ici. Au-dessus du salon de coiffure, il y a un petit studio. Il faut le remettre en état. Plus rien ne fonctionne. Mais nous allons habiter là-bas. Genny changera d'école. J'en peux plus d'être ici. Luc était adorable avec moi et Genny était heureuse. Lorsqu'on m'a dit qu'on avait retrouvé son corps j'ai eu envie de mourir. Mais il y a Genny...

— Vous n'avez pas été seule à souffrir de la vindicte des Racquam. Une jeune femme aurait été harcelée par le maire. Elle a retiré sa plainte depuis. Luc vous avait-il parlé de cette affaire.

Lisa haussa les épaules à nouveau en signe de désespoir.

— C'est comme toutes les autres. Elle a eu peur. Elle ne vous dira jamais rien.

— Connaissez-vous son nom et son adresse ?

— Son nom, je crois que c'est Bourdin. Je m'en souviens car il l'avait traitée de sale petit bourdin. Il voulait dire boudin, évidemment. Son prénom est Jeanne, je crois...

Estelle comprit qu'elle n'en apprendrait pas plus. Elle proféra quelques paroles de réconfort et prit congé. Elle ignorait si Artvest était ou non un professionnel à la hauteur, mais ce n'était certainement pas un salaud.

Chapitre 14

Jeudi 19 mars.

Il me tardait d'avoir les résultats de l'autopsie. Cette raison en masquait une autre. Moins honorable. J'avais lu dans les yeux de Miller tout l'intérêt qu'il portait à la légiste. Le fait qu'il me cache cette liaison actuelle ou passée me déstabilisait. En fait de promotion, j'étais tombé dans un panier de crabes. Il m'avait dit :

« ... Vous serez ma lance, et moi votre bouclier... »

Cela signifiait que nous devions avoir l'un et l'autre une confiance réciproque absolue. Mais, nous n'étions pas sur un pied d'égalité. Lui m'avait choisi.

« ...J'ai besoin d'un flic intègre et astucieux... »

Selon Miller, je réunissais les deux critères. Il l'avait lu dans les rapports me concernant.

Cependant, j'avais accepté d'être une lance, pas un fusible.

Je me présentai dès l'heure d'ouverture à l'institut médico-légal, 2 Place Mazas, dans le douzième arrondissement de Paris. Parkinson m'attendait à l'extérieur du bâtiment. Dans ses yeux, je ne lus que de la tristesse et du désappointement

— Le commissaire m'a chargé de le remplacer...

— Il m'a appelé. Voici une copie du rapport que j'ai transmis au procureur Mozar. Pour le moment, l'identité judiciaire est en échec. Votre cadavre est inconnu au bataillon... Venez !... Je vous propose de marcher un peu. L'air est doux ce matin...

Marjorie Parkinson, médecin légiste, une belle femme au regard un peu triste. Je ne me fis pas prier ni ne posai de question.

— Marchons en direction de la gare de Lyon... Je n'ai pas eu le temps de prendre mon petit-déjeuner

— Va pour un petit-déjeuner supplémentaire !

Je m'assurai que nous n'étions pas observés. Rassuré, je me mis à lire le rapport en diagonal.

— Ce n'est pas un cadavre, c'est un puzzle !

— En apparence, oui ! Au moins quatre des nombreux traumatismes constatés auraient pu être mortels. Mais je suis formelle, aucun d'eux n'est à l'origine du décès. Cet homme est mort étouffé !

— Assassiné ?

— Peut-être pas... Autant que je puisse l'affirmer en raison des chocs violents qu'il a reçus sur le corps, je n'ai repéré aucune trace de strangulation ou de marques m'incitant à penser qu'il est mort étouffé de la main de l'homme. Il est vrai que l'état du corps ne permet pas de tirer des conclusions avec un indice de fiabilité significatif. Je penche néanmoins pour une mort par privation d'oxygène en milieu ambiant.

J'eus envie de vomir. De quoi me couper l'appétit pour la journée.

— En d'autres termes, compte tenu de l'endroit où il a été retrouvé, il aurait été enterré vivant...

— Tout juste !

— Et la terre retrouvée dans la bouche et les viscères ?

— Le corps a été violenté postérieurement à la mort.

— Lorsqu'il a été déplacé par la tractopelle par exemple ?...

Parkinson hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Il va rester quelque temps en chambre froide ! Cela ne va pas faire plaisir au procureur Mozar. Il m'avait fait part de son désir de délivrer au plus tôt le permis d'inhumer. Il souhaite que cette affaire ne trouble pas l'ordre public en raison de la sensibilité de la population déjà mise à rude épreuve après les attentats terroristes à Paris.

« *Quelle bonne âme ! Mozar préserve la sérénité de ses concitoyens...* » Cela m'écœurant. Parkinson n'accorda pas d'attention à mes émois et poursuivit.

— Si nous admettons que la mort est due à la privation d'oxygène, cela n'exclut pas l'assassinat. La question est de savoir si les hommes qui se sont débarrassés du blessé avaient ou non conscience du fait qu'il vivait encore...

« *Avaient-ils une conscience tout court ?...* »

— Espérons qu'ils l'aient cru mort...

— Une chose est certaine, ceux qui l'ont amené là où il a été chargé par le terrassier auraient préféré que les vers aient le temps de faire leur travail...

— Le terrassier a affirmé qu'il avait dû mélanger de la terre ordinaire à la terre alluviale pour souscrire à la demande de son client. Peut-on déterminer avec certitude la provenance de la terre retrouvée dans les viscères de notre homme ?

— Tout d'abord, je peux affirmer qu'il n'y a pas eu de manipulation à ce niveau. La terre retrouvée sur et dans le cadavre est bien identique à celle prélevée dans les stocks du terrassier. Il est facile de déterminer le dosage entre les deux qualités. Elles sont très différentes et il est étonnant que le client ne se soit pas aperçu de la supercherie. L'une est très riche en composés organiques. Elle provient probablement du curage des nombreux étangs jalonnant les terrains le long du parcours de la rivière. L'autre est de nature argileuse, beaucoup plus dense, lourde, peu propice aux cultures. En outre, elle est polluée par du remblai et des terres calcaires. Sans grand intérêt... Je peux répondre sans hésitation à la question : la terre qui a pénétré à l'intérieur du cadavre était à 99% de la terre argileuse.

— Ce qui peut vouloir dire que notre homme a pu être enseveli dans la fosse contenant cette terre ordinaire par des personnes n'ignorant pas son faible attrait commercial, et espérant qu'il y reste suffisamment longtemps avant d'être découvert...

— Ça, c'est du ressort de l'enquête. Je ne suis qu'un simple médecin....

— Ainsi, si le terrassier n'avait pas été en manque de bonne terre, ces fossoyeurs d'un genre un peu particulier auraient réussi leur coup...

En théorie, si cette hypothèse se révélait exacte, cela pouvait signifier deux choses. Que les malfrats étaient au courant du fonctionnement du business du terrassier. Et qu'ils aient dû adopter cette solution en urgence. Car il fallait bien admettre qu'elle ne représentait pas une sécurité absolue et que le risque d'être découvert n'était pas nul.

Un point intrigua la légiste ?

— Comment imaginer que le terrassier ne se soit aperçu de rien pendant le chargement ?

Parkinson avait de grands et beaux yeux. Un visage empli d'humanité. Je comprenais que Miller ait succombé à son charme.

La réciproque me sembla improbable.

Je m'en voulus de la suspicion que j'avais conçue à l'encontre de Miller du fait de sa discrétion quant à l'attrait que la légiste exerçait sur lui.

— Rien ne prouve que le terrassier n'ait rien vu. Soit qu'il soit complice, soit qu'il ait préféré fermer les yeux et se débarrasser d'un colis encombrant. À moins qu'il ne se soit réellement aperçu de rien. Il était tard.

Parkinson poursuivit son raisonnement.

— Si le corps n'avait pas été éventré par la tracto, il y aurait eu une autre hypothèse possible. Que le corps ait été transporté chez Clampin, non pas par la tractopelle, mais pendant la nuit par les malfrats qui l'avaient planqué chez le terrassier.

Cela aurait voulu dire qu'ils souhaitaient qu'il fût découvert. Je fis ostensiblement la moue. Elle en sembla désappointée. Cette option paraissait improbable. D'autres questions restaient en suspens. Qui d'autre que le terrassier lui-même, savait que la terre ordinaire était peu fréquemment commandée ? Répondre à cette question permettrait peut-être de remonter jusqu'aux commanditaires.

L'homme était mort étouffé. Probablement en raison de son ensevelissement. S'il s'agissait de l'ouvrier bulgare accidenté, il aurait pu être transporté aux urgences. Cela signifiait qu'à aucun moment cette solution n'avait été envisagée. Cela signifiait également que les commanditaires de cette saloperie possédaient une filière d'élimination des « déchets » bien rodée et prompte à être mise en œuvre. À moins qu'ils n'aient effectué le travail eux-mêmes, ce qui paraissait peu probable.

Classiquement, les rigidités cadavériques apparaissent au bout de la troisième heure post-mortem et sont totalement mises en place environ 10 heures après la mort. La durée en est limitée. Au bout d'environ 36 à 72 heures, elles disparaissent, et la putréfaction commence. Ce sont des données que les individus, rompus à ce genre d'exercice, connaissent. Il est impossible d'imaginer qu'ils puissent avoir ignoré si l'homme était mort ou s'il vivait encore. Dans ce deuxième cas, cela ferait d'eux des assassins. Je demandai :

— Peut-on déterminer depuis quand le cadavre se trouvait enseveli ?

Parkinson attendait visiblement la question.

— Il reste une hypothèse... Que le corps ait été congelé dès la mort constatée... En l'absence de réponses à ces questions, il est impossible de déterminer avec un indice de fiabilité raisonnable le moment où il a été enseveli.

La pluie gagna en intensité. J'entraînai Parkinson vers un bistrot à l'aspect sympathique et surtout situé à deux pas. Parkinson m'apprit qu'elle avait pris une seconde initiative propre à irriter le procureur.

— J'ai demandé une reproduction faciale. J'ai pensé qu'il vous serait agréable de ne pas avoir à le faire...

« *Une délicate attention...* »

L'aurait-elle fait pour un autre que Miller ?

Chapitre 15

Lundi 23 mars,

Retrouver Jeanne Bourdin s'annonçait ardu.

Estelle Esperfaro comptait sur le commissaire Miller pour l'y aider. Cela me donna l'occasion de faire sa connaissance. Une fort belle femme. Une longue liane souple et élégante, un ovale de visage parfait. Elle incarnait à la fois l'énergie et la sérénité.

L'affaire Bourdin avait été classée sans suite. À mon grand désappointement, en dépit de son admiration pour Kandar et de l'amitié qui le liait à la journaliste, Miller se borna à lui donner l'adresse du domicile de la plaignante, au moment des faits. Si Kandar avait lui-même formulé cette demande auprès de Miller, il est certain qu'il aurait fini par obtenir des informations actualisées. Quant à la jeune journaliste, il aurait suffi qu'elle insiste en mettant en avant les soucis de santé de son compagnon pour ébranler la mauvaise volonté du commissaire. La jeune femme ne me donna pas le sentiment qu'elle était prête à en venir là. L'homme avec lequel elle partageait l'existence avait besoin de repos. Tous les deux jours, elle faisait l'aller et le retour entre Paris et Berck-sur-Mer où Kandar avait subi une énième intervention chirurgicale. L'ancien correspondant de guerre venait tout juste de quitter le département de chirurgie osseuse de l'Institut Calot. Les premiers jours qui avaient suivi l'opération furent pénibles. Kandar souffrait le martyr et son moral était au plus bas. Les traits tirés, l'œil jaune et la barbe blanche en faisaient un vieillard. Le chirurgien avait été clair. Les dégâts causés par l'explosion de la mine antipersonnel qui avait détruit sa hanche et affecté le bassin étaient trop importants. Il n'avait pas pu faire de miracle. Il resterait handicapé, et savait à présent que, dans l'état actuel des connaissances, la médecine ne pourrait plus rien pour lui. Au mieux, il ne souffrirait plus. Au pire, ses souffrances seraient allégées ou circonscrites aux périodes de crise. Dans tous les cas, il devrait rester prudent pour éviter un nouvel avatar qui serait terrible.

Par la suite, je compris que Miller voyait d'un très mauvais œil L'indépendant et par voie de conséquence Estelle Esperfaro, venir fourrer son nez dans une enquête qui s'annonçait déjà saturée en chasse-trappes.

Comme je lui faisais part de mon intérêt pour la journaliste, Miller accepta de m'en dire un peu plus sur son passé. Elle et ses parents firent partie de la grande famille du cirque. Sa mère était transformiste et son père trapéziste. Suite à une blessure plus grave que les précédentes, son père créa une école du cirque et elle grandit dans cet environnement. Ce qui lui valu d'acquérir les qualités physiques exceptionnelles que l'on lui prête généralement.

« Cette fille parle plusieurs langues, et a longtemps pratiqué les arts martiaux. Elle n'a peur de rien. Si elle a décidé d'enquêter, rien ni personne ne l'arrêtera... Ce sera un poison de plus à gérer... »

Je fus fermement invité à la tenir à distance, ou tout du moins, à me servir des informations qu'elle pourrait me donner sans jamais me sentir obligé de lui accorder la moindre réciprocité.

Chapitre 16

Mardi 24 mars, 9H24.

Miller pénétra dans les locaux de l'institut médico-légal. Cette fois-ci, Parkinson l'attendait dans son laboratoire.

— Bonjour Marjorie !

— Bonjour, Miller...

— Du nouveau ??...

La légiste secoua la tête en signe de dénégation.

— Je ne crois pas que vous puissiez être satisfait mon ami commissaire...

Parkinson déploya, sur une paillasse, les portraits grandeur nature réalisés par les services de l'Identité Judiciaire.

— Voilà les résultats.

Le visage de Miller reflétait l'incompréhension.

— Pourquoi deux visages ?

— Ce sont les deux possibilités extrêmes que l'on peut obtenir avec les éléments que nous avons donnés aux spécialistes de l'identification. Votre homme est l'un des deux ou se situe entre les deux. La reconstitution faciale n'est pas une science exacte. C'est pour cette raison que cette

technique reste fortement controversée. On l'utilise uniquement lorsque les autres techniques d'identification ont échoué. Comme vous le voyez, elle dépend de la subjectivité des artistes. Le crâne et les différentes méthodologies permettent de découvrir les traits généraux d'un visage. Après, le dessinateur doit en déduire la forme du nez ou des oreilles ou encore, ajouter une ride d'expression, en fonction de l'âge supposé. On ne fait pas autrement lorsqu'il s'agit de ressusciter les dinosaures... Dans le cas présent, les oreilles manquaient et le bas du visage était ravagé. Il a fallu extrapoler à partir du taux de gras sous-cutané relevé dans le haut du visage. Idem en ce qui concerne les tissus profonds.

Miller fit contre mauvaise fortune, bon cœur et affecta de prendre un ton badin, diamétralement opposé avec ce qu'il ressentait. De fait, il avait placé beaucoup d'espoir dans cette reconstitution et les résultats étaient particulièrement décevants.

En outre, l'attitude distante de Parkinson ne laissait augurer aucune issue favorable pour leur relation.

— Nous obtenons l'équivalent du Docteur Jekyll et Mister Hyde en somme...

— Oui ! Il fallait s'y attendre.

La mort dans l'âme, Miller se résolut à prendre un ton strictement professionnel.

— Que faudrait-il de plus pour affiner les recherches ?

— Pouvoir comparer les résultats obtenus avec des dossiers médicaux ou dentaires, ayant appartenu à notre homme.

— En un mot, savoir qui il était ! Précisément ce que nous cherchons !

Parkinson ne se démonta pas. L'humeur maussade du commissaire était à la hauteur de sa déception.

— Je voulais simplement exprimer le fait que la reconstitution faciale n'atteint un indice de fiabilité raisonnable que lorsqu'elle permet de comparer un visage virtuel à des caractéristiques avérées d'un individu donné. Obtenues grâce à l'examen de dossiers médicaux ou dentaires, de blessures ou encore par des pathologies *ante mortem* caractéristiques, ou par une analyse de l'ADN, ou encore par toutes autres preuves.

— Mozar a-t-il eu connaissance de vos résultats ?

— Pour cela, oui ! Le procureur est furieux après moi. J'ai eu droit à un rappel à l'ordre. Il se base sur mon rapport. L'état de conservation du corps rendant impossible la certification de la thèse de l'asphyxie. Il en a fait une question de déontologie. Selon lui, j'ai cherché à éviter de me déjuger et à conforter mes conclusions hasardeuses par des analyses hors de propos, coûteuses pour le contribuable. En conclusion, il se moque pas mal de savoir comment ce pauvre bougre est arrivé dans cette fosse. Il va accorder le permis d'inhumer et mettre l'affaire sous le boisseau.

— Il nous reste l'analyse ADN.

Parkinson eut un petit sourire complice.

— Pas seulement. Si le corps de l'homme abandonné dans la fosse est bien celui de Zahari, ceux qui l'ont connu auront au moins un doute en examinant ces portraits. Il se peut qu'un détail insignifiant qui nous échappe les fasse réagir. D'ailleurs, en fonction du descriptif fait par les témoins de la chute, on peut faire un pari raisonnable quant au portrait le plus probablement proche de la réalité.

— Et comment cela ?

— J'ai lu le rapport. L'homme y est présenté comme « ... *Un mélange de SDF et de Rasta, avec une allure dépenaillée et des dreadlocks décolorés qui dépassent d'un bonnet long marron en tricot troué...* ». À partir de cela, on peut imaginer qu'il était plutôt jeune, et de corpulence moyenne ou inférieure à la moyenne. Les rastas sont végétariens. J'en ai tenu compte lorsque j'ai demandé deux portraits à deux dessinateurs différents. Deux dessinateurs légaux peuvent produire deux portraits-robots différents selon qu'ils ont telle ou telle sensibilité.

— Merci Marjorie !

— Je tiens autant que vous à ce que l'on découvre la vérité. Je connais les rastas. Leur philosophie de la vie en fait des êtres à part. Ils aiment être acceptés tels qu'ils sont. Eux-mêmes affectent de ne pas juger les autres. Ils s'intègrent assez bien partout où ils vont, pourvu qu'on ne

veuille pas leur imposer des choix de vie qui ne sont pas les leurs et qu'on les laisse vivre et vaquer à leurs occupations.

Miller en resta un moment pantois. Cette facette de la personnalité de la très réservée Marjorie lui était parfaitement inconnue en dépit des nombreuses affaires sur lesquelles ils avaient travaillé ensemble et de l'intérêt particulier qu'il lui portait.

— Je me trompe ou vous avez des raisons personnelles de bien connaître ce milieu ?

— En effet, je l'avoue... J'ai assez payé pour bien le connaître... Mais ça, c'est une histoire qui ne concerne que moi...

— Dites m'en plus...

— Voilà ce qu'il vous faut savoir : Au départ, il s'agit d'un mouvement religieux et culturel né en Jamaïque dans la première moitié du 20e siècle. Les rastafaris. Son but était de redonner à l'homme noir fierté et dignité. Par opposition aux valeurs de la société occidentale. Selon eux, Jésus n'était pas blond aux yeux bleus, mais avait la peau noire. Bien sûr, sous l'influence de Bob Marley et du reggae, le mouvement a essaimé et l'on y trouve presque autant de blancs que de noirs. Comme chacun le sait, ils ne se coupent ni la barbe, ni les cheveux. Ils laissent ceux-ci pousser librement. D'où leur aspect caractéristique emmêlé naturellement ou tressés en nattes. Les rastas sont végétariens, ne boivent pas d'alcool et fument de la Marijuana dans le but de s'élever vers Dieu. Si, comme je le soupçonne, notre homme est adepte de cette mouvance, nous pourrions en tirer des conclusions raisonnables quant à son aspect physique.

_ Super-déduction !

Marjorie ne dit rien de plus, et Miller s'en contenta. Puis elle reprit doucement le sourire aux lèvres...

— Je me suis livrée à un petit exercice de police-fiction.

Marjorie Parkinson recouvrit les deux premiers portraits par un troisième qu'elle tenait en réserve.

— Voici ce que l'on pourrait obtenir en partant de l'hypothèse qu'il s'agit d'un homme évoluant dans la mouvance rasta, encore jeune, donc plutôt mince, coiffé d'un bonnet en tricot... Compte tenu de l'aspect aléatoire de ces hypothèses, je n'en ai pas informé le procureur Mozar...

—... En effet, cela fait beaucoup d'hypothèses et peu d'indices tangibles...

La légiste ne se laissa pas démonter par le scepticisme et l'abattement de Miller.

— Je suis certaine que cela concorde avec la réalité... Nous pouvons essayer. Le cartilage du nez qui a été préservé a permis une reconstitution crédible. La longueur du bonnet permet de le laisser tomber à l'arrière de la tête. Cela cache les oreilles et nous épargne un choix difficile quant à leur forme. En plus, c'est indissociable du look reggae qu'il voulait probablement se donner. Notre inconnu est forcément connu des communautés rasta de la région. J'en mettrais ma main à couper !

Chapitre 17

Comme Miller l'avait prévu, Estelle Esperfaro finit par retrouver la trace de Jeanne Bourdin. Cette dernière se montra extrêmement méfiante et la journaliste dut déployer des trésors de diplomatie pour parvenir à engager la conversation.

— Je sais ce que vous avez dû subir. Je ne vous demande rien sur ce qui s'est passé. Je voudrais simplement comprendre pourquoi vous avez retiré votre plainte.

Jeanne était du genre fataliste. Une fois pour toutes elle s'était rangée dans le camp des vaincus, et rien ne semblait pouvoir l'en faire sortir.

— Je n'ai rien à vous dire ! Si j'avais dû faire des déclarations dans les journaux, je l'aurais fait au moment des faits. Maintenant, c'est trop tard !... Voulez-vous un café ?...

Estelle accepta. Au moins, cela lui permettait de prolonger l'entretien.

— Sachez que je ne publierai rien sans votre accord.

— Alors, vous ne publierez rien du tout !... Du sucre ?

— Oui, merci... D'accord, nous ne publierons rien. Je vous demande seulement de m'éclairer sur la personnalité de votre harceleur.

Jeanne eut un petit sourire ironique.

— Vous voulez parler du maire, je suppose ?... Il vous fait peur ! À vous aussi... Les gens ne le nomment jamais par son nom, sauf pour le couvrir de fleurs et de compliments !

Estelle ne répliqua pas. Elle dut admettre qu'il y avait du vrai ces paroles. Jeanne perçut son désarroi et paradoxalement cela brisa la barrière invisible qui se dressait entre les deux femmes.

— Vous voulez savoir pourquoi j'ai retiré ma plainte... Je vais vous le dire... Promettez-moi de le garder pour vous.

Estelle acquiesça en hochant la tête...

— Et bien, cela s'est passé deux mois avant le départ du commissaire Berg. Je me suis rendu au commissariat. Un sous-fifre s'est proposé pour prendre ma déposition. Au début, je ne me rappelle pas pourquoi, je n'ai pas dit que mon agresseur était le maire. Le policier a commencé à enregistrer ma plainte. Lorsqu'il a compris qu'il s'agissait du maire, il est devenu désagréable, me reprenait à chaque phrase, puis il m'a posé des questions comme si j'étais une coupable.

— Connaissez-vous le nom de ce policier ?

— Non... Mais je pourrais le reconnaître entre mille. Il a fini par me rire au nez et il a déchiré ce qu'il avait noté. J'ai demandé à parler au commissaire, mais il était indisponible et je suis repartie furieuse. J'ai repris la voiture et j'ai roulé jusqu'au commissariat de Mézière. Là-bas, ils n'ont pas eu l'air étonné et ont enregistré ma plainte sans faire de commentaire.

— Et que s'est-il passé après ?

— Avant cela, il faut que je vous raconte... Pour se mettre en condition, avant qu'il... Enfin, vous comprenez... Le maire s'est offert un rail de cocaïne. Ça l'a rendu euphorique. Il a commencé à me tourner autour comme on le ferait pour une bête dont on négocie le prix dans une foire. J'ai tout de suite compris où il voulait en venir et j'ai tenté de m'enfuir, mais la porte par laquelle j'étais entré était bloquée. Alors, j'ai négocié sur le ton de la plaisanterie. Il était plus de sept heures du soir, et la mairie était vide. C'est à ce moment-là qu'il a sorti un sachet de sa poche et me l'a mis dans la main. Prends ça, m'a-t-il dit, on va bien s'amuser. J'ai voulu lui rendre, mais il continuait à me tourner autour en riant. J'ai mis le sachet dans une poche machinalement. Je ne songeais pas aux conséquences possibles... C'est la stricte vérité !

— Continuez !

— Il tournait autour de moi et soudainement, il m'a attrapée par-derrière. Il me tenait serrée contre lui avec son bras gauche. Il était fort et j'étouffais. Avec sa main libre, il a commencé à arracher mes vêtements. Il se frottait contre moi. Il m'a plaquée contre un meuble et s'est allongé sur moi. Je ne pouvais plus bouger. Il a craqué ma culotte et a passé sa main puis ses jambes pour écarter mes cuisses. C'est seulement quand il a voulu libérer son sexe que j'ai pu bouger un peu. Sur le mur, il y avait un sabre ancien, je l'ai attrapé et je lui ai donné un coup. Avec le plat de la lame et sans force, mais il a été surpris.

— C'est vous qui aviez le sabre ?

— Oui ! Les journaux ont dit que c'était lui qui m'avait menacée pour que... Vous comprenez ... C'est faux ! Je suis parvenue à me dégager et je l'ai tenu en respect avec cette arme jusqu'à ce qu'il ouvre les portes. Je me suis enfuie et j'ai abandonné le sabre sur le parking... C'est toute l'histoire.

— Venons-en à la raison qui vous a poussée à retirer votre plainte...

Jeanne hésita un instant, puis jugeant qu'elle en avait déjà beaucoup dit, elle reprit son récit.

— Il faut que vous sachiez que mon mari est atteint d'une maladie orpheline dont on ne guérit pas complètement. Avant son déclenchement, il était contrôleur aérien à Orly. Un jour, il s'est réveillé en ne voyant plus que de l'œil droit. Après avoir subi une batterie incroyable d'exams, il a été hospitalisé et examiné par un pont. Un grand professeur qui a diagnostiqué une maladie très rare conséquence d'une autre maladie auto-immune. Il a dû arrêter son travail de contrôleur aérien. Dans un premier temps, il a retrouvé un job de téléopérateur dans un centre d'appels téléphoniques qui fait travailler des handicapés. L'ennui, est qu'il se situe à une heure d'ici. C'est pour cette raison que j'avais sollicité un rendez-vous avec le maire. Mon mari est ingénieur et est très capable. Il aurait pu apporter ses compétences aux services techniques de la mairie.

— Je comprends...

— Après mon dépôt de plainte au commissariat de Mézière, j'ai eu la surprise de voir arriver le

commissaire Berg à l'appartement que nous occupions alors, mon mari et moi. Il a immédiatement exhibé un ordre de perquisition. Prise de court, je n'ai pas réagi. Je ne comprenais pas ce que le commissariat de Vilnot me voulait. Ils étaient trois. Au bout d'un moment, l'un des deux policiers qui accompagnaient le commissaire est revenu en tenant à la main un sachet semblable à celui que le maire m'avait donné. Là, j'ai compris ce que cela signifiait !

— Les salauds !

— J'ai pensé tout de suite à ce que Bernard allait devenir si j'étais arrêtée ou si je perdais mon travail ! Le commissaire m'a demandé ce que c'était. J'ai répondu que j'en savais rien. Puis comme il insistait, je lui ai parlé du sachet que j'avais mis machinalement dans ma poche avant l'agression.

— Alors ?

— Il a pris une paire de ciseaux, l'a ouvert. Puis il s'est mis à rire aux éclats. « *C'est du sucre !...* » S'est-il exclamé, quand il eut fini de s'esclaffer. Il riait... Mais je voyais bien qu'il avait le rire mauvais. Il m'a demandé si je comptais maintenir ma plainte.

— Qu'avez vous fait ?

— Ce que vous savez... Il a paru satisfait et a ordonné à ses sbires de stopper leurs investigations. Puis il a dit en me regardant droit dans les yeux :

« *J'ai connu des trafiquants qui cachent de la drogue dans des sachets de sucre, peut-être devrions nous chercher plus longtemps, mais je pense que vous êtes honnête et je vous crois sur parole... Jusqu'à preuve du contraire, bien entendu...* »

Estelle la rassura.

— Je ne parlerai jamais de cela à qui que ce soit. Je vous remercie de m'avoir fait confiance... Je dois partir à présent.

Estelle finit de boire le reste de café refroidi qui restait dans sa tasse et se leva pour prendre congé. Jeanne l'accompagna jusqu'à la porte puis la retint par la manche.

— Il y a quelqu'un qui pourra vous en dire plus et accepterait de témoigner...

— ...

— Une fille un peu fofolle et qui a couché volontairement avec lui. Elle vous apprendra des choses. Elle n'a peur de rien.

Estelle prit le nom et l'adresse. La descente dans le sordide ne faisait que commencer.

Dans moins d'une heure le pâle soleil aurait disparu à l'horizon. L'adresse donnée par Jeanne conduisait au Bois Joly, un quartier sensible de Mezière-sur-Marne, peu recommandable pour une jeune femme, dès la nuit tombée. Un immense bloc de béton de plusieurs milliers de logements.

Estelle prit son courage à deux mains et se rassura en pensant que sa petite Twingo n'attirerait pas l'attention.

*

L'immeuble où habitait Magda n'avait bénéficié d'aucun programme de rénovation urbaine. Une tour en déliquescence, dont les parties communes sentent l'urine et où le risque de rester bloqué dans un ascenseur en panne, le disputait à celui de venir troubler l'ordre établi par une faune peu engageante.

Les maîtres des lieux ne cherchent pas à passer inaperçus. Ils ont seize, dix-sept ans, quelques fois beaucoup moins. Leurs aînés ne sont pas loin.

Le papier sur lequel Jeanne avait griffonné l'adresse de Magda indiquait : troisième étage gauche. Estelle s'apprêtait à renoncer quand une averse provoqua une envolée de moineaux, laissant le champ libre entre le parking et l'entrée de la tour, pour les cœurs valeureux. Elle s'y engouffra aussitôt en espérant pouvoir en ressortir sans encombres.

Sur la porte fraîchement taguée, cinq lettres en relief indiquaient M.A.G.D.A.

Estelle appuya sur le bouton de la sonnette à plusieurs reprises, puis frappa. Magda apparut.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous êtes Magda Gatzé ?

La fille montra du doigt les lettres collées sur la porte.

— Ouais... Et après.

— Je voudrais vous parler de Raoul Racquam !

La fille en grande tenue s'apprêtait à sortir. Perfecto en cuir, short déchiré, t-shirt troué, les paupières couleur charbon, crâne rasé duquel émergeait une crête violette, et piercings à gogo. Elle avait vingt, vingt-deux ans tout au plus.

— Vous êtes qui ?

— J'enquête sur le comportement du maire vis-à-vis des femmes.

Magda fit une drôle de grimace. Estelle se demanda comment deux personnages aussi dissemblables avaient pu se trouver en présence l'un de l'autre et encore plus, comment ils avaient pu coucher ensemble. Elle fit un geste pour indiquer qu'elle reviendrait plus tard, quand la fille la tira par le bras.

— Entrez !

— Vous sortiez ?

— C'est sans importance ! Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Estelle ne savait pas quelle attitude adopter.

L'appartement, un bien grand mot, était transformé en atelier de peintre avec un grand lit le long de la fenêtre. Des toiles étaient tendues ou accrochées partout sur les murs ou encore empilées sans ordre. Tout semblait bon pour recevoir de la couleur. Des morceaux de contreplaqué, des plaques de carton ondulé, des boîtes à chaussures et aussi des objets en terre cuite représentant des animaux fantastiques. Il était impossible d'imaginer s'asseoir quelque part sans être maculée de peinture. Des « créations » aux couleurs criardes et dissonances dont on aurait dit qu'elles étaient l'œuvre de déséquilibrés s'il ne s'en dégagait une atmosphère très personnelle et une cohérence globale propre aux véritables artistes.

Estelle finit par trouver une chaise sur laquelle s'installer.

— Que s'est-il passé entre le maire et vous ?

— J'étais allé le voir pour me sortir de ce taudis. Ici, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, ça pue et quand le cinglé du septième fout une torgnole à sa bonne-femme, tout l'immeuble en profite. Vous voulez que je continue ?

Estelle fit signe que non. La fille se gratta le nez et reprit.

— J'étais pas comme ça. J'avais mis une jupe évasée, un corsage en lin blanc, et une perruque style bon chic bon genre. Il a flashé d'entrée sur mes seins. Avant même que je lui explique qui j'étais et ce que je voulais, il m'a fait comprendre ce que lui voulait.

— Et que s'est-il passé ?

— Le petit coq a commencé sa parade nuptiale !...

—... ?

— Je suis née en Hongrie. Mon père m'emmenait dans la montagne pour observer les coqs de bruyère. À l'époque des amours, les coqs paraden, queue déployée, ailes pendantes, barbe hérissée. Le mâle tourne sur lui-même et se met à chanter, "telep telep"... Le cou gonflé et la tête fièrement redressée. Puis, satisfait de l'effet produit, il couvre les femelles éblouies. Racquam m'a promis monts et merveilles et en a exigé la contrepartie.

—...

— Ne faites pas cette tête-là ! Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Vous croyez qu'ici ça se passe autrement ?

— Vous êtes toujours ici, quelle était la contrepartie ?

La fille fit une vilaine grimace.

— Ce salaud m'a jetée dehors en me traitant de catin ! Il n'avait pas pu. Selon lui, c'était ma faute ! Tu parles... J'étais furax. Alors, je suis allé lui rappeler sa promesse pendant une réunion électorale. Je l'ai traité de bite sèche ! Ses sbires me sont tombés dessus mais j'ai eu le temps de crier à la foule comment il m'avait prise sur le petit meuble en acajou de son bureau !! Ces abrutis n'y sont pas allés de main morte. J'ai eu des marques pendant trois semaines... Des bleus partout !... Je m'en fous, j'ai foutu un beau bordel !

— Vous étiez consentante... Que s'est-il passé pour qu'il vous mette dehors ?...

La fille considéra Estelle de la tête aux pieds.

— T'es pas conne toi... Dis-moi plutôt pour qui tu travailles !

Elle avait employé le tutoiement pour bien montrer que c'était elle qui déciderait de ce qu'elle dirait ou non.

Estelle raconta son parcours et comment elle avait atterri à L'Indépendant. L'occasion de faire l'éloge de Kandar. Elle songeait à ce qu'il devait endurer pendant qu'elle était là à enquêter sans qu'il n'en sache rien. Elle en eut les yeux mouillés.

La fille la ramena à la réalité.

— Connais pas ! Ces trucs internet, il y en a des milliers.

Estelle renonça à aller plus loin dans ses explications. L'essentiel était que Magda raconte ce qu'elle savait.

La fille la dévisagea.

— Tu vas tout raconter dans ton canard ?

— Non ! Pas pour le moment. Il faudra tout vérifier. Et en fonction de ce que vous allez me dire, il sera nécessaire d'avoir une autre source ou même plusieurs autres...

La fille secoua la tête, énervée.

— T'as pas confiance, hein ? C'est ça !

— J'ai des consignes...

— Ouais... Je vois. Et bien, si tu veux le savoir, le maire est un sacré coco qui fait du trafic de tableaux. Et je m'y connais !... Il a voulu me prendre debout... À la hussarde ! Sauf qu'il ne réussissait pas à bander. J'étais affalée sur un meuble en acajou et il me triturait les seins d'une main pendant qu'il se branlait de l'autre. Tu parles comme c'est jouissif !... Derrière, il y avait une boîte en carton mal fermée avec des toiles roulées dedans. J'ai vu la signature au bas de l'une d'elles. Matisse !!!... Il n'y arrivait toujours pas. Alors, pendant qu'il essayait encore, je lui ai demandé ce que ça foutait là. C'est là qu'il m'a giflé et foutu dehors !

— Vous avez dit ça à la police ?

La fille haussa les épaules.

— On ne peut rien contre ces mecs-là !

Chapitre 18

Vendredi 27 mars,

Bénédictte Racquam avait l'habitude de se lever tôt. Depuis quelque temps, Raoul rechignait à se montrer en public. À sept heures elle arriva sur l'esplanade de la mairie. Un vigile avait maille à partir avec une fille qui se débattait devant la porte principale de l'hôtel de ville.

La maire en second avait oublié ses clefs et dut affronter la situation.

— Qu'est ce qui se passe encore ici !?

Le vigile lâcha la fille pour répondre à sa patronne.

— Elle était couchée là quand j'ai pris mon service. Je lui ai dit de partir, mais elle refuse de déguerpir !

Racquam jeta un coup d'œil circulaire. La rue était pleine de personnes se rendant à leur travail.

— Il faut partir Madame... Vous n'avez rien à faire ici. Je vais appeler la police.

— Je suis là pour l'annonce. Ça fait quinze fois que je le dis à cet abruti. Il ne veut rien entendre.

— Les auditions ne commencent qu'à neuf heures ! Revenez plus tard !

La fille ne se bougea pas d'un millimètre.

— Dans une heure, il y aura cinquante personnes, à neuf heures, il y en aura plus de cent. J'ai mon bac, un BTS en gestion des collectivités, une licence en histoire de l'art, je peux faire de la manutention, m'occuper de l'entretien, travailler la nuit et le dimanche. Je suis rapide, discrète. Je peux partir en mission n'importe où, n'importe quand...

Bénédictte Racquam agita les bras pour tenter de tarir le flot.

— Stop ! Je crois que j'ai compris. Revenez à neuf heures !

— Pas question ! Cela fait plus d'une heure que je suis ici ! Je reste ! J'ai absolument besoin de travailler !

— Alors, d'accord, suivez-moi ! C'est moi qui décide qui travaille ici et qui ne travaille pas. Je suis Madame Racquam, la femme du maire et la première adjointe.

Le vigile ouvrit sans faire de commentaire.

Les deux femmes s'installèrent dans un petit bureau derrière la réception.

— Vous êtes française ?

— Oui. Voulez vous voir mon passeport ?

Racquam sourit.

— Depuis combien de temps ? Votre accent italien vous trahit.

La fille parut se calmer.

— Je suis née et j'ai passé mon enfance en Argentine... Là-bas, il y a eu beaucoup d'immigrés italiens. On parle espagnol avec l'accent et le phrasé italien. Mon père est argentin, mais ma mère est française. De Mulhouse. On parlait espagnol, italien et aussi français évidemment à la maison.

Racquam l'inspectait pendant qu'elle parlait. Son élocution ne correspondait pas avec sa présentation et son aspect physique. Côté pile, c'était certes, une belle fille, assez grande, bien bâtie avec des formes avantageuses, de longs cheveux blonds et fins. Des yeux presque noirs et la peau mate. Côté face, elle n'avait aucun maquillage, et ses cheveux n'avaient certainement pas été coupés par un professionnel depuis longtemps. Ses vêtements bon marché étaient passés de couleur, le col de son tee-shirt était distendu et ses baskets n'avaient plus de semelle. Cette fille ne roulait pas sur l'or. Un bon point : Elle sentait le savon de Marseille et paraissait parfaitement propre. Bénédicte Racquam la dévisagea longuement des pieds à la tête.

— Vous avez fait vos études en France ?

— Depuis la classe de première.

— C'est tôt ?...

Elle ne répondit pas.

Racquam se mit à tapoter des doigts sur son bureau.

— Pourquoi venir en France si tôt ?

— C'est ma mère qui pensait que c'était préférable.

— Préférable ?

— Oui...

— Pourquoi préférable ?

— ... Pour les études...

Racquam se leva, puis se rassit.

— Ma petite, sachez que je veux tout savoir des personnes qui travaillent à mon service. En principe, nous ne prenons pas d'étranger. Alors, si vous voulez avoir une chance, il va falloir cesser de me mentir !!

La fille blêmit. En dépit de sa peau mate, elle devint blanche et frissonna.

— Ma mère m'a éloignée à cause de mon père. Il...

— J'ai compris... Après...

— Ma mère est morte. Renversée par un autocar. C'est un accident fréquent en Argentine. Les gens roulent comme des fous. Le chauffeur n'a même pas été inquiété.

— Quel âge aviez-vous au moment de l'accident ?

— Dix-neuf ans.

— Et vous avez pu continuer vos études ?

— Oui. J'ai fait des petits boulots. Leclerc, Mac Do, les inventaires dans les entrepôts, pompiste la nuit... Tout ça.

— C'est tout ?... Plus un BTS, plus une licence en parallèle... À Paris ? Logée comment, avec quel argent ? Et pendant les vacances, comment faisiez-vous ?

— Je louais une chambre derrière la gare du Nord. Au septième. L'ascenseur n'allait que jusqu'au cinquième, et il n'y avait pas d'eau chaude. Ce n'était pas très cher.

— Combien ?

— Combien ?

— Oui, combien ? Vous ne vous rappelez pas ?

La fille balbutia. Ses yeux rougirent. Elle hoqueta.

Racquam ne la lâcha pas.

— Combien ?

— Je ne me souviens plus. De toute manière, c'était toujours trop. Je ne pouvais pas payer. Je n'ai pas eu le choix. Le propriétaire montait une fois par semaine.

— Je comprends mieux... Calmez-vous, vous n'êtes pas la seule... Et après ?

— J'ai répondu à un concours et j'ai gagné un stage rémunéré à Wellington en Nouvelle-Zélande, au Musée Te Papa Tongarewa, ce qui signifie en français : « le lieu des trésors de cette terre ». C'est le musée national de la Nouvelle-Zélande. J'en reviens.

— Où est situé ce musée exactement ?

— Le bâtiment principal de « *Te Papa* » se trouve sur le front de mer, sur Cable Street. Six étages d'expositions, des cafés et des boutiques dédiées à la culture de la Nouvelle-Zélande et à son environnement.

— Vous dites vrai. J'ai visité ce musée... Et vous avez abandonné cette merveille pour venir travailler à la mairie de Vilnot !?...

— Je ne voulais pas rester là-bas.

— Bon... Cela vous regarde. Vous avez de la famille en France ?

— Je suis seule, à présent.

— Pas d'ami, de petit-ami...

— Non...

— Alors, je ne comprends pas. Expliquez-moi ce qui vous retient ici ?

— Je vous l'ai dit. Je dois gagner ma vie. Ici ou ailleurs, cela n'a pas d'importance. Je ne veux pas retourner en Argentine...

Odile Fontana, c'est son nom, parut épuisée. Il y eut un blanc...

Racquam se frotta les lèvres longuement avec l'index de la main droite.

— Où vivez vous maintenant ?

— Dans un foyer.

— OK ! La place est à vous. Demain huit heures. Vous pourrez manger au réfectoire le midi pour trois euros. Il y a des douches à l'usage du personnel d'entretien. Vous pourrez les utiliser. Vous serez affectée au traitement des archives. Tout doit être reclassé avant d'être numérisé. Vous demanderez Madame Frachon. Elle sera prévenue. C'est elle qui vous indiquera ce que vous avez à faire.

Racquam sortit trois billets de cinquante euros de sa poche.

— Prenez ceci. C'est une avance sur salaire. Ce sera décompté de votre première paie.

— Merci Madame !...

Des larmes coulèrent sur ses joues. Bénédicte Racquam lui fit signe que l'entretien était clos.

— Rapide et discrète... C'est ce que vous m'avez dit, n'est-ce pas ? Sachez que c'est essentiel pour durer dans cette maison. Je vous ai fait bénéficier d'un passe-droit. Je vous interdis d'en faire part à qui que ce soit. Il se peut que j'aie, à mon tour quelques services à vous demander... En attendant, je ne veux pas entendre parler de vous !

— J'ai appris à me taire et à ne pas me mêler des affaires des autres.

— Alors, nous allons nous entendre...

Chapitre 19

Lundi 30 mars.

Le procureur Mozar traversa le commissariat à grandes enjambées. Il se trouvait en pays conquis. Il serra quelques mains et fit signe au planton qu'il était inutile de l'annoncer. Il savait qu'en procédant ainsi, il ne rendait pas service au nouveau patron des lieux. Une manière de montrer qui décidait en dernier ressort.

Je jetai un œil à travers la vitre qui me séparait du bureau de Miller. À un infime mouvement de la tête, je compris que celui-ci avait entendu la voix haute perchée de Mozar. Il resta immobile, les yeux rivés sur son écran d'ordinateur. Le procureur dut frapper au carreau pour se signaler. Un point partout... Les deux protagonistes n'en étaient qu'à l'échauffement. Au physique, le procureur était de taille moyenne et particulièrement mince pour un homme de son âge. Ce qui le faisait

paraître plus grand qu'il n'était en réalité. Miller remarqua qu'il portait des chaussures à talons compensés. Une faille dans la l'image de l'homme inflexible qu'il affecte à présenter aux autres.

— Entrez, Monsieur le procureur !...

— Superbe commissariat ! Cela doit vous changer du taudis crasseux d'où vous venez !?

— Je dois l'avouer. Nous travaillons dans des conditions matérielles exceptionnelles.

— Un bon point au crédit de votre maire...

— En effet.

— Justement, Raoul Racquam s'est confié à moi. Il s'interroge sur la suite qui sera donnée aux affaires en cours. Le contexte politique est tendu et nous avons la responsabilité de garantir une stricte neutralité.

— C'est bien ainsi que je l'entends, Monsieur le procureur.

— D'autant que les récentes élections municipales ont démontré à quel point le maire actuel est apprécié de la population.

— Ce qui n'a pas empêché le conseil municipal de compter cinq représentants de la FNF de Rose Labruni pour la première fois, dont Franck Ferrandi. Croyez bien que je suis parfaitement conscient des enjeux. Cependant, il y a peu, un commissaire de la république a connu une fin tragique. Un malheur n'arrivant jamais seul, un inconnu a été retrouvé mort lors d'une livraison de terre chez un particulier. Ce n'est pas banal.

— Le commissaire Artvest est malheureusement mort à la suite d'un stupide accident, semble-t-il ? Il était malade à ce que l'on m'a dit...

— En effet... Toutefois, les experts légaux consultés ne s'accordent pas sur les causes de la mort.

— Vous oubliez la déposition du témoin oculaire !

Miller se leva et posa une fesse sur le coin de son bureau.

— Déposition pour le moins tardive et imprécise... Et cela me déplaît. J'ai procédé dans un premier temps à reconstitution informelle, afin de m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un charlatan attiré par la publicité faite autour de l'affaire. Ce genre de malade pullule.

— Était-ce le cas ?

— Non, je ne crois pas...

— Alors ?

— J'ai procédé à une nouvelle reconstitution. Plus formelle, celle-ci. L'homme s'est trompé sur l'endroit où il se trouvait lorsqu'il a aperçu Artvest perdre pied et se noyer. Après quoi, il a prétendu que la végétation avait poussé et qu'il ne s'y retrouvait plus.

— Plausible !...

— Oui. Un autre élément me gêne au plus haut point. L'un des deux légistes consultés a constaté une hémorragie oculaire.

— Des causes purement médicales peuvent en être l'origine.

— Vous avez raison encore sur ce point, Monsieur le procureur. C'est pourquoi je m'efforce de vérifier la cohérence des témoignages et expertises. Faute de mieux.

Mozar s'obligea à ne pas réagir, mais un œil exercé pouvait percevoir de la satisfaction dans son regard. Puis, il changea d'attitude et passa à l'offensive.

— Il serait judicieux que la presse n'ait pas matière à s'emparer de l'accident survenu sur le chantier de la nouvelle médiathèque. L'opposition ne demande qu'à faire mousser l'affaire pour mettre le maire en difficulté. Il n'est en rien responsable si un travailleur clandestin a cru pouvoir s'affranchir des règles légales avec la complicité de l'un de ses congénères.

Miller prit un air interloqué plus vrai que nature.

— Selon vous, Monsieur le procureur, il existerait un lien entre cette affaire et le cadavre de l'homme retrouvé enseveli chez le terrassier ?

Mouche ! Le procureur blêmit un court instant.

— Jamais de la vie... Je me bornais à évoquer l'impact négatif produit par l'utilisation de travailleurs déplacés, auprès de la population. D'ailleurs, des témoins dignes de foi ont ensemble certifié avoir vu l'homme se relever peu de temps après avoir été transporté sur une civière et

repartir comme il était venu. Je comprends qu'il n'ait pas souhaité devoir donner des explications quant à sa présence sur le chantier. Il s'agit d'une très regrettable, mais imprévisible affaire. Le maire s'en est ouvert auprès des dirigeants de la S.PRO. Des sanctions ont été prises. La vigilance de certains responsables et les mesures de sécurité ont été prises en défaut. Loin de moi l'idée de faire un quelconque rapprochement avec le cadavre dont l'identité n'a pu être établie. Et ce, en dépit de l'obstination de la légiste. Obstination coûteuse et sans objet. Selon toute vraisemblance, l'homme retrouvé chez ce terrassier avait été victime d'un règlement de compte. La légiste a d'ailleurs été incapable de fixer la date de la mort. Là encore, en l'absence de preuves tangibles, j'ai l'intention de classer l'affaire.

Miller avait de bonnes raisons de ne pas contredire Mozar. Parkinson avait pris suffisamment de risques.

— Je prends note de votre décision, Monsieur le procureur.

Mozar venait de marquer un deuxième point. Tout du moins, c'est ce qu'il supposait à ce moment précis. Il en vint même à songer que ce commissaire n'était peut-être pas aussi malvenu que le maire le pensait. Il restait une troisième affaire à régler.

— Je vois que nous sommes sur la même longueur d'onde. En fait, je souhaitais que nous nous rencontrions pour une tout autre raison. Une affaire que je pensais éteinte et qui ressurgit.

— À quoi pensez-vous ?

— Une femme avait été jusqu'à porter plainte contre Raoul Racquam pour tentative de viol. Rien n'avait pu être prouvé, et elle avait retiré sa plainte après que le maire ait menacé de diffuser les vidéos de leur entretien...

— Et ?...

— Elle a reçu la visite d'une journaliste...

Mozar marqua une pause, mais Miller ne cilla pas. Le procureur fit mine de chercher un document dans sa serviette. Miller ne douta pas une seconde qu'il connaissait parfaitement l'endroit où il se trouvait.

— Ah ! La voilà !

Et il tendit une photo en format demi A de Jeanne Bourdin.

— Connaissez-vous cette femme ?

Miller secoua la tête en signe de dénégation.

— Le devrais-je ?

— Une journaliste de L'indépendant est revenue la relancer. Son patron est fort connu et ne passe pas pour un ami du maire...

— Je connais Monsieur Kandar.

— Qui ne le connaît pas ? Mais vous le connaissez mieux que beaucoup de gens. N'est ce pas ?

— En effet. Son état de santé n'est pas brillant à ce que l'on rapporte.

— Cette journaliste s'est ensuite rendue chez une autre femme, soi-disant victime des assiduités du maire.

— Vous êtes remarquablement renseigné, Monsieur le procureur.

— Un bienheureux hasard. Quelques fois, il se met au service de la justice. Le brigadier-chef Corniquel était sur le point de verbaliser une automobiliste ordinaire, un peu trop pressée dans une zone à trente. Il a reconnu cette journaliste dont la photo avait paru dans la presse. D'instinct, m'a-t-il dit, il l'a suivi jusqu'au domicile de la femme Bourdin. Puis chez cette fille, Magda Gatzé, un autre genre. Cette dernière avait également prétendu avoir subi une tentative de viol par le maire. Une manie qui tend à se répandre. Pour faire bonne mesure, elle est venue faire du scandale en pleine réunion électorale.

Le procureur parlait d'un ton détaché, comme on raconte une anecdote sans porter réellement attention à la réaction de son interlocuteur. La réalité était tout autre. Miller, comme il le faisait instinctivement lorsqu'il flairait le danger, restait de marbre et se contentait d'enregistrer les paroles du magistrat. Il n'en doutait pas, Mozar attendait une seule question.

« ... *Que faisait Corniquel hors du territoire de la commune ?...* »

La seule qui pouvait lui révéler si Miller connaissait l'existence de Magda. Il en fut pour ses frais.

— Cette fille, donc, raconte ce qu'elle veut bien raconter. Elle est prête à tout et il ne fait aucun doute qu'il serait facile de la manipuler.

Miller se frotta la barbe. Circonspect ou affectant de l'être...

— Que craignez-vous au juste ?

— Cette journaliste, Estelle Esperfaro, vous la connaissez assez bien, je crois. Elle fouine partout.

— C'est son métier...

— Inévitablement, elle va aller interviewer la femme et la maîtresse du commissaire Artvest. L'une et l'autre, pour des raisons différentes, vont s'épancher sur les relations difficiles de celui-ci avec le maire. La femme mettra en cause la maîtresse et cette Lisa Maes sera trop contente de cracher sa bile sur le maire.

— Et quel est le rapport avec la fille dont vous me parliez... Magda...

— Gatzé... Magda Gatzé. Une espèce de punk complètement déjantée. Elle aussi serait trop contente si la presse s'emparait du sujet. Ce que je crains, c'est que cette journaliste amalgame le tout pour pouvoir pondre un article. Au conditionnel, bien sûr... Alors, regardez bien ce qu'il y a là-dedans...

Mozar sortit un DVD de sa serviette. Sans feindre de le chercher, cette fois-ci.

Miller l'enclencha sans commentaire dans son ordinateur.

Il ne pouvait pas y avoir de doutes. L'image était de parfaite qualité. Magda Gatzé se livrait avec délice aux jeux érotiques que Raoul Racquam lui proposait. Et pas qu'une seule fois. Miller dut avouer que s'il s'agissait de simulation, les scènes étaient jouées par une artiste de talent. La bande passante, au-dessus du canapé indiquait les jours et les heures précises des ébats. Raoul Racquam était tout sauf un idiot. À moins que ce ne fût sa femme Bénédicte. Consentante et protectrice de leurs intérêts bien compris.

Miller éjecta le DVD et le tendit au procureur. Celui-ci jubilait intérieurement.

— Gardez-le ! Il s'agit d'une copie. Mais, faites-moi plaisir. Transmettez-le à cette journaliste. Cela éclairera son jugement.

Mozar avait gagné sur tous les fronts. Miller venait de se voir passer une muselière. À présent, il savait qu'il était tenu par une laisse au bout de laquelle se trouvait un collier étrangleur. Le procureur avait bénéficié de renseignements précis et complets. Il n'ignorait rien des liens unissant le commissaire à Kandar et à Estelle.

Bien sûr, la police municipale de Vilnot était aux ordres du maire. Mais les sources d'information de Mozar ne se bornaient certainement pas à ce menu frottin. Miller était au moins convaincu d'une chose. Racquam et Mozar étaient unis comme les deux doigts d'une même main. S'il en avait jamais douté...

Chapitre 20

Mardi 7 avril,

En plus d'avoir quinze ans de plus que la femme qu'il aime, celui qui avait passé la moitié de sa vie à filmer les champs de bataille de la planète, descendant d'un avion pour monter dans un autre, savait à présent qu'il resterait infirme jusqu'à la fin de ses jours.

Axel Kandar avait quitté l'institut Calot pour le Centre de rééducation fonctionnel Jacques Calvé. Il y suivait un strict régime alimentaire et cela changeait ses habitudes. À ceci près qu'il était rasé de près et reprenait peu à peu des couleurs.

Encore quelques jours, et il pourrait rentrer et reprendre ses activités. Enfin presque. La place d'Estelle serait à ses côtés. Il refuserait de la voir prendre des risques.

En son absence, la jeune femme venait de prendre une leçon qu'elle n'était pas près d'oublier. La trahison de Magda Gatzé l'avait fortement ébranlée. En tant que femme, elle se trouvait face à un choix cornélien. Cesser ses investigations, ou engager un bras de fer avec l'homme qu'elle aimait et qui lui avait tout donné, tout appris du métier. Si seulement elle pouvait se prévaloir d'un accord

avec la police. Kandar considérait que le respect de la parole donnée était sacré. Il désapprouverait certainement cette initiative mais respecterait le pacte passé.

Évidemment, Estelle savait que Miller refuserait. Aussi, c'est à moi qu'elle s'adressa.

Je la vis venir. Elle m'invita à déjeuner. Ce n'est pas courant qu'une journaliste en vue invite à déjeuner un petit flic de banlieue. À moins d'avoir une idée derrière la tête. Une idée séduisante qui allait totalement à l'encontre des instructions que j'avais reçues. En contrepartie, je devais seulement garantir à L'Indépendant l'exclusivité des informations lorsque l'affaire serait bouclée.

Elle commanda deux Hugo Spritz sans me demander mon avis.

— Vous n'avez ni l'effectif nécessaire, ni les compétences pour pénétrer le milieu rasta. Je sais comment me faire accepter par eux.

— Vous ?

La journaliste me semblait être l'exact opposé des personnes capables d'infiltrer ce milieu et surtout de parvenir à recueillir des informations sur le malheureux ouvrier bulgare. Je le lui dis.

Elle ne sembla pas s'en offusquer.

— Faites-moi confiance... Je suis une enfant de la balle. Ma mère était transformiste. Elle m'a tout appris. Je peux leur ressembler à s'y méprendre. J'aurai la peau bistre et les cheveux longs et noirs. Je joue assez bien de la guitare. En quelques jours je serai capable de jouer le reggae aussi bien que la plupart d'entre eux. Je gagnerai leur confiance et je vous rapporterai des informations sur l'homme tombé du second étage.

Le deal était tentant, et puis Estelle Esperfaro était journaliste, et je n'avais aucun moyen de la dissuader. Elle ne me demandait rien. Je lui répondis lâchement que je n'engageais que moi.

Elle accepta en riant et nous trinquâmes.

Chapitre 21

Lundi 13 avril,

Quinze jours après la venue du procureur Mozar au commissariat, la tonalité des événements avait changé. Depuis le début du week-end, le Tout-Paris bruissait des nouveaux ennuis judiciaires à venir pour Raoul Racquam. De fait, celui-ci était entendu depuis huit heures ce matin par les enquêteurs de la Direction centrale de la police judiciaire de Créteil. Le procureur Mozar n'avait rien pu faire pour éviter cela et le commissaire Miller avait été écarté de l'enquête. C'est ce dernier qui averti Kandar.

Une démarche pas totalement désintéressée. Miller n'en doutait pas. Son éviction de l'enquête n'était rien d'autre qu'un dommage collatéral résultant de la suspicion généralisée des enquêteurs vis-à-vis de ceux qui étaient trop proches du maire, représentants de l'état, inclus. Un comble !

Pour le moment, les radios et télévisions en continu se limitaient à un conditionnel de façade à propos des accusations auxquelles le maire allait devoir faire face.

À la mairie, la riposte s'enclencha selon une technique bien huilée. Bénédicte Racquam annonça une conférence de presse pour dix-huit heures trente. Juste à temps pour « faire » le 20 heures des grandes chaînes.

Un média était sélectionné pour recueillir en avant-première, la défense du couple. Une tactique habile permettant de fournir à ses partisans des arguments prémâchés en vue de la contre-attaque médiatique à venir. Le seul élément de surprise fut le choix de L'Indépendant pour propager la bonne parole, en lieu et place des habituels médias de Droite favorables par principe à la municipalité en place.

Pour l'occasion, Estelle Esperfaro mit en stand-by ses investigations infructueuses dans les milieux rastas.

L'accueil qu'elle reçut auprès de Bénédicte Racquam fut très différent de celui dont elle avait été gratifiée, à peine un mois plus tôt. Il lui était étrange de constater à quel point une personne avait la capacité de se métamorphoser en fonction des circonstances et de ses intérêts. Estelle n'était pas naïve, mais l'empathie qui se dégageait de la personne même de Bénédicte Racquam avait quelque chose d'absolument bluffant. Chapeau l'artiste. La jeune femme se surprit à éprouver de la sympathie pour son interlocutrice.

Celle-ci paraissait sûre d'elle et tout à fait détendue.

— Vous allez avoir droit à un scoop formidable, Madame Esperfaro ! Vos confrères se délectent déjà de la mise en examen promise à mon mari. Ce n'est pas la première fois, ce ne sera pas la dernière. Comme toutes les autres, elle fera « flop ! »...

Estelle se souvint à temps qu'elle était journaliste et qu'elle n'avait pas été conviée à prendre le thé.

— Vous semblez vouloir oublier...

— Je n'oublie rien du tout ! Et surtout pas les condamnations de principe dont nous avons été victime, et qui avaient surtout pour but de masquer le véritable objectif des tracasseries administratives et judiciaires dont nous avons fait l'objet.

— Accusez-vous la justice de manipulations à but politique ?

— À moins qu'elle ait été elle-même manipulée. Je vous laisse le soin de démêler l'écheveau vous-même ! Aujourd'hui, c'est la même histoire qui recommence ! Que reproche-t-on à mon mari ? C'est ridicule !...

— D'après mes propres sources, d'avoir dissimulé dans un établissement bancaire de Jersey une commission de cinq cent cinquante mille Livres Sterling, soit environ sept cent soixante-huit mille Euros, en récompense de l'attribution d'une tranche de logements haut de gamme sur le territoire de la commune de Vilnot. Une partie de cet argent aurait par la suite été utilisée pour financer vos campagnes électorales, en particulier, les deux dernières. La campagne pour les municipales et celle pour le conseil général. Soit, au bout du compte, pour perspective, une probable mise en examen pour corruption, blanchiment de corruption et blanchiment de fraude fiscale, sans préjuger d'une possible invalidation des résultats des deux consultations.

Bénédicte Racquam répondit par un large sourire...

— Foutaises !... Ils se mettent le doigt dans l'œil jusqu'à l'os ! Qu'ils invalident !... Il y aura de nouvelles élections... Mon mari sera de nouveau élu au premier tour. Et je vous parie qu'il recueillera cinq points de plus que lors du vote invalidé ! Les électeurs n'apprécient pas que des juges leur disent comment il faut voter !

Estelle prit sur elle et afficha une neutralité de façade.

— Sans doute... C'est ce qui arrive dans la majorité des cas. Cependant, cette commission... Qu'en est-il ?

Bénédicte Racquam sourit à nouveau.

— Il n'y a jamais eu de commission ! La seule commission qui vaille, c'est celle qui préside à l'attribution des tranches de travaux après l'examen des appels d'offres. Il est rare que mon mari et moi-même nous affranchissions de son avis. Et, à chaque fois que nous l'avons eu à le faire, notre décision a été approuvée par le conseil.

— Que s'est-il passé, selon vous, pour que la justice engage une procédure de mise en examen de votre mari ? Il semble bien que l'existence d'un compte bancaire à Jersey soit avérée, ainsi que le dépôt, d'une somme d'argent dont le montant a circulé sous le manteau.

— Bien entendu !...

Bénédicte Racquam suspendit ses explications un instant pour ménager ses effets.

— Tout ceci est rigoureusement exact...

— Ce qui signifie ??

— Ce que chacun sait et feint d'ignorer...

Estelle devint subitement perplexe...

— Dans mon cas...

— Je sais, vous êtes encore très jeune dans la profession et sans doute pas encore gangrenée par l'hystérie qui entoure tout ce qui touche à mon mari... Je suis née Duprat !... Ce nom ne vous dit probablement rien à moins que vous ne soyez amateur d'art.

— Certes...

— En octobre 1890, mon grand-père paternel Charles Duprat ouvrit une galerie consacrée à l'art moderne de l'époque, non loin des Tuileries. Galerie qu'il conservera jusqu'à l'ouverture des hostilités en 1939. Il mourut peu de temps après, en novembre 1944. Une première fois, pendant la

Grande guerre, il avait dû déménager les œuvres qu'il possédait ou qui lui avaient été confiées, dans le sud-ouest de la France. Les Prussiens étaient à moins de deux cents kilomètres de Paris et l'on craignait que le front ne craque sur la Somme. Puis la vie a repris son cours. Mon grand-père a eu deux enfants. Une fille, Henriette, ma tante, et un garçon, Jean-Charles, mon père, son cadet de sept ans. Henriette épousa un musicien de confession juive, Simon Josman. Ils ont été pris dans la rafle du vel d'hiv et emmenés à Dachau d'où ils ne sont jamais revenus. Ma tante n'avait jamais accepté l'idée de laisser partir son mari tout seul. Ce qui aurait pu la sauver.

— Ils s'aimaient, c'est beau.

— En 40, Mon père, avait quinze ans. C'est lui que mon grand-père chargea de mettre ses œuvres d'art en sécurité. Dans le sud de la France d'abord, puis en Irlande.

— Pourquoi en Irlande ?

— Parce que mon grand-père y avait un ami très proche, collectionneur de tableaux. En remerciement, après le conflit, mon père a fait don à l'Irlande d'œuvres qui se trouvent maintenant à la « National Gallery » de Dublin, dont un Walter Frédéric Osborne de 1886.

Estelle écoutait sans poser de question. Elle ne comprenait pas très bien où cela allait les mener.

— Vous vous demandez où je veux en venir, n'est ce pas ?

— Je...

— L'argent incriminé, celui dont les juges ont découvert l'existence sur le compte d'une agence bancaire de Jersey, provient d'une transaction tout à fait légale. Je me suis résolue à me séparer de toiles que je conservais dans un coffre en Irlande. Cet argent provient de la vente de tableaux ayant appartenu à ma famille depuis trois générations... Il est tout à fait exact qu'une partie a servi à financer nos dernières campagnes électorales.

— Dans ce cas...

— Que reproche-t-on à mon mari, n'est ce pas ? De n'avoir pas déclaré ce compte ! Un compte qui n'a servi que de réceptacle à titre transitoire ! Il s'agit d'un pur prétexte ! Contrairement à beaucoup d'autres, nous possédons depuis des années un compte dans une banque suisse que nous avons dûment déclaré. Pourquoi aurait-on procédé autrement pour celui-ci, dont la durée de vie ne devait excéder guère plus que quelques semaines ?

— Une vente de tableaux est de nature à provoquer la suspicion...

— En effet... Mais tout dépend des circonstances... La France a la mémoire courte ! Mon père a risqué sa peau pour mettre des dizaines d'œuvres à l'abri ! Personne ne lui a demandé comment il avait procédé, ni avec l'aide de qui ! Personne ne lui a rien demandé lorsqu'il a fait don à son pays d'œuvres dont les anciens propriétaires ne seraient plus jamais en situation de les réclamer ! La France a non seulement la mémoire courte, mais est pétrie d'ingratitude. Dans cette vente, je me suis séparé à regret d'un autoportrait de Marie Bracquemont, prêté par mon père pour une exposition itinérante en 1953. Personne, à ce moment-là, n'a suspecté quoique ce soit... Que craint la justice ? L'insincérité de la transaction ? Qu'à cela ne tienne, voici une copie des trois certificats d'authenticité délivrés par l'un des plus grands experts en peinture impressionniste de la fin du dix-neuvième et début du vingtième, Maître Baudouin Grand-Beaulieu. Un commissaire-priseur régulièrement consulté par la cour d'appel de Paris. Voici également la copie d'un extrait du contrat de vente au profit d'une société fiduciaire anglaise. Les trois œuvres y figurent avec un descriptif complet. Outre le Bracquemont, est mentionnée une marine de Maxime Maufra, et une œuvre Walter Frédéric Osborne, « Children watching the sea » de 1903. Le peintre irlandais était alors à la fin de sa vie. Une œuvre à rapprocher d'une autre plus connue, « A seaside promenade ». Vous trouverez tous les détails utiles dans ces documents.

— Pourquoi une société fiduciaire et non pas directement à l'acquéreur ?

— Beaucoup de collectionneurs cultivent le secret. Et je les comprends !

— La justice ne semble pas remettre en cause la vente des tableaux, même si ceux-ci auraient dû figurer dans votre déclaration de patrimoine comme il est prescrit pour tout parlementaire...

— Les œuvres d'art sont exclues du calcul de l'ISF. Il n'y avait donc aucune volonté de dissimulation. Tout ce charivari n'est que de la basse manœuvre politicienne. Le pouvoir actuel n'apprécie pas la popularité de mon mari !...

— En fait, la justice cherche surtout à savoir si cette vente ne sert pas d'écran de fumée à une transaction beaucoup plus importante. Une commission venant en contrepartie de l'attribution de marchés de travaux largement surfacturés. D'autant que la ville est fortement endettée.

— Nous y voilà !... Toujours la même rengaine ! La dette !... Vilnot est une ville bien gérée. Un investisseur emprunte pour préparer l'avenir. Nos électeurs ne s'y trompent pas !

Estelle jugea que le moment était venu de porter le fer dans la plaie.

— Selon une source fiable, les enquêteurs se baseraient sur un rapport de Tracfin, vous soupçonnant d'avoir mis en place des montages juridiques offshore sophistiqués, qui vous auraient permis de dissimuler des sommes d'argent pour votre usage personnel, ainsi que d'autres au profit de vos amis politiques...

Bénédicte Racquam balança la tête en arrière, puis considéra Estelle comme on le ferait d'une enfant naïve et pure...

— Là encore, de quoi nous accuse-t-on ? De bien gérer nos finances privées de la même façon que nous gérons les finances de Vilnot ! Les sociétés démocratiques ne sont pas muées par les valeurs morales, mais par la loi.

— Ce qui explique que des délinquants avérés ne sont arrêtés que si l'on peut prouver leur culpabilité.

Un voile fugace assombrit le regard de Bénédicte. Pas assez pour altérer son optimisme de façade.

Estelle en savait assez et l'entretien touchait à sa fin. Les deux femmes convinrent de se revoir.

Une heure plus tard, L'indépendant titrait : « Racquam : Tableaux de famille ». Un article signé « E.E » relatant strictement l'interview, sans faire de commentaires ni poser de questions embarrassantes.

La conférence de presse eut lieu à l'heure prévue. Quinze minutes après, on apprit la libération de Raoul Racquam sans qu'aucun des chefs d'accusation initialement pressentis ne soit retenu contre lui...

Chapitre 22

Mercredi 22 avril.

Kandar était le seul à manifester un peu de satisfaction. Il souffrait toujours, mais sa rééducation se passait mieux que prévue et il avait perdu cinq kilos. Pour Estelle, la joie des retrouvailles compensait la déception relative à l'absence de résultat dans ses recherches dans les milieux rastas.

Miller se sentait muselé. Le maire, Corniquel, Roquette, le procureur Mozar et d'autres encore qu'il n'avait pas encore identifiés formaient une confrérie bien organisée, bien renseignée, bien protégée, bien décidée à lui dicter la conduite à tenir. Le soutien du procureur général Thomas lui parut alors bien lointain et hypothétique.

Du côté de la mairie, les nuages s'éloignaient, poussés par le vent de l'indifférence et dispersés par le tourbillon médiatique. L'actualité était dominée par la journée de manifestations pour l'emploi et contre la politique d'austérité menée par le gouvernement. Une bonne journée pour le maire, aucun rassemblement n'étant prévu dans « sa » ville. Une nouvelle preuve, selon ses laudateurs, de l'équilibre parfait entre la démographie et la quantité d'emplois disponibles, fruit de la politique attractive de la municipalité en faveur des entreprises.

12H30.

La mairie s'était vidée de la quasi-totalité de ses occupants. Depuis plusieurs jours, le beau temps semblait s'être installé durablement sur la région parisienne. Il flottait un parfum d'été précoce, avec en contrepartie, un pic de pollution affectant l'Île de France, pour la deuxième journée consécutive.

Pour faire bonne mesure et bâillonner son opposition écolo, le maire avait pris, dès la veille, un arrêté abaissant la vitesse autorisée de vingt kilomètres heure. Les panneaux d'information électroniques disposés un peu partout dans la ville appelaient les personnes fragiles à la plus grande prudence. Le maire en personne y apparaissait pour en avertir les adeptes du jogging, nombreux à

courir, au sortir d'un hiver frustrant. Cela ne semblait pas troubler les Vilnotais, atablés aux terrasses des cafés, noirs de monde, balayées par une exquise brise de printemps.

12H36.

Une fumée noire s'éleva dans le ciel en provenance des jardins de l'hôtel de ville. Une rumeur se répandit comme une traînée de poudre. Un désespéré aurait tenté de s'immoler par le feu. Il se serait aspergé d'essence, puis selon les témoins de la scène, aurait attendu qu'une nappe se soit formée autour de lui avant d'y mettre le feu.

Quelques minutes plus tard, un attroupement se formait autour du lieu du drame. Selon un conseiller proche du maire, par un hasard et une chance inouïs, un employé municipal rentrait chez lui au moment précis où l'homme effectuait le geste fatal. L'employé eut le réflexe d'utiliser un conduit du réseau de nettoyage des jets d'eau des fontaines pour secourir le désespéré. Les sauveteurs accourus en urgence effectuèrent les gestes de premier secours et tentèrent de lui retirer les vêtements imprégnés. Puis, ils intubèrent la victime afin de préserver les voies aériennes supérieures. Des procédures devant être effectuées par des professionnels et qui ne sont pas exemptes de risque. Il fallait parvenir à refroidir les brûlures en sachant qu'une exposition prolongée à l'eau froide pouvait entraîner une crise d'hypothermie.

Le maire aussitôt averti se rendit sur les lieux et loua la promptitude de l'intervention des services de santé de la ville. Après quoi, on le vit accompagner le suicidé jusqu'aux portes de l'hélicoptère devant le transporter dans un service hospitalier spécialisé pour les grands brûlés.

13H00.

J'arrivai sur place à la suite de mon patron et d'un membre de la police scientifique. L'employé de mairie, qui avait eu la présence d'esprit salvatrice, tremblait encore en racontant la scène aux policiers présents. Tout s'était passé si vite. Il pouvait à peine parler.

Miller essaya de le calmer, mais rien n'y faisait. Un policier municipal fit remarquer l'utilité des caméras de surveillance présentes autour de ce lieu sensible. Je fus chargé de récupérer les bandes.

16H00.

Grâce aux providentielles caméras, et à une rapide enquête de voisinage, je pus promptement identifier la victime. Il s'agissait de l'ancien propriétaire-gérant d'un magasin d'électroménager de Vilnot, tombé en faillite et mis en liquidation judiciaire au premier janvier. Dès que son nom fut connu, des familiers se présentèrent spontanément au commissariat. Des anciens employés du magasin pour la plupart. Ils étaient choqués, mais pas surpris. De leurs déclarations, je pouvais déduire que l'homme était un patron très apprécié par ses employés. Selon plusieurs témoignages, Francis Mariano serait entré en dépression, à la suite de travaux à rallonge exécutés dans la rue où se trouvait son commerce. Travaux qui avaient précipité la chute de son chiffre d'affaires. Il avait dû licencier la totalité de son personnel et le point de vente avait été mis en liquidation judiciaire.

Tous les témoignages concordaient. Il y avait une relation directe entre la durée scandaleuse des travaux et le lieu choisi par la victime pour mourir.

Que la responsabilité réelle du maire, soit engagée ou non, cette nouvelle enquête le concernait au premier chef. Nous nous serions bien passés de cette complication supplémentaire. L'audition de l'épouse du désespéré s'annonçait délicate. Miller décréta que cette corvée lui était dévolue, à lui et à personne d'autre. Un crève-cœur que je ne lui enviais pas.

Ce n'était pas tout. Cette fois-ci, c'était évident, la presse allait rappliquer et fourrer son nez partout. Les politiciens de tous poils ne resteraient pas en reste. Un commerçant qui se suicide à la suite de décisions administratives ruinant son commerce, cela allait faire les choux gras de l'opposition populiste. Franck Ferrandi, le leader local de la FNF (Force Nationale Française) de Rose Labruni et principal opposant, ne manquerait certainement pas une pareille occasion.

Au total, une situation frustrante, nous allions nous trouver pris en tenaille entre ceux qui allaient demander des comptes et ceux qui ne souhaitaient surtout pas en rendre.

19H00.

Les premiers badauds, arrivés sur les lieux, s'étaient dispersés. Nous allions enfin pouvoir souffler. Tout du moins, nous l'espérions et y avons cru jusqu'à la conférence de presse improvisée, donnée, devant l'hôtel de ville, par l'un des fils de la victime. Le jeune homme y accusa ad

hominem le maire d'avoir sciemment provoqué des retards dans les travaux interdisant un accès commode au magasin de son père. Réfutant ainsi les affirmations mensongères de l'édile. Les rares journalistes encore présents sur place enregistrèrent ses doléances confuses et dérisoires, puis l'abandonnèrent à son sort. Ils cherchèrent alors, mais en vain, à recueillir les réactions du maire. L'homme, totalement désorienté, resta seul et un passant l'entraîna vers le commissariat tout proche, afin qu'un second drame ne s'ajoute au premier.

J'entrepris de visionner les bandes-vidéo. Il me fallut plusieurs lectures successives pour parvenir à me départir du choc émotif qu'elles provoquaient en moi et commencer à faire une analyse rationnelle, sinon sereine, du déroulé du drame. Juste avant et pendant qu'il s'aspergeait d'essence, on pouvait clairement percevoir le mouvement des lèvres du malheureux. Il paraissait calme et déterminé. Il était impossible de dire s'il voulait expliquer son geste ou s'il s'agissait de prières ou encore de mots prononcés pour se donner du courage. J'en avais vu d'autres dans ma courte carrière, mais j'étais profondément ébranlé par l'horreur qui s'étalait sous mes yeux.

Miller fit entrer le fils Mariano dans son bureau et indiqua qu'il n'y était pour personne.

— Voulez-vous un café ? Quelque chose ?

— ...

— Prenez votre temps. Personne ne m'attend...

La réflexion du commissaire eut pour effet de créer un courant de sympathie entre les deux hommes.

— Moi non plus... Je vis seul...

L'homme éclata en sanglots et marmonna quelques paroles incompréhensibles. C'était sans importance.

— Vous étiez très proche de votre père...

L'homme soupira profondément.

— Il ne méritait pas ça !... Ce magasin, c'était toute sa vie. Sa fierté. Mon grand-père est arrivé en France en 1975. Mon père, Francisco, avait quatre ans. Il est devenu Francis pour mieux s'intégrer dans sa nouvelle patrie. Il nous a raconté ses difficultés à l'école. Il parlait bien le français de tous les jours, mais il peinait à décrypter des phrases plus compliquées. Alors, à dix-sept ans, il n'a plus voulu continuer ses études et s'est mis à travailler dans un grand magasin. Le soir et le week-end il rapportait en douce à la maison, des réparations à faire sur des machines à laver le linge ou sur des lave-vaisselle. Il a fini par se mettre complètement à son compte. Plus tard, il s'est marié et mes parents ont repris une petite boutique à Saint-Ouen. C'était toujours ouvert. Même le dimanche. Il suffisait de passer par-derrière et de taper au carreau. Sauf pendant la messe, bien sûr.

— Comment sont-ils arrivés à Vilnot ?

— Le précédent propriétaire du magasin a eu un infarctus. Sa femme ne pouvait pas continuer seule. Alors mes parents se sont endettés jusqu'à l'os pour réaliser leur rêve. Ils voulaient tant nous laisser quelque chose. Que nous soyons « ... *Des Français comme les autres...* » Notre famille avait beaucoup souffert des persécutions envers les républicains sous la dictature franquiste. La France était le pays de la liberté retrouvée.

— Quand ont commencé les difficultés de votre père ?

— Au début de leur installation, ça a été dur. Puis, leur situation s'est améliorée. J'entendais mon père dire que cela marchait bien et se vanter de pouvoir bientôt se passer de la banque. Il avait entièrement refait l'intérieur du magasin et adhéré à la franchise « InduCtion ». Mes parents pouvaient enfin souffler un peu... Le premier coup dur a été la mise en sens unique de l'avenue. Comme ils étaient presque les seuls commerçants, il n'y a pas eu de protestations, au contraire. Les riverains étaient plutôt satisfaits. Les voitures ne pouvaient plus se garer de notre côté de l'avenue. Aussi, mon père a été obligé de sacrifier des garages qui lui rapportaient de l'argent, pour permettre à la clientèle de stationner à proximité. Pour les gros achats, il assurait la livraison. Au prix de nouveaux sacrifices, il a fait une grosse campagne de publicité, et le chiffre d'affaires a redécollé. Il n'était pas au bout de ses peines. Le répit ne fut que de courte durée. Il y a d'abord eu les travaux pour verdifier l'avenue. La chaussée s'est trouvée défoncée pendant des semaines. Des tonnes de déblais ont été enlevées et remplacées par de la bonne terre. Puis il a fallu creuser à nouveau pour

mettre les arbres. La moitié venait de Bretagne, l'autre d'Italie. Évidemment, les livraisons ne furent pas synchrones...

— En quoi le maire était-il responsable ?

— Au début, mon père est allé le voir pour se plaindre de la lenteur et surtout de la désorganisation des travaux. Ce salaud l'a rassuré et lui a dit qu'il ferait tout son possible. Ce n'est que bien plus tard que mon père a appris que ce salopard possédait en sous-main la quasi-totalité des actions de « Cash-Ménager », son principal concurrent. De fait, les travaux ont continué de plus belle. En voici la liste !

Le fils Mariano déplia une feuille manuscrite sur laquelle étaient détaillées les interventions successives affectant la voirie.

Miller joua son rôle et se fit l'avocat du diable. Pas le plus réjouissant.

— Je comprends ce que vous voulez dire, mais de là à y voir des agissements délibérés du maire dans le but d'affaiblir un concurrent, il y a un grand pas que tout magistrat se refusera à franchir...

Le fils Mariano ne lâcha pas le morceau.

— J'ai fait mon enquête. Quand les travaux ont commencé, « Cash-Ménager » était en pleine déconfiture... Quelques mois plus tard, l'entreprise s'était refait une santé sur le dos de son principal concurrent, InduCtion, empêché de travailler. Il y a plus étrange encore. Peu après, les actions possédées par le maire dans « Cash-Ménager » ont été rachetées au prix fort par un groupe de BTP : ACE-BTP (Alliance des Constructeurs Européens). Et qui retrouvera-t-on un peu plus tard comme acteur prépondérant pour la construction de la médiathèque ? ACE-BTP ! Un conglomérat, de surcroît, à la réputation détestable, utilisant toutes les failles de la législation européenne pour détourner la législation sociale !...

— Vous sous-entendez que le maire a volontairement plombé « InduCtion » pour pouvoir se délester de ses actions dans « Cash-Ménager » ?...

— Voyez à quelle conclusion vous arrivez vous-même, Monsieur le commissaire !...

Chapitre 23

Jeudi 23 avril,

Le lendemain de l'effroyable geste du malheureux commerçant, la météo à Vilnot avait beaucoup changé. Un vent froid venu du nord avait anéanti la douceur printanière des derniers jours et chassé la pollution. Sur le parvis de l'hôtel de ville, le seul endroit où les relents de la veille étaient encore perceptibles, les experts de la police scientifiques se relayaient pour déterminer comment, exactement, les événements s'étaient produits. Le maire allait devoir attendre pour en faire disparaître les traces du drame, stigmates accusateurs contre sa personne.

De fait, Raoul Racquam avait disparu. Au secrétariat de la mairie, la consigne était de répondre aux curieux que :

« ... Le maire était très affecté par la tragédie qui venait de se dérouler sous ses yeux, et ne désirait pas prendre la parole par respect pour la douleur des proches de la victime, et avant que la justice n'ait fait son travail... ».

Une pudeur et une retenue plutôt inhabituelle.

Nous nous trouvions dans une situation inextricable. Les souffrances horribles que ce pauvre type endurait et qui sauf miracle le mèneraient au trépas, n'avaient certainement rien à voir avec la mort du commissaire Artvest, ni avec celle de l'homme que la presse appelait le cadavre à la tractopelle, mais elle jetait une lumière crue sur les tripatouillages financiers du maire. Les gens prêts à fermer les yeux sur la délinquance « en col blanc » réagissaient différemment lorsque ses conséquences tragiques et directement palpables étaient étalées sous leurs yeux. Pour ma part, je gardais en mémoire l'image de l'effondrement de cette usine textile près de Dacca, au Bangladesh qui avait fait 1127 morts. Les commanditaires qui faisaient travailler ces ouvriers de misère dans des conditions que l'on n'accepterait plus pour des poules pondeuses n'avaient pas jugé nécessaire de prendre les mesures minimales pour leur sécurité.

Miller était écœuré.

— Il y a une chose certaine. Aucun de mes hommes n'avait paru frappé de stupeur, et encore moins gêné par ce qui venait de se produire. Seul Planquet était horrifié par ce qu'il avait vu.

Je fis remarquer à Miller que c'était probablement le maillon faible du dispositif mis en place par ce bon commissaire Berg, tant regretté par les autorités locales... Son comportement vis-à-vis de moi me semblait de plus en plus amical chaque jour. Cette enquête me tenait à cœur et risquait de nous échapper. J'en fis la remarque en espérant être contredit.

— Le fils Mariano a accusé nommément le maire de tripatouillages financiers... La brigade financière va devoir mettre son nez dans les comptes de Racquam...

Miller haussa les épaules de dépit.

— Il y a belle lurette que les juges essayent de le coincer. Ils ne sont pas aidés par leur hiérarchie... Pour le moment, ils ne sont parvenus qu'à mettre en lumière des brouilles. Quant à moi, je ne suis pas une réincarnation de Sherlock Holmes... Je n'ai pas son talent et je dois tenir compte de multiples facteurs humains qui sont autant de freins à la découverte de la vérité. À commencer par l'estimable procureur Mozar qui s'acharne méthodiquement à nous mettre des bâtons dans les roues ! Je propose que nous allions déjeuner.

Miller n'était pas précisément un gastronome. Il m'entraîna à la pizzeria qui faisait face à la poste. Je pris une végétarienne et Miller une rabelaisienne, avec du chorizo, du prosciutto et des morceaux de pomme de terre, le tout baignant dans un maelstrom de sauce tomate et de mozzarella.

Un écran de télévision hurlant déversait les interminables spots publicitaires de VISTA ONE.

À Treize heures, Roseline Ramdam apparut sur le plateau du journal de la mi-journée. La journaliste vedette de la chaîne avait la mine sérieuse et fière des grands jours.

« Après les titres de cette séquence d'information, nous recevrons Franck Ferrandi, nouvellement élu conseiller départemental du Val de Marne, sur la liste FNF (Force Nationale Française) de Rose Labruni, pour une interview exclusive en direct. Il nous fera part de ses réactions relatives au drame survenu hier devant l'hôtel de ville de Vilnot-le-Pont. Il réagira également aux propos accusateurs, proférés par le fils de la victime à l'encontre du maire de Vilnot, Raoul Racquam. Il convient de préciser que ce dernier n'a pas souhaité réagir à ces propos comme nous le lui avions proposé... »

Miller engloutit sa pizza, un œil rivé sur l'écran, en attendant l'apparition du jeune politicien.

L'homme n'avait guère plus de vingt-six, vingt-sept ans, impeccable dans son costume cravate, cheveux coupés court et l'air grave à souhait. Ramdam attaqua l'entretien bille en tête.

— Franck Ferrandi, votre liste a créé une énorme surprise en obtenant six sièges au conseil municipal de Vilnot-le-Pont, forteresse réputée imprenable de la Droite républicaine, et l'on vous a entendu réagir à chaud avec véhémence sur une affaire dont les ressorts sont antérieurs de plusieurs mois à votre élection... Ne pensez-vous pas qu'il aurait été plus judicieux d'attendre les conclusions de l'enquête en cours ?

Le jeune et élégant élu fixa hardiment son interlocutrice.

— Poseriez-vous la même question si j'étais l'élu d'un parti politique membre de l'establishment ou si j'avais l'âge moyen qui semble être requis pour pouvoir s'exprimer dans ce pays ? Soyons sérieux ! Mon engagement ne date pas du jour de l'élection... Si nous en venions aux faits ?! La mort d'un malheureux désespéré, directement consécutive à une suite ininterrompue de décisions administratives catastrophiques, mérite mieux qu'une vaine polémique !... Ne pensez-vous pas ?

Roseline Ramdam fit la moue, puis se redressa pour faire bonne figure.

— Quel crédit accordez-vous à la thèse d'un complot orchestré par le maire de Vilnot ? Complot qui aurait été orchestré dans le but de déstabiliser le propriétaire d'un établissement commercial concurrent d'une entreprise lui appartenant, directement ou indirectement ?

— J'ignore s'il y a eu complot ou pas ! Ce sera à la justice de le dire. On peut néanmoins s'étonner qu'en dépit des plaintes répétées de Monsieur Mariano, rien n'ait été fait. Ni pour donner échos à ses légitimes requêtes, ni pour déterminer s'il y avait lieu pour la justice, d'intervenir ou pas... C'est toute la chaîne de décision judiciaire qui doit être mise en cause dans cette affaire... Ce que chacun peut constater, c'est que, contrairement aux travaux de l'avenue Colbert, où était situé le

magasin « InduCtion » de Monsieur Mariano, les travaux d'aménagement de la voirie de la nouvelle zone commerciale de Vilnot-Sud, commencés bien après, se sont terminés bien avant.

— Et vous en concluez quoi ?

— Ce que chacun peut objectivement en conclure. Qu'il y a deux poids, deux mesures. La réactivité de la municipalité de Vilnot n'a pas été identique selon que les demandes provenaient des promoteurs, des groupes financiers, ou encore des groupes de BTP, autant de puissances d'argent concernées par l'aménagement du complexe sud, ou qu'elles étaient émises par un commerçant isolé dont les déboires ne risquaient pas de faire la Une des journaux ou de menacer la popularité du maire !

Un message se mit à clignoter sur le prompteur de Roseline Ramdam. À sa mine déconfite, le spectateur était mis dans l'ambiance et pouvait deviner l'annonce qu'elle n'allait pas manquer de faire.

— Nous apprenons à l'instant la mort de Francis Mariano. En dépit des efforts des médecins et de la rapidité des secours, l'homme est décédé, il y a moins d'une heure, des suites de ses blessures. Il a finalement succombé à une asphyxie. Une issue fatale malheureusement courante dans ces circonstances. La victime avait été contrainte d'inhaler du monoxyde de carbone, issu de la combustion de l'essence, un gaz hautement toxique. Ce qui finit par la tuer... Franck Ferrandi, comment réagissez-vous à cette triste nouvelle ?

— J'ai... J'ai un sentiment de dégoût... C'est un horrible gâchis.

— Maintenez-vous votre position quant à la responsabilité du maire de Vilnot ?

— Il y a un temps pour tout !... Je ne cherche pas à me défilier, tant j'aurais envie de vous répondre... Mais, l'heure présente est au respect de la douleur des proches. Cet homme a travaillé sans compter sa peine, a pris des risques, permis à d'autres familles d'avoir des revenus, par l'emploi qu'il leur procurait. Il s'est trouvé pris au piège dans un engrenage fatal. Mois après mois, il n'a plus fermé l'œil miné par l'obligation de faire face à ses échéances. Il s'est battu contre une montagne de bêtise, pour maintenir son affaire à flot et pour nourrir sa famille. On connaît à présent l'issue de cette vie de labeur honnête. Il a fini par se tuer. Alors certes, OUI !! Le moment voulu, les responsables de cette tragédie devront rendre des comptes !...

La suite de l'interview fut sans intérêt. Monopolisée par des torrents d'émotion convenue. Le jeune Ferrandi réussit magistralement son baptême médiatique. En moins d'un quart d'heure, il venait de se positionner comme un opposant avec lequel le maire allait devoir compter.

C24

Vendredi 24 avril,

Miller était convaincu que le suicide de Mariano n'était pas lié à la mort d'Artvest. Néanmoins, il était possible que le commerçant ait pu se plaindre ou chercher du soutien auprès du commissaire. À l'extrême, on pouvait considérer que la mort de celui en qui il avait placé ses derniers espoirs, avait achevé de le convaincre que justice ne lui serait jamais rendue... Cette affaire n'avait aucun rapport avec celle de l'ouvrier bulgare. Quoi qu'il en soit, l'accumulation des événements dramatiques était propre à choquer l'opinion. L'irruption de Ferrandi au sein de la meute lancée aux basques du maire achevait de brouiller les pistes. Ferrandi y voyait une occasion en or de rentrer dans le jeu et tentait de capitaliser sur l'émotion produite. S'il parvenait à mettre dans la tête du public que l'accident survenu à l'ouvrier déplacé bulgare, somme toute banal sur un chantier de cette envergure, était la conséquence directe des malversations immobilières du maire, et, si la preuve venait à être faite que le corps déchiqueté mis à jour par la tractopelle était bien le sien, ou simplement que le public en ait la conviction, il toucherait le Jackpot.

Partant de là, des forces obscures ne manqueraient pas de se mettre en ordre de marche pour relier tous ces éléments entre eux. Dénouer les fils de l'imbroglio allait devenir un effroyable casse-tête.

Aussi, quand un petit garçon d'une douzaine d'années entra dans le commissariat pour y déposer une enveloppe à l'attention du commissaire Miller, je l'interceptais illico, espérant mettre la main sur son commanditaire. Peine perdue. Une femme à l'aspect quelconque lui avait donné la moitié

d'un billet de dix euros avec la promesse qu'il récupérerait l'autre partie s'il lui ramenait l'enveloppe revêtue du cachet du commissariat. Le coup classique.

Je donnai un coup de tampon sur l'enveloppe du gamin et le faisais filer par Planquet. Raté ! La femme s'était évaporée et je fus quitte de donner un vrai billet au gamin pour paiement de sa course.

À l'intérieur de l'enveloppe, je découvris une simple carte-lettre publicitaire :

« ... *La surprenante Janet Russell pour la première fois aux Trois Baudets !!! Ne manquez pour rien au monde ce spectacle !!! Janet Russell aux Trois Baudets ce vendredi à 19H30 !...* »

Janet Russell m'était parfaitement inconnue.

Ma première idée fut de filer seul aux Trois Baudets comme prescrit. Je connaissais bien les Trois Baudets. Une salle de concerts et un bar-restaurant de Pigalle, campés au pied de la butte Montmartre. J'y allais de temps en temps. L'établissement avait été créé à la fin des années 40 par Jacques Canetti, pour combler l'absence de salles parisiennes où les jeunes artistes, pour la plupart inconnus, pourraient facilement se produire en public. La dernière fois que je m'y étais rendu, c'était pour un concert de Tim Dup, un jeune chanteur auteur-compositeur génial. Estelle Esperfaro était présente également ce soir-là. Je me souvins qu'elle avait écrit un article élogieux, dans L'Indépendant.

J'eus l'idée de lui demander de m'accompagner. Après tout, il s'agissait d'aller voir un spectacle. Nul ne pourrait songer à me le reprocher un mélange des genres entre la police et la presse.

Estelle avait accepté avec enthousiasme et laissé un message téléphonique pour Kandar, indiquant qu'elle rentrerait tard et qu'il ne devait pas s'inquiéter.

À quinze heures, elle m'envoya un texto pour m'informer qu'elle était coincée jusqu'à 17H30 à la fondation Louis Vuitton. Nous convînmes que je passerais la chercher. J'inventai un bobard pour m'éclipser plus tôt que prévu. Cette fois-ci, c'est moi qui donnais un coup de canif dans le contrat moral qui me liait avec mon patron.

Par chance, la circulation s'avéra particulièrement fluide et le temps de trajet en fut raccourci d'autant. Passé la Porte Maillot, je me garais à deux pas du jardin d'acclimatation. Une foule hétéroclite de badauds, venus des quatre coins du monde, y admirait l'édifice de métal et de verre à l'allure de bateau aux voiles gonflées par le vent.

Estelle me fit signe de loin. Elle était resplendissante. J'étais fier à l'idée de l'avoir à mes côtés.

Elle me tendit la copie d'un article récupéré sur internet :

« ... *Janet Russell, 32 ans. Chanteuse Irlandaise, née à Dublin le 13 juin 1985 d'un père irlandais, Walter Ranan Russell et d'une mère française. L'artiste est une habituée des pubs à la mode de Dublin. Cette saison, on a pu la voir et l'entendre à l'occasion des Celtic Nights à l'Arlington Hotel. Un complexe branché réunissant hôtel, pub et boîte de nuit face à O'Connell Bridge, l'un des ponts qui enjambe la Liffey. Sa photo figure également au book of fame du 48, un pub à la mode de Temple Bar Street, l'une des nombreuses rues dédiées à la Guinness et aux plaintes celtiques...* »

— Voilà ce que nous allons entendre ce soir.

Dans l'après-midi, les événements s'étaient emballés. Les informations données en avant-première à L'Indépendant par Bénédicte Racquam avaient torpillé l'enquête des enquêteurs du pôle financier sur les comptes de campagne du maire. L'adjointe eut beau jeu de parader devant les micros qui se tendaient vers elle. La conférence de presse tourna à l'avantage du couple. Les allusions de Franck Ferrandi, reliant son mari à la mort tragique et spectaculaire de Francis Mariano, apparurent comme une manœuvre supplémentaire visant à discréditer le maire à tout prix. Bénédicte Racquam se fendit d'un couplet outragé du plus bel effet, s'offusquant que l'on puisse insinuer que Raoul était responsable du suicide du malheureux. Affirmant que le commerçant avait été prévenu depuis fort longtemps des projets de réhabilitation de l'avenue. Qu'il avait, contre toute attente, refusé une offre alléchante de rachat de ses locaux par un promoteur et avait alors été très mal conseillé. Mettant en cause le fils qui accuse aujourd'hui le maire, et qui, à ce moment-là ne songeait qu'à garder son emploi...

C'était à vomir...

Les récents évènements avaient à nouveau braqué les projecteurs sur le couple régnant sur Vilnot.

Au QG de la police municipale, ses partisans étaient sur les dents. Peu de temps s'était écoulé depuis la mort du commissaire Artvest et celle-ci était déjà passée au second plan. Quant à la découverte d'un cadavre inconnu sorti du godet d'une tractopelle, elle n'était pas de nature à émouvoir les foules très longtemps.

Nombreux étaient ceux dont les intérêts étaient liés au maintien du couple Racquam à la tête de la commune... Il en allait de même pour une proportion importante de la population, peu soucieuse des méthodes du maire, pourvu qu'elle continue à bénéficier de « ses bons soins ».

Nous arrivâmes boulevard de Clichy vers dix-huit heures. Je dus fureter pendant près de vingt minutes avant de trouver une minuscule place pour garer la voiture. La journée avait été assez ensoleillée et chaude pour un vingt-quatre avril. Météo France prévoyait une dégradation avec de forts orages en fin de journée sur la capitale.

La billetterie des Trois Baudets n'ouvrait qu'à dix-neuf heures. Estelle voulut marcher en attendant. Cinq minutes plus tard, le ciel s'assombrit subitement et des trombes d'eau s'abattirent, comme annoncé, sur les trottoirs parisiens et sur nous, par voie de conséquence... Ainsi les prévisions météo pouvaient se révéler exactes ! La circulation devint épouvantable et le concert d'avertisseurs qui s'ensuivit mit la pagaille en musique. Nous dûmes slalomer entre les furieux pour nous frayer un passage jusqu'au bistrot le plus proche.

La température chuta brutalement de plusieurs degrés. Estelle espéra une éclaircie. Peine perdue. La pluie ne faiblissait pas. Il fallut se décider à affronter les intempéries. Avec un peu de chance, en courant, nous n'arriverions pas totalement liquéfiés à la salle de concert.

L'entrée des coulisses était maintenant interdite au public. Nous montâmes au premier étage, trempés et gelés. Estelle ne semblait pas en prendre ombrage. Un groupe de rock était programmé en première partie. Il n'y avait guère qu'une trentaine de spectateurs pour l'écouter. Le chanteur imitait Jimi Hendrix. Je n'avais jamais vraiment aimé Hendrix. Son imitateur était carrément détestable... La salle n'était pas chauffée, au propre comme au figuré, et les vêtements nous collaient à la peau.

Le groupe en termina enfin avec sa prestation et remballa son matériel.

Quinze minutes plus tard, Janet Russell apparut sur scène. Difficile de ne pas être séduit par l'impression de facilité et de légèreté, qui se dégageait de la jeune femme. Une première impression trompeuse. À la réflexion, chaque détail semblait avoir été minutieusement pensé, élaboré. Elle entama son concert par un arrangement personnel de « Molly Malone », la ballade irlandaise popularisée par les Dubliners. C'est à peine si je remarquai la présence d'un homme qui se tenait à environ un mètre cinquante derrière nous.

Le concert se poursuivit par des compositions plus personnelles, subtile alliance de sonorités traditionnelles celtiques et de rythmes actuels. La force de l'interprétation de Janet Russell était d'avoir réussi à créer une osmose parfaite entre tradition et modernité sans que l'une des composantes de cette union ne prenne le pas sur l'autre.

Pas de doute, cette jeune femme était promise à un grand avenir.

L'homme s'approcha de nous.

— Ne vous retournez pas. Ne cherchez pas à savoir qui je suis.

Je lui signifiai mon accord d'un geste de main. L'individu avait eu tout le temps nécessaire pour vérifier que nous étions venus seuls. Il n'avait pas choisi cet endroit sans raison.

— Vous enquêtez sur la disparition d'un travailleur détaché bulgare. Sachez que son véritable nom est Zahari Todorov. Un personnage très différent de celui qu'il prétend être. L'un de ses compatriotes, Dragomir Iliev, est persuadé qu'il a été tué. Il va vous contacter. Il faudra que vous soyez réactif. Vous serez prévenu de l'endroit et de l'heure du rendez-vous par porteur spécial comme aujourd'hui. Vous devrez venir seul. Sinon il disparaîtra et vous n'entendrez plus jamais parler de lui.

L'homme exigea que nous comptions jusqu'à cent avant de bouger.

Nous n'avions rien à gagner à tenter de le suivre.

Nos vêtements, comme nos cheveux, étaient presque secs.

Au dehors, l'orage avait laissé place à une pluie sporadique s'affaiblissant ou s'intensifiant au gré des caprices du vent de ce printemps qui tardait à s'installer. J'attendis une accalmie et m'élançai comme un coureur de cent mètres pour parvenir jusqu'à la voiture. C'était sans compter avec les flaques sournoises dissimulées sur le parcours. Mes chaussures firent fonction de baignoire.

Estelle était aux anges...

Chapitre 25

Lundi 27 avril,

Trois jours s'étaient écoulés depuis le concert. Iliev n'avait toujours pas donné signe de vie. J'avais fini par informer Miller de mon escapade aux Trois Baudets en négligeant toutefois de parler de la présence d'Estelle.

Un événement extraordinaire ôta cette idée de ma tête..

Je vis Planquet traverser le commissariat en compagnie d'une pétulante jeune fille sous les yeux ébahis des hommes et ceux, moins admirateurs des femmes. Elle avançait d'un pas ferme, jusqu'à le devancer, polarisant les regards sur ses jambes dénudées.

Relater l'épisode demandait de la retenue dans le choix des qualificatifs.

À l'exception de la longueur de sa jupe, Magda Gatzé avait opté pour une version soft de son personnage, corsage en lin blanc, et perruque style bon chic bon genre.

Je l'identifiai immédiatement. L'entourloupe qu'elle avait faite à Estelle était gravée dans ma mémoire, et inconsciemment ou non, je n'avais qu'une envie, la lui faire payer. L'occasion se présentait, et je n'étais pas disposé à la louper.

Cette folle avait demandé à parler au commissaire. Lorsque le planton m'informa du motif de sa venue, je compris immédiatement que l'audition de la belle constituerait le moment le plus hilarant et le plus excitant de la journée.

Je l'interpellai à travers la porte entrouverte de mon bureau, sans me lever de mon siège.

— Par ici, Mademoiselle ! Le commissaire ne pourra vous recevoir. Je suis le capitaine Valente, je vais prendre votre déposition, assisté de mon collègue l'inspecteur Planquet.

La fille ne manquait certes pas d'assurance. Elle pénétra la première dans le bureau et s'avachit instantanément dans l'un des fauteuils réservés aux visiteurs, face moi, les jambes croisées, sans que j'eus le temps de l'y inviter. La séance s'annonçait savoureuse.

— Le planton m'a fait part du motif de votre présence. Aussi, avant que nous commençons, il serait souhaitable que vous preniez connaissance des conséquences que pourrait avoir l'application de l'article 433-5 du Code pénal à votre encontre.

Je venais de marquer un point. Elle se redressa d'un bond comme un petit coq.

— Puis-je savoir ce que cela signifie ?

— Cela signifie que si vous aviez l'intention de vous moquer un peu plus de nous, je n'hésiterais pas à vous expédier en correctionnelle ! L'outrage à agent est puni de six mois d'emprisonnement et de 7500 euros d'amende. Le procureur Mozar se rappellera certainement de votre plainte pour harcèlement à l'encontre du maire...

— Que voulez vous dire ?

Je lui lançai, par-dessus le bureau, l'enveloppe en papier kraft que m'avait confiée Mozar.

— Ce que je veux dire est contenu sur ce DVD. Tenez, gardez-le ! Il s'agit d'une copie. Ça vous rappellera de bons moments ! Je garde les enregistrements originaux bien au chaud... Ce qu'il y a de bien avec les caméras de surveillance, c'est que tout est consigné, le jour, l'heure... Et le reste... Estimez-vous heureuse que Monsieur Racquam n'ait pas porté plainte !

— Le salaud !

— Dois-je consigner votre réponse ?

— Ça va, laisse tomber. Je ne suis pas venue pour ça. N'empêche que ce salopard m'avait promis de s'occuper de nous et que j'avais fait plus que ma part...

— Monnayer ses charmes contre des avantages pécuniaires ou matériels, porte un nom : c'est de la prostitution !

— Et faire du trafic de tableaux, c'est quoi ?

— Là encore, vous manquez de chance ! Ces tableaux, Madame Racquam les a reçus en héritage... Mauvaise pioche...

— Alors, pourquoi m'avoir jeté dehors après que je lui en ai fait la remarque ?

— Cela supposerait qu'il y ait un lien entre ces tableaux et son envie de vous foutre dehors... Or, jusqu'à preuve du contraire, il n'y en a pas. L'envie de vous jeter dehors peut survenir à tous moments pour maintes raisons...

Magda haussa les épaules. Ce qui voulait sans doute dire, « connard »...

— De toute façon, j'étais pas venue pour ça. Mon ami a disparu. Depuis quatre jours. Je suis inquiète. C'est pas normal...

— Je suppose qu'il possède une famille, des parents, des amis...

— Nous n'en parlions jamais. Il refusait d'en parler. Nous ne voyons jamais personne. Lorsque je l'ai rencontré, j'étais au trente-sixième dessous. Pas belle à voir. Il ne m'a rien demandé et prise comme j'étais. Alors s'il ne veut pas parler de sa famille, je respecte ça...

— Votre « ami » !?... Était-il dépressif ?

— Oh non !

— Avait-il reçu des menaces ? Avez-vous assisté à une dispute à laquelle il aurait pris part ?

— Non...

— Vous étiez vous querellés pour une raison ou une autre ?

— Non pas...

— Alors, je ne vois pas de motif à s'alarmer. Cette personne aura eu besoin d'être seule pour réfléchir ou pour toute autre raison...

— Gilles n'aurait jamais fait cela sans me prévenir. Surtout, il ne se serait jamais absenté sans prévenir le théâtre.

— C'est un comédien ?

— Oui... Lui et moi faisons partie de la même troupe. C'est lui qui m'a introduite. Le théâtre, c'est ce qu'il aime le plus au monde. Nous répétons la *Mégère Apprivoisée*, une pièce en cinq actes de William Shakespeare. Je joue Catharina, la fille de Baptista. Une nana au caractère épouvantable et qui veut toujours avoir le dernier mot... Lui joue Petruccio... La première est fixée au samedi 2 mai. C'est demain, vous comprenez...

— Je ne doute pas de la pertinence de l'attribution des rôles... Dans quel théâtre jouez-vous ?

— Le théâtre du *Blanc Manteau* à Mezière. La mise en scène est très novatrice. C'est l'œuvre de Gilles. C'est pas possible qu'il manque une seule répétition sans qu'il y ait un motif très grave.

Je voulus balancer une autre pique, mais je me retins. Mon regard sur cette drôle de fille avait changé. Je me mis à réciter ma leçon sur un ton détaché.

— Je vais enregistrer votre plainte. Il va y avoir une enquête administrative pour disparition suspecte en application des lois de 21 janvier 1995 et du 9 septembre 2002. Ces lois nous autorisent demander à tout organisme public ou privé l'accès à leur fichier nominatif afin de rassembler les éléments permettant de localiser la personne. En cas de découverte d'indices démontrant le caractère inquiétant et suspect de la situation, le procureur en sera informé. Pour le moment, nous en resterons là.

Planquet me parut satisfait de mon revirement. La suite ne devrait être que travail de routine.

— Son nom, sa date de naissance si vous la connaissez, sa dernière adresse connue, et cetera.

— Ferrand Gilles. Vingt-sept ans... Il est de début mai. C'est tout ce que je sais.

Elle sortit un jeu de photos de son sac.

— C'est tout ce que j'ai...

— C'est maigre comme renseignements... Essayez d'en savoir plus et revenez nous voir... En attendant, signez votre dépôt de plainte et rentrez chez vous... Peut-être aurez-vous l'agréable surprise de voir qu'il est revenu.

Chapitre 26

L'homme ne contrefaisait visiblement pas sa voix.

Miller hésita entre tenter de localiser l'appel et éviter que tout le commissariat soit informé de ce qu'il allait se dire. D'autant qu'Iliev ne donnait toujours pas signe de vie.

— Que me voulez-vous ?

— Vous mettre en garde... Laissez les Racquam tranquilles. Vous enquêtez sur une affaire qui vous dépasse commissaire Miller ! Vous devriez vous concentrer sur les petits malfrats qui pourrissent nos banlieues. Occupez-vous d'eux ! C'est pour cela que l'état vous paye... Ne vous mettez pas en travers d'une enquête qui ne vous concerne pas. Ce pourrait vous être vivement reproché si elle venait à échouer par votre faute... C'est beaucoup de personnes très influentes concernées, beaucoup d'argent en jeu.

— Essayer vous de m'intimider ? J'enquête pour meurtre ! Pas pour de vulgaires tripatouillages financiers !

L'homme poussa une sorte de grognement.

— Je suis persuadé que vous avez bien compris le sens de ma démarche, commissaire ! Néanmoins, je m'attendais à votre réponse. Nous allons toutefois vous offrir une ultime chance qui sera également un ultime avertissement. Prenez trois jours de congé. Personne ne vous le reprochera. Il y a longtemps que vous n'avez pas pris de congés. Faites valoir vos droits.

— Qui êtes-vous ?...

— Commissaire... Cette question est stupide et indigne de vous. Vous êtes un bon flic et nous le savons. Ne vous faites pas plus bête que vous n'êtes.

— Sachez que j'ai bien l'intention d'aller au bout de cette affaire et que je me fous des conséquences pour vos amis ou pour ceux qui vous envoient !

— Réfléchissez. Dans cette affaire, des innocents seront éclaboussés. Et puis, un accident est vite arrivé. Ce pauvre commissaire Artvest...

— Vous osez me menacer ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Vous avez la tête dure, Commissaire ! Mais, il semble que vous soyez né sous une bonne étoile. D'ordinaire, nous utilisons des méthodes plus coercitives pour rendre raisonnables les récalcitrants. Pour des raisons qui m'échappent, il semblerait que vous bénéficiiez d'un traitement de faveur. Profitez donc de la chance qui vous est offerte de comprendre le monde dans lequel vous vivez... Elle ne passera pas deux fois. Vous allez recevoir une enveloppe en papier kraft à votre nom. Dans cette enveloppe, vous trouverez un billet Ryanair pour Dublin à partir de Beauvais. Là-bas, vous serez pris en charge. Suivez à la lettre les instructions contenues dans l'enveloppe.

— Pourquoi me rendre à Dublin ??

Clap !

*

Une porte claqua jusqu'à ébranler la cloison. Je vis Miller entrer en furie dans mon si beau bureau. Il fulminait littéralement, si bien que nous devînmes la cible des regards. Il éjecta de rage son horrible cravate qui torturait son cou et fit dégager les curieux par de grands gestes désordonnés.

— Je viens d'être menacé !! Dans ce commissariat !! Des salopards sont tellement certains de leur impunité qu'ils n'ont pas hésité à me promettre le même sort qu'Artvest !!!

Si je doutais encore du caractère accidentel ou non de sa mort, j'étais édifié. Devant mon écoute impassible, la tension retomba peu à peu.

— On me paye des vacances irlandaises ! Je vais recevoir une enveloppe ! Enfin... On m'invite fermement à me rendre à Dublin pour une explication de texte sur ce que doit être ma conduite à venir vis-à-vis des Racquam...

Je songeai qu'un banal détail allait provoquer un nouvel accès de colère du commissaire. Le système d'enregistrement automatique des conversations téléphoniques avait été déconnecté à la demande d'Artvest et jamais remis en service depuis. Le mystérieux interlocuteur le savait-il ? Restait la possibilité d'une supercherie. Une simple manœuvre de diversion ou d'intimidation.

C'était gonflé. Et mal connaître Hervé Miller...

Chapitre 27

Mercredi 29 avril,

Le dénommé Iliev n'avait toujours pas donné signe de vie. L'hypothèse selon laquelle son existence ne soit qu'un canular, prenait de plus en plus de consistance. À moins qu'on ait voulu sonder notre degré d'implication dans l'affaire du bulgare disparu.

Ce n'était pas la seule incongruité à laquelle nous avions à faire face. Ce voyage à Dublin n'avait aucun sens. Pourtant, Miller découvrit l'enveloppe bien en évidence sur son bureau, sans qu'aucun des fonctionnaires présents n'en soit le facteur. L'inconnu chargé de l'intimider l'avait exhorté à se rendre en Irlande et avait poussé la sollicitude jusqu'à lui remettre un billet pour Dublin. Vol Ryanair n° FR 23 en partance de Beauvais-Tillé, départ à 09H25, arrivée à 10H00 heure locale.

J'avais beau agiter mes petites cellules grises en tous sens, la seule conclusion à laquelle j'arrivais était que, sans qu'il soit possible d'en expliquer ni le pourquoi, ni dans le comment, il devenait évident qu'un lien reliait tous les événements dont Vilnot venait d'être le théâtre. Dans cette affaire, il n'y avait pas les bons contre les méchants, mais des méchants contre d'autres méchants et des égarés au milieu d'eux, dont je faisais partie.

Il fallait parvenir à donner un grand coup de pied dans la fourmilière, pour ne plus n'être que spectateur. En dépit des conseils de prudence que je lui proférai, Miller décida qu'il irait à Dublin.

Chapitre 28

Le commissaire décolla comme prévu à 9H25 de l'aéroport de Beauvais-Tillé. Au moment de s'installer à la place qui était retenue à son nom, il fut l'acteur involontaire d'un curieux manège. Un homme occupait le siège qui lui était dévolu. Celui-ci fit mine de se lever, mais reprit sa place aussitôt.

— Je suis désolé, je crois que j'occupe votre place à côté du hublot... En fait, j'en suis sûr. Je...

Miller fit mine de vérifier ce qu'il savait déjà. L'homme s'était attribué le siège 67F, la place avec hublot qui lui était normalement attribué.

— En effet, c'est bien la place notée sur mon billet.

L'homme bredouilla, l'air penaud.

— J'ai réservé ce vol au dernier moment. Il n'y avait plus de siège disponible avec hublot. Je... Je souffre de claustrophobie. Auriez-vous l'extrême gentillesse de me céder votre place ? Je vous en prie. C'est idiot, mais je me sens beaucoup mieux si je suis à côté d'un hublot.

Le patron accepta à regret. Il lui fit promettre de rétrocéder la place peu avant l'atterrissage, lorsqu'ils survoleraient la campagne irlandaise. L'homme acquiesça et remercia chaleureusement.

Le vol se déroula sans encombres. L'inconnu, squatter de hublot, lisait paisiblement. Rien dans son attitude n'indiquait qu'il se trouvait particulièrement stressé. Miller pesta intérieurement. Il eut la désagréable impression de s'être fait duper.

Enfin, vint le moment tant attendu où l'avion survola le territoire irlandais, un puzzle composé de pièces géométriques aux multiples nuances de vert, agrémenté de parcelles de Colza d'un jaune éclatant. Miller était connu pour adorer la couleur verte sous toutes ses déclinaisons. Il tendit ostensiblement le cou afin de rappeler à l'importun la promesse qu'il avait faite. Peine perdue.

En se contorsionnant du mieux qu'il pouvait, il put néanmoins apercevoir la côte. De place en place on pouvait distinguer quelques rares maisons isolées surplombant de vertigineuses falaises. Puis un village de pêcheurs, puis à nouveau, des falaises écorchées, le reflet gris-bleu des vagues de la mer d'Irlande ou encore quelques fermes disséminées, entourées de prairies d'un vert tendre.

L'atterrissage ne fut pas particulièrement réussi. Coïncidence ou non, l'importun squatter de hublot se souvint de ses angoisses et poussa un petit cri. Miller, exaspéré, détourna la tête pour ne pas laisser transparaître son mécontentement. L'homme se précipita hors de la carlingue.

La température extérieure était descendue en dessous de dix degrés. Miller remonta la fermeture éclair de son blouson. Il descendit de l'appareil, l'œil aux aguets, en tentant de discerner s'il était observé. Il ne vit rien de suspect, pressa le pas et sauta dans la navette.

Soudainement, il se rendit compte que quelque chose clochait. Il avait beau balayer des yeux chaque recoin du bus, le voyageur claustrophobe ne s'y trouvait pas.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Il passa le contrôle d'identité, puis traversa l'aéroport au pas de course en espérant l'apercevoir. En vain. L'homme s'était évaporé.

Comme il recherchait le pseudo-claustrophobe, Miller aperçu Janet Russell qui sautait dans un taxi. Ce ne pouvait être une coïncidence. Ne faisait-elle que chanter, ou bien son rôle était-il plus complexe ?

Les choses sérieuses allaient commencer.

Les instructions qui lui avaient été remises étaient précises et il était résolu à les suivre à la lettre. Il devait prendre l'Airlink Express et descendre à la station n°7, faire 100m en revenant en arrière, tourner à droite à l'église, puis faire encore 300m dans Gardiner Place jusqu'au GreenLink hotel. Le chauffeur du car ne disposant pas de monnaie, ni de lecteur de carte de crédit, son indicateur lui avait précautionneusement recommandé de prévoir 10 euros en cash en vue de l'achat d'une carte aller-retour Dublin-Bus.

L'Airlink Express le conduisit à Upper O'Connell Street. Aucun comité d'accueil ne l'attendait à la sortie du car. À part une petite bruine locale, froide et pénétrante, qui s'invita à la fête et ne donnait pas envie de flâner. Il ne lui restait plus qu'à suivre le plan qui lui avait été remis et à ne pas se tromper.

Les trottoirs de Dublin étaient encombrés par de multiples travaux de voirie. De fait, ils avaient besoin d'une sérieuse réfection. Pour un peu, ce voyage aurait pu ressembler à de vraies vacances. Miller se laissa aller au spectacle de la rue. À l'occasion du référendum pour le mariage gay, tous les lampadaires étaient transformés en porte-étendards. Il est vrai que la campagne battait son plein. Le vote était prévu pour le 22 mai. Les deux camps opposés semblaient se les être équitablement répartis pour y accrocher leurs pancartes exhortant à voter « OUI » ou « NON ».

Les slogans ne brillaient pas par leur originalité.

« *Equality for children* ». Pour les partisans du « OUI ».

« *Children deserve one mother and one father* ». Pour les partisans du « NON ».

Le véritable étonnement venait du fait qu'aucune pancarte n'était arrachée, ou maculée. Aucun des personnages présents sur les affiches n'était affublé de noms d'oiseaux ou de moustaches hitlériennes. Curieusement, dans ce pays où la pratique religieuse restait forte, ce thème ne provoquait pas d'opposition violente comme la France l'avait connue. Miller en conçut d'emblée un a priori favorable pour ce peuple. Cela ne ressemblait en rien aux déchirements haineux entre opposants et partisans auxquels nous devons faire face quotidiennement ou presque.

Dublin ne ressemblait à aucune autre ville qu'il avait connue. L'architecture y était curieuse et sans prétention, alternance de façades traditionnelles avec leurs bow-windows, de vieilles usines désaffectées, de buildings modernes et d'impressionnants bâtiments cubiques en briques rouges datant du siècle dernier. Cette ville qui ne ressemblait en rien à une capitale lui parut d'emblée attrayante.

Il se rappela qu'il n'était pas réellement en congés et marcha d'un bon pas jusqu'à l'hôtel. Les Dublinois avaient fui les intempéries. Les rues étaient désertées par les piétons. Le GreenLink Hotel avait l'aspect rassurant d'un établissement familial de bonne facture. De fait, il ne comportait qu'une vingtaine de chambres. La réception l'informa que la sienne était disponible. Il remercia et grimpa les marches quatre à quatre.

Lorsqu'il introduit la clef dans la serrure, une voix féminine lui rappela qu'il n'était pas en villégiature.

— Bonjour, Monsieur Miller. Je vous attendais. Suivez-moi...

Le commissaire se retourna lentement, bien décidé à ne pas obtempérer à l'injonction de la jeune femme.

— C'est la première fois depuis très longtemps que je me trouve si galamment invité. Je ne suis pas certain de devoir accepter.

La jeune femme ne se laissa pas désarçonner.

— Suivez-moi ! Et surtout, ne vous méprenez pas. Je cherche seulement à éviter que vous soyez

abattu avant d'avoir visité notre ville.

— Fichtre !... Je ne me savais pas si vulnérable !... Puis-je savoir qui vous êtes ?

— Plus tard, nous perdons du temps !

— Vous semblez en savoir beaucoup plus sur moi que je n'en sais sur vous.

— En effet. C'est mon job, et je m'efforce d'être efficace...

— Il me semble... Cela ne me dit pas qui vous êtes et comment je dois vous appeler ! Il me paraît difficile de démarrer une relation sur des bases aussi déséquilibrées...

— Appelez-moi Susan. Mais de grâce, ne perdons plus de temps !

— OK ! Que me voulez-vous ? Qui vous a informé de mon arrivée ?

— Patientez un peu. Nous devons partir d'ici au plus vite. Il faut vous changer. Ainsi vêtu, vous êtes repérable à trois kilomètres. J'ai amené des affaires à votre taille qui feront de vous un irlandais très présentable.

Miller examina ostensiblement la jeune femme de la tête aux pieds. Une jolie petite brunette aux yeux verts, juste un peu ronde, attifée comme l'As de pique. Sweat élimé, jean informe, et vieilles baskets. L'élégance n'était visiblement pas sa préoccupation première.

— Susan, comment ?

— Welfee. Une contraction de Well, bien et Fee, fée en français. Je suis votre bonne fée. Pourvu que vous enfiliez rapidement ces vêtements et que nous partions d'ici.

Ainsi accoutré, Miller se dit qu'il ne déparerait pas aux côtés de son ange gardien. De toutes les manières, les moqueries répétées dont il faisait régulièrement l'objet, l'avaient depuis longtemps édifié sur ce que les autres pensaient de ses goûts vestimentaires. Il était venu en Irlande sans rien savoir de ce qu'il allait y trouver, ni qui l'avait invité. Simple appât ou victime expiatoire. Quelle étrange pulsion le poussait à risquer sa vie ainsi ?

Il leva les yeux au ciel. Celui-ci paraissait chargé de nuages pour une durée indéterminée...

— Je vous suis ! Qu'advient-il de ma valise ?

— Ne vous inquiétez pas. Vous retrouverez tous vos beaux habits pour rentrer à Paris. Votre billet est déjà réservé...

La fille le tira par la manche et ils sortirent par l'entrée réservée au personnel et aux fournisseurs pour s'engouffrer dans une vieille Hyundai verte pâle. Certainement une tenue de camouflage pour la campagne irlandaise.

— Où allons-nous ?

— Visiter Saint-Patrick ! C'est bien le moins qu'un touriste doive faire ! Non ?

Cette fille avait un sens de l'humour bien à elle. Pire, elle mit sa menace à exécution.

Miller considéra l'impressionnante bâtisse.

Bien que sa bonne fée la présente comme un chef-d'œuvre de l'architecture gothique du XIII^{ème} siècle, l'extérieur lui parut massif et sans véritable élégance.

Il fallut s'acquitter de cinq euros pour avoir le droit d'y pénétrer... L'intérieur n'était pas exempt de surprises. L'entrée était encombrée de distributeurs de nourritures et de souvenirs. Une véritable mini-supérette dans laquelle les paroissiens se réconciliaient avec les nourritures terrestres. Miller n'eut pas le temps de s'y attarder, Susan émit le désir de se rendre aux toilettes et il en fit de même, mû autant par la curiosité que par un réel besoin. C'était la première fois qu'il constatait la présence de toilettes publiques dans une cathédrale. Des toilettes tout à fait ordinaires, semblables à celles d'un restaurant, dont les murs étaient recouverts de carrelages muraux blancs et équipées de sèche-mains électriques. Cette simplicité lui plut.

Le sol même de la cathédrale était composé de carreaux de dix centimètres de côté, en terre cuite émaillée ou non, en tout point identiques à ceux qu'il avait connus dans la maison de son enfance.

Quel mariage de styles inattendu. Si différent de ce qu'il connaissait des édifices religieux prestigieux de France ou d'Italie. Chaque partie de la cathédrale constituait une surprise. De l'autel dédié à l'écrivain Jonathan Swift, l'un des anciens doyens de la cathédrale et qui s'y trouvait enterré, à la beauté de la nef centrale et de ses vitraux. Autre étrangeté, ces drapeaux et oriflammes décrépis qui pendaient comme des oripeaux et se désagrégeaient. Symboles dédiés à la paix qui devait succéder éternellement aux horreurs des guerres passées. Des textes étaient consacrés à la

lutte des patriotes pour libérer le pays du joug des envahisseurs anglais. Une blessure et un souvenir encore vivaces. Ou encore, en un passé plus lointain, le récit d'un épisode héroïque de la guerre entre les Butler, du comté d'Ormonde et les Fitzgerald, du comté de Kildare. Une épopée relatée sur de grands panneaux dédiés aux événements dramatiques qui se déroulèrent au sein même de l'édifice.

Dans l'allée centrale, Miller remarqua une femme aux cheveux roux flamboyants, coiffée d'un béret rouge vif. Elle s'était installée face à la nef et dessinait avec des crayons de couleur.

Puis, une chorale composée d'hommes et de jeunes garçons se mit en place pour répéter devant l'autel.

Susan indiqua que l'office allait commencer et que la visite était terminée.

— Il faut partir. Une autre fois, nous visiterons le musée Guinness...

— Puis-je connaître la suite du programme du jour ?

— Nous allons à Howth. Un village de pêcheurs à trente minutes d'ici. Nous marcherons le long de la grève et ferons la promenade jusqu'au phare de Howth Head comme font les touristes. Là-bas nous pourrions bavarder tranquillement... Et puis, vous devez avoir faim. Ryanair n'est pas réputé pour son service de restauration. Un poisson grillé nous fera le plus grand bien.

Miller acquiesça sans avoir à forcer son enthousiasme.

Ainsi fut fait et deux heures plus tard, ils reprirent le chemin de Dublin. Le commissaire rongait son frein. Il n'était pas là pour faire du tourisme et commençait à se demander où cela le menait.

— Et maintenant ?

— Il ne nous faut plus traîner. Il va falloir vous fondre dans la foule. Nous avons rendez-vous à vingt heures précises au pub de l'Arlington Hotel ! Autant dire, dans moins de dix minutes.

La petite Hyundai verte pâle remonta Eden Quay le long de la Liffey, jusqu'à O'Connell Bridge. La voix de Susan se fit brusquement autoritaire.

— C'est là que vous descendez. Il vaut mieux que nous n'arrivions pas ensemble. L'entrée de l'hôtel est sur la droite, celle du pub, sur la gauche. À l'intérieur du pub, le bar est à droite, l'estrade pour les spectacles, à gauche. Traversez le pub et attendez-moi au fond et au centre de la pièce. Ainsi vous serez idéalement placé pour assister aux spectacles et vous ne serez pas déçu...

— Vous ne croyez pas que vous en faites un peu trop ?

— Pour ça, nous en reparlerons plus tard. Soyez discret. Fondez-vous parmi les habitués, je gare la voiture et j'arrive.

Miller obtempéra en serrant les dents. L'heure de la rébellion n'avait pas encore sonné.

Le pub était déjà noir de monde. Il y avait peu de risque qu'il soit repéré dans cette multitude. Susan réapparut dix minutes plus tard, deux pintes de bière à la main.

— Tenez, je vous ai pris de la Smithwick's rousse. J'ai bien vu que vous appréciez cette couleur à Saint-Patrick...

Pour la première fois de la journée, Miller rigola. Il pensa à Lisa Maes. Susan ne pouvait pas la connaître.

— Merci !...

Sur la scène, un chanteur de rock terminait son récital et remballait. Susan regardait sa montre avec insistance. Puis elle regarda Miller fixement.

— Regardez discrètement vers le bar. Sur la droite, face au serveur chauve. Trois hommes, dont l'un porte un blouson de cuir blanc.

Les trois hommes tournaient le dos à la scène. De là où il se trouvait, Miller était incapable de distinguer quoique ce soit d'intéressant.

— Qui sont-ils ?

— Le plus grand, à gauche de l'homme au blouson, c'est Jack Ryan. « Golden Jack ». Un gestionnaire de portefeuille très connu ici. Mais, je m'étonne que vous n'ayez pas reconnu l'homme qui est en train de lui parler...

Le commissaire faillit s'étouffer avec sa bière !

— Raoul Racquam !!? Que fait-il ici ?? Et celui de dos, c'est qui ?

— Celui-là... C'est une autre peinture...

Sur la scène, une chanteuse commençait à entonner « Molly Malone »...

Susan fit signe qu'il était temps de partir...

Chapitre 29

En l'absence du commissaire, Roquette avait repris ses aises et habitudes. Ce qui me choquait le plus était de le voir aller et venir dans le bureau du patron en terrain conquis.

Miller avait profité de la nuit pour me faire parvenir un message. Il semblait plus inquiet de ce qui pouvait se passer ici en son absence que de ce qu'il pouvait lui arriver sur place.

*

Il faut avouer qu'il était dorloté.

— Bien dormi, Commissaire?

— Excellemment ! Et je suis toujours en vie... J'imagine que je vous en suis redevable...

— Thé, porridge, confitures, cela vous va-t-il ou préférez-vous du café, des œufs ou encore des saucisses ?

— Thé noir avec un peu de lait et du sucre. Porridge ? Pourquoi pas... Avec du lait concentré sucré si possible...

— Cette chose est introuvable à Dublin !...

— Ça ira ! Passons aux choses sérieuses. Vous saviez que Racquam avait rendez-vous avec ce banquier dans ce club. N'est-ce pas ?

— Évidemment...

— Et Russell... Vous le saviez aussi ?...

— Janet Russell a fait ses débuts à l'Arlington Hotel. C'est une fille bien. Lorsqu'elle est à Dublin, elle ne manque jamais de passer à l'Arlington. C'est là qu'elle a rencontré Jack Ryan... Il l'a aidé.

— Elle était sa maîtresse ?

— ...

— Vous ignorez si elle a été sa maîtresse ?

— Elle l'a été... Ça n'a pas collé longtemps. Golden Jack est bien trop indépendant. Elle était bien trop rangée pour lui.

— Rangée ?

— Disons que Janet Russell est une artiste sage qui croit à l'amour sincère... Entre eux, cela ne pouvait pas coller.

— Et le troisième homme, c'était qui ?

— Mystère...

— Mystère pour qui ?

— Un mystère est un mystère...

Miller n'était pas en position de négocier. Il fallait en passer par là où cette fille avait décidé.

— Quel est le programme du jour ?

— Et bien, si nous ne perdons pas de temps, nous pourrions être à l'heure pour prendre le ferry. Connaissez-vous l'Île de Man ? Un peu plus de cinq cents kilomètres carrés de terres de bruyère austères et de vallons boisés. Un endroit fascinant. Une île montagneuse, bordée de falaises, avec de beaux châteaux, des plages de sable et surtout une quantité impressionnante de pierres levées et de croix celtes.

— Et qu'allons nous faire là-bas ?

— Une rencontre qui éclairera votre lanterne ! Vous n'avez pas envie de savoir ce que Racquam fait à Dublin en compagnie d'un gestionnaire de portefeuille à la réputation sulfureuse ? L'Île est « tax haven », un « refuge fiscal ». On y côtoie toutes sortes de gens. Le secret y est une seconde religion. Préparez-vous, nous reparlerons de ça plus tard.

Ils arrivèrent à Douglas, capitale of « *Isle of Man* » vers dix-sept heures.

— Ma bonne fée peut-elle me dire où nous allons maintenant ?

— Vous verrez bien ! Je suis avec vous pour vous protéger, c'est l'essentiel !

Susan ponctua sa saillie d'un petit rire malin...

— Dans vingt minutes nous y serons !

— Vous ne me bandez pas les yeux, ou quelque chose de ce genre ?

— Inutile ! Venez, une voiture nous attend. Je suis désolé, j'aurai aimé que nous puissions emprunter l'un de ces charmants chemins de fer à voie étroite qui font la réputation de l'île, mais là où nous allons, c'est impossible...

Susan conduisit lentement laissant tout le loisir à Miller d'admirer le paysage et d'essayer de repérer le trajet emprunté.

Une petite demi-heure plus tard, la jeune femme gara la voiture devant une maisonnette blanche entourée d'un jardinet, sans prendre soin de dissimuler le véhicule aux yeux des curieux.

— Nous sommes enfin arrivés...

À l'intérieur, c'était tout autre chose. Un fauteuil à l'aspect confortable se trouvait accolé à une vitre opaque. Miller comprit qu'il n'apercevrait jamais son interlocuteur.

— Prenez place, Commissaire ! Vous êtes ici le bienvenu.

Miller commençait à s'agacer de cette pantomime trop bien réglée. Il remercia et entra dans le vif du sujet.

— Comment dois-je vous appeler ?

— Appelez-moi « Mister Man », ou Smith, O'Connor, ou George Washington, comme il vous plaira...

— Je crois que j'ai compris... Allons y pour Mister Man ! Qu'attendez-vous de moi ?

— Je suis ici pour tenter de vous convaincre de cesser vos investigations sur Raoul Racquam.

— J'enquête sur une série de meurtres ! Dont celui d'un commissaire de police de la république française !

— J'entends bien, et je vous comprends dans une certaine mesure...

— Mais ?...

— Racquam tombera, et vous aurez tout le loisir de reprendre votre enquête. Soyez patient. Le moment venu, ce sera tout bénéfique pour vous. Mais pour le moment, il doit pouvoir continuer ses multiples activités sans être inquiété.

— Continuez !

— Racquam ignore, ou commence simplement à comprendre, qu'il n'est qu'un minuscule petit pion perdu au milieu d'un vaste réseau. C'est ce réseau que nous voulons faire tomber.

— Et pourquoi, ce « tout petit pion » a-t-il autant d'importance pour vous ?

— Parce qu'il joue perso, double et même triple jeu ! Et qu'il ne maîtrise plus les mécanismes qu'il a mis en place pour cela !

— Il va falloir m'en dire plus pour me convaincre... Mister Man !

Il y eut un blanc. Miller en conclut que l'homme ou la femme qui se cachait derrière la voix déformée, cherchait à déterminer quelle était la somme minimale d'informations qu'il devrait livrer pour parvenir à ses fins.

— Savez-vous ce qu'est « Le Phénix Populaire » ?

Le commissaire marqua un temps d'arrêt et préféra avouer son ignorance.

— Un micro-parti politique dont Bénédicte Racquam est la présidente.

— Je ne suis guère versé dans ce genre d'activité...

— Dommage que vous le preniez comme ça ... Cela nous aurait simplifié la tâche... En outre, nous n'en croyons pas un mot... Néanmoins, puisque vous ne savez rien, voilà ce que vous devez avoir en tête. Un micro-parti, possède les mêmes caractéristiques juridiques qu'un parti traditionnel. Il sert essentiellement à contourner légalement la loi sur le financement des partis politiques. Cette loi plafonne à 7 500 euros par an les dons qu'un parti peut recevoir d'un particulier. En France, il n'y a pas moins de quatre cents micro-partis. Les dons qu'ils reçoivent sont utilisés pour financer les campagnes des candidats des grands partis connus des électeurs. En général ils sont organisés autour d'une seule personnalité politique et le nombre de leurs adhérents est totalement insignifiant et sans intérêt.

— Je crois que j'ai saisi...

— Vous français, êtes très laxistes en la matière... Mais là est un autre débat.

— Racquam a eu récemment recours à une vente de tableaux appartenant à la famille de sa femme pour financer ses campagnes.

— Ce n'est pas la première fois... Croyez-vous réellement qu'il s'agit là de leur principale source de revenus?... C'est bien commode... Les tableaux... Ça nourrit les fantasmes... Cela ne prend pas de place dans un coffre et leur valeur ne répond pas à des standards bien établis. Les Français adorent l'art. Ce n'est pas sans raison qu'en France, les œuvres d'art échappent à l'impôt sur la fortune. Une bienheureuse disposition instituée pour éviter la fuite des œuvres en dehors du pays... Et fort utile pour permettre aux collectionneurs avisés d'échapper à l'impôt...

— Lorsque les tableaux sont vendus, l'argent est réintégré dans le patrimoine du vendeur et subit l'impôt...

— C'est bien là où le bât blesse. Mais dans le cas des Racquam, cela ne devrait pas poser de problème puisque cet argent fut aussitôt utilisé pour couvrir leurs frais de campagne...

— En effet...

Miller sentait que la vérité qu'il allait découvrir était tout autre. « Mister Man » se tut un instant de façon à lui en laisser prendre conscience.

— Venons en à présent au rôle tenu par les banques. Vous français avez longtemps vécu sous le régime des banques nationalisées détenues par l'état ou des collectivités publiques. Leur rôle était de prêter de l'argent aux industriels, petits commerçants, créateurs d'entreprises, et aux particuliers pour acheter un logement ou une voiture. Vos banques ont par la suite été privatisées et vous en êtes restés à cette vision ancienne du système bancaire. D'ailleurs, ces mêmes banques font tout pour vous convaincre que rien n'a changé. Leurs publicités vantent à loisir leur implication dans le développement du commerce local et autres balivernes. La réalité est toute autre. Les activités dites « de marché » des banques françaises représentent 70% du total de leurs activités, et sont largement plus lucratives et prépondérantes que leurs activités traditionnelles. Mais ce n'est pas de ce type d'activité dont je vais vous parler, mais de l'organisation de la fraude fiscale par des banques spécialisées, au moyen d'un vaste système basé sur des produits financiers artificiels. La National Crime Agency (NCA) estime :

«... *Que des centaines de milliards de dollars d'argent criminel sont très certainement blanchies chaque année par les banques britanniques y compris leurs filiales...*».

Et cela ne s'arrête pas là. La City de Londres est devenue le centre mondial de blanchiment de l'argent de la drogue.

— J'enquête pour meurtre ! Meurtre ! Une série de meurtres ! Pas pour fraude fiscale, ni usage de stupéfiants...

— J'entends bien... Cependant, si vous voulez coincer les criminels, il faut leur confisquer leur argent. Sinon, ils finiront toujours par s'en servir pour acheter leur liberté. L'argent, c'est comme l'eau, il s'infiltre partout où il y a des fissures. Cela fait des années que quelques juges de votre pays essayent désespérément de coincer les Racquam. Pouvez-vous me dire quels résultats ils ont obtenus ?

— Soit...

— Alors, laissez-moi développer mon propos. Les financiers ont inventé un truc très pratique. Les « *Crédits Default Swaps* ». Contentons-nous de les appeler CDS ou « Options ». Ce sont ces « Options » grâce auxquelles un créancier s'assure contre la faillite d'un état ou de quelque autre entité ou société. Vous me suivez ?

— Oui, il me semble...

— Je vais vous raconter une histoire. Un jour, un gestionnaire de portefeuille, semblable à « Golden Jack » que vous avez rencontré en compagnie de Raoul Racquam, m'a confié que le responsable juridique d'une banque avec qui il travaillait lui avait demandé de vérifier si l'entreprise d'un entrepreneur qui venait de déposer cinq millions de francs suisses, dans les caisses de cette banque, existait réellement. Ces juristes désiraient savoir s'il ne s'agissait pas d'argent sale. Ce gestionnaire m'a dit que la question l'avait alors surpris et qu'il leur avait envoyé pour preuve, la photo d'une fromagerie devant laquelle posait sa petite amie du moment. Cette preuve bidon avait

suffi aux rigoureux juristes... J'ai compris que tout le monde se foutait pertinemment d'où venait l'argent !

— N'y a-t-il réellement aucun contrôle ?

— C'est pire. Il y a une claire volonté d'échapper à toute procédure de contrôle. Depuis le moment où cette histoire m'a été contée, les choses ont empiré. Mais, revenons-en aux « Options ». L'argent n'est pas un produit physique, comme l'or ou le diamant, qui laisse des traces. Prenons le cas d'un investisseur « A » qui achète un titre, une « Option » en l'occurrence, (un produit financier dont la caractéristique est de donner la possibilité de vendre un type de produit à une date précise et à un prix fixé à l'avance), puis qui revend cette option à un investisseur « B ». Si cette vente a lieu entre deux sociétés, basées dans deux pays différents, et appartenant au même actionnaire, l'argent aura changé de pays sans réellement changer de main. Si un juge voulait fourrer son nez dans la transaction, il constaterait que la société « A » a perdu de l'argent suite à un mauvais achat spéculatif, mais ne pourrait pas savoir que cet argent a terminé dans les caisses de la société « B », généralement basée dans un paradis fiscal où le secret bancaire règne en maître.^{R1} Les gens ordinaires comme vous et moi...

— L'êtes-vous réellement ?

— ... Je disais que les gens ordinaires pensent que la fraude fiscale nécessite des mécanismes compliqués à mettre en œuvre. Ce qui arrange bien nos dirigeants qui nous mènent en bateau. Mais tout cela est faux. Il n'y a rien de plus simple.

— Cela ne me dit toujours pas où vous voulez en venir !

— Patientez, c'est passionnant ! Vous verrez ! Imaginez que la société « B » n'ait pas un seul, mais plusieurs actionnaires. L'argent transféré impunément de « A » vers « B », passe également des mains de l'actionnaire unique de « A » dans les mains de plusieurs personnes. Ainsi, si « A » peut justifier que l'argent provient initialement d'une transaction honnête, une vente d'immeubles lui appartenant, par exemple, ou encore de tableaux... Et qu'il fait de mauvaises affaires en achetant, puis revendant des « Options », personne ne lui en fera grief et l'argent aura changé de main en toute discrétion.

— Je crois que je commence à comprendre...

— Et cela marche dans les deux sens...

— Si l'opinion publique était avertie... Les journaux...

— Bien sûr... En Europe, sous la pression de l'opinion publique et de certains médias, les responsables politiques ont été contraints de faire une loi afin de tracer les transferts d'argents. La règle dit que chaque citoyen européen doit payer une taxe sur les produits financiers, même s'il habite en Suisse... Sauf... Sauf, s'il est constitué en société !! En somme, les personnes physiques paient, pas les sociétés ! Pour contourner la loi, il suffit de conseiller à votre client de créer une société à laquelle rattacher les produits financiers. C'est extrêmement simple ! Les pouvoirs publics ont fait une loi, mais volontairement incomplète ! Au profit de qui ?... Des citoyens ordinaires ? Non ! Bien sûr... Mais cela permet à certains politiques de clamer haut et fort : « *les paradis fiscaux, c'est terminé !!!* »

— Et Racquam, là-dedans.

— Racquam est un malin ou tout du moins, il le croit. Il s'est dit qu'en devenant une plaque tournante, un point de passage, il pourrait prélever une confortable dîme sur les opérations. Pour cela, il fallait qu'il génère lui-même de l'argent « primaire ». Et qu'il puisse en justifier la provenance. D'où la vente de tableaux.

— Ces tableaux appartenaient à sa femme.

— Supposons qu'ils aient été vendus pour une valeur bien supérieure à leur cote réelle. De quoi se dédommager grassement et dégager du cash pour d'autres opérations... Une excellente solution. Mais cela ne suffisait pas. Il fallait plus d'argent pour plus de profit. La commune de Vilnot s'est lancée dans de vastes programmes de restauration urbaine. L'entreprise Blanpain, directement ou par l'intermédiaire de ses filiales en a très régulièrement profité. Des marchés juteux. Pas toujours profitables pour la commune, peu inspirée quand il s'agit pour elle de vendre son foncier... La ville a dû s'endetter pour entretenir une spirale immobilière toujours plus gourmande en besoin de

capitaux. La croissance infernale de l'endettement était expliquée aux conseillers et aux créanciers par les avances d'argent que la municipalité de Vilnot-le-Pont devait faire à la Socimmo, la société d'économie mixte municipale pour la promotion de l'immobilier. C'était pour une bonne cause. L'argent circulait et personne n'y trouvait à redire.

— Vous semblez fichtrement bien renseigné...

— Merci... Mais voilà, Racquam n'est pas un financier. Fort de l'argent que son micro-parti apportait à sa formation politique, il s'est cru invulnérable. Pour faire face aux besoins toujours croissants de capitaux nécessaires pour financer son empire immobilier, il a trouvé intelligent de restructurer la dette municipale. Et il s'est pris les pieds dans le tapis ! Après restructuration, la dette de la municipalité de Vilnot s'est trouvée à 100% constituée d'emprunts toxiques !!... Racquam est aux abois ! Il a engagé des fonds qui ne lui appartiennent pas et maintenant, les véritables propriétaires de ces fonds lui demandent des comptes.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Que les ventes de tableaux ou collectes de fonds auprès de particuliers par l'intermédiaire de son micro-parti, le « Phénix populaire », ne sont que de la poudre aux yeux destinée à justifier d'un certain train de vie, mais que la réelle source de ses revenus est ailleurs. Ou bien était... Et là est toute la différence. Nous ne nous intéressons pas à la fraude. Ce que nous voulons, c'est faire tomber l'organisation mafieuse qui agit en sous-main et qui a du sang sur les mains. Voilà pourquoi Racquam ne doit pas être inquiété. Il va se débattre et créer des remous. C'est ce que nous espérons... Ne vous mettez pas en travers de notre travail... Pouvons nous compter sur votre neutralité, Commissaire?

— Qui m'a fait venir en Irlande ?

—...

La conversation s'arrêta là. Miller n'en saurait pas plus. Susan lui montra les clés de la voiture pour toute réponse.

Le commissaire fit contre mauvaise fortune bon cœur. Et puis, il se radoucit. Le bilan de la journée n'était pas si mauvais.

— Ma bonne fée consentirait-elle à répondre à d'infimes questions ?

Susan sourit.

— Une heure de cours ne vous suffit pas ?

— Qui est Janet Russell ? L'un de vos agents ?

—...

— Pourquoi ne pas informer la justice française ?

— Sans doute par manque de confiance...

— Pourquoi cette île ?

— Je vous l'ai dit. L'endroit est fascinant. Les grandes étendues désertes... Le goût prononcé pour le mystère. Particulièrement en matière bancaire. Un monde sauvage à proximité des îles vierges britanniques... Quoique l'archipel dispose de sa propre monnaie, la livre mannoise. Et un régime de prélèvements obligatoires mannois, favorable aux entrepreneurs... Un véritable paradis... Dans toutes les acceptions du terme.

— Êtes-vous irlandaise ?

— Curieuse question... Wellington disait : « Ce n'est pas par ce que l'on est né dans une étable que l'on est un cheval ». Il exprimait ainsi à sa façon son aversion pour ses origines irlandaises...

— Curieuse réponse...

— Nous nous quittons demain matin. Voici votre billet pour Paris.

Chapitre 30

Lundi 4 mai,

Il devenait évident que plus le temps passait et plus il serait difficile de découvrir ce qu'il est arrivé réellement à Zahari Todorov. Iliev, s'il était autre chose qu'un leurre destiné à nous abuser, restait silencieux. Si l'hypothèse d'un leurre se révélait la bonne, ceux qui avaient créé ce

personnage pouvaient espérer gagner sur deux tableaux : Connaître notre degré d'implication et posséder une bonne appréciation de l'état d'avancement de l'enquête.

Au demeurant, celle-ci était au point mort...

Tout comme Miller, Racquam était rentré de Dublin. En « Classe Affaires » et par Air France... Noblesse élective oblige... Il semblait à nouveau en pleine forme.

Miller, me fit un compte rendu détaillé de son escapade irlandaise. Tout dans cette aventure paraissait irréel. Jusqu'aux noms des personnages. Mister Man, Golden Jack, et jusqu'à cette bonne fée qui l'accompagna partout. Le point essentiel était que quelles que soient leurs identités, leur objectif était de nous dissuader de laisser tomber l'affaire. Tout du moins son volet financier.

Une chose me tracassait. Une toute petite chose. Lorsqu'à propos des tableaux Miller objecta que Racquam finançait sa campagne avec des biens appartenant initialement à la famille de sa femme. Ses interlocuteurs lui avaient répondu d'un ton goguenard que ce n'était pas la première fois que l'argument avait été utilisé, et avaient mis en doute sa validité...

« C'est bien commode... Les tableaux... Ça nourrit les fantasmes... Cela ne prend pas de place dans un coffre et leur valeur ne répond pas à des standards bien établis... »

Nous avions complètement négligé cette piste. Se pouvait-il que Magda Gatzé n'ait pas tout à fait tort lorsqu'elle me lança :

« Et faire du trafic de tableaux, c'est quoi ?... »

Bénédicté avait prétendu que son père avait évacué vers l'Irlande une partie des œuvres qui lui avaient été confiées. Certaines avaient pu être restituées. D'autres, en raison de l'extinction de la famille de leur propriétaire, étaient restées bien au chaud dans le coffre de banques irlandaises.

« C'est bien commode... Les tableaux... Cela ne prend pas de place dans un coffre... »

Que savait cette fille, au juste ? Est-ce parce qu'elle aurait tenté de faire chanter Racquam qu'il s'en serait débarrassé ? Leurs ébats ne semblaient pas lui déplaire. Leur absence devait lui peser plus qu'à elle, c'est une certitude. Elle avait retiré sa plainte... En dépit de son ressentiment, Magda avait fini par se tenir tranquille. J'en vins à imaginer que la disparition de son ami comédien n'était peut-être pas étrangère à sa querelle avec le maire. Il serait alors séquestré quelque part pour servir de moyen de pression, voir d'avertissement pour le cas où la belle deviendrait trop gourmande ?... Qu'est-ce que Racquam lui avait promis pour cela et qu'il n'avait pas honoré ? De l'argent ? Un tableau ?

Une chose paraissait certaine. Elle n'en démordait pas : Racquam lui était redevable :

« N'empêche que ce salopard m'avait promis de s'occuper de nous et que j'avais fait plus que ma part... »

Chapitre 31

Je n'eus pas le temps d'approfondir mes réflexions. Roquette venait d'appeler de sa voiture de service. Une fusillade avait éclaté dans le quartier du Pont.

Selon les premières constatations, il apparaissait que le carnage était l'œuvre d'un tireur isolé posté sur le pont enjambant la route de Mezière.

Il ne nous fallut que quelques minutes pour nous rendre sur place. Roquette nous attendait et avait déjà sécurisé le secteur et dévié la circulation.

Un homme gisait au volant de sa voiture.

Je regardai Miller. Visiblement, il accusa le coup.

— Comment cela s'est-il produit exactement ??

— Une balle en pleine tête. Tirée à l'aide d'un fusil à longue portée. Les coups de feu sont partis du pont de chemin de fer qui enjambe la route. Un dingue s'est mis à tirer sur les voitures qui se dirigent vers la province.

Une femme avait été légèrement blessée et évacuée. Un chauffeur de car avait eu la présence d'esprit de précipiter son véhicule contre l'arche du pont. Cinq enfants ont été choqués et étaient en train d'être pris en charge pour être conduits à l'hôpital.

Je demandai :

— Et le tireur ?

Roquette haussa les épaules. Il semblait dépité, ce qui ne lui ressemblait pas. Sans doute avait-il espéré qu'étant le premier sur les lieux, il pourrait procéder aux premières constatations et que l'affaire lui serait confiée.

De fait, il prévint aussitôt les TIC (Techniciens en Identification Criminelle). Leur fourgon laboratoire ne mit que vingt-cinq minutes pour arriver. Une demi-heure plus tard, leur diagnostic tomba :

— Pas d'empreintes, pas de mégots de cigarette, pas de crachats, pas de cheveux, rien qui permette de monter un dossier ADN. Du travail de pro !

L'homme semblait s'être évaporé !

Le commissaire fit contre mauvaise fortune, bon cœur.

— Dans quel ordre ont eu lieu les tirs ?

Roquette déroula.

— Le mort a été la première cible, puis le car et la femme.

— Pour un dingue, il tire juste !

— Le chauffeur du car a déclaré que la première voiture, celle dans laquelle l'homme a été tué, avait dû s'arrêter pour laisser traverser un homme à un passage pour piétons. La balle l'a atteint au moment où il redémarrait.

— Coïncidence... Et les autres tirs ?

— Moins de réussite...

— Et l'homme qui traversait ?

— Volatilisé, lui aussi...

— Probablement était-il atteint de surdité. Trois balles ont été tirées, suivies d'un beau carambolage sans qu'il ne s'inquiète de rien. Que faisait-il là ? Mystère et boules de gomme... Il n'y a rien à moins de deux cents mètres ! Ni immeuble, ni parc, ni stade, uniquement des terrains vagues et des friches industrielles, interdits d'accès par une palissade en bois haute de deux mètres.

Les remarques de Miller mirent visiblement Roquette en appétit...

— Un complice ?

— Ou un témoin qui ne veut pas être compromis ou importuné. Convoquez le chauffeur de car. Rapidement ! Pendant que les images sont gravées dans sa mémoire. Et faites-moi un rapport détaillé.

Roquette en rosit de bonheur...

Miller se tourna vers moi. Il n'était visiblement pas dans le même état d'esprit.

Même s'il devait perdre la face, Miller savait reconnaître ses torts et ne pas s'obstiner. Raoul Racquam n'était certes pas un personnage très sympathique, ni très respectueux de l'esprit des lois, mais à ce jour, aucun des événements dramatiques survenus dans les dernières semaines ne pouvait lui être formellement et directement imputé.

Notre seul objectif avait été de coincer le maire, persuadés que nous étions de sa culpabilité, ou au minimum de son implication dans la mort de son prédécesseur. Puis, il y eut cet inconnu dont le corps a été remonté à la surface par une tractopelle. Là encore, nous avons fait immédiatement le lien avec la chute que nous avions pensée mortelle de Zahari Todorov. Surtout, nous avons ramené ces affaires à de banales histoires de magouilles communales sans chercher plus loin. Et nous nous sommes cassé le nez car aucune preuve n'était venue depuis étayer nos soupçons.

Un dernier coup de massue vint brusquement rebattre les cartes. Les papiers d'identité du mort venaient d'être trouvés dans la boîte à gants. Il s'agissait d'Igor Iliev...

La mort d'Iliev changeait la donne. Avant cet événement, l'objectivité impliquait qu'il soit admis que rien ne liait « l'accident » du malheureux commissaire Artvest à la disparition de Zahari Todorov ou encore au suicide de Francis Mariano. Rien, à l'exception notable du fait que ces événements s'étaient tous produits à Vilnot-le-Pont, la cité huppée du très sulfureux Raoul Racquam. À présent, le jeu devenait totalement ouvert.

Iliev avait-il été victime d'un maniaque ? L'hypothèse ne pouvait être totalement écartée. Une chose était certaine, c'est lui qui nous avait contacté et non pas l'inverse. Rien ne l'obligeait à

révéler ce qu'il savait sur Zahari Todorov. À moins, évidemment, que ces révélations ne soient qu'un tissu de mensonges...

Néanmoins, les menaces que Miller avait subies après le spectacle de Janet Russell prouvaient que l'enquête que nous menions dérangeait. Avant la mort d'Iliev, il était naturel de penser que ces menaces étaient susceptibles de provenir de l'entourage du maire... À présent, cette théorie perdait beaucoup de sa consistance.

Chapitre 32

Mardi 5 mai,

Le premier appel téléphonique ce matin, fut pour Miller. Il ne dura que quelques secondes. Suffisamment pour faire bouillir le commissaire de rage !

— Mozar me presse d'agir pour éviter la psychose ! C'est le bouquet ! Il demande... Enfin... Il exige que nous procédions à un appel à témoins !...

Miller n'avait pas attendu les exhortations du procureur pour cela. Cependant, il avait circonscrit l'appel aux ondes à la radio locale et aux réseaux sociaux.

Dès les premières heures de la mi-journée, il put constater que son initiative avait fait tache d'huile. L'appel à témoins lancé pour identifier l'auteur de la fusillade, était largement repris sur toutes les chaînes d'information en continu. Et l'affaire ne risquait pas d'en rester là. Pour les médias, l'occasion était trop belle de faire un parallèle avec des événements similaires se produisant régulièrement aux États-Unis. Les questions sur la possession d'armes de guerre par des particuliers en France revenaient en boucle. Chaque groupe de pression y allait de son commentaire. La FNL de Rose Labruni tonnait contre le laxisme supposé du gouvernement...

Ce n'était certainement pas ce que Mozar souhaitait lorsqu'il exhorta le commissaire à rassurer au plus vite la population.

Le commissaire, lui-même, avait un temps hésité à recourir à ce procédé. Des policiers allaient devoir passer de longues heures à trier parmi les messages fantaisistes, à retranscrire des déclarations sans aucun fondement ou pire malveillantes. Le risque encouru par ces opportunistes de la dénonciation était faible. En général, ils échappaient à toute poursuite. Prouver l'acte délibéré prendrait trop de temps. La justice se contentait, la plupart du temps de poursuivre les seuls récidivistes pour « Outrage à policier ».

Le planton préposé à l'accueil allait devoir s'attendre à un défilé de personnages variés en quête de reconnaissance. Tous persuadés d'être le seul à avoir identifié le coupable alors même qu'aucun portrait-robot n'avait pu être diffusé.

Les médias, lieux privilégiés des épanchements populaires, caisse de résonance d'une gloire éphémère, ne devraient pas être en reste dans ces circonstances.

Puis, il y aurait les témoignages mieux construits dont il faudrait détecter méticuleusement les incohérences en évitant de prendre le risque de faire fuir le ou les véritables témoins de la scène. Ces derniers étant souvent inquiets des conséquences de leur témoignage et prompts à se rétracter.

Les bases de l'enquête étaient particulièrement maigres.

Le chauffeur du car s'en tenait à ses premières déclarations. La scène s'était déroulée en une fraction de seconde. Du flou de sa mémoire, il ne retenait que l'image fugitive d'une silhouette brandissant un fusil et de son pare-brise qui explose.

Quant à la femme, elle ne se souvenait de rien et souhaitait surtout qu'on la laisse en paix.

Le plus intéressant aurait été le témoignage du piéton qui avait provoqué le ralentissement, puis l'arrêt d'Iliev. Les automobilistes de la région n'étaient pas réputés pour leur courtoisie au volant. Il était douteux qu'Iliev fasse exception à la règle, surtout sur un axe aussi roulant et peu fréquenté par des personnes allant à pied. L'inconnu devait avoir une bonne dose de courage pour traverser sans accélérer le pas au risque de se faire écraser.

Un potentiel comparse ?...

Ce qui occasionnait une autre question. S'il était complice du tireur, comment pouvait-il savoir que c'était le bon moment pour traverser ? Que c'était bien la voiture d'Iliev qui arrivait ?

Une énigme qui pourrait être résolue par la présence d'un troisième individu, un guetteur posté en amont et relié au piéton traversant.

Nous en étions là de nos réflexions.

On se rapprochait de plus en plus d'une chaîne de complicité. Sans doute, ne s'arrêtait-elle pas là. Si l'attentat avait pu se réaliser, il était évident que ses auteurs connaissaient les projets d'Iliev et le parcours qu'il avait prévu d'emprunter.

Peut-être avaient-ils répété.

À moins que l'hypothèse d'un tireur fou soit la bonne et que tout cela ne soit affaire que de coïncidences.

L'intervention du procureur Mozar ne se fit pas attendre. Il confia l'enquête au juge d'instruction Léonce Lourdey. Un juge particulièrement sourcilieux relativement au respect des procédures par les policiers chargés des enquêtes qu'il dirige. Lourdey était également réputé pour une autre de ses caractéristiques. La lenteur excessive de ses instructions. Il était certain que chaque dénonciation, chaque lettre anonyme, chaque témoignage, fut-il visiblement fantaisiste, serait méthodiquement analysé, répertorié, classé. L'homme avait une conception précise de ce que devait être la justice et une haute idée du rôle du juge.

Les avocats le détestaient pour une autre de ses manies. Depuis que l'un d'eux l'avait apostrophé pour avoir poireauté une heure avant d'être reçu, le pointilleux magistrat se vengeait en convoquant « tout son petit monde », avocats, témoins, prévenus, à une heure de l'après-midi, et donnait instruction à son greffier de les garder au chaud pendant qu'il terminait son déjeuner. En général, il réapparaissait sur le coup de quinze heures sans un mot d'excuse. Et gare au téméraire qui oserait se plaindre...

Mozar n'avait sans doute pas choisi Lourdey au hasard.

Chapitre 33

Mercredi 6 mai,

17H00. Une femme se présenta à l'accueil. Son attitude laissait entrevoir des signes tangibles d'agitation.

— J'ai entendu le message à la radio à propos du tireur fou. Je suis venu pour voir le commissaire.

Miller fit signe au planton de la faire entrer dans la salle du fond et de me prévenir de sa présence afin que je prenne sa déposition. Il avait eu sa dose d'absurdités pour la journée.

La femme voulut faire marche arrière. Mais il était trop tard. Elle en avait déjà trop fait. Elle le savait, la police ne la lâcherait pas.

Je la fis entrer dans la petite salle.

— Asseyez-vous. Vous souhaitez témoigner suite à l'appel à témoins.

— Oui... Enfin, je crois...

La journée avait été pénible. J'eus une soudaine montée d'adrénaline et une violente envie de la coffrer sans autre forme de procès.

— Je vous rappelle qu'un faux témoignage est puni sévèrement par la loi ! Souhaitez-vous poursuivre ?

La femme se mit à trembler pour de bon et des larmes pointèrent au creux de ses yeux.

— Mais... J'allais vous dire la vérité... Je ne suis pas une menteuse...

Excédé par une journée à recueillir des inepties, je ne me sentais pas prêt à la moindre concession.

— Vous avez dit : « Je crois ». Qu'est-ce que vous croyez et qu'est-ce que vous ne croyez pas ? Que savez-vous sur le tireur ?

— Sur le tireur ?... Rien

Ça commençait mal. Je crus devenir fou.

— Qu'avez-vous à nous dire, si vous ne savez rien sur le tireur ?

— Je ne sais pas qui est le tireur. Ce dont je veux vous parler, s'est passé avant la fusillade. Je passais sous le pont en mobylette pour me rendre à mon travail. Des jeunes dans une grosse berline

noire m'ont coupé la route. J'ai été obligé de piler. Ils avaient mis la musique à fond. Ils se sont arrêtés peu après le pont. J'ai vu un homme descendre de la voiture. Il tenait un étui à violon à la main. J'ai trouvé curieux qu'il joue du violon et supporte le genre de musique qu'ils écoutaient dans la voiture.

— Quel genre de musique ?

— C'était pas de la musique, plutôt des cris saccadés et des percussions ! Vous voyez de quoi je veux parler...

— Et qu'est ce qui vous fait dire qu'ils ont un lien avec le tueur fou ?

Ils m'ont regardé drôlement. J'ai eu peur et j'ai détourné la tête. Je suis reparti aussitôt. Un peu plus loin, ils m'ont doublé et après m'avoir doublé ils ont ralenti. J'ai cru qu'ils allaient m'agresser.

— Vous les reconnaîtriez ?

— Celui qui conduisait était café au lait... Plutôt café que lait... Un putain de métis, quoi... Il y avait également une blondasse à l'arrière.

— Êtes-vous certaine qu'il s'agissait d'un métis ?

— En tout cas, ce n'était pas un arabe. Pour une fois !

— Quel type de métis ?

— Bah !... Un sang-mêlé... Le bâtard d'un blanc et d'une négresse ou l'inverse...

— Et la fille ?

— J'ne l'ai pas bien vue. Seulement un court instant quand l'homme est sorti avec son violon. Il a ouvert la porte et elle s'est penchée vers lui à ce moment-là.

— Et l'homme au violon, vous sauriez le décrire ?

— Non, malheureusement.

— Alors le troisième homme, le métis... Vous pourriez ?

— Peut-être...

Je n'avais qu'une envie, lui claquer le beignet ou laisser tomber.

— Bien... Passons dans la pièce à côté, nous allons tenter un portrait-robot.

La femme balbutia quelques paroles incohérentes, puis sa curiosité prit le dessus.

Je fis défiler des portraits types histoire de gagner un peu de temps. La journée n'était pas près de se terminer.

Chapitre 34

Lorsqu'il ouvrit les yeux, l'homme comprit qu'il était encore en vie. La soif le tenaillait et ne parvenait plus à saliver. Sa langue épaisse et cotonneuse ne semblait plus faire qu'un avec son palais. Ses chevilles et ses poignets le faisaient souffrir, comme enserrés dans un étau. Son crâne était prêt à éclater. Le pire était cette soif insupportable. Boire ! Il lui fallait absolument trouver de quoi boire.

Il voulut se redresser. Ses jambes et ses bras étaient entravés par de grosses chaînes similaires à celles que l'on utilise pour attacher les chiens dangereux.

Il ne se souvenait de rien. Ni avec qui il était avant de perdre connaissance, ni de l'endroit où il se trouvait à ce moment-là. Sa première pensée fut pour la pièce dont la première représentation ne pourrait avoir lieu s'il ne parvenait pas à se sortir vivant de ce trou à rats. Cette considération, pour décalée qu'elle fut, l'incita à envisager sa misérable condition de la façon la plus rationnelle possible.

La lumière du jour provenait d'un fenestron barreaudé situé sur le mur qui lui faisait face, à approximativement 1m80 de hauteur. Curieusement, il n'était pas vitré. Son cachot se trouvait vraisemblablement en sous-sol. Il en conclut que l'endroit devait être isolé et qu'il ne servirait à rien de s'égosiller. La pièce, toute en longueur, était aux trois quarts vide à l'exception d'une paille et d'un curieux cylindre métallique. Un gros tube fixé au mur dans un angle à la gauche du fenestron. En y regardant mieux, il estima qu'il devait faire environ quatre-vingts centimètres de diamètre et d'un mètre quatre-vingt de hauteur. Il s'agissait probablement d'une réserve d'eau, fermée en son sommet par un couvercle en acier ajouré et deux barres de fer en croix. C'est tout ce qu'il pouvait apercevoir de là où il se trouvait.

Dans son désir de se sortir de cette périlleuse situation, l'homme rechercha toutes les raisons de rester optimiste. Son geôlier n'avait probablement pas l'intention de le tuer. Tout du moins, pas dans l'immédiat... Si cela avait été, ce serait déjà fait. Restait à comprendre qui il était et ce qu'il lui voulait.

En dépit de la douleur, il rampa sur le sol caillouteux jusqu'à la paille et s'y installa le moins inconfortablement possible. Il ne pouvait rien faire d'autre que d'attendre en économisant ses forces. En s'allongeant, il heurta une barre métallique. Une douleur sourde se propagea à la base de son crâne.

*

Cela faisait à présent deux heures qu'il se tenait immobile afin de retarder au maximum le moment fatidique où il mourrait de soif. La luminosité déclinait, annonçant la fin toute proche de la journée.

La lourde porte métallique qui lui faisait face s'ouvrit enfin. Un grand gaillard, le visage couvert de poils grisonnants, les yeux masqués par d'épaisses lunettes, fit son apparition. L'homme s'approcha sans crainte ni précautions apparentes, une bouteille d'eau à la main.

— Allez, bois !... Lentement !

Le jeune homme se saisit maladroitement de la bouteille et une partie du précieux liquide se répandit sur le sol. Lorsqu'il eut étanché sa soif, il se redressa en tentant de faire bonne figure.

— Qu'est-ce que je fais ici ?

L'homme reprit la bouteille. Il pivota sur lui-même et ressortit. Le pauvre garçon entendit le bruit métallique de la serrure, ainsi que celui d'une barre de fer entravant l'ouverture de la porte. La luminosité faiblissait encore et la fraîcheur du soir commençait à se faire sentir.

Il ne dort pas ou si peu.

Au petit matin, l'homme à la barbe foisonnante refit son apparition, une écuelle en bois remplie de riz fumant agrémenté d'un morceau de lard, à la main.

— Mange !

Puis, l'homme lui tourna le dos. De rage, il eut envie de lui balancer l'écuelle à la tête.

— Hey !!! Tu vas me répondre !? Qu'est-ce que je fous ici ??!

Sans réponse, ses cris de colère se perdirent dans la nature. De toute manière, ses poignets entravés bannissaient tout espoir de rébellion. Il n'avait plus une goutte d'eau. Cet imbécile de geôlier ignorait sans doute ce que c'était de crever de soif !

À force de contorsions, il parvint à utiliser la paille comme buffet afin de profiter du succulent petit-déjeuner qui venait de lui être si aimablement servi. Assis à même le sol, ses bras, ses jambes, son dos n'étaient que courbatures. Sur un point, l'homme avait raison. Il devait manger pour retrouver des forces. Le tout était de savoir pour quel usage...

Le riz trop cuit, trop pâteux, trop fade lui donna envie de vomir. Quant au lard ! Il contenait plus de gras que de viande. Bien que le jeune homme ne fût pas très préoccupé par les préceptes alimentaires des diverses religions, il en vint à comprendre l'anathème jeté sur la viande de porc ! Beurk !

Surtout, il y avait cette soif abominable et cet horrible mal de crâne qui ne le quittait pas.

Il mâcha le riz en tentant d'en extraire la moindre particule d'eau. Le lard était absolument immonde.

Aucun son ne parvenait jusqu'à lui hormis les chants des oiseaux. Son geôlier le surveillait-il ? Peut-être... Il en conclut qu'il ne devait pas montrer le moindre signe de faiblesse.

Un jus infâme stagnait dans le fond de l'écuelle. Il lécha le précieux liquide et expulsa le plus loin possible le récipient vide imprégné de l'odeur écœurante du lard. Puis il reprit place sur la paille.

Ce ne fut qu'à ce moment précis qu'il prit pleinement conscience de sa situation et de son pitoyable état. Ligoté, séquestré, n'ayant aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Son corps poisseux de sueur était gainé de crasse et de poussière.

Tout cela n'était rien comparé à cette horrible soif qui le tourmentait.

Le grand tube métallique qui lui faisait face contenait-il de l'eau. Se pouvait-il qu'il s'agisse du seul moyen de s'en procurer ?

Il eut un moment d'abandon et mit plusieurs minutes avant de réagir. S'il s'agissait d'une réserve d'eau, il était probable qu'elle soit alimentée par de l'eau de pluie. Dans ce cas, il n'y avait pas de risque qu'elle vienne à manquer. Les derniers jours avaient été particulièrement arrosés.

Son triste sort lui rappelait les films d'horreur de série B américaine qu'il allait voir en cachette, dans le cinéma de son quartier quand il n'était encore qu'adolescent. Les scénarios se ressemblaient tous.

« ... Un couple égaré dans une forêt impénétrable était kidnappé par un inconnu. La femme était toujours jeune et belle. Pendant de longues séquences, les victimes étaient séquestrées et torturées par un malade mental, sans espoir d'être secourues. Au fur et à mesure que l'action se déroulait, la tension montait, l'homme était tué. La jeune femme n'avait d'autre ressource que de se dénuder pour faire perdre la tête à son geôlier. Finalement, afin de respecter le « Happy end » imposé par la censure américaine, la fille parvenait miraculeusement à s'évader, après une lutte à mort avec son bourreau... »

Ce genre de navet trouvait paraît-il sa justification morale grâce au triomphe final de l'intelligence sur la force brutale...

Malheureusement, il y avait un hic... L'homme n'imaginait pas pouvoir s'identifier aux infortunées héroïnes. Quoique d'un physique agréable, il ne possédait aucun des attributs susceptibles d'exalter les penchants sexuels de son geôlier. Tout du moins, il l'espérait...

De fait, ses cheveux trop longs collaient de partout, et surtout, il était d'une saleté repoussante et commençait singulièrement à puer.

Le froid s'intensifiait peu à peu. Cette attente interminable devenait insupportable. Il devait s'activer pour rester en forme. Il s'allongea sur le dos et se mit à faire des mouvements de gymnastique, repliant et dépliant ses jambes vers le plafond. Puis il coordonna ses bras à la façon d'un rameur. Les chaînes pesaient dix tonnes et lui tailladaient la peau. La soif eut rapidement raison de ses bonnes intentions. Il s'allongea sur le dos, la bouche béante comme un poisson hors de l'eau.

Un objectif inexorable s'imposait. Trouver de l'eau. Il était certain que la réserve en était remplie. Avec un peu de chance, il y aurait un trop-plein ou un robinet accessible, ou encore un autre moyen auquel il ne pensait pas. Il se laissa tomber de la paillasse et roula sur lui-même pour atteindre son Graal. Ainsi, il risquait moins de s'écorcher vif sur la caillasse que s'il rampait. La méthode s'avéra gagnante. Il s'adossa au cylindre et fit un effort considérable pour parvenir à se mettre debout sans glisser le long de la paroi lisse et tomber en arrière. Il pivota et fit face au cylindre en métal pour le frapper de la tête. La faible résonance lui confirma que cette étrange cuve n'était pas vide. Si ses mains avaient été entravées dans le dos, la recherche d'un robinet ou de tuyauteries en aurait d'autant été facilitée. Ce n'était malheureusement pas le cas. Là, il se tenait en équilibre les pieds joints, plaquant son visage contre la réserve pour éviter de perdre l'équilibre. Il consolida sa position avant de continuer sa progression. Il y était presque. Il fallait absolument qu'il réussisse. Il s'aida de ses avant-bras pour contourner la cuve, procédant par petits sauts successifs.

Lorsqu'il eut réussi à effectuer un peu plus de la moitié de la circonférence, il fit un faux mouvement, vacilla et tomba lourdement en arrière. Tout n'était pas négatif. Il possédait à présent une idée de la façon dont fonctionnait le système. À la base, un tuyau métallique de gros diamètre devait être utilisé pour vidanger. L'arrivée de l'eau et la pompe d'extraction se trouvaient à l'arrière et au-dessus du cylindre. Hors de portée. Il resta un long moment étendu au sol, cherchant vainement un moyen de parvenir à ses fins et un motif d'espérance, avant de reprendre le chemin de la paillasse.

Il devait être à présent proche de midi. Non qu'il ait faim, mais les rayons du soleil filtraient à nouveau par le fenestron et la température était redevenue plus clémente.

L'homme de Cro-Magnon fit une nouvelle apparition, un escabeau à la main, qu'il abandonna à l'entrée.

— Nous allons avoir une petite conversation.

La porte était restée ouverte aux trois quarts. Le captif put entrevoir une suite ininterrompue de locaux vides dont sa cellule devait être l'ultime appendice.

— Je veux de l'eau !

Le geôlier s'efforçait de ne rien laisser paraître, mais un léger sourire fit frissonner la toison qui recouvrait son visage.

— D'accord...

Il plaça l'escabeau contre la cuve et déverrouilla le couvercle.

— Je vais désentraver tes jambes. Pas de connerie !...

Il le plaqua contre la paillasse et ouvrit le cadenas qui reliait les chaînes. Le prisonnier songea un moment à se rebeller mais que pouvait-il espérer ? Il n'avait aucune chance.

— Tu vas grimper là-dedans !

Il secoua la tête en signe d'incrédulité.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Tu veux de l'eau, oui ou non ?

—...

— Alors grimpe !

Le malheureux s'exécuta et fit pénétrer ses jambes à l'intérieur du tube, en pivotant sur ses fesses.

— Saute maintenant ! Tu auras de l'eau tant que tu voudras.

Il ferma les yeux et se laissa glisser à l'intérieur. L'homme referma le couvercle et repositionna le croisillon pour en bloquer l'ouverture.

— Causons maintenant !

— Je n'ai rien à vous dire !

Le geôlier changea subitement de ton.

— Tu n'es qu'une sale petite vermine de ta race ! Tu voulais de l'eau. Je t'en ai donné. Tu refuses de me parler. Tu me craches à la gueule ! C'est pas correct !

— Elle est glacée !

— Exigeant avec ça !... On verra ça plus tard...

Le prisonnier entendit son bourreau s'éloigner et la porte se referma.

Ce mec est cinglé !

L'infortuné se laissa glisser le long de la paroi jusqu'à ce qu'il puisse porter de l'eau à sa bouche. Pour glacé qu'il fut, le précieux liquide représentait une véritable délivrance. Il but jusqu'à s'en faire éclater l'estomac.

S'il ne craignait plus de mourir de soif, une autre menace le tourmentait. Le froid commençait à engourdir ses membres. Il devait impérativement bouger pour éviter de mourir gelé. Il ne voyait absolument plus rien. Les trous dans le couvercle constituaient sa seule possibilité de respirer. Il songea à nouveau à ces films stupides. Se pouvait-il qu'il soit tombé entre les mains d'un fou furieux ? Peu importait. Pour le moment, il devait survivre et se réchauffer de toutes les manières possibles.

La faim ne tarda pas à le rattraper. Ce n'était qu'un avatar supplémentaire à surmonter. L'eau, le froid, les coups qu'il se donnait en gesticulant contre la paroi ne devaient pas finir par avoir raison de sa volonté de survivre.

La rage lui prit. Il lui revenait en mémoire les images des humiliations subies pendant son enfance. Ce qui faisait alors le plus de mal à son âme de petit garçon, était l'apparente passivité de sa mère, son absence de révolte. Dans ce tube, soumis aux caprices de ce fou, il se sentait terriblement humilié à nouveau. Nié en tant qu'être humain. Il devait résister. Ne pas devenir une chose. Rester vivant. Pour y parvenir, sa mère s'était accrochée à ce qui lui restait. La religion. Il lui pardonna sa passivité. En pardonnant il retrouva sa fierté.

Était-ce un effet de sa soudaine mansuétude envers les religions ? Contre toute attente, son corps finit par s'habituer peu à peu à la température de l'eau jusqu'à la trouver supportable. Il retrouvait espoir. S'il pouvait tenir ainsi, il obtiendrait une minuscule monnaie d'échange pour faire face à son geôlier. Il fallait lui montrer qui il était et refuser de courber l'échine.

Une demi-heure plus tard, deux coups contre la paroi l'informèrent que celui-ci était de retour.

L'homme grimpa sur l'escabeau.

— L'eau est bonne ?

— Sortez-moi de là !

— Tu es peut-être décidé à parler...

— ...

— Alors, à plus tard !

Il n'entendit plus rien. La porte s'était-elle refermée ? Son bourreau était-il encore là, à contempler son chef-d'œuvre ? Pour la première fois, il commença à tenter de reconstituer le fil des événements qui l'avait conduit dans cette prison improvisée.

Justement, était-elle improvisée, ou bien avait-elle servi de lieu de détention en d'autres circonstances ? Il se mit désespérément à tenter de reconstituer ce qu'il s'était passé avant... Il se vit dans un café, tapant dans ses mains. Une jeune femme, rayonnante, chantait a cappella. On lui tend, une guitare. Un barman virevolte, un plateau à la main. Deux, trois chansons que l'on partage, un échange de confidences. C'étaient les seules choses qu'il parvenait à identifier dans le tourbillon d'images déformées qui lui venait à l'esprit. Se pouvait-il que tous ces gens soient complices de son enlèvement et de son supplice ??

Le cours de sa vie avait changé de cap...

*

À présent, cela ne faisait plus de doute ; la température de l'eau avait sérieusement augmenté. Elle était presque tiède. Il se focalisa sur ce bienheureux phénomène pour essayer d'en comprendre l'origine. Son regard scruta le haut du cylindre. En dépit de l'obscurité, il acquit la certitude qu'aucun apport d'eau chaude ne provenait de ce côté-là. Puis, il se remémora l'existence du gros tuyau pénétrant dans la cuve à la base du cylindre. Celui-là même qu'il prit initialement pour un tuyau de vidange. Il chercha à le localiser avec ses pieds. Lorsqu'il y parvint, le doute ne fut plus permis. De l'eau légèrement plus chaude pénétrait dans la réserve par cette voie.

Où ce cinglé voulait-il en venir ?

Sa situation devenait presque confortable. Tout du moins par rapport à ce qu'il venait de subir. De fait, ses ennuis avaient changé de nature. Il avait très faim ! Le bol de riz matinal était loin à présent. L'homme était naturellement mince et élancé, mais avait un appétit féroce et il ne pouvait se contenter de si peu. Après avoir crevé de soif, il allait crever de faim ! Ce type n'était rien d'autre qu'un sale pervers.

En attendant, l'eau continuait à se réchauffer. S'il s'agissait d'une fausse manœuvre du cinglé, elle était bienvenue.

L'homme à la toison hirsute cogna à nouveau pour signaler sa présence.

— Tu vois, je te bichonne...

— J'ai faim ! Connard !!...

Il y eut un long silence... Puis l'homme barbu reprit.

— T'es Décidément qu'un sale métèque !

Puis plus rien...

Deux nouvelles heures passèrent. La température de l'eau avait grimpé de plusieurs degrés. Au minimum cinq, peut-être plus. De la vapeur commençait à se dégager, rendant la respiration plus difficile. Il devait se tenir le nez collé aux orifices percés dans le couvercle. À la réflexion, il dut convenir qu'il était de moins en moins probable que les variations de température soient dues au hasard.

Ce type est un pur sadique.

Après avoir appréhendé de mourir de froid, voici qu'il lui fallait craindre de cuire à petit feu comme un vulgaire plat de lentilles !

Au moins cela avait pour vertu de lui couper l'appétit. C'était toujours ça de gagné.

La température de l'eau ne cessait de monter. Réalité ou pure fantasmie, il semblait que le phénomène s'accélérait. La vapeur se densifiait rendant la respiration pénible. Il n'avait plus qu'une pensée en tête. Entendre à nouveau les coups sur la cuve signalant le retour de son bourreau.

Son rythme cardiaque s'accélérait. L'eau était maintenant presque brûlante. Il ne tiendrait pas bien longtemps. Il songea à tous ses amis. Tous ceux qui ne comprendraient pas pourquoi il était parti sans les prévenir. Pourquoi il les avait abandonnés et ainsi naufragé des mois de travail. Jamais ils ne sauront ce qu'il est devenu. S'il est vivant ou mort. Lui-même se demandait ce qu'il allait advenir de lui ? Enterré dans un sous-bois ou carbonisé dans un incinérateur, entre déchets en plastique et ordures ménagères.

Avant cela, il s'attendait à subir de nouvelles délicatesses de son geôlier.

L'homme à la barbe hirsute ne cogna pas contre la paroi de la cuve. Le baigneur forcé ne l'entendit pas venir. La voix au travers des flux de vapeur qui s'échappaient de l'étrange réserve lui parut d'abord irréaliste avant de devenir l'ultime espoir d'un improbable salut.

— Es-tu prêt à parler ?

Un « Oui » venu de nulle part résonna dans la boîte crânienne du malheureux. Était-il déjà mort ? Et dans ce cas, pourquoi accepter de parler avec cette brute ?...

— « Oui », Maître !

Ce brusque rappel à la plus élémentaire des bienséances le ramena à la réalité. Il était devenu un esclave, l'esclave de ce cinglé... Quelle était la durée moyenne de la vie d'un esclave ?... Cela dépendait-il de son degré de soumission ?...

— Oui, Maître...

— Je vois que tu deviens raisonnable... Alors, je vais te proposer un petit jeu. Un jeu honnête, parce que je suis un honnête homme. Les règles en sont simples. Je pose une question et tu réponds. Si tu réponds poliment et sans embrouille, la température de l'eau baisse d'un degré. Si tu tentes de m'embrouiller, elle augmente de deux degrés. Tu vois, l'honnêteté paye. Et comme je suis un bon bougre, tu as même droit à un joker. À toi de bien l'utiliser. Est-ce que ce jeu te plaît ?

— Ai-je les moyens d'avoir un avis ?

— MAUVAISE RÉPONSE !!! La bonne réponse était : « Oui, Maître. » Tu perds déjà ton joker. Tu es un bien mauvais candidat ! Ai-je raison ?

— Oui, Maître...

— Bonne réponse ! Un degré de moins ! Nous reprendrons cela demain !

— Noon !... Je serai crevé si je reste là-dedans ! Sortez-moi de là, Maître...

— C'est vrai... Tu as raison et tu es bien poli. Cela mérite une récompense. Je vais ouvrir le couvercle et tu vas sortir bien gentiment. Mais je te préviens, au moindre mouvement suspect, tu repars dans la cocotte-minute !

Le prisonnier se surprit à éprouver de la reconnaissance pour son bourreau. Il s'extraît maladroitement de sa prison liquide, manquant de se rompre les os. L'homme haussa les épaules, referma le couvercle, puis sortit, sans un regard, emmenant, l'escabeau.

Quinze minutes plus tard, l'hirsute fit à nouveau une apparition, une écuelle de riz dans une main, une bouteille d'eau et un pot en plastique de l'autre. Il trouva sa victime plaquée contre la cuve espérant sécher ses vêtements. Au dedans comme au dehors, il faisait gris et froid.

L'esclave se fendit d'un « *Merci Maître* ».

À présent, seule la sauvegarde de ses fonctions vitales lui importait.

Chapitre 35

Jeudi 7 mai,

Bien que cette idée ne me plaisait guère, il m'était impossible de ne pas m'apercevoir des similitudes entre le portrait robot du chauffeur du tueur fou réalisé par la femme Djouri et les photos de l'amant disparu de Magda Gatzé.

Ce ne serait pas la première fois qu'un individu, en apparence parfaitement intégré, se transformerait en terroriste sans qu'aucun signe avant-coureur n'ait été constaté.

Il était absolument impossible de ne pas faire la relation.

Dans ce cas, l'hypothèse d'un tueur fou tirant à tort et à travers perdrait de sa consistance. Au contraire, il fallait admettre que l'on avait probablement affaire à un commando parfaitement organisé, décidé à exploiter toutes les options ouvertes après le succès de leur opération

Quid d'Iliev ? N'était-il qu'une victime lambda, fruit d'un scénario totalement aléatoire... C'était quand même difficile à digérer !

Restait l'hypothèse d'une alliance opportuniste entre des groupuscules poursuivant des objectifs différents, mais trouvant occasionnellement des points de convergence...

Je délirais... Sans aucun doute... Il me fallait revenir sur terre.

« ... *Cherche à qui le crime profite...* »

J'avais tout intérêt à méditer sur cette maxime. Tintin avait toujours raison. Dans ce cas, les « amis » de Racquam se retrouvaient à nouveau au premier rang des suspects.

Miller fit irruption sans que je le vis entrer.

— Que sait-on de la femme au portrait robot ?

Je restai volontairement évasif.

— A peu près rien. Sinon qu'elle s'appelle Samira Djouri, qu'elle vit seule et qu'elle ne possède pas de casier.

— Le portrait robot qu'elle a établi semble assez précis...

— Elle paraît dotée d'une mémoire précise effectivement, mais sélective aussi...

— Elle fera les délices du juge Lourdey... Où peut-on la trouver ?

— Elle loge dans un foyer pour travailleurs en banlieue sud.

— Depuis combien de temps ?

— Une dizaine de jours...

Miller se frotta longuement le nez.

— Je suis prêt à parier que cette femme nous cache quelque chose ! N'êtes vous pas frappé par les similitudes entre son portrait-robot et les photos du disparu laissées par Magda Gatzé. En plus, les dates de la disparition correspondent parfaitement au délai nécessaire à la répétition, puis à l'exécution de l'attentat... Vous devriez fouiner un peu de ce côté là, Valente...

Chapitre 36

Samedi 9 mai,

J'avais réactivé mes informateurs sans résultat. Je n'étais pas au bout de mes peines. À cette occasion, je me rendis compte à quel point la sélection raciale avait été efficace dans ce commissariat. Je dus me rabattre sur Djamina, une simple stagiaire d'origine malienne, entrée là pendant la période d'activité du commissaire Artvest.

Profitant de sa couleur de peau, nous nous mîmes à écumer les foyers de travailleurs et les squats de la banlieue sud.

Très vite, nous nous sommes rendu compte que nous n'étions pas au bout de nos peines. La plupart de leurs occupants étaient des immigrés ouest-africains dont la majorité éprouvait les pires difficultés à s'exprimer en français. Un kaléidoscope de langues et de cultures faisant de leurs nouveaux cadres de vie, des tours de Babel semblables aux « villages » africains que l'on rencontre dans la grande couronne de Paris.

Pour faciliter les choses, lorsque nous trouvâmes enfin le foyer dans lequel Samira Djouri avait déclaré avoir séjourné, celui-ci était en pleine ébullition !

Ses occupants se tenaient postés en rangs serrés dans le hall du bâtiment, portes barrées, bloquant les allées et venues. Ces travailleurs originaires d'Afrique subsaharienne manifestaient contre la vétusté des lieux, les dysfonctionnements du chauffage collectif, les vitres brisées et non remplacées. À ces avatars, il fallait ajouter les fuites d'eau et l'humidité qui rendaient les lieux difficiles à vivre, sans compter les sanitaires collectifs, dans un état de délabrement avancé.

Une évidence s'était fait jour. Cette femme, Samira Djouri n'avait certainement pas fait de vieux os dans cet endroit ni dans aucun autre établissement du même acabit. L'adresse qu'elle nous avait indiquée correspondait à l'un des pires foyers que nous avons visité. En surplus des lamentables conditions de vie coutumières dans la grande majorité de ces établissements de fortune, celui-ci possédait une caractéristique particulièrement handicapante. L'acheminement du courrier y était catastrophique.

En dépit de nos efforts, cette situation avait ralenti désespérément nos recherches. Pour faire

bonne mesure, les numéros des chambres avaient disparu des boîtes aux lettres, depuis trois mois. Seuls les noms de famille, et un code incompréhensible pour les occupants, permettaient la distribution du courrier.

Notre marge de manœuvre était mince. L'hypothèse d'une surveillance du site ne pouvait être exclue. Nous composions donc avec les conditions qui nous étaient imposées.

Un temps, nous avions bien pensé être démasqués lorsque l'un des migrants qui s'imaginait avoir affaire à des agents mandatés par les autorités locales, nous prit à partie.

« ... *Cela ne peut plus durer !! On se fout de nous !...* »

Djamina dut montrer patte blanche et l'homme se radoucit quelque peu.

« ... *Cette situation nous pose d'énormes problèmes. Il faut que vous compreniez qu'en Afrique, beaucoup de gens portent le même nom. Le facteur n'arrive plus à s'en sortir. Moi, je travaille comme cariste à Orly. J'ai un boulot. Je suis un nanti. Les autres ont confiance en moi. Je fais mon possible, mais on ne s'y retrouve plus et tout se perd. Nos fiches de paie, notre pension de retraite, tout comme les documents officiels, ainsi que les recommandés. Tout le courrier est déposé en vrac dans une caisse posée à l'entrée du bâtiment. Alors, croyez-moi, c'est infernal ! Il y a 351 chambres, ici !...* »

Finalement, notre petite stagiaire fut suffisamment convaincante et se fit par là même, un allié précieux. L'homme n'avait aucun souvenir d'une Samira Djouri ayant résidé au foyer.

Je ressentais une gêne palpable. Ces conditions de vie étaient indignes d'un foyer français. Plus concrètement, j'avais espéré non seulement découvrir quelle avait été la vie de Samira Djouri avant son fameux témoignage, et plus encore, quels étaient ses amis et relations. Notre échec était patent sur toute la ligne.

Chapitre 37

Lundi 11 mai,

— Monsieur le commissaire... Que me vaut cette visite matinale de début de semaine ?...

Miller avait fait un effort. Sa chemise vert pomme était repassée et son pantalon ne sortait pas directement de la machine à laver. De fait, il avait pris l'heureuse décision d'investir dans deux heures hebdomadaires de nettoyage et repassage à domicile...

— J'ai rendez-vous avec le maire...

— Mon mari ne vous recevra pas. Il m'a chargé de le remplacer.

— C'est bien ennuyeux...

— Il est souffrant. Les événements des dernières semaines l'ont beaucoup affecté. Mais, peut-être nous apportez vous une bonne nouvelle ?...

— Non !

— Vous voyez ! J'ai raison ! Le tueur fou court toujours et vous êtes là. Ce n'est certainement pas pour apporter des croissants pour le petit-déjeuner. Quelle avanie nouvelle allez-vous nous annoncer ?

— Sans vouloir vous offenser, j'aurais préféré rencontrer Monsieur le maire en personne...

Bénédicte Racquam ne se départit pas de sa bonhomie ironique du matin.

— Êtes-vous misogyne, Commissaire ?... En tout cas, il faudra vous contenter de la première adjointe.

Miller savait que la conversation pouvait tourner à l'aigre en une fraction de seconde. Bénédicte Racquam cultivait avec délices ces sautes d'humeur soudaines qu'elle utilisait sans vergogne pour déstabiliser ses interlocuteurs, passant directement du suave à l'acide, de l'acidulé à l'acérbe, du glacial au vitriolé.

Miller n'oubliait pas qu'il poursuivait un but précis. Il était hors de question qu'il prenne le risque de se faire éconduire pour un simple accroc de préséance.

— Ainsi cela sera... Alors, je me dois d'être direct avec vous. Mon rôle est de faire régner l'ordre public à Vilnot et de protéger ceux qui y concourent.

Bénédicte Racquam se renfroga d'un coup.

— Allez aux faits, Commissaire ! Je ne suis pas une oie !

— Soit. Les menaces contre le maire sont de plus en plus fréquentes, plus ciblées, et l'attentat du quartier du Pont n'a rien arrangé.

— Où voulez vous en venir ?

— Le maire doit être mieux protégé.

La vice-maire s'esclaffa au nez du commissaire.

— Vous voulez rire ? C'est une plaisanterie ? Le premier avril est passé depuis belle lurette ! Mon mari n'a nul besoin de vos services. Il a toute confiance dans les hommes de la police municipale qui font parfaitement leur travail. Je ne pensais pas devoir vous le rappeler. Pas à vous...

Miller ignora la pique de l'épouse. L'affaire se présentait mal.

— Votre mari est très apprécié d'une partie des habitants de Vilnot...

— D'une très grande partie des électeurs !

— Mais pas de la totalité. La fusillade du quartier du Pont a eu pour effet de réveiller la colère de ses habitants et des inscriptions vengeresses sont apparues sur les murs des usines désaffectées qui encadrent les immeubles vétustes encore occupés.

— Et alors ? S'ils ne se plaisent pas dans leur taudis, qu'ils s'en aillent ! Personne ne les regrettera. Nous avons fait des offres de relogement maintes fois. En vain ! Alors qu'ils ne viennent pas se plaindre et qu'ils nous foutent la paix !

— Le blog de Franck Ferrandi ne va pas dans le sens d'un apaisement.

Miller sentit la cocotte-minute prête à exploser.

— J'ignore ce que ce sale petit con d'arriviste a encore dit ou fait ! Je sais bien ce que veut ce trou du cul de mes deux. Il pense que le moment est venu pour lui, et que la prochaine fois, nous serons bons pour la maison de retraite !

— Peut-être même avant si des événements fâcheux venaient à se produire...

Bénédicte Racquam le dévisagea furibonde.

— Qu'est-ce à dire ???

— Lisez cela. Ce ne sont que quelques extraits choisis extraits du blog de votre adversaire.

— Ça ne m'intéresse pas !

— Alors, écoutez-moi ! Pour commencer, voilà comment il présente la situation.

« ... Faute d'avoir réussi à vous convaincre de partir, ce maire, qui est si peu le vôtre, a entrepris de vous chasser de vos logements en rendant votre vie impossible et en livrant votre quartier aux bandes et à la délinquance. Comble de cynisme, il a interdit à la police d'y intervenir pour éviter de créer des troubles... »

— C'est entièrement faux ! Et vous êtes bien placé pour le savoir !

— Alors, lisez ces recommandations datées du mois de janvier de l'an passé, Madame la première adjointe. Elles portent la signature de votre adjoint à la sécurité.

— Ces instructions sont caduques. Le commissaire Artvest exagérait et risquait de provoquer des réactions hostiles. Nous n'avons pas oublié les émeutes de 2005. Par bonheur, l'action intelligente du commissaire Berg nous en avait préservés.

— Il semble que Ferrandi, et ses soutiens en ont une tout autre lecture des événements...

« ... La mairie, par lâcheté, par peur des troubles, d'abord, vous a abandonnés, puis a laissé, par opportunisme, s'installer progressivement une zone de délinquance, et des petits trafics qu'ils pensent pouvoir maîtriser, après que vous ayez été chassés de votre logement et de votre lieu de vie. Le calcul est simple. Ce qu'ils n'ont pas pu obtenir en vous proposant une somme ridicule pour vous exproprier, ils comptent l'obtenir en vous rendant la vie impossible. Parce que vous occupez des terrains destinés à être livrés aux promoteurs et n'êtes pas assez riches, ni organisés pour vous défendre... »

— Calomnies !...

— Des calomnies favorisées par le traitement particulier réservé au quartier du Pont. Pas de caméras de surveillance, pas d'entretien de la voirie, ni des espaces verts...

— Il n'y a que des friches ! On nous reproche de trop en faire, de trop dépenser, et là, il faudrait entourer ces taudis de jardins paysagers ? Les habitants de Vilnot savent ce qu'il en est et évitent de

traîner par là-bas. C'est tout.

— Que comptez vous faire en ce qui concerne Ferrandi ? Je vous lis la suite...

« ... *Il est honteux de continuer à taire les conditions de vie déplorables de ce quartier classé « sensible ». Honteux mais surtout dangereux et inconscient de faire comme s'il n'existait pas et que tout allait pour le mieux dans la ville la plus endettée de France ... »*

— Et bien, justement. N'en rajoutons pas !

— Pourtant, ne me dites pas que vous vous désintéressez des intentions de votre rival. D'après ce que j'ai pu constater, la contre-attaque semble s'organiser à l'initiative du futur directeur de la médiathèque. Je lis ce qui est écrit dans le bulletin hebdomadaire de la municipalité.

« ... *Mettons fin à la désinformation et à la haine ! Soutenez notre maire ! Pour que cesse ce déferlement de malveillances et de mensonges... »*

— Il se dit qu'il escompte des milliers de lettres de soutien.

— Eh bien voyez ! Les gens nous aiment !...

— Et ne comprendraient pas que la police nationale reste inactive face aux menaces proférées contre leur maire. Ferrandi semble vouloir regrouper et organiser les opposants. Il ne compte pas que des ennemis parmi le personnel de la municipalité. Certains pourraient vouloir préparer l'avenir au cas où. Y compris en agissant de façon illicite. Ce qui relève de la police.

L'argument était faible et Bénédicte Racquam peu encline à faire confiance à ce commissaire qui ne l'avait pas habituée à tant de sollicitude. Néanmoins, elle estima que s'il y avait une petite chance de le voir rentrer dans le rang et de se soumettre au système en place, elle devait être tentée.

— Faites comme bon vous semble ! Mais, je ne veux pas de ce Valente dans mes pattes. Je ne le sens pas, celui-là !

— Le capitaine Roquette conduira l'enquête...

Bénédicte Racquam sourit intérieurement. Il était possible que le coup mérite effectivement d'être tenté...

Miller ne fut pas en reste. Ces gens-là étaient tellement imbus d'eux-mêmes et incapables de concevoir autre chose que leur vision déformée de la société, qu'ils n'imaginaient pas que l'on puisse résister longtemps au son de leurs sirènes.

*

Quinze minutes plus tard, Miller convoqua Roquette.

— Je reviens de la mairie. Il est à craindre que les récents événements ne soient l'occasion pour Ferrandi de faire du ramdam. Je ne le permettrai pas ! Des menaces claires sont proférées contre les élus. Ferrandi louche sur le fauteuil du maire. Il va chercher à exploiter ou même à susciter l'agitation dans le quartier du Pont. Vous ferez équipe avec Planquet. Exclusivement. J'ai besoin de Valente pour d'autres missions. Je veux également tout savoir sur les opposants au maire au sein même de la municipalité. Il y a eu des fuites.

Roquetteregistra les instructions avec délectation. Seul le fait de faire équipe avec Planquet le défrisait. Il en fit part à Miller.

— Planquet mérite bien son nom ! Ce n'est qu'un sale planqué... Une couleuvre...

Miller tint bon et Roquette n'insista pas. Il allait pouvoir se mettre en valeur aux yeux de son bienfaiteur. Raoul Racquam. La naïveté de son nouveau patron lui parut réellement confondante...

Miller espérait beaucoup de Planquet... Il comptait bien que l'aura de Roquette auprès des Racquam permettrait à la couleuvre de se faufiler dans les arcanes de la municipalité.

Chapitre 38

Un frisson parcourut tout son être. Il urina. Le chaud liquide créa une douce et éphémère sensation. Une corde passée sous les aisselles lui enserrait le buste et maintenait sa tête hors de l'eau glacée. Il crevait de faim et en même temps était pris d'une impérieuse envie de vomir. Des nausées abominables.

Il vomit. Des débris de nourriture se mirent à flotter autour de lui. Son crâne menaçait d'imploser, un mal de tête monstrueux, une énorme gueule de bois, un tournis incessant.

Dong...Doongg...Doongg...

Insoutenables vibrations .

Elles ne lui étaient pas étrangères... Il les connaissait, les avait déjà entendus...

La conscience revenait peu à peu.

La peur le paralysa. Il se trouvait à nouveau entravé dans ce tube aux parois lisses et froides. L'eau était glacée. Il pouvait à peine remuer les bras et les jambes. Qu'avait-il fait pour devoir subir un tel châtement ?

Dong...Doongg...Doongg...

À nouveau ces horribles vibrations qui menaçaient de détruire son cerveau. Que signifiaient-elles ? Il fit un effort surhumain pour se souvenir. Il savait ce qu'elles signifiaient. De ça, il était certain. Mais pourquoi en était-il si sûr ?

Oui... Il se rappelait. Ces sons, annonçaient quelque chose. La fin prochaine de ses souffrances ?... C'était cela ?... Ce ne pouvait n'être que l'annonce de sa délivrance ! Il en était sûr !... Si seulement cet abominable mal de crâne voulait le laisser en paix.

Le prisonnier se sentit tiré par le haut. Au contact de l'air, son corps transi de froid se mit à grelotter irrésistiblement.

Il retomba lourdement sur la paille. Il crut que son dos allait se briser. Une corde imbibée d'eau lui cisailait le buste et les aisselles. Une couverture fut jetée sur lui. En dépit de la douleur, il ressentit un immense soulagement.

Un répit de trop courte durée. Deux mains puissantes le saisirent et le redressèrent.

— Es-tu décidé à dire la vérité, Gilles Ferrand ?!

L'homme eut un bref mouvement de recul et de rébellion.

— J'ai faim ! Je crève de faim !

— Réponds ! On sait que c'est toi qui as conduit le tueur fou jusqu'au pont de Vilnot ! Qui te l'avait ordonné ?

Encore ces mêmes questions... Il les avait entendues mille fois. Pourquoi s'acharnaient-ils sur lui puisqu'ils connaissaient les réponses ?... Sa pauvre tête ne cessait de tourner sur elle-même comme une toupie. Depuis combien de temps était-il retenu prisonnier dans cet endroit maudit ?...

— Je ne sais pas... Je ne sais plus...

— « Maître » !! Tu dois dire : Je ne sais pas, « Maître » ! Tu as tout intérêt à être poli ou tu vas retourner d'où tu viens sans bouffer ! T'es qu'un sale métèque ! Une sale petite frappe... Une femme t'a vu ! Elle a témoigné. Elle a dit que tu l'avais vu aussi. Tu l'as terrorisée. Puis tu l'as laissé partir. Pourquoi l'as-tu laissé filer ?

— Je ne sais pas... Je vous le jure... Maître.

— D'où provenait la voiture que tu conduisais ? C'est toi qui l'avais volée ?

— Je ne sais plus, Maître... Peut-être que je l'ai volée... J'ai faim. Je vous en supplie, Maître, donnez-moi à manger.

— Réponds d'abord aux questions ! Regarde cette photo ! Est-ce cet homme qui t'a demandé de conduire la voiture du tueur fou ?

—...

— Est-ce cet homme ?

Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il était épuisé.

— Je... Je ne sais plus. Il me semble que oui...

— « Oui », quoi ?

— Je crois que c'est lui ...

— Tu crois ou t'es sûr ?

— ... Je crois que je suis sûr, Maître...

— Qui est-il pour toi ?

— C'est mon frère...

— Bien... C'est bien...

— C'est bien lui qui t'avait ordonné de conduire le tueur fou jusqu'au pont de Vilnot ?

— Je ne sais plus ?... Si, je sais !... C'était lui...

— Qu'est-ce que le tueur portait à la main, ce jour-là ?

— ...

— Qu'est-ce qu'il portait à la main, ce jour-là ?

— Je... Un étui pour un instrument de musique, je crois...

— Quel instrument ?

—... Un violon... Oui, c'est ça ! C'était un étui à violon.

— C'est bien... Tu vas manger...

Ferrand s'écroula sur la paille. Lorsqu'il se réveilla, une écuelle remplie de riz fumant agrémenté d'un morceau de lard éveilla ses sens. Il vida l'écuelle avec une infinie précaution pour ne rien perdre de son contenu. Puis il la lécha jusqu'à ne plus sentir que le goût du bois dont elle était constituée.

C'était bon de manger.

Depuis combien de temps était-il soumis à ce régime atroce ? Six jours ?... Moins ? Beaucoup plus ?... Oui, certainement. Un mois peut-être ?... Tout était devenu flou. Sans doute méritait-il ce qui lui arrivait. Ils avaient raison de lui reprocher de s'être comporté de la sorte. Il ne comprenait pas ce qui l'avait poussé à agir ainsi. Pourquoi son frère lui avait-il demandé d'aider ce tueur ? Évidemment, il ne devait pas savoir qui il était et ce qu'il projetait de faire. Sans cela, il n'aurait jamais agi de la sorte. Mais ça, personne ne voudrait le croire. Et puis, il y avait cette femme. Pourquoi lui aurait-il fait du mal ? D'ailleurs, il ne lui en avait pas fait. Ça, au moins, ils le croyaient. Mais alors, pourquoi le retenir encore dans cet endroit sordide et le torturer ainsi ? On était quand même en démocratie. Pourquoi n'avait-il pas été présenté à un juge !... Il avouerait tout et le juge serait compréhensif. Il ne voulait pas faire le mal...

Le lard était toujours horriblement salé. Il avait soif.

Il crevait de soif. Il devait boire. Il avait mérité de boire !

Il se mit à hurler.

— J'ai soif !!! Je meurs de soif ! J'ai tout dit. J'ai dit la vérité. De l'eau... Je vous en supplie...

La lourde porte s'ouvrit et le Maître déposa une pleine bouteille d'eau fraîche.

— Bois tout ton soûl ! Tu l'as mérité.

Ferrand but jusqu'à ce que la bouteille en plastique fût vide. Il enleva ses vêtements trempés et s'enroula nu dans la couverture que le maître lui avait laissée.

Chapitre 39

Jeudi 14 mai,

Estelle poireautait depuis une demi-heure et ne s'attendait pas à recevoir des fleurs. Bénédicte Racquam serait furieuse...

— Entrez Mademoiselle, et prenez place !

— Merci...

— Vous devinez sans doute les raisons de cette convocation. Vous me décevez. Je croyais vous avoir démontré l'iniquité et la fourberie des procédés utilisés par nos ennemis. J'ai lu l'article dans lequel vous parlez des menaces reçues par mon mari. Ce n'est qu'une mauvaise manière à notre rencontre. Quatre-vingt-dix pour cent des habitants de Vilnot sont derrière nous. Ils sont ulcérés de la caricature qui est faite de leur ville !

— Mon article traite des dérives d'internet et de la perte de respect pour les élus de la république. Votre mari n'est qu'un exemple parmi d'autres.

— Vous auriez pu vous passer de le citer en exemple !

— C'était difficile. Vos adversaires politiques, Franck Ferrandi en tête, se répandent sur toutes les radios. Une sacrée caisse de résonance...

— Vous accordez beaucoup trop d'importance à ce Franck Ferrandi, Mademoiselle Esperfaro. Il se croit tout permis... Croyez-moi, il ne va pas tarder à déchanter.

Estelle sourit intérieurement. Bénédicte Racquam l'avait appelée par son véritable nom, et non pas Madame Kandara. Cela signifiait-il qu'elle reconnaissait ainsi son autonomie professionnelle ? Ou était-ce une manifestation de sa colère ? Ou encore les deux ?

— On dit votre mari très affecté...

— On le serait à moins. De toutes parts, ce ne sont que calomnies basées sur des racontars ou des rumeurs habilement relayés par des médias complices, acharnés à la perte de mon mari !

— L'affaire du tueur fou, toujours non résolue, n'y est pas étrangère. Franck Ferrandi accuse le maire de Vilnot d'avoir laissé se développer dans le quartier du Pont, une zone de non-droit de façon à inciter à en partir les habitants des rares vieux immeubles encore occupés, coincés entre usines désaffectées et commerces fermés, de façon à récupérer les terrains sans avoir à procéder à de coûteuses expulsions. Ferrandi avance pour preuve, l'absence de caméras de surveillance et l'inexistence de rondes faites par de la police municipale.

— Foutaises ! Les caméras installées ont été détruites à plusieurs reprises. Quant à la police, j'ai, personnellement, pas plus tard que lundi, convoqué le commissaire Miller afin qu'il prenne enfin le problème à bras-le-corps et fasse la lumière sur les récents événements. La tranquillité des habitants en dépend et bien évidemment nous y sommes, mon mari et moi-même, particulièrement attachés !

— Il ne s'arrête pas là. Il parle ouvertement de lâcheté et d'hypocrisie de votre part. Il vous accuse publiquement, je cite :

« ... De laisser l'antisémitisme, la haine des blancs, de la France, le sentiment anti-français, se répandre afin de mieux coaguler à votre profit les votes des privilégiés réfugiés dans les beaux quartiers de Vilnot... »

— Il est gonflé celui-là !! Et que fait son parti, sinon beugler contre les immigrés !?

— En attendant, il arpente le quartier du Pont pour recueillir les doléances des habitants.

— Et que leur propose-t-il d'extraordinaire ?

— Je cite toujours :

« ... Un exécutif municipal « propre » et au service de tous et pas seulement d'une frange de privilégiés... »

— Un comble ! Il est devenu le protecteur du petit peuple, maintenant. Un Staline de pacotille. L'extrême droite au pays des soviets ! Il ignore sans doute qu'il s'adresse à une population dont la majeure partie ne paye pas la taxe d'habitation. Ils oublient également de payer l'eau, ainsi que l'électricité, ces braves gens ! Et qu'est-ce qu'il leur raconte encore, cette enflure de Ferrandi ?

— Il leur explique que c'est la dette abyssale de la commune qui empêche la municipalité d'indemniser correctement les expropriations et de construire des logements sociaux pour reloger les locataires des immeubles vétustes...

— La dette ! C'est tout ce que nos adversaires ont trouvé. Demandez aux habitants de Vilnot s'ils préfèrent un maire qui investit et prend des risques pour leur plus grand bien-être ou un maire qui se contente de regarder l'eau couler dans les caniveaux ?

— Justement, le sentiment d'exclusion des habitants du quartier du Pont n'en est que plus vif. Ferrandi agite aussi, avec un certain succès, le drapeau rouge des dépenses inutiles. Des déplacements lointains et coûteux, sans rapport avec les besoins de la ville, des colloques ressemblant fort à des meetings électoraux, des fêtes...

À la stupéfaction d'Estelle, alors qu'elle aurait dû réagir violemment comme le font habituellement les personnes acculées, en une fraction de seconde, l'expression du visage de Bénédicte Racquam se transforma. Elle apparut d'un coup calme et sereine. Elle avait laissé son interlocutrice épuiser ses arguments. Il était temps pour elle de changer de tempo et de reprendre la main.

— Connaissez-vous la « Fable des Abeilles^{R2} », Mademoiselle Esperfaro ?

— Non, mais je serai heureuse de la connaître avant que ces pauvres bêtes ne soient toutes exterminées par les pesticides.

— On reproche à mon mari des dépenses municipales, qualifiées de somptueuses dont il serait, selon ces jésuites, le principal bénéficiaire ! Selon ces vertueux personnages, les « errements » de mon mari mèneraient inévitablement la commune à la ruine. Je vous invite à mon tour à méditer sur la fable des Abeilles. Elle évoque l'exemple d'un grand seigneur débauché et séducteur. Les turpitudes de ce dernier faisaient vivre tailleurs, parfumeurs, cuisiniers, et femmes de mauvaise vie... Qui à leur tour employaient des boulangers, des charpentiers, et cetera... L'auteur de cette fable, le philosophe hollandais Bernard Mandeville exposait ainsi l'idée qu'un état qui imposerait la

vertu absolue à ses citoyens, les condamnerait au déclin économique et à la misère... Bien sûr, mon mari n'est pas la caricature du seigneur débauché de la fable... Cependant, une société a besoin de riches et de leaders dont les frasques même sont annonciatrices de prospérité pour la multitude. L'argent doit circuler. Mandeville compare l'Angleterre à une ruche corrompue mais prospère, geignant en raison de son manque de vertu. Que préfère-t-on ? Une commune prospère et vivante pour le plus grand bénéfice de ses habitants, ou une commune dortoir sinistre où ses habitants ne bénéficient d'aucun service ?

— Qu'en est-il des habitants du quartier du Pont ?

— Nous y voilà ! Je pourrais me contenter de vous répondre que les hommes ne sont pas égaux et que c'est cette inégalité même qui crée la prospérité de la société. Mais non !!... Nous avons de grands projets de rénovation pour ce quartier. Tous les expropriés seront indemnisés à hauteur de la valeur réelle de leurs biens et une aide complémentaire leur sera attribuée. Quant aux non-proprétaires, la commune vient de signer une convention de relogement dans des bâtiments réhabilités à cet effet sur le territoire de la commune voisine de Mezière... Ces projets sont simplement différés. Nos adversaires le savent bien et profitent de la situation. Voilà un sujet d'article pour votre journal.

— Le maire n'est pas apparu en public depuis l'abominable suicide de ce commerçant, Francis Mariano. Il est difficile d'imaginer qu'il s'agisse d'un hasard. Vos adversaires parlent d'hallali...

— Les salopards ! Ils ne se rendent même pas compte qu'ils s'insultent eux-mêmes ! Savez-vous ce qu'est un hallali, Mademoiselle ?

— Je... Pas exactement...

— Je m'en doutais ! Très exactement, lors d'une chasse à courre, c'est le cri de victoire, annonçant à la multitude que la bête est aux abois. On sonne alors l'hallali. L'animal a épuisé ses défenses, et la meute se précipite pour la curée. Les imbéciles !! Ils croient que le moment est venu pour eux d'avoir notre peau ! Mais nous en avons vu d'autres !...

— J'aimerais rencontrer le maire en personne. Recueillir en direct son point de vue sur la situation actuelle.

Bénédicte Racquam se renfroigna imperceptiblement.

— Ce ne va guère être possible. Mon mari a décidé de ne plus recevoir les journalistes.

— Pour quelle raison ?

— Je vous l'ai dit. Il est très fatigué. Il a besoin de repos pour pouvoir se consacrer aux tâches qui lui incombent et qui ne peuvent être indéfiniment différées.

— Comme la rénovation du quartier du Pont ?...

— Vous le lui demanderez quand il décidera de recevoir la presse à nouveau.

— N'est-ce pas une situation délicate pour une commune ?

— Rassurez-vous, je suis présente et parfaitement au fait des dossiers. Mon mari et moi avons surmonté ensemble maintes épreuves. Je suis dans l'ombre, lui dans la lumière... Mais nous formons un tout. Lorsque l'un est en difficulté, l'autre tient la barre.

— Cela vous est-il arrivé souvent de... Tenir la barre ?

— Raoul a beaucoup de bonnes idées, parfois de moins bonnes. Je suis plus pragmatique...

Estelle n'insista pas, ne releva pas. Que signifiait cette dernière phrase ? Peut-être était-ce l'expression d'une lassitude passagère, à moins qu'un improbable désaccord brouille la belle complicité du couple. Si tel était le cas, Bénédicte n'était pas décidée à laisser leurs opposants en profiter. Cette femme était sans doute bien plus qu'une fidèle seconde...

Chapitre 40

Gilles Ferrand dut l'admettre, les conditions de sa détention s'étaient sensiblement améliorées. Il n'en doutait pas, sa libération, ou plus exactement sa présentation devant un juge n'était plus qu'une question de jours.

Il se montrerait honnête et son attitude coopérative serait assurément portée à son crédit. Il avait participé à des actes graves et devrait payer pour cela. Son geôlier l'avait conforté dans l'idée qu'il

pourrait plaider avec succès, l'ignorance, dans laquelle il se trouvait alors, des intentions du tueur fou. Qu'il n'avait été qu'un pion abusé par un individu pervers et imprévisible.

C'est ce qu'il lui dirait, au juge lorsqu'il serait interrogé. Le juge fixerait alors une peine juste en punition de son comportement irresponsable et délinquant.

Son geôlier lui-même avait admis sa bonne foi. Il y a longtemps qu'il n'avait plus été puni et les séjours dans cet horrible tube étaient presque oubliés. Il avait même obtenu de garder sur lui en permanence une couverture afin de ne pas prendre froid.

Seule la nourriture ne s'était guère améliorée. Il était parvenu à obtenir un peu plus de lard, mais c'était tout et cela ne suffisait pas à faire taire la faim qui le tenaillait.

Il avait fini par se faire à sa situation et considérait que c'était une expérience que peu d'hommes et de femmes auraient l'occasion de vivre. Une seule chose l'inquiétait réellement, les maux de tête lancinants qui accompagnaient chacun de ses réveils. Il s'était remis à répéter et répéter le rôle de Petruccio de peur d'avoir tout oublié lorsqu'il serait libéré. Peu à peu, Petruccio et lui ne faisaient plus qu'un. Lorsqu'il se trompait, c'était de la faute de Petruccio. Celui-ci était distrait et ne faisait attention à rien !!

Peu à peu, Ferrand retrouvait la mémoire et l'enchaînement des faits commençait à être bien établi. Il ne redoutait plus de voir la porte s'ouvrir et les interrogatoires reprendre. La dernière séance avait été particulièrement fructueuse. On lui avait montré dans le désordre des photos de femmes. Il devait en extraire les clichés correspondants à celle qu'il avait aperçue près du pont, ce jour-là. En dépit des pièges qu'on lui tendait, il n'avait fait aucune erreur.

Ses geôliers s'étaient montrés très contents de lui et lui avaient promis une bonne surprise. Cependant, tout n'avait pas été parfait. Lorsqu'on lui mit sous les yeux une photo le montrant attablé à une terrasse de café, en compagnie du tueur parlant à un homme de dos, il fut incapable de dire qui était cet homme et où et à quelle occasion le cliché avait été pris. Les visages de ses gardiens se fermèrent et il songea qu'il venait de compromettre sa libération. Il s'en voulait. Ce café ne lui était pas inconnu. C'était celui où il se rendait avec Petruccio après les répétitions.

Il avait voulu rectifier après. Mais cela ne semblait pas les satisfaire. C'était de sa faute. Il avait mal répondu et tout ce qu'il avait dit ensuite pour se rattraper était mis en doute. C'était normal, après ce qu'il avait fait. Il ne devrait pas refaire cette erreur. D'autant que cette photo était la preuve que s'il avait accepté de conduire le tueur, c'était forcément à la demande de cet homme inconnu et non de sa propre initiative, puisqu'il ne le connaissait pas avant. C'était la vérité. Mais s'il s'embrouillait encore dans ses explications, personne ne le croirait et il serait condamné bien plus sévèrement.

Évidemment, il n'était pour rien dans cette affaire. Le tueur avait bien caché son jeu. Ils l'avaient admis, et c'est pour ça qu'il allait bientôt être libéré.

La porte s'ouvrit. L'homme ne la referma pas.

Le prisonnier en conclut qu'il avait acquis la confiance de ses geôliers. Il allait bénéficier d'une nouvelle chance. Il ne fallait pas qu'il la laisse passer.

— Assieds-toi ! Tu vas bientôt sortir ! Tu es prêt... Mais avant cela, il nous reste quelques détails à régler.

Ferrand hocha la tête. Il était confiant.

— Petruccio aussi ?

— Bien sûr...

La bonne nouvelle fut suivie d'une douche froide à laquelle il ne s'attendait pas...

— Lorsque nous t'avons ramassé, tu étais complètement ivre. Avec qui étais-tu ?

L'homme blêmit d'un coup. Ce n'était pas possible. Il n'était pas ce qu'on appelle un ascète. Néanmoins, il avait pris des habitudes de vie et ne buvait que rarement de l'alcool.

— Était-ce un nouveau piège destiné à tester sa sincérité ?

— Je ne sais plus. Je ne bois jamais. Je ne sais ce qui m'est arrivé...

L'homme prit quelques notes. Il ne paraissait pas trop irrité par le flou de la réponse. Ferrand respira mieux. L'interrogatoire reprit et il fut soulagé que cet épisode malheureux ne semble pas avoir de déplaisantes conséquences.

— Tu vas être remis en liberté. La police te recherche. Tu seras arrêté. Probablement confié à un juge. Nous ne pouvons pas intervenir pour t'aider. Tu devras déclarer que tu ignores qui nous sommes. Tu diras que tu t'es évadé. Que ton gardien avait inexplicablement oublié de bloquer la porte de ta cellule et que tu t'es enfui. Le juge va t'interroger, chercher à te mettre en difficulté. Tu devras dire toute la vérité sur le rôle que tu as joué dans la fusillade du quartier du Pont.

Ferrand indiqua qu'il suivrait ces instructions à la lettre. Il avait été abusé et ignorait quels étaient les projets du tueur fou lorsque celui-ci lui a demandé de le conduire sur les lieux de la fusillade. C'était la seule chose à faire pour bénéficier de la clémence de la justice.

Sa sortie était assurément programmée pour le lendemain. Le repas à venir serait le dernier, la nuit à venir serait la dernière passée dans cet endroit horrible. Il ne fut pas déçu. En plus d'une double ration de lard, il eut droit à de la gelée de groseille dans une barquette en plastique de 20 grammes, semblable à celles que l'on trouve dans les avions...

Chapitre 41

Le ton du message audio laissé par le procureur général sur le portable de Miller ne laissait pas de place au doute. Le magistrat avait été clair : il était hors de question de communiquer avec la presse à propos de l'absence inexplicquée de Gilles Ferrand. D'autant qu'aucune revendication, aucune demande de rançon n'était parvenue à ses proches. Thomas commençait à s'inquiéter sérieusement de la psychose qui menaçait de s'emparer des habitants de Vilnot. L'agitation générée par les déclarations du presque homonyme du disparu, le conseiller Ferrandi n'était pas étrangère à sa décision.

Je remarquais que le comportement de Planquet se modifiait de jour en jour. Sans doute était-il heureux de ne plus être seulement la risée du commissariat. Lorsque Miller m'annonça qu'il avait décidé de l'associer à Roquette dans la mission de sécurisation du couple Racquam, il me parut évident que mon futé patron avait décidé de se débarrasser de Roquette tout en collant un mouchard à ses basques. Je doutais néanmoins que ce plan réussisse. Roquette méprisait Planquet et ne lui confiait que des tâches subalternes. Planquet ne protestait jamais. Même lorsqu'il se retrouva à sécuriser les douches et les sous-sols réservés au personnel de la maintenance et à celui du service de nettoyage.

Planquet n'était certainement pas prédestiné à être flic. Sorte de Pierrot la lune mélancolique, méditatif, solitaire, Planquet semblait toujours errer entre ciel et poussière, le regard perdu dans les étoiles...

L'arrivée de Miller changeait le cours de sa vie. Lilian Planquet allait probablement devenir un très bon flic. Grand échalas frisé comme un mouton, il attirait spontanément la sympathie de tous ceux qui ne plaçaient pas la force, le muscle, la soif du pouvoir et la perversité au panthéon des valeurs universelles.

On l'aura compris, Pierrot la lune n'était pas un imbécile.

Pour preuve, Roquette ne se serait probablement pas intéressé à la scène balzacienne que Lilian nous rapporta.

Les rapports sociaux dans les sous-sols de l'Hôtel de Ville de Vilnot fleuraient bon le XIXème siècle. Le traitement réservé aux petites mains qui y œuvraient ressemblait à s'y méprendre à celui des journaliers, décrit par Émile Zola et quelques autres. Un petit monde d'invisibles, corvéables à merci. Nul ne se méfiait d'eux. Ils n'existaient pas.

Planquet observait, discutait, prenait des notes. Lui aussi avait fini par devenir transparent, inoffensif... Il nous raconta avec force détails le comportement quasi pithiatique d'une femme de ménage confrontée à Madame Frachon, ci-devant garante du bon fonctionnement du service, sorte de père fouettard en jupon pour petit personnel.

Son sens aigu de l'observation l'amena à envisager qu'une minuscule opportunité existait de ce côté-là.

La crainte que cette femme éprouvait n'avait rien de naturelle. L'inquiétude légitime de tout employé confronté au risque de perdre sa place n'expliquait pas tout. Planquet en était venu à penser et inconsciemment à espérer qu'une autre raison, plus impérieuse encore, expliquait son

attitude. Une chose paraissait évidente : s'il s'était agi d'une histoire d'insuffisance de travail ou des malfaçons, elle aurait été virée sans ménagement et remplacée sans autre forme de procès.

Il finit par nous convaincre que l'émoi éprouvé par cette employée subalterne provenait d'autre chose que de l'appréhension occasionnée par la perspective de se voir réprimandée pour bavardage avec ses collègues ou autre broutille de cet acabit. Il n'était pas impossible qu'elle détienne un secret ou qu'elle eut connaissance d'une information qui justifiait son maintien à son poste de travail autant que sa crainte d'être prise en défaut.

Planquet avait repéré qu'il n'était apparemment pas la seule personne à s'intéresser à la malheureuse. Tout en travaillant, une grande jeune femme blonde à la peau mate observait également la scène d'un œil attentif.

J'en concluais qu'une conversation discrète avec la femme de ménage s'imposait au plus tôt avant que d'autres aient la même idée. Il faudrait se montrer à la fois rassurant et suffisamment convaincant auprès de cette pauvre femme pour qu'elle ne soit pas tentée de tout révéler à ses patrons.

Le plus simple et le moins risqué était de connaître ses horaires de travail et de la filer jusqu'à son domicile. Planquet s'y colla, puis me donna rendez-vous pour que je prenne le relais..

*

Par chance, ce jour-là, Madame Da Silva terminait son travail à quinze heures. Elle prit le bus comme d'habitude, et après deux changements descendit au centre commercial « Créteil Soleil » pour faire quelques courses. Elle ne semblait pas trop pressée. J'en conclus que sa journée était finie et qu'elle rentrerait chez elle, une fois ses commissions terminées. Je la suivis ensuite sans difficulté jusqu'à son domicile. Elle ne se méfiait pas. Elle habitait, à moins d'un quart d'heure de marche, dans une des tours construites à la hâte dans les années soixante-dix. Vingt ans après leur construction, on pouvait déjà constater qu'elles avaient vieilli beaucoup trop vite. Depuis leur état ne s'était pas amélioré. On était loin des quartiers pimpants de Vilnot et je me surpris à apprécier le travail de rénovation urbaine effectué par le maire. Je franchis le sas d'entrée à sa suite, et pénétrai dans l'ascenseur en pressant le pas. J'eus alors un moment d'inquiétude lorsque je sentis son regard m'inspecter de la tête aux pieds. Puis, je me rassurai en songeant qu'il était impossible qu'elle connaisse tous les occupants de l'immense bâtiment. Je répondis à son attention par un signe « bonjour » de la tête. La femme appuya sur le bouton du seizième étage dont le marquage était à moitié effacé.

Je fis de même en choisissant d'arriver trois étages au dessus. Le panneau coulissa et l'ascenseur s'ébranla par à-coups jusqu'au moment où la vitesse se stabilisa.

Le moment délicat ne fut pas long à attendre. La double porte s'ouvrit, donnant sur le palier du seizième. La femme prit son cabas et sortit. J'attendis qu'elle fasse quelques mètres et je m'extrais à mon tour de l'ascenseur, juste avant que les portes ne se referment.

La femme se retourna affolée.

— Qui êtes-vous ?... Que me voulez-vous ?

— Ne craignez rien ! Je veux simplement vous parler. Ici ou dans un lieu public. Comme vous le préférez. Je suis inspecteur délégué à l'inspection du travail...

La femme m'inspecta à nouveau sur toutes les coutures. Puis son regard se détourna vers les portes des logements les plus accessibles. Je crains qu'elle ne se précipite pour tambouriner sur l'une d'elles. Il fit un pas en arrière.

— Je veux vous parler de votre travail. C'est tout...

— Que me voulez-vous ?

— Je souhaiterais que nous parlions en toute discrétion de votre activité à la mairie de Vilnot.

— Comment savez-vous que j'habite ici ?

— En consultant le registre du personnel, tout simplement.

— Alors pourquoi ne pas m'avoir prévenu de votre visite ?

— Elle est confidentielle, et je ne pouvais prendre le risque que vous l'ébruities.

La femme mit la main dans sa poche et sortit ses clefs.

— Je préfère que nous parlions chez moi. Mais je vous préviens, j'ai pas beaucoup de temps. Je dois aller chercher mon fils qui est handicapé. Entrez !

Génial, ça marchait ! Je ne me fis pas prier et j'adoptai une attitude réservée propre à rassurer cette pauvre femme.

— Je vis seule avec mon fils. Mon mari est mort. Cancer du poumon. Cela devait arriver. Il fumait beaucoup trop. Il fumait même dans le lit.

— C'est triste.

— Pour ça oui. Il m'a laissé seule avec Dino qui est handicapé de naissance. Il souffre de dystrophie musculaire au niveau des jambes. C'est pas de chance. Les médecins disent qu'il faut que les deux parents soient porteurs d'un gène anormal, mais que la maladie ne se manifeste pas chez eux. C'est lorsque l'enfant hérite à la fois du gène anormal provenant de son père et de celui de sa mère qu'il développe la maladie.

— Depuis quand travaillez-vous à la mairie de Vilnot ?

— Sept ans ! Quand mon mari est mort, j'ai dû travailler. Il était artisan maçon, plombier et électricien aussi. Il gagnait bien sa vie. On voulait habiter près de Vilnot car il disait qu'il y avait du bon travail à aller chercher. Il avait travaillé pour le maire... Chez lui !... C'est beau partout... Après sa mort, je me suis retrouvée ici.

— C'est lui qui vous a fait entrer à la mairie ?

— Non ! Il y a seulement six mois que j'y travaille. Avant je faisais le ménage pour les Racquam, dans leur belle maison. Et aussi dans des appartements qui leur appartenaient et qu'ils louaient à des étudiants. Mais j'étais déjà payée par la mairie. C'est pour ça qu'ils m'ont gardé.

— Que s'est-il passé pour qu'ils choisissent de ne pas vous conserver à leur service personnel après presque sept ans ?

La femme de ménage se mordit les lèvres. Elle en avait trop dit et ne savait plus comment s'en sortir.

— Rien du tout. C'est comme ça... C'est tout.

— Madame Da Silva. Vous devez me répondre ! Était-ce en rapport avec la qualité de votre travail ?

— Non... Non... Excusez-moi, mais je dois aller chercher mon fils, il est l'heure.

C'était le moment du quitte ou double !

— Alors, je vous accompagne. Je dois savoir pourquoi ce changement d'affectation s'est produit !

— Si on apprend que je vous ai parlé, je serais licenciée et alors, comment je ferai pour payer de quoi vivre avec Dino qui me coûte très cher ? Je vous en supplie...

— Personne n'en saura jamais rien si vous me le dites maintenant. Autrement, je serais obligé de convoquer le maire...

Le visage de la femme s'empourpra et je crus qu'elle allait suffoquer. J'avais honte de ce que je lui faisais subir.

— Ne faites pas ça ! Je vais tout vous dire. Mais promettez-moi de n'en parler à personne. Il n'y a rien de mal. Seulement qu'en faisant le ménage, je suis tombée sur des papiers médicaux, une analyse d'urine, et des radios. J'ai vu l'entête de l'hôpital et le nom du service. J'ai pas pu m'empêcher, j'ai lu.

— C'était pour qui, ces radios...

— Pour Monsieur Raoul. J'ai tout de suite compris. Il a un cancer. C'est très grave. Personne ne le sait...

— Et que s'est-il passé ?

— Madame était rentrée. Je ne l'attendais pas. Elle m'a surpris. Le lendemain, j'ai été convoquée. Ils m'ont donné une dernière chance. S'ils apprennent que j'ai parlé, je suis virée.

— Pourquoi ne pas chercher du travail ailleurs ?

— C'est pas facile avec Dino. Ils m'ont arrangé les horaires en fonction de lui. Ça me permet aussi de faire un deuxième travail dans un entrepôt près d'ici, le soir. Ça complète...

J'en savais assez pour le moment. L'intuition de Planquet s'était avérée gagnante. Nous avions autant intérêt que cette brave femme à ce que notre conversation reste secrète. Il était trop tôt pour tenter d'en savoir davantage.

Je la rassurai quant à ma discrétion, mais l'avertis qu'une seconde visite était prévisible. Pauvre femme. Je n'étais pas fier de ce que je venais de faire.

Chapitre 42

Lundi 18 mai,

Zwiiiiss !...Zwiiiiss !... Zwiiiiss ! Zwiiiissss !!

J'avais bien peu dormi. Toute la nuit avait été consacrée à tenter de découvrir des points communs à chacun des évènements survenus depuis mon arrivée à Vilnot.

Pong ! Pong ! Pong ! Zwiiiiss !... Zwiiiiss ! Zwiiiissss !!

Le réveil promettait d'être agité et je mourrai de faim. Un rapide coup d'œil à travers l'œilleton m'incita à me concentrer sur l'essentiel... C'était Miller. J'ouvris en caleçon.

— Désolé de vous réveiller aux aurores, Valente. J'ai des nouvelles qui vont t'intéresser ! Habille-toi en vitesse, et allons faire un tour, profiter des premiers jours de vrai printemps...

J'enfilai un jogging et des baskets et nous dévalâmes les escaliers.

Sans nul doute inspiré par les élans poétiques de mon patron, je proposais de pousser jusqu'au square des Batignolles. Un cadre bucolique où nos conversations ne risquaient pas d'être écoutées par des oreilles indiscrètes. Vu le raffut du diable que faisaient dès les premières lueurs du jour, canards, cygnes, poules d'eau, et autres palmipèdes. Sans compter la cascade !... Cela nous changerait des bords de Marne...

Un quartier sympa que j'avais appris à aimer. Et où je songeais à m'installer en dépit de l'éloignement par rapport à Vilnot.

Le commissaire avait l'humeur morose. Preuve irréfutable s'il en était : Il ne portait pas sa splendide veste moutarde, mais une vieille doudoune. Grise et encore plus laide...

Ce matin, faisait doux, presque anormalement chaud pour la saison, un vrai matin de printemps. Les rues s'animaient déjà. Les premiers badauds contemplaient les commerçants s'affairant autour de leurs étals. Tout un petit monde qui faisait le charme de ce quartier que je rechignais à quitter en dépit du manque de confort du studio de Lina.

Dix minutes plus tard, Miller me proposa de nous asseoir au bord du cours d'eau qui traversait le parc. Je n'allais pas tarder à apprendre ce qui le rendait si soucieux.

— Un individu a été ramassé par les hommes du commissaire De La Presse, hier matin. Il était complètement ivre, écroulé sur son volant, en plein milieu d'un carrefour ! Selon toute vraisemblance, il s'agirait du comédien dont Magda Gatzé nous a signalé la disparition... Il avait un gramme quarante d'alcool dans le sang !

— Selon elle, il n'en buvait pas une goutte...

— Une goutte, non ! Elle a raison ! Il a très certainement absorbé beaucoup plus qu'une goutte pour se mettre dans l'état lamentable où on l'a trouvé. Ses vêtements étaient maculés de whisky et de vin rouge.

— Comment l'avez vous appris ?

— Par De La Presse. Il était trop heureux d'avoir mis la main dessus le premier... Tiens, lis : voici une copie de ses premières déclarations.

Ce que j'y trouvai me laissa sans voix.

Non seulement il n'était pas douteux que le comédien, metteur en scène génial, d'après sa petite amie, fut ivre mort lorsque les policiers l'arrêtèrent pour l'emmener en cellule de dégrisement, mais au réveil, il admit d'emblée, qu'il se trouvait dans le même état au moment où il fut kidnappé.

Le portrait-robot réalisé par Djouri avait été largement diffusé dans tous les commissariats d'Île de France. Lorsqu'on l'interrogea Ferrand sur son éventuelle participation à la fusillade du quartier du pont, il reconnut être le conducteur du véhicule qui déposa l'homme soupçonné d'avoir tiré sur Iliev et les autres. Validant ainsi la déposition du seul témoin oculaire de l'affaire. Ses réponses ne brillaient pas par leur cohérence. On lui demanda s'il avait déjà vu cette personne auparavant ? Il

répondit sans hésiter que non. On lui demanda ensuite s'il s'était aperçu qu'un témoin l'avait repéré et le dévisageait, ce jour-là ? Il avoua aussitôt que oui. De même, il identifia Samira Djouri sans hésitation lorsqu'on lui présenta une photo d'elle mélangée à cinq autres photos de visages féminins.

J'en restais sidéré un long moment. Les canards rigolaient...

Je ressassais ces déclarations jusqu'au moment où je dus en accepter la réalité.

— C'est invraisemblable...

— Ce ne semble pas être l'avis de De La Presse. D'autant que les révélations de Ferrand ne s'arrêtent pas là. Lorsque mon collègue lui a demandé où et comment il a rencontré le tueur pour la première fois, il a déclaré ne plus se souvenir exactement... Par contre, il se remémorait parfaitement s'être attablé avec lui à la terrasse d'un café en compagnie d'un troisième homme dont il ne se rappelait pas l'identité ... Comprenne qui pourra...

— ...

— As-tu entendu ce que je viens de te dire ?

— Ce n'est pas crédible !...

— Pour le moment, tout concorde... Il faudra attendre que sa mémoire lui revienne complètement. Selon De La Presse, il a paru être totalement sur courant alternatif. Certains détails sont clairs dans sa tête, alors que des séquences entières semblent avoir sombré dans l'oubli le plus profond.

— À quoi penses-tu ?

— Aux ravages que peut faire l'alcool !... Il a été incapable de dire à quelle occasion il s'est trouvé en compagnie du tueur. Ni pourquoi il a conduit ce type au pont de Vilnot. Il a déclaré qu'il avait sans doute voulu rendre service et que bien sûr il ignorait qui cet homme était réellement.

— Enfin une parole sensée...

— Qui ne suffira pas au juge Lourdey... Il m'attend à 14 h 00, en compagnie de De La Presse, dans son bureau, au palais de justice de Créteil. Je souhaiterais que vous m'y accompagniez, Valente...

— Je le croyais lent et méticuleux ?...

— L'affaire va être fortement médiatisée... Cela a dû le motiver...

— Et De La Presse ?

— Nous allons collaborer !... À lui l'enquête sur l'enlèvement et la séquestration de Ferrand, à moi celle du tueur fou... À moins que je n'en sois dessaisi à son profit. Cela conviendrait bien à ce bon Mozar. Mais voilà... Lourdey n'apprécie pas plus De La Presse qu'il ne m'affectionne. De La Presse l'opprime. Il fait partie de ces vieilles familles d'aristocrates, serviteurs de l'état de père en fils, sans le sou, mais avec beaucoup de principes ! Alors, je crois que Lourdey préfère encore mes origines roturières et provinciales.

Je me gardais bien de relever...

14 h 00, Palais de Justice de Créteil.

De La Presse paraissait décidé à mener l'affaire rondement. Il me salua d'un signe de tête et me tourna le dos. J'étais quantité négligeable. À peine arrivé, il tendit à Miller une chemise contenant l'intégralité des déclarations de Ferrand. Avec les comédiens, il fallait s'attendre aux coups de théâtre ! Gilles Ferrand n'échappait pas à la règle. Comme beaucoup de ses pairs, il était surtout connu par son nom de scène. Miller faillit s'étrangler quand il vit qu'en réalité, il s'appelait Gilio Ferrandi !!

L'huissier les pria d'attendre dans le couloir sans s'éloigner. Le juge avait eu une matinée chargée qui s'était terminée fort tardivement. Il fallait patienter. De La Presse déclara qu'il reviendrait plus tard et chargea Miller d'avertir le juge au cas où celui-ci ferait son apparition avant son retour.

Le patron me regarda d'un air malicieux.

— Que pensez-vous de cela, Valente ? Le complice du tueur fou ne serait ainsi qu'un sale petit rital. Honteux de l'être par-dessus le marché.

Je n'en pensais rien de bon ! Je m'accorderais facilement le droit de traiter de ritals les Italiens de France, mais je n'appréciais pas qu'un non italien le fasse.

Miller rigola franchement de ma bouderie.

— Rital ! Rital ! Rital ! J'en connais un qui va être ravi de cette homonymie ! Et en plus avec un black !

— Un demi-black !...

— Il ne sera pas furieux à moitié ! Nous allons nous régaler ! J'attends avec impatience de voir comment notre Franck Ferrandi va s'y prendre pour annoncer à ses électeurs qu'il n'a rien à voir avec le comédien noir de peau, alcoolique, et soupçonné de complicité de meurtre de surcroît !....

— D'autant que le saltimbanque vit avec la fille Gatzé ! Un comédien noir qui succède à Raoul Racquam dans la couche de la belle et porte le même nom que son principal rival électoral... Savoureux...

— Rital un jour, rital pour toujours !

Miller me provoquait. Je compris enfin ce qu'il cherchait à me faire dire. Franck Ferrandi n'appréciera pas de voir le portrait de son homonyme à la première page des journaux et sur les réseaux sociaux. Les rumeurs les plus absurdes allaient courir. Les Racquam devraient bien se marrer.

Cela masquait une autre réalité. Gilio Ferrandi n'était pas précisément du même bord politique que le leader local de la FNF de Rose Labruni... Il n'était pas surprenant qu'il ait voulu changer de patronyme. Restait à savoir pourquoi sa compagne ne nous en avait pas avertis ?

Quelque chose clochait cependant. Gilles Ferrand était décrié par tous ceux qui le connaissaient comme étant d'un tempérament plutôt joyeux et insouciant. Il n'avait pas le profil d'un anarchiste ni d'un terroriste. Le mobile de son enlèvement était mystérieux. Aucune revendication n'était parvenue, ni à la police, ni à la justice.

15 h 17. L'huissier prévint Miller que le juge serait de retour dans une dizaine de minutes. De La Presse s'était fait définitivement excuser.

Une demi-heure plus tard, Lourdey fit enfin son apparition.

— Prenez place rapidement, Commissaire... J'ai une journée chargée comme vous pouvez vous en rendre compte.

Miller ne fit aucun commentaire.

Lourdey étala un ensemble de prises de vues sur son bureau.

— Connaissez-vous cet endroit ?

Miller fit mine de les examiner avec soin.

— Non, Monsieur le juge...

— Spontanément, ce type de construction vous fait penser à quoi ?

— Une ancienne caserne ?...

— Tout juste ! Au cœur de la Seine et Marne. Le site est en déshérence. Les communes avoisinantes souhaiteraient en faire un lieu touristique. Il était prévu qu'une base de loisirs voit le jour sur les 60 hectares de terrain abandonné par l'armée. Cela nécessite toutefois un important travail de dépollution, une opération coûteuse qui a retardé les travaux. Le secteur est entièrement bouclé et interdit au public.

— Où voulez vous en venir, Monsieur le juge ?

— Gilles Ferrand, alias Gilio Ferrandi a spontanément reconnu les lieux de sa prétendue détention.

— C'est possible puisqu'il s'est évadé. Il aura eu tout le temps nécessaire pour mémoriser l'endroit.

— Peut-être... À moins que cette histoire d'enlèvement et de séquestration ne soit que pure invention !

— Je ne vous suis plus, Monsieur le juge... Pourquoi Ferrand aurait-il orchestré cette mise en scène ?

— Pour se créer un alibi le dédouanant de sa participation à la fusillade du pont de Vilnot.

— C'est une option que pour ma part, je ne crois pas crédible. D'autant que ses déclarations...

— Je vous comprends. Il était à peine dégrisé ! Les hommes de De La Presse auront pu lui faire dire ce qu'ils voulaient entendre. En effet, la ficelle semble un peu grosse... Toutefois, il semble bien que notre homme ait fait quelques erreurs qui me font penser que cette hypothèse n'est pas totalement absurde. L'examen de la berline qu'il conduisait lorsqu'il a été arrêté a révélé quelques détails intéressants. D'abord, il est curieux qu'il ait pu s'en emparer pour s'enfuir et qu'il n'ait pas fait l'objet de poursuites de la part de ses geôliers, Décidément forts négligents !... Qu'en dites-vous ?

— Que tout est possible...

— Bien sûr... Mais, il y a autre chose qui pourrait bien constituer une erreur en parfaite cohérence avec le caractère affabulateur du conte pour enfants qu'il a servi aux policiers. Le GPS de la berline a gardé en mémoire l'enregistrement des coordonnées de la caserne. Cet enregistrement est daté du 1^{er} mai à 20 h 03, trois jours avant la fusillade.

— Les kidnappeurs ont parfaitement pu faire le trajet et non Ferrand...

— Sauf, que seules ses empreintes ont pu être relevées ! Toutes les autres ont été soigneusement effacées ! Est-il cohérent de penser qu'un fugitif choisisse de passer du temps à effacer des empreintes à bord d'un véhicule qu'il vole pour s'enfuir ? Car vu l'état dans lequel il a été retrouvé, ses préoccupations me paraissent avoir été toutes autres. Non ! Ferrand s'est réfugié dans une cachette repérée de longue date. Trois jours avant la fusillade, il s'y est rendu pour faire une dernière vérification. Après la fusillade, il a filé s'y cacher. Son premier geste a été d'effacer les empreintes du tueur et de nettoyer la voiture de A à Z pour que rien ne puisse servir de révélateur pour une empreinte génétique.

— Ce ne sont que des conjectures.

— Alors, quelle autre explication ? D'autant que ce n'est pas sa seule erreur. Les hommes du commissaire De La presse ont fouillé la caserne de fond en comble. Monsieur Ferrand nous a décrit une cellule dans laquelle se trouvait une sorte de cylindre métallique, à usage de réserve d'eau dans lequel il aurait été torturé. Les policiers n'en ont retrouvé aucune trace. Idem en ce qui concerne les canalisations.

— L'endroit aura été nettoyé par les ravisseurs !

— Mal ! La police scientifique est parvenue à détecter des traces d'alcool. Du whisky de la même marque que celui retrouvé sur les vêtements de Ferrand. Du vin, aussi. Et même des grains de riz dans les fissures du sol en ciment. Il s'est nourri de riz. Certainement la seule once de vérité dans ses déclarations !

— Cela ne prouve toujours rien ! Sinon que l'hypothèse d'une machination n'est pas invraisemblable.

Lourdey sourit.

— Il y a également ceci, trouvé au sol à une dizaine de mètres à l'extérieur du bâtiment, une photo de femme, prise au travers du pare-brise d'une voiture.

Le magistrat en déposa un agrandissement d'un geste martial et triomphant, recouvrant les autres clichés.

— Il s'agit de Samira Djouri.

— Que d'indices ! Presque trop... Si machination il y a, ceux qui l'ont conçu n'ont pas lésiné. Des fois que la police scientifique en rate un, un autre était là pour rattraper leur oubli !...

Lourdey ne goûta pas l'humour de Miller.

— Nous nous retrouverons à la reconstitution.

L'entretien était clos...

Chapitre 43

Mardi 19 mai,

Zig, Zig, Zig...

Depuis combien de temps le vibreur de mon téléphone grésillait-il sous mon oreiller ? 6 h 14 ! C'était indécemment de réveiller les gens à une heure pareille ! ... Miller à nouveau ! Les initiales

« H&M » s'affichèrent sur l'écran. J'avais imaginé ce subterfuge pour dérouter les indiscrets. Hélas, il fallait que je décroche.

Une voix déterminée mit une fin définitive à ma nuit.

— Désolé pour ta grasse matinée, mais les événements se précipitent. On vient de localiser Djouri. J'ai pensé que ça pourrait t'intéresser.

Comme je restais un instant sans réagir. La voix se fit plus incisive.

— Elle est convoquée à quatorze heures par Lourdey !

— Oui...

Miller s'attendait à tout, sauf à pareille atonie.

— Ça ne va pas ? Tu es malade ou quoi ?

Cette fois-ci, une voix agacée vint récompenser ses efforts. J'étais crevé et pas loin de penser qu'un autre ferait tout aussi bien l'affaire.

— Cela fait des jours et des jours qu'on la cherche et qu'on court partout pour rien, et elle réapparaît comme par miracle le jour « J » ! Qui l'a retrouvé ?

— De La Presse. Hier soir... Elle s'est présentée spontanément à son commissariat... Rien d'étonnant à cela !... Les photos de Ferrand, affalé sur son volant, puis traîné jusqu'au fourgon par deux policiers, ont commencé à circuler sur les réseaux sociaux. Elle dit avoir reconnu la photo du conducteur qui « *lui avait fait si peur* ».

— Quelle bonne âme ! Si tous les témoins déployaient un tel sens civique, les malfrats n'auraient plus qu'à bien se tenir...

— Tu disposes d'environ quatre heures. De La Presse a eu l'idée géniale de lui demander de laisser son portable ouvert. Ce sera facile de la localiser. On sait déjà qu'elle a dormi à l'Ibis qui fait face à la résidence des Pins.

« *De mieux en mieux...* »

— Punaise !... Quel changement ! Rien à voir avec les foyers pour immigrés qu'elle avait soi-disant l'habitude de fréquenter ! Je file là-bas. Et puisqu'ils ont eu l'idée lumineuse de faire circuler des photos sur internet, on va pouvoir enrichir le site ! Histoire que les gens s'intéressent aux contradictions de la dame !!

Je fonçai chez Avis-Batignolles louer un 4x4 aux vitres teintées noires et, une demi-heure plus tard, me garais sur le parking de l'hôtel où Djouri était censée avoir passé la nuit. L'attente allait commencer. C'est tout ce que je détestais dans ce métier. Les heures interminables à planquer, le plus souvent pour rien. J'ouvris le coffre et m'y glissai subrepticement. De ce point d'observation, je pouvais contrôler les allées et venues sans me faire repérer. Il me suffisait de pointer une mini-caméra en direction de l'entrée de l'hôtel et de me caler le plus confortablement possible.

Il ne fallut pas plus de dix minutes avant que mon dos ne se rappelle à mon bon souvenir... Je n'avais jamais été très souple et supportais mal de rester replié comme une cocotte en papier pendant des heures.

La silhouette d'une femme blonde d'une quarantaine d'années se profila derrière le sas vitré donnant accès à l'hôtel. Elle semblait attendre quelque chose ou quelqu'un avant de sortir, à moins qu'elle ne scrute les alentours. Elle focalisa mon attention. À l'évidence, ce n'était pas Djouri. La femme était plutôt grande et mince. Sur les photographies de Djouri, laissées par Miller, celle-ci était brune, de taille moyenne, et légèrement enveloppée.

Après quelques secondes d'hésitation, la femme blonde poussa enfin la porte de sortie de l'hôtel, descendit précipitamment les quatre marches du perron et longea le chemin empierré dissimulé entre le bâtiment et l'arrière des véhicules garés. Elle avançait tête basse, le regard dirigé vers ses chaussures.

Les clignotants d'une berline de bonne facture se mirent à clignoter. La femme jeta un furtif regard à 360° et retrouva la porte arrière. En un éclair, elle disparut de mon champ de vision. J'imaginai qu'elle avait dû s'allonger sur la banquette. Si Djouri avait assisté à la fin de la scène sans en connaître le commencement, elle aurait pu imaginer être surveillé, et tout aurait capoté ! En ce qui concerne l'inconnue, la suite du scénario devenait prévisible. De fait, trois minutes plus tard un homme d'une cinquantaine d'années dévala le perron de l'hôtel et se dirigea vers la berline d'un pas

ferme. Je saisis son regard au passage. L'homme était aux aguets. Les feux de la berline se mirent à clignoter à nouveau. Il s'installa à son volant et la confortable automobile quitta le parking en roulant au pas, avant de disparaître rapidement une fois franchi le portail du parking.

Je me sentis replongé deux années en arrière lorsque je rencontrais Linda en cachette. L'aventure fit rapidement long feu. J'eus un éphémère coup de blues.

Les circonstances ne me permirent pas de m'attendrir sur mon sort. Djouri se présenta sur le perron à son tour, accompagnée d'un molosse équipé de magnifiques bacchantes grisonnantes. Hormis le fait que les yeux du garde du corps étaient masqués par d'épaisses lunettes, l'homme ne craignait visiblement pas d'être repéré.

Le molosse prit place au volant d'une Clio vert pâle, et sa passagère s'installa à ses côtés. Ni l'un ni l'autre n'avaient de bagages. J'en conclus qu'ils avaient décidé de garder la chambre, et renonçai à les suivre. Il y avait mieux à faire. Au prix de quelques contorsions, je repris la place habituellement dévolue au chauffeur, me recoiffai à l'aide du rétroviseur intérieur et préparai une enveloppe non timbrée au nom de Samira Djouri.

Mon plan était simple. Son succès supposait qu'elle n'ait pas la mauvaise idée de faire demi-tour pour retourner à la chambre, chercher un tube de rouge à lèvres oublié ou pour n'importe quel autre motif...

Je me présentai à l'accueil avec, à la main, une enveloppe, au nom de Samira Djouri, remplie pour l'occasion de tracts publicitaires. Le réceptionniste, l'air contrit, m'informa que Madame Djouri avait quitté l'hôtel depuis peu. À ces mots, tous les malheurs du monde semblèrent se donner rendez-vous sur mon visage. Le réceptionniste secoua la tête et prit l'enveloppe en affichant un air compatissant. Bonne pâte, il m'assura que la destinataire serait avertie du dépôt dès son retour, puis glissa l'enveloppe dans une case sur laquelle était imprimé en rouge et or le numéro « 421 ».

Je le remerciai chaleureusement et me dirigeai vers les ascenseurs.

Au quatrième, les caméristes étaient déjà à l'œuvre pour remettre en ordre les chambres occupées par les hommes d'affaires partis dès le petit matin. Je me présentai devant la « 421 » et cherchai désespérément ma clef, l'air épuisé à l'idée de devoir redescendre à la réception. Puis je fis demi-tour et m'éloignai quand j'entendis le « *Monsieur !...* » salvateur que j'escomptais, une femme d'étage se proposa pour ouvrir avec son passe.

— Normalement, je n'ai pas le droit...

Je la remerciai chaleureusement.

— Je serai muet comme une carpe ! Ne craignez rien...

Le lit n'était pas fait. De toute évidence, Djouri avait dormi seule. Sur un minuscule bureau, des photos étaient empilées. Une du commissaire Miller, plusieurs photos de Ferrand, et même la mienne, avec de brefs commentaires : Qui nous étions et nos habitudes. Une autre encore : un café avec terrasse.

Dans l'une des valises, je retrouvai la tenue dans laquelle Djouri était apparue au commissariat de De La presse et d'autres vêtements plus classiques, ainsi que deux paires de chaussures. Rien ne semblait être dissimulé au regard des curieux, à commencer par celui des femmes de chambre.

Je vérifiai que le carton « Do Not Disturb » était en place, et me mis en devoir de procéder à une fouille minutieuse et systématique des lieux.

Une fenêtre étroite donnait sur le parking principal. Celui-ci se vidait peu à peu. Le chemin empierré utilisé par la femme blonde était, à présent, totalement offert aux regards. L'examen de la literie et des placards se révéla infructueux. C'était trop bête d'être là et de ne rien trouver. J'entrepris une fouille méticuleuse de la salle de bains. Sans plus de succès. J'allais devoir me résigner à me contenter de mon maigre butin...

Le bruit d'une carte perforée introduite dans la serrure me fit sursauter. La chambre était sens dessus dessous. Inutile d'espérer trouver une cachette. Deux hommes firent irruption dans mon champ visuel. Le plus jeune, de loin le plus robuste des deux, ne devait guère avoir plus de dix-sept ou dix-huit ans. Une belle gueule de carnassier. Un animal sauvage, la bave aux lèvres. Véritable condensé de muscles saillants que l'on soupçonne être alimenté par des torrents de sang bouillonnant. Dans son sillage, son acolyte plus âgé, se profilait telle une ombre furtive. Petit,

malingre, quasi maladif. L'ombre prit position contre la porte, tandis que la bête balayait la pièce des yeux pour débusquer l'intrus.

Je n'eus pas le temps d'examiner davantage le deuxième arrivant. Un scintillement recentra mon regard en direction du jeune fauve au sang chaud. Un poing américain en inox flamboyait dans sa main sous l'effet des rayons du soleil levant. Un frisson glacial me parcourut le corps. L'autre m'avait repéré. Tel les grands carnassiers terrestres qui se précipitent sur leurs proies pour briser leurs vertèbres ou les tuer par étouffement, le jeune fauve n'attendait que le moment propice pour jaillir sur sa victime désignée. Nos regards se croisèrent. Étrangement, le jeune homme ne semblait ressentir aucune émotion.

J'avais déjà eu maille à partir avec ce genre d'individus. Ils avaient une tâche à accomplir, et devaient s'en acquitter. Point barre ! Il était de ceux-là.

Hors de question de fuir par une fenêtre. Du quatrième, mes espoirs de survie étaient infimes. De toute façon, je n'avais aucune chance d'y parvenir. J'allais devoir accepter le combat. À ce jeu stupide, Je n'étais pas le premier venu. Pendant mon adolescence, j'avais été un honnête karatéka et les techniques de combat rapproché m'étaient familières. Je ne partais pas battu d'avance. Non ! C'était autre chose. J'allais combattre pour ma vie contre un adversaire indifférent à la sienne propre. Je me dis que ce que je ressentais devait être analogue à ce qu'avaient éprouvé les marins américains sous la menace des aviateurs kamikazes japonais.

Je m'emparai d'un minuscule tabouret pour m'en servir de bouclier. Le fauve tourna son regard vers le malingre et attendit que celui-ci cligne des yeux en signe d'approbation avant de déclencher les hostilités. Le feu vert donné, il se rua droit sur sa proie, décochant un violent swing du gauche destiné à éliminer l'ultime protection de sa victime. Je parvins à esquiver, récoltant au passage un coup furieux dans le bas-ventre et un autre dans la cuisse gauche. J'étais à présent pleinement dans l'action. Le sauvage fonça à nouveau, le bras gauche replié pour protéger son visage, le droit levé au-dessus de la tête, prêt à frapper de son poing de fer. Je savais que reculer signifiait capituler. J'entrai dans le corps à corps, seul moyen d'éviter le massacre. Les coups s'abattirent sur mon dos et mes cotes. Nous roulâmes au sol. Le sauvage m'attrapa à la gorge et voulut me frapper à la tête. Dans un mouvement désespéré, la proie, en l'occurrence, moi, se dégagea au prix d'une épaule en lambeaux. Coup de chance, dans le même instant, mon talon droit trouva la mâchoire du prédateur sur sa route. J'en profitai pour me redresser et décochai à mon tour un rude coup de genoux dans la poitrine de mon adversaire. Je me crus sauvé. Soite prétention... C'était sans compter sans l'énergie destructrice du carnassier vexé. Une pluie de coups s'abattit sur moi et je tombai à la renverse.

Le bras armé du fauve allait frapper à nouveau, quand il aperçut le malingre valser sous la pression de la porte d'entrée, brutalement ouverte.

Miracle ! Du bord du gouffre, je vis avec soulagement surgir la cavalerie sous la forme de deux vigiles alertés par le fracas du combat. Le fauve cogna sa victime une dernière fois et se jeta contre les vigiles. Le plus courageux tenta de s'interposer et reçut un coup à la tempe. Il s'effondra. Horreur ! Je compris instantanément ce qui venait de se passer. Une mare de sang se répandit sur la moquette. Le malingre fit un signe. Les deux hommes filèrent pendant que le deuxième vigile affolé appelait un dérisoire SAMU.

Il y avait du sang partout. C'était une abomination. Un meurtre odieux et inutile.

Si le sauvage était fiché, il serait aisé de l'identifier. Ce serait plus difficile pour le malingre. Il portait des gants et à défaut d'un providentiel débris organique, il ne resterait que les caméras de surveillance de l'hôtel pour le confondre.

J'éprouvai à présent les pires difficultés pour marcher. Je n'étais plus qu'un puzzle de plaies ouvertes et d'hématomes.

Soudainement, il me sembla être victime d'hallucinations. Il m'avait semblé apercevoir une femme blonde aux cheveux longs se précipitant dans l'escalier de secours. J'aurai juré qu'il s'agissait de la jeune femme qui observait le manège entre Madame Frachon et la femme de ménage, et que Planquet avait eu la bonne idée de prendre discrètement en photo. Renseignements pris auprès de la sécurité de l'hôtel, aucune personne suspecte n'apparaissait sur les vidéos des caméras de surveillance.

Lorsque je vis Miller arriver, j'eus envie de lui sauter au cou.

Chapitre 44

Mardi 19 mai,

Le SAMU me conduisit à la clinique Sainte Claire. Chaque irrégularité dans le revêtement de la chaussée était un supplice.

C'était sans importance. Un homme avait été tué et ma responsabilité était engagée. Bien sûr, le vigile rescapé témoignerait de mon innocence. Il n'en restait pas moins que ma présence dans la chambre d'hôtel de Djouri ne pourrait être occultée. Il s'agissait du témoin principal de l'affaire du tueur fou. Je n'échapperais ni aux sanctions, ni à cette image atroce qui revenait en boucle dans ma tête.

Cinq heures plus tard...

Lorsque j'ouvris à nouveau les yeux. Toutes les parties de mon corps se mirent à l'unisson pour me rappeler les événements douloureux de la matinée. La femme blonde adultère, les photos, le sauvage et le malingre, et puis surtout, cette scène abominable, le coup porté, le sang qui gicle et le vigile qui s'écroule. Une image monstrueuse qui me revenait en boomerang en pleine figure. L'expression du regard du meurtrier à l'instant précis où le crâne du malheureux explosa. Impassible, presque flegmatique, indifférent aux conséquences de son acte.

Le malingre avait donné le signal de la retraite. En bon soldat, son fauve avait fait ce qu'il devait être fait pour exécuter promptement l'ordre qui lui avait été donné. Un frisson glacé traversa mon corps tout au long de la colonne vertébrale. Si ce malheureux vigile avait surgi dans la pièce quelques secondes plus tard, c'est autour de mon cadavre que se serait refermée la robuste fermeture éclair de la housse mortuaire.

La chambre était vide. Je me sentis soudain désorienté. Je me demandai où je me trouvais.

L'entrée de l'infirmière mit fin à mes interrogations. Le comportement de la jeune femme était empreint de distance, sinon d'indifférence. Conformément aux dispositions du règlement de l'établissement, elle se mit en devoir de réciter les impersonnelles civilités en usage lors d'une première rencontre avec un patient. Suite à quoi, elle entreprit de m'expliquer le fonctionnement du nouveau lit 3 en 1 connecté au téléphone portable du malade.

— Vous avez la faculté de le diriger comme vous le souhaitez. Dans la journée, cela vous permet de vous asseoir sans avoir à vous déplacer. Le soir, d'un simple clic, vous avez également la possibilité de basculer le fauteuil en position lit.

Je ne fis aucune remarque. Ma situation ne m'autorisait pas à prendre la moindre initiative. Ma patience fut récompensée. L'infirmière se décida à livrer quelques clefs. Je songeai que la jeune femme aurait pu faire une parfaite guide touristique ou encore travailler dans une chambre de commerce.

— Comme vous pouvez le constater, la direction de la clinique a totalement repensé l'ergonomie des chambres par rapport à ce que vous connaissiez dans la plupart des établissements. Vous bénéficiez actuellement de l'une de nos trois unités high-tech expérimentales. Comme vous pouvez vous en apercevoir, des interfaces de communication ont été intégrées pour faciliter le travail du personnel soignant. Ce petit écran nous est dédié via un badge électronique. Nous pouvons accéder directement à votre dossier médical et ainsi réaliser les prescriptions adaptées. Pour réaliser cette chambre d'hôpital du futur, l'architecture a fait l'objet d'une réflexion poussée avec un double objectif : votre sécurité et votre confort. Côté mobilier par exemple, tout a été conceptualisé avec des matières antibactériennes. Les joints et les bords des meubles sont conçus le plus lisses possible pour éviter aux microbes de s'y incruster et faciliter le nettoyage.

En haut de l'écran, j'aperçus l'objectif d'une caméra intégrée. Tout ce beau discours n'avait pour but que d'attirer mon attention sur la surveillance dont j'étais l'objet. Surveillance visuelle, et sans aucun doute sonore.

— C'est un progrès magnifique !

— Grâce à ces innovations technologiques, le patient n'est plus obligé de recourir systématiquement au personnel de la clinique et d'attendre qu'il soit disponible. Dégager le

personnel soignant des tâches secondaires, c'est tout l'intérêt de ce grand écran multifonctions, pilotable à distance. Le patient peut ainsi compter sur notre présence et plus de réactivité en cas d'urgence médicale.

Je me demandai si lors d'un éventuel prochain séjour, un robot serait mis en place pour la remplacer. À coup sûr, j'y perdrai au change... En attendant, l'infirmière poursuivit inlassablement son discours...

— Ce n'est pas tout. Le confort psychologique de nos pensionnaires profite également de ces innovations. Pour permettre aux proches de rester aux côtés de la personne hospitalisée lors de son séjour dans notre établissement, un espace accompagnant a été spécialement aménagé. Comme cette banquette lit murale. De cette manière vous pourrez accueillir à tout moment un membre de votre famille même pour la nuit.

La jeune femme n'eut pas le loisir d'en terminer. Une employée de l'administration vint annoncer l'arrivée de Miller. L'infirmière vérifia que tout était en ordre et sortit à la suite de la messagère.

Le commissaire entra en arborant un petit sourire malin.

— Veinard... Tu vas servir de cobaye pour leur nouveau concept ! Ça va te coûter chaud ! Toutes ces innovations ont un coût élevé : 200 000 euros !

Miller jeta négligemment son écharpe sur l'objectif de la caméra et approcha une chaise du lit.

— Ce sera plus intime comme ça... Je vais aller vite ! L'infirmière qui vient de sortir est une amie. Tu peux te confier à elle en toutes circonstances. Son nom est Mélinda. Je lui ai demandé de baisser au maximum l'enregistrement du son. En ce qui concerne les images, il suffit d'occulter la caméra. J'ai des nouvelles. Il se pourrait bien que la fille aperçue à l'Ibis, soit la même que Planquet a surprise en train de s'intéresser à l'engueulade de la femme de ménage. Je lui ai demandé de la surveiller. Bien m'en a pris. Il l'a vu entrer dans le bureau de Bénédicte Racquam et s'en est approché. La porte était restée mal fermée. Cette fille s'appelle Odile Fontana. Officiellement, elle travaille aux archives. Cependant, Bénédicte vient de la convier à faire le service dans une réception qu'ils vont organiser prochainement. Malheureusement, Planquet n'en a pas entendu plus sinon qu'elle a accepté... Et qu'on lui a fait signer un contrat de confidentialité pour tout ce qu'elle verra ce soir-là.

Je grinçai des dents. Mes multiples plaies n'étaient pas seules en cause.

— Que foutait-elle à l'Ibis ?

Miller se gratta le sourcil. Lorsqu'il réfléchissait, il ne pouvait s'empêcher de se gratter quelque part ou de triturer ses doigts ou mille choses encore.

— Quelque chose ne colle pas. Ça sent le traquenard ! Pourquoi les Racquam emploieraient-ils une femme qu'ils connaissent à peine pour servir dans leurs soirées, alors qu'ils disposent de tout un personnel dévoué à leur cause et qui leur est redevable d'une façon ou d'une autre ?

Je voyais parfaitement à quoi Miller pensait...

— Cette fille ne semble pas craindre Frachon qui fait régner la terreur parmi tout le petit personnel. Elle était à l'Ibis au même étage que Djouri, et maintenant, elle va servir dans une réception?... De là à penser que l'affaire du tueur fou a été manigancée par les Racquam pour se débarrasser d'Iliev et que cette Djouri n'est qu'un parfait faux témoin, il n'y a qu'un pas que je serai tenté de franchir. Cette Odile Fontana pourrait n'être qu'un de leurs complices chargé de veiller au bon déroulement des opérations...

Miller hocha la tête en signe d'approbation...

— Dans ce cas, en faisant le portrait-robot du comédien, Djouri leur permet de se débarrasser de Magda Gatzé par la même occasion. Une pierre deux coups !

Ça s'enchaînait trop bien... Il fallait que j'en sache plus sur cette fille.

— Il faut que je sorte d'ici !

— Là, pas question ! Ordre de moi ! Planquet va venir prendre ta déclaration dès que je serai sorti. En fait, je suis là pour ça. Tu vas rester ici jusqu'à samedi. Raisons médicales ! Je ne veux pas que Lourdey puisse te cuisiner. Et comme c'est un flemmard, il est certain qu'il préférera attendre que tu sois sorti plutôt que d'avoir à se déplacer.

— Si notre hypothèse est bonne, et si Bénédicte Racquam l'a conviée, c'est qu'elle a une idée derrière la tête.

Le commissaire rigola franchement !

— Elle t'a tapé dans l'Œil, ma parole ! Je vais voir ce que je peux faire... En attendant, voilà la liste des questions que Planquet va te poser et les réponses à lui donner ! En résumé, tu as été averti de la présence de Djouri à l'Ibis par un message anonyme déposé sur le pare-brise de ta voiture. Tu as cherché à la rencontrer, mais tu as fait chou blanc en arrivant à l'hôtel. Lorsque tu as demandé le numéro de la chambre au réceptionniste, tu as eu le pressentiment qu'il répondait une phrase convenue dictée par Djouri pour ne pas être dérangée. Tu es monté à la chambre. Quand tu as frappé à la porte pour entrer, tu t'es aperçu qu'elle était ouverte. Tu as craint qu'il soit arrivé quelque chose à un témoin clef. Tu as inspecté la chambre et c'est là que les deux autres te sont tombés dessus...

— Et les caméras ?

— Providentiellement hors de service... C'est fou comme ce type de matériel est peu fiable... Curieusement, les derniers enregistrements montrent qu'Odile Fontana a pénétré dans l'hôtel une quinzaine de minutes avant toi. Cinq minutes plus tard, le système de surveillance tombait en panne. De là à y voir une relation de cause à effet...

— Et le réceptionniste ?

— Je lui ai soufflé les réponses. Je n'ai pas eu de mal. Djouri lui avait également dit qu'elle ne voulait être dérangée sous aucun prétexte. Et comme elle s'est montrée particulièrement odieuse et méprisante à son égard, il ne m'a pas été difficile de lui faire comprendre où était son intérêt. Il a poussé la complaisance jusqu'à me redonner l'enveloppe remplie de pubs que tu lui avais donnée...

— La femme de chambre ?

— Aucune des caméristes interrogées par Planquet ne se souvient avoir ouvert une chambre avec son passe... Il a enregistré leurs déclarations sans pousser plus loin...

— Le juge sera plus pugnace !...

— Peut-être... Peut-être pas... Reste que tu t'es introduit dans la chambre d'autrui sans y avoir été invité... Il faudra tenir bon sur le fait que la porte de la chambre était entrouverte. D'autant que les deux malfrats ne se sont pas gênés pour prendre le même chemin... Nous verrons la stratégie à suivre le moment voulu... Pour ce qui est d'Odile Fontana, je partage ton analyse. Il y a cependant une autre hypothèse... Qu'elle travaille pour d'autres que les Racquam... Dans ce cas, il se peut qu'elle ait été repérée et que cette réception soit l'occasion de la piéger.

— Comment la dissuader de s'y rendre ?

Miller leva les mains en signe d'impuissance...

— Ni toi ni moi n'avons le pouvoir de lui interdire d'arrondir ses fins de mois en faisant le service lors d'une réception mondaine...

— Sait-on où cette petite sauterie doit avoir lieu ?

— Non...

— Non ?

*

Quelques heures plus tard, Miller apprenait que Roquette serait de la partie. Celui-ci avait insisté pour prendre deux jours de congé en retard. Miller prétextait que c'était impossible, vu qu'il était affecté à la sécurisation de l'environnement de Raoul Racquam...

Roquette vendit la mèche en échange de l'acceptation de son patron, et Miller sut ce qu'il désirait savoir. La réception devait avoir lieu au Manoir de L'Écu d'Or en Sologne. Un minibus partirait de la mairie pour prendre les extras. L'heure du départ n'était pas encore fixée. Le chauffeur du minibus les attendrait sur le parking, derrière la mairie, où se garent les véhicules des membres du personnel.

Chapitre 45

Mercredi 27 mai,

Miller passa sa tête par l'entrebâillement de la porte.

— Salut !

Oups !... Je sursautai. Mise à part mon épaule, mes blessures n'étaient plus qu'un mauvais souvenir. Ou presque... Je m'en tirai bien. Pas comme ce malheureux vigile.

— J'en ai marre d'être ici !

— Mélinda te chouchoute paraît-il...

— ...

— Bon, puisque mon capitaine préféré n'a pas le sens de l'humour, passons tout de suite aux choses sérieuses... Aussi incroyable que cela puisse paraître, Lourdey a convoqué tout son petit monde pour une reconstitution sur les lieux supposés de la détention de Ferrand. De La Presse est furieux. Un bon point pour nous. C'est le seul ! Ferrand débloque complètement. Il crie la nuit, revient sur ses déclarations. Il est de plus en plus confus, demande où est passé Petruccio ! Il n'écoute pas son avocat. Le juge prend ses déclarations au pied de la lettre et se régale à envoyer l'avocat dans les cordes.

— Que comptez vous faire Patron ?

— Je n'en sais foutre rien. Lourdey ne semble pas vouloir remettre en question tes explications relatives à ta présence à l'Ibis... On verra en fonction des circonstances. C'est pourquoi je préférerais que tu restes ici jusqu'à demain matin. Ce n'est qu'une nuit... Le moment le plus agréable...

Miller était un patron formidable et un commissaire perspicace, mais ses plaisanteries avaient une fâcheuse tendance à être excessivement répétitives... Néanmoins, il était venu m'informer du déroulement de l'enquête, et j'appréciai ce geste.

*

17H15. Le convoi arriva sur les lieux avec une quinzaine de minutes de retard. La gendarmerie avait bouclé le secteur, ce qui n'était pas bien compliqué puisqu'il n'y avait aucune âme qui vive aux alentours.

De La Presse arriva flanqué d'un jeune lieutenant. Ferrand suivait sous bonne escorte dans le fourgon. Pendant le trajet, il s'était montré prostré, ou plutôt indifférent aux événements qui se déroulaient autour de lui. Suivait également la voiture de l'un des TIC (Techniciens en Identification Criminelle) qui avait travaillé sur le site. Les laboratoires de police scientifique étant divisés en plusieurs sections. Le service avait envoyé un généraliste dans le seul but de commenter les conclusions de ses collègues experts. Je commençais à bien connaître leur mode de fonctionnement. Balistique : étude des armes, munitions, trajectoires des tirs ; Biologie : analyse de sang, de sperme, de cheveux, recherche d'empreintes génétiques ; Documents - traces : analyse de faux documents et écritures ; Incendies - explosions : étude des explosifs et liquides inflammables (spécialité traitée par le laboratoire central de la Préfecture de Police de Paris) ; Physique - Chimie : étude des peintures, résidus de tir, verres, terres... Stupéfiants : analyse de substances chimiques (échantillons de saisie, stupéfiants,) et enfin : Toxicologie : recherche de toxiques dans les milieux biologiques (ces deux dernières spécialités sont traitées au laboratoire de Toxicologie de la Préfecture de Police).

Il n'était pas question de déplacer à nouveau toute une armada d'experts pour une affaire au demeurant assez simple. Le Commandant Lecor, représentant l'armée, propriétaire des lieux, fermait la marche.

Lourdey semblait décidé à accélérer et à boucler l'affaire rapidement. Sans doute en raison de l'impatience grandissante du procureur général. C'est du moins la conclusion que Miller en tira. Quelle idée saugrenue que cette reconstitution si tardive, ordonnée à un horaire si bizarre.

Deux gendarmes en uniformes tirèrent Ferrand de sa rêverie.

Le juge lui demanda de se placer face à l'entrée principale de l'ancienne caserne.

— Reconnaissez-vous les lieux, Monsieur Ferrandi ?

— ... Non !

— Comment ça, non ?! C'est par cette porte que vous avez déclaré être entré dans le bâtiment !

— ... Non !

De La Presse intervint.

— Monsieur le juge... Il chuchota à son oreille.

« *Il a déclaré reconnaître le bâtiment, pas d'être entré ou sorti par là...* »

Lourdey grimaça.

— C'est tout comme... Voyons, Monsieur Ferrandi, vous avez vous même décrits ces lieux tel que vous les voyez aujourd'hui !...

Le comédien répondit d'une voix blanche, de celle dont on use pour affirmer un simple détail technique, totalement dénué d'émotion...

— ... Non ! Je n'ai pas pu faire ça, il manque l'avancée.

Le juge faillit s'étrangler.

— Monsieur Ferrandi ! Vous avez déclaré que lorsque vous vous êtes enfui, vous aviez parfaitement photographié cet endroit dans votre tête. Vous avez été capable d'en faire, non seulement une parfaite description, mais un croquis très précis. Ce qui était remarquable, j'en conviens, compte tenu des circonstances. Ce croquis a été versé au dossier ! Qu'y a-t-il donc de changé maintenant ?

— L'avancée devant l'entrée !

— Quelle avancée ?

— Un auvent en bois, recouvert de plaques ondulées en fibrociment. Interrogez Petruccio, il vous le confirmera !

Ferrandi possédait une écriture de cochon, mais était capable de faire le portrait d'un inconnu en trois coups de crayons. Il proposa de faire un dessin... Lourdey s'énervait. Il était sur le point d'exploser lorsque le représentant de l'armée intervint.

— Permettez, Monsieur le juge... Je crois savoir de quoi le prévenu veut parler. Ce bâtiment comportait bien un auvent tel que le prévenu le décrit.

— Que voulez vous dire ?? Je n'ai aucune information attestant l'existence d'un tel auvent. Est-ce vraisemblable qu'un appendice de ce type ait réellement existé ?

Le militaire se renfrogna. Le juge semblait remettre sa parole en doute et cela lui parut intolérable de la part d'un représentant de l'état.

— Affirmatif, Monsieur le juge !

— Et qu'est-il devenu ?

— Nous avons dû le démonter pour éviter un accident. Il tombait en ruine.

Le militaire s'avança et tapa avec un bâton sur la stèle en béton qui lui avait servi de support.

— Voyez vous-même, Monsieur le juge !

Lourdey faillit s'étouffer. Il fixa le militaire droit dans les yeux comme il l'aurait fait d'un criminel. Puis, il prit la pause de celui qui se retient de laisser éclater son courroux. Enfin, les mots d'autorité sortirent de sa bouche, teintés de reproche et d'indignation !

— Je-veux-savoir !! Qui-s'est-permis ?? De don-ner ! L'autorisation d'intervenir sur-cette-zone ! Sans sollicitez mon con-sen-te-ment-pré-a-lable ??

Lecor se cambra, un sourire malin aux lèvres. Pas peu satisfait de clouer le bec à ce petit juge insolent.

— La destruction de l'ancien auvent date d'il y a environ deux ans. Je venais tout juste d'être affecté dans ce service...

Le juge ravala sa salive et indiqua à contrecœur à son greffier de noter l'incident.

— Entrons, à présent.

Ferrandi s'exécuta l'air absent. De La Presse faisait ostensiblement la tête. Il avait un dîner de famille à Dieppe le soir même, et cet imbécile de juge menait son enquête en dépit du bon sens.

Ils descendirent d'un demi-étage et pénétrèrent dans la pièce supposée avoir été celle où le comédien avait été séquestré. Une pièce, toute en longueur, aux trois quarts vide.

— Monsieur Ferrandi ! Montrez-nous, sans rien oublier, de quelle façon vous étiez détenu !

Ferrandi inspecta les lieux avec toute l'attention dont il était capable. Soudainement, on eut dit qu'il consentait à redevenir attentif aux questions qu'on lui posait et désireux d'y donner la plus exacte des réponses possibles.

— Cela ressemble à l'endroit où j'ai été torturé, mais non, ce n'est pas là... Petruccio aussi a été

torturé...

Hourdey blêmit. La situation lui échappait. Sans doute avait-il trop tardé pour cette reconstitution, et l'on le blâmerait pour cela. Sans nul doute, le prévenu en jouait, probablement téléguidé par son avocat. Après tout, c'était son métier ! Il se tourna vers son avocat.

— Vous devriez dire à votre client de laisser Petruccio tranquille et de cesser de jouer ce petit jeu-là avec moi, Maître !!

L'avocat assura le juge qu'il n'en était rien. Que son client avait été fortement choqué, sans doute drogué et qu'il présentait des troubles de la personnalité et de la mémoire. Ce qui impliquait qu'il était urgent de le présenter à un psychiatre.

Hourdey fulminait. Le mot était lâché. « Psychiatre ! ». Un spécimen de cette race de fumistes dont la seule raison d'être semblait être de polluer le travail des magistrats aux frais de l'état.

De La presse vint à son secours. Sans enthousiasme...

— Le sol de cette pièce présente toutes les caractéristiques concordantes avec la description faite par le prévenu. Il a été lavé à l'eau de Javel puis rincé à l'aide d'un Karcher. Les malfrats pensèrent certainement que cela suffirait. Ce n'était pas une bonne idée. La pression a propulsé des débris de nourriture incrustés dans les fissures du sol vers les murs.

Le TIC intervint à son tour, vexé de s'être fait voler sa partition.

— Des débris de riz et de lard, mais également, des poils humains. Poils de barbe et également de torse, pour être précis.

Hourdey respirait mieux. Cette tentative de diversion sera versée au passif du prévenu.

— Ferrandi ! Décrivez ce que vous voyez !

Le « Monsieur » n'avait pas mis longtemps à disparaître...

Le comédien haussa les épaules et s'efforça de faire une description précise de l'endroit où Petruccio et lui avaient été détenus. Il déclara qu'il était normal de se tromper. Il y avait de nombreux points de ressemblance. La lumière du jour qui provenait d'un fenestron barreaudé similaire, mais qui lui, n'était pas vitré. La lourde porte identique à celle qui lui faisait face. Le sol qui s'effritait. Mais il persistait à affirmer que malgré de flagrantes similitudes, ce n'était pas l'endroit où ils avaient été enfermés et torturés.

De guerre lasse, le juge finit par lui demander ce qui n'allait pas.

Ferrand haussa les épaules une nouvelle fois et soupira profondément. On oubliait le plus important... La paillasse et ce curieux cylindre métallique d'environ quatre-vingts centimètres de diamètre et d'un mètre quatre-vingt de hauteur. Un gros tube fermé en son sommet par un couvercle en acier ajouré et deux barres de fer en croix, fixé au mur dans un angle, à la gauche du fenestron. Un curieux appareil qu'il prit de prime abord pour une réserve d'eau et qui manqua de peu de devenir son cercueil...

Hourdey balaya ses notes des yeux. Le rapport de la police scientifique était formel. Aucune trace d'un tel équipement, ni de conduits d'adduction d'eau. Encore moins une installation de chauffage !

Ferrand s'obstinait et il devint impossible d'en tirer quoique ce soit. Les enquêteurs continuèrent à exposer les résultats de leurs investigations. Aucun doute : Gilio Ferrandi était bien venu dans ces lieux. Des traces de nourritures, et même de son sang avaient clairement pu être identifiées. En ce qui concerne la séquestration, les diverses interprétations que l'on pouvait tirer des propos incohérents et changeants de Ferrandi laissaient planer un fort doute sur la réalité des faits tels qu'il s'obstinait à les décrire. Son attitude du jour renforçait les inquiétudes que l'on pouvait avoir sur sa santé mentale.

Le juge finit par donner le signal de la retraite. Un gendarme se précipita pour lui ouvrir les portes. Le jour déclinait.

Fschhh... Pang !

Une déflagration atteignit le pauvre gendarme au bras droit, puis le juge eut la chance de voir la salve qui lui était destinée, se perdre dans la cloison en briques creuses du bureau d'accueil. Occasionnant une retraite généralisée. Aussitôt, des détonations retentirent. Les gendarmes répliquaient à l'assaillant. Un bruit de moteur de deux roues se mêla au vacarme. Probablement une

moto sportive. De La Presse indiqua qu'il devait s'agir d'une Ducati Multistrada. Une 1200 italienne. Il se piquait d'être au minimum un amateur éclairé et probablement passé à côté d'une grande carrière sportive...

L'avocat de Ferrand rigolait intérieurement. Le juge tremblait comme une feuille. Miller n'aurait pas juré que les sous-vêtements du magistrat sont restés secs. Ferrand sembla ne s'être aperçu de rien...

Le « TIC » appela aussitôt son collègue de la balistique.

Chapitre 46

Miller ne faisait jamais rien au hasard. S'il m'avait branché sur cette réception alors qu'il me clouait de force dans cette chambre High-Tech, au décor aseptisé à mourir d'ennui, ce n'était pas sans intention. Heureusement, il y avait quelques avantages. Mélinda, bien sûr... Mais aussi, des liaisons internet très haut débit par fibre optique. Un régal !

Un article paru dans L'Indépendant il y a moins de douze mois, sur l'argent des Racquam attira mon attention.

L'article révélait que le manoir de l'Écu d'Or, où devait se tenir la réception, n'était pas la propriété des Racquam, mais de la SAS (Société des Amis de la Sologne), une société civile immobilière, présidée par un certain Jamie Crowford, dont la majorité des parts était conjointement détenue par une société panaméenne, et Henri Blatz, l'avocat et ami des Racquam. Le reste des actions étant disséminé entre plusieurs associés de moindre importance. Le manoir de l'Écu d'Or avait été acquis par la SAS depuis un peu plus de trois ans.

Ce manoir de l'Écu d'Or, tel que le nouveau propriétaire l'avait rebaptisé, et les terres qui l'entourent avaient une histoire peu banale. Si l'on en croyait les habitants du village voisin, l'endroit était maudit. Il y avait quelques bonnes raisons à cela. Le domaine, après être resté pendant plusieurs générations la propriété des Lemoine, une grande famille de la région, passa de mains en mains avant de renaître de ses cendres grâce à ses actuels propriétaires.

Réquisitionné par les Allemands pendant l'occupation, il fut ensuite établi, à la fin de la guerre, que son propriétaire, Alban Witt-Laval, un grand bourgeois, industriel, potentat local, contrôlant de nombreuses entreprises de la filière bois, avait fait plus que de collaborer avec l'ennemi. Witt-Laval fut fusillé dès le début de l'épuration et ses biens furent confisqués, puis revendus. Le premier acquéreur n'eut pas plus de chance. Il glissa sur une berge mal entretenue de l'un des nombreux étangs du domaine, et son corps ne fut retrouvé qu'à l'issue de fastidieuses recherches. Ses héritiers revendirent la propriété. Le propriétaire suivant mourut rapidement de maladie et le manoir changea une nouvelle fois de main. Il connut encore un suicide et une chute de cheval mortelle... Toutes ces fâcheuses péripéties l'avaient emmené dans un état de délabrement propre à dissuader les éventuels acquéreurs.

Cela faisait beaucoup, mais n'avait pas dissuadé les nouveaux propriétaires... D'importants travaux furent engagés et le manoir redevint un lieu de fêtes et de parties de chasse de grand standing.

Du temps des Lemoine, l'Écu d'Or et les terres qui en dépendent faisaient partie d'un ensemble plus vaste encore. Celui-ci fut finalement partagé. En arrivant par la route nationale, une même allée forestière privée donnait accès aux deux domaines. L'un était toujours au nom de Joseph Lemoine et la propriété de sa famille depuis quatre générations. L'autre, sur lequel était édifié le fameux manoir dont la construction remontait au XIX^{ème} siècle s'étendait sur près de 82 hectares.

Les terres restées la propriété des Lemoine le délimitaient au nord et à l'ouest. Particularité, l'un et l'autre domaine étaient frappés de servitude, traversés par un chemin communal. Bien que non goudronné et guère entretenu, celui-ci était emprunté par les amoureux de la nature et de la bicyclette.

Un point de détail me titillait. Les Lemoine avaient consenti à vendre le manoir et une grande partie de leurs terres en décembre 1941. Toutes les transactions réalisées pendant cette période étaient pour le moins suspectes. Pourquoi donc les Lemoine s'étaient-ils séparés de ce bien présent dans leur famille depuis des générations ?

La chose m'intriguait.

En fouillant sur internet, je découvris un truc invraisemblable. À huit cents mètres en arrière du manoir, se trouvait un blockhaus enterré.

À la libération, plutôt que de le détruire, les survivants, membres de la résistance locale ont voulu que soit conservé ce symbole de la collusion des puissances d'argent françaises avec les nazis. Pendant le mois de mars et au début du mois d'avril 1943 les entreprises propriété d'Alban Witt-Laval payées par l'O.T. y avaient réalisé les travaux de finition : Carrelage, plomberie, électricité, habillage des murs et cetera... Avec l'apport de jeunes français requis du S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). Coïncidence ou pas, bien peu d'entre eux avaient survécu...

Le blockhaus fut donc été classé monument historique !!

Comme je me l'imaginai, les Lemoine ne s'étaient pas séparés du manoir de gaîté de cœur. Pour preuve, les multiples démarches et procès destinés à faire annuler la vente. Le dernier en date, auprès de la Cour Européenne de Justice remontait à 1997. Les Lemoine furent une nouvelle et dernière fois déboutés. J'y appris, selon l'argument développé par la famille, que le père de Joseph, après avoir perdu sa femme, s'était mis en ménage, comme on disait à l'époque, avec une certaine Miriam Adelstein dont il était tombé amoureux au risque de subir les foudres de l'occupant. Une entorse fut faite à l'obligation de signaler la présence de personnes juives ou d'origine juives sur le territoire national, en contrepartie de la vente du manoir aux Witt-Laval...

De nombreuses spoliations de ce type furent annulées par les tribunaux après la guerre. Pas celle-ci. Collabos ou pas, il semble que les Witt-Laval ne possédaient pas une confiance absolue dans les capacités de l'armée allemande sur le long terme. Nonobstant, ils ne pensaient sans doute pas avoir raison si tôt... Une erreur qui leur coûta la vie ! Toutefois, la transaction fut réalisée, en présence de témoins « dignes de foi », devant un notaire qui ne fut ni suspecté de collaboration, ni de malversation, et contre paiement d'une somme correspondante à une juste évaluation de la valeur du domaine et payée en or... Miriam n'en fut pas moins arrêtée par la milice en 1944 et déportée à Dachau, d'où elle ne revint jamais... Les Lemoine prétendirent n'avoir jamais vu la couleur des Louis et Napoléon en or... Peine perdue ! La vente fut chaque fois validée par les tribunaux. Faute de preuves, les Lemoine furent probablement spoliés purement et simplement. Le manoir resta ainsi la propriété de la République qui le revendit...

Chapitre 47

L'heure de la réunion avait été fixée à huit heures par le Procureur général du tribunal de grande instance de Montargis. Étaient conviés, le juge Lourdey, le commissaire De La presse ainsi que son adjoint présent lors de la reconstitution de la séquestration de Gilio Ferrandi.

Pour la circonstance, Lourdey avait demandé et obtenu une protection rapprochée. Une démarche cocasse pour qui savait que le juge donnait systématiquement un avis défavorable aux témoins, qui se sentant menacés, en sollicitaient l'obtention.

L'indolent magistrat, dérogeant, une fois n'est pas coutume, à ses habitudes, fut d'une ponctualité remarquable. La personnalité du procureur Minotier n'y était pas étrangère. Lourdey estima vraisemblablement qu'il était risqué de faire attendre un magistrat au caractère bien trempé, qui, depuis son passage remarqué à la chancellerie, s'était attiré quelques inimitiés, mais également procuré de nombreux appuis et une solide réputation.

La présence de Miller également convié, eut l'heur de faire grincer quelques dents. De La Presse s'en ouvrit auprès du procureur qui l'envoya dans les cordes sans ménagement. Les deux affaires, celle de la fusillade du pont de Vilnot, et celle de l'agression dont le juge Lourdey avait été la cible pendant la reconstitution de la séquestration, étaient intimement liées et justifiaient amplement sa collaboration.

Du reste, Miller avait suggéré et obtenu que soit présent, le TIC spécialiste en balistique qui avait réalisé les expertises ainsi que le gendarme atteint par le premier projectile dont la blessure somme toute minimale ne nécessitait que des soins légers.

De La Presse qui avait espéré, après avoir examiné les dysfonctionnements dans le système de sécurité ayant permis l'agression du juge Lourdey, être le seul à présenter des conclusions, avait

préparé des agrandissements de photos prises sur les lieux après que le périmètre en fut à nouveau sécurisé. Deux gendarmes avaient pris la pose en lieu et place du militaire blessé et du juge, peu enclin à jouer son propre rôle. Le commissaire relata la chronologie des faits et céda à regret la parole à l'expert.

Le TIC parut d'emblée gêné par les conclusions auxquelles il était lui-même parvenu.

— Hum... Je suis désolé d'avoir à vous dire cela, mais j'ai relevé des antinomies dans mes constatations. Il sera de votre ressort de les résoudre.

— Que voulez vous dire ?

— Lorsque la gendarmerie a bouclé le secteur, le lieutenant chargé de l'opération a pris l'heureuse initiative de filmer les alentours. En apparence, cette démarche ne présentait que peu d'intérêt. Sur le moment, rien de remarquable ne fut décelé. Il est vrai qu'en raison de l'éloignement du tireur, il était impossible de le détecter sur les écrans de contrôle. Les constatations faites sur le terrain m'ont permis de le localiser. J'ai visionné longuement les bandes. Le visage de l'homme était entièrement protégé par une cagoule opaque. Par contre, l'arme était identifiable. Je suis en mesure de dire qu'il s'agit d'un fusil B&T APR 338 muni d'un réducteur de son et d'une lunette. Techniquement, il s'agit d'une arme à verrou de calibre 308 Winchester ou 338 Winchester.

Miller insista pour que ce point soit examiné afin de le valider ou de l'invalider sans contestation possible.

— Avec quel indice de fiabilité pouvez vous affirmer qu'il s'agit d'une telle arme ?

— 4 sur 5... Nous étions à l'extrême limite des capacités de résolution. La déontologie m'oblige à annoncer une marge d'erreur possible. Pour ma part, je n'ai aucun doute. Il s'agit bien d'un APR 338. Une telle arme est conçue pour être capable de toucher une cible de la taille d'une tête à une distance de 400m ou de la taille d'un torse à 800m et plus.

— Avec quelle probabilité ?

— Supérieure à 99% dès la première cartouche !

— Selon vous, à quelle distance était posté le tireur ?

— Un peu moins de sept cents mètres...

Miller se frottait les mains. Une théorie se faisait jour dans sa tête.

— Permettez, Monsieur le procureur.

— Dites Miller...

— Selon moi, il y a trois explications possibles à ce ratage. La première est une défectuosité de l'arme. La deuxième, l'inexpérience du tireur. Et enfin la troisième, celle qui a ma préférence, le choix délibéré d'épargner la cible...

De La Presse leva les yeux au ciel.

— Parlez-en au gendarme blessé !

— Je ne faisais qu'émettre des hypothèses. Sans doute en existe-t-il d'autres...

Imperturbable, le TIC reprit le cours de son exposé.

— J'ai procédé à la comparaison des balles utilisées lors de la fusillade du pont de Vilnot, avec celles récupérées dans le bras du gendarme et dans le châssis de la porte. Il n'y a aucun doute, elles proviennent de la même arme.

— En est-on certain ?

— À 100% ! La technologie, dans ce domaine est parfaitement éprouvée. Pour ceux qui ne connaissent pas le procédé, le voici : Pour comparer deux balles ou deux douilles entre elles, on utilise un microscope de comparaison. Deux loupes binoculaires montées sur un pont. Les images issues de chaque loupe sont renvoyées par un jeu de miroirs au centre du pont où se trouvent l'optique de visualisation de l'opérateur et la caméra de capture d'image reliée à un écran de contrôle. Ces images apparaissent côte à côte. Ce dispositif n'est possible que parce que dans le canon des armes à feu se trouvent des rainures métalliques conçues pour imprimer un mouvement de rotation à la balle, ce qui en augmente la portée et la stabilité. Ces rainures impriment des rayures sur la balle. Chaque tir opéré avec la même arme laisse les mêmes empreintes sur les douilles et sur les balles. Ce qui permet de les comparer. Nous aurions pu faire une analyse comparable avec les douilles si celles utilisées pendant la fusillade de Vilnot avaient été retrouvées.

De La Presse eut une étincelle de triomphe dans les yeux.

— À Vilnot, comme lors de la reconstitution, le tireur a tiré avec la volonté de tuer. Mais, l'individu n'est pas un professionnel. De toute évidence, il s'agit de l'œuvre d'un déséquilibré ou d'un fanatique manipulé à des fins criminelles. La différence entre les deux fusillades, c'est le changement opéré dans le mode opératoire. La fusillade du pont était soit l'acte d'un fou ou un acte terroriste, probablement téléguidé, préparé très à l'avance. S'il a atteint l'une de ses cibles, c'est qu'il se trouvait posté à courte distance. Cette balle a malheureusement tué un homme. Lorsqu'il tira sur le juge, pendant la reconstitution, son positionnement était tout autre. Dans son délire, il aura voulu venger Gilio Ferrandi, son complice qui a été arrêté. S'il n'y a pas eu de victime, je crois moi, tout simplement, qu'il a préjugé de ses capacités en se postant aussi loin.

Le procureur dodelina de la tête en signe de perplexité.

— Les deux visions de la situation se défendent. Aussi, j'entends que vous travailliez de concert sur cette affaire. En attendant, Monsieur Ferrandi a besoin de soins. Je suggère qu'il soit admis dans un centre spécialisé afin qu'il bénéficie d'une cure de repos. N'est-ce pas De La Presse ?

Le commissaire acquiesça du bout des lèvres...

Miller ne broncha pas. Un élément avait retenu son attention. Lors de la seconde fusillade, le tireur avait pris grand soin de masquer son visage, alors que lors de la première, il avait agi à visage découvert... Était-ce réellement le fou que l'on se plaisait à imaginer ?

Minotier se contenta du silence des deux policiers. Il fallait continuer à avancer.

— Le témoignage de Ferrandi est incohérent. Que sait-on de plus sur cet auvent fantôme ?

— Malheureusement, cela reste un mystère.

— Et sur l'étrange disparition de l'installation qui aurait servi à le torturer ?

De La Presse croisa brièvement le regard de Miller. Il aurait souhaité pouvoir envoyer celui-ci dans une autre galaxie d'un simple claquement des doigts.

— Bien que je ne croie pas que le récit de Monsieur Ferrandi soit crédible, je ne peux passer sous silence les constatations suivantes. Il existe dans le complexe une autre cellule de dimensions et d'aspect comparables à celle dans laquelle le prévenu a prétendu être détenu et torturé. Le fenestron ne comporte pas de vitrage et des tuyaux d'alimentation d'eau traverse le mur à l'endroit qu'il nous a désigné. À l'extrémité de ces conduits, le métal est brillant et non oxydé comme ce devrait être le cas.

— Et vous en concluez ?

— Rien, Monsieur le procureur. Tout cela ne peut être qu'une mise en scène destinée à nous égarer et à crédibiliser la version de Ferrandi. Comme la chose a déjà été constatée dans l'autre cellule, le sol a été lavé à l'eau de Javel. Aucun débris organique n'y a été retrouvé. Mais cela ne prouve rien ! Les débris prélevés dans l'autre cellule ont pu être intentionnellement introduits, alors que celle-ci était soigneusement nettoyée... Les malfrats n'ont pas manqué de temps.

Miller écouta le récit de De La Presse avec intérêt. Le commissaire avait une interprétation de la situation diamétralement opposée à la sienne, mais il ne trichait pas avec les faits. L'homme était honnête. Peut-être n'en était-il que plus dangereux ? Au moins, il existait une chance de le convaincre qu'il faisait fausse route...

Chapitre 48

— Miller pénétra dans mon bureau avec un sourire retrouvé. Je me sentais en forme et heureux d'être à nouveau opérationnel. S'il n'y avait en cette épaule en capilotade...

Le commissaire m'apportait d'autres motifs de satisfaction.

— Le procureur Minotier a sorti Ferrand des griffes de De La Presse.

— Cela signifie-t-il qu'il ne le croit pas coupable ?

— Coupable ? Probablement pas ! Fou ? Cela peut se discuter. Quant à Minotier, le bonhomme possède une haute idée de la justice. Il respecte les convictions de De La Presse. L'affaire est confiée au juge Ziegler. Un autre indice démontrant l'importance que le procureur y accorde.

Je ne doutais pas que mon commissaire avait sa petite idée sur l'étrange enchevêtrement des derniers événements.

— Il y a autre chose dont je veux te parler. Plus exactement, d'un personnage dont les relations avec les Racquam ne sont pas claires et sur lequel j'aimerais en savoir plus : Jamie Crowford... D'après les premiers renseignements, le financier brésilien possède une splendide propriété au sud de l'Île de Man. Selon d'autres sources, il s'y rend fréquemment ...

Je n'avais pas eu le loisir de lui faire part des résultats de mes propres investigations. L'histoire mouvementée du manoir... J'en profitai pour le faire. Miller se gratta le menton.

— Vous le croyez impliqué ?

— Pas directement, bien sûr...

L'expression du visage du commissaire refléta à la fois perplexité et intérêt.

— Les derniers événements me laissent perplexes. J'en viens à me demander si l'affaire du tueur fou, n'est pas qu'une machination sur fonds de terrorisme ambiant, inventée de toutes pièces pour mettre le maire en difficulté. En attendant mieux, si celui-ci ne revenait pas à la raison. Tout du moins, à celle des personnages qui sont à la tête du mystérieux réseau dont mes *amis* irlandais veulent avoir la peau.

— Que comptez vous faire, Patron ?

— Moi, rien. Attendre et voir. Mais vous, Valente, si ! Si le récit que vous venez de me raconter sur l'histoire de ce manoir est exact, j'aimerais bien que vous alliez gratter du côté de ce Lemoine. Quelque chose me dit qu'il doit s'intéresser de près à ses nouveaux et fastueux voisins.

Chapitre 49

— Vendredi 29 mai,

14H40. Le minibus arriva sur l'esplanade de la mairie sans que nul ne sache d'où il provenait. Je recensai trois personnes à l'intérieur dont le chauffeur. Cinq autres attendaient pour monter à bord. Odile Fontana suait à grosses gouttes en plein soleil sur le parking. Je me redressai et mis le contact. Mon épaule détruite m'informa que l'inaction et la position assise que je lui imposais depuis plus de trois longues heures auraient dû être complétées par quelques mouvements d'assouplissements avant d'entreprendre un voyage aussi long.

« ... *La police nationale, une carrière pour hommes d'action...* »

Glorifiaient les affiches élaborées par l'agence publicitaire chargée du recrutement !... Je songeai qu'il fallait surtout être capable de surmonter l'ennui d'attentes interminables...

Pour la circonstance, J'avais loué un 4x4 aux vitres teintées. Un véhicule tous terrains, assez puissant et rapide pour assurer le coup quelles que soient les situations qui se présenteraient.

Je connaissais le point de chute. Je serai sur place une bonne demi-heure avant le minibus. J'avais tenu à assister à leur départ. À vérifier qu'Odile Fontana serait bien du voyage.

Une grosse heure et demie plus tard, mon périple touchait à sa fin. Il me fallait bifurquer vers Bouzy-la-Forêt, puis suivre Bray-en-Val et enfin, j'arriverai à Valloton-sur-Loire, une trentaine de kilomètres plus loin.

Vingt minutes plus tard, à 16H38 précisément, mon compteur journalier indiquait 196 kilomètres ! Je devais encore traverser Valloton, faire quatre kilomètres de plus pour parvenir jusqu'à l'allée forestière menant à la propriété des Lemoine.

Je notai la position GPS et fis demi-tour une centaine de mètres plus loin. Direction la mairie de Valloton. Avec un peu de chance, elle serait encore ouverte.

Bingo ! Il était 16 h 57. Les bureaux ne fermaient qu'à dix-sept heures ! Lorsque je mis les pieds dans la pièce d'accueil, le secrétaire de mairie s'appretait à rentrer chez lui. Pas heureux de me voir arriver. Il rechigna à me laisser entrer. Je dus brandir sa carte de police avec autorité et menacer de le mettre en cause s'il me refusait son aide et que cela provoque l'échec de ma mission. Ce brave fonctionnaire évalua la situation, renâcla pour le principe, puis, en fin de compte se montra coopératif et me conduisit là où je voulais aller... Au cadastre ! Un outil essentiel qui m'avait déjà bien servi dans une précédente enquête.

En fin de compte, l'homme se dérida peu à peu. L'idée de participer à une enquête n'y était pas pour rien.

— Je peux vous aider ?

— Si vous savez tenir votre langue... (*Ce qui n'était pas gagné d'avance...*) Parlez-moi de Joseph Lemoine...

Le fonctionnaire eut un mouvement de recul.

— Je veux bien vous aider, mais je ne veux rien avoir à faire avec cet individu !

— Que voulez vous dire ?

— Ce type est cinglé. Un malade... Prenez un gilet pare-balles et une escouade avec vous si vous comptez aller le voir et en revenir vivant !

— Fichtre ! Et quoi d'autre ?

— C'est un sauvage ! Un fou, vous dis-je !... Cela fait des années qu'il vit reclus sur ses terres. Il n'y a que le vieux Georges qui peut s'aventurer chez lui sans risquer sa peau.

— Georges ?

— C'est l'homme qui tient l'épicerie multiservice derrière la poste. Un drôle de type, lui aussi. Il propose un peu de tout et reste ouvert jusqu'à pas d'heure. C'est un peu notre épicier arabe à nous... À part ça, c'est un autre genre d'ours, il ne parle jamais à personne non plus...

Oups !... L'affaire s'annonçait cotonneuse. Je jetai un œil au secrétaire de mairie. Le sourire contrit du brave fonctionnaire se voulait une marque d'estime et de sympathie à mon égard, mais je le soupçonnais de jubiler intérieurement à la perspective de me voir revenir avec une décharge de chevrotine dans le bas du dos.

— Où puis-je trouver Lemoine ?

Le fonctionnaire soupira et me dévisagea comme on le ferait pour un mourant.

— C'est pas facile... Il passe son temps à arpenter son domaine. Aussi bien, il peut dormir dans une cabane forestière pendant plusieurs jours. En tout cas, pas question d'y aller avec ça, il vous tirerait dessus. De toute façon, vous n'iriez pas bien loin...

« Ça », c'était le 4x4.

— Et la solution ?

— Vous avez vu le cadastre... Le meilleur moyen, c'est d'y aller à vélo. Le domaine a été coupé en deux pendant la guerre, mais il est encore très vaste. Pas question d'y aller à pied. Lemoine rôde souvent près du manoir et observe ce qu'il s'y passe. Les nouveaux propriétaires s'en plaignent, mais, il est chez lui. La séparation entre les deux domaines passe à peine à trois cents mètres du bâtiment.

Restait à dénicher un vélo à louer à Valloton...

Devant ma perplexité, le secrétaire de mairie me laissa mariner quelques minutes avant de me proposer de me confier le sien. Je me demandai si cela n'était pas une façon de faire oublier son attitude hostile lors de notre premier contact. Peu important. J'avais ma solution, et bien qu'il fût beaucoup trop petit pour moi, je le remerciai chaleureusement et lui promis de le lui rendre en parfait état.

J'enfilai une casquette et enfourchai la bécane du fonctionnaire de mairie. Trois kilomètres après la sortie sud de Valloton, une minuscule pancarte à l'entrée d'une voie forestière indiquait « *Domaine Lemoine-Traversée autorisée uniquement sur le chemin balisé* ». Je mis mon portable en mode silencieux et m'enfonçai dans la forêt solognote.

Là, tour de pédalier après tour de pédalier, je découvris un vaste domaine traversé de nombreuses allées forestières peuplé de chênes, de peupliers, de pins et de taillis. J'eus presque froid. Je roulai en en oubliant presque ma mission. Soudainement, le chemin se fit erratique et je me demandai quelles étaient les raisons de ces incessants changements de direction.

Je venais d'entrer en zone humide. Deux belles pièces d'eau en cascade fournirent la réponse à mes interrogations. Il fallait les contourner. Puis à nouveau ce fut la forêt, ou plutôt le bocage. Obligé de mettre pied à terre. Je me demandai si je n'avais pas fait une erreur en choisissant ce parcours. Je regardai ma montre. Trop tard pour changer de stratégie ! Je n'avais plus le temps de revenir en arrière. Il fallait continuer coûte que coûte... Le chemin redevint praticable. Je me souvins de mon ascension du Ventoux et appuyai fort sur les pédales. Je fus récompensé par une trouée bienvenue. J'y voyais à nouveau à peu près clair. En direction du nord, on entrevoyait une succession de champs dédiés à des cultures céréalières, ce qui devait fortement contribuer à garder

le gibier sur place. Puis, devant moi, j'aperçus un corps de ferme transformé en gîte que j'avais repéré sur la carte. Une ancienne étable entièrement rénovée, certainement utilisée comme salle de chasse. J'approchais enfin du but...

Un kilomètre plus loin le chemin se trouva brutalement obstrué par un rideau infranchissable de fils de fer barbelés. Pas de doute, j'avais atteint la limite du domaine Lemoine. Au-delà de cette ligne de démarcation commençait le territoire du manoir maudit. Selon le cadastre, le manoir de l'Écu d'Or se trouvait à trois kilomètres au sud. En longeant les limites de propriété, je devais inévitablement tomber dessus. Je planquai le vélo et regardai ma montre. Elle indiquait 18H54. Je calculai qu'en soutenant une bonne allure, je parviendrai jusqu'aux abords du manoir en moins d'une heure.

Le long des barbelés, l'herbe était couchée et l'état du sol enseignait que je n'étais pas le seul à emprunter ce chemin. Un éclair de lucidité traversa mon cerveau. *Merde !...* Dans ma précipitation, j'avais oublié mon arme dans la boîte à gants du 4x4. Un oubli préjudiciable pour le cas où je tomberais sur des vigiles protégeant le « château ».

La réponse à mes angoisses ne se fit pas attendre. Elle prit la forme du canon d'un fusil de chasse de la Manufacture d'Armes et Cycles de Saint-Étienne, braqué dans ma direction. Une antiquité certes, mais, selon toute apparence, parfaitement entretenue.

Son propriétaire n'affichait pas moins de soixante-quinze printemps. La barbe drue et le cheveu rare. Un grand type sec comme un sarment de vigne. Le regard perçant. Un bel homme à l'allure fière. Un portrait assez éloigné de celui dépeint par le secrétaire de mairie. Il me fit signe d'ôter ma casquette afin de mieux voir mon visage. Il lorgna également sur mes baskets pleines de boue.

— D'où venez-vous comme ça ?

— Et vous, que faites vous avec ce fusil pointé sur moi ?

L'homme m'inspecta de la tête aux pieds et d'un signe m'indiqua que je n'étais pas en position de force...

— Répondez ! Que cherchez-vous ici ?

Il fallait négocier sous peine d'avoir fait tout ce chemin pour rien et devoir repartir. Je pointai mon bras dans la direction supposée du manoir.

— Il va y avoir une réception ce soir...

— Ne me dites pas que vous êtes un de ces idiots de journaliste ?

— Non...

— Flic, alors ?...

— Oui et non...

Le vieil homme recula d'un pas pour me mettre en joue.

— Arrêtez de vous foutre de moi.

Je tendis les mains ouvertes en signe d'apaisement.

— Je suis historien... Écrivain, aussi... En ce moment, j'étudie l'évolution du patrimoine rural français pendant et après les conflits armés. En ce sens, je suis un peu flic...

— Dans votre poche de blouson, c'est quoi ?

— Une caméra...

— Montrez-la !...

Je sortis la mini-caméra lentement, comme il se doit. Sans geste brusque.

— Voilà...

L'homme passa lentement son index gauche sur ses lèvres.

— Historien... Hein ?

— Chercheur... Et, il y a autre chose... Une femme qui travaille avec moi a réussi à se faire inviter par les propriétaires du manoir... Ça ne me plaît pas...

Lemoine ricana sans que cela me rassure vraiment. Je crus qu'il allait me fouiller. Il ricana de plus belle...

— C'est sans doute la seule bribe de vérité qui existe dans tout ce que vous venez de me dire !! Vous pensez sans doute que je suis vieux et sénile, mais je sais reconnaître une caméra à deux mille euros et j'imagine ce que peut être son usage. Soit vous êtes un jaloux maladif et dangereux, soit

vous êtes tout autre chose qu'un amoureux transi ! Vous pourriez être ornithologue, mais malheureusement pour vous, je ne crois pas que vous ayez le profil d'un amoureux des oiseaux ! Y'a qu'à voir vo't tenue !... Alors ! Demi-tour ! Sortez de chez moi ! Fichez le camp avant qu'une décharge de chevrotine ne parte par mégarde ! Oust !

— Attendez ! Cette femme est en danger.

— Que faites-vous ici ?

— Je viens de vous le dire. J'ai enquêté sur ces gens-là. Elle est danger et la police refuse d'intervenir.

L'homme fit un autre pas en arrière et mit l'arme au pied.

— Je veux bien essayer de vous croire... Que voulez vous savoir ?

— Comment arriver au manoir sans être repéré et éventuellement y pénétrer.

L'homme réfléchit un moment, puis eut une moue amusée.

— Connaissez-vous les lieux ?

— J'ai examiné le cadastre...

— Hum... Essayez de vous resituer. Si vous étiez arrivé par la route normale, juste après l'entrée principale, vous auriez aperçu une longère en vieux crépi et tuiles traditionnelles. Un garde-chasse y est logé. Il est en permanence sur place, et assure la sécurité ainsi que l'entretien du domaine. C'est pas un mauvais type... Puis plus loin, en suivant l'allée centrale pendant un demi-kilomètre, vous auriez découvert le pavillon de chasse à cent mètres environ sur la gauche. Ces salopards sont pourris de fric ! Il a été entièrement rénové, lui aussi. Il y a une salle avec une cuisine attenante reliée à un grand préau. Comptez deux grandes pièces au rez-de-chaussée et une chambre à l'étage avec un grenier aménageable de près de 100 m², et vous aurez une idée assez juste de ce que cela représente. Ce n'est pas terminé. Trois cents mètres plus loin sur la gauche, vous auriez vu les communs qui se succèdent. Un corps de ferme avec trois chambres, salon et cuisine. Un peu plus loin, le précédent propriétaire avait fait construire une piscine et un court de tennis... Enfin, après une cinquantaine de mètres, vous accéderiez au parc proprement dit et enfin au manoir. C'est un parc magnifique ! C'est mon père qui l'a fait entièrement réaliser. Pas moins de 6 hectares, avec de très beaux arbres séculaires d'essences variées et un plan d'eau central. Cela regorge de carpes, de brochets ou encore de sandres, qui cohabitent avec les canards et les hérons.

— Une image charmante et bucolique qui ne correspond pas exactement avec ce que je sais des actuels propriétaires...

—... Tout cela m'appartient de droit ! Ma famille a été volée, spoliée, par un salaud de collabo ! L'État français a pris le relais après !... Mais, je ne vais pas faire votre boulot, Monsieur l'historien... De toute façon, je ne vais pas tarder à crever. Maintenant je m'en fous.

—...

— Je déteste tous ces cons de parisiens et ce qu'ils sont en train de faire de mon manoir. Ce sont des ignares parfaits ! Vous avez vu, ils ont mis des barbelés partout, ces sagouins ! Maintenant, si vous voulez en savoir plus, vous feriez mieux de jouer franc jeu avec moi !

— Pardonnez-moi... Je... Je crains les armes à feu. Je... Je n'ai pas d'excuse valable à vous proposer pour avoir violé votre territoire.

Le vieil homme éclata de rire.

— Vous voulez que je vous aide et vous vous défiez de moi ! Vous essayez de me faire parler sans vous mouiller... N'est-ce pas ?

— J'avoue...

— Ouais ! Vous avez sans doute vos raisons... Ce manoir et ce qui l'entoure constituent une propriété magnifique donnée en pâture à des cochons ! C'est sans conteste l'un des plus beaux territoires de chasse de la région. C'est ce qui en fait la richesse de la propriété. Il n'a pas toujours été dans les mains de ces gougnafiers. Avant ceux-là, l'ancien propriétaire était un véritable amoureux de la nature. Il avait fait creuser des sortes d'allées au Rotavator permettant d'observer les revoirs... Il m'invitait souvent, malgré nos différends. Il savait ce qu'il s'était passé après la guerre et était sincèrement désolé pour moi.

— Les revoirs ?

— C'est ainsi qu'on appelle les traces de cerfs, biches ou sangliers. Dans le domaine, la population de grand gibier est imposante. C'est un territoire très diversifié, enclavé au sud et à l'est en lisière de forêt domaniale. En début de saison, on compte pas moins d'une quarantaine de chevreuils, au moins une vingtaine de cervidés et une centaine de sangliers, voir plus !...

— Fichtre !...

— Ce n'est pas tout. Le domaine ne compte pas moins de 6 étangs et 2 pièces d'eau ! Ce qui en fait un biotope très intéressant à étudier. Enfin... Vous devinez que ce n'est pas ce qui intéresse ces abrutis !

Nous devenions copains...

— Parlez-moi encore...

— En hiver, les migrateurs, pigeons, bécasses foisonnent. Les grandes pâtures au nord, procurent aussi de beaux espaces pour la culture à gibier. Et puis, comme vous l'avez constaté, il est bordé par de nombreuses cultures céréalières. C'est ça qui contribue à garder le gibier sur place...

C'était le moment de jouer les faux culs...

— Quel dommage que ce joyau soit tombé dans les mains de pareils salopards !

— Des voleurs et des incultes !

— Vous ne semblez pas les apprécier plus que moi...

— J'ai mes raisons... Leurs fêtes réveillent en moi de mauvais souvenirs. Elles se déroulent...

Ce n'est pas à moi de vous dire ça...

Je n'insistai pas. L'homme m'expliqua comment éviter les caméras de surveillance et se faufiler jusqu'à approcher par l'arrière au plus près du manoir.

— Ne laissez pas traîner votre vélo, et la prochaine fois, cachez le mieux...

— Merci, je me souviendrai de la leçon...

Le vieil homme hésita, puis...

— Une dernière chose. Huit cents mètres en arrière du manoir, vous trouverez un blockhaus enterré. On accède à l'intérieur par une trappe située à son sommet. Elle est verrouillée. Personne n'a réussi à la forcer. La serrure est indestructible.

—... ?

— C'est des p'tits gars d'ici qui l'ont construit. Pas de gaîté de cœur...

— Des requis du STO ?...

— Ouais... Bien peu d'entre eux ont survécu...

— Pourquoi me dites-vous cela ?

Il mit la main à la poche et en tira une curieuse et lourde clef.

— La serrure est un peu grippée. Il faut insister. Ça peut vous intéresser... À deux, trois mètres du blockhaus, vous verrez, il y a une tombe abandonnée, près d'un tulipier... La stèle pivote sur elle-même. C'est un peu dur, mais on y arrive. En dessous, il y a une urne en marbre... Déposez la clef dedans quand vous aurez terminé votre travail...

— Pourquoi moi ?

— Vous êtes peut-être historien, après tout...

Le vieil homme tourna les talons, fit une dizaine de mètres et se retourna à nouveau.

— Le blockhaus... Pensez-y...

Chapitre 50

Je n'eus aucun mal à le localiser. Un large dôme de béton émergeant du sol sur une hauteur d'un mètre cinquante. Une curiosité au regard des standards habituels de ce genre d'ouvrage.

Tout autour, ce n'était que tourbières et herbes folles. La probabilité qu'il s'agisse d'un piège n'était pas à négliger. Pouvais-je faire aveuglément confiance à ce curieux vieillard ?

Avant de pénétrer dans le sarcophage de béton, un désir irréprouvable de vérifier les dires du vieil homme, me conduisit jusqu'à la tombe. Un tulipier géant, majestueux, dominait la clairière. La tombe était là, sous mes yeux. Une stèle anonyme en béton brut envahi par la mousse. Quelle étrangeté que ce monument funéraire au milieu de la forêt. Je me demandai ce qu'il pouvait bien représenter aux yeux du vieil homme ?

Je fis promptement demi-tour en direction du blockhaus.

J'eus la désagréable sensation d'être épié, ou plutôt téléguidé. Je jetai un coup d'œil circulaire. L'ombre du vieil homme pointant son fusil dans ma direction flottait autour de moi, prête à me remettre dans le droit chemin si je m'en écartais...

Hormis son poids, la trappe s'ouvrit sans difficulté majeure. C'était remarquable pour un mécanisme de presque un siècle. À l'intérieur, c'était le noir total. Avant de refermer la trappe de cet étrange sarcophage, Je m'assurai du bon fonctionnement de la lunette de ma caméra infrarouge.

Lors d'une visite au mémorial de Caen, j'avais déjà eu l'occasion de visionner un court-métrage incluant une reconstitution en 3D des blockhaus du mur de l'Atlantique. Ce que je découvrais aujourd'hui, perdu en pleine forêt solognote, était bien réel. Une reproduction en modèle réduit de ces géants inébranlables. L'officier qui commandait la place devait être une personnalité influente du régime pour avoir pu faire réaliser un tel ouvrage alors que tous les efforts du Reich étaient concentrés sur l'édification des moyens de défense du littoral...

Au fur et à mesure que je progressais, l'image irréaliste provenant de ma caméra infrarouge me permettait de découvrir une sorte de mausolée dédié aux générations futures, à moins que ce soit à l'attention d'êtres vivants venus d'une autre planète, afin qu'ils aient conscience des horreurs perpétuées par la race humaine. Tout semblait intact. Entretenu même. Deux projecteurs de 60 et 150 centimètres, trois canons Flak de 75 anti-aériens de fabrication française, deux canons de 240 millimètres sur rail, deux aires de tir avec encuvements et parapets semi-circulaire de protection, deux bunkers de stockage de munitions à côté de chaque position de tir.

Mes doutes s'envolaient. Le vieil homme ne m'avait pas dirigé jusque-là par hasard. Ce ne pouvait être que lui qui entretenait les lieux.

Je délaissai la zone dédiée au combat et m'enfonçai dans les entrailles du monstre immobile. Durant toute la guerre, des hommes de troupe y avaient assuré une présence permanente. Tout était prévu pour leur confort. Des radiateurs chauffaient les dortoirs. Une partie du sol avait été carrelée tandis que les murs étaient recouverts de lambris.

Rien ne semblait avoir changé, près de quatre-vingts ans plus tard.

En 43, le vieux Lemoine avait six ans. Ce secret, cette passion lui avait été transmise. Par son père ? Sans doute... Pour quelle impérieuse raison ? Quel secret de famille cela révélait-il ? Aujourd'hui, à soixante-quinze ans, il avait choisi de transmettre le relais à son tour. Pourquoi choisir un inconnu de passage qu'il ne reverrait sans doute jamais ? Mystère...

Deux pièces étaient équipées de toilettes et de lavabos avec, semble-t-il de l'eau courante. Je me surpris à actionner l'un des robinets. Il était bloqué. Naturellement... Sans doute, l'une des deux salles d'eau était réservée aux officiers, l'autre aux hommes de troupe. Cette dernière devait également servir de poste de surveillance. Les eaux usées étaient évacuées par des conduits enterrés. Ils aboutissaient nécessairement dans l'un des cours d'eau du domaine. Tout était conçu pour vivre en autarcie, même en cas d'attaque par des gaz de combat. Le blockhaus était autonome. Avec une réserve d'eau et de nourriture ainsi qu'une infirmerie. Chaque détail avait été pensé. Les lits tubulaires, d'un modèle proche de ceux utilisés sur les bateaux, pouvaient se rabattre contre les murs. Le mobilier en bois, était traité contre le feu, les tables et les tabourets pliants calculés pour prendre le moins de place possible.

En une fraction de seconde, l'effroi me saisit sans crier gare. Je me demandai pour quelle raison je parvenais à respirer dans cet univers morbide et clos ? J'inspirai de toutes mes forces et remplissais mes poumons autant que je le pus. Tout était normal... Cela signifiait que le réseau d'air filtré qui circulait dans le blockhaus, ainsi que les portes étanches qui le protégeait autrefois contre les gaz venus de l'extérieur fonctionnaient encore. Que quelqu'un faisait en sorte que le système soit maintenu en état de marche et qu'il soit alimenté en électricité. D'évidence, il était hors de question que soient utilisés les groupes électrogènes.

Quelque qu'en soit la raison, si le système venait à être défaillant ou à être coupé, le laps de temps dont je disposerais pour retrouver l'air libre serait très court. J'eus une subite et impérieuse envie de faire demi-tour, de me sortir immédiatement de ce piège infernal. Un délai trop court m'exposerait à d'atroces maux de tête suivis d'une mort certaine. Je courus vers la trappe et ne

m'arrêtai qu'à quelques mètres de la liberté. J'étais toujours en vie. Je respirais normalement. Pourquoi Lemoine voudrait-il faire cela ? Si cela devait être le cas, le mal était déjà fait. Rien n'était plus aisé que de bloquer la trappe par l'extérieur. J'aurais alors beau m'égosiller, je n'avais aucune chance d'être entendu. Je déverrouillai la trappe et poussai le couvercle qui pivota.

C'était plus fort que moi : Les mises en garde du secrétaire de mairie résonnaient dans ma tête. C'était absurde ! Pourquoi Lemoine voudrait-il faire cela ? Je me décidais à refermer et à retraverser la zone de combat, puis les dortoirs...

En poussant la porte d'un réduit, j'aperçus un uniforme d'officier SS étalé sur une table. Il ne manquait que le macchabée à l'intérieur. Je fermai les yeux. Les murs se mirent à résonner du claquement de ses bottes. J'en frissonnai. Sale époque !... L'homme à qui l'uniforme avait appartenu était-il le responsable de la mort des jeunes du STO qui avaient contribué à l'édification de cette monstrueuse verrue de béton ?

Une porte blindée plus petite que toutes les autres attira mon attention. Les fermetures originelles avaient été désarmées, et une serrure semblable d'aspect à celle de la trappe avait été installée. J'y introduisis la clef sans avoir conscience de ce que je faisais réellement.

La serrure fonctionna sans effort, ouvrant sur un étroit conduit de béton brut de soixante-dix centimètres de large pour un mètre quatre-vingt environ de hauteur. Je pointai ma caméra. En vain. Un couloir parcouru de canalisations et de câblages électriques comme on peut en voir dans les tunnels du métro parisien semblait s'étirer à l'infini. Je pris la précaution de bloquer la porte en position ouverte avec une chaise en fer pliante et j'avançai sur une trentaine de mètres. Je devais me recroqueviller sur moi-même afin de ne pas heurter le plafond de cet étrange corridor. Je dus me l'avouer je n'en menais pas large. Malgré le froid qui sévissait, de grosses perles de sueur coulaient le long de ma nuque.

Que faisais-je dans cet endroit funeste. Ma mission ne le commandait pas !

21H30. Les invités devaient tous être arrivés. Je n'avais aucune idée de leur identité. Un beau ratage en perspective qu'il serait compliqué de justifier. Quant à pouvoir appeler des secours le cas échéant, il ne fallait pas y compter...

Je n'avais plus rien à perdre et nourrissais à présent la secrète espérance de découvrir un secret qui serait décisif pour l'enquête. Consciemment ou non, j'avais repris l'exploration de ce sinistre endroit et m'enfonçais dans le corridor. Inévitablement, il finirait par déboucher quelque part. La boussole m'indiqua que je me dirigeais plein sud. En direction du manoir. Cette perspective me redonna du courage. Je pressai le pas, tentant de courir autant que cela était possible. Me cognant sur les canalisations à plusieurs reprises. J'étais certain d'être sur la bonne voie. En nage et gelé en même temps.

Le temps nécessaire pour aboutir à une issue s'avéra plus long que je ne l'avais secrètement espéré. Une angoissante interrogation me vint à l'esprit. Combien de temps la batterie de ma caméra tiendrait-elle encore ? Je me mis à courir de plus belle.

La lunette infrarouge détecta enfin ce qui paraissait être la fin du tunnel. Une autre porte blindée et toujours la même serrure...

J'y introduisis la clef en retenant mon souffle. La lourde porte pivota ouvrant sur une salle borgne dépourvue de la moindre ouverture. J'avais pris tous ces risques, fait tout ce périple pour en arriver là... Je m'allongeai à même le sol, épuisé, trempé de sueur, transi de froid, les mollets et le dos perclus de crampes.

Je mis quelques minutes avant de se rendre compte que les sons qui parvenaient à mes oreilles n'étaient plus seulement ceux de ma respiration. Des conduits s'enfonçaient dans le béton. Trop étroits pour permettre à un homme, même à un jeune enfant de s'y glisser. Ils restituaient les bruits provenant de salles situées au dessus. Ce corridor menait à une pièce dissimulée dans les sous-sols du manoir. Elle avait dû servir à espionner les conversations de personnes se croyant à l'abri en toute impunité à l'intérieur des murs du manoir. Je m'imaginai que les nazis avaient eu recours à ce stratagème pour s'assurer de la sincérité des sentiments que les notables locaux avec qui ils commerçaient, nourrissaient à leur égard. Witt-Laval était-il dans la confidence ? S'était-il ainsi commodément débarrassé par ce moyen, de concurrents trop pressants ? Cela expliquait-il les

ravages que la Gestapo avait faits dans les rangs de la résistance locale ?

Une voix familière me ramena aux réalités de ma mission. Pas de doute, c'était la voix nasillarde et haute perchée du procureur Mozar qui pérorait devant une jeune femme au rire de bécassine.

Dans une autre pièce, un piano égrainait mezzo voce les suites de notes vaporeuses des musiques de fin de nuit. L'ambiance était au business. Les paroles sans ambiguïté.

— ... *Te fais pas d'illusion. Il est rincé. Aucune chance de revoir not' fric...*

— ... *L'argent, c'est pas grave. C'est ses conneries qui risquent de nous foutre dedans...*

C'était bien la première fois que J'entendais dire que l'argent avait peu d'importance. Sans doute pour eux songeai-je... La conversation prenait d'emblée un tour intéressant.

— ... *Il est temps de faire quelque chose avant que ça nous pète au nez... J'aimerais bien quand même revoir la couleur de notre pognon...*

— ... *Regarde à quoi il sert notre fric ! Voilà le matériel qui débarque. Deux Mercedes pleines à craquer ! Et cette fois-ci, il y en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs...*

— ... *C'est que l'enjeu est d'importance...*

— ... *Ouais !... Et bien, je suggère que nous allions voir ça de plus près, il se pourrait que ce nous soit utile...*

Je me mordis les lèvres de rage

Merde ! Ils sortent...

J'aperçus un troisième conduit...

Il donnait sur la cuisine. Pourquoi écouter des bruits de cuisine ? Je ne trouvai pas de réponse satisfaisante. Le petit personnel s'y affairait pour satisfaire les invités. J'entendis une matrone renfrognée qui dirigeait son petit monde à la baguette. Pas question de décevoir la jet-set... Sans intérêt, pensais-je. Je me penchai à nouveau sur le conduit d'où on percevait les sons venant de la grande salle de réception.

Mozar avait laissé tomber Bécassine. Il parlait à bâtons rompus avec un groupe d'hommes qu'il semblait bien connaître. Racquam conviait ses invités à profiter des commodités offertes par le château. Les agapes seraient servies dans les chambres pour ceux qui le souhaitaient. Les rires et les criaileries commençaient à fuser de toutes parts, les conversations devenaient inaudibles. Je ne pouvais qu'imaginer ce qui se passait. Les voix féminines étaient teintées d'alcool et les petits cris que je percevais me rappelaient une scène de « La Grande Bouffe » de Marco Ferreri.

Racquam les avait tous conviés à une partie fine, et ce n'était pas la première fois. Le manoir appartenait à une société présidée par un certain Jamie Crowford dont j'ignorais s'il était présent dans les lieux ou même simplement s'il était informé des festivités qui s'y déroulaient. En France, s'offrir les services de prostituées majeures n'est pas puni par la loi, Seul le fait d'aider ou d'assister la prostitution est considéré comme du proxénétisme. Avoir des relations avec des couples ou avec plusieurs femmes, si elles sont consentantes, n'a rien d'illégal. Sauf si elles sont rémunérées par des tiers. La question était de savoir qui avait financé le « matériel » ? J'en conclus qu'Odile Fontana ne risquait probablement rien dans cette configuration. Par contre, il y avait un énorme risque que je m'en sorte avec un rhume carabiné et quelques douleurs rhumatismales...

Que pouvais-je faire de plus ? Rien sans doute. De toute manière, Miller n'aurait eu aucune chance d'obtenir une commission rogatoire... Mozar aurait tenu là une occasion inespérée et cocasse de lui rire au nez. Quant à prévenir la gendarmerie...

*

Des bribes de phrases provenaient à nouveau de ce qui devait être un petit salon. Elles m'incitèrent à me montrer patient.

— ... *Il se pourrait qu'il devienne de plus en plus dangereux de se divertir dans ce pays. Ce con déconne. Qu'est-ce qu'il a besoin de faire ça en public ?*

— ... *Ça l'excite ! Tous ça l'excite, l'alcool, la coke et les putes !*

— ... *Ouais... On peut comprendre. Personnellement je n'ai pas encore trouvé le moyen de me débarrasser des effets secondaires de la testostérone.*

— ... ?

— *Je veux dire, de cette furieuse envie de tirer un bon coup ! Mais ce besoin d'en faire profiter*

les autres me dépasse. Dans sa situation...

— ... *Achille est furieux. Il m'a confié qu'il en avait marre. Il sait beaucoup de choses, Achille... Et il a le bras long. Il n'a plus besoin de lui. D'ailleurs il n'est pas là !*

Je blêmis. Peu d'hommes se prénommaient « Achille ». Le seul connu dans l'entourage de Racquam avait pour patronyme « Alfonsi », le big boss de Blanpain.

Si seulement il m'était possible de contacter Miller !!!...

Il y avait peu de chance que « Monsieur Achille » soit l'instigateur de la soirée.

Dans la grande salle les braillements et les éclats de rire fusaient de toute part sous l'effet conjugué de la drogue et de l'alcool. Les hurlements couvraient la conversation en provenance du petit salon. En cuisine, on n'était pas en reste. La matrone hurlait plus qu'elle ne criait. L'une des serveuses venait de revenir de la grande salle en pleurant, braillant :

« *Qu'elle n'en pouvait plus, qu'elle n'avait plus de soutien-gorge et que sa blouse était déchirée sur toute la hauteur* ».

J'entendis le garde-chiourme menacer la pauvre fille de ne pas être payée et foutue dehors si elle ne reprenait pas son travail. La fille fit une crise de nerfs et une paire de gifles retentit. Je m'imaginai qu'elle se trouva illico renvoyée parmi les fêtards car les cris et les quolibets reprirent de plus belle. Allait-elle se faire violer en toute impunité ? Que pouvais-je faire ? Retourner à l'entrée du blockhaus, et me précipiter au château en exhibant ma carte de police ? Absurde !

Chapitre 51

Samedi 30 mai.

Zig, Zig, Zig...

Estelle se glissa délicatement hors du lit et sortit précipitamment de la chambre. Kandar venait de s'endormir. Il n'y parvenait pas toutes les nuits. Elle devait prendre soin de préserver ses maigres moments de récupération. La douleur mentale s'était insidieusement substituée à la douleur physique.

Une voix caverneuse, de toute évidence artificiellement modifiée, l'interpella d'un ton exagérément calme et flegmatique. L'individu semblait prendre un soin maniaque à bien articuler afin, sans doute, qu'il n'y ait aucune ambiguïté quant à l'interprétation de ses propos.

— Dans quelques minutes, un homme va mourir.

Estelle eut le réflexe de regarder l'heure : Une heure et quatre minutes.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi me réveillez-vous en pleine nuit pour proférer ce genre de sottises ?

— Avez-vous relevé l'heure ?

— Oui...

— Alors, je ne crois pas que vous pensiez que je plaisante, Madame Esperfaro ! Prévenez le commissaire Miller !

— Faites-le vous-même !

— Ne le prenez pas sur ce ton ! C'est une faveur que je vous fais !

CLAP !

Estelle se mordit les lèvres jusqu'au sang. « Miller », elle appuya sur la touche au nom du commissaire. Cinq sonneries et le répondeur...

— Miller répondez, je viens d'être prévenue qu'un meurtre va avoir lieu !

Raccroché. Rappel. Cinq sonneries. Raccroché. Rappel. Trois sonneries...

— Miller, j'écoute !

— Notez immédiatement l'heure, commissaire ! *Une heure et neuf minutes !*

— ... Une heure dix, maintenant ! Et alors ?

Estelle relata l'appel de l'inconnu. Miller comprit immédiatement ce qu'il allait se passer, et surtout où, cela devait se produire.

— Merde !!!

Chapitre 52

BANG !!!

Le coup de feu étouffa tous les sons d'où qu'ils provenaient. Un blanc total. Puis des bruits de pas de plus en plus rapides, de plus en plus nombreux, qui s'éloignent. Puis un hurlement suivi d'un brouhaha, puis le silence à nouveau.

Une heure dix-sept.

Je me précipitai dans le corridor de béton. Au bout de quelques mètres je perdis l'équilibre et me fracassai contre le sol bétonné... Je mis plusieurs minutes à reprendre mes esprits.

... *Des pas, des bruits de pas* ... Quelqu'un se trouvait là, derrière moi, me suivait... Je tressaillis. Immobile. Médusé. Figé contre le sol. Je déglutis, bloquai ma respiration. Mes oreilles bourdonnaient de l'afflux sanguin provoqué par la tension. Un vacarme assourdissant envahissait mon crâne. Je plaquai mes mains sur mes tempes jusqu'à ce que le calme revienne dans ma tête. Les bruits de pas avaient cessé. Pourtant, je n'avais pas rêvé. Pendant une fraction de seconde, quand je perdis l'équilibre et percutai le sol en béton, j'avais clairement perçu ces bruits de pas. Légers, dissimulés, trahis uniquement par le crissement produit par les débris provenant de la couche superficielle du béton qui s'effritait. Les pas de l'assassin qui s'enfuyait !... Je parvins enfin à bloquer ma respiration. Plus un son ne parvenait à mes oreilles. Incrustés dans la paume de mes mains, des résidus de béton usé attestaient que je ne me trompais pas. Il était là, quelque part dans l'ombre. J'attendis que les battements de mon cœur reprennent leur rythme normal et me relevai. Un silence pesant avait pris possession des lieux. Je maudissais la précipitation qui m'avait fait oublier mon arme. Soudain, à nouveau, un bruit familier que j'avais fini par oublier parvint à nouveau à mes oreilles. Le feulement de l'air propulsé dans le corridor par le système de régénération qui nous permettait de respirer... « Nous » ? Étais-je seul dans ce corridor ? Se pouvait-il que j'aie rêvé ? Que les bruits de pas que je crus entendre n'étaient que les échos de mes propres pas ?...

Bien sûr que j'avais rêvé ! Comment un individu aurait-il pu s'introduire dans le tunnel *par ce côté-là* ? La pièce aux écoutes ne comprenait aucune autre issue que le tunnel !

Merde !

La batterie de ma caméra choisit ce moment-là pour rendre l'âme. Je me retrouvai dans un noir absolu. Obligé d'écartier les bras pour toucher les murs et avancer la tête baissée. Je ne devais pas rester là à attendre. Il fallait que Miller soit prévenu.

Je ne pouvais qu'avoir rêvé. Ce devait être, ce ne pouvait qu'être la manifestation d'une peur diffuse et incontrôlée qui s'était glissée en moi depuis que je m'étais introduit dans ce sarcophage funeste.

Plus aucun autre bruit n'assaillit mes oreilles aux aguets. À présent, j'en étais certain, il n'y avait personne d'autre qu'une créature chimérique née de mon imagination dans cette cathédrale dédiée à la mort. Je trottais tant bien que mal en essayant de garder un rythme correct sans me fracasser à nouveau contre le béton.

Aaaaaah !!... Peine perdue... Cette fois-ci, un liquide chaud et visqueux pissa le long de mon visage, jusque dans mon cou. J'avais heurté la chaise pliante maintenant ouverte la porte intérieure donnant sur le blockhaus, puis la porte elle-même. Du sang. Il y en avait partout. Impossible d'en effacer les traces. Impossible d'utiliser mon portable. Appeler serait apporter la preuve indiscutable de ma présence. J'ignorai le sang et traversai les dortoirs, puis la zone de combat.

Enfin... La trappe réagit normalement sous la pression. Au dehors une lune faiblarde éclairait petitement les alentours. Je refermai soigneusement la trappe et mis la clef dans ma poche.

Je me retrouvai enfin à l'air libre. Que c'était bon de respirer à pleins poumons ! Le service de sécurité du manoir devait être sur les dents. Roquette en tête. Il y avait trop de risque à reprendre le trajet qui m'avait conduit jusqu'ici pour retrouver le domaine Lemoine. Les barbelés qui séparent les deux domaines ne sont qu'à quelques centaines de mètres. Je devais pouvoir les retrouver en coupant à travers les tourbières. Dix minutes plus tard, je dus admettre que je m'étais incompréhensiblement égaré. J'avais voulu contourner un plan d'eau et me retrouvais en pleine forêt à chercher désespérément mon chemin. J'errai tel un fugitif, fuyant de façon désordonnée. Je venais d'entrer dans une zone marécageuse. Ma jambe droite se déroba dans un trou d'eau. J'étais trempé, boueux, couvert de mousse gluante jusqu'aux cuisses. Je choisis de me déporter vers l'ouest

pour pouvoir franchir l'obstacle. Je songeai au malheureux acquéreur qui perdit la vie en dévalant une berge mal entretenue. Se pouvait-il qu'il en fût ainsi du pauvre commissaire Artvest retrouvé noyé dans la Marne ?

Dans un faisceau de lumière lunaire, j'entrevis ce qui semblait être une clairière. Après deux cents mètres franchis dans les herbes folles, je respirai enfin : un mur de fils barbelés me barrait la route. Je m'étais recentré. L'aventure n'était pas terminée. La lune peinait à nouveau à percer derrière les nuages. Je m'accrochais de partout. Finalement, je parvins à franchir l'obstacle et me retrouvai provisoirement sauvé. J'allais devoir affronter la fureur de Miller.

Re-Re-Merde !

« Remettez tout en place quand vous aurez terminé votre travail... »

Pour faire bonne mesure, j'avais négligé de déposer la clef sous l'étrange stèle comme je l'avais promis. Le vieux Lemoine serait furieux. Nouvelle connerie ! Il se pourrait bien que nous ayons besoin de son témoignage. L'homme en savait certainement beaucoup plus qu'il ne m'en avait dit. Tant pis... Pas question d'y retourner.

Chapitre 53

Je courus comme un dératé pour récupérer le vélo. J'étais trempé jusqu'aux os, griffé de partout, puant la transpiration et la tourbe. Pour la deuxième fois en l'espace de quelques jours, j'avais violé un espace privé sans aucun mandat. Pire, j'avais laissé des traces de mon passage un peu partout ! Un bilan peu reluisant. La liste de mes erreurs ne s'arrêtait pas là. Le retour chaotique à travers les tourbières avait été horrible. C'était impensable d'avoir été incapable de retrouver le chemin par lequel j'étais venu et de perdre ainsi un temps précieux. C'est dans cet état d'esprit, qu'un peu plus tard, dégoulinant de sueur malgré la fraîcheur de la nuit, je sonnai, puis tambourinai à la porte du secrétaire de mairie éberlué. Le premier émoi digéré, le fonctionnaire accepta que son visiteur nocturne utilise son téléphone, tout heureux que cet énergumène lui rapporte sa bicyclette. Il n'était pas près de m'oublier...

Le portable du Patron était sur répondeur. Je laissai lui un message qui se voulait le plus factuel possible... De toute manière, qu'aurais-je pu faire de plus ? La batterie de mon portable m'avait abandonné depuis longtemps. La faute à la liaison Bluetooth du 4x4, trop avide d'énergie. Comble de bonheur, Je m'aperçus que j'avais également oublié d'emporter un chargeur.

Il ne me restait plus qu'à attendre, le moral dans les chaussettes, assis sur les marches du perron de la poste de Valloton. De là où je me trouvais, j'observais, impuissant, le ballet des véhicules des gendarmes. La gendarmerie avait déjà bouclé le secteur depuis plus d'une heure.

Plus tard, j'appris que fort heureusement, Miller ne dormait pas lorsque Estelle l'appela. Il ne dormait jamais en pareilles circonstances.

À moins de tambouriner à nouveau à la porte de mon bienfaiteur, je n'avais plus qu'à patienter en tentant désespérément de retrouver une allure acceptable et de dénicher quelques bonnes raisons pour justifier mes errements. L'attente parut interminable. Enfin, j'aperçus de loin la plaque de la voiture personnelle de Miller. Je ne savais si je devais ou non me réjouir.

Je n'eus pas le loisir de vérifier s'il considérerait mes excuses comme valables. Miller attendait autre chose. Nous verrions ça plus tard... L'urgence était ailleurs. Je lui débitai dans un ordre incertain la relation des événements de la nuit pendant les quelques kilomètres séparant Valloton du manoir.

Chapitre 54

4 h 10. Miller exhiba sa carte de police sous le nez du gendarme Ekerman. Le jeune gradé, sportif, sec, impeccablement coiffé et rasé de près en dépit d'un réveil précipité, considéra le policier d'un œil sévère et incrédule. Décidément, si les deux corps servaient le même État, ils ne faisaient pas partie du même monde. La tenue hétéroclite et défraîchie du commissaire lui inspirait dégoût et répulsion. Que venait faire là ce flic mal attifé, mal coiffé, à l'allure bedonnante de pilier de bistrot. Je vis ses yeux s'attarder un moment sur les baskets rappées et les chaussettes en tire-bouchon du patron. Il dut se retenir de trop manifester son dégoût. L'impeccable gendarme

imaginait bien ce genre de flic, traficotant de-ci de-là, fermant les yeux sur nombre de petits business en échange de « justes » compensations. Peut-être même, imaginait-il que ce pitoyable flic jouait aux courses comme le héros des « Ripoux ». Un film qui lui avait plus donné envie de vomir que de rigoler.

— Suivez-moi, Commissaire ! Johan Le Cloarec, Commandant de la brigade de gendarmerie de Valloton est déjà sur les lieux depuis deux heures dix-huit du matin ! Nous avons procédé aux premières constatations. Raoul Racquam s'est suicidé avec une arme à feu.

Le commandant confirma les dires de son subordonné.

— L'affaire paraît simple, Commissaire. À l'évidence, il s'agit d'un suicide ! Comme vous pourrez le constater par vous-même, le coup a été tiré à bout portant. L'analyse des débris charbonneux provenant de la combustion de la poudre et des résidus de fulminate de mercure, ainsi que celle des grains de poudres non brûlés, le confirmera. De même que la position du corps et de l'arme.

— Qui a procédé aux constatations ?

— Le lieutenant Ekerman. Un excellent élément. Il suit actuellement un stage de préparation au concours de l'Institut de recherche criminelle de la gendarmerie nationale (IRCGN).

— Quoi d'autre ?

— Des traces de cocaïne.

— La liste des personnes présentes ?

Le commandant attrapa Miller par la manche et l'entraîna à l'écart.

— Il y a un petit problème. Le suicidé avait invité des personnalités connues... Jérôme Jacquet, le maire de Valloton... Le procureur Mozar... Plus quelques industriels de la région... En tout, une quinzaine de personnes en vue...

— Ainsi que leurs épouses, je suppose...

— ... Non...

— Et qui d'autre était présent dans le manoir au moment du drame ?

— Les domestiques chargés du service. Ils étaient tous en cuisine au moment des faits.

— Conduisez-moi !

Le commandant s'excusa en avançant le policier.

Mozar regarda passer cet équipage baroque avec un sourire amusé. Signe qu'il se remettrait assez vite de la mort d'un maire « remarquable ».

La scène de crime était intacte et les TIC avaient pris le relais d'Ekerman.

Le corps de Raoul Racquam baignait dans une mare de sang.

— Qui vous a prévenus ?

— Un appel anonyme à 01 h 54.

— D'où provenait-il ?

— Trop tôt pour le dire...

— Était-ce le seul appel ?

— ... Oui...

— Je suppose que l'émotion trop forte provoquée par le drame a perturbé les personnes présentes au point qu'elles en aient négligé d'appeler la police. Je ne pensais pas le procureur Mozar aussi émotif...

— ...

— Je veux que soient réalisés des moulages de toutes les empreintes de pneus présentes sur le parking et devant l'entrée du manoir.

— Mais...

— Faites-le, Commandant. Je suppose que les caméras de surveillance étaient débranchées... ?

— En révision...

— Évidemment...

— Que sous-entendez-vous Commissaire ?

Le Cloarec n'avait pas dit « Que voulez vous dire ? » ou « A quoi pensez-vous ? », mais avec la rigueur qui caractérise les militaires, « Que sous-entendez-vous ? ». Le scepticisme de Miller n'était pas passé inaperçu... Le patron apprécia la précision.

— Qu'une corrélation évidente et inévitable existe entre le besoin de réviser les systèmes de surveillance et la présence de hautes personnalités... Je veux bien... Mais dans ce cas, je veux également que soient récupérés tous les éléments en textile, serviettes, nappes et cetera ayant été utilisés en salle et en cuisine. Idem dans les toilettes, salles d'eau et chambres... Ainsi que le matériel informatique bien entendu. Pareille quantité de caméras doit bien nécessiter un pilotage par ordinateur.

— Que chercher vous Commissaire ?

— Un repas d'affaires ne laisse pas les lieux dans cet état-là. Il me semble qu'il manque des noms sur votre liste de convives ... Pour le reste, sachez que je vous fais entièrement confiance, à vous et à vos hommes, Ekerman inclus, bien qu'il ne semble guère m'apprécier...

— ... Autre chose Commissaire. La presse...

— J'imagine...

Chapitre 55

16 h 50. Tribunal de Grande Instance de Montargis.

— Installez-vous confortablement, Commissaire. Nous avons à parler. Je tiens à vous faire part de ma détermination à mener à bien cette enquête.

— Je n'ai aucun doute là-dessus, Monsieur le procureur...

— Dans ce cas, entrons immédiatement dans le vif du sujet. Je viens de relire le rapport du Commandant Le Cloarec, remarquable de précision. Le suicide de Raoul Racquam va faire des vagues. Vous allez subir des pressions de tous les côtés. Racquam a été longtemps très proche du pouvoir et ce à un très haut niveau. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, mais cela pourrait le redevenir. Beaucoup l'espèrent...

— Croyez bien que je suis conscient des chausse-trappes qui m'attendent, Monsieur le Procureur. J'en ai eu quelques échantillons. En avant-première, en quelque sorte...

— Vous avez demandé un séquestre du linge de maison. Pour quelle raison ?

— Comme vous l'avez certainement remarqué, lorsque que la gendarmerie est arrivée sur les lieux, aucun des convives présents n'avait encore appelé la police. Nous savons à présent que l'appel anonyme qui a prévenu les gendarmes provenait d'un portable à carte prépayée, donc non identifiable et qu'il a été émis dans la zone de bornage du manoir. La quantité de victuailles et d'alcools présente est disproportionnée par rapport au nombre des invités. Comme est disproportionné le nombre de personnes requis pour le service.

— Quelle est votre idée ?

— Je pense que la mort de Racquam a provoqué une envolée de merles moqueurs et de roucoulantes tourterelles...

— Qu'allez vous faire ?

— Demander des analyses ADN à partir des débris organiques qui auront été récupérés.

— Quelle en est la nature ?

— Cheveux, poils de barbe, salive, sperme, sécrétions vaginales...

— C'est tout ?

— Non !... Cocaïne, Extasy, Rohypnol...

Minotier se pinça les lèvres. C'était son tic à lui lorsqu'il avait besoin de réfléchir.

— Que cherchez-vous au juste commissaire ?

— À démontrer qu'il ne s'agissait pas d'un repas d'hommes d'affaires amoureux de la Sologne, mais d'une partie fine organisée avec des prostituées. Ce qui constituerait un délit de proxénétisme pour le pourvoyeur de ces dames.

— Admettons que vous soyez dans le vrai. Vous n'êtes pas assez naïf pour imaginer que les invités feront autre chose que de charger Racquam. Le suicide de celui-ci a déjà éteint toute action

possible. Pareil pour la drogue. Tous ces estimés convives ne risquent au pire que l'opprobre médiatique.

— Ce qui serait déjà pas mal...

— Êtes-vous moraliste, Commissaire ?

— Non pas ! Mais j'ai besoin de marges de manœuvre. Et cette situation m'en procure.

— Êtes-vous revanchard ?

— Non ! Même s'il est vrai que la mort de Racquam me frustre. Elle complique de facto les investigations menées contre lui en qualité de maire de Vilnot... Le principal suspect est mort... Mais pour autant, l'enquête reste ouverte...

Minotier hocha la tête sans que Miller ne parvienne à deviner ce que cela pouvait signifier. Puis le procureur fit un signe de la main très explicite. Il réclamait toute l'attention de son interlocuteur.

— Que savez-vous de Jamie Crowford ?

— Trop peu de choses, à vrai dire...

— Alors, je vais éclairer votre lanterne. Jamie Crowford, est né à Sao Paulo d'un père irlandais, Jack Crowford, et d'une mère française, Sylvie Genet. Jack le père dut quitter précipitamment l'Irlande pour le Brésil suite à de mauvaises affaires. Il y mourra peu de temps après la dixième année de son fils. Jamie est ce que l'on appelle un self-made-man. Sa mère rentra en France après la mort de son mari. Elle prit un petit commerce avec l'aide de sa famille. Jamie dut bosser pour s'en sortir. Un bon Bac, puis une école d'ingénieur et enfin polytechnique.

— Un parcours sans faute...

— Jusque-là, rien à dire. Il intégra une affaire familiale de fabrication de composants pour l'aéronautique. Très vite, il sut se rendre indispensable. Le patron n'avait pas d'enfant, il lui céda ses parts. Crowford boosta l'affaire et, trois ans après, il la revendit en réalisant une belle plus-value. La grande aventure allait pouvoir commencer. Son pouvoir de conviction ou de séduction, comme vous préférez, est immense. Auprès des banques en particulier. Le point fort de Crowford tient dans sa capacité à emprunter. Son point faible est son endettement. Son système tient en trois séquences : Il sélectionne plusieurs entreprises qu'il achète en s'endettant. L'une d'elles est destinée à devenir une pièce essentielle de son empire. Les autres serviront de vache à lait. Dans tous les cas le mot d'ordre est : réduction des coûts. Les vaches à lait sont saignées sans pitié. Les actifs sont vendus, les investissements stoppés, les effectifs réduits à la portion congrue, pour payer les intérêts des emprunts. Bien aidé par les taux extrêmement bas actuels. Après en avoir tiré ce qu'il en escomptait, les entreprises devenues moribondes sont cédées à un repreneur pour se débarrasser des problèmes sociaux qui ne manqueront pas de se produire. Le plus souvent, le rôle du repreneur est de procéder à la liquidation en se rémunérant au passage.

— Un héros du libéralisme, quoi ! Quel rapport avec Racquam ?

— Crowford, contrairement à la quasi-totalité des grands patrons français, ne cultive pas la connivence avec le pouvoir. Racquam lui servait de relais à l'occasion. D'autant que ce dernier était particulièrement en cour auprès du précédent pouvoir.

— Les choses ont beaucoup changé...

— Et rien ne sera plus jamais comme avant. L'alternance a permis de mettre en lumière des pratiques frauduleuses soigneusement enfouies. Même si ses amis, ou dois-je dire anciens amis, revenaient au pouvoir, il serait devenu trop voyant.

— De ce point de vue là, le problème est en quelque sorte réglé... Comment Crowford est-il perçu par le pouvoir actuel ?

— Crowford a l'intelligence de ne pas être marqué à l'extrême droite. Il navigue... En économie, il prône un libéralisme exempt de contraintes et une réduction progressive du pouvoir des états. Dans cet ordre d'idée, il a milité activement pour l'adoption de l'accord de partenariat transatlantique (APT) négocié depuis juillet 2013 par les États-Unis et l'Union européenne. L'accord prévoyait que les législations en vigueur des deux côtés de l'Atlantique se plieraient aux normes du libre-échange établies par et pour les grandes entreprises européennes et américaines. Des tribunaux internationaux spécialement créés pour arbitrer les litiges entre les investisseurs et les États devaient être habilités à infliger des sanctions commerciales aux pays contrevenants, ainsi que

des réparations de plusieurs millions d'euros au bénéfice des entreprises plaignantes. S'il était entré en vigueur, un tel traité s'appliquerait de gré ou de force. Les privilèges des multinationales, imperméables aux alternances politiques et aux mobilisations populaires, prendraient force de loi et lieraient pour de bon les mains des gouvernants.

— Joli programme démocratique ! Quelle folie !

— Cela va de pair avec la mise sur écoute de la planète et la phobie entretenue du terrorisme. Un fait bien réel, et un prétexte commode. En ces périodes de crises économiques, idéologique, politique, religieuse. Crise d'identité individuelle et collective. Le repli sur soi et la revendication sécuritaire, servent à la perfection les desseins des puissants. Le citoyen lambda ou peu politisé devient de plus en plus enclin à accepter d'aliéner une part de sa liberté contre la promesse d'une protection accrue. Toutes proportions gardées, les mafias ne vendent pas autre chose...

— Et en ce qui concerne notre enquête?

Minotier ne releva pas. Rien ne semblait pouvoir le détourner de son sujet.

— Dans le camp d'en face, les extrémistes recherchent l'ordre, la loi, le retour au passé. À condition que ce soit sous leur houlette, il va de soi. À partir de là, ce serait l'engrenage. Se créeront alors des tensions qui paraîtront insolubles. C'est ce moment qu'attendent et espèrent les puissants de ce monde.

— Beau programme...

— Pour réaliser leur projet, il est nécessaire que le besoin d'ordre et de sécurité gagne une large partie de la société. Un climat de soumission à l'autorité est naturellement propice à leurs desseins. Aujourd'hui comme hier, le risque est de glisser progressivement vers des régimes hybrides, de plus en plus autoritaires. Avec pour corollaire les persécutions qui s'abattront alors sur les populations minoritaires, jusqu'à leur exclusion de la société. Leur rôle étant de servir d'exemple afin que les autres, les majoritaires, s'estiment heureux de leur sort et se tiennent tranquilles. Malheureusement, le public ne perçoit pas le danger. Prenons le cas d'une époque pas si lointaine, l'avènement du Maréchal Pétain au pouvoir ne s'explique pas autrement.

— ...

— Des hommes comme Crowford n'ont plus besoin des États. Ils attendent que le fruit mûr tombe de lui-même... Ils sont au-dessus des lois...

— Qu'essayez-vous de me dire, Monsieur le procureur ?

— Que je ne vous lâcherai pas quelles que soient les conclusions auxquelles vous parviendrez ! Je vais confier l'instruction à Ziegler. Un alsacien têtue. Un juge intègre... Enfin... Je le crois !... Miller ! Je voulais également vous mettre en garde. Ces milieux sont sans pitié... La pression a dû être énorme sur les épaules de Raoul Racquam...

— Merci !...

— Quant à l'intrusion de votre jeune capitaine dans la propriété, je vais devoir mettre en sourdine les ardeurs du juge Ziegler. Vous avez une sacrée chance... Il ne peut rien me refuser...

— Je vous remercie Monsieur le procureur... Il y a autre chose que vous devez savoir dès maintenant. Raoul Racquam ne s'est pas suicidé.

— Que dites-vous !?

— Qu'il s'agit d'un meurtre maquillé en suicide. L'arme utilisée est un neuf millimètre à rechargement automatique. Après avoir tiré une première balle, le rechargement nécessite une certaine pression de la main qui tient l'arme. Ce qui signifie que si aucune balle n'est engagée dans le canon, le suicide est avéré. Dans le cas contraire, il s'agit d'un meurtre.

— Êtes-vous certain de ce que vous avancez ?

— À l'inverse des armes traditionnelles, les armes à rechargement automatique exécutent le cycle percussion-détonation-éjection-rechargement aussi longtemps que le doigt maintient la détente enfoncée. Et ce, tant qu'il y a des munitions dans le chargeur. Or, une seule balle a été tirée... En outre, selon une source fiable, Raoul Racquam était atteint d'un cancer du poumon incurable. Je vais faire procéder à une autopsie.

— Qui d'autre avez-vous informé ?

— Personne, Monsieur le procureur... Autre chose, j'ai une requête à formuler.

— Dîtes !?...

— J'aurai besoin d'une commission rogatoire pour aller fouiller dans les ordinateurs de la famille Racquam ainsi que dans ceux de la mairie de Vilnot...

Chapitre 56

Jeudi 4 juin,

« ... À Vilnot-le-Pont, ville qu'il a profondément changée depuis sa première élection, les habitants témoignent en silence leur attachement à la personne de Raoul Racquam. Après ce drame, ce sont des larmes qui coulent sur les visages des personnes qui attendent debout en silence devant la chapelle ardente dressée dans la salle des mariages de l'Hôtel de Ville. Ces anonymes veulent ainsi témoigner de leur profond attachement pour leur maire... Le conseil municipal de Vilnot a adressé « ses plus sincères condoléances » à toute sa famille, et salué un homme droit et sympathique qui aimait sa ville et les Vilnotais... »

Ce n'étaient pas de vains mots. Le chroniqueur de « Station N°1 » résumait assez bien l'atmosphère qui régnait parmi tous ceux qui avaient choisi d'honorer leur maire une dernière fois. Ceux qui n'avaient pas eu la possibilité de venir, pourront se consoler en assistant à la bénédiction qui sera célébrée en latin et accompagner le cortège jusqu'au crématorium.

Plus politiques étaient les propos d'Achille Alfonsi.

« ... J'éprouve une infinie tristesse. Raoul était mon ami. Un grand bâtisseur. Un visionnaire. Un homme dont l'action doit être poursuivie afin que les lumières de la ville continuent à briller de mille feux et que son action se perpétue au-delà de son trépas ... »

La suite le fut également.

13H40. Bénédicte Racquam rejoint son bureau de l'hôtel de ville. Le soir même, une conférence de presse restreinte était prévue dans la grande salle de la mairie.

14H00. Estelle Esperfaro pénétra dans le bureau de la première adjointe.

Celle-ci l'accueillit un sourire satisfait sur les lèvres.

— J'étais certaine que vous accepteriez mon invitation.

Bénédicte Racquam semblait déjà avoir tourné la page. Estelle attendit patiemment que la veuve lui cède la parole.

— Je vous présente mes sincères condoléances.

— Merci... Ce sera suffisant. J'ai eu mon lot de condoléances. Nous n'allons pas nous mentir. Raoul Racquam est mort. L'avenir va s'écrire sans lui. Ce soir, peut-être assisterez-vous à la conférence de presse ?

— Non... Ce sera Axel Kandar.

— Votre patron aurait dû vous accompagner. Perd-il la main ? Tant pis pour lui. Ce soir, il n'aura droit qu'aux inévitables niaiseries qui entourent ce type d'événement.

Estelle s'efforça de masquer sa stupéfaction devant l'absence totale d'émotion de celle qui, il y a quelques jours à peine, et depuis plus de trente années, était l'indéfectible moitié d'un couple fusionnel.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Dans une heure, aura lieu l'hommage officiel, rendu sur le parvis de l'hôtel de ville. Avec tout le toutim, allocution du préfet, haie d'honneur des pompiers, de la police municipale, et enfin pour finir, l'hommage des anciens combattants... Passée cette dernière cérémonie, les choses sérieuses vont pouvoir commencer. Mon mari sera incinéré demain à 14H00 comme prévu. Ensuite, l'élection du nouveau maire devra se faire dans la quinzaine suivant le décès. Article L. 2122-14 du Code général des collectivités territoriales (CGCT). Ce qui signifie que dans douze jours, je serai le nouveau maire élu de Vilnot. Êtes-vous choquée de mon attitude ?

— Surprise plutôt...

— Je vous pensais plus fine... À moins que la prudence ne bride votre discours. Je vais être claire avec vous. Raoul et moi nous sommes aimés brièvement et complétés durablement. A lui le charisme et l'emprise sur la populace, à moi la conduite réelle des affaires publiques et privées. J'ai protégé mon mari et couvert ses frasques parce que c'était notre intérêt commun. Mon mari n'a

jamais résisté à un cul qu'on le lui tende ou non. Sa bite lui servait de gouvernail. Longtemps, je lui ai servi de plan B pendant les périodes de disette. Et puis, avec le succès, ces périodes furent de plus en plus rares et la situation m'a échappé. Doucement, progressivement, il s'est affranchi de mes avis, que ce soit dans la gestion des affaires de la commune ou pour ses histoires de fesses. Jusqu'à ce qu'il se pique de vouloir exercer l'intégralité des attributions que lui confère son mandat d'élu.

— Vous ne donniez pas l'impression d'être mise au placard...

— Raoul n'était pas totalement stupide. Il savait ce qu'il me devait.

— Que s'est-il passé pour...

— Pour qu'il choisisse de se suicider ? Dites-le ! Pour ma part, je n'ai pas peur des mots...

Raoul était très affecté par les critiques incessantes qui étaient dirigées contre lui à propos de sa gestion de la mairie, de la dette. Très fatigué. Tous les événements qui sont survenus ces derniers temps ont été plus dramatiques les uns que les autres. Raoul a reçu un coup terrible suite au suicide par le feu de ce pauvre commerçant. Une mort atroce. Il a été terriblement secoué, d'autant qu'une certaine presse n'a pas fait dans le détail et s'est acharnée contre lui, l'accusant d'en être le responsable. Il y a eu aussi toute cette histoire autour de l'ouvrier déplacé bulgare, tombé d'un échafaudage. Enfin, les remous créés par la mort d'Iliev sous les balles d'un tireur fou ont fini par l'achever. Depuis quelques jours, il refusait de paraître en public. Je le sentais au bout du rouleau... Je m'en veux de ne pas avoir été plus attentive et plus perspicace...

Bénédicte Racquam avait changé de ton et de personnage en l'espace de quelques secondes. Estelle en fut effrayée. Nul doute que ce soir, à la conférence de presse, une veuve éplorée pleurera son époux disparu, sans omettre de promettre au passage de continuer son œuvre par respect pour sa mémoire...

Estelle n'avait plus qu'une envie : clore au plus vite cet entretien aux relents fétides.

— Je vous remercie...

— C'est moi qui vous remercie, Mademoiselle.

— Cependant, vous n'avez pas répondu à ma question... Qu'attendez-vous de moi ?

— Rien du tout ! Je voulais simplement vous informer. Je sais que je peux avoir confiance en vous...

Confiance en moi !?... Pour qu'elle obscure raison cette femme qui n'a jamais compté que sur elle-même, qui a passé son existence à contrôler et manipuler les autres, accorderait-elle sa confiance à une jeune journaliste qu'elle n'a rencontrée que trois ou quatre fois ??

Estelle remercia et prit congé.

Chapitre 57

Jeudi 4 juin,

L'examen des ordinateurs de la municipalité de Vilnot n'avait pas été réellement productif. À coup sûr, les Racquam avaient été remarquablement conseillés. Aucune connexion n'existait entre les services informatiques de la commune et ceux de la Socimmo, et encore moins avec le Phénix Populaire. Le micro-parti présidé par Bénédicte Racquam n'apparaissait nulle part. Les bilans officiellement présentés n'étaient probablement que des belles photos retouchées. L'essentiel était évidemment ailleurs. Le système Racquam fonctionnait à l'ancienne. Les ordres étaient verbaux, et les comptabilités réelles, tenues à la main et détruites une fois avalisées.

Cette intrusion dans ce qu'il supposait être le cœur du système et l'échec qui s'ensuivit, allaient peser durablement sur les relations entre Miller et la veuve. Pour le moment ma présence dans le blockhaus n'était pas encore remontée à la surface. Par chance, depuis deux jours, il pleuvait abondamment. À l'extérieur, les traces que j'avais laissées disparaissaient sous l'action de cette pluie de fin de printemps. Il en serait différemment quand la police scientifique s'intéressera à l'intérieur du blockhaus.

Chapitre 58

Vendredi 5 juin,

« ... *Le Roi est mort. Que Dieu sauve la Reine !...* »

L'arrivée du commissaire donna lieu à quelques sourires contenus. Miller s'était surpassé !... Comment pouvait-on être, à ce point, insensible à l'harmonie des couleurs. Quelle abominable cacophonie !

Je m'habituais peu à peu aux excentricités vestimentaires de mon patron. Toutefois, une question me titillait : Était-ce le résultat d'un extraordinaire désintérêt pour l'image qu'il donnait de lui-même, ou bien s'agissait-il d'un goût décalé qui lui était propre ? Je n'étais pas encore parvenu à trancher.

L'ordre du jour ne m'autorisait pas à m'appesantir sur le sujet.

La mort de Racquam impliquait une remise à plat des hypothèses que nous tenions pour probables, sinon avérées. L'enchaînement des événements ne semblait pas répondre à une chronologie cohérente.

D'un commun accord, nous avons écarté le suicide atroce du commerçant Mariano de la liste. Pour le reste, rien ne permettait de dissocier la mort du commissaire Artvest, des événements tragiques qui lui ont succédé. De même, il était difficile de ne pas relier la disparition de l'ouvrier déplacé bulgare à la fin tragique d'Iliev, mortellement atteint par une balle, en ouverture de la folle fusillade du Pont de Vilnot. Comme il était tout aussi difficile de ne pas faire de relation entre la découverte du cadavre déterré par la tractopelle du terrassier et la disparition de ce même ouvrier bulgare.

Puis, il y eut la séquestration de Gilio Ferrandi et les troubles du comportement qui l'affectent depuis qu'il a retrouvé la liberté. Rien n'était simple, et ce n'était pas le témoignage plus que suspect de Samira Djouri qui risquait de nous éclairer.

À présent, Raoul Racquam venait d'être assassiné.

Miller n'oubliait pas qu'il avait été entraîné jusqu'en Irlande pour y recevoir un message insistant :

«... Ce que nous voulons, c'est faire tomber l'organisation mafieuse qui agit en sous-main et qui a du sang sur les mains. Voilà pourquoi Racquam ne doit pas être inquiété. Il va se débattre et créer des remous. C'est ce que nous espérons... Pouvons nous compter sur votre neutralité ?... »

« ...Pouvons nous compter sur votre neutralité... »

Derrière cette formulation polie, une injonction pressante ne prenait pas même la peine de se dissimuler.

Raoul Racquam avait-il créé trop de remous ? Miller aurait plutôt juré que le maire de Vilnot avait choisi de se terrer. Ses apparitions publiques étaient devenues rares.

À présent, il avait rejoint ses ancêtres, et on l'y avait aidé.

Ce meurtre maquillé en suicide ne pouvait résister très longtemps à l'analyse de professionnels. Mieux, ses instigateurs avaient pris soin de prévenir la presse et la police quelques minutes avant l'exécution de la sentence. Car, de toute évidence, c'est bien d'une exécution dont il fallait parler.

Le coup avait été tiré alors que Racquam était seul dans l'une des chambres du manoir. Tout du moins, les personnes présentes ce soir-là, que nous avons interrogées, l'avaient toutes affirmé. Une question technique restait provisoirement sans réponse : Pourquoi le tueur avait-il choisi une arme à chargement automatique et comment s'était-il procuré cette arme de voyou ?

Miller demanda à Roquette de réunir les inspecteurs présents.

Il fit l'analyse de la fusillade qui prit pour cible le juge Lourdey. Puis vint un exposé concis des événements qui se déroulèrent au manoir.

D'emblée il fit part de ses doutes quant à la vraisemblance du suicide du maire de Vilnot. Comme on pouvait l'imaginer, son scepticisme provoqua un joli brouhaha.

Miller recommanda avec insistance à tous de garder le silence absolu sur ce qu'il venait de révéler jusqu'à ce que la vérité éclate.

Lorsqu'il en eut terminé, il se tourna vers moi pour faire le rappel des épisodes précédents. Je lui renvoyais un sourire forcé. Je ne pouvais éviter de songer à ce que penseront tous ceux qui étaient là à m'écouter quand ma pitoyable incursion dans la propriété des Racquam, serait connue...

Je m'exécutai et ce fut tout.

Miller distribua les rôles, expédia Roquette et Planquet mettre en place les mesures de protection renforcées autour de la veuve et à ma grande surprise, annonça que nous étions convoqués ensemble chez Minotier...

Dans la voiture il laissa éclater ce que, de prime abord, je pris pour du désarroi.

— Rien n'est cohérent dans le déroulement de cette affaire. Plusieurs énigmes doivent être élucidées. Pourquoi avoir pris le risque de suicider Racquam pendant une réception comptant plusieurs dizaines de personnes ? Pourquoi avoir utilisé une telle arme ? Un professionnel ne pouvait en ignorer le fonctionnement et en conséquence il était patent que la thèse du suicide ne tiendrait pas longtemps... D'autant que les commanditaires ont eu le culot d'annoncer leur coup à l'avance. Alors pourquoi cette mise en scène ?

Se pouvait-il que le tueur qu'ils avaient désigné ne soit qu'un amateur ou un fanatique manipulé, ignorant le fonctionnement particulier de ce type d'arme ? Peu probable... Il était nécessaire de réunir beaucoup trop d'informations pour réussir ce coup. Savoir que le système de surveillance serait débranché. Avoir la capacité de s'introduire dans les lieux et plus précisément dans la chambre de Raoul Racquam. Attendre le moment propice. Être capable de s'enfuir sans laisser de traces, ni se faire repérer par les vigiles, une fois sorti du bâtiment... Se pouvait-il que le meurtrier soit l'un des invités et que celui-ci puisse s'être volatilisé sans que nul le remarque, alors que tous les yeux étaient dirigés vers l'endroit d'où provenait le coup de feu ?

— Peut-être souhaitaient-ils que certains aient matière à défendre la thèse du suicide ?

Miller hocha la tête et sourit. Il me signalait ainsi qu'il ne m'avait pas attendu pour le penser...

— Reste la question du mobile. Pourquoi abattre Raoul Racquam ?

Dans la tête du commissaire, les phrases entendues de la bouche de sa bonne fée irlandaise, Susan Welfe, revenaient dans le désordre.

« ... Racquam tombera, et vous aurez tout le loisir de reprendre votre enquête... Il joue perso, double et même triple jeu ! Et il ne maîtrise plus les mécanismes qu'il a mis en place pour cela !... N'avez-vous pas envie de savoir ce que Racquam fait à Dublin en compagnie d'un gestionnaire de portefeuille à la réputation sulfureuse ? L'Île (de Man) est tax haven... »

Puis il se mit à penser à voix haute, comme le ferait un professeur de philosophie devant un auditoire tout acquis à sa cause...

— Et si le maire de Vilnot n'était réellement qu'un pion et non une pièce maîtresse ? Un petit pion dans un vaste jeu. Un pion qui a cru qu'il pouvait traverser le jeu sans risquer de se brûler les ailes pour aller se transformer en pièce maîtresse comme dans un jeu de dames ?

Je hochai la tête de contentement. Mon patron n'avait pas perdu la main. Cette hypothèse avait le mérite de donner une cohérence à tous les événements qui s'étaient produits depuis la mort « accidentelle » du commissaire Artvest.

Sans se soucier de mes réactions, Miller continua son monologue.

— Pour quelle étrange raison le commanditaire de cet assassinat aurait-il voulu que ce faux suicide soit en fin de compte découvert ? Le meurtrier a eu en apparence toutes les facilités voulues pour disparaître après son crime. Le coup est parti à bout touchant. S'il avait utilisé un autre type d'arme, il aurait été beaucoup plus difficile de mettre en évidence la supercherie... J'en déduis que ceux qui ont commandité cet assassinat voulaient que l'on découvre qu'il ne s'agissait pas d'un suicide tout en faisant en sorte que leur homme de main puisse s'enfuir sans être inquiété... Un double avertissement en quelque sorte...

« ... Nous pouvons atteindre qui nous voulons, où nous voulons, et ne craignons pas d'être pris... »

Reste à savoir à qui cet avertissement s'adresse, et qui l'envoie.

— Cela pourrait nous aider à éviter de prochains meurtres dans le cas où le message serait mal interprété par ses autres destinataires...

— Autre chose... Pour quelle mystérieuse raison Raoul Racquam aurait-il laissé un inconnu armé s'approcher si près de lui de telle sorte que celui-ci put plaquer l'arme contre sa tempe ?

— Parce qu'il connaissait son assassin ? Ou que l'assassin soit une femme. L'une de ces filles rameutées pour égayer la soirée...

Il y eut un blanc

Miller fit la grimace. Le champ de la prostitution était si vaste que cela équivalait à rechercher une aiguille dans une meule de foin. À supposer encore que les filles soient fichées.

Nombre de participants présents à cette petite sauterie avaient les moyens de s'offrir le gotha des call-girls.

Les questions sans réponses ne s'arrêtaient pas là. Raoul Racquam était atteint d'un cancer. Ses jours étaient comptés. Tous ceux qui en étaient informés étaient probablement hors de cause. Sauf si, pour les commanditaires, la mesure présentait un caractère d'urgence... On pouvait également légitimement imaginer que la rareté des sorties publiques de Raoul était liée à une réelle crainte pour sa vie.

Dans ce cas, comment expliquer qu'il ait accepté de participer à cette soirée, ou plus encore, qu'il en ait été l'organisateur ??

D'autres faits plus anciens remontaient à la surface. J'avais passé la nuit à éplucher les dossiers. Racquam, avait été victime d'une tentative de vol, il y a quelques mois alors qu'il se trouvait dans sa résidence d'été d'Antibes-Juan les Pins. Le voleur était parvenu à s'échapper en tirant dans sa direction pour protéger sa fuite. Racquam venait de prendre des participations dans un chantier naval ayant l'ambition de venir taquiner les ténors du secteur. Le commanditaire de l'opération a-t-il voulu supprimer un homme d'affaires pouvant devenir gênant de par ses relations politiques connues ? À l'époque, les enquêteurs de la section de recherches de la gendarmerie avaient eu la surprise de constater que les balles provenaient d'une arme à rechargement automatique... Un 9 millimètres...

« ... *Il est trop tôt pour émettre la moindre hypothèse...* », avait déclaré le procureur de la République. Les plongeurs de la gendarmerie avaient longuement inspecté les eaux du port d'Antibes pour tenter de retrouver l'arme. En vain. L'enquête s'annonçait difficile. Elle n'a jamais abouti.

Depuis, Racquam avait prudemment revendu les parts qu'il avait acquises dans le chantier naval et mis sa résidence en vente...

Retrouver les filles était le domaine de Miller. Le procureur général Minotier lui avait garanti son appui indéfectible. Un atout non négligeable lorsque les enquêtes s'intéressent d'un peu trop près à des personnages aux activités mal définies, côtoyant de manière plus ou moins discrète des personnes honorablement connues... D'autant que la présence du procureur Mozar parmi les convives promettait quelques soucis aux enquêteurs.

Miller songea qu'un autre facteur, psychologique celui-là, allait inévitablement se manifester. La mort de Raoul Racquam, son assassinat plutôt, n'était que le premier acte de la lente décomposition d'un partenariat criminel qui ne pouvait subsister que si chaque intervenant y trouvait son compte en toute sécurité. Une défiance grandissante allait s'installer entre les protagonistes du drame selon qu'ils se situent du côté de ses instigateurs ou dans le camp de ceux mis sous le fait accompli. Ces derniers avaient toutes les raisons du monde de se sentir inquiets de ne pas avoir été avertis. Inévitablement, la méfiance et l'incompréhension de chacun allaient aller crescendo en réaction aux manœuvres du camp d'en face. Un état de fébrilité généralisée allait inévitablement s'installer entre les anciens complices. Il se traduirait chez chacun d'eux, par d'imperceptibles crispations qui n'échapperont pas à la vigilance des autres protagonistes, alimentant en retour leur méfiance. Miller n'en doutait pas, un cercle vicieux allait se mettre en place, qui pourrait se transformer en un tourbillon de mort...

Miller ne me dit pas tout. Le lendemain, il me suivrait dans le blockhaus, puis dans le tunnel jusqu'à la pièce des écoutes...

Chapitre 59

Miller décida de se rendre au manoir seul. Sans prévenir Le Cloarec. Une attitude peu courtoise qu'il motiverait si besoin, par la volonté de conforter ou d'infirmier une intuition sans réel fondement ne justifiant pas de ce fait une communication officielle. L'argument était bien faible, mais il n'avait rien trouvé de mieux. Le gendarme devrait s'en contenter.

La consultation du Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques, le FNAEG, avait donné des résultats décevants. Soit que les empreintes génétiques relevées, (à l'exception de celles correspondants à la liste des personnalités déclarées présentes sur les lieux au moment du drame), appartiennent intégralement à des individus non fichés ; Soit qu'elles concernent des individus dont les délits ont été commis avant la mise en œuvre du fichier.

Miller fulminait. Il avait fallu attendre l'affaire du « tueur de l'est Parisien », finalement confondu par son ADN après un parcours criminel de plus de sept ans, pour vaincre les résistances des défenseurs des droits individuels, et permettre qu'un tel fichier soit mis en place en France. Et ce, trois années après l'Angleterre.

De là à en attendre monts et merveilles... Techniquement, le FNAEG contenait des empreintes génétiques provenant de deux origines : Celles issues de personnes convaincues de délits, ainsi que celles issues de traces relevées sur des scènes de crime ou de délit.

À partir de là, l'algorithme dédié à cette tâche permet de mettre en évidence trois catégories de similitudes :

La première relie un individu à une scène d'infraction ou de crime. Un apport considérable pour l'élucidation des crimes et délits. Encore que ce *rapport de rapprochement* n'a aucune force légale, le pouvoir incriminant d'une telle concordance ne pouvant être apprécié qu'à l'aune des éléments de contexte de la scène d'infraction.

La deuxième rapproche deux individus. Utile au regard de la pratique courante des criminels consistant à utiliser des pseudonymes dans le but d'échapper à l'aggravation des peines en cas de récidive.

La troisième enfin, associe entre elles des traces d'ADN relevées sur différentes scènes de crime. Une indication particulièrement intéressante pour les affaires de tueurs en série. Avec l'inconvénient de mobiliser des ressources inutilement en cas de contamination, comme dans l'affaire du « Fantôme d'Heilbronn » en Allemagne.

C'est un rapprochement de ce type qui attira l'attention du commissaire. Une piste minuscule. Mais, ne dit-on pas qu'en période de disette, le diable lui-même se contente de mouches ?...

Des traces provenant d'un écoulement nasal avaient été relevées dans la chambre où Raoul Racquam avait trouvé la mort. Des traces dont l'ADN ne correspondait à aucun des patrimoines génétiques des invités ou personnels de maison présents.

L'hypothèse qui venait immédiatement à l'esprit en attribuait l'appartenance à l'une des prostituées présentes ce soir-là. Malheureusement, aucune n'avait pu être identifiée. Probablement un lot importé pour la circonstance et qui se trouvait certainement hors de France depuis longtemps. Un raisonnement en apparence implacable. De fait, des quantités de traces inconnues avaient été détectées. Cependant, cela ne signifiait pas qu'elles appartenaient toutes à des prostituées... Un amalgame in peu trop rapide aux yeux du commissaire.

L'attention de Miller fut attirée par une affaire remontant à mars 2010. À l'occasion d'une réception à l'hôtel de ville de Vilnot, une employée intérimaire avait porté plainte contre X pour harcèlement et attouchements. Puis, convaincue de se livrer à la prostitution de façon occasionnelle, la plaignante avait retiré sa plainte. Finalement, l'affaire avait été classée sans suite par le procureur Manuel Mozar sous la recommandation du commissaire Jo Berg.

Le rapport de police qu'il établit à l'époque était plus que succinct. À moins de posséder une confiance absolue dans la probité professionnelle du commissaire, on aurait juré qu'il avait été expurgé des éléments susceptibles de compromettre les éminentes personnalités présentes ce soir-là, *après* que la décision de classement fut prise.

Une phrase d'introduction anodine destinée à mettre en situation le rapport, avait retenu l'attention de Miller.

« ... *Une réception consécutive à l'accord de refinancement, et cetera ...* »

Le commissaire avait aussitôt cherché à savoir qui était présent au moment de la signature de cet accord. Il aurait volontiers parié que les mêmes noms se retrouveraient sur la liste des invités de la petite sauterie organisée dans le manoir, le soir où Racquam a été tué. Il aurait gagné son pari. Tous les protagonistes de l'accord de refinancement étaient sur la liste des invités de l'Écu d'Or.

Il devenait intéressant de la liste comparer avec celle des personnes présentes au moment de l'arrivée des gendarmes.

Bien entendu, il se pouvait que certains aient décliné l'invitation.

Quatre noms manquaient à l'appel. En premier lieu, celui d'Achille Alfonsi, puis les noms d'un représentant de la caisse des dépôts et consignations, d'un financier de la Shortmacker's bank of Monaco et celui d'un certain Lopez, mi-aventurier, mi-financier, investi dans le trading haute fréquence.

Savoir qui s'était éclipsé en douce pouvait nous mettre sur la piste d'un éventuel commanditaire, peu enclin à se trouver sur les lieux au moment de l'arrivée des gendarmes...

De la liste des personnes soupçonnées, on pouvait éliminer Alfonsi. Je me souvenais parfaitement des paroles que j'entendis le soir du meurtre, dans la pièce aux écoutes.

« ... Achille est furieux. Il m'a confié qu'il en avait marre. Il sait beaucoup de choses, Achille... Et il a le bras long. Il n'a plus besoin de lui. D'ailleurs il n'est pas là !... »

Pourtant, les relevés de traces ADN démontraient qu'il avait séjourné dans le manoir à un moment ou à un autre. Au stade actuel de la technique, la présence d'une trace ADN ne prouvait pas la présence de la personne suspectée sur les lieux à *un moment déterminé*. Une fois un profil génétique identifié, il était nécessaire ensuite que l'enquête prouve que la personne identifiée soit bien impliquée car, il est impossible de dater une trace ADN. Elle pouvait donc avoir été laissée sur la scène d'un crime à un autre moment.

Pour d'autres raisons, on pouvait légitimement accepter l'idée que le représentant de la caisse des dépôts et consignations se soit abstenu. D'ailleurs, il serait facile de vérifier son emploi du temps. Restaient deux autres personnages intéressants.

La présence du représentant de la Shortmacker's au manoir n'aurait pas été en soi étonnante. Le niveau d'endettement de la commune de Vilnot impliquait que le maire entretienne des liens étroits avec ses créanciers...

Aucune trace de son passage n'avait toutefois été relevée.

Nous ne possédions malheureusement aucun élément concernant Lopez.

Dans mon rapport écrit sur les événements de la nuit, J'avais minimisé autant qu'il était possible de le faire, le trouble que je ressentis dans le tunnel lorsque je m'imaginai être suivi. Cependant, je ne pouvais passer sous silence cet épisode. Miller en avait lui-même établi une rédaction, de sorte qu'il passe pour une simple péripétie, pour qui le lirait, sans que l'attention du lecteur soit attirée sur le caractère anormal de ma présence.

Arrivé sur place, Miller me demanda de l'emmener directement jusqu'à l'entrée du blockhaus. La gendarmerie avait posé les scellés sur la trappe d'accès. Bien que nous ayons pu nous y rendre, au grand jour et au sec, par l'allée le reliant au manoir, Miller voulut absolument reprendre le chemin que j'avais suivi ce jour-là. Il avait plu toute la nuit. Nous arrivâmes devant l'entrée, les chaussures crottées. Miller brisa délicatement les scellés et J'entrepris de soulever la trappe. Sans succès. Elle était bloquée. La première idée qui me vint à l'esprit était que le vieux Lemoine soit venu s'assurer de la fermeture après que la rumeur d'un nouveau suicide au manoir ne se soit répandue comme une traînée de poudre dans la région.

Je mis précipitamment la main à ma poche comme un enfant à qui l'on reprocherait d'avoir perdu son ticket d'autobus. La clef y était. Je ne savais si je devais m'en réjouir ou le regretter. C'était la clef de l'enfer.

... Quelqu'un d'autre avait refermé après que je sois ressorti...

Une conclusion s'imposait, il en existait au moins deux exemplaires. Peut-être davantage ?... Lemoine le savait-il ?

... Lemoine ignorait certainement l'existence d'un double...

Miller décida que nous devions ôter nos godillots couverts de boue collante avant de pénétrer dans la cathédrale de béton. Je pris les devants. Les lieux me parurent étrangement familiers. Pourtant, au fur et à mesure que nous progressions, je constatais à nos dépens qu'un élément crucial avait changé. Nous étouffions dans un silence de mort. Le système de circulation de l'air ne fonctionnait plus. Nous n'eûmes que le recours de battre en retraite.

Deux heures plus tard, des spécialistes de la police scientifique parvinrent à faire fonctionner l'installation. À nouveau, J'entendis le feulement de l'air propulsé par le système de régénération. Pour la discrétion, c'était raté ! Miller devrait s'en expliquer avec Le Cloarec. Il n'était pas certain que l'estime que le gendarme Ekerman porte aux policiers en sorte renforcée...

Miller décida de reprendre les investigations à zéro. Nous avons profité de l'intermède pour nettoyer nos chaussures, qui, à défaut de briller de mille feux, ne présentaient plus une seule trace de souillures. Les gendarmes ne purent en dire autant, et cela servit de motif au commissaire pour leur interdire l'entrée du blockhaus. Son premier souci fut de reconstituer les circonstances de mon trajet de retour dans le tunnel à partir de la salle des écoutes. Ma chute, les bruits de pas... La course vers la sortie... Ma rencontre impromptue avec la seconde porte...

Une évidence s'imposait. Je n'avais pas rêvé. À présent, plus aucun doute n'était possible ! Quelqu'un avait bien emprunté le corridor à ma suite !... Quelqu'un qu'en théorie, je ne pouvais pas ne pas avoir vu ! Quelqu'un qui sortait de nulle part ou qui avait la faculté de passer à travers les murailles !!!... Je crus que le monde s'effondrait autour de moi.

Le béton utilisé pour confectionner le tunnel était plus pauvre que celui utilisé pour la confection du blockhaus, à moins que ce fût le résultat d'un sabotage. Saisons après saisons, sous l'effet conjugué des infiltrations d'eau, puis du gel, l'hiver, il s'effritait. Je frémis en revoyant l'uniforme d'officier SS soigneusement étalé sur une table. Je m'étais posé la question de savoir si son propriétaire était responsable de la mort des jeunes du STO qui avaient contribué à l'édification du blockhaus ?... À présent, un terrible sentiment d'horreur m'envahissait. Ces jeunes avaient saboté la construction du tunnel et l'avaient payé de leur vie, à moins qu'ils ne soient morts simplement pour que l'existence du corridor demeure ignorée...

Miller ignorait mes états d'âme. En tout état de cause, il ne pensait pas qu'un être humain puisse passer au travers d'un mur en béton. Il y avait forcément une issue dissimulée quelque part. Une issue empruntée par l'assassin que j'aurais sans doute pu intercepter si je n'avais eu la mauvaise idée d'oublier mon arme dans la boîte à gants !

Un quart d'heure plus tard, les experts de la police scientifique, appelés en renfort, découvraient une seconde trappe donnant sur l'une des caves du manoir...

Ils firent pour l'occasion une macabre découverte. Lemoine gisait là, inanimé. Les vertèbres cervicales brisées...

C'en était trop pour la même journée. Je m'affaissai le dos contre la paroi, la tête entre les genoux. Le monde venait de s'effondrer autour de moi. Du moins, sa partie lumineuse, celle qui m'autorisait à croire que le bien existe et qu'il finirait par triompher du mal. Que ce n'était qu'une question de temps. Que par bonheur, le petit coin de planète qui m'avait vu venir au monde était celui où ce rêve était le plus à même de devenir réalité.

C'était à ne plus rien y comprendre. En l'espace de quelques heures, venaient d'être assassinés, deux hommes condamnés à mort à brève échéance. Raoul Racquam allait mourir prochainement et inexorablement par la volonté d'une maladie implacable ; Joseph Lemoine, parce qu'il venait de transmettre ce qu'il croyait être un secret et qui n'en était pas un et que lassé de trop de solitude, il avait décidé que son passage sur la terre touchait à sa fin.

Beaucoup d'hommes et de femmes avaient sans doute de bonnes raisons d'espérer voir Racquam passer de vie à trépas. Il n'était pas étonnant que l'un d'entre eux soit passé à l'acte. Mais, le vieux Joseph ne méritait sans doute pas ça.

Ekerman était formel. C'était l'œuvre d'un professionnel. Du travail propre. Sans trace.

C60

Le rapport établi par la gendarmerie ne prêtait pas à sourire. Tous ces beaux messieurs présents à la soirée semblaient frappés d'amnésie ou de cécité.

Le maire de Valloton en particulier, ne manquait pas d'arguments. Il avait été retenu à la mairie, jusqu'à une heure avancée dans la soirée, par un travail urgent et impossible à déléguer... Était passé à son domicile pour se changer, et ne s'était rendu à cette invitation que par obligation et exclusivement parce qu'il escomptait renégocier avec Raoul Racquam l'ouverture au public du

blockhaus en tant que musée mémorial.

Puis, suivait le discours bien rodé des industriels de la région. Ils avaient participé de près ou de loin à la rénovation du château et étaient passionnés de chasse... Curieusement, aucun d'entre eux n'entretenait de rapports réguliers avec ses confrères, ni avec les notables locaux présents.

Le plus gêné, et aussi le plus vexé d'avoir à témoigner était sans conteste le procureur Mozar. Celui-ci jurait ses grands dieux qu'il n'avait accepté cette invitation que sous la pression insistante du maire de Vilnot.

En clair, tous n'étaient là que par le plus grand hasard et restaient très évasifs sur le déroulement de la soirée. L'un d'eux prétendit même s'être endormi à table. Bien sûr, chacun affirma ne pas ou peu connaître son voisin. Une belle brochette de faux culs ! L'endormi ne fut réveillé que par le bruit fait par la détonation et seulement après que le gendarme enquêteur le lui ait suggéré.

Quant à d'éventuelles présences féminines...

Rien à tirer du personnel de maison. L'omerta la plus complète et la plus ridicule. Visiblement, le personnel était trié sur le volet et briffé de longue date quant à la conduite à tenir en cas de débordements...

Plus étonnante était l'attitude adoptée par Odile Fontana. Fraîchement recrutée, elle avait déclaré avoir été totalement accaparée par son travail... Le Cloarec n'avait pas insisté. Il ne savait pas qui elle était et depuis combien de temps elle travaillait pour les Racquam.

Miller n'éclaira pas sa lanterne. Il comptait bien sur cette fille pour cracher le morceau à un moment ou un autre.

Chapitre 61

Miller voulait en savoir plus sur Lopez et plus encore sur la réalité de ses activités. Certains le tenaient pour multimillionnaire, d'autres n'étaient pas de cet avis.

Il me fit poireauter dans son bureau jusqu'à l'arrivée d'un drôle de bonhomme.

— Je te présente Benjamin M'Bo, un ami... Ben est avocat au barreau de Paris. Je lui ai demandé de venir nous éclairer sur ce qu'est le Trading Haute Fréquence. Le job présumé d'Adrian Lopez.

Nous l'attendions depuis trente-cinq minutes. Miller avait tué le temps en m'expliquant qu'il était normal qu'il soit en retard. Que cette détestable habitude était en quelque sorte sa marque de fabrique et qu'il faudrait nous y faire...

Maître M'Bo, ne manquait pas d'allure. Un grand type, bien bâti, la quarantaine. D'apparence joviale. Impeccablement mis. L'illustration parfaite du souci de l'élégance que l'on prête habituellement aux noirs qui ont réussi. Maître M'Bo s'empara d'un paperboard et tira vers lui une chaise, sur le dossier de laquelle il posa une fesse.

— Ainsi, la police de Vilnot veut que je lui délivre un cours sur les transactions à haute fréquence !?... Dans quel but ?

Miller secoua la tête, signifiant ainsi le caractère confidentiel de l'information.

— Et bien... Ça ne m'aide pas beaucoup. Je suppose que l'expression « High-frequency Trading » ne vous est pas particulièrement familière... Aussi je vais essayer de faire simple.

— Excellente idée...

M'Bo s'empara d'un feutre rouge...

— Je n'en doute pas... Néanmoins, je vous demande de bien enregistrer la définition que je suis en train d'écrire. C'est ce que je vais essayer de décrypter !

« *Les transactions à haute fréquence, sont l'exécution à grande vitesse de transactions financières faites, par des algorithmes informatiques à l'aide de puissants ordinateurs...* »

— C'est l'une des catégories du trading informatique. La décision d'effectuer une transaction est basée sur la statistique, qui gère, de plus en plus fréquemment, les données boursières, à la manière d'un big data devenu inaccessible à l'analyse humaine et bancaire traditionnelle...

J'essayais de suivre... À l'expression de mon visage, l'avocat comprit que ce n'était pas gagné d'avance et qu'il allait devoir faire preuve de pédagogie.

— Hum... Voyons les choses autrement... Imaginons que vous vouliez acheter une maison au

bord de la mer... Un jour, vous tombez en extase devant la maison de vos rêves. Disons qu'elle est affichée à la vente à 300 000 euros...

Miller haussa les sourcils.

— Ce n'est pas dans nos cordes...

— Disons 100 000 ! Une affaire exceptionnelle !!... Supposons à présent qu'un inconnu ait vent de votre intention et se précipite pour l'acheter avec l'intention de la revendre aussitôt 120 000 ! À 120 000, c'est encore une excellente affaire ! Vous pestez alors de ne pas vous être décidé plus tôt, mais vous l'achetez au nouveau prix car vous en avez fait la promesse à votre femme...

— Heureusement, nous sommes célibataires...

— Et bien, néanmoins, vous avez là, le principe du trading haute fréquence !

Miller se gratta ce qui lui restait de cheveux avec une singulière frénésie.

— Tu peux développer ?...

— Bien sûr... Disons le autrement encore. Prenons le cas d'une entreprise cotée en Bourse. Un opérateur possède des informations attestant de la bonne santé de cette entreprise, (l'entreprise jouant le même rôle que la maison dans mon exemple précédent). Il constate que les actions sont valorisées au niveau 100. Un cours qu'il juge bas. Il décide de passer un ordre d'achat. Mais, entre le moment où il passe cet ordre et celui où l'ordre est exécuté, le cours a changé et est maintenant de 105.

— Comment est-ce possible ?

— Un autre opérateur l'a devancé. En achetant, il a fait grimper le cours. Puis ce même opérateur a revendu au premier, faisant au passage un bénéfice de $105 - 100 = 5$!

Quelque chose m'échappait. Comment le second opérateur était-il informé ? Et comment procédait-il pour griller la politesse aux ordres de Bourse du premier transmis par informatique à la vitesse du son ? Je me sentais idiot. Miller ne bronchait pas. Sans doute était-ce mon rôle de poser les questions stupides...

M'Bo accueillit ma demande avec un large sourire...

— Et bien, la réponse se trouve dans vos questions !!! Tout est une question de vitesse ! Notre opérateur N°1 va chercher à acheter un paquet d'actions et s'adresse à plusieurs bourses. Dès qu'il commence ses opérations, ses intentions sont connues ! Il ne reste plus à l'opérateur N°2, plus précisément à l'algorithme de son ordinateur, qu'à le prendre de vitesse !

— Et comment ??

— Vous m'avez dit que les ordres du premier voyageaient à la vitesse du son... Et bien, ceux du second voyagent à la vitesse de la lumière ! C'est le même phénomène qui se produit lors d'un orage. L'éclair précède le son !

— Et concrètement ?

— Concrètement, les sociétés de Trading à haute fréquence investissent des sommes faramineuses en réseaux de fibres optiques à l'échelon mondial, et encore dans d'autres techniques de pointe, pour permettre à *leurs* ordres de circuler plus vite que ceux de leurs concurrents ! Ces opérateurs virtuels de marché peuvent ainsi exécuter des opérations sur les marchés financiers en quelques microsecondes. Et ça va de plus en plus vite ! Alors que la vitesse de transaction du THF (trading haute fréquence) était encore de 20 millisecondes à la fin de la décennie 2010, elle était très exactement passée à 113 microsecondes en 2011. Nous comptons à présent en nanosecondes...

Miller s'épongea le front qui ruisselait de sueur comme s'il était pris dans un insoutenable thriller.

— Une folie !

— Sans doute... Résumons-nous ! Les teneurs de marchés, comme Euronext, vont confronter les ordres du carnet à un rythme donné. Le but des sociétés de trading haute fréquence (THF) est donc de s'intercaler dans ce laps de temps pour appliquer une stratégie gagnante complexe d'ordres de vente et d'achats. Pour pouvoir s'exécuter très rapidement, les THF ont souvent besoin d'une infrastructure particulière dites à faible latence et d'une programmation en temps réel. Il y a des centaines de sociétés de trading haute fréquence dans le monde. La course à la vitesse se justifie lorsqu'une anomalie de marché est détectée par un grand nombre de ces traders haute fréquence.

Dans ce cas, c'est celui qui possède l'algorithme le plus rapide qui bénéficie du maximum de profit...

— Sait-on comment fonctionnent ces algorithmes ?

Ben rigola.

— Je suis avocat... Pas mathématicien ! La plupart des boîtes ont été créées par des mathématiciens de haut vol ou les payent à prix d'or. D'ailleurs, la France est en pointe dans le domaine. Avec l'école polytechnique.

— Ils font quoi ces algorithmes ?

— Pour faire simple... Enfin, le plus simple possible... Disons qu'un algorithme de THF se doit d'exécuter trois tâches :

La première a pour objectif d'analyser le carnet d'ordres existant sur le marché pour alimenter en informations les deux autres tâches.

La seconde tâche a pour rôle de servir les ordres d'un faible volume de titres qui arrivent dans le carnet pour profiter de l'écart entre l'offre et la demande. Elle va servir les ordres d'achat au cours le plus haut possible et va servir les ordres de vente au cours le plus bas possible. Cette stratégie de très courte durée (quelques dizaines de secondes tout au plus), appelée « scalping », profite des micro-anomalies de cours pour engranger une petite plus value. Ce sont des microprofits réalisés des milliers de fois. Les THF ne donnent de résultat significatif que si elles sont pratiquées à grande échelle. D'où l'idée d'une microtaxe sur les transactions financières... Il paraît qu'elle pénaliserait trop la place de Paris. (Sic)... La troisième tâche a pour rôle la tenue d'une tendance haussière ou baissière en organisant le carnet d'ordre dans le sens voulu. Les volumes deviennent alors très importants, alors que le solde en nombre de titres accumulés par le THF est toujours assez faible. Ainsi, cette tâche, avec un carnet d'ordre plutôt baissier, va accentuer le phénomène en vendant avant les vendeurs réels et en se rachetant plus bas qu'eux. Ces opérations peuvent même inverser la tendance durant un court laps de temps, si la présence d'ordres stop est importante, afin de les faire sauter et, par la même occasion, de nettoyer les positions des petits intervenants. Tout ceci dans un laps de temps de l'ordre d'une dizaine de minutes. Cette stratégie est appelée le swing trading.

Je commençais à décrocher sérieusement. Pourtant une chose me sembla être une évidence...

— En un mot, c'est un truc qui permet à certains de *taxer* les ordres de Bourse !?...

J'eus ma nanoseconde, et même beaucoup plus, de gloire... Ben applaudit en rigolant.

— C'est exactement ça ! Ça ne sert à rien pour l'économie réelle. C'est une dîme prélevée par tout un réseau de prédateurs nuisibles qui s'en fourrent plein les poches. Le président de l'AMF, le gendarme des marchés financiers français a déclaré le 5 octobre 2011 :

« Qu'il était quasiment impossible de démontrer d'éventuelles manipulations de cours liées au High Frequency Trading (HFT) du fait de sa structure opaque et des manques de données durablement exploitables via le carnet d'ordres... »

— Pourtant, à ce jour, on ne dénombre aucune poursuite contre des courtiers ou des traders soupçonnés de manipulation de marché et de délit d'initié, par l'intermédiaire du trading haute fréquence. Mieux, un amendement visant à taxer les transactions haute fréquence avait même été voté par le Sénat le 18 novembre 2011, puis rejeté par le représentant du gouvernement. Concluez vous-même... Autre chose ?

— Non...

— Alors je file, sinon je risquerais d'être en retard...

Chapitre 62

Mercredi 10 juin,

Rien n'autorisait à penser que l'enquête allait enfin décoller. Miller était d'une humeur de chien. Et ce n'est pas le message de Lisa Maes qui risquait de calmer ses impatiences. La maîtresse du pauvre Artvest ne nous avait pas été d'un grand secours jusqu'à présent. Le commissaire n'imaginait pas qu'il puisse en être autrement et m'expédia voir ce qu'elle avait de si important à nous révéler...

Il avait plu toute la journée. Plus ou moins, mais continuellement. Mezière était une ville morne

et triste. Sous la pluie, c'est pire, un mouvoir. La réserve de travailleurs pauvres de Vilnot. À présent, Lisa vivait là, travaillait là. Finalement tout semblait s'être arrangé pour elle.

Un soir, après la fermeture du salon, sa patronne sortit une bouteille de champagne d'une glacière ainsi qu'une boîte de gâteaux. Elle lui annonça que sa décision était prise. Elle arrêta. Elle resterait encore un mois pour aider et parler avec la clientèle, puis elle partirait, dans l'Yonne, finir ses jours en paix, auprès d'une amie d'enfance. Elle ne voulut jamais en dire davantage.

La devanture du salon avait été repeinte et l'enseigne changée. « L'Hair du Temps » avait remplacé « Modern'Coiffure ». Pas très original. Le quartier aurait mérité d'être rénové de fond en comble. De toute manière, dans cet environnement, il était illusoire d'espérer autre chose qu'une clientèle d'employés mal payés et de jeunes sans le sou. Au moins se sentait-elle appréciée et utile. Pour la première fois de sa vie, elle était sa propre patronne.

Une petite porte en bois, à gauche de la vitrine, ouvrait sur l'escalier menant aux appartements. Taguée comme il se doit. Vu de loin, le petit immeuble paraissait nain au milieu des géants qui le surplombaient. Plus on s'en approchait, plus son aspect vieillot et son caractère anachronique sautaient aux yeux. Au-dessus de la vitrine, le revêtement s'effritait de place en place, laissant la brique rouge à nu.

Sur le digicode tous les noms étaient effacés. J'appuyai au hasard sur le premier bouton en partant du bas. Ce fut le bon.

— Montez ! Premier étage. Il n'y a qu'une porte... Je vous attends Monsieur l'inspecteur.

En arrière-fond, mêlés aux grésillements, j'entendis les pleurs de Genny à qui Lisa avait imprudemment promis des glaces sans pouvoir tenir sa promesse. Avec les premières chaleurs, le petit Casino avait été dévalisé.

Je grimpai les escaliers quatre à quatre. Les marches en bois hors d'âge grinçaient horriblement. La jeune femme se tenait sur le pas de la porte.

— Bonjour Mademoiselle Maes !... Comment allez-vous ?

— Mieux... Le commissaire Miller...

— N'a pas pu se libérer... Je suis heureux que les choses s'arrangent pour vous... Et Genny, quel âge a-t-elle ?

Disant cela, Je me mordis les lèvres. Lisa Maes renifla et son regard se troubla. Je lui tendis le paquet de mouchoirs qui se trouvait par hasard dans ma poche, mais le mal était fait. Je dus attendre que la jeune femme retrouve son calme et un rythme cardiaque normal. Il ne me restait plus qu'à prendre patience et écouter le récit détaillé de sa vie quotidienne depuis la mort du commissaire Artvest. De grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— ... Je suis désolée... Quand je pense à Luc... Nous devons faire un grand voyage. Il attendait que Genny soit plus grande. C'est en pensant à ces voyages que nous ne ferons jamais que je pleure... Elle a quatre ans... Je n'ai plus qu'elle, vous comprenez...

Lisa Maes poussa un interminable soupir. Puis, agrémenté d'un dernier sanglot, elle articula avec peine.

— Ce n'est pas pour ça que je vous ai téléphoné.

... *Je m'en doutais...*

Lisa me fit les honneurs du propriétaire. C'était la première fois qu'elle possédait quelque chose à elle. Genny dormait avec sa mère dans l'unique chambre. Un réduit faisait office de salle de bains. Impossible de distinguer quoique ce soit dans ce capharnaüm. Je songeai que si des mouchards y avaient été installés, seul un matériel de pointe aurait permis de les détecter. Le premier moment de découragement passé, j'eus brièvement l'intention de l'entraîner au dehors afin de leur échapper. En fin de compte, je me ravisai. Cela allait inévitablement provoquer des réactions incontrôlées, une nouvelle crise de nerfs et surtout, j'en venais à considérer que s'il en était ainsi, il était évident que les fouineurs étaient déjà informés.

— Alors, quoi de neuf ?

Lisa sortit de son sac une enveloppe en papier kraft pliée en quatre.

— Tenez !... Luc m'avait juré s'en être débarrassé. Je l'ai retrouvée cachée dans ses affaires de sport. Il m'avait pourtant juré... Il me disait qu'il ne me mentirait jamais...

La jeune femme se remit à hoqueter et à renifler. De grosses poches sous ses yeux menaçaient de déverser des torrents de larmes. J'aurais dû prévoir une maxi-réserve de Kleenex...

Genny eut soif ! Miraculeusement son intervention détourna l'attention de sa mère et les larmes durent patienter.

Je dépliai l'enveloppe sans attendre. À l'intérieur, une balle de 9 millimètres. Sur l'enveloppe, une inscription sans ambiguïté : « *Tire-toi !* »

— Quand Luc a-t-il reçu ça ?

— Un mois avant qu'il...

Cette fois-ci, c'en était trop. Lisa se laissa tomber comme une masse sur le canapé en pleurant toutes les larmes de son corps.

Je la laissai reprendre ses esprits. Il m'était facile d'imaginer la signification du message !

Toutefois, le fait qu'il s'agisse d'une balle de 9 mm, identique à celle tirée sur Racquam à Antibes, identique à celle qui venait de le tuer au manoir de l'Écu d'Or, n'était pas anodin.

Ce n'était pas rien ! Une 9mm parabellum Sellier Bellot. Ogive JHP - balle blindée Pointe creuse - 115 grains. De l'excellent matériel ! Un matériel dont l'acquisition nécessitait une autorisation préfectorale...

Foutaises !!!... Ce n'était plus, depuis belle lurette, un critère suffisant pour établir le profil de son propriétaire. On n'en était pas encore à la mise en vente libre dans les supermarchés, mais c'était tout comme ! Quant au prix, moins de trente euros pour une boîte de cinquante cartouches, il n'avait pas la moindre incidence...

Le monde devenait très compliqué. Les malfrats possèdent un arsenal à faire pâlir n'importe quel agent du maintien de l'ordre. On pouvait se demander quelle était l'efficacité d'une autorisation préfectorale quand la corruption devenait une règle de bonne gestion et que partout, la fin justifiait les moyens employés.

Dans ce contexte, l'abyssale naïveté de Lisa rendait la jeune femme aussi désespérante qu'attachante. Quelle place resterait-il bientôt dans ce monde pour les « Lisa » ?

Racquam me parut presque sympathique. Un politicard à l'ancienne, magouilleur, truqueur, joueur. Politicien véreux, gavé de l'argent d'électeurs gavés eux-mêmes de belles promesses. Mais probablement n'avait-il pas de sang sur les mains.

Intouchable, se croyait-il. Car, c'est bien connu,

"Les politiciens de tous bords ferment les yeux quand il s'agit de mettre en cause l'un des leurs ..."

Racquam était mort... Assassiné ! Une solution définitive... L'enquête reprenait de zéro. À qui attribuer, à présent, le vrai/faux accident de Luc Artvest ? Contre qui la famille de Francis Mariano pourrait-elle se retourner ? Et cet ouvrier bulgare ? Et Iliev ? Et ce pauvre Joseph ?

Un poète dit :

« La mort n'est rien, je suis seulement passé, dans la pièce à côté. Je suis moi. Vous êtes vous... »

Ce n'était pas peu dire que le faux bond de Racquam était inopportun, voire inélégant à bien des égards. Les fripouilles qui avaient prémédité sa mort en étaient-ils conscientes ? Bien sûr qu'ils en étaient conscients ! À leurs yeux, Racquam était un vestige, un has-been. Un gêneur. Il avait terminé de jouer sa partition. Il était temps que d'autres musiciens enrichissent l'orchestre de leur petite musique. Plus froids, plus rationnels, plus actuels, plus jeunes aussi... Il était temps de leur faire une place à ceux-là.

Sans doute, leurs mentors devaient commencer à considérer qu'à défaut, leurs crocs pourraient bien se retourner contre eux...

— Voulez-vous du café ?

Le retour au quotidien banal me sortit de ma rêverie.

— Du café ?... Non !... Un thé peut-être...

Je regrettai aussitôt. Il n'y avait pas de temps à perdre. Trouver les commanditaires de l'assassinat de Racquam devenait une œuvre de justice pour tous ceux qui ont souffert par lui et ses comparses. Sa mort n'arrangeait rien, au contraire. Contraint et forcé, il venait simplement de passer

le relais.

Je bus le thé encore brûlant.

Un SMS s'annonça sur mon portable. Il émanait d'Estelle Esperfaro.

« Bénédicte Racquam, cette salope vient de donner une interview de folie à Stars n' Lovers ! Passez au drugstore des Champs et achetez ce torche-cul. Ça vaut le jus !... »

21 heures... Au prétexte de laisser Genny aller dormir, je remerciai Lisa et me levai pour partir. La jeune femme avait retrouvé son calme. Je remarquai que le carré court châtain clair inauguré à la mort de Luc avait cédé la place à ses longs cheveux bouclés de rousse flamboyante... Elle était vraiment belle. C'était la première fois depuis mon arrivée que je la regardais comme une femme. Je me dis qu'il était impossible d'imaginer qu'elle coiffe des inconnus toute sa vie dans cette banlieue triste à mourir.

Je filai au drugstore des Champs rafler le dernier Stars n' Lovers. Un magazine diffusé à 350 000 exemplaires. Je ne pus m'empêcher d'avoir une pensée ironique à l'égard de la journaliste de L'Indépendant. Pensait-elle réellement être devenue la confidente attitrée de Bénédicte Racquam ?

Les gens de Stars n' Lovers lui rétorqueraient qu'il est normal que les politiciens s'adressent à la presse people. Ils ne s'en cachaient pas et au contraire, le clamaient à qui veut bien l'entendre...

« Les hommes et femmes politiques font maintenant partie de notre univers à part entière... Tous l'ont compris. C'est pour eux l'occasion de toucher un autre lectorat, de parler au plus grand nombre. Nous sommes les mieux placés pour toucher les femmes que la politique classique ennuie. Ainsi, la presse people permet aux hommes et femmes politiques de toucher des lecteurs et lectrices qui sont aussi leurs électeurs... »

L'interview de Bénédicte Racquam était centrée sur un seul thème : la sécurité. Il s'agissait de mettre un bémol à la petite musique qui commençait à se faire entendre et qui risquait de porter atteinte à l'image de sérénité de Vilnot-le-Pont. Heureusement, Raoul avait eu la bonne idée de se faire trucider ailleurs !

Les chiffres désastreux de la délinquance dans le Val de Marne devaient suffire selon elle à faire apparaître Vilnot comme un havre de paix.

La nouvelle femme forte de Vilnot déroulait...

« Il faut être conscient que le nombre d'homicides du département du Val de Marne est en moyenne de 97 par an ! Rendez vous compte que cela représente un risque de 1 sur 13 825 d'en être victime. À Cela, il faut ajouter les victimes de coups et blessures : 4 741 par an, soit un risque de 1 sur 283 d'en être victime ! Un scandale !... »

Suivaient les 2 630 agressions, 7 768 cambriolages, 40 193 vols, 21395 vols de voitures, 710 agressions sexuelles, la drogue, les escroqueries, et cetera, et cetera... »

« Ce palmarès peu enviable classe le département du Val de Marne au 88e rang sur 97 des départements où la délinquance est la plus faible ! Il faut que cela cesse !... »

Le magazine précisait dans un entrefilet que l'interview avait été réalisée avant le « suicide » de Raoul Racquam, et que son épouse avait eu « l'élégance » d'accepter que l'interview soit diffusée.

... Rien que ça...

Une interview menée par Laura Berger, une vieille connaissance du patron...

Chapitre 63

Jeudi 11 juin,

Miller arriva au Palais avec vingt minutes d'avance. Pour l'occasion il avait soigné sa tenue vestimentaire. Enfin, il imaginait l'avoir fait... L'huissier lui fit savoir que le procureur Minotier était retenu au téléphone, mais qu'il ne fallait pas qu'il s'éloigne.

Une interrogation restait sans réponse ; Pourquoi le meurtrier avait-il pris le risque de tuer le pauvre Joseph Lemoine ? Se connaissaient-ils ?

Une question moins saugrenue qu'elle en avait l'air. Il était évident que le vieil homme surveillait le manoir et espionnait les occupants du domaine. Un domaine dont il connaissait tous les coins et recoins. Pour quelle raison ? Une telle constance écartait la simple curiosité. S'intéressait-il uniquement au blockhaus ? Il veillait sur ce hideux vestige, tel un mémorial dédié aux victimes des

atrocités nazies ? Existait-il une autre raison liée à la personnalité des propriétaires actuels du manoir ? Pourquoi avait-il livré son secret à un inconnu ? Espérait-il que Je découvre l'issue qui permit à l'assassin de Racquam de prendre la fuite en toute impunité ? Savait-il qu'un assassinat allait être commis, au cours de cette réception ?... Comment cela était-il possible ? À moins qu'il ne connaisse le nom du meurtrier... Si cela avait été le cas, il se serait méfié en pénétrant à son tour dans cette cathédrale de béton.

Miller en était là de ses réflexions quand l'huissier l'informa que Minotier était disposé à le recevoir.

— Entrez et asseyez-vous, Miller ! J'ai peu de temps à vous consacrer. La chancellerie est en émoi. Non que la mort de Raoul Racquam ait arraché de chaudes larmes à ces messieurs. Ce serait plutôt le contraire. Dans d'autres circonstances, son suicide, vrai ou faux, aurait arrangé bien des gens. Le bonhomme avait des amis, et aussi des ennemis, les uns et les autres, aux parcours peu reluisants. Dommage pour eux !... Ce n'est pas leur seul motif de regret. Un meurtre aurait pu encore faire l'affaire... S'il n'avait pas été suivi par un second. Racquam victime d'un règlement de compte, l'hypothèse était séduisante... Patatras... L'homicide perpétré sur la personne de Joseph Lemoine gâche leur plaisir. Les soupçons qui pèsent sur l'un des policiers chargés de l'enquête leur plaisent beaucoup moins. Avouez que cela fait désordre. Pire, cela fout tout en l'air ! Le garde des sceaux est furieux ! L'opposition va s'en donner à cœur joie ! J'entends d'ici les cris d'orfraie ! Un ami très proche d'un ténor de l'opposition assassiné dans des circonstances mal définies ... Quelle aubaine ! D'autant que dans l'absolu, il n'est pas certain que sa mort déclenche chez ses « amis » autre chose que des larmes de crocodile. Racquam devenait gênant. Valente, en s'introduisant sans mandat, ni instructions de ses supérieurs, leur sauve la mise ! ...

— Valente...

— En s'introduisant sans mandat, ni instructions de ses supérieurs, dis-je, dans une propriété privée et en devenant le principal suspect d'un meurtre, cet imbécile leur offre sur un plateau une superbe occasion de mettre en difficulté le gouvernement.

Miller se crispa. Son teint devint livide. De grosses gouttes de sueur perlèrent sur ses pommettes.

— Monsieur le Procureur, si vous pensez que Valente est coupable, je vous demande de me dessaisir...

— Et puis quoi, encore !?...

Minotier envoya l'huissier chercher les journaux du matin.

Selon le procureur, Jusqu'à plus ample informé, j'avais outrepassé les ordres du commissaire.

— L'IGPN sera chargée d'élucider le rôle exact joué par le capitaine Nano Valente. Bien entendu, il est suspendu. Je ne veux plus entendre parler de lui ! Quant à vous, vous collaborerez avec le commandant Le Cloarec, à qui je viens de confier l'enquête !

—...

— Ne me dites pas merci... Ce n'est pas un cadeau. Le juge Ziegler qui officiera n'est pas du genre complaisant. Mais c'est le meilleur dont je dispose. Maintenant, venons-en aux faits... Que foutait Valente dans ce tunnel ?

Miller joua cartes sur table. Il plaida le peu de confiance qu'il accordait à ses subordonnés, la gangrène qui s'est emparée des sphères administratives, policières et judiciaires de la ville. L'attitude étrange d'Odile Fontana nous fournissait l'une des rares pistes que nous puissions explorer et justifiait mon trop-plein d'enthousiasme...

Minotier ne dit rien. Miller plaidait notre cause d'une voix blanche, sans émotion perceptible.

Minotier se comportait-il ainsi parce qu'il s'était déjà forgé une opinion? Lui-même, procureur de renom, avait été injustement attaqué et avait dû battre en retraite après avoir tenté d'assainir les mœurs corrompues d'une grande ville du sud de la France. Puis, il avait été muté. « Ils » avaient gagné. Il y avait laissé une partie de sa réputation et avait dû œuvrer deux années dans une minuscule juridiction avant d'être nommé à Montargis.

— J'ai lu le rapport de Valente. Selon lui, il aurait entendu clairement l'une des personnes affectée au service se plaindre d'agressions à caractère sexuel. Loin d'être soutenue, la plaignante aurait été réprimandée par le majordome chargé de l'organisation du service.

— Le majordome est une femme : Annette Frachon, sorte de père fouettard en jupon, chargée du petit personnel à la mairie de Vilnot. Je l'ai interrogée. Selon Frachon, le service s'est passé normalement. À l'exception d'un incident avec une serveuse qui aurait été maladroite et avait bousculé l'un des invités. Elle dit ne plus se souvenir de qui il s'agissait. Il y avait beaucoup de travail et elle n'avait pas de temps à consacrer à ce genre de bêtise...

— C'était pourtant son travail, non ?

— Il faut croire que non... J'ai retrouvé la serveuse en question. Selon ce que Valente avait réussi à capter, celle-ci serait revenue en courant à l'office hurlant :

« *Qu'elle n'en pouvait plus, qu'elle n'avait plus de soutien-gorge et que sa blouse était déchirée sur toute la hauteur* ».

— Que sait-on d'elle ?

— Je l'ai interrogée. Elle s'appelle Éveline Missouli, trente-huit ans, mère de deux enfants, une fille de seize ans et un petit garçon de vingt-quatre mois. Elle a été mariée. Son mari est mort dans un accident de la circulation quand leur fille avait cinq ans. Elle a vécu seule jusqu'en mai 2011. Date à laquelle un ami de son mari la retrouve. Ils vivent ensemble et elle tombe à nouveau enceinte. Lui ne veut pas de cet enfant, elle veut le garder. Il disparaît sans laisser de trace. La suite, vous la devinez... Selon son témoignage, il ne s'est rien passé durant la réception. Le service s'est déroulé normalement... On peut la comprendre...

— Et pour les prostituées ?

— Quelles prostituées ? Selon Évelyne Missouli et les autres gens de maison que nous avons interrogés, il n'y avait que des hommes réunis pour un repas d'affaires...

— Et Odile Fontana, qu'a-t-elle déclaré ?

— Qu'elle était restée en permanence aux cuisines.

— Assez peu plausible...

— J'ai pensé qu'il était inutile d'insister pour le moment. Odile Fontana reste dans mon collimateur.

Le procureur fit un petit mouvement de la main signifiant qu'il était temps de passer à autre chose...

— Selon ses propres déclarations, le capitaine Nano Valente est la dernière personne à avoir vu Joseph Lemoine vivant. Mais, il y a plus ennuyeux. Vous avez lu comme moi le rapport de la police scientifique. Le blockhaus, ainsi que le tunnel, ont été passés au peigne fin. Les seules empreintes digitales et génétiques trouvées, en abondance, sont celles de votre capitaine. À l'exception de celles de Lemoine, bien entendu et du gendarme Ekerman qui n'avait pas de gants, mais qui bénéficie des témoignages de deux de ses subordonnés. Valente a déclaré être tombé en courant dans le tunnel. On a effectivement trouvé en faible quantité des traces de sang lui appartenant à l'endroit indiqué. Plus gênantes sont celles retrouvées dans le blockhaus...

— Alors, comment expliquer que le corps de Lemoine soit resté immaculé ? Si Valente l'avait tué, on aurait dû trouver ses empreintes sur le corps de la victime, des taches de sang !...

— Un point pour vous !... Mais, ne vous réjouissez pas trop vite. Il en faudra d'autres pour établir son innocence...

— Parce que vous pensez Valente innocent ?!

Minotier me pensais innocent ! Je l'aurais volontiers embrassé.

— Parce que *vous* le pensez... Revenons aux prostituées. Valente a déclaré avoir clairement entendu :

« *Voilà le matériel qui débarque. Deux Mercedes pleines à craquer ! Et cette fois-ci, il y en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs...* »

S'il s'agit bien de prostituées, il semblerait que ces beaux messieurs se soient contentés du tout-venant. Vous avez demandé des empreintes de pneus. Qu'ont-elles donné ?

— Il pourrait s'agir de Mercedes Classe V. Dans la version 4x4. Un joujou fort de 190 chevaux pouvant atteindre 199 km/h en vitesse de pointe. Les traces de pneus relevées correspondent au type de gommes monté en série sur les véhicules neufs. L'empattement qui a pu être mesuré sur le

parking, correspond également. Merci la météo. Mais, ce n'est pas tout. Dans leur désir de filer au plus vite, l'un des chauffeurs a obligé un homme à se jeter dans le fossé.

— En pleine nuit ?!

— À une heure trente-deux exactement !

— Expliquez-vous !

— L'homme est un ornithologue en vacances en Sologne. Membre de l'EPOB : la fédération régionale des associations ornithologiques bourguignonnes, spécialiste des rapaces nocturnes. Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Il était furieux et a eu la présence d'esprit de prendre un cliché du second véhicule. Malheureusement, mal cadré. La plaque est invisible. Ce qui ne l'est pas, ce sont les silhouettes des occupants. Voici ce que nous avons pu en tirer. Contre les vitres, on distingue des visages de femmes. L'une d'elles est noire de peau. Rappelez-vous :

« *Il y en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs...* »

Minotier soupira, découragé.

— Rien ne permet d'associer ce cliché à la réception donnée dans le manoir de l'Écu d'Or...

— Rien en effet. Mais vous et moi savons que Valente ne s'est pas trompé. Odile Fontana, et les autres confirmeront les faits le moment voulu...

« *Vous et moi savons ...* »

Minotier n'avait pas démenti...

— Bien, restons en là... En partant, délivrez mon huissier. Il attend dans le hall et ce n'est pas le travail qui manque...

Chapitre 64

Miller entra dans le commissariat le regard absent. En passant devant moi, il se contenta de claquer des doigts pour m'inviter à prendre mon blouson et à le suivre pour une promenade le long de la Marne.

Le récit de son entrevue avec Minotier tint en quelques phrases. Il me couvrait, mais j'allais devoir subir les foudres de l'IGPN et celles de mes collègues. Il me renouvela sa confiance.

C'était le plus important pour moi.

J'enregistrai néanmoins qu'à partir de cette minute, je ne serai plus couvert.

« *Vous serez ma lance et je serai votre bouclier. Jusqu'à une certaine limite, naturellement...* »

La limite fatidique était atteinte.

Malgré cela, nous avançons. En crabe, mais nous avançons. Le témoignage de Lisa Maes s'avérait capital. Le commissaire Artvest avait été menacé au moyen d'une balle identique à celle utilisée par Raoul Racquam pour « suicider ». Bien sûr, nous ne pouvions affirmer formellement que l'envoyeur faisait partie de la même bande que l'assassin de Racquam, mais elle provenait du même lot de fabrication... Si cela n'était qu'une coïncidence, cela relevait de l'aberration statistique.

Ce qui pouvait signifier plusieurs choses. Soit Raoul Racquam et les siens étaient innocents du meurtre d'Artvest, soit le groupe s'était disloqué et Racquam avait fait les frais des dissensions internes, soit encore, la balle reçue par le commissaire Artvest était un leurre destiné à désorienter les enquêteurs... Peu probable au regard des circonstances de sa mort.

Chapitre 65

Entrez et asseyez-vous là, Mademoiselle... Fontana...

Disant cela, Bénédicte Racquam quitta son siège et posa une fesse sur son bureau en position debout/assise obligeant sa visiteuse à tendre le cou pour la regarder dans les yeux. Odile Fontana parut intimidée. Juste ce qu'il fallait pour contenter son hôte...

— Bonjour, Madame...

— Mademoiselle Fontana, je vous ai demandé de venir pour m'éclairer à propos d'un évènement qui me chagrine beaucoup. Vous étiez présente à la réception le jour où mon mari s'est suicidé, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame...

— Ce n'est pas des circonstances de sa mort dont je veux vous entretenir, mais de tout autre chose. Madame Frachon m'a rapporté des faits regrettables qui se sont déroulés par la faute d'une serveuse. Que s'est-il passé ?

— ... Je l'ignore, Madame... Il y avait beaucoup de travail, ce soir-là. Nous servions à l'assiette. J'étais chargée de la préparation et de la décoration des plats. Je n'avais pas le temps...

— Mademoiselle Fontana ! Si je vous interroge, ce n'est pas pour que vous me récitiez ce genre de niaiseries ! Madame Frachon me demande de licencier une serveuse au motif qu'elle se serait mal conduite avec les invités. Je vous demande pour la seconde fois de me dire ce qu'il s'est passé réellement !! Me répondrez-vous franchement cette fois-ci ?

Fontana hésita un court moment comme tétanisée.

— ... Oui, Madame... Une femme affectée au service est revenue de la salle à l'office en courant. Sa blouse était ouverte, déchirée.

— C'est tout ?

— Son soutien-gorge... Il avait été arraché...

— Ce n'est pas ce qu'affirme Madame Frachon !

— Je dis la vérité, Madame...

— Combien d'assiettes avez-vous préparées ?

— ... Une vingtaine, peut-être plus...

— Que savez-vous des invités ?

— Peu de choses. J'étais confinée à l'office.

— Il y avait des hommes, des femmes ?

— Je l'ignore, Madame... Comme je...

— C'est bon, vous me l'avez déjà dit ! Vous êtes restée à l'office... Pourtant, ce n'est pas un espace hermétiquement clos. Lorsque les portes s'ouvraient, vous deviez entendre les bruits provenant de la grande salle, non ?

— Si, Madame...

— Bien !... Avez-vous distingué des voix de femmes ?...

— ... Peut-être...

— Oui ou non ?!

— Oui, Madame...

— J'apprécie votre discrétion, Mademoiselle Fontana, toutefois, ne négligez pas que c'est moi qui commande ici. Et personne d'autre ! Aimez-vous votre travail à la mairie ?

Odile frémit.

— ... Oui... Oui, Madame...

— Vous avez fait des études ! Si ce que vous m'avez asséné le jour où je vous ai embauché, est vrai...

— Je suis licenciée en histoire de l'Art. Et titulaire d'un diplôme en gestion des collectivités.

— C'est bon, ne revenons pas là-dessus.

Odile soupira. Il y eut un blanc...

Bénédicte Racquam pivota sur elle-même et se pencha pour tenter d'ouvrir l'un des tiroirs de l'immense bureau en acajou. Sans succès. Sans doute savait-elle qu'elle n'y parviendrait pas... Elle reprit sa place et fit face de nouveau à son interlocutrice.

— Peut-être allons nous pouvoir nous entendre, Mademoiselle Fontana. Comme vous le savez certainement, la gestion de mon mari a été fortement critiquée, ces derniers mois.

La jeune femme fit une moue significative...

— Cela ne me regarde pas. Je ne me mêle pas des affaires des autres, et j'ai horreur des racontars. J'ai appris à rester à ma place.

— Soit. Disons simplement que je dois résoudre au plus vite certains problèmes. À dix-sept heures, je serai en réunion avec deux représentants des créanciers de la municipalité. Je présume qu'après trois ans en Nouvelle-Zélande, vous parlez couramment anglais ?...

— C'est exact...

— Leur décideur est un homme. Un anglais. Il est toujours accompagné par sa secrétaire. Ils

couchent ensemble... Ce soir, après la réunion, il y aura un dîner. Je n'en serai pas. Maître Blatz me remplacera. C'est l'homme de confiance de Raoul. Enfin, c'était, puisque Raoul n'est plus...

— Je suis désolée...

— Ne le soyez pas !... Blatz sera seul. Je veux dire sans femme à ses côtés. Accepteriez-vous de l'accompagner ?... Vous seriez payée, naturellement.

— Que devrais-je faire ?

— Ce qui vous plaira pourvu que vous restiez courtoise quelles que soient les circonstances. Vous me comprenez ?

— Je crois que oui... Oui, je vous comprends parfaitement...

— Quelle est votre décision ?

Fontana n'hésita pas. Elle répondit d'une voix neutre. Comme automatique. Comme si les circonstances n'avaient pas d'importances...

— J'accepte. Comme je vous l'ai dit, j'ai besoin d'argent.

Bénédicte Racquam reprit sa place derrière l'immense bureau et ouvrit le tiroir de gauche d'où elle sortit une première enveloppe.

— Voici une enveloppe contenant cinq cents euros en liquide. Achetez-vous une robe de bonne facture. Élégante, classique. Pas d'excentricité. Noire de préférence. Féminine. Sexy, mais pas trop. Et achetez une paire de chaussures neuves. Attention, confortables. Pas question de vous déchausser sous la table du restaurant parce que vous auriez mal aux pieds... Vous me rapportez l'argent non utilisé ainsi que les factures. Si tout se passe bien, vous pourrez garder les vêtements.

Odile parut surprise et hésita avant de saisir l'enveloppe que la future mairesse de Vilnot lui tendait. Bénédicte Racquam ne lui laissa pas le loisir de réfléchir davantage.

— À dix-sept heures, vous attendrez que je vous appelle dans le petit bureau à droite en sortant de celui-ci. Vous serez en tenue de travail. Jupe noire aux genoux et corsage classique. Inutile de le boutonner jusqu'au cou. Vous n'êtes pas une nonne non plus. Officiellement, vous êtes l'attachée culturelle de la mairie. Je vous questionnerai brièvement sur le programme inaugural de la médiathèque. Préparez quelque chose de crédible... Les Anglais se piquent souvent de culture française. C'est bien le diable si vous ne parvenez pas à vous faire apprécier. D'autant que vous ne manquez pas d'atouts...

— Et après ?

— Une deuxième enveloppe vous attend lorsque vous m'aurez fait votre rapport. Vous la trouverez généreuse...

— Merci, Madame...

Odile salua, sortit à reculons et ne se départit de son personnage qu'à partir du moment où elle fut certaine de ne plus être observée.

Chapitre 66

Blatz ne se faisait aucune illusion sur le rôle alloué à Odile Fontana et ne manquait aucune occasion de le lui faire sentir. Elle était son bracelet électronique. L'avocat en avait marre de servir de bouc émissaire pour les Racquam. Cela faisait des années que cela durait. Il n'était toujours et encore qu'un putain de fusible. La vie au jour le jour filait un mauvais coton. Il avait misé sur le mauvais cheval et le canasson venait de se faire flinguer. Au moins lui était direct. Bourrin, mais direct. La femelle, c'était autre chose. La bête est vicieuse, et il était bien placé pour le savoir.

*

Le chauffeur arrêta la Mercedes de la flotte municipale à 21H30 devant le parvis de l'Hôtel de Ville de Vilnot comme il fut convenu trois heures auparavant. Odile arborait une robe en taffetas noire, fermée au col, dénudant ses épaules, recouvertes d'un châle en dentelles noir, lui aussi.

Le chauffeur ouvrit la porte arrière droite et aida la jeune femme à s'asseoir sans froisser sa robe. Puis, il boucla sa ceinture.

Blatz regardait de l'autre côté.

Le souper était prévu pour 22H30 au Pré Catelan.

Ils y arrivèrent les derniers. Blatz s'excusa pour un retard qui n'en était pas un et fit les présentations.

— Peut-être connaissez-vous déjà Odile Fontana, une amie parisienne ?... Odile est l'attachée culturelle de la ville de Vilnot...

Bien sûr, il n'attendit pas les réponses et il poursuivit,

— Odile, j'ai l'infini plaisir de vous présenter Madame Christine Hirtch, le conseiller Edmond Ralitte et notre grand ami, Monsieur Adrian Lopez. Je crois que nous sommes au complet...

Le repas fut exquis et les vins de grande qualité. Odile se demandait ce qu'elle venait faire dans le paysage. Précisément, elle eut le sentiment de n'être qu'une pièce du décor. Que pourrait-elle retenir d'utile de ce dîner ? Elle dut patienter jusqu'au café avant d'obtenir un début de réponse. Ce fut Christine Hirtch qui ouvrit le bal.

— Adrian, étiez-vous convié à la soirée ?

— Bien évidemment... Comme chaque fois ! Comme vous le savez, je ne goûte guère ce genre de festivités. Je me contente d'une apparition. Voir qui est invité est souvent instructif.

— En l'occurrence, vous avez eu raison.

— À plus d'un titre !

Disant cela, le regard d'Adrian Lopez devint dur et glacial comme l'acier.

— Et elle ? Poursuivit Hirtch.

— Pour le moment, elle tient bon. Son tour viendra. Selon une source fiable, je suis en mesure d'affirmer que sa mise en examen est imminente. R aurait parlé. Bien qu'il s'en défende, il aurait remis plusieurs documents aux autorités, dont un rapport de police de 2003 selon lequel « ils » seraient "dans les faits" propriétaires de l'hacienda « Plata del sol ». Quatre cent cinquante hectares d'un seul tenant au sud de Buenos Aires, officiellement à votre nom mon cher Henry...

Blatz ne répondit pas. Hirtch ricana.

— C'est le début de la fin. N'est-ce pas ?

Blatz faillit s'étrangler. Cette garce de Hirtch n'était qu'une saloperie de pique-assiette que Lopez imposait à chacune de ses venues à Paris.

Ralitte n'avait d'yeux que pour les courbes d'Odile Fontana. Blatz s'en aperçut bien sûr et s'en amusait. Odile se sentit nue, inutile, insignifiante.

Edmond Ralitte se trouvait être le représentant en France d'un certain Fitzgerald Froeme. Odile ne comprenait rien aux phrases sibyllines qui s'échangeaient autour de la table. Blatz faisait la tête et s'efforçait de ne pas perdre la face.

Hirtch fixa le prête-nom des Racquam.

— Cela ne peut plus durer... On ne sait jamais où cela peut nous entraîner ! Et pour vous Ralitte, que va-t-il se passer ?

— Froeme est furieux. C'est la première fois que la Southern Bank of Great Britain est condamnée pour défaut d'information de ses clients. Il faut arrêter ça Blatz !

Blatz se mit à vibronner comme une abeille engluée dans une toile d'araignée.

— C'est une décision de Raoul. J'ai essayé de l'en dissuader ! Je vous assure que c'est la vérité...

— Je m'en branle de savoir si vous étiez favorable ou non à cette saloperie. Votre avocat a fait valoir que le Fixocare de la SBGB n'avait rien d'un taux fixe, au motif que la charge d'intérêt évoluait en fonction d'une formule mathématique corrélée au cours du Franc Suisse. Le tribunal a suivi la requête de la mairie de Vilnot dans cette interprétation. C'est incroyable qu'ils aient reconnu l'incompétence comme clause de sauvegarde ! Une grande première en la matière !... Mais nous n'avons pas l'intention de nous en tenir là. C'est ce qu'il conviendra de rapporter à la baronne, mon cher Blatz.

— OK ! J'ai compris...

— Tant mieux, mais il faut du concret. Nous avons allumé les premiers contre-feux et sommes décidés à utiliser tous nos moyens si cela ne suffit pas. Coïncidence, ce 18 juin, pendant que les Français commémoreront l'appel du Général, Froeme sera en Belgique. À Waterloo. Il ne veut

manquer cet évènement sous aucun prétexte. Pour ma part, je le prends pour un présage lumineux... Le petit Napoléon est mort et nous allons récupérer ce qu'il nous a volé.

Odile se demanda ce qu'elle faisait là. Nul n'ignorait que Napoléon était le sobriquet dont Racquam était affublé. Soit par admiration, soit par dérision. Il était impossible que Lopez et Ralitte aient pris le risque d'accepter sa présence à *elle*, sans songer que leurs propos peuvent être rapportés. Souhaitaient-ils qu'il en fût ainsi ?

Le dîner touchait à sa fin. Blatz annonça à Odile qu'elle devrait prendre un taxi pour rentrer. Ralitte se proposa aussitôt pour la raccompagner.

Que devrait-elle faire dans les minutes qui viennent afin de *rester courtoise en toutes circonstances* ?... Ralitte proposa à tous de finir la nuit au « Doherty's » l'un des plus prestigieux et des plus fermés clubs privés de la capitale.

Deux heures vingt.

Lopez acquiesça comme s'il s'agissait d'une évidence. Blatz accepta à contrecœur. Odile n'eut pas le temps de la réflexion. Le chauffeur prévenant qui était venu la chercher devant l'hôtel de Ville de Vilnot les invita à monter dans la limousine.

Odile ne connaissait de ces clubs que ce qu'en savent les gens du peuple. Ces cercles très privés existaient dans la plupart des très grandes villes du monde, héritiers des clubs de gentlemen britanniques apparus dans le courant du 17^e siècle. Lieux, sinon de pouvoir, du moins de grande influence, il s'agissait avant tout d'endroits privilégiés où se réunissaient des représentants de la haute société partageant un même intérêt pour des activités réservées aux élites, la chasse, le polo, ou issus de l'aristocratie, d'une Grande École... Ou encore, possédant assez d'argent pour avoir le privilège de partager des vues politiques et des valeurs communes. Les plus prestigieux restaient sans conteste les cercles londoniens et les parisiens, eux-mêmes fortement imprégnés de l'influence britannique.

Que venaient-ils faire dans cet endroit ? Odile se sentait transparente. S'était-il passé quelque chose. Avait-elle fait un impair ? Son rôle était-il purement et simplement terminé. Bénédicte Racquam avait-elle imaginé un scénario de la sorte ? Hirscht semblait indifférente à la présence de la jeune femme. Elle ne la regardait plus.

La conversation s'enlisa. En apparence, on était très loin des Racquam.

Odile eut brusquement la sensation d'être sortie de leur champ de vision. La jeune femme s'ennuyait ferme. Elle avait redouté un trop-plein de prévenance de la part de Ralitte. Il n'avait rien tenté. La soirée se terminait et elle n'avait pas eu de difficulté à rester « *Courtoise en toutes circonstances...* »

Une phrase en apparence anodine la sortit de sa torpeur naissante. Ralitte était blême. Le ton de sa voix exprimait une détermination froide et farouche à fois.

— Il est toujours regrettable de constater qu'il existe une différence notable et hautement affligeante entre les jugements émis par les individus lorsqu'ils sont en face de situations potentielles ou qu'ils n'imaginent pas pouvoir se produire et ceux qu'ils professent lorsqu'ils sont en présence de faits réels. En particuliers lorsqu'ils y sont confrontés à titre personnel. C'est ce type de volte-face auquel nous ne voulons plus être confronté.

— C'est cela la démocratie...

Lopez n'en dit pas plus. Le regard de Ralitte se fit glacial. Odile eut peur. Cet homme était capable de tout.

Chapitre 67

Samedi 13 juin,

La soirée mondaine d'Odile Fontana n'était pas destinée à passer inaperçue. Ce ne fut pas le cas. Cette fois-ci, nous pouvions être rassurés sur la loyauté et le dévouement de Planquet. Aucun des mouvements de la jeune femme ne lui avait échappé. Planquet eut d'ailleurs la surprise de constater qu'il n'était pas seul sur le coup. Le super brigadier Corniquel était bien présent lui aussi. Bénédicte assurait ses arrières.

J'avais besoin d'un prétexte pour la contacter Odile Fontana. La jeune femme se trouvait au manoir, le soir où Racquam a été tué. Son témoignage était sujet à caution et elle le savait. C'était suffisant pour que nous nous intéressions à elle... Ce qu'elle ne savait pas, c'est si nous disposions ou non de preuves quant à la présence de prostituées.

Elle avait fait un faux témoignage, et moi, j'étais suspendu, virtuellement accusé du meurtre du vieux Lemoine. Cela nous faisait un point commun.

C'était le week-end. Odile Fontana n'était pas encore retournée prendre ses nouveaux ordres auprès de la future maire. Les dispositions me concernant ne m'interdisaient en rien de rendre visite à une connaissance...

À neuf heures vingt-deux exactement, je fis mon apparition rue de la Tour à Malakoff. Fontana ne sembla pas surprise de ma visite.

— Je vous attendais, inspecteur.

— Cela va nous simplifier la vie.

— Vous auriez pu simplifier la mienne en donnant instruction à votre gros garde-chiourme de me raccompagner. Cela m'aurait évité d'avoir à attendre un taxi à quatre heures du matin!

— Ce que vous faites en dehors de vos heures de service ne m'intéresse pas. Sauf si vous vous prêtez à un faux témoignage la nuit où je suis accusé de meurtre ! Cela pourrait vous valoir de gros ennuis. Un témoignage mensonger fait sous serment devant toute juridiction est puni de 5 ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende. Peines aggravées lorsque le mensonge a pour contrepartie de la remise d'une récompense... Combien Bénédicte Racquam vous a-t-elle payée ?

— Je n'ai rien à vous dire, et, sans mandat, vous n'avez rien à faire ici !

Chou blanc ! Ou presque. J'étais fixé. Cette fille était tout sauf une oie blanche.

Chapitre 68

Samedi 13 juin, 11H00, bureau de Bénédicte Racquam.

Odile déballa tout ce qu'elle savait d'un trait. Le dîner, l'attitude ambiguë de Blatz envers les créanciers, les menaces à peine voilées de Ralitte, le mépris de Madame Hircht à son égard, le club privé, le coup de fil de Lopez, la muflerie de Blatz, le taxi, Corniquel qui planque, la suit partout et reste en plan à l'entrée du Doherty's.

Elle déballa tout mais omit de parler de ma visite matinale. Un oubli sans doute.

Bénédicte l'observa sans dire un mot. Malgré la douche et deux heures de sommeil volé, Odile avait l'air d'un chaton malade. Jean, baskets et sweat trop large. Cernes en croissants de lune et cheveux raplapla.

Bénédicte ne dit rien, et s'absenta cinq minutes.

Au retour, l'expression de son visage avait changé.

— Racontez-moi tout à nouveau ! N'omettez aucun détail. Le déroulement du dîner. Qui a voulu rejoindre le Doherty's ? Comment Blatz s'est-il comporté avec vous ?

Odile raconta tout à nouveau par le menu... C'était le cas de le dire.

« *Un menu dont il lui avait semblé qu'elle devait en être le dessert...* »

L'étrange comportement de Ralitte, le regard méprisant de Madame Hircht qui, chaque fois qu'elle tournait la tête vers elle, paraissait la gommer de son champ de vision comme on élimine les scories d'une photographie à l'aide d'un logiciel.

— À ses yeux, aucun doute, j'étais au mieux une escort-girl, ou plus sûrement une pute ramassée pour la soirée. Cela ne semblait pas réellement la gêner. Non ! Simplement, pour elle, je comptais pour du beurre. Aussi, elle ne voyait pas pourquoi elle se préoccuperait de moi.

— Hum... Quoi encore ? Blatz a-t-il été correct ?...

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, Odile se permit d'arborer un sourire ironique.

— On ne peut plus correct. J'eus la désagréable impression d'être une ado boutonneuse que l'on sort pour la première fois...

Bénédicte soupira sans s'en cacher. Rien n'était laissé au hasard chez cette femme. Odile comprit que cette attitude compatissante annonçait quelque chose, mais qu'il était encore trop tôt pour que la future maire de Vilnot-le-Pont, se dévoile.

— Que pensez-vous de Blatz ? En tant qu'homme ?

La question était volontairement ambiguë. Odile choisit d'y répondre de la façon la plus directe qui soit.

— Un homme que les femmes laissent indifférent.

— Gay ?

— Je ne crois pas... Plutôt asexué...

Bénédicte sourit à son tour. Un sourire aussi malin que suffisant.

— Vous n'êtes pas sotte...

Odile comprit que cela signifiait :

« *Cette fille est moins sotte que je ne l'avais imaginé...* »

— Cela ne vous gêne pas d'avoir à me raconter tout ça ?

Odile haussa les épaules.

— À quoi bon être gênée ?... Vous avez vos raisons pour agir comme vous le faites. Ce ne sont pas mes oignons. Même si je suppose que vous aviez mille autres moyens de connaître la teneur des conversations entre Blatz et vos associés... Toutefois, vous avez choisi le meilleur, j'ai une excellente mémoire et je raconte bien... Vous vouliez savoir comment Blatz se comportait en votre absence, vous le savez, à présent. Quant à moi, je vous l'ai dit. J'ai besoin d'argent. C'est vous qui payez, donc, c'est vous qui ordonnez... Et puis, j'évite de me mêler des affaires des autres... C'est malsain...

Bénédicte opina du menton et sortit une enveloppe grise du tiroir de gauche de son bureau. Elle lui tendit en faisant en sorte qu'Odile doive s'avancer pour s'en saisir.

— Ce Froeme, dont vous avez entendu parler, Blatz doit le rencontrer. J'aimerais que vous en soyez.

Odile releva les sourcils.

— Blatz aimera-t-il ?

— Vous ne semblez pas l'apprécier...

— ...

— C'est sans importance... Il doit rencontrer Froeme vendredi à l'occasion d'un congrès à Dublin. Accompagnez-le et il y aura deux mille euros pour vous, pour 48 heures de travail, tous frais payés !... C'est pas mal...

— C'est une blague ?

— Ai-je l'air de blaguer ?... Un détail : Jouez-vous au golf ?

— Au golf ?... Si je joue au golf ?... Oui, j'y ai joué. À Wellington, Mais...

— Alors, quelle est votre décision ? Deux mille euros en 48 heures pour dîner et jouer au golf, ça vous tente oui ou non ?

— D'accord !

— Dans ce cas, soyez jeudi soir au Shelbourne Hôtel, 27 St Stephen's Green. Ne soyez pas effrayée par le standing de l'endroit. Froeme m'a affirmé que tous vos frais seront pris en charge. Départ, Beauvais Tillé, vol Ryanair, 22H15. Voici cinq cents euros pour vos billets, les fringues et le voyage. Ah... Passez chez le coiffeur, Monsieur Froeme adore les rousses... Il serait souhaitable que vous vous fassiez teindre en rousse. Poils de carotte exactement...

— Les cheveux seulement ?...

— La coiffure, ce serait déjà bien... Pour le reste, c'est à vous de voir. Autre chose. À partir de maintenant, vous êtes officiellement l'attachée culturelle de la ville de Vilnot. Avec le salaire qui va avec, naturellement... Ne me décevez pas... Je compte sur vous, et sur votre excellente mémoire... À présent, je dois vous laisser. Après-demain, je serai le nouveau maire de cette ville et je n'ai pas terminé de préparer cet évènement. Rentrez chez vous. Vous avez quelques préparatifs à faire.

Bénédicte avait bouclé son premier objectif de la journée. Elle put se consacrer à son triomphe annoncé.

Chapitre 69

Lundi 15 juin,

La personnalité d'Odile Fontana ne cessait de nous intriguer. Nous n'avions aucun renseignement concret sur cette fille sauf qu'elle avait vécu en Argentine et en avait gardé un délicieux accent italien.

Une belle fille à la peau mate, assez grande, bien bâtie avec des formes avantageuses, de longs cheveux blonds et fins. Des yeux presque noirs. Un curieux et harmonieux brassage. Que venait-elle faire à la mairie de Vilnot ? Certainement pas remuer de vieilles archives. Sa montée en grade était fulgurante et devait commencer à susciter des jalousies. Pourtant, rien ne semblait vouloir filtrer de ce côté-là. Selon Planquet, mis à part Blatz qui détournait la tête chaque fois qu'il la croisait dans un couloir, Fontana paraissait être appréciée de ses collègues en dépit de son ascension météorique.

Les premières demandes de renseignements lancées par Miller n'avaient rien donné. Elle ne figurait nulle part, et en particulier, pas sur les notices rouges d'Interpol.

Miller avait visiblement beaucoup de mal à encaisser le scénario de cette étonnante success story. Au sortir de son entrevue avec Bénédicte, Planquet lui remit une convocation pour le jour même à seize heures trente.

À l'heure dite, à la minute près, la jeune femme fit son entrée dans le commissariat. Elle s'était retapée et par la magie du maquillage, son visage avait retrouvé sa fraîcheur.

Miller attaqua bille en tête.

— Félicitations ! Vous avez conquis le cœur de votre patronne !

Fontana n'eut aucune réaction d'humeur.

— Je fais mon travail.

— Avec discrétion...

— Je ne suis pas d'un tempérament expansif, si c'est ce que vous sous-entendez...

— En effet. Vous avez déclaré au Commandant Le Cloarec que vous n'avez pas quitté les cuisines, le soir de la mort de Raoul Racquam.

— C'est exact.

— Même après avoir entendu le coup de feu ?

— ... Oui... Enfin, je ne sais plus... J'étais troublée

— Faites donc un effort ! Êtes-vous restée aux cuisines pendant le reste de la soirée, après le coup de feu, oui ou non ?

— Non...

— Bien... Quand êtes-vous sortie de la cuisine pour aller voir ce qu'il s'était passé ? Spontanément après la détonation, après vous être assurée qu'il n'y avait plus de danger, ou au moment de l'arrivée des gendarmes, à quel moment, exactement ?

— ... Après m'être assurée qu'il n'y avait plus de danger...

— Soit combien de temps après le coup de feu ? Une minute, deux, cinq, dix minutes, plus ?

— Je n'ai pas regardé ma montre ! Dix minutes ?... C'est difficile à estimer.

— Est-ce que quelqu'un vous a ordonné, à vous, au personnel, et aux autres cuistots et serveurs, de rester aux cuisines. Madame Frachon ?...

— ... Je ne sais plus...

— Faites un effort !

— Non, je ne crois pas.

— C'est très long, dix minutes dans ces circonstances...

— Peut-être moins...

Miller eut un fin et énigmatique sourire. Juste assez pour que Fontana perçoive le message qu'il lui adressait.

— Les tables étaient-elles débarrassées entièrement ?

— ... Oui, je ne sais pas. J'étais trop troublée...

— Vous souvenez-vous avoir dû débarrasser, *après* ? Réfléchissez bien à votre réponse...

Miller plongea son nez dans une liasse de documents imprimés.

— Alors ?...

— Oui.

— Oui, quoi ?!

— Nous avons débarrassé les tables après le suicide de Monsieur Racquam...

— Combien de couverts ?

— ... Je ne sais pas...

— Dix, vingt, trente, plus ?...

Fontana perdait pied.

— Je sais plus... J'étais dans un état second...

— Et pendant que vous prépariez les plats, étiez-vous dans un état second ?

— ...

— Oui ou non ?

— Non...

— Combien de couverts ? Plus d'une trentaine ?

— ... Oui...

— Donc, des convives sont partis avant l'arrivée des gendarmes !

— Peut-être...

— Peut-être que vous pourriez vous retrouver en garde à vue pour faux témoignage ! Qu'allez vous faire à Dublin ?

Fontana perçut le message 5 sur 5.

— J'accompagne Henry Blatz.

— En un mot, vous le fliquez pour le compte de Bénédicte Racquam !

— Je suis chargée de faire un rapport sur le déroulement des entrevues avec nos partenaires. D'observer leurs réactions. Je n'interviens pas dans le contenu des discussions.

— Alors, nous allons faire un deal gagnant-gagnant. Une copie commentée de ces rapports nous serait bien utile. En échange, nous oublierons vos imprécisions dans votre témoignage auprès de la gendarmerie... Après tout, il est bien possible que vous ayez été troublée... Bon voyage...

Chapitre 70

Lundi 15 juin,

À 17H00, l'affaire fut dans le sac.

Seul le scénario aurait mérité d'être retouché. Peu habituée à céder la place, Madame le premier adjoint fut l'objet d'un rappel au règlement de la part du leader du PSD, Gérard Golon dont la liste était arrivée en troisième position avec 17% des voix, ce qui lui octroyait quatre sièges au conseil. La liste Ferrandi l'avait dépossédé, pour la première fois, de la seconde position avec 6 sièges et 25% des voix. Le leader de la FNL occupait ainsi la position de premier opposant.

Bénédicte Racquam dut s'effacer de mauvaise grâce derrière le doyen d'âge à qui la loi électorale octroie le droit de diriger les opérations d'élection du nouveau maire. Un incident de procédure qui aurait dû être la seule contrariété de la journée. Pour le reste, il ne pouvait y avoir de suspense. Chaque adjoint de rang inférieur se trouvait obligatoirement promu au rang supérieur.

Le pire restait toutefois à venir. Dans le but de maintenir une assemblée de 49 membres respectant le choix des électeurs. La mort du maire impliquait que numériquement, son remplacement soit pourvu par la première personne non élue de la liste majoritaire. En l'occurrence, une certaine Linda Kowsky, dont la future maire de Vilnot avait oublié l'existence.

Le résultat du scrutin ne fut pas tout à fait conforme à ce qui était attendu. Quatre candidats étaient officiellement en lice. Cette volonté de se présenter contre la première adjointe constituait un premier affront. L'issue du scrutin en fut un second. Le doyen égreua les résultats.

Bénédicte Racquam (liste majoritaire) : 30 voix

Linda Kowsky (FNL) : 13 voix

Gérard Golon (PSD) : 6 voix

Georges Putman (D.Droite) : 1 voix

Abstention : 1 voix

La nouvelle élue se tourna vers ses fidèles. Et leur asséna mezzo voce :

« *La petite garce avait bien caché son jeu !* »

Linda Kowsky était passée à l'opposition avec armes et bagages. Bénédicte Racquam remisa son discours consensuel. Sept membres de sa liste avaient déserté et rejoint l'extrême droite de Rose Labruni menée par la renégate, reléguant Gérard Golon et le PSD loin derrière. Franck Ferrandi avait bien travaillé, et en peu de temps.

Linda Kowsky revendiqua un poste d'adjoint. Bénédicte jugea que ce pouvait être un moyen de la museler.

Chapitre 71

Miller évita de montrer son soulagement, mais à son attitude envers moi, je compris qu'il venait de se passer quelque chose.

Il venait d'apprendre que j'étais innocenté ! À l'heure du crime, je tirais désespérément la sonnette du secrétaire de mairie de Valloton. Le brave fonctionnaire avait l'heureuse habitude de noter scrupuleusement l'heure dès qu'un événement se produisait. Un appel téléphonique de la préfecture, le rendez-vous de sa femme chez le coiffeur ... Une manie de rond-de-cuir qui me sauvait la mise. Finalement, je lui devais beaucoup. Même en tenant compte de la marge d'erreur, en aucun cas je n'aurais pu me trouver sur les lieux du crime. Il était établi formellement que Lemoine avait été assassiné bien après que je sois sorti du blockhaus.

C'était trop beau pour être vrai...

— Quid du rapport du légiste ??

Miller se gratta les sourcils en signe d'agacement.

— Ces c... ont fait une erreur de transcription ! Le scanner de la gendarmerie était en panne. Ekerman a dicté les résultats au gendarme chargé de faire parvenir le rapport au proc, qui l'a lui-même fait suivre à l'IGPN. Impossible de savoir avec précision d'où vient la bourde, ou plus exactement, *par qui* elle a été commise ! C'est commode... Je parie que c'est un coup monté de ce connard d'Ekerman. Il ne peut pas me blairer !... En attendant, l'affaire reste confiée à Le Cloarec. J'en connais un qui doit bien se marrer !

Miller était heureux et furieux à la fois ! Remonté comme une pendule. Ce n'était pas habituel. D'autant que le lot de bonnes nouvelles l'emportait sur les mauvaises.

Roquette en tête, mes estimés collègues s'étaient rendus en délégation dans le bureau du commissaire pour faire allégeance. Une douceur que Miller goûta sans modération. Lui qui avait été si peu leur « patron » n'était pas mécontent de ce retournement de situation. La mort violente de Raoul Racquam avait changé la donne. Avaient-ils des craintes pour leur propre personne ? Sans doute que non... Miller écarta cette hypothèse. Simplement, Raoul avait toujours été loyal avec eux. Le maire magouillait, ils le savaient et en avaient profité. Entre eux et lui, s'était établi un code de bonne conduite et de respect mutuel. Le code de l'honneur des voyous adapté au microcosme local en quelque sorte. Il n'était pas interdit de penser que la connaissance qu'ils avaient de beaucoup d'autres dossiers sulfureux opportunément classés sans suite et ne demandant qu'à remonter à la surface, les poussait à agir ainsi... Une chose était marquée du sceau de l'évidence : leur protecteur venait d'être abattu. Pour eux, plus rien ne serait jamais comme avant...

Miller ne fut pas long à faire son diagnostic.

— Possible qu'on ait accusé Raoul un peu trop vite... Il était condamné, et pourtant *quelqu'un* a pris le risque d'abrégé ses souffrances. *Quelqu'un* qui avait intérêt à ne pas perdre trop de temps. *Quelqu'un* qui verrait d'un bon œil le classement de certaines affaires quitte à les mettre sur le dos du maire... *Cherche à qui le crime profite*... Les yeux se tournaient irrésistiblement vers Bénédicte. La veuve n'a pas paru éplorée, hormis devant les caméras. Belle performance d'actrice. La presse de Droite a salué sa dignité et sa force de caractère...

— Le fait est qu'elle est rayonnante...

Miller ne réagit pas et sortit un DVD de sa poche.

— Puisque tu parles du loup, (il me tutoyait à nouveau), ou plutôt de la louve, jette un œil là-dessus.

Mes pensées étaient ailleurs, je n'en avais pas fini avec l'IGPN. Si j'étais innocenté du meurtre du vieux Lemoine, il n'en restait pas moins que j'avais pénétré sans autorisation ni mandat dans un espace privé. Aussi, dès les premières images, mon attention s'effrita.

L'info contenue sur le DVD avait tourné en boucle sur les TV en continu. Il n'y avait rien que je ne sache déjà. Une courageuse inconnue s'était interposée face à deux voyous dans le TER-Picardie reliant Paris-gare du Nord à Beauvais. L'altercation avait eu lieu à hauteur de Méru. Les chaînes d'info en avaient fait des tonnes. Et pour cause, elles n'avaient eu rien d'autre à se mettre sous la dent depuis 24 heures... La veille au soir, sur Vista-One, l'affaire faisait l'ouverture du 20H00 de Roseline Ramdam. Sur une vidéo tournée par un passager avec son smartphone, on distinguait une femme rossant de belle manière deux jeunes malfrats qui tentaient d'escroquer un homme âgé en le menaçant avec un cutter.

Je soupirai à m'en décrocher la mâchoire. Il fallait que je dise quelque chose...

— J'ai vu ça !... Le film n'est pas de très bonne qualité et on ne voit la fille que de dos. Le cameraman n'est pas près d'être sélectionné pour le festival de Cannes... Il faudrait être certain qu'il s'agisse bien d'une femme. Si c'est le cas, elle en a plus, là où je pense, que bien des mecs.

De fait, la faible luminosité et les prudents mouvements de repli du reporter amateur rendaient les images difficilement exploitables. Finalement, l'un des voyous avait fini par tirer le signal d'alarme et les deux salopards avaient pu s'enfuir à travers champs. Le plus étrange était que la courageuse jeune femme, elle aussi, s'était arrangée pour échapper à la caméra. Plus étrangement encore, elle faussa compagnie à la police venue l'attendre à Beauvais.

Miller insista.

— Regarde plus attentivement...

Le commissaire faisait rarement les choses au hasard. S'il me demandait de visionner ce film à nouveau, c'est qu'il recélait une information intéressante.

Malgré un réel effort de ma part, je ne vis rien de spécial.

— Désolé...

Le commissaire me tendit un deuxième DVD.

— On voit mieux sur celui-ci...

L'action se déroulait au ralenti. Il s'agissait effectivement d'une femme. Je pus admirer son savoir-faire. Probablement une pro... Un membre des brigades d'intervention ou une femme gendarme. Puis, il y eut un arrêt sur image et un gros plan... La courageuse inconnue présentait une entaille au cou, juste au-dessus de la clavicule droite. Une entaille provenant probablement d'un coup de couteau asséné en piqué comme avec la pointe d'une épée.

— Cela ne te rappelle rien ?

— ...

Miller me tendit une photo d'Odile Fontana prise à son insu lors de sa convocation au commissariat.

La même marque était à peine dissimulée par son sweat déformé au col.

— Odile Fontana est blonde...

— Était ! C'est elle sans aucun doute possible ! J'ai fait vérifier. L'un des relevés ADN prélevés dans le wagon correspond au sien ...

— Il se peut que cela ne prouve absolument rien du tout... Bon !... Elle était dans ce wagon. Cela ne veut pas dire que c'est elle que l'on voit dans le film.

— Et l'entaille dans le cou ?

— ... Une coïnci...

Je ne terminai pas la phrase. Il ne servait à rien de se faire l'avocat du diable et de nier l'évidence.

— Naturellement ... Ce ne peut qu'être elle ! Qu'est-ce qu'elle foutait là ?

— Mystère... En tout cas, elle nous a surtout bien eus avec ses airs de chien battu !

Miller avait raison... Elle nous avait roulés dans la farine, comme elle roulait dans la farine tous ceux qui avaient croisé son chemin. Pourquoi avait-elle fait cela ? Avait-elle roulé Bénédicte Racquam de la même façon ?

— Cette petite garce s'est bien fichue de nous !

— Vous l'avez dit, patron ! Et à présent, elle s'est envolée pour Dublin... La belle est plutôt à classer parmi les oies sauvages. Ces volatiles sont des oiseaux migrateurs, c'est bien connu.

Miller soupira, mi-vexé, mi-excédé !

— Il y a un moyen de savoir qui elle est sans attirer l'attention de qui que ce soit. Nous allons interroger le Musée Te Papa Tongarewa. Histoire de voir si l'on trouve trace d'une Odile Fontana chez eux.

Chapitre 72

Jeudi 18 juin, Waterloo (Belgique)

— Merci d'avoir répondu à mon invitation, Monsieur Blatz. Nous avons à parler.

Ce n'est pas la première fois qu'Henry Blatz rencontrait Fitzgerald Froeme. Mais aujourd'hui, Raoul Racquam ne faisait plus écran entre les deux hommes.

Froeme, la quarantaine, de petite taille, maigre, blême, anguleux, osseux. Ni laid ni beau. Impeccablement mis. Le regard vif, aiguisé. Un homme poli. Diplômé de la Cambridge University, l'une des meilleures universités d'Europe. Il avait dû dur travailler pour financer ses études.

Membre actif de l'Église catholique anglicane. L'homme d'affaires participe encore régulièrement à titre privé au financement des travaux de rénovation des lieux de culte. En société, Froeme sourit habituellement par précaution. Conseiller de nombreuses entreprises, l'homme est considéré comme l'un des membres les plus influents de la Shortmacker's bank of Monaco. Ceux qui le connaissent dépeignent un être hybride. Éminence grise ou homme de lettres. Un être insondable.

Autre caractéristique, peu répandue chez les financiers, Froeme a la réputation d'être imperméable au vice. À toutes les formes de vice.

Blatz estimait Froeme et l'enviait aussi. Côté vie privée, les deux hommes partageaient le même goût pour le luxe discret, à l'écart de toute exposition médiatique.

Lors de ses séjours à Paris, Froeme descendait régulièrement, au « Raphael Hôtel » avenue Kléber. Un établissement cinq étoiles dont les suites donnent sur la tour Eiffel. Le financier appréciait cet endroit, d'où en moins de trois minutes de marche, il pouvait aller flâner à la nuit tombée sur les Champs-Élysées et contempler l'Arc de Triomphe illuminé.

Froeme était en quelque sorte un Blatz qui a réussi.

Dans cette ambiance, la gouaille naturelle de Raoul Racquam était déplacée. Souvent Blatz en avait ressenti une espèce de honte...

Durant toutes ces années, l'avocat était resté à la place qu'on lui avait assigné, dans l'ombre de Raoul Racquam. Il avait été progressivement amené à accepter ses dérives de moins en moins tolérables. Aujourd'hui, le piège se refermait. Raoul était mort. Comment avait-il pu en arriver là ? Raoul n'avait toujours été qu'un gros porc jouisseur, menteur, voleur, mais au moins, avec lui, Blatz savait à quoi s'attendre. Avec Bénédicte, cette salope, vicieuse, c'était tout autre chose...

Blatz admirait Froeme qui n'avait de maître que lui-même. Froeme jugeait que Blatz était à même de devenir un partenaire fiable.

— J'ai craint un instant que vous décliniez mon invitation Monsieur Blatz. Toute l'Europe est ici, à Waterloo, pour reconstituer la défaite du tyran. Ce petit corse dont vous français aviez fait un empereur. Sauf la France. Ce soir, autour de Philippe, roi des Belges et de la reine Mathilde, l'événement réunira le gotha européen. Le couple royal des Pays-Bas, les grands-ducs du Luxembourg, un représentant de la famille royale britannique (le prince Edward, cousin d'Elizabeth II), ainsi que des descendants des principaux belligérants. Il y aura même Charles Bonaparte. C'est ce qu'on appelle être beau joueur. Il est vrai que le 18 juin, vous autres français, préférez honorer la mémoire de Charles de Gaulle.

Blatz encaissa.

— Dans la soirée, un grand spectacle sons et lumières, inspiré du célèbre poème "L'expiation" de Victor Hugo, sera joué devant plus de 60.000 spectateurs. Magnifique, n'est-ce

pas ? Et ce n'est que le hors-d'œuvre avant deux jours de reconstitutions auxquelles participeront plus de 5.000 figurants en costumes, 360 chevaux et une centaine de canons. Grandiose !

— La France n'a jamais eu pour habitude de commémorer ses défaites !

— Je me doutais que vous réagiriez ainsi ! Vous autres français avez toujours aimé la flamboyance cocardière. Dans un certain sens, je vous comprends. Toutefois, la raison amène à considérer que jusqu'à Waterloo, la France était la première puissance européenne et sans doute mondiale. C'est la raison principale de l'attachement des Français à la personne de Napoléon.

— ...

— Pour ma part, je considère d'ailleurs que cette puissance avait eu pour événement fondateur la victoire à la bataille de Rocroi en 1643, sous l'ancien régime. La défaite de Waterloo en 1815 marque la fin de sa puissance hégémonique de la France. Si vous étiez rationnels, vous détesteriez Napoléon mon cher Blatz.

— Sans doute avez-vous raison...

Froeme sourit intérieurement. Blatz sera malléable. Ce n'est pas pour rien qu'il l'avait convoqué seul, en avant-première, sans que Bénédicte en soit avertie.

— Vous êtes un homme raisonnable, Monsieur Blatz... Je vais vous parler comme on parle à un partenaire. Vous n'ignorez pas que la raison semble avoir déserté du côté de Vilnot. Soyez notre émissaire afin qu'elle s'impose à nouveau et nous ne nous montrerons pas ingrats envers vous.

— Ma marge de manœuvre personnelle reste limitée...

— Soyez convaincant. Réfléchissez ! Demain, nous nous reverrons à Dublin. D'après mes informations, il semble que vous serez en charmante compagnie...

Blatz ne releva pas.

Chapitre 73

Trois jours plus tard... Dimanche 21 juin, 10H00, Portmarnock Hotel & Golf Links.

— Mademoiselle Fontana, je suis Jason Mitchell, le fondé de pouvoir de Monsieur Froeme pour l'Irlande, l'Écosse et les îles anglo-normandes.

Odile examina le nouveau venu de la tête aux pieds, sans accorder d'attention au titre ronflant dont il se prévalait.

— Très honorée, Monsieur Mitchell ! Peut-être pourrez-vous me dire ce que je fais ici ? Je devais initialement accompagner Monsieur Froeme aux réceptions pendant toute la durée du congrès, puis repartir à Paris. Depuis que je suis arrivée à Dublin, à l'exception d'une séance de photos de presse de quarante-cinq minutes, je suis consignée dans cet hôtel pour gens riches où la journée en pension complète représente un demi-mois de mon salaire !? J'aimerais comprendre pourquoi Monsieur Froeme m'a demandé de prolonger mon séjour ici, si c'est pour me tenir cloîtrée dans cette chambre ?

— Dois-je comprendre que les conditions de votre accueil proposées par Monsieur Froeme vous paraissent inappropriées ?

Odile soupira ostensiblement en haussant les épaules.

— Vous ne comprenez pas... Je ne suis pas un animal de compagnie que l'on exhibe dans une exposition canine. Je suis un être humain. J'ai besoin de me sentir utile à quelque chose. Tous les matins depuis mon arrivée, cet individu, (Odile désigna du doigt, John, le chauffeur qui attendait immobile devant la porte de la chambre), cet individu, dis-je me répète de me tenir prête. Je n'en peux plus d'être prête, avec une robe comme ceci, comme cela et des chaussures qui me détruisent les orteils, pour qu'à la finale, rien ne vienne rompre mon ennui !!... Aussi je vous charge d'informer Monsieur Froeme que j'ai pris mes dispositions. J'ai réservé un vol en partance pour Paris dès demain lundi.

Mitchell accueillit la nouvelle sans émotion particulière.

— C'est parfait ! C'est exactement ce que souhaite Monsieur Froeme. C'est la première chose que j'étais chargé de vous dire. La seconde, c'est de vous tenir à sa disposition dès treize heures pour une compétition de golf qui lui tient particulièrement à cœur. John a apporté un équipement

complet ainsi qu'une tenue appropriée à votre taille. J'espère que les chaussures vous conviendront. En fait, j'en suis absolument certain. Toutefois, je vous demanderai de les essayer dès maintenant.

— Vous présentez ?

— Absolument pas ! Monsieur Froeme déteste les contretemps... Et moi, je déteste être tenu pour responsable de ses désagréments. Sachez que Monsieur Froeme joue cette compétition tous les ans avec une partenaire différente pour un résultat qui doit rester identique : la victoire ! Il déteste perdre.

— Je n'y comprends rien...

— Je suis chargé de vous informer que cette compétition se joue en double par équipe, suivant les règles Chapman. Vous en connaissez le principe, je suppose... Les deux équipiers jouent chacun leur balle au départ et les échangent pour exécuter leur deuxième coup. Une fois celui-ci joué, les joueurs peuvent choisir la meilleure balle pour finir le trou en la jouant chacun leur tour.

— Je crois que j'ai saisi... Mais je ne comprends toujours pas pour quelle obscure raison Monsieur Froeme m'a choisi moi ?!

— Je l'ignore. Je sais uniquement que Monsieur Froeme m'a demandé de contacter Madame Racquam à cet effet. Je puis cependant ajouter qu'elle n'a pas été surprise et que son approbation a été immédiate.

— Bien sûr...

— Je ne devrais pas vous le dire, mais vous êtes réellement très belle... Monsieur Froeme n'a pas toujours été célibataire. Sa femme est décédée à la suite d'une agression. Un fou. Un sadique. On n'a jamais su... C'est étonnant comme vous lui ressemblez...

Odile remercia d'un sourire. La situation de Mitchell devait parfois être terriblement inconfortable.

— Ça a dû être une terrible épreuve...

Mitchell dodelina de la tête.

— Je ne suis pas sûr qu'aimer une femme ait une signification quelconque pour Monsieur Froeme. Ne vous méprenez pas à ce sujet. Ne débordez pas du rôle qui vous a été assigné. Faites-moi confiance.

— J'ai quelques difficultés à concevoir qu'il dépense autant d'argent uniquement parce qu'il souhaite m'avoir comme partenaire, car c'est bien son intention, n'est-ce pas ?

— Tout à fait... Monsieur Blatz jouera avec sa partenaire habituelle...

— Je suppose que dans ce pays, il y existe certainement un nombre incalculable de femmes plus qualifiées que moi et désireuses de lui servir de faire-valoir...

— Qui vous parle de faire-valoir ?

Odile leva les yeux au ciel. Cette gabegie lui donnait envie de vomir.

— Est-ce si important ?... Monsieur Froeme a-t-il des prétentions sportives de haut niveau ? Figure-t-il parmi les espoirs de ce sport ? Ou gagne-t-il et perd-il comme des milliers de gens qui s'y essaient ?

— Je crois que vous ne m'avez pas compris, Mademoiselle Fontana. Je sais ce que vous ressentez. Pour partie vous avez raison. Le sport confronte le commun des mortels à une issue épouvantable et inacceptable pour celui qui a l'âme d'un compétiteur : La défaite. Quand tout va bien, ce drame relatif, revient une fois sur deux en moyenne et les soirs de victoire font oublier les jours moins glorieux. Mais, vous n'avez qu'en partie raison. Car Monsieur Froeme n'est pas le commun des mortels. Il éprouve pour la défaite une haine que vous ne soupçonnez pas. Une haine totale, une haine à l'état pur. Aussi, ne le décevez pas. Il vous en sera reconnaissant au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer.

— ...

— Je crois que cette fois, vous m'avez compris. N'oubliez pas d'essayer les chaussures... John ira les changer si besoin... Treize heures, n'oubliez pas. Soyez prête. C'est moi qui viendrai vous chercher.

— Monsieur Mitchell !

— Oui...

— Un détail important. Je suis droitière, mais je joue habituellement et exclusivement avec des clubs de gauchère...

Mitchell faillit avoir une syncope...

— Merde !

— Perte de contrôle ?...

La saillie d'Odile rasséréna le fondé de pouvoir. Cette fille ne lui voulait pas de mal.

— Vous aurez vos clubs...

— En ce qui concerne le driver... J'utilise un hybride avec une ouverture de 14 degrés...

*

13H00 précises...

— Vous êtes ravissante...

— Merci, Monsieur Mitchell.

— Ne vous inquiétez pas pour le matériel. Jordan, votre caddy, s'est occupé de tout... J'ai entendu Monsieur Froeme lui ordonner de tout expédier à votre adresse à Paris, après la compétition. Je pensais qu'il est préférable que vous en soyez informée. Vous avez de la chance, c'est un excellent matériel. Très très cher...

— Espérons que je parvienne à jouer avec...

— Monsieur Froeme est un excellent golfeur. Ne prenez pas de risque. Inutile de vouloir briller. Ce n'est pas ce qu'il attend de vous...

— Ça, je crois que je l'ai compris...

— Une dernière chose. Monsieur Froeme et Monsieur Blatz sont revenus ensemble des journées de commémoration de la bataille de Waterloo... Mais je pense que vous le saviez...

— En effet... Évidemment... Merci pour tout ce que vous avez fait pour m'aider et m'éviter des désillusions.

*

14H50.

— À vous l'honneur, Mademoiselle Fontana... Nous allons affronter l'un des parcours les plus réputés du monde. Savez-vous que ce links a été dessiné par Bernhard Langer ? Les conditions aujourd'hui sont idéales. La météo locale annonce un temps capricieux, à la limite de la tempête. Les meilleurs sortiront vainqueurs de cette épreuve. Pendant toute sa durée et jusqu'à la remise des prix, je vous appellerai Odile, et vous m'appellerez Fitzgerald.

Odile inclina la tête, autant pour acquiescer que pour choisir son tee. Pour ce premier départ vent de face, elle choisit un tee court et un bois cinq. La balle peinait à rester en place sous l'effet des rafales de vent. Elle ne fit pas de coup d'essais. Le jet fut droit et rasant. Un bon début...

Elle découvrait. Fitzgerald Froeme se montrait à son avantage. Le vent semblait s'acharner à souffler de face et les premières gouttes de pluies firent leur apparition. Sur les 6 premiers trous, hormis celle venue du ciel, il y avait peu d'eau. Arrivés au 5, sur ce parcours privé d'arbres, le vent laissa place à une véritable tornade propre à décorner les bœufs les plus rustiques de l'Irlande. Un par 4 de 431 mètres. La température chuta brutalement de plusieurs degrés. Froeme autorisa l'utilisation des vêtements de pluie. Dans son esprit, il s'agissait avant tout de ne pas pénaliser la qualité du jeu. Une concession à l'étiquette tout à fait exceptionnelle.

Fitzgerald en fut récompensé et quelques minutes plus tard, il pouvait exulter. « Il » fit double bogey et escomptait bien avoir réussi le meilleur résultat de tous les compétiteurs sur ce trou à conditions comparables. La suite fut terrifiante. Des trombes d'eau accompagnèrent les rafales de vent tournoyant.

Au trou n°12, Jordan, le caddy, exhorta Froeme à la prudence. Peine perdue et pari raté, cette fois. Odile écouta le caddy et tira assez court pour toucher le fairway à coup sûr et elle y réussit. Fitzgerald voulut rattraper le terrain concédé et sa balle partit une nouvelle fois se nicher dans le grand rough. Par bonheur, les yeux de faucon de Jordan parvinrent à la repérer, parmi les herbes folles, en lisière de la zone hors limites. Odile surprit le visage de Froeme à cet instant : Il était blême, décomposé. Il lui sembla que ses mains tremblaient. Jordan lui tendit un fer 7. Il fallait jouer. La terre ne parvenait plus à absorber les masses d'eau venues du ciel et des flaques se formaient,

menaçant de rendre le jeu impossible. Froeme refusa d'accepter une pénalité pour bénéficier d'un environnement plus favorable. Il parut soudain s'être calmé et saisit le fer 7 qui lui était proposé. Il arma, et à nouveau, rata incompréhensiblement sa sortie. Jordan en prit pour son grade. La partie allait être perdue. Il ne restait plus aucune chance de s'en sortir sans perdre un nombre considérable de coups.

Odile choisit un fer 9. La balle reposait à présent dans les hautes herbes et un centimètre et demi d'eau. Elle se recula d'un mètre pour faire un coup d'essai pendant que Froeme lui tournait le dos et donnait le signal du retrait. Lorsqu'il se retourna, la balle d'Odile s'élevait dans les airs en direction du fairway...

Ils ne se parlèrent plus jusqu'au 18. Un par 4 de 408 mètres, avec un green planté au milieu d'une cuvette de roughs hauts et profonds. Sur les abords, une forêt de parapluies aux couleurs de l'épreuve les attendait. Fitzgerald fit un départ magnifique sous les applaudissements de la foule...

*

21H00. Dîner de clôture du Golf Charity Shield of Spring de la fondation F&O.

Mitchell attendait dans le hall. Odile arriva en robe du soir fourreau, noire de chez Versace. Le fondé de pouvoir lui fit signe de le suivre et ils se dirigèrent vers un petit salon annexe à la grande salle où se tenait le gala de clôture du Charity Shield organisé par la fondation.

— Monsieur Froeme vous prie de l'attendre ici.

Odile avisa un banc sur lequel elle pourrait s'asseoir sans froisser sa robe. Mitchell contempla la jeune femme. Cette fille avait de la classe.

— Vous ne perdez rien ! Ce va être le traditionnel discours du président de l'association...

Odile se releva.

— Je veux l'écouter !

Mitchell haussa les épaules.

— Alors, ouvrez ce fenestron... Mais arrangez-vous pour ne pas être vue. Monsieur Froeme serait furieux.

Le discours ne manquait pas d'intérêt pour qui voulait en savoir plus sur la personnalité de Fitzgerald Froeme. Il n'y avait aucun doute sur le fait que ce dernier en avait directement influencé le contenu.

« ... Mesdames, Messieurs, compétiteurs, public averti ou novice, amis du sport, ainsi que vous tous, membres de l'organisation, qui avez œuvré pour que la fête soit belle ; En tant que président de la « Chaîne Chrétienne Irlandaise d'Entraide par le Sport », j'ai l'immense honneur et un infini plaisir à récompenser les vainqueurs de cette édition. J'ai nommé, notre ami Fitzgerald Froeme et son équipière, dont c'est le troisième triomphe consécutif dans cette épreuve.

Fitzgerald, permettez que je vous appelle ainsi... Le spectacle que cette année encore vous nous avez offert est un grand et vrai motif de satisfaction pour l'institution que je représente. Un tel spectacle de fraîcheur et de force est pour nous la source d'une grande joie car nous savons que vous partagez avec nous cette grande valeur du sport, laquelle réside dans sa particulière efficacité au service de la quête du perfectionnement intérieur, par l'intermédiaire d'une discipline, à laquelle vous vous soumettez avec constance, sérieux et générosité.

Sachez combien il nous est agréable, à nous chrétiens, de souligner cette valeur spirituelle de la vie sportive. Je crois que l'essentiel a été dit.

Mesdames, Messieurs, avant de passer à table, je tiens à souligner que Monsieur Froeme, comme il l'a toujours fait, a déclaré vouloir renoncer au prix dévolu au vainqueur, d'une valeur de dix mille euros, au profit d'une association œuvrant pour la restauration de nos églises. Qu'il en soit remercié... »

Mitchell attendit patiemment.

— Satisfaite ?...

Sur un écran géant, face à la salle, apparut un couple triomphant en tenue de soirée.

— Qui est-ce, aux côtés de Monsieur Froeme ?

— Vous ne le savez donc pas... C'est son épouse. La photo a été prise en 2008 pour sa dernière

participation, quelques mois avant sa disparition. Vous venez de remporter « L'Allison Premium Golf Challenge. »

Elle n'était pas vraiment belle, mais avait de l'allure et de la retenue. Elle possédait une magnifique chevelure rousse...

Odile dodelina de la tête.

— Je me trompe, ou bien vous n'approuvez pas pleinement ce genre de cérémonie ?

— Mon avis a peu d'importance... Je vous apprécie, Mademoiselle Fontana. Ne cherchez pas à tout comprendre... Connaissez-vous cette citation attribuée à George Orwell ?...

« Pratiqué avec sérieux, le sport n'a rien à voir avec le fair-play. Il déborde de jalousie haineuse, de bestialité, du mépris de toute règle, de plaisir sadique et de violence ; en d'autres mots, c'est la guerre, les fusils en moins... »

Ce n'était pas mon point de vue avant que je ne connaisse Fitzgerald Froeme.

— Et aujourd'hui ?

— Ne vous mettez pas en travers du chemin de cet homme, il vous briserait comme du bois mort. Prenez votre argent et repartez pour Paris aussi discrètement que vous êtes venue.

— J'essaierai de m'en souvenir. Toutefois, il y a une question à propos de laquelle j'aimerais avoir une réponse... Qui est Adrian Lopez ?

Le fondé de pouvoir fixa la jeune femme avec une expression de surprise non feinte dans le regard.

— J'ignore ce que vous souhaiteriez savoir...

— Simplement, je me posais la question de savoir ce qui avait bien pu rassembler deux êtres aussi dissemblables ?

Mitchell secoua la tête en signe de désapprobation...

— ... La maladie... Chacun d'eux souffre d'une affection rare, quoique bénigne. La maladie de Von Willebrand. Saignements de nez, des gencives et choses de ce genre, handicapantes pour un homme public tel Monsieur Froeme. Ils se sont connus à l'hôpital à l'occasion d'une crise un peu plus sévère que les autres. C'est à ce moment-là que le diagnostic a été établi. Voyez... Cette rencontre est le fruit d'un hasard total.

Il se mordit les lèvres.

— J'espère que cette réponse vous satisfait. Pour le reste, en particulier en ce qui concerne Monsieur Lopez, restez à l'écart !... Je ne cherche pas à me défilier, les affaires de Monsieur Froeme sont singulièrement cloisonnées. Oubliez Lopez...

Chapitre 74

Dimanche 21 juin.

Le vol Ryanair FR26 se posa comme prévu à 21H50 sur le tarmac de l'aéroport de Beauvais-Tillé. En dépit de l'heure tardive, je fus rapidement rassuré sur l'avenir de mon investissement lorsque j'aperçus Odile Fontana qui se présentait sur les escaliers d'accès en queue de l'avion.

Il avait fait très beau toute la journée. Sans doute pour bien marquer la fin de ce printemps pluvieux et l'été qui commençait.

— Bonsoir, Mademoiselle Fontana !

La jeune femme tourna la tête dans ma direction en laissant bien percevoir son exaspération.

— Bonsoir inspecteur... Quelle coïncidence...

— J'étais venu chercher une amie. En vain. Il semblerait qu'elle ait pris un autre vol...

— Dommage pour vous. Vous auriez dû mieux vous renseigner !

— Une aubaine pour vous, Mademoiselle. Vous allez pouvoir bénéficier d'un taxi gratuit pour Malakoff...

— Merci bien, mais je préfère le car !

— Dans ce cas, je vous remets cette convocation. Histoire de ne pas m'être déplacé pour rien... Demain matin huit heures au commissariat ! Ne craignez rien, votre employeur sera averti du motif de votre retard...

Fontana me jeta un regard assassin. La jeune femme avait les traits tirés par la fatigue, et sans

doute sa résistance s'en trouva amoindrie.

— Où est votre voiture ?

— Juste là ! La police bénéficie de certains privilèges...

— Je vous croyais en déplacement privé !?...

— Abus de droit... C'est malheureusement une pratique courante dans la police...

— Alors, portez ma valise ! Les roulettes sont mortes.

Fontana se laissa tomber plus qu'elle ne s'installa sur le siège passager de ma Mégane de service. Elle boucla sa ceinture et nous avons roulé sans nous dire un mot jusqu'à Noailles. Je n'étais pas pressé et l'ancienne route me paraissait plus propice à la conversation que l'autoroute.

— Vous n'avez pas oublié notre accord ?...

— Vos indics oublient-ils souvent le leur ?

— Vous avez tort de le prendre comme ça. Nous n'avons rien contre vous. Pour le moment...

Nous voulons simplement mettre fin au cycle mortifère qui s'est enclenché à Vilnot, et de par votre situation particulière auprès de Bénédicte Racquam, vous pouvez nous y aider.

— Que voulez vous savoir ? Je reviens de faire une partie de golf !

— Quelle mission, Bénédicte Racquam vous a-t-elle confiée ?

— ... Depuis la mort de son mari, il semble qu'elle se méfie de Blatz. Leur associé... Je n'ai pas eu, jusqu'à maintenant, d'objectif précis. Je dois observer et me souvenir...

— Qu'avez vous fait de vos journées ?

— Tourner en rond dans une chambre d'hôtel de luxe. Jouer au golf, hier.

— Et Blatz ?

— Il était à Waterloo, pour la commémoration ! Avec Froeme...

— Et vous pendant ce temps ?

— J'attendais son retour, comme Pénélope, sauf que je lisais. Vous intéressez-vous à la littérature, Inspecteur ? Je vous conseille un roman cocasse et iconoclaste. Evariste (Galois) de François-Henri Désérable. Ce n'est pas sans rapport avec Waterloo. Voici comment l'auteur décrivait la vie sous l'ancien régime...

« ... Vous connaissez l'ancien régime, sa partition millénaire, vous savez comment elle se joue : les nobles qui ont les terres, ne font rien et font de l'argent ; le clergé, qui a le ciel, ne fait rien et fait de l'argent ; le tiers état, parce qu'on lui a promis dans l'autre vie le ciel du second (état, le clergé), s'échine dans celle-ci sur les terres des premiers (la noblesse), n'a rien, ne fait pas d'argent... »

— Le rapport avec Waterloo ?

— Napoléon était sans doute un tyran, combattu par d'autres tyrans. Mais les combattants de la Grande Armée, étaient les soldats de la révolution. Les soldats du peuple français qui ont essaimé les idées nouvelles dans toute l'Europe. Alors, pour rien au monde je n'aurais voulu être présente sur les lieux commémorant leur défaite face à une coalition de mercenaires suisses et autres, payés par les tenants de l'obscurantisme et de l'ancien régime.

— C'est ce que vous avez dit à Monsieur Froeme ?

Je l'avais piquée au vif. Je gardais le regard fixé sur la route, mais je la sentis se raidir. Elle devait être très belle en colère !

— Je fais le travail pour lequel je suis payée, c'est tout. On ne me demande pas d'aimer les gens que je suis amenée à côtoyer. Désérable aurait pu actualiser son bouquin ! Les choses n'ont guère changées. Du genre :

« ...Les banquiers qui ont l'argent, ne font rien et font de l'argent ; les politiques qui ont le pouvoir, ne font rien et font de l'argent ; Tous les autres, parce que les premiers leur permettent de s'endetter, et les seconds leur promettent la sécurité, triment toujours plus pour le profit de leurs bienfaiteurs et ne font pas d'argent... »

— L'argent est le nerf de la guerre. Napoléon en a fait les frais. La finance triomphe toujours. Finalement, en finir avec la royauté était plus simple, il n'y avait qu'une tête à couper...

— C'est pour me dire ça que vous faites le trajet Paris-Beauvais et retour, inspecteur ?

Il y eut un blanc...

— Parlez moi de Froeme. Pourquoi Bénédicte vous a-t-elle envoyée là-bas, vous et pas une personne en qui elle a confiance depuis beaucoup plus longtemps?

— Pas pour les confidences sur l'oreiller si c'est le sens de votre question ! Froeme est indifférent aux femmes. Froeme est indifférent à toute autre chose que lui-même et l'argent.

— Pourquoi vous, alors ?...

Odile réfléchit. Je ne la pressai pas. Elle en avait beaucoup dit qui me permettait de découvrir sa véritable personnalité. Pour une fille élevée en Argentine, elle possédait une culture française et républicaine très affirmée. Qu'elle se soit mise au service des Racquam ne m'en parut que plus incongru.

Elle dit d'un ton neutre.

— Bénédicte se leurre sur le pouvoir qu'elle espère me voir exercer sur Froeme. J'ai appris qu'il avait été marié. Que sa femme était morte à la suite d'une agression. Que nous nous ressemblions, sauf qu'elle était rousse...

— Comme vous ce soir !

— Cela ne vous a pas échappé... Une idée de Bénédicte. En fait, Fitzgerald Froeme est étranger à tout ce qui concernait sa femme comme à tout ce qui me concerne. Elle n'était en sorte qu'un accessoire indispensable dans sa garde-robe.

— Qui vous a raconté cela ?

— Pas Blatz, en tous cas ! Ils se ressemblent, ces deux là...

Saint-Denis, le stade de France, déjà. Dans quelques minutes, nous attraperions le périmètre et serions bientôt à Malakoff... J'en avais appris plus sur le financier que je ne pouvais l'espérer en entreprenant le voyage jusqu'à Beauvais. Et sur cette Odile Fontana, aussi... Une drôle de fille. Ecorchée vive, quelque par... Il me resterait à en comprendre la raison ? Je relançai...

— Bénédicte espérait que vous soyez un substitut à l'épouse disparue de Froeme. La police irlandaise n'a-t-elle jamais eut la moindre piste ? Froeme n'a-t-il jamais engagé d'enquêteur privé ?

— Vous m'en demandez trop !... En fait, je crois qu'il était indifférent à la mort de sa femme... Mais pas au fait que quelqu'un lui ait volé sa femme en quelque sorte. Que quelqu'un lui ait volé *quelque chose* lui appartenant... Je pense cet homme capable de tuer s'il était convaincu que l'on s'est emparé, ou que l'on tente de s'emparer d'un bien dont il est propriétaire. Êtres humains inclus...

— Fichtre...

Fontana ne dit plus rien et je ne la questionnai plus. Nous sortîmes du périphérique Porte de Vanves. Arrivés rue de la Tour, je me garai devant son immeuble en double file. Avant de sortir de la voiture, je déchirai la convocation. Elle ne me remercia pas. Cela faisait partie du deal. Elle prit sa valise, me salua et entra dans l'immeuble sans se retourner.

Cette fille était sacrément déterminée...

Chapitre 75

Lundi 22 juin,

Pendant, que je me focalisai sur les activités récentes d'Odile Fontana, Miller se livrait à un travail de fourmi. Le résultat des investigations était implacable. La jeune femme figurait bien dans les livres de compte du Musée de Wellington. Evidemment, *cela ne prouvait rien, après tout*. Sinon qu'elle avait bel et bien séjourné en Nouvelle Zélande. Encore que nous aurions pu considérer que même cela n'était pas avéré à 100%. « *Le lieu des trésors de cette terre* » pouvait n'être qu'une couverture passagère.

Miller avait poursuivi ses recherches. Le musée avait accepté de dévoiler l'adresse de la résidence de la jeune femme, durant sa période d'activité au musée. Renseignements pris, il n'y avait plus de doute. Odile Fontana avait bien résidé à Wellington pendant trois années dans une résidence pour étudiants étrangers. Plus long à convaincre furent les gestionnaires de la résidence, attachés au respect des libertés individuelles. L'adresse en France, qu'Odile Fontana fournit à son arrivée, à la direction de la résidence étudiante nous renvoyait en région parisienne. A Paris exactement, dans le quatorzième arrondissement. Un arrondissement proche du prestigieux sixième

où se concentrent de prestigieuses universités consacrées à l'histoire de l'art. La Sorbonne, l'Institut d'Art et d'Archéologie, ou encore l'Institut Catholique de Paris et même, un peu plus loin, L'Institut National d'Histoire de l'Art dans le deuxième arrondissement.

Là s'arrêtait notre machine à remonter le temps. Fracassée contre le mur universitaire, allergique aux demandes policières.

Il existait certainement une raison profondément dissimulée derrière l'étrange conduite de la jeune femme. Certes, par son comportement dans le train qui la menait à Beauvais, elle venait de démontrer qu'elle avait du cœur. Préserver son anonymat eut été facile en n'intervenant pas et en laissant les deux salauds dépouiller le vieil homme de ce qu'il possédait. Nul n'aurait songé à le lui reprocher. Elle avait pris, de ce fait, un double risque. Le plus remarquable des deux n'était peut-être pas celui qui lui avait valu un peu d'une éphémère gloire...

Pour toute chose il existait une explication rationnelle. Miller s'obstina. Et ce qu'il découvrit ne manquait pas de sel. Pendant son séjours à Wellington, Odile Fontana ne s'était pas contenté d'admirer *les trésors de cette terre*. Il apprit qu'elle avait fréquenté assidument une salle de sport consacrée au *Krav Maga*. Un art martial extrême d'origine israélienne.

Sans doute l'un des plus aboutis, mais aussi l'un des plus dangereux. Le Krav Maga se focalise exclusivement sur l'efficacité et l'absence de règles. Il ne s'agit rien de moins que la transcription des situations menaçantes auxquels tout un chacun pourrait avoir à faire face en milieu urbain. Le Krav Maga ne s'embarrasse pas de subtilités et apprend à ses adeptes à réagir, parfois de manière extrême. Fontana ne partage certainement pas le genre de motivation qui anime les adeptes habituels de ce type de « sport ». Sa réaction dans le train en attestait. Reste qu'il fallait avoir de solides raisons pour fréquenter assidument ce genre d'endroit réservé à des hommes pas toujours fréquentables.

Miller nourrissait des doutes grandissants sur les motivations et la personnalité d'Odile Fontana.

Chapitre 76

Mardi 23 juin,

Trois semaines après la mort de Raoul Racquam, Marjorie Parkinson força la porte de Miller.

— Désolé de vous contrarier, commissaire, mais je dois vous faire part d'une information dérangeante.

Miller appréciait la légiste. Seulement, depuis quelque temps, il n'avait pas vraiment besoin de complications supplémentaires.

— Vous êtes toujours la bienvenue, Marjorie...

— Merci... Cela me facilite les choses. Voilà... J'ai relevé un taux anormal de bacilles E.coli dans les viscères de Raoul Racquam.

— Et c'est grave ?

— Chez la plupart des gens, les symptômes se résorbent après cinq à dix jours. Toutefois, certaines personnes infectées par la bactérie E. Coli peuvent développer des complications pouvant être mortelles, comme une insuffisance rénale, une crise épileptique ou un accident vasculaire cérébral. En particulier, les personnes âgées ou celles dont le système immunitaire est affaibli. Elles ont plus de risque de développer des complications graves et d'en mourir, comme Raoul Racquam...

— Je vois... D'autres cas ont-ils été avérés ou soupçonnés ?

— Non... Mais il ne s'agit pas d'un argument significatif. D'autres personnes ont pu avoir des dérangements gastriques, par exemple, sans que cela soit inquiétant, ni même qu'elles ne s'en soient alarmées.

— A-t-on une idée de la provenance de ces bacilles ?

— A priori, ce sont des graines germées qui seraient en cause. Elles ont été utilisées en garniture pour le plat principal. Renseignements pris, Raoul Racquam en raffolait. Il semble qu'il ait bénéficié d'un régime de faveur, vu les quantités retrouvées dans son estomac.

— Il aurait été infecté par des aliments contaminés que l'on lui aurait volontairement servis ?

— C'est la raison de ma venue. Je ne peux certifier qu'il en serait inévitablement mort. J'utilise

le conditionnel, car c'est bien la balle qui l'a tué. La bactérie a été prise de vitesse. Un seul meurtre, deux meurtriers en concurrence directe ! C'est pas classique !

— Peut-on s'appuyer sur ses constatations sans réserves ?

— J'ai fait appel à deux instituts sanitaires qui ont confirmé mes analyses.

— Et vous en concluez ?

Parkinson rigola...

— Oh !... Commissaire ... Je ne suis qu'un misérable médecin légiste dont le métier consiste à fouiller dans les viscères des morts. Je laisse le soin aux limiers de la 'crim' d'en tirer les conclusions qui s'imposent...

J'affectai de garder un air détaché, mais le regard de Miller me signifiait qu'il ne croyait guère à mon indifférence. Odile Fontana nous avait clairement dit qu'elle était restée confinée aux cuisines pour effectuer la préparation des plats individuels de chaque convive. Il est peu probable que Raoul se soit amusé à récupérer les graines germées dans les assiettes de ses voisins de table. Il aura donc demandé une ration supplémentaire à une serveuse qui aura retransmis la demande auprès... d'Odile Fontana...

Lors de sa déposition, celle-ci n'avait pas fait de remarque spéciale quant aux habitudes alimentaires de Raoul... Du reste, si nous lui en demandions la raison, elle aurait beau jeu de répondre que la question ne lui a jamais été posée...

Quoi qu'il en soit, elle venait de faire une arrivée fracassante dans le peloton de tête des suspects !

Chapitre 77

Parkinson à peine repartie vers ses frigos, un autre spécimen de la gent féminine fit une entrée remarquée dans notre commissariat. À sa vue, Miller s'engouffra dans son bureau et en ferma la porte de telle sorte que nul n'ait envie de l'ouvrir.

En son absence, je récupérerai la patate chaude...

— Suivez-moi...

— Gilio a disparu !

Je la fis entrer directement dans mon bureau. Par pur égoïsme ! Magda Gatzé exhibait sans la moindre gêne ses longues cuisses ciselées, uniquement protégées en leurs points culminants par un anneau en tissu multicolore. Ainsi, je serai le seul privilégié à en profiter...

— Expliquez-vous...

— Je reviens de la clinique. Gilio a été transféré. Contre son gré !... D'après les gens de l'administration, une ambulance serait venue le chercher avant-hier matin. Ils n'ont pas voulu m'en dire plus au prétexte que je ne faisais pas partie de la famille, ces cons !...

— ...

— Il allait beaucoup mieux et sa mémoire revenait. Certains détails de la période de son internement étaient devenus clairs dans sa tête, même si des séquences entières semblaient avoir sombré dans l'oubli le plus profond. Il était conscient d'avoir tenu des propos incohérents et en riait presque. Il n'avait qu'une seule envie, une seule motivation ; reprendre la pièce. Il voulait être entendu à nouveau par le commissaire De La Presse...

— Je suppose que le commissaire De La Presse a été informé de ces nouvelles dispositions... Pourquoi venir ici ?

Gatzé haussa les épaules.

— De La Presse pense depuis le début que Gilio est dingue ! Il s'en tient à ses premières dépositions et aux conclusions des toubibs. Elles lui suffisent et il s'en contente. Sauf que rien n'est pareil maintenant.

Je promis beaucoup. Sans doute amadoué par tant de beauté.

Ce n'était pas gagné. Gatzé repartit avec mes belles promesses. Le prix de ma lâcheté fut de rester avec le bébé sur les bras.

Mon premier acte fut de convaincre Miller de contacter le juge qui avait autorisé le transfert. Le juge Reyniard. Un grand type maigre, le cheveu rare, le corps sec comme un coup de trique. Le teint

et les dents jaunes. Il manquait de beaucoup d'atouts, propres à l'inciter à manifester un peu d'humanité. Cela faisait de lui un militant de la tolérance zéro pour la délinquance, grande ou petite.

Reyniard se contenta de répondre que Gilio Ferrandi avait été placé dans un centre départemental d'hospitalisation sous contrainte à la demande de sa famille, et que la procédure légale avait été intégralement respectée.

Une décision surprenante. Son séjour à la clinique psychiatrique « Albatros » de Saint-Ferdinand-L'Etang semblait donner d'excellents résultats, même s'il convenait de tempérer l'enthousiasme de Mademoiselle Gatzé.

Gilio Ferrandi avait intégré le clinique « Albatros » depuis à présent cinq semaines. Un établissement moderne situé au milieu d'un parc parfaitement entretenu de plusieurs dizaines d'hectares de verdure.

*

Je m'y étais rendu à la demande de Miller qui ne goûtait guère ce genre d'établissement. Une visite qui m'avait laissé un sentiment mitigé.

J'en avais franchi le portail d'accès, non sans appréhension, mais curieusement avec un sentiment de culpabilité. Je me disais que n'importe qui pouvait se retrouver là et que du résultat de notre enquête, dépendait l'avenir de cet homme.

Le parking dédié aux visiteurs avait marqué la fin de ma progression en homme libre au sein de l'établissement. Un infirmier contrôla mon identité et m'annonça qu'il me servirait de guide pendant la durée de la visite.

Le parking était assez éloigné du bâtiment administratif. Des petits véhicules électriques semblables à ceux que l'on trouve sur les terrains de golf étaient mis à disposition des visiteurs et de leur ange gardien. Un choix guère étonnant tant il est vrai qu'il ne manquait çà et là que quelques fanions numérotés flottant au vent pour transformer l'endroit en un véritable terrain de golf.

Le trajet n'avait duré qu'une poignée de minutes.

Je fus reçu par le docteur Lantiger. Une grande femme un peu enveloppée, sans aucun doute séduisante malgré un âge avancé, proche de la retraite. Une pile à combustible, bourrée d'énergie, qui d'emblée semblait vous avertir qu'il était inutile de vouloir lui faire prendre des vessies pour des lanternes. Une qualité probablement bien utile dans le milieu dans lequel elle officiait.

Sous le feu de mes questions, le docteur Lantiger laissa volontairement glisser la monture de ses lunettes le long de son nez afin que je découvre l'expression de son regard.

— Ce n'est pas à vous que je vais apprendre que la psychiatrie relève du secret médical, inspecteur.

Je ne lui demandais pas de trahir le sacro-saint secret. D'autant que l'état mental de Ferrandi s'étalait noir sur blanc dans les rapports de police.

— Je demande uniquement à le voir et lui parler. Dites-moi comment lui parler pour ne pas compromettre votre travail, Docteur...

Lantiger me dévisagea avec l'air de celle à qui on ne la fait pas.

— Hum... C'est difficile... Monsieur Ferrandi souffre de dépression réactionnelle. Techniquement parlant, cela se définit comme un état dépressif directement lié à un événement objectivement traumatisant, et vécu comme tel par le patient. Ce peut être un deuil, un sentiment d'abandon ou un abandon réel, un échec sentimental ou professionnel, un conflit interne violent, et cetera...

— Je vois...

— En règle générale, les désordres s'estompent avec la disparition de l'évènement déclenchant. J'ai lu le mémo que vous avez rédigé à mon attention. Il corrobore en partie certaines de nos observations. En partie seulement... Il est probable qu'il s'agisse d'une dépression traumatique couplée à une dépression dite d'épuisement. Une situation pathologique consécutive à un stress répété et souvent liée à une réduction du temps de sommeil.

Elle m'abreuvait d'explications auxquelles je ne comprenais pas grand-chose. J'avais compris que je n'obtiendrai rien. Je m'entendis répondre :

— Je comprends...

— Monsieur Ferrandi est sous antidépresseurs...

S'ensuivit un descriptif technique du traitement...

— Ces médicaments généralement très décriés donnent régulièrement de bons résultats dans ce type de maladie. Cependant, ils peuvent mettre plusieurs semaines avant d'être efficace. Monsieur Ferrandi n'échappe pas à la règle. Ce n'est pourtant que la première partie du traitement. Dans son cas, une psychothérapie de soutien s'avérera nécessaire. La dépression réactionnelle a été déclenchée par un évènement spécifique resté enfoui dans son subconscient...

Je me souviens avoir sorti la phrase la plus banale qui me vint à l'esprit. Mon seul but était de ne pas donner le sentiment que j'abandonnais le terrain sans combattre :

— C'est ce dont nous sommes convaincus et le but de ma visite.

J'avais eu alors la confirmation que cette maîtresse femme n'était pas prête à lâcher quoique ce soit et que les préoccupations policières passeraient au second plan. J'allais repartir bredouille...

Le monologue médical reprit son cours...

— Lorsque Monsieur Ferrandi nous a été confié, le diagnostic a été assez simple à établir. Il présentait tous les symptômes d'une dépression réactionnelle classique. Dévalorisation de soi, manque de confiance, et une grande anxiété liée à un sentiment fort de culpabilité. Ajoutez-y et un sentiment d'inutilité de tout et une fatigue permanente liée à des difficultés d'endormissement. De même, et c'est le plus intéressant, qu'une nette propension à nourrir des conduites d'échec, c'est-à-dire de prendre des décisions ou des orientations dont il est clair dès le début qu'elles aboutiront à des fiascos...

En fait de fiasco, j'étais servi. Cela ne m'avancait pas beaucoup.

— Où en sommes nous, à présent ?

— Son état est en voie d'amélioration. Mais son cerveau est comme un puzzle dont on aurait substitué certaines pièces, elles-mêmes remplacées par des intruses impossibles à détecter. Ce qui l'empêche d'avoir une perception claire de la réalité.

— Et la solution, dans ce cas ?

Lantiger ne se fit pas prier. Cette femme était passionnée par son métier et lorsqu'elle était lancée sur son sujet favori, elle devenait intarissable.

— Monsieur Ferrandi a accepté d'être traité sous hypnose. Nous pratiquons avec de notables résultats l'hypnose Ericksonienne. Cette pratique sollicite la participation active du patient. Il s'agit plus d'un état de profonde relaxation, pendant lequel le patient va pouvoir s'exprimer librement. Le thérapeute utilise des métaphores, c'est-à-dire un langage symbolique, pour guider l'inconscient du sujet et l'amener à trouver lui-même les solutions à ses problèmes. Nous pensons que Monsieur Ferrandi a subi un traitement hypnotique sous l'action de drogues. Ce qui expliquerait ses maux de tête et la sensation de crever de soif au réveil...

— On lui aurait ainsi « suggéré » une fausse réalité ?... (Sans conteste la meilleure info depuis mon arrivée).

— En quelque sorte...

— Et comment en sortir.

— Il s'agit, une fois le patient en transe hypnotique, de l'amener à revivre une situation récente représentative de son trouble. Puis, en se centrant uniquement sur le ressenti physique et émotionnel de lui suggérer un retour dans le passé. Le ressenti active en quelque sorte « un pont affectif » vers des évènements vécus. Dans son cas, lui faire revivre les moments où, sous hypnose, il subissait ce conditionnement, source de ses troubles aujourd'hui... Cela vous satisfait-il ?

En tout état de cause, l'entretien était terminé et elle me reconduisit vers l'un des petits véhicules électriques qui allait me ramener vers la sortie.

— Vous aurez mon rapport. Sachez que même si nous aboutissons, Monsieur Ferrandi devra observer une convalescence dont la durée ne peut être déterminée dès maintenant.

*

La suite fut très différente de ce que je l'imaginai en prenant congé du docteur.

Le juge Reyniard avait sans aucun doute été plus persuasif que je ne l'avais été. Il avait fallu qu'il le soit pour que Lantiger cède... Elle avait dû être furieuse. Je décidai de l'appeler au

téléphone.

Dès qu'elle m'eut identifié, Lantiger laissa éclater sa colère. Le secret médical vola en éclats en toute naïveté. Gilio Ferrandi avait fait l'objet d'un placement dans une unité départementale d'hospitalisation sous contrainte suite à la requête de... Son demi-frère... Franck Ferrandi !!!

Direction, une unité spéciale, loin de Paris, située dans une petite commune au sud de Tarbes, berceau de leur famille... J'appris par la même occasion que la mère du conseiller d'extrême droite avait fauté avec un homme à la peau noire ! Comment avions nous pu laisser de côté une telle possibilité ? La couleur de la peau de Gilio n'y était sans doute pas pour rien.

En attendant, sûr que ça faisait tache sur le parcours, jusque-là sans faute du conseiller... Pour Franck Ferrandi, l'affaire du « tueur fou » passait du statut d'aubaine à celui de cauchemar.

Chapitre 78

Cette révélation agit auprès de *nous* comme un tsunami. Un *nous* qui englobait pour l'occasion tous les acteurs du commissariat. Dès le déclenchement de l'affaire, Roquette et tous les anciens du « clan Racquam » avaient d'emblée réagi en affirmant que le fait divers sanglant du quartier du Pont était une cabale montée par l'extrême droite pour détruire la réputation de sérénité de Vilnot et l'action sécuritaire de son maire.

Miller et moi-même étions sur cette longueur d'onde. Il nous avait semblé toutefois prématuré d'accuser l'extrême droite et encore moins, nommément les amis de Franck Ferrandi.

À présent, il devenait évident pour beaucoup que le témoignage de Samira Djouri, celui du comédien métis, son internement dans un hôpital psychiatrique, la révélation sur ses liens de parenté avec le leader local de la FNF de Rose Labruni, étaient autant d'éléments destructeurs pour la carrière politique locale de Franck Ferrandi.

Dans un premier temps, L'internement du comédien, metteur en scène de théâtre apprécié dans la région, et soupçonné de complicité plus ou moins passive avec l'auteur de la fusillade, avait permis de le soustraire à une considérable exposition médiatique. Ses propos troublants relatifs à sa complicité avec le tueur fou ainsi que son récit incohérent des circonstances de son enlèvement, avaient polarisé l'intérêt de l'opinion publique. Franck Ferrandi escomptait sans doute étouffer l'affaire en isolant son demi-frère et la mort opportune du maire venait de lui donner raison.

Depuis l'éclatement au grand jour de la vérité sur leurs liens de parenté, il n'avait cessé de se démarquer du comédien de quartier, avec lequel il affirmait n'avoir aucun point commun, allant jusqu'à prétendre que leur mère avait été « *forcée* » et que « *seule la foi l'avait conduite à respecter la volonté divine...* » Cette petite musique, jouée *mezzo voce*, mais *perseveranza*, commençait à porter ses fruits et Franck Ferrandi pouvait espérer profiter de cette victimisation pour regagner le terrain perdu.

Toutefois, à la réflexion, dans un tel contexte, l'internement sans consentement de Gilles Ferrand devrait, en toute logique se retourner contre lui. Et ce, au moment même où son influence grandit au sein de la municipalité.

Une conclusion semblait s'imposer : D'évidence, les amis de Franck Ferrandi n'étaient pas les instigateurs de la fusillade du quartier du Pont.

Par contrecoup, la thèse d'une opération ciblée contre Iliev pour étouffer le scandale de l'ouvrier bulgare détaché, et du cadavre retrouvé dans le jardin d'un particulier à l'occasion d'une livraison de terre, reprenait de la consistance.

*

Le ralliement tardif mais réel de Roquette et de ses soutiens, à la personne de Miller, avait creusé un fossé avec le corps des policiers municipaux, et la méfiance était devenue réciproque de part et d'autre. Au point que certains, au commissariat, sautaient le pas et accusaient leurs anciens compères d'avoir fomenté le coup pour éliminer Ferrandi. Pour le compte de qui ?

Un vrai casse-tête ! De là à imaginer que l'assassinat de Raoul ne soit qu'une manifestation de représailles entre anciens amis...

Chapitre 79

Odile repéra immédiatement le cendrier encore fumant de mégots mal éteints, à demi consumés. Bénédicte n'était pas dans son état normal. Elle affectait de le paraître, mais rien ni faisait. Ni sa position, une fesse négligemment posée sur le rebord de son bureau, ni son phrasé, professionnel, mais saccadé, entrecoupé de pauses rendues indispensables afin de masquer son exaspération.

— Vous avez souhaité me parler, Madame ?

— Oui... Je vous demande de m'attendre quelques instants...

Bénédicte s'absenta une dizaine de minutes. Odile resta seule dans le bureau du nouveau maire. Quelque chose clochait sans qu'elle fût capable d'établir ce qui la dérangeait.

Lorsque Bénédicte réapparut, elle tenait un carton à dessins sous le bras. L'objet était loin d'être neuf, les couleurs étaient passées et il avait été maintes fois rafistolé.

— Ceci a appartenu à mon grand-père. Et c'est son propre père qui le lui avait offert. Il s'agit de la chose la plus précieuse au monde pour moi. C'est dans ce carton à dessins qu'il conservait les photos des œuvres qu'il avait acquises, ou qui lui avait été confiées. Ainsi que des lettres manuscrites, sa correspondance avec les artistes, des notes personnelles sur les collectionneurs avec lesquels il était en relation. Et aussi les derniers feuillets de ses livres de compte. En fait, des documents codés indiquant quelle filière avait été utilisée pour exfiltrer les œuvres hors de France afin qu'elles échappent à la voracité des nazis...

Bénédicte semblait s'être calmée. Odile connaissait bien cette attitude. À présent, Bénédicte était dans l'action. Dans ces circonstances, son savoir-faire lui permettait de conserver un contrôle absolu de ses émotions. Elle aurait fait une formidable actrice.

— Je comprends ce que cela représente pour vous...

— Beaucoup plus que vous ne l'imaginez... J'ai un énorme service à vous demander...

— Je ne sais...

— J'ai besoin d'une personne habile, discrète, en qui je puisse avoir confiance et qui soit capable de faire le distinguo entre un chef-d'œuvre de la peinture et un Polaroid !

— Oups !... Vous m'attribuez des compétences que ...

— Vous les possédez ! Voulez-vous m'aider ? Vous n'aurez pas à le regretter...

— Je ne me suis jamais plainte de votre générosité, mais...

— Alors, c'est entendu ! Voici ce que j'attends de vous...

Pour la première fois depuis qu'elle était rentrée au service de Bénédicte Racquam, Odile se permit d'interrompre sa patronne.

— Il y a un obstacle ! Votre commissaire Miller m'a dans son collimateur. J'ai en permanence l'un de ses jeunes inspecteurs à mes basques. Plutôt du genre zélé ! Il ne me lâche pas d'une minute. La nuit, parfois, je me réveille et je vérifie que la porte du studio est bien fermée à clef...

Bénédicte eut un geste de dédain.

— Rassurez-vous ! Vous n'êtes pas la seule ! Croyez-vous que ce Planquet n'est là que pour assurer ma sécurité ? Foutaises !...

— En attendant...

— Nous allons leur jouer un tour à ma façon... Je sens que nous allons de plus en plus nous entendre et nous amuser, toutes les deux ! Il faut d'abord redresser la barre. Depuis quelque temps, Raoul a fait des conneries. Des grosses. Il ne m'écoutait plus. Il s'est laissé embobiner par ce Lopez...

Odile avait trouvé ce qui choquait dans cette pièce. Tous les portraits de Raoul Racquam avaient disparus !...

— Un drôle de type.

— Un connard et un salopard ! C'est lui qui a mis Raoul en relations avec Froeme. Mon mari n'était pas un financier. Froeme lui a proposé de restructurer la dette de la commune. Cela semblait trop beau pour être vrai. Je lui ai dit de se méfier, mais Lopez riait de mes préventions... Au début, leur petit arrangement a bien marché. Après quand le franc suisse s'est envolé, ça a été la cata ! Entre-temps, Lopez n'avait pas perdu son temps. Il avait monté sa boîte avec de l'argent, en grande partie emprunté à Raoul ! Plus exactement, avec de l'argent que Froeme a prêté à Raoul qui l'a prêté à Lopez.

— Pour quelle raison ?

— Soi-disant pour profiter d'une niche fiscale. Un deal gagnant-gagnant...

— Alors ?

— C'est parti en flèche !... Et la fusée a explosé en vol !!! Maintenant, la Southern Bank of Great Britain réclame son argent !

— C'est à Lopez de payer...

— C'est pas si simple. Lopez avait fini par convaincre Raoul d'accepter que soit converti en actions de sa société de trading, ce qu'il lui devait comme argent. De ce fait, aujourd'hui, Lopez ne nous doit plus rien. Mais son entreprise est au bord de la banqueroute. Si cela se produit, nous perdrons tout...

— Que comptez vous faire ?

— Je ne sais plus... J'ai confié récemment à Lopez quatre toiles de Felix Nussbaum. Un peintre juif allemand, réfugié en Belgique après l'arrivée au pouvoir des Nazis, puis déporté et assassiné à Auschwitz. Mon grand-père l'avait connu avant la guerre, et les deux hommes s'estimaient. Il l'avait revu ensuite à Bruxelles où il avait brièvement séjourné pendant le conflit.

— Je connais l'œuvre de Nussbaum... J'ai visité le musée d'art de la ville d'Osnabrück en Basse-Saxe. Une série impressionnante d'autoportraits du peintre y est exposée. C'est à vous glacer le sang. Je me rappelle son regard effroyable. Il est dirigé vers vous qui regardez ses toiles. Il semble vouloir dire : « *Souvenez-vous...* » C'est impressionnant !

— Mon grand-père aurait aimé vous connaître... Croyez-moi, si les circonstances l'avaient permis, Félix Nussbaum et lui seraient devenus des amis sincères. Pour Nussbaum, la peinture représentait un moyen de lutter contre le régime nazi et lui permettait de conserver une dignité humaine. Elle lui donnait la force de survivre. Je garde précieusement une lettre de Félix Nussbaum, envoyée à mon grand-père, dans laquelle le peintre relate tout ce qui les rapprochait. Particulièrement ce qu'il exprimait si bien à travers sa phrase restée célèbre, la volonté de lutter au-delà de la mort.

« *Si je sombre, ne laissez pas mes peintures me suivre, mais montrez-les aux hommes...* ».

— C'était une terrible époque...

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Lopez a tenté de vendre l'une de ces toiles. Ce n'est pas ce qui était convenu. Les toiles devaient uniquement servir de caution pour bloquer les procédures en cours, le temps de trouver de l'argent !

— Vous voulez que j'aille les récupérer ?!

— C'est compliqué. L'authenticité de la toile qu'Adrian Lopez a essayé de vendre a aussitôt été mise en doute par un collectionneur. Un allemand de confession juive. Il en reste ... Un certain Ludwig Hallbronn.

— Comment est-ce possible ?

— Il en possède une copie qu'il a fait authentifier comme étant un vrai Nussbaum. Un portrait de groupe à trois personnages. Imaginez sa réaction ! Il l'a mauvaise de voir apparaître sur le marché la véritable œuvre originale... Cet Hallbronn n'est pas un inconnu. C'est un juif militant et un collectionneur qui ne recule devant rien pour s'approprier les toiles qu'il convoite. Cela n'est pas le plus important. Tôt ou tard, la vérité éclatera. En attendant, je crains que Lopez ne fasse n'importe quoi. Si ce n'est déjà fait. Il faut le prendre de vitesse. Les trois toiles restantes sont à l'abri dans un coffre d'un établissement bancaire sur l'Île de Man. Lopez et moi avons un libre accès à ce coffre... Ce que Lopez ignore, c'est que je dispose d'un second coffre dans cette banque ...

— Vous voudriez que...

— Les toiles soient transférées au plus vite. Il n'y a aucun risque pour vous. Il vous suffira de remettre cette enveloppe à la direction de la banque et de donner le mot de passe que je vais vous confier.

— Et pour le petit inspecteur ?

— Mon chauffeur va déposer Monsieur Blatz rue de Rivoli.

Odile eut un mouvement de recul et de désapprobation.

— Blatz ?

— Il ne sera au courant de rien ! Vous voyagerez dans le coffre de ma berline jusque-là. Après l'avoir déposé, Roger vous emmènera à l'aéroport.

— Comme ça ? Je n'ai même pas une brosse à dents !?...

— Dans le coffre, se trouve une mallette beige. Elle contient tout ce dont vous aurez besoin. Et lorsque le petit inspecteur s'inquiétera de ne pas vous voir, vous serez à Dublin !

Chapitre 80

Vendredi 26 juin,

Il pleut... Au dehors et dans ma tête. Depuis ce matin, Miller ne décolère pas. Fontana m'avait filé entre les doigts, mais ce n'était pas le pire. Il n'avait que moi pour soulager ses humeurs.

— On arrête tout ! On est mauvais, trop lents et surtout on n'a aucun argument à opposer à ceux de la financière. Le parquet vient d'inculper la société de trading d'Adrian Lopez pour recel de blanchiment d'argent sale. Pour faire bonne mesure, Euronext prépare une action contre eux pour manipulation de cours... On est prié de ne pas les gêner. Les Macchabées passeront après les questions de gros sous...

Pour ma part, je croyais qu'ils étaient dans le trou. Tout cela me dépassait un peu. « Recel de blanchiment... » Concrètement, c'était quoi ? Je ne tardais pas à le savoir.

Le commissaire avait convoqué son ami M'Bo, l'avocat noir, au commissariat de Vilnot pour autre chose qu'une garde à vue ! Une grande première !

L'avocat débarqua avec une demi-heure de retard. Une demi-heure pendant laquelle Miller déchiqueta la moitié du paperboard en transformant la salle de réunion en tableau d'affichage géant.

M'Bo récupéra ce qu'il en restait et y alla de son explication de texte ...

— Vous savez ce qu'est le recel : Le fait de détenir, de dissimuler, de transmettre une chose que l'on sait volée...

Définition du Larousse...

— Quant au blanchiment d'argent, cela consiste à dissimuler des fonds de provenance illicite en les réinvestissant dans des activités légales...

Je planais. En quoi les activités de trading haute fréquence correspondaient-elles à ces définitions ?

À voir ma tête, M'Bo éclata de rire.

— Quel rapport entre le trading haute fréquence et le blanchiment, hein ? Et bien, en voici le scénario tel que je l'ai décrypté... Raoul Racquam prête à Adrian Lopez de l'argent qu'il ne possède pas dans l'espoir d'un fructueux bénéfice en retour. Sauf que les affaires de Lopez marchent moins bien que prévu. Lopez parvient à garder la confiance de Racquam et lui propose de transformer sa dette en actions de son affaire de trading haute fréquence. Racquam accepte.

Jusque-là, je suivais...

— Cet argent, Raoul l'a emprunté en partie auprès d'une banque anglaise, la Southern Bank of Great Britain, la SBGB, et en partie auprès de Fitzgerald Froeme en personne. Froeme étant lui-même apporteur d'affaires pour la Shortmacker's bank of Monaco. Les banques comme la Shortmacker's, bien à l'abri dans un pays dont les dirigeants sont peu regardants sur leurs activités, ont ce qu'elles appellent des 'commis voyageurs' qui passent les frontières avec des mallettes contenant les fonds de leurs clients. Des clients répertoriés à l'aide de pseudonymes : Jules César, Vercingétorix ou Louis XI, et un mot de passe : Alésia, Gergovie...

— De la fraude fiscale organisée !

— Ce peut être de la fraude fiscale, mais ce système peut également être utilisé pour blanchir de l'argent sale. Quand un client demande des fonds à la banque, ce n'est pas son argent qu'on lui apporte, mais celui de la drogue et il ne le sait pas. Son compte est ensuite débité puis l'argent passe par des comptes intermédiaires et se retrouve presque toujours sur la place de Londres, d'où il est reventilé.

Je commençais à comprendre.

— L'argent emprunté par Racquam à la SBGB par exemple ?

— Tout à fait ! Cela aurait pu sans doute se négocier. Mais il y a l'argent directement emprunté à Fitzgerald Froeme. Froeme qui touche de mirifiques commissions de la Shortmacker's, sur toutes les transactions consécutives aux mises en relation entre cette banque et de nouveaux contacts.

Cela devenait limpide. Lopez avait besoin d'argent pour monter sa boîte. Froeme n'avait pas confiance en lui et lui refusa. Grâce à l'intervention d'un ami à lui, « Golden » Jack Ryan, Lopez a pu mettre Racquam en relation avec Fitzgerald Froeme. Froeme avait des capitaux à recycler, Raoul Racquam cherchait à restructurer la dette abyssale de la municipalité de Vilnot-le-Pont dont il est maire. Ils étaient faits pour s'entendre.

L'affaire promet d'être juteuse. Chacune des deux parties y croyait...

Pour « récompenser » indirectement Lopez, Froeme a accordé un prêt personnel à Raoul Racquam, puis est intervenu auprès de la SGBG pour qu'elle restructure la dette de la municipalité et l'aide à financer son association avec Lopez.

La suite de la démonstration de l'avocat était limpide.

— Ce que Racquam n'a pas vu, c'est qu'il a restructuré la dette de la commune à coups d'emprunts toxiques... Premier coup dur ! Deuxième coup dur : Lopez se révèle moins fort qu'il ne le prétendait. Sa boîte ne décolle pas, pire, elle coule. Racquam perd sa mise et ses créanciers s'inquiètent.

Miller se réserva le chapitre suivant.

— À Vilnot, ses amis s'inquiètent. À commencer par Alfonsi qui voit les perspectives s'assombrir...

Je vis le visage de mon commissaire s'éclairer. Un véritable miracle... Miller rajusta son col de chemise.

— Benjamin vient de nous donner un trousseau entier de clefs pour comprendre leur micmac ! On continue ! Tant pis pour la brigade financière !

Chapitre 81

Vendredi 26 juin,

Il n'y avait plus qu'à espérer que la première piste qui s'offrait à nous, donne enfin des résultats. J'avais une heure et cinquante-cinq minutes pour me rendre à Roissy et accueillir Mademoiselle Fontana. La jeune femme bénéficiait d'un notable changement de standing. Fini les vols low cost au départ de Beauvais et les voyages de nuit. La police des frontières avait confirmé sa présence dans le vol AF1117 Air France-Cityjet en provenance de Dublin UE, départ 17H10 heure locale, arrivée à Paris-CDG, 20H05.

À la radio, les flashes d'information et les émissions spéciales étaient focalisés sur la série d'attentats terroristes survenue dans le monde. Le plus atroce s'était déroulé en Tunisie, un terroriste avait ouvert le feu faisant trente-sept victimes devant un hôtel touristique de Sousse. Dans le même temps, une attaque suicide dans une mosquée chiite du Koweït occasionnait 25 morts et plus de 200 blessés. Et jusqu'en Isère où une usine a été attaquée et où un homme est mort décapité.

Quelles horreurs. Je ne parvenais pas à me débarrasser du goût et de l'odeur de vomi que j'avais dans la gorge. J'imaginai une bombe explosant au milieu de la foule des voyageurs récupérant leurs bagages. Odile était là, étendue, un membre arraché, son sang-mêlé à celui des autres victimes.

C'était absurde. Mais ces images revenaient en boucle dans ma tête. La France était devenue l'une des premières cibles des groupes terroristes dans le monde. Ces trois événements intervenaient quelques jours après un appel du porte-parole de l'organisation État islamique à ses sympathisants dans le monde entier afin qu'ils profitent du mois de ramadan pour mourir en martyrs.

L'avion se présenta à l'heure prévue sur le tarmac. Aucun incident ne fut à signaler. Je suivis Odile Fontana jusqu'à la navette. Elle était resplendissante. Je me surpris à pousser un soupir de soulagement.

Le plus dur commençait.

— La voiture est juste là ! Je suis venu pour vous chercher.

Elle pivota dans ma direction et je crus apercevoir l'anse de son sac à main se tendre vers moi. Elle se retint. Rien de tout cela ne se produit. Elle me lança un regard excédé.

— C'est une manie, chez vous ! Ou vous n'avez rien de mieux à faire ? Faites donc ce que vous voulez, je rentre chez moi. Je suppose que j'aurai votre visite demain matin, sur le coup de six heures ?! Bonne nuit, inspecteur !!!

— Lisez ceci ! Je crains que vous ne soyez dans l'obligation de me suivre...

Je détestais mon personnage de flic borné. Mais j'avais un mandat d'amener et me trouvais encore en période probatoire. Même si l'IGPN semblait décidée à me laisser tranquille. Je n'avais aucune envie de me faire remarquer à nouveau pour mon indiscipline...

Odile haussa les épaules et marmonna à voix basse ...

— Flic de m !... Justice de m !... Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Souvenez-vous ! Nous avons conclu un accord... Montez !

Je conduisis sans parler jusqu'à la bretelle d'accès à l'autoroute. Fontana regardait le paysage défiler par la vitre de la portière.

— Qu'êtes vous aller faire à Dublin ?

— Des emplettes ! Fouillez ma valise ! Elle est pleine de fringues achetées dans les meilleures boutiques de Dublin. J'adore la mode irlandaise ! J'ai conservé les tickets de caisses si cela vous intéresse !

— J'espère pour vous que c'était une période de soldes !

— Même pas !

— Dommage... Dommage que vous vous obstiniez à ne pas comprendre que votre situation ne vous permet pas ce genre de persiflage. Je ne suis pas votre ennemi. J'essaye simplement de stopper la spirale meurtrière qui s'est emparée de Vilnot !

— En quoi suis-je concernée ?

— Si Raoul Racquam n'avait pas été abattu par balle, il serait probablement mort d'une infection causée par le bacille E.Coli...

— On n'en meurt pas...

— Sauf si les défenses de votre organisme sont affaiblies. Comme celles d'un homme souffrant d'un cancer en phase terminale...

— ... J'ignorai que Racquam en était à ce stade-là...

— Ne mentez pas ! Vous le saviez !

— Et comment l'aurai-je su ?

— Madame Da Silva, la femme de ménage...

— Je ne vois pas...

— Mon collègue Planquet avait repéré qu'il n'était pas la seule personne à s'intéresser à la malheureuse en train de se faire morigéner par le garde-chiourme municipal, Madame Frachon. Il y avait également une grande et belle jeune femme blonde à la peau mate. Selon Planquet, cette dernière ne perdait pas une miette de la scène. Qu'en pensez-vous ? Devons nous visionner à nouveau les bandes-vidéo ?

— Et ça prouve quoi ?

— Rien du tout... Nous interrogerons Madame Da Silva sur vos relations...

— ... C'est inutile...

— Bravo ! Nous allons gagner du temps ! Admettez qu'ayant été chargée de préparer les plats servis le soir où Raoul Racquam a été abattu, il n'est pas aberrant que vous soyez placée sur la liste des suspects.

— Suspectée de quoi ?!

— D'avoir voulu l'empoisonner ! Réfléchissez à ce que vous allez me dire, nous allons bientôt entrer sur le périphérique. Il vous reste peu de temps.

Odile me regarda avec un air de défi.

— Bénédicte m'a envoyé vérifier le contenu d'un coffre bancaire qu'elle détenait conjointement avec un certain Adrian Lopez.

— Et alors ?

— Le coffre était vide.

— Qu'était-il censé contenir ?

— Des toiles lui appartenant. Des Félix Nussbaum, un peintre juif allemand tué par les Nazis. Je n'en sais pas plus.

— Pourquoi vous ?

— Parce que j'étais capable de faire le distinguo entre un Nussbaum et un Picasso, je présume...

Quelques minutes plus tard, nous abordions la Porte de Vanves. Le moment idéal pour abattre ma dernière carte.

— Le commissaire Miller nous attend devant chez vous. Il y a deux solutions. Soit vous me remettez sans faire d'histoire votre téléphone portable et la tablette qui se trouve dans votre bagage cabine, et, dans ce cas, vous rentrez tranquillement chez vous. Soit vous refusez et mon patron sera dans l'obligation de vous signifier votre garde à vue...

— P...

— Il vous reste une minute pour vous décider !

Odile secoua la tête, furibarde. Je crus qu'elle allait se jeter sur le volant et nous précipiter dans le décor. Elle ouvrit sa valise et balança sa tablette à travers l'habitacle.

— Il nous faut également votre téléphone portable !...

Je crus qu'elle allait m'étriper...

— Vous ne voulez pas que je me mette à poils pour une fouille au corps, pendant que vous y êtes ?

Miller m'attendait appuyé contre le chambranle de la porte d'accès à l'immeuble. Heureusement, il y avait de nombreuses places libres et je pus me garer sans effort. Fontana descendit avant même que j'eus terminé mes manœuvres. Elle tira ses bagages et m'expédia son téléphone dans la poitrine. Si seulement elle pouvait imaginer à quel point je la trouvais éblouissante en colère. Je fis signe à Miller de la laisser entrer. Elle le fusilla du regard au passage.

Il n'y avait pas une minute à perdre et moins d'une demi-heure plus tard, le planton de nuit nous vit arriver en trombe dans le commissariat.

Un jeune homme à l'allure presque chétive, le cheveu long, couleur corbeau, le teint miel légèrement cuivré, nous attendait, le dos courbé, les yeux mi-clos dirigés vers ses chaussures. Miller claqua des doigts et le jeune homme nous suivit sans dire un mot. Le commissaire me scruta, un sourire énigmatique aux lèvres.

— Je te présente Vijay. Notre premier contact a été difficile, mais depuis nos relations se sont améliorées. Je l'ai convaincu de troquer quelques années de prison contre des travaux d'intérêt général. Monsieur Vijay Kanan, ici présent, est un petit génie des jeux vidéo, de la téléphonie, du numérique et de quantité d'autres choses auxquelles je ne comprends rien... Nous allons lui confier la tablette et le portable de Mademoiselle Fontana, afin qu'il en restaure les données perdues...

Vijay eut un mouvement de lèvres signifiant que l'obstacle était indigne de son talent.

De fait, quarante minutes plus tard, l'historique des mouvements passés à l'aide de ces appareils apparaissait sous nos yeux, classés par dates.

Les résultats eurent pour effet de faire entrer Miller dans une rage folle. La belle nous avait bien bernés ! La tablette avait été utilisée exclusivement pour surfer sur internet en direction de sites spécialisés dans la diffusion de toutes les formes d'art, des arts premiers aux dernières manifestations de l'art contemporain. Quant au téléphone, il ne servait qu'à commander des produits surgelés ou à réserver des places de théâtre... La garce avait bien préparé son coup. Miller finit par se calmer. Il eut à son tour un malicieux sourire.

— Elle nous a fait jouer au chat qui veut prendre une souris dans un miroir !... Pour le moment, la souris danse... Mais le matou madré gagne toujours à la fin !

Chapitre 82

Samedi 27 juin,

Difficile de dormir après une soirée pareille. Je n'avais qu'une idée en tête, la revoir. Une idée dangereuse, tant son rôle dans cette affaire devenait de plus en plus ambigu.

En arrivant au commissariat, je sus d'emblée qu'il venait de se passer quelque chose. Planquet était agglutiné à son écran et le commissaire punaisait frénétiquement les imprimés que celui-ci lui

tendait.

— Il y a du nouveau ! Gilio s'est fait la malle !!...

— Ferrandi ?

Question idiote ! De quel autre Gilio cela aurait-il pu s'agir ? Miller me regarda comme si j'étais Pierrot la Lune.

— De La Presse est furibarde ! Gilles Ferrand a échappé aux gendarmes chargés d'escorter son retour à Paris.

— Comment est-ce possible ?

— D'après De La Presse, Ferrand aurait bénéficié de complicités. Son frère s'est imaginé qu'en l'exilant à Tarbes, berceau de leur famille, loin de Paris, il lui serait plus facile de s'en débarrasser définitivement. Il comptait probablement sur ses relations politiques locales pour mener à bien ses desseins. Dans un premier temps, il a fait admettre son demi-frère dans l'unité départementale d'hospitalisation psychiatrique des Hautes-Pyrénées. Jusque-là, rien à dire vu l'incohérence des propos du comédien et son comportement. Il avait besoin de repos... Mais ce n'était que la première étape d'un long processus... Qui a commencé à déraiper avec le rapport psychiatrique qui a été transmis à la direction de l'établissement. Le document qui fut remis au médecin-chef de l'établissement préconisait rien de moins qu'un séjour prolongé en chambre d'isolement. Une situation transitoire, selon le rapport, avant un transfert définitif en UMD.

—Ce qui veut dire ?

— Les UMD, les Unités pour Malades Difficiles, c'est l'ultime étape ! Des centres fermés à la limite de l'univers carcéral. On y colle les cas lourds dont ne veulent plus les services de psychiatrie classique. Les patients sont censés y bénéficier de conditions de vie adéquates et de repères fixes afin de canaliser leur agressivité.

J'étais sidéré dans tous les sens du terme. Gilio Ferrandi traversait indubitablement une mauvaise passe, mais n'était certainement pas fou.

— C'est de la folie...

— C'est le cas de le dire. Mais ce ne serait pas le premier cas d'enfermement abusif. En principe, les décisions de placement en UMD doivent être validées par un arrêté préfectoral. Cet arrêté se fait selon la procédure « SPDRE » (soins psychiatriques sur décision du représentant de l'état), auparavant appelée « Hospitalisation d'Office ». En réalité, dans la pratique, les rapports médicaux ont un poids considérable. D'autant qu'en théorie, le placement dans ce milieu hautement sécurisé est censé s'inscrire dans une démarche thérapeutique. Difficile pour le préfet de contredire l'avis des médecins. On sait quand on y rentre, on ne sait pas toujours quand on en sort.

— De La Presse a flairé le coup, et n'a pas voulu qu'on lui subtilise son suspect !

— Il a été obligé d'agir en urgence. Ferrandi s'étant bien gardé de l'informer du transfert de son demi-frère dans une unité psychiatrique des Hautes-Pyrénées, et encore moins de la « solution finale » qu'il avait choisie pour le faire disparaître de sa vie.

— Un beau salopard !

— C'est d'autant plus incroyable quand on connaît l'histoire de la famille ! Les premiers Ferrandi sont arrivés en France en 1926. Ils venaient d'Émilie, fuyant la misère. À cette époque-là, l'Italie rurale, se trouvait en proie à de fortes tensions sociales. Les campagnes étaient surpeuplées et manquaient de travail, d'autant que les zones proches de la frontière autrichienne avaient été dévastées par la guerre. En France, après la première guerre mondiale la situation était radicalement différente. Les campagnes méridionales se trouvaient en voie de dépeuplement. La terre manquait de bras. Le sud-ouest souffrait d'une très faible natalité et d'un fort exode rural. Le « rital » était bienvenu. C'était une aubaine pour les deux parties.

— Il semble que leurs descendants l'aient oublié...

— Attends, le meilleur est à venir ! Le reste de la famille est arrivé quand Mussolini a commencé à asseoir sa dictature, et fait la chasse aux militants politiques et syndicaux ! Le grand-père de Franck était un syndicaliste rouge fuyant le fascisme !

Une question évidente me trottait dans la tête depuis un moment.

—Comment avez vous appris cela, commissaire ?

Miller me regarda, un sourire jusqu'aux oreilles.

— Pendant l'occupation nazie, la Résistance s'est particulièrement illustrée à Tarbes et dans la région. La croix de guerre a été attribuée à la ville dans son ensemble. Dans le village où la famille s'était installée, à Salles sur Adour, vous trouverez le nom de Marco Ferrandi sur le monument aux morts. Il n'est jamais revenu de Buchenwald. Il s'était sacrifié lors d'une action héroïque pour sauver son groupe. Il a été torturé, puis déporté. Un des nombreux héros de cette région. À Salles, l'histoire de Marco Ferrandi fait partie du patrimoine de la commune.

— Ça donne à réfléchir quand on connaît la suite... Et donc, l'évasion de Gilio ?

— Tout laisse à penser que les médecins de l'hôpital psychiatrique où Ferrand était en transit, ont eu des doutes quant aux conclusions du rapport médical qui leur avait été remis. Gilio n'était pas sous sédatifs. D'après les gendarmes chargés du transfert, Ferrand a commencé à leur rendre la vie impossible quelques kilomètres après le départ de l'hôpital. Il se plaignait de maux de ventre insupportables. Quelques centaines de mètres avant un café-restaurant en bord de route, il a baissé son pantalon pour chier dans le fourgon. C'était pas possible ! Le fourgon s'est arrêté en catastrophe devant le café et l'un des gendarmes l'a accompagné jusqu'aux toilettes.

— Il n'était pas menotté ?

— Si !... Le brave gendarme et lui étaient reliés chacun par l'un des côtés du bracelet. La porte des latrines était entrouverte, le gendarme restait à l'extérieur pendant que l'autre faisait ses besoins. Un collègue attendait à côté lui aussi. Ça s'est mis à puer horriblement ! Ferrand avait une chiasse énorme et en avait partout sur lui. Une infection ! Pas question de le ramener comme ça au fourgon. Bien obligé de le détacher pour qu'il se lave. Et puis, il fallait d'autres vêtements. Le second gendarme est parti pour essayer de trouver une solution. Quand il a eu fini de se laver, Ferrand s'est mis à courir jusqu'à une fenêtre entrouverte qui donnait sur un parking derrière le café. Il y avait un groupe de motard en train de picoler sous un parasol. Il a sauté sur une des motos et s'est barré !

— Les clefs étaient sur le contact ?

— Ouais ! Sur la quasi-totalité des machines... Il a foncé dans la forêt et on ne l'a pas revu !

— Et aucun motard ne l'a poursuivi ?

— Si... Ils ont même retrouvé la bécane... Pas le pilote...

Putain... J'en connaissais un qui allait être jouasse ! À vrai dire, cela me réjouissait autant que cela réjouissait le commissaire. D'autant que la culpabilité du comédien était loin d'être évidente. L'épisode avait eu le mérite inestimable de nous éclairer définitivement sur la personnalité de Franck Ferrandi. Miller me chargea d'aller interroger Magda Gatzé, officiellement pour la persuader de nous avertir si son amant la contactait, en fait pour la mettre au parfum...

Chapitre 83

Mardi 30 juin,

Odile pénétra sans frapper dans le bureau de la mairesse. Bénédicte leva la tête sans dire un mot. Pendant quelques secondes, elle resta interdite avant de se rendre compte de l'incongruité de la situation.

— Que faites-vous là ?

Odile ne cilla pas.

— Je dois vous parler !

— Vous devez surtout vous faire annoncer avant de pénétrer dans ce bureau !!

Ce fut au tour de la jeune femme de prendre conscience de son erreur. Elle s'était lâchée. Une perte de concentration qui pouvait se révéler fatale à leur relation.

— Je... Excusez-moi... Je suis terriblement inquiète... La police...

Bénédicte se radoucit. Cette fille n'avait pas voulu défier son autorité.

— Asseyez-vous et racontez-moi...

Odile récita le discours qu'elle avait longuement répété ; Ma présence à Roissy ; Les menaces de Miller. Elle se plaignit de notre volonté de la transformer en indic, mais affirma n'avoir rien lâché ou presque.

Bénédicte eut un sourire crispé. La surveillance à laquelle était soumise son émissaire favorite

l'énervait à plus d'un titre. Miller avait omis de la prévenir, elle, premier magistrat de la commune. Un manquement à toutes les règles. Plus gênante était la suspicion du commissaire quant au rôle véritable joué par Odile auprès d'elle.

— Que leur avez vous dit ?

— J'ai pensé que j'avais pu être suivie jusqu'à la banque. Je leur ai affirmé que le coffre était vide et que je m'étais déplacée pour rien.

— Et ils vous ont crue ?

— Ils m'ont demandé ce que j'étais censée y trouver... J'ai répondu que c'était des tableaux. Vous auriez pu avoir été interrogée. J'ai pensé qu'il n'y avait pas d'inconvénient à répondre ça...

Bénédicte hocha la tête en signe d'approbation. Elle avait eu raison de lui faire confiance. Cette fille n'était pas stupide et savait improviser. Peut-être trop. Mais elle pouvait encore rendre des services et il serait toujours temps de s'en débarrasser si elle devenait trop voyante ou si elle menaçait d'en savoir plus que nécessaire.

— Vous avez bien fait. À l'avenir, il nous faudra tenir compte des assiduités du commissaire à votre égard. Peut-être même, pourrions nous les utiliser à notre profit. Qu'avez-vous trouvé dans le coffre ?

— Il n'y avait que deux toiles. Pas de papiers, pas d'argent.

Bénédicte sursauta.

— Le salaud ne perd rien pour attendre. Il a estourbi mon fric et une toile qu'il sera incapable de négocier !

Ce fut au tour d'Odile de sursauter. Jamais elle n'avait vu Bénédicte dans cet état. Elle ne simulait pas. Cette femme si maîtresse de ses nerfs et richissime perdait le contrôle pour quelques milliers de livres sterling et la perte d'une toile d'un peintre somme toute secondaire.

La suite n'en fut que plus étonnante encore.

— Je dois récupérer cette toile !

— ...

— Avez-vous entendu ce que je viens de dire ?

— Oui...

— Il faut impérativement que je la récupère !!!

Au ton employé, Odile comprit ce que cela signifiait.

« *Elle veut que j'aille lui rechercher son tableau...* »

C'est peu dire que ce Lopez lui déplaisait. Et puis, comment savoir où il se trouvait ? Il n'était certainement pas Arsène Lupin. Pas le genre à envoyer des fleurs aux femmes qu'il dépouille ni à laisser sa carte de visite sur les lieux de ses forfaits. Au passage, elle se dit que, le bureau de la mairesse aurait bien besoin d'être fleuri.

C'en était pas moins une opportunité formidable de se rendre indispensable !

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Je sais où se cache Lopez...

Bénédicte était ferrée. Odile avait mis le pied dans l'entrebâillement de la porte. La négociation allait pouvoir commencer...

— Je suis surveillée. Que devrais-je dire et ne pas dire ?

Bénédicte eut un moment de trouble et d'incertitude.

— Vous accompagnerez Blatz. Il vous servira de couverture.

Mauvaise nouvelle... Odile fit la grimace. Suffisamment pour que cela ne puisse pas échapper à sa patronne.

— Blatz est-il au courant pour le vol de tableau ?

Bénédicte blêmit insensiblement.

— Ce n'est pas exactement un vol.

— Je ne comprends pas...

— La société de Lopez connaît des difficultés financières passagères. Raoul avait fait l'erreur d'y investir de l'argent. Contre mon avis ! Nous aurions dû faire une croix sur l'argent que nous avions prêtée à cet individu. C'est trop tard pour revenir en arrière. C'est pourquoi je suis

concernée. Les tableaux devaient servir de caution. Uniquement de caution. Lopez a paniqué et a voulu les vendre. Il faut l'en empêcher. Je tiens beaucoup à les conserver dans la famille. Vous me comprenez...

Bénédicte avait recouvré ses esprits. Elle était à nouveau cette femme forte et sûre d'elle-même. Odile ferait l'affaire, elle en était certaine... Jusqu'à quel point ?

— Jusqu'où m'autorisez-vous à aller ?

— À vous de voir. En cas de succès, je serais très reconnaissante. Soyez prudente...

Chapitre 84

Jeudi 2 juillet,

Miller m'apostropha au passage en traversant le commissariat comme s'il était poursuivi par un fantôme.

— Je reviens dans une heure !... As-tu lu l'article de L'Indépendant ?!

Je n'avais rien lu du tout. Ce n'était pas nécessaire. L'événement était suffisamment cocasse pour que toutes les radios s'en emparent. Il fallait remonter à l'époque des interviews de Jacques Mesrine pour retrouver pareille agitation médiatique autour d'une cavale. Il faut dire que le récit des aventures de Gilio Ferrandi, raconté par l'auteur, mériterait une adaptation au cinéma !

Partout dans les médias, on ne parlait que de cela. Et pas seulement dans les flashes d'information. Les circonstances de son évasion avaient manifestement inspiré les comiques chargés d'animer les matinales des radios. Pour une fois, ils avaient matière à être drôles.

Quoi qu'il en soit, il n'était pas certain que leurs pitreries soient du goût de tout le monde et surtout pas de son politicien de frère...

Plus intéressante était la nouvelle version que le comédien délivrait à propos de son « enlèvement » et de ses conditions de détention. Il semblait avoir totalement recouvré ses esprits, même s'il avouait avoir encore le sommeil perturbé par d'affreux cauchemars.

D'abord, la date. Il situait son enlèvement trois jours avant la fusillade qui fut fatale à Iliev. En fait, il expliquait qu'il n'en était pas vraiment assuré à une journée près. Par contre, il était certain de la façon dont cela s'était produit. Une grosse bosse à la base du crâne en était une preuve suffisamment convaincante.

La suite relevait de la science-fiction. Le comédien avait mis plusieurs jours à comprendre ce qu'il lui arrivait et en particulier qu'il était drogué. Son premier réflexe fut d'en découvrir les raisons. C'était l'horreur et une terrible décision à prendre quant à la conduite à tenir pour s'en tirer. Il déclara avoir été torturé mentalement. À la fois, menacé de devenir toxicomane, et effrayé à l'idée que ses geôliers s'aperçoivent qu'il avait compris qu'ils le droguaient. Il était épuisé, vidé, dans sa tête comme dans son corps. Il ne voulait surtout pas avoir à subir à nouveau les tortures aquatiques auxquelles il avait été soumis les premiers jours de son incarcération. Il avait crevé de faim et en avait été réduit à boire de l'eau dans laquelle il avait pissé et même pire. Instinctivement, il s'était résolu à adopter une attitude soumise, quitte à prendre le risque d'abdiquer réellement toute forme de rébellion et même de libre-arbitre.

Le matin, il crevait littéralement de soif et avait la tête enserrée dans un étau. Cependant, l'arrêt des baignades forcées avait constitué un répit bienvenu et il était terrifié à la simple idée de devoir endurer ce supplice à nouveau. Sa situation s'était stabilisée et il pouvait cogiter pendant ses rares moments de pleine lucidité. Pour donner le change et contenter ses gardiens, il s'affalait sur la paille de sa cellule et gémissait.

Il raconta avoir cru longtemps être drogué pendant son sommeil. Puis il songea à l'eau qu'il réclamait à cor et à cri et dont il n'aurait laissé échapper la moindre goutte pour rien au monde.

Le soir, la soif le tenaillait horriblement. Pourtant, il avait fini par en conclure que la drogue qu'il ingurgitait était contenue dans le précieux liquide. Il fallait que ses geôliers soient de foutus pervers pour le laisser crever de soif et le regarder ingurgiter leur poison. Il attendit le moment propice. Le grand gaillard au visage couvert de poils grisonnants, chargé de le surveiller, avait progressivement relâché son attention et il put vider la bouteille sous la paille sans que celui-ci s'en aperçoive. Le plus dur fut d'arriver à uriner pour masquer son forfait. C'était dégueulasse.

Il lui fallut imaginer comment simuler et espérer être convaincant. Rétrospectivement, il dut admettre qu'il y avait très peu de chance que cela marche, mais cela avait réussi. C'est comme ça qu'il s'aperçut qu'il était soumis à un lavage de cerveau. De ce moment-là, il sut qu'il n'était pas dans les mains d'un cinglé psychopathe et qu'il aurait la vie sauve à condition de jouer le jeu et d'accepter les drogues qu'on lui administrait.

À présent, il se disait parfaitement lucide, mais incapable de reconstituer les jours qui ont précédé sa libération ainsi que son comportement le jour J et ceux qui suivirent.

La journaliste de L'indépendant s'était procuré les déclarations qu'il avait faites à la police et à la justice. Le comédien leur avait déclaré qu'il était alors incapable de faire le distinguo entre la réalité et les images qui revenaient en boucle dans sa tête. Les photos qu'on lui présentait étaient bien réelles. Pour s'en convaincre, il se souvenait avoir demandé aux policiers l'autorisation de les toucher.

Le commissaire De La Presse lui avait montré des clichés de personnes différentes se ressemblant fortement. Pourtant le rapport de police notait qu'il ne s'était jamais trompé sur leur identification. Notamment, il avait avoué reconnaître sans hésitation la femme dont on lui montrait la photo. Le seul témoin à s'être déclaré. Samira Djouri. C'est cela qui l'avait troublé au plus haut point. Il dit qu'au moment de signer ses déclarations, il n'était plus du tout convaincu de son innocence et avait signé tout ce qu'on lui avait demandé.

L'Indépendant avait publié in extenso le scoop d'Estelle. Gilles Ferrand était à présent dans la nature et De La presse n'était pas près de mettre la main dessus.

*

Franck Ferrandi avait cru faire un coup de maître en enfermant le frère qu'il détestait dans un UMD à des centaines de kilomètres de Paris. Non seulement sa tentative avait échoué, mais sa propre implication dans la fusillade du Pont de Vilnot n'était plus à écarter. Une implication pour complicité d'assassinat ! Avec un double mobile. Mettre en difficulté les Racquam en s'attaquant à l'image sécuritaire de Vilnot, et y impliquer son propre frère afin de s'en débarrasser en lui infligeant une villégiature de longue durée au frais de l'état dans le genre d'établissement dont il est difficile de parvenir à se passer.

Un coup superbe. En tuant Iliev, il débarrassait la mairie d'un gêneur et ainsi brouillait les pistes, tant il était difficile d'imaginer que les Racquam soient sauvés par leur ennemi le plus tenace et dont le parti avait le plus le vent en poupe.

Chapitre 85

Vendredi 3 juillet,

Odile arriva en salle d'embarquement, dix minutes avant la clôture. Elle n'eut aucune difficulté à repérer Blatz, dans son costume trois pièces, piaffant d'impatience comme un gamin dans la file d'attente d'un parc d'attractions. La jeune femme se demanda pour quelle obscure raison Bénédicte avait consenti à ce pête-sec le leadership de leur mission. Était-ce parce qu'elle commençait à se défier d'elle ? Ou bien, parce qu'elle escomptait qu'ils se neutralisent l'un l'autre ? La seconde solution avait sa faveur...

Sans doute en savait-elle déjà trop aux yeux de sa patronne. C'était rageant ! Pête-sec était incapable de reconnaître une lithographie d'une toile de maître. Bénédicte était bien trop contente de pouvoir compter sur elle pour éviter que Lopez ne les berne. Alors, pourquoi devrait-elle jouer les seconds rôles derrière ce cul serré ? Il ne manquerait plus qu'il lui mette des bâtons dans les roues... Il en était bien capable. Elle songea qu'il n'était pas prouvé que Blatz ait connaissance de l'existence du second coffre... Il était même probable qu'il n'en sache rien. Ainsi, chacun d'eux ne connaissait qu'une partie du problème et ne possédait les clefs que d'une seule fraction de la solution. La madrée façonnait son réseau selon les principes de cloisonnement hérités de la résistance.

Blatz lui tendit ses billets, l'œil rivé sur l'heure limite d'embarquement.

— Le chauffeur de Monsieur Froeme nous attendra à l'arrivée.

Pète-sec n'en dit pas plus et présenta son billet à l'hôtesse. Odile ne comprit ce qui se passait qu'au moment de prendre place. Ce sale connard voyagerait en classe affaires pendant qu'elle devrait se contenter d'un billet éco. Un message dénué d'ambiguïté...

« *Tu ne perds rien pour attendre...* »

N'empêche que cela avait une signification. Bénédicte n'était pas le genre de femme à laisser le hasard s'immiscer dans ses plans. Pète-sec ne faisait pas le voyage pour des prunes. Et il ne se serait pas permis d'imposer sa présence contre la volonté de la maîtresse. Il n'y avait aucun doute là-dessus. Des années d'obéissance aveugle façonnent un homme... C'est Bénédicte et elle seule, qui avait décidé du scénario et du casting.

Des rebondissements étaient à prévoir. La veuve n'était pas dupe du peu de considération que Blatz lui portait depuis l'assassinat de Raoul. Une situation curieuse et anachronique par rapport au discours que Bénédicte tenait à tous ses interlocuteurs :

« *Raoul n'était qu'une belle façade, la tête, c'était moi ...* »

Se pouvait-il que Blatz et Raoul aient partagé des secrets que Bénédicte ignorait ?...

Odile en était là de ses réflexions quand l'Airbus d'Air France se présenta à la verticale de la piste d'atterrissage...

Mitchell avait tenu à être présent pour les accueillir. Tout du moins, c'est ce qu'il leur dit en leur ouvrant les portes de la limousine. Lorsqu'elle croisa son regard, Odile crut percevoir une lueur de sympathie dans ses yeux. John, le chauffeur salua d'un léger mouvement de la tête. En toute discrétion comme il se doit... Elle remarqua surtout qu'il n'avait pas perdu l'habitude de relâcher ses jambes. S'il ne suffisait que de cela pour s'attirer ses bonnes grâces, la prochaine fois, elle mettrait une jupe plus courte !

La limousine les transporta jusqu'à Ballsbridge, l'un des quartiers les plus huppés de la ville. Non loin du secteur des ambassades le long d'Ailesbury Road. Lors de ses séjours dans la capitale irlandaise, Fitzgerald Froeme y occupait un hôtel particulier, en brique rouge et granit, agrémenté de balustrades en fer bordant le jardin de devant, dans le plus pur style des bâtiments de "Pembroke Township".

Mitchell renvoya le laquais venu les accueillir et ils se dirigèrent vers une vaste bibliothèque dans laquelle le maître des lieux aime à travailler. Froeme avait donné des ordres. Une domestique servit un thé à la bergamote agrémenté de shortbread. Mitchell prit congé sans qu'il soit nécessaire de l'y inviter.

— Je suis heureux de votre visite, Monsieur Blatz. Dois-je comprendre que vous m'apportez de bonnes nouvelles ?

Avant que Pète-sec n'ouvre la bouche, Odile le parodia dans sa tête. Ce faux-cul s'apprêtait à glousser d'une voix mielleuse. Celle qu'il utilisait en mode larbin en présence de ses maîtres. Au physique comme au moral, il rétrécissait jusqu'à ce que son interlocuteur n'ait plus aucun doute sur sa servilité.

— Cela ne saurait tarder...

Froeme coupa net.

— Vous m'avez mal compris, Monsieur Blatz. Cela n'a que trop duré ! Il faut que tout ce cirque indécent cesse immédiatement. N'est-ce pas vous l'avocat qui avez inspiré l'action scélérate menée par la municipalité de Vilnot contre la SBGB !? Alors, passez-moi vos salades !... En fait, je suis injuste avec vous... Je devrais vous dire « Bravo !!! » C'est la première fois que la SBGB est condamnée ! Pour défaut d'information de ses clients ! Quelle mascarade !... Cependant, il semble qu'un détail essentiel ait été oublié. Monsieur Raoul Racquam, était en très mauvaise posture lorsqu'il est venu me supplier à genoux de l'aider. La SBGB est venue à son secours sur mes recommandations. Monsieur Racquam s'est vu retirer une épine bien enfoncée dans son pied. Ce n'est pas vous qui me direz le contraire ! La décision de votre justice de condamner la SBGB est inique et vous le savez. Le remboursement de cet emprunt a été différé à deux reprises. Deux occasions pour la municipalité de Vilnot d'en renégocier les termes. À l'origine, selon Monsieur Racquam, cet emprunt était destiné à couvrir un décalage de trésorerie à court terme. Le taux en était particulièrement avantageux.

— Un décalage... Comment la banque a-t-elle pu gober ça ? Une somme pareille ! Son indexation sur le franc suisse ...

— N'aurait eu aucune incidence si les remboursements avaient eu lieu aux termes prévus ! Je vous en ai averti personnellement, Monsieur Blatz ! Ceci vous engage personnellement vis-à-vis de moi !

Blatz rentra un peu plus la tête dans ses épaules. Dans ces moments-là, il aurait voulu être une tortue afin de pouvoir disparaître dans sa carapace.

— La conjoncture française...

— Au diable la conjoncture ! Monsieur Racquam ne s'est pas contenté de l'argent de la SBGB ! Vous n'ignorez pas qu'il a bénéficié à titre personnel d'un second prêt destiné à couvrir les erreurs commises par la société qu'il possède en commun avec Adrian Lopez. Ne pouvant faire intervenir la SBGB, j'ai accepté un prêt à court terme sur mes fonds propres. Un prêt dont il n'a jamais honoré les échéances ! Contrairement à Monsieur Lopez à qui j'avais consenti les mêmes facilités. Alors, je vous le dis : c'est maintenant ! Soit vous convainquez l'héritière d'abandonner les poursuites contre la SBGB et de me rendre l'argent que j'ai prêté à son mari, soit Madame Racquam devra s'attendre à ce que je mette en œuvre les moyens nécessaires pour le récupérer. Avez-vous saisi ce que cela signifie, Monsieur Blatz ?

Blatz courba davantage l'échine. Odile n'imaginait pas que ce fut possible. Froeme énonçait des évidences. Il voulait son argent et les menaces qu'il proférait restaient formellement contenues dans un cadre légal. Quel contour fallait-il cependant, donner à l'expression : « *les moyens nécessaires...* » ? C'était le moment pour la jeune femme de sortir du néant profond dans lequel elle était plongée.

— Madame Racquam honorera les dettes contractées par feu son mari quoiqu'elle n'en approuvât pas l'usage. Pour cela, dans un premier temps, elle doit éviter la liquidation de la société possédée en commun avec Monsieur Lopez. Pour y parvenir, elle est contrainte de se séparer d'œuvres d'art auxquelles elle attache... Sa bonne foi ne peut être mise en doute.

— Mademoiselle, votre swing est meilleur que vos compétences en matière de finance et d'art. Les tableaux auxquels vous faites allusion sont très probablement des faux. Aussi faux que celui que Lopez a tenté de vendre maladroitement à un collectionneur allemand !

— Je connais ce tableau. Il a été certifié par Maître Baudouin Grand-Beaulieu. Un commissaire-priseur réputé, régulièrement consulté par la cour d'appel de Paris. Je n'en dirais pas autant de Monsieur Hallbronn dont la réputation n'est pas sans tache. Ce personnage est un militant de la cause juive et un collectionneur qui ne recule devant rien pour s'approprier les toiles qu'il convoite.

— Alors, Mademoiselle, dans ce cas, expliquez-moi quel serait son intérêt de déclarer que cette toile est un faux ?

— Parce que lui-même en possède une copie et que cette copie deviendrait ipso facto sans valeur si l'original revenait sur le marché !

Froeme se leva d'un bond.

— Alors, vendez ces toiles à qui vous voulez et honorez vos obligations ! Cet entretien est terminé !

Mitchell fit son apparition comme par miracle. Froeme salua de la tête et lui ordonna d'appeler un taxi. Ce ne fut pas long. Blatz était décomposé. Odile songeait aux clubs de golf qui trônaient dans son dressing...

— Où allons-nous ?

Blatz tendit la carte de l'hôtel au chauffeur.

Pète-sec avait pris les choses en main et essuyé une lourde défaite. C'était à elle de jouer à présent. Odile se mit à redouter que Blatz ne joue la carte du pire...

Chapitre 86

Le taxi les déposa devant leur hôtel. Blatz la toisa. Sa voix haute perchée retrouva son phrasé habituel, empreint de mépris, lorsqu'il se trouvait seul en présence de la jeune femme.

— Qu'est ce qui vous a pris d'intervenir ? Vous êtes inconsciente ou vous le faites exprès ? Je ne veux plus entendre parler de vous. Jamais ! Vous n'êtes qu'une petite raisonneuse irresponsable ! Voici votre billet de retour. En attendant, je vous conseille de vous en tenir aux instructions que vous avez reçues. Pour ma part, je rentre à Paris ! Je n'ai plus rien à faire dans cette ville.

La colère rentrée le fit suffoquer. Blatz enfonça le billet dans le sac entrouvert d'Odile et poussa la porte du sas d'entrée de l'hôtel sans se retourner.

Odile resta un instant les bras ballants. Sous la morgue de Blatz pointait la peur. En dépit de son échec, Pète-sec continuait à vouloir donner le change. Montrer qu'il contrôlait la situation. La réalité était tout autre. Il était touché. La colère qui se cachait derrière le mépris révélait une insatisfaction profonde ou même une blessure.

Pète-sec n'attirait pas la sympathie, mais n'était pas un imbécile. Raoul mort, il avait perdu son principal soutien. Bénédicte le négligeait comme on néglige un subalterne. Et voilà que Froeme, dont il se voyait l'interlocuteur privilégié, le traitait comme un petit télégraphiste porteur de mauvaises nouvelles. Dans la Grèce antique, on tuait les messagers de mauvais augure. Au moins avait-il échappé au châtement suprême. Peut-être n'était-ce que partie remise. En cas d'échec, Bénédicte ne serait pas tendre avec le bras droit de son défunt mari. Il le savait...

Odile monta jusqu'à sa chambre pour se changer. Une douceur inhabituelle infusait la capitale irlandaise. Lopez était d'un autre calibre que ce cul serré de Froeme. La jeune femme ajusta sa tenue avec tout ce qu'il fallait de retenue aguicheuse... Baskets d'abord, puis tee-shirt avec un col en V point trop profond et une jupe fluide rouge juste assez courte.

Lopez logeait dans l'une des célèbres maisons géorgienne de Dublin, dans un quartier résidentiel autour de Merrion square. Une bâtisse cossue, avec sa porte haute de couleur jaune vif, décorée d'un large éventail vitré sous lequel se tenait le traditionnel heurtoir en laiton. Un choix surprenant pour un trader à la pointe des nouvelles technologies.

Le train de vie de Lopez ne ressemblait en rien à celui d'un homme aux abois...

Un domestique pakistanais vint ouvrir.

— Suivez-moi, Mademoiselle. Monsieur Lopez attendait votre visite.

Le petit bonhomme sans âge guida Odile vers un bureau en pur style victorien situé au premier étage.

— Prenez place ! Je vais prévenir Monsieur.

Odile s'approcha de la fenêtre pour profiter du spectacle de la rue. Contrairement aux autres quartiers de Dublin, la voirie était exempte de travaux.

Décidément, elle ne parvenait pas à se convaincre qu'un homme comme Lopez puisse résider dans une telle demeure. Ce quartier proche du Natural History Museum, le musée d'histoire naturelle national irlandais, le fameux « Zoo mort », était resté inchangé depuis des lustres.

Lopez n'avait apparemment rien modifié de l'ordonnance traditionnelle des pièces. Cuisines au sous-sol, pièces de réception au premier et au second étage, chambres des maîtres reléguées au troisième, et enfin, celles des enfants et des domestiques au quatrième. Une hiérarchie révélatrice des aspirations de la bourgeoisie irlandaise du XVIIIème siècle.

Adrian Lopez fit son apparition en toute décontraction.

— C'est un grand plaisir pour moi de vous recevoir dans ma modeste demeure, Mademoiselle Fontana. Ma grande amie, Madame Racquam m'a fait part des buts de votre visite.

Fontana enregistra le message avec satisfaction.

— Dans ce cas, nous gagnerons du temps l'un et l'autre...

— Certainement... Cependant, les tableaux ne sont pas ici. Cette maison ne possède pas de coffre-fort et bien que la criminalité soit réduite à Dublin, j'ai préféré les laisser à l'abri dans un local professionnel que je possède dans le quartier des affaires. Sur la rive nord ! Non loin de la sculpture de la Grande famine. C'est drôle, non ?!...

— En effet... Quand irons-nous ?

Lopez laissa s'épanouir un sourire carnassier.

— Êtes-vous faite de chair et de sang ? À peine arrivée, vous voudriez être repartie comme votre ami Blatz ?... À ce propos, il semble que votre entretien avec Fitzgerald ait été décevant...

Odile éprouva un sentiment de malaise confus. Lopez jouait au chat et à la souris avec elle. Ce type dégageait quelque chose de malsain. L'essentiel était qu'il ait pu récupérer le tableau qu'il avait maladroitement proposé à Hallbronn et qu'il accepte de le restituer en même temps que celui subtilisé dans le coffre de la banque.

— Puisque vous savez tout...

— Presque tout ! Mais pas tout... Aussi, je propose que nous dînions ensemble. Disons... Au Trocadéro, dans Saint Andrew's Street. Ainsi, vous aurez un avant-goût de Paris...

Odile n'eut pas le choix. La pendule marquait dix-sept heures.

— Je dois passer à mon hôtel pour me changer.

— J'enverrai une voiture...

*

Odile se jura d'être pleinement à son avantage. L'ambiance promettait d'être animée. Un coup d'œil sur le « petit futé » lui en apprit un peu plus sur le Trocadéro dublinois.

« *Un restaurant chic, aux lumières tamisées avec des murs rouges et des tableaux à l'effigie d'artistes... Une délicieuse cuisine italienne et irlandaise aux influences diverses...* »

Des murs rouges... Cela tombait bien. Elle choisit une robe en taffetas de couleur aubergine, fluide et virevoltante, associée à des baskets dorées. L'ensemble serait du plus bel effet.

Lopez envoya une voiture la chercher à son hôtel comme il l'avait annoncé. Le chauffeur ne dit mot de tout le trajet.

Lorsqu'elle franchit le seuil de l'établissement, une surprise de taille l'attendait.

Deux couples étaient déjà installés autour de la table en compagnie de Lopez. Ils accueillirent Odile comme une vieille amie que l'on est heureux de revoir.

L'homme d'affaires ne lésina pas à la dépense. Champagne et vins de qualité. Mets délicieux. On n'y parla pas affaires, mais pièces de théâtre et festivals de musique. Odile se sentit d'emblée à son aise. Les hommes comme les femmes étaient captivants. Lopez la surprenait à plus d'un titre. Il savait donc se montrer charmant et prévenant. Il servait le vin, parlait avec les mains... Quelle différence avec le sinistre dîner du Pré Catelan. L'une des deux jeunes femmes invitées se mit à entonner « Molly Malone » et la salle reprit :

« *In Dublin's fair city, where the girls are so pretty, I first set my eyes on...* »

Odile chanta à son tour.

Fitzgerald Froeme, sinistre misanthrope s'effaçait de sa mémoire. Comment se pouvait-il que ces deux-là se supportent ? C'était plus facile de comprendre les affinités de Lopez avec Raoul Racquam. Odile imaginait les deux hommes se saoulant à la Guinness, aux frais du financier, dans les pubs de Temple Bar.

Elle riait, planait, oubliait la laideur du monde et avait envie de s'enivrer davantage encore, de danser et de chanter.

La soirée se termina tard dans la nuit. Lopez exhiba les toiles, devant les yeux ébahis de ses invités, avant de les restituer roulées dans un cylindre de carton. Si Odile avait été totalement lucide, cette façon de procéder aurait dû l'alerter.

L'homme d'affaires avait renvoyé son chauffeur. Toutefois, pas question de laisser une aussi jolie femme regagner seule son hôtel en taxi avec son précieux chargement. Il l'invita à découvrir les beaux quartiers de Dublin la nuit. Odile n'osa refuser.

Ils roulaient depuis une quinzaine de minutes quand Lopez pénétra dans une impasse. Odile sentit les battements de son cœur s'accélérer jusqu'à résonner comme le tonnerre dans sa poitrine. Tout se brouillait dans sa tête. Sa voix se fit hachée.

— Où sommes-nous ?!

— Tout va bien... Tout va bien, n'est-ce pas...

La voix de Lopez était changée. Elle se faisait suave et enjôleuse. L'homme du monde avait disparu.

— Ne me dis pas que tu ne comprends pas...

Il la tutoyait.

La voiture ralentit. Odile sentit la chaussée devenir irrégulière, puis fortement chaotique, puis la nuit si sombre. Elle voulut ouvrir la portière, mais rien n'y fit. Elle appuya frénétiquement sur tous les boutons ou ce qu'elle sentait sous ses doigts. Elle étouffait. Les vitres étaient bloquées. De chaque côté du chemin, de hauts murs de pierre obstruaient la vision. Lopez coupa le moteur. Plus aucun son ne provenait du dehors. Elle haletait. Elle voulut hurler. Sa gorge s'embrasait. Elle ne parvenait plus à émettre que des glapissements opprésés. Les bruits qu'elle percevait étaient ceux de son sang qui cognait contre ses tempes. Elle fut soudainement tétanisée comme un gibier pris au piège.

Elle ne sentit pas la main de Lopez qui remontait le long de sa cuisse.

— Alors, ma belle?... Ne me dis pas que tu ignorais que ma bienveillance méritait nécessairement quelques compensations...

Odile voulut répondre, mais elle fut prise d'un tremblement irrépessible. Elle était presque nue. Elle voulait se défendre, mais était comme paralysée. Entièrement à sa merci.

*

Ce qui se passa ensuite, elle était incapable de s'en souvenir.

Le lendemain matin, ce fut le trou noir. Un cauchemar. Un abominable mal de crâne. Le portier de l'hôtel qui ne se souvient pas l'avoir vue rentrer.

Dans son délire nauséux, sa première pensée fut pour les toiles. Miraculeusement, le cylindre de carton était posé, bien en évidence sur un guéridon. Lopez avait laissé un mot écrit sur une carte de visite.

« *Reposez-vous bien. Avec mes remerciements pour cette soirée que vous avez illuminée de votre grâce et de votre beauté...* »

Odile ne comprenait plus rien. Ce n'était pas possible. Il avait tenté de la violer, peut-être l'avait-il fait... Mais non ! Elle avait trop bu et fait des cauchemars. Elle se rendormit pour de bon.

Chapitre 87

Dimanche 5 juillet,

Depuis ce matin, les radios ne parlaient plus de l'évadé de Tarbes. Un autre sujet l'avait écarté des écrans radars médiatiques. Les départs en vacances, la canicule, les grands axes classés 'rouge' et les bouchons sur les routes d'Île de France. Subitement, le déficit de notre balance commerciale ne semblait plus avoir la moindre importance. J'avais préféré couper la radio, plutôt que d'entendre en boucle les mêmes discours creux. De toutes les manières, une seule question m'obsédait. Quel rôle Odile Fontana jouait-elle dans cette affaire!

La main droite posée nonchalamment en bas du volant, je roulais à faible allure, vitre ouverte, le coude gauche sur la portière. Le bonheur... Il était trop tôt dans la matinée pour utiliser la clim. De toute manière, elle était en panne. Cela faisait des mois que je me promettais de passer au garage pour la faire regonfler. Ce ne serait pas encore pour aujourd'hui. J'allais probablement le regretter.

Fraîchement innocenté, je m'apprêtais à savourer mon premier week-end cool depuis mon arrivée à Vilnot. Je n'étais pas pour autant sorti d'affaires. Les gars de l'IGPN montraient de la mauvaise volonté pour lâcher leur proie.

Un week-end cool, enfin presque... Je n'arrêtais pas de me triturer les méninges. Il n'y avait aucune logique dans le déroulement des derniers événements. Odile Fontana était à nouveau repartie en Irlande... Comme si la clef pour appréhender la cause des meurtres successifs se trouvait quelque part là-bas... Comme Miller lui-même l'avait été après la mort d'Iliev, un à un, les protagonistes de cette histoire semblaient aspirés par les vertes prairies irlandaises. N'était-ce qu'une coïncidence?... C'est là-bas que mon boss avait pris conscience qu'il n'était pas le seul à s'intéresser à Raoul Racquam. Il lui avait même été vivement conseillé de se tenir à l'écart de tout ce qui touchait au maire de Vilnot. Un conseil amical en forme d'avertissement :

« *Racquam tombera, et vous aurez tout le loisir de reprendre votre enquête. Mais pour le moment, il doit pouvoir continuer ses multiples activités sans être inquiété... (Il) ignore, ou commence seulement à comprendre, qu'il n'est qu'un minuscule petit pion perdu au milieu d'un vaste réseau. C'est ce réseau que nous voulons faire tomber... Ne vous mettez pas en travers...* »

Le pion était tombé précocement, atteint d'une balle en pleine tempe. Un faux suicide, une mascarade plutôt tant son auteur semblait s'être désintéressé de donner réellement le change.

La question devenait : Qui sont ces mystérieux informateurs ?

Le téléphone me tira de ma rêverie.

— Miller !... Rapplique en vitesse ! Un incendie ravage une aile du manoir !

Le message avait l'immense mérite de la concision. Cela me poursuivait. À cette occasion, je pris curieusement conscience que Clo était sortie de ma vie sans y laisser la moindre empreinte. Cela me rassura. Mieux, je me sentis plus libre, plus disponible... Je fis demi-tour, direction Vilnot. Paris se vidait de ses habitants. Une aubaine. Un quart heure plus tard, je me garai devant le commissariat.

Je n'eus pas le temps de philosopher. Miller s'installa sur le siège passager et me fit signe de redécoller. Vu son humeur, il était patent que j'avais intérêt à faire un sans-faute !

Sauf incident de parcours, le GPS indiquait que nous serions sur place vers neuf heures quarante-deux. Miller ne dit rien ou presque. De fait, ce qu'il avait à me dire tenait en une seule phrase :

— Depuis ce matin, nous avons une nouvelle collaboratrice. Une profilleuse... Elle s'appelle Pham, Li-Anne de son prénom.

Nous nagions en plein potage depuis le début. Et le nombre de suspects était inversement proportionnel à celui des indices. Je ne voyais pas bien ce qu'elle pourrait nous apporter.

Miller en avait pourtant une idée assez précise.

— Elle va s'occuper d'Odile Fontana. J'en ai ma claque ! Cette fille nous mène en bateau. Je veux comprendre comment elle est devenue indispensable aux Racquam en aussi peu de temps !

Je rentraï dans ma coquille. Quand il se trouvait dans cet état d'énervement, il valait mieux reporter les choses qui fâchent à plus tard...

*

Le GPS avait vu juste. Arrivé sur zone, j'aperçus les pompiers qui bouclaient le secteur dès l'embranchement partant de la route principale.

L'un d'eux s'enquit de nos papiers avant d'autoriser le passage.

Le moteur se mit à ronronner de nouveau. Le bruit des graviers et des branches écrasées remplaça le feulement de l'asphalte.

Miller rajusta sa tenue. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas encore aujourd'hui qu'elle entrerait dans les critères d'Ekerman...

— On va se garer sur un parking improvisé, sur la gauche. On fera le reste à pied.

J'obliquai comme indiqué. Les pompiers avaient mis en place un deuxième barrage. Sorte de cordon sanitaire à l'intérieur duquel deux ambulances étaient stationnées, prêtes à démarrer en cas de besoin.

L'air ambiant n'était plus le même. Un mélange de gaz mal brûlés et de poussières en suspension, généré par le va-et-vient incessant des véhicules, avait supplanté l'odeur de moisi et de végétaux en décomposition, des sous-bois.

Le commandant de sapeurs pompiers Jacquelot nous fit signe de venir jusqu'à lui.

— L'incendie est circonscrit, mais ce n'est pas terminé. Ça bout à l'intérieur. C'est le mobilier, les cartons, mais aussi les cloisons en plâtre, les faux plafonds, les gaines électriques et tout ce que l'on peut trouver dans ce genre d'endroit, qui brûle. On a eu deux blessés légers. Ils ont subi un coup de chaud. Rien de grave de ce côté-là. Vous pouvez y aller, mais, attention, ne gênez pas nos hommes. Je le répète, ce n'est pas fini ! On craint toujours un effondrement de la partie haute de la tour.

Jacquemot fut interrompu par son talkie-walkie.

— Changement de programme, suivez-moi ! Le commandant Le Cloarec vous attend !

Le parc, autour de l'étang était magnifique dans sa tenue printanière. Le vent ondoyait la surface de l'eau qui renvoyait vers le ciel des reflets d'or et d'argent. Étrange contraste entre la sérénité de la nature environnante et l'agitation des hommes.

Je pris soudainement conscience que quelque chose clochait dans cet univers idyllique. Je n'entendais ni les cris d'oiseaux, ni le fousissement des petits mammifères dont la forêt regorge. Si

cela ne suffisait pas à nous alerter, nos narines prises d'assaut par les effluves de plastiques et d'hydrocarbures mal brûlés, étaient là pour nous déniaiser.

Autour du site, des pompiers casqués, une bonbonne dans le dos, s'affairaient sur tous les fronts. Des camions avec nacelles permettant d'arroser la charpente avaient été dépêchés sur place. La partie arrière de l'édifice paraissait très endommagée et une partie de la charpente s'était affaissée. Les deux tiers de la toiture étaient détruits. Au sol, des dizaines de mètres de tuyaux étaient déployés.

— Commissaire, regardez !

Un pompier, le visage noir de suie pointait son bras en direction de la tour nord dont les restes de toiture encore en place venaient de s'effondrer.

Un corps carbonisé désarticulé pendait dans le vide. Il n'était plus retenu que par un membre inférieur coincé à l'intersection des deux seules maîtresses poutres qui avaient résisté au brasier.

Je sentis un torrent âcre et chaud jaillir du plus profond de mes entrailles. Je pivotai sur les talons et me mis à courir comme un dératé pour aller vomir.

Un malheur comme un bonheur ne venant jamais seul, la tâche des pompiers se trouvait compliquée par la nature du sol à l'arrière de la tour. Contrairement à la magnificence du jardin à la française qui accompagnait l'élégante façade, l'envers du décor, à défaut d'être entretenu, était redevenu à l'état sauvage. Au pied du bâtiment, l'eau s'était infiltrée dans ce qui devait être une ancienne fosse, formant avec la végétation un magma marécageux instable.

Jacquemot expliqua que même après que tout risque de reprise du feu ait été jugulé, il serait impossible d'accéder par la voie terrestre au sommet de ce qu'il subsistait de la tour. Le mort resterait ainsi suspendu dans le vide si aucune autre issue n'était envisagée.

Une seule solution s'imposait. L'hélico... Il fallait faire vite. Une autre menace planait sur le site. L'invasion des lieux par une meute de photographes attirés par l'odeur nauséabonde de cet abominable barbecue humain. Les premiers spécimens de cette race de vautours négociaient déjà l'accès à la zone sécurisée, pendant que d'autres tentaient de contourner le cordon sanitaire. Dans moins d'une heure, ils seraient trop nombreux pour pouvoir être contenus. Écœurant !

*

Il était impossible, à ce stade de l'enquête de se prononcer sur le caractère accidentel ou non du sinistre.

Un fait posait problème. Depuis la soirée qui avait vu la mort de Raoul, Bénédicte avait fait vérifier et rebrancher les caméras de surveillance. Le manoir en était truffé. Il était difficile d'imaginer qu'une personne venue de l'extérieur ait pu leur échapper. Si cela était le cas, nous ne tarderions pas à identifier l'incendiaire.

Quarante minutes plus tard. Miller poussa un ouf de soulagement.

— Voilà ! L'hélico et les gars de l'INPS.

Je n'aurais pas aimé être à leur place. Miller commença à tourner en rond. Son humeur ne risquait pas de s'améliorer.

— Ça va prendre un peu de temps. Je veux qu'ils me fassent des gros plans du corps. Et de préférence, j'aimerais bien l'avoir autrement que façon puzzle. Marjorie sera là dans moins d'une heure. C'est à elle que je vais confier l'autopsie...

Il n'y avait plus qu'à attendre. Miller voulut se rendre jusqu'au blockhaus. Je savais ce que cela signifiait.

— À quoi pensez-vous, Patron ?

— On en parlera plus tard... Pour le moment, je voudrais juste m'imprégner de la géographie des lieux.

Je connaissais les raisons de cette mauvaise humeur. Il était inutile d'insister.

Chapitre 88

Dimanche 5 juillet.

Quelqu'un frappait-il à la porte ?... Odile était incapable de dire si les coups étaient réels ou si elle rêvait encore. Les coups redoublèrent d'intensité.

— Police ! Please, open the door !...

Elle ne répondit pas.

Le directeur de l'hôtel introduisit un passe dans la serrure. Odile remonta la couette jusqu'au cou.

— Que se passe-t-il ?

— Je suis le lieutenant de police Alan Moore, et voici mon adjoint, le sergent Jordan O' Kelly. Nous souhaiterions vous poser quelques questions.

— Que me reproche-t-on ?

— Rien pour le moment... Nous souhaitons juste éclaircir quelques points de détail concernant votre emploi du temps de la journée d'hier.

Tout se brouillait à nouveau dans sa tête. Odile relata le rendez-vous avec Fitzgerald Froeme. Son rôle somme toute subalterne. Le désaccord avec Blatz et son retour à l'hôtel.

Moore hocha la tête.

— Nous savons cela... Par la suite, vous avez passé la soirée en compagnie de Monsieur Adrian Lopez. Est-ce exact ?

— Ça l'est...

— Monsieur Blatz n'était pas convié à ce rendez-vous...

Odile émergeait lentement. Il n'y avait rien de répréhensible dans le but de son voyage. D'instinct, elle minimisa son rôle. Elle exécutait une mission d'accompagnement sans en connaître ni les tenants ni les aboutissants. Elle avait accepté l'invitation à dîner parce qu'il s'agissait d'un passage obligé pour obtenir satisfaction dans les négociations en cours. Rien de plus.

Moore réfléchissait pendant qu'O'Kelly prenait des notes et inspectait la chambre.

— Racontez-nous ce dîner... À quel moment, et de quelle façon avez vous pris congé de Monsieur Lopez ?

Odile eut un court moment de désarroi. Se pouvait-il qu'elle ait été suivie ? Ils savaient pour le rendez-vous avec Froeme... Finalement, elle décida de tout déballer. Le dîner, les invités, l'alcool, la visite nocturne de Dublin dans la berline de Lopez, le trou noir.

Elle raconta son agression, sa fuite miraculeuse, l'errance dans la nuit, le chat qui lui file entre les jambes, la peur, les jeunes en train de picoler... L'inconnu qui la ramena jusqu'à l'hôtel. Le portier qui se planque pour rigoler et se rincer l'œil au passage... Tout !

O'Kelly, imperturbable, continuait à prendre des notes comme un bon petit fonctionnaire. Son œil fut attiré par le billet laissé par Lopez et le cylindre de carton contenant les toiles.

— Regardez chef !

Moore déroula les toiles sur un guéridon.

— Il semble que vous et Monsieur Lopez entreteniez des relations de confiance.

—...

— Autre chose... Pouvez-vous nous indiquer comment vous étiez habillée pour cette soirée ?

Odile se demanda si elle était réellement réveillée ou si tout cela n'était que le fait d'hallucinations dues à l'alcool. Moore insista :

— Quels vêtements portiez-vous, Mademoiselle Fontana ?

— Odile désigna du doigt la robe en taffetas couleur aubergine qui dépassait de la penderie.

— Et que portiez-vous comme chaussures ?

— Mes baskets dorées, je crois... Oui, c'est ça.

O'Kelly sortit la robe du placard.

— Est-ce bien celle-ci ? Ne peut-il y avoir erreur ?

— Non ! Je n'en ai qu'une de cette teinte !

Odile se redressa. Sa robe était intacte et parfaitement propre. Au pied de la penderie, ses baskets dorées attendaient rutilantes... C'était tout juste impossible...

C'est ce que conclut le lieutenant Moore...

— Ce n'est pas bien de se moquer de la police, Mademoiselle Fontana ! Aucun membre du personnel de l'hôtel ne vous a vue rentrer dans l'état que vous décrivez. Par contre, le portier de nuit

se souvient parfaitement avoir vu Monsieur Lopez sortir de l'hôtel approximativement entre quatre heures et demie et cinq heures du matin... Avez vous dormis seule, Mademoiselle Fontana ?

— Je ne comprends pas !

— Étiez vous seule dans ce lit, cette nuit ?

Odile remarqua que le second oreiller était écrasé. Elle demanda une serviette de bain et s'assit sur le bord du lit.

— Permettez que je m'habille ?

O'Kelly jeta un œil dans la salle de bains et acquiesça d'un signe de tête.

— Faites vite et simple, vous allez devoir nous accompagner.

Chapitre 89

Lundi 6 juillet.

Parkinson nous accueillit un large sourire aux lèvres.

— Messieurs, ne soyez pas impatients, vous seriez déçus...

— Ce qui signifie ?

— Que je n'ai rien pu tirer des fragments carbonisés que vous m'avez fait parvenir. On ne sait pas encore identifier de l'ADN au sortir d'un crématoire...

— M... !

— Pour le moment, tout ce que je peux avancer est qu'il s'agit probablement du cadavre d'une femme...

— Probablement ?!

— C'eut été plus facile si j'avais eu autre chose que des cendres à me mettre sous la dent, commissaire.

Marjorie était généralement de bonne composition, mais il ne fallait pas la chercher. Surtout ne pas exprimer de doutes sur son implication professionnelle.

Miller choisit de mettre du baume sur la plaie.

— Tu es la meilleure. Tu le sais... Alors ne fait pas la tête et dis nous ce que tu n'as pas écrit dans ton rapport...

— D'abord, c'est une femme ! J'en suis quasiment certaine. Le bassin ou ce qu'il en reste est celui d'une femme... Ensuite, j'ai fait une chose qui va m'attirer de nouveaux ennuis... L'administration est fort chiche par les temps qui courent... J'ai envoyé des fragments du corps au laboratoire de génétique d'Innsbruck.

— En Autriche ?

— Oui, Innsbruck est bien en Autriche... Rappelez-vous ! Ce sont eux qui avaient réussi à identifier les corps d'étudiants mexicains retrouvés complètement calcinés. Ne parvenant pas à obtenir de résultats probants, les autorités mexicaines s'étaient finalement décidées à leur envoyer 17 fragments. Les jeunes gens avaient été kidnappés puis tués en novembre 2014. Il avait été impossible de les identifier à partir de leur ADN avec la méthode classique.

— Magnifique !

— Finalement, grâce à une méthode d'analyse qu'ils ont appelée « Next Generation Sequencing », l'équipe du Professeur Walther Parson avait réussi à identifier l'un d'eux à partir d'un fragment d'ADN extrêmement endommagé. Je m'étais alors intéressée à une communication publique de Parson qui affirmait être capable :

« *De réaliser une analyse d'ADN de manière beaucoup plus précise, d'observer plus de détails dans des séquences d'ADN. De pouvoir analyser des fragments d'ADN qui n'étaient pas utilisables auparavant car trop petits ou trop endommagés...* ».

— Quelle probabilité de succès avons-nous ?

— Cela dépendra du degré de calcination du corps. En fait, cette méthode n'est pas nouvelle. Elle est déjà utilisée en diagnostic clinique et en recherches biomédicales. Ce qui est récent, c'est son application dans le domaine de la médecine légale. À condition d'en avoir les moyens... Même si tous les résultats obtenus avec cette nouvelle méthode ne sont pas encore probants, les généticiens sont convaincus que d'ici quelques années, ils seront capables d'identifier une personne à partir de

toutes petites traces de cellules, même dans l'air. Du chômage en perspective dans notre profession...

— Alors, attendons et espérons...

— Bien... Si vous n'avez plus besoin de moi... De toute façon, vous savez où me trouver en toutes circonstances...

Miller ne broncha pas. Il jugea préférable de laisser à Marjorie le bénéfice de sa saillie. Il attendit que la légiste soit partie pour laisser éclater sa mauvaise humeur.

— Le Cloarec vient de m'informer qu'il reprend l'enquête. Il a convaincu le procureur Minotier que l'incendie était lié à la mort de Racquam. Et puis, il y a du nouveau. Le sinistre a mis en évidence un curieux dispositif qu'il aurait été difficile de détecter sans cela. Probablement réalisé par les nazis avec la complaisance d'Alban Witt-Laval, propriétaire du manoir à l'époque des faits. Un mur de pierres a été entièrement démonté et reconstruit à l'identique parallèlement à son emplacement d'origine. Environ quatre-vingt-dix centimètres plus à l'intérieur dans la grande salle jouxtant la tour nord, formant ainsi un long couloir. De l'intérieur, il est impossible de s'en apercevoir. Pour ne pas compromettre la solidité de l'édifice, il a fallu ériger un mur en béton armé en lieu et place du mur déplacé. C'est pour le dissimuler que le rez-de-chaussée de la tour nord a été enduit à la chaux, et décoré avec des fresques afin que l'on ne soit pas tenté de faire réapparaître les pierres.

Cela pouvait expliquer beaucoup de choses. En particulier la provenance de l'homme qui me suivit dans le corridor menant au blockhaus.

— Je suppose que sous ce couloir se trouve un escalier menant à la pièce souterraine que j'ai découverte, puis au blockhaus ?...

Miller acquiesça.

— Oui ! Plus exactement, dans un réduit communicant avec elle par son plancher. Raison pour laquelle tu n'avais pas réussi à détecter cette ouverture...

— En tout cas, cela confirme mon innocence. Il y a fort à parier que le vieux Lemoine connaissait ce passage. Peut-être faisait-il partie de ceux ayant participé à son édification... Voilà un mobile crédible à son assassinat ! Cela explique pourquoi le meurtrier de Racquam s'est échappé sans encombre et pourquoi les caméras de surveillances sont impuissantes à fournir des indications sur l'identité de la morte.

— Ce qui suppose qu'elle aussi connaisse ce passage pour l'avoir emprunté.

— Ou qu'on l'y ait forcée.

— Il faut que tu saches une chose. Le corps de la femme avait été aspergé d'essence. Le rapport de la police scientifique mentionne également qu'il y a eu une explosion. Une bonbonne de gaz de petit format. Comme celles utilisées en camping pour réchauffer un plat, par exemple.

La lecture du rapport était édifiante. L'explosion avait projeté au dehors de nombreux débris identifiables. Des ustensiles de cuisine, des bouts de miroir, des fragments de mobilier, et même des cadres pour peintres amateurs, ainsi que les preuves de la présence inattendue d'un invraisemblable bric-à-brac.

La morte était-elle une squatter ? Habitait-elle dans ce grenier depuis longtemps ? A-t-elle voulu se suicider en s'aspergeant d'essence ? Pourquoi ? L'explosion a-t-elle eu lieu en raison de l'élévation de température, ou bien cette dernière a-t-elle déclenché l'incendie ? C'était impossible à dire...

Il fallait que je comprenne ce qu'il venait de se passer. Mon innocentement définitif était à ce prix.

— Postulons que l'explosion ait eu lieu en premier vu le nombre de débris peu endommagés, projetés à l'extérieur. On pourrait penser à un accident... Comment dans ce cas expliquer que le corps ait été aspergé d'essence ?

— S'il y a eu suicide et non accident...

— Ce qui voudrait dire que la suicidée s'est aspergée d'essence, puis s'est immolée. Après quoi, la chaleur aurait provoqué l'explosion...

— Reste l'hypothèse du meurtre.

— Alors, pourquoi cette mise en scène ? Ce fourbi inutile ? Et dans ce cas, est-ce un meurtre « simple », passionnel ou tout bonnement crapuleux ? Ou bien a-t-il une tout autre signification ?

Miller grimaça. Il avait espéré que ce ne fut pas le cas et avait fini par s'en persuader. Ma question le ramenait à la réalité.

— Le Cloarec ne semble pas de cet avis. Il privilégie la thèse d'un découplage total avec le meurtre de Racquam. Autrement dit, pour lui, les deux meurtres n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. Il préfère faire un rapprochement avec le meurtre vieux Lemoine. Selon lui, Lemoine connaissait la présence du ou de la squatter au manoir. Il n'est d'ailleurs pas pleinement convaincu qu'il s'agisse d'une femme...

— Marjorie doit jubiler...

— Pour le moment, elle l'ignore... Ce troisième personnage, lié aux deux premiers serait la clef de cette seconde affaire...

— Cela peut se tenir...

— Oui... Peut-être... Un argument plaide en faveur d'un tel scénario. Lemoine a été tué après que tu sois sorti du blockhaus. Le meurtrier aurait alors bénéficié d'une heureuse coïncidence...

— Encore aurait-il fallu qu'il soit au courant du meurtre de Racquam...

— Ce qui signifierait qu'il se trouvait dans la tour au moment du crime. Donc qu'il connaissait sa future victime !

— Cohérent... L'avantage est que Le Cloarec semble décidé à se bloquer sur cette hypothèse et me rendre la main sur l'assassinat de Racquam.

Pour le moment, Miller semblait se contenter de la situation créée. Sans parvenir à en expliquer les raisons, ce scénario ne me convainquait pas.

— Tout arrive... Cependant, quelque chose me dit qu'il se trompe et que ce cadavre n'est que le premier d'une série à venir. Puisque Raoul Racquam est mort, cela signifie que c'est à son clan qu'on en veut.

Miller sourit malicieusement...

— Développe...

— Raoul Racquam s'est bâti une fortune personnelle en utilisant ses pouvoirs de maire pour bénéficier de généreuses commissions en retour des cadeaux faits aux promoteurs immobiliers. Classique ! Parallèlement, il s'était entouré d'une cour d'obligés. Les forces de l'ordre locales, d'abord. Le commissaire Berg, le capitaine Roquette et quelques autres dont il a facilité l'accession à la propriété. Puis quelques magistrats dont le procureur Mozar, même si le lien est plus difficile à faire. Patatras ! Berg prend sa retraite. Peut-être ce dernier a-t-il jugé qu'il valait mieux s'extraire du jeu à temps. Arrive son maladroit et intègre remplaçant. Le commissaire Artvest. Un homme dont les mérites tardent à être reconnus, aussi bien dans son milieu familial que professionnel. Artvest devient une menace. Mais il est seul et d'autant plus vulnérable qu'il s'affiche avec Lisa Maes. Une petite voleuse alimentaire... Il est décrédibilisé au sein de son propre commissariat. Racquam et Mozar se liguent pour le contrôler.

— Jusqu'ici tout va bien pour les Racquam. La sortie de Berg est compensée par la faiblesse d'Artvest...

Il me manquait une pièce du puzzle...

Chapitre 90

Mardi 7 juillet.

— La police irlandaise a relâché ta petite protégée.

Le ton employé par Miller n'annonçait rien de bon. Après tout, je n'avais en rien failli à mon devoir de policier. Ni volontairement, ni par omission.

— Patron, ce n'est pas ma...

— Et j'entends bien que cela ne le devienne pas ! Pour ta gouverne, la donzelle s'est bien amusée pendant son escapade. Nos collègues irlandais ont procédé à des tests sanguins et urinaires. Le résultat est implacable. Un joli cocktail : Alcool plus Ecstasy liquide ! La belle est imaginative...

Elle a accusé Lopez de l'avoir violentée et leur a raconté une rocambolesque histoire de fuite éperdue dans les rues de Dublin.

— Et, quand est-il ?...

— 100% pipeau ! Lopez a passé la nuit avec elle à son hôtel. Des témoins l'ont vu sortir de l'établissement à cinq heures du matin. Nos collègues ont perquisitionné la chambre. Pas de trace de lutte. Mais un billet d'amour bien en évidence à côté des toiles qu'il lui a complaisamment restituées.. Les vêtements de Fontana ne comportaient aucune trace de lutte ou de salissures. Comme neufs !

— Qu'a-t-elle dit pour sa défense ?

— Rien de cohérent. Elle a refusé d'être examinée par un médecin, et dans le même temps a affirmé ne pas avoir couché avec Lopez. Pourtant, les analyses de fragments d'ADN prélevés dans la chambre prouvent qu'il s'y est rendu comme le laisse à penser le billet.

— Qu'est-ce que la police irlandaise lui reproche ?

— Son faux témoignage et accessoirement une proximité gênante avec un homme soupçonné de recel d'argent pas très propre... Aussi, tu vas me la convoquer pour quinze heures ! J'aurai, moi aussi quelques questions à lui poser.

Miller ne rigolait pas.

Je m'exécutai sans faire de commentaire... À ma grande surprise, la jeune femme accepta *l'invitation* de bonne grâce.

*

Odile arriva échevelée sur le coup de 15h45. Miller fulminait et m'expédia faire les premières formalités. Fontana ne paraissait pas inquiète.

— Je suis désolée, je suis terriblement en retard. J'aurai dû vous prévenir. Mon portable était déchargé. J'étais troublée. Lorsque vous m'avez appelée, je sortais de chez le coiffeur. Sur le chemin du retour, je me suis aperçue que quelqu'un me suivait. Alors, au lieu de venir directement ici, je suis passée chez moi.

La jeune femme avait couru ou marché vite. Son visage et le haut de son corps étaient empourprés. Son cœur battait fort provoquant des ondes de choc dans sa poitrine. C'est étrange qu'il suffise parfois d'un cœur qui batte plus fort que la normale, d'un mouvement de hanche, ou encore d'un parfum porté par une brise estivale pour qu'un élan irrésistible vous porte vers une inconnue.

Je lui bredouillai quelques paroles d'apaisement, autant pour retrouver mon self-control que pour l'apaiser. Heureusement, ce qu'elle venait de me dire mobilisa mon attention.

— Suivie ? Depuis longtemps ?

— Non... Peut-être ?... Je ne sais pas...

— Alors quand avez-vous pensé être suivie ?

— Dans le bus... Mon coiffeur se trouve du côté de la Porte de Vanves. Le téléphone est tombé de mes mains. Je me suis levée pour le ramasser. À ce moment précis, un homme assis en face de moi s'est levé précipitamment à son tour. Je me suis rassise. L'homme a fait de même. Je l'ai observé, il semblait mal à l'aise. J'ai pris un livre que j'avais dans mon sac, et je me suis mise à lire. Puis, bien avant l'arrêt, j'ai commencé à me préparer. J'ai rangé mes affaires et enfilé un gilet. Je me suis levée. Il n'a pas bougé et je suis descendue. J'ai marché lentement en regardant la vitrine des boutiques. Je suis entrée chez un fleuriste et j'ai fait faire un bouquet. À travers la vitre, je l'ai vu. Il attendait, dissimulé derrière une camionnette. Alors, je suis allée au Franprix et j'ai fait quelques courses. Puis je suis rentrée et j'ai disposé le bouquet devant la fenêtre. J'ai allumé une lampe, j'ai pris une douche et me suis changée.

Miller ne cacha pas son scepticisme.

— Et qu'avez vous fait après ?

— Je suis descendue par l'escalier de service. C'est un vieil immeuble comme on en construisait au siècle dernier. Je suis ressorti par l'arrière. Cela donne sur le terrain vague où une résidence étudiante doit être édifiée. Je l'ai traversé et franchi la clôture. Et, me voilà... Je suis désolée pour le retard.

Le commissaire inspira profondément comme s'il en attendait une confirmation de ses intuitions.

— Je ne crois pas que, de la part de votre encombrant admirateur, cela ait été prémédité. Un professionnel ne se serait pas fait repérer aussi facilement. Et puis, pour filer quelqu'un, on n'agit jamais seul. Peut-être est-ce simplement un homme à qui vous avez tapé dans l'œil, ou ce qui serait plus embêtant, l'un de ces cinglés pour qui toute femme peut devenir une proie. Ou encore un simple fantasme. Ce genre de choses arrive de plus en plus fréquemment... Valente vous raccompagnera ce soir, mais après, il faudra trouver des solutions si cet état de fait perdure. En attendant, nous avons à parler. Comment se sont passées vos retrouvailles avec Bénédicte ?

— À vrai dire, fraîchement... Elle refusait de croire que Froeme avait accepté de nous recevoir, simplement pour nous signifier qu'il se refusait à tous nouveaux reports des paiements. Elle était furieuse contre Blatz et pensait que je lui mentais et que Froeme m'avait... Retournée. C'est bien ainsi que l'on dit dans les romans d'espionnage ?...

— Avait-il tenté de le faire ? Vous a-t-il fait des propositions, quelles qu'elles soient ?

— Oh non ! Fitzgerald Froeme n'a jamais tenté quoi que ce soit vis-à-vis de moi. C'est l'homme le plus distant et le plus froid que je connaisse. Je suis certaine qu'absolument personne ne sait qui il est. Même ses plus proches collaborateurs. Je n'ai jamais vu aucun d'entre eux prendre la moindre initiative. Froeme exige que ses instructions soient exécutées à la lettre et il ne se donne jamais la peine de les expliquer. Il est le seul à connaître les pièces du puzzle qui se trouve dans sa tête. C'est ce que j'ai rapporté à Bénédicte Racquam.

Miller sursauta. Il lui parut étrange qu'Odile utilise la métaphore du puzzle après qu'il l'ait entendu pour la première fois, dans la bouche du docteur Lantiger.

— Et c'est tout ?

Odile parut gênée, puis répéta mot pour mot ce qu'elle avait raconté aux policiers irlandais. Avant que Miller ne réagisse, elle ajouta.

— Lorsque je suis rentrée de Dublin, j'ai trouvé une enveloppe glissée sous ma porte. J'ai cru que cela provenait d'un voisin ou...

— Ou ?...

— Je ne sais pas... Il y avait le nom de Bénédicte Racquam écrit dessus ! Pas d'adresse. Je la lui ai remise sans l'ouvrir...

Odile ne se livrait pas totalement. La jeune femme, elle aussi possédait un puzzle dans la tête. Un puzzle en forme de labyrinthe destiné à égarer les curieux désireux d'approcher de trop près son être intime...

De l'autre côté de la vitre sans tain, Li-Anne Pham, observait. Miller la rejoignit et lui demanda si elle souhaitait l'interroger. Pham déclina l'offre. Miller en tira les conclusions qui s'imposaient et revint vers nous.

— Hors de question que vous rentriez seule ! Valente va vous raccompagner.

C'était normal que Miller prononce cette phrase. Pourtant il ressentit un sentiment de culpabilité. Il jouait avec le feu et en était parfaitement conscient.

*

Je la précédai au sortir du commissariat. La rue était déserte. J'enclenchai une vitesse et roulai à faible allure en direction du périphérique. Personne ne nous suivait. Odile ne disait rien. Elle avait mis un jean et un chemisier fermé au col. J'en fus rassuré. Comme prévu, le périphérique était roulant et le plus dur fut de respecter la nouvelle limitation de vitesse. Une obligation dont les motards s'affranchissaient allègrement. Je m'appliquais à canaliser la conversation sur un plan strictement professionnel. En dépit des aléas de la circulation, la durée du trajet me parut trop courte. Odile me facilita les choses en respectant mes silences.

L'instant fatidique approchait inexorablement. Mon rôle consistait uniquement à sécuriser le périmètre. Rien ne m'arriverait si je m'en tenais strictement à la tâche qui m'était dévolue. Je me défendais de penser à autre chose. Maladroitement... Ma gorge m'étreignait et mes mains tremblaient.

Je serrai les poings pour faire retomber la tension, mais rien n'y faisait. La fébrilité qui s'était emparée de mon corps tout entier persistait et à présent, je ne songeais plus qu'à faire en sorte qu'Odile ne s'en aperçoive pas...

La jeune femme paraissait à présent tout à fait détendue et souriante. Pas du tout inquiète.

Je rompis le silence. Je m'entendis dire :

— J'inspecterai votre appartement avant de repartir...

Puis, je me tus à nouveau. Il me semblait étrange de la vouvoyer. Le débit de ma voix était saccadé et je crains qu'elle ne devine les tourments qui me tenaillaient.

Elle dit simplement.

— Si vous voulez...

Plusieurs minutes plus tard la Mégane de service stoppa devant l'immeuble de la rue de la Tour. Je levai les yeux vers la fenêtre du second. Une lampe de chevet était allumée. L'importun s'était certainement découragé. J'inspectai les alentours par acquit de conscience. Odile m'observait avec amusement. Nous visitâmes la cave, les communs et empruntâmes l'escalier de service.

La porte donnait directement dans un minuscule cellier accolé à la cuisine.

— Mon univers commence ici !

Je restai sur le pas de la porte.

— Entrez donc ! Je ne pourrai jamais parvenir à dormir si je ne suis pas certaine que personne n'ait pu pénétrer dans cet appartement. Un café ?

— Non... Non merci, je n'aime pas le café. Je n'aime pas le goût du café.

— Alors, pendant que vous traquez l'ennemi, je vais prendre une douche et me changer.

Elle revint pieds nus, les cheveux mouillés et en peignoir blanc. Elle s'assit en tailleur sur le canapé.

— Il y a toutes sortes d'alcools dans le meuble d'angle derrière vous. Et des gâteaux apéritifs. Je meurs de faim !

Qu'elle était belle ! Une belle fille saine très attirante. Heureusement l'admonestation de Miller me rappelait que nos relations devaient rester strictement professionnelles. Je pris un plateau et servis deux verres de Porto agrémentés de mini-galettes au fromage.

Elle se leva pour prendre le verre que je lui tendais. Nous trinquâmes et elle porta son verre à mes lèvres.

— À notre collaboration !

Je fis de même. Elle était nue pieds et me rendait une quinzaine de centimètres. Je baissai la tête pour la regarder dans les yeux. Son peignoir était entrouvert. Ses seins gonflés palpitaient. Elle posa son verre et prit le mien. Je posai ma main sur la sienne avant de me ressaisir et de faire un pas en arrière. Elle rit. À ce moment-là, il me sembla évident qu'elle savait depuis le début ce qu'il allait se passer. Ce constat acheva de me paralyser. Avec un naturel déconcertant, elle fit un grand pas en avant dans ma direction et approcha sa poitrine à quelques centimètres de mon torse. Je voulus parler, mais elle se colla contre moi. Je l'étreignis.

Mes mains parcoururent ses hanches, ses fesses, ses cuisses, ses seins avec avidité. Je ne pouvais plus me détacher de ses lèvres incandescentes. Un feu intérieur me dévorait qui m'incendiait tripes et poumons. Nous fîmes l'amour, goulûment, suavement jusqu'à l'épuisement de nos corps.

*

Trois heures du matin.

Elle m'enlaça et murmura à mon oreille.

— Il y a une chose que je ne t'ai pas dite... Bénédicte a ouvert devant moi l'enveloppe que je lui avais apportée. Elle contenait des photos. Plus d'une, mais j'ignore combien. Elle ne s'est pas méfiée. Elle a sorti la première machinalement. Pendant une fraction de seconde, j'ai vu la stupeur dans ses yeux. Derrière son bureau, il y a un grand miroir. J'ai pu entrevoir le visage de Raoul et celui d'une fille. Jeune, noire et nue. Il y avait un autre homme sur la photo. Il tournait le dos à l'objectif. Voilà, tu sais tout.

Pourquoi ne me disait-elle cela que maintenant ? Je ne pus masquer mon trouble.

Elle me caressa.

— Va, rentre chez toi !

Je me rhabillai à la hâte, l'embrassai une dernière fois et dévalai l'escalier par lequel j'étais monté dans une fuite éperdue. Drôle de choix. Pourquoi n'avais-je pas pris l'ascenseur. J'aurais été bien incapable de le dire. À cette heure, en plein milieu de la nuit, il y avait peu de risque de rencontrer qui que ce soit.

En ouvrant la portière, Je levai une dernière fois la tête en direction du deuxième étage. L'appartement était plongé dans l'obscurité. Je mis le contact et démarrai lentement, puis tournai à droite à la première intersection sans savoir vers où je me dirigeais. La rue était déserte et ne bénéficiait d'aucun éclairage public. À présent j'étais seul. Je me mis à hurler de rage et de dépit jusqu'à s'en époumoner. Comment avais-je pu ? Maintenant, cette fille, je l'avais dans la peau. Cela avait été plus fort que moi. Plus fort que tout ! J'aurais dû fuir, rester lucide, ne pas me mentir sur mes intentions et passer outre la frustration. À présent, j'allais devoir vivre avec ce fardeau.

Chapitre 91

Mercredi 8 juillet.

Je dormis très mal et très peu. Je ne comprenais pas comment j'étais tombé dans ce piège. J'en voulais à Miller de m'avoir mis dans ce pétrin. Planquet aurait tout aussi bien fait l'affaire. J'en vins à imaginer qu'il avait agi ainsi volontairement.

« ... *Vous serez ma lance, et moi votre bouclier...* »

C'était le moment de le prouver.

Le planton m'avertit que l'on attendait plus que moi dans la grande salle de réunion. Le mur du fond était couvert de feuilles de paperboard et chacune des personnes présentes se trouvait munie d'un feutre de couleur différente. Planquet était là, et aussi Roquette, mais surtout une petite bonne femme d'un mètre cinquante à peine. Une Asiatique visiblement convertie à la mal bouffe américaine.

— Je vous présente Li-Anne Pham. J'ai obtenu que Madame Pham vienne nous éclairer de ses savoirs dans cette enquête. Madame Pham est profileuse. Elle a travaillé pendant de longues années pour les services spécialisés du FBI avant de revenir en France. Elle doit en priorité nous aider à définir le profil d'Odile Fontana. Je compte sur votre totale implication pour assister Madame Pham dans cette tâche. Madame Pham, c'est à vous.

— Bonjour Messieurs... Je vais directement entrer dans le vif du sujet. Dans cette affaire, mon rôle se trouve être assez différent de celui qui m'est généralement dévolu par la police. Puisque vous me demandez d'analyser le comportement d'un témoin ou d'un compare, qui, pour le moment, n'est pas soupçonné d'être l'auteur d'un crime.

Je portais instinctivement la main à ma gorge et soupirai. Le pire ne semblait pas être l'hypothèse la plus probable envisagée par Miller. Pham me regarda et sourit.

— Je remercie votre commissaire de me permettre d'intervenir à ce stade de l'enquête. Les forces de l'ordre s'entendent le plus souvent pour affirmer que le profilage est un instrument de dernier recours. Je m'inscris en faux contre cette assertion. Il est indéniable que l'analyse de la scène de crime, la criminalistique, reste la base du travail pour l'identification d'un l'agresseur. Toutefois, l'expérience m'a convaincue que mon travail était grandement facilité chaque fois que je pouvais accéder à la scène de crime dès le départ. Mes observations ne sont en rien des conclusions, qui sont le domaine de celui qui mène l'enquête. Aussi, considérez-moi comme un apporteur d'indices psychologiques au même titre que la police scientifique vous apporte des indices matériels.

Je me sentais mal à l'aise. Cette femme anodine semblait nous scruter tous comme si nous étions complices ou coupables.

Miller ne me quittait pas des yeux. Je me demandais *qui* était sur la sellette ? Odile Fontana ou Nano Valente, ou bien les deux à la fois...

Miller demanda que l'on opère à une nouvelle projection de la vidéo tournée pendant la déposition de Fontana. Odile paraissait tout à fait détendue comme la nuit précédente lorsqu'elle s'est approchée de moi si près que mon cœur s'arrêta de battre. Sauf peut-être lorsque Miller

l'interrogea à propos du fameux dîner et de ses conséquences. Ni Roquette, ni Planquet ne firent la moindre remarque. Je m'en gardais tout autant.

Li-Anne marqua une pause, nous observant tour à tour. Une sale manie, selon moi.

— Cette femme ment ! Elle ment comme elle respire. Remarquablement bien. Suffisamment pour instiller le doute dans l'esprit de celui ou de celle chargé de la démasquer. Il me serait impossible d'affirmer une telle chose devant un tribunal, mais dans mon for intérieur, j'en suis convaincue à quatre-vingt-dix pour cent.

Ce qui laissait une amplitude d'incertitude non négligeable... Sans qu'il en fût conscient, le brave Planquet vint à mon secours.

— Comment peut-on affirmer cela en regardant une simple vidéo ?

Li-Anne ne se démonta pas. Le scepticisme de Planquet, elle le connaissait par cœur.

— Mentez-vous parfois, Monsieur Planquet ?

— Euh...

— Bien sûr que vous mentez, par confort, pour ne pas vexer ou peiner, ou tout simplement pour avoir la paix avec votre femme... Aussi nous allons tenter un petit test. Je pose des questions et vous choisissez de mentir ou non ! Votre but est de me tromper à 100% !

Li-Anne commença par des questions anodines offrant un choix de réponses assez vaste, puis revint sur les sujets évoqués en posant des questions plus précises, nécessitant une réponse sans ambiguïté.

Planquet se prêta au jeu. Il avait l'habitude des suspects, de leurs ruses et il prenait soin d'éviter les faux-fuyants trop galvaudés.

Li-Anne le regarda fixement.

— Vous êtes malin, prudent et patient, Inspecteur ! Je me demandais quand vous alliez vous décider ! Peut-on voir le film de notre entretien ?

Miller rembobina, l'air inquiet. Le visionnage se fit dans un silence de plomb.

— Stop ! Revenez lentement en arrière... Voilà... Avez vous dit la vérité, Inspecteur ?

— Oui...

— Bien joué, mais c'est un deuxième mensonge ! Et j'ajoute que si je n'avais pas été certaine de mon diagnostic, vous me l'auriez confirmé !

Planquet jeta l'éponge.

— Comment... Pouvez vous être si sûr de vous ?

— Le cerveau agit de deux manières. D'une façon consciente, construite, maîtrisée, mais aussi par le biais de réflexes extrêmement difficiles à contrôler. C'est en cela que cette femme est très forte. Techniquement, voilà ce que l'on peut en dire. Le premier élément remarquable est le réflexe limbique. Il concerne la partie du cerveau qui gère nos émotions et les réflexes que nous avons sous le coup de la surprise ou du stress. Ces réflexes sont naturels, extrêmement rapides et générés depuis cette partie du cerveau et sont donc des réactions spontanées, sincères. Lorsque le menteur est face à un danger ou simplement surpris, le cerveau limbique prend le dessus et le fait réagir d'une manière basique. Une sorte de réflexe de survie. Ce peut prendre trois directions : la fuite, l'agressivité ou la position figée que l'on retrouve généralement chez les statues ou les proies qui veulent échapper à leur prédateur.¹²

— Faut-il encore être capable de le détecter !

— C'est précisément à ce niveau que j'interviens. Un autre point essentiel est le besoin quasi irréprensible que ressent le menteur, d'évacuer l'angoisse qui le tenaille, d'être démasqué. Lorsque vous et moi sommes stressés, nous sommes tendus. Nous éprouvons le besoin d'évacuer ce stress et s'il n'est pas possible de fuir une situation, cela se traduit par des petits gestes parasites qui sont des gestes de relaxation. Précisément, des gestes d'automassage. Par exemple, une personne assise sur une chaise et qui est stressée va passer ses mains sous la table pour les poser sur ses cuisses et commencer à se frotter les cuisses ou plutôt les masser. Mon rôle est de détecter ces gestes. Revenons vers vous, Inspecteur... Que vous voit-on faire à l'image ?

Planquet sentit son souffle se couper.

— Je me passe la main derrière la nuque ?...

— Exact ! Vous vous massez la nuque et par là même vous démasquez !

— Est-ce qu'avec de l'entraînement ?...

— Bien sûr... Vous avez entièrement raison ! Les criminels de haut vol ne sont pas des imbéciles et possèdent un self contrôle remarquable. Lorsqu'une personne dit quelque chose puis simultanément émet un geste relaxant on pourrait dire effectivement qu'elle ment. Mais, je préfère pour ma part dire que ses paroles sont en désaccord avec ce qu'elle pense vraiment. Une personne peut très bien, dans une conversation normale, ne pas être à l'aise avec le sujet de conversation que vous entretenez avec elle et pour vous faire plaisir va dire qu'elle est d'accord avec vous (avec simultanément un geste relaxant). Une technique complémentaire consiste à interroger le suspect en compagnie d'autres personnes qui lui sont proches. Car ces personnes proches de votre cible, pas seulement physiquement mais aussi intimement, émettent aussi des signaux. Il n'est pas rare, dans un discours où la personne qui parle est entraînée à ne rien laisser transparaître, que les personnes proches d'elle réagissent. Réagissent aux mensonges de celle-ci, aux attaques dont elle fait l'objet, et donc, trahissent en quelque sorte par procuration les émotions de celle-ci. Dans le cas qui nous préoccupe, j'avoue que ce que réalise cette fille est exceptionnel. Très probablement, elle ment. Elle est habitée par son mensonge de telle sorte qu'il est pratiquement indétectable. Elle le vit comme si elle se trouvait dans la réalité telle une mythomane.

— L'est-elle ?

— Non, bien sûr... Cette fille poursuit un objectif qui est devenu central dans sa vie. Il peut être criminel ou ne pas l'être. Ce peut être une vengeance ou bien un idéal utopique. Rien ni personne ne peut l'en détourner. Sa tête contient mille variantes d'un même scénario, maintes fois ressassées. Les situations qu'elle rencontre, elle les a virtuellement vécues des dizaines, des centaines de fois. Quelles qu'elles soient, elle en a accepté les conséquences. C'est pour cette raison qu'il est quasi impossible de la coincer. Elle revit jour après jour des situations qu'elle a déjà vécues, virtuellement au moins. Elle est déterminée, préparée comme une athlète de haut niveau, et insensible au stress.

Je ne comprenais pas. Odile avait échappé aux pièges tendus par son subconscient et pourtant cette diablesse de profileuse semblait n'avoir aucun doute sur le fait qu'elle mente. Je lui posai la question avec suffisamment d'agressivité et Miller s'en aperçut.

— Avez-vous des éléments contredisant cette thèse, Valente ?...

Li-Anne vint providentiellement à mon secours...

— Laissez, inspecteur... Je comprends la réaction du capitaine. Mais il doit comprendre à son tour, que le total contrôle dont cette femme fait preuve est en lui-même un aveu. Il est impensable que dans un entretien aussi long, une personne n'éprouve pas le besoin de placer un seul tout petit mensonge...

Miller réfléchit...

— Nous la convoquerons avec Bénédicte Racquam, une autre artiste dans le genre, et vous les coincerez.

Chapitre 92

Jeudi 9 juillet.

— Magda Gatzé vient d'appeler affolée. Gilio Ferrandi est revenu. Apparemment, la police municipale est mieux renseignée que nous. Le brigadier Corniquel et deux de ses hommes ont fait irruption dans l'immeuble où ils habitent. Ferrandi s'est enfui par la fenêtre après avoir escaladé le balcon et a sauté sur un toit plat tout proche. Il a glissé.

Sa chute s'est achevée six étages plus bas, dans le jardin de l'immeuble voisin. Fort heureusement, il a rebondi sur la bache d'un camion et atterri dans un buisson qui a amorti sa chute vertigineuse. C'est un miracle ! Toujours conscient après l'accident, il a été transporté à l'hôpital Saint Vincent de Paul de Vilnot. Selon les premières constatations faites par les gens du SAMU, il ne souffrirait que d'une fracture du tibia. Il faut mettre la main dessus avant que son aimé frère s'en charge.

Nous filâmes à bride abattue. La voiture de Franck Ferrandi était garée sur une place pour personnes handicapées, devant les admissions. Miller eut le réflexe incroyable de charger aussitôt

l'un des hommes en uniforme qui nous accompagnait de coller une prune à cet abruti.

Planquet, quant à lui, fila directement au domicile de Magda. L'accident avait suscité l'incompréhension et l'effroi des voisins, présents au moment du drame.

« *C'était l'horreur, je vais en faire des cauchemars... J'ai immédiatement pensé au pire, C'est un miracle !... Ce pauvre Monsieur Ferrand, si gentil. Je ne comprends pas ce qu'il lui a pris...* »

A témoigné une voisine.

Plus de peur que de mal. Gilio Ferrandi avait frôlé la mort et s'en sortait avec une légère blessure et une grosse frayeur. Nous n'avions pas beaucoup de temps devant nous avant de devoir avertir le commissaire De La Presse et mettre Gilio à l'abri des manœuvres de son demi-frère. Par chance, le bloc opératoire était disponible, ainsi que le chirurgien présent sur place. Comme la plupart de ses confrères, il ne goûtait pas particulièrement notre présence dans « son » hôpital, mais il nous fit néanmoins bonne figure.

— Si vous le permettez, je vous abandonne... Il s'agit d'une fracture multiple. Je suis désolé ! La peau a été transpercée par l'os, je dois procéder à une ostéosynthèse. Il a de la chance. Je vais pouvoir utiliser des fixateurs externes. Il n'y aura pas de séquelles.

Miller se pinça la base du nez plusieurs fois avec application.

— Appelle le commissariat. Dis au planton qui sévit à l'accueil qu'il prévienne De La Presse que Gilio Ferrandi est retrouvé, sans plus de détail.

La course contre la montre commençait. D'abord, éloigner le faux-frère. Ensuite, trouver le moyen d'exfiltrer Gilio sans devoir participer à la manœuvre. Pas simple. Franck Ferrandi faisait le siège de l'administration de l'hôpital. Ses intentions étaient limpides.

J'eus la meilleure idée du jour. Appeler la fourrière pour évacuer la BM de Ferrandi. Sûr qu'il n'apprécierait pas ! L'OPJ qui lui colla la prune fut chargé d'effectuer la mission et d'en encaisser la responsabilité publique au nom de l'intérêt du service. La réussite du plan allait dépendre du moment que nous choisirions pour déclencher l'opération diversion afin qu'elle coïncide avec la fin de l'intervention. Gilio serait alors directement conduit en ambulance à la clinique Sainte Claire. Miller avait négocié avec l'administration de l'hôpital en prétextant un risque de trouble à l'ordre public. Il n'eut pas à argumenter davantage.

De fait, tout se déroula comme nous l'avions prévu. Magda m'aurait embrassé. Pour faire plus vrai, nous l'avions convoquée au commissariat dès le lendemain matin !

En attendant, nous avons mis De La Presse et Franck Ferrandi dans le vent sans nous mouiller. Tout au plus, pouvait-on nous reprocher notre manque de vigilance... Après tout, Gilio Ferrandi n'était coupable de rien...

N'empêche que nous avons deux mots à lui dire. Il avait fui en voyant arriver Corniquel et accepté de prendre un risque insensé. Toutefois, ce n'était pas l'essentiel. La présence de Corniquel impliquait la mairie. Pour quelle raison Gilio Ferrandi avait-il fui la police personnelle, ou presque, de Bénédicte Racquam ? Pourquoi craignait-il autant les affidés du principal obstacle aux ambitions politiques de son demi-frère ?

Il m'était de plus en plus impossible de croire cet homme complice du tireur fou. Son univers c'est le théâtre, et Magda... Pas de quoi en faire un dangereux terroriste.

Ce devait être également la conclusion à laquelle Miller était arrivée.

— Les nouvelles vont trop vite. Je suis convoqué chez le proc. File à Sainte Claire. Avec un peu de chance, tu auras gardé le numéro de portable de Mélinda...

Je fis signe que... Oui...

— Je m'en serais douté... Débrouille-toi pour interroger Gilio sans te faire remarquer. Amène des fleurs et demande à Mélinda d'inscrire le nom d'un parent.

— Vous oubliez les caméras...

— C'est là où Mélinda intervient. Elle la neutralisera pendant le temps de ta visite. Un vêtement sur l'objectif fera l'affaire.

— Et si Ferrand nous trahit ?

— Il nous doit une fière chandelle. S'il refuse... Il ne refusera pas !

Chapitre 93

Mélinda comme toujours, se montra coopérative. Cependant, je la sentis fébrile. Sainte Claire avait changé de propriétaires et l'ambiance à la clinique s'en ressentait.

Gilio Ferrandi, lui, m'accueillit avec fatalisme.

— De quel côté êtes-vous ?

— De la vérité ! Donc, j'espère du vôtre...

Ferrandi m'examina de la tête aux pieds comme s'il voulait me jauger.

— Comment va Magda ?

— Nous l'avons convoquée au commissariat. Elle va bien. Si vous voulez que cela continue, il va falloir nous faire confiance... Un témoin oculaire, affirme que vous étiez le conducteur du véhicule qui a déposé le tueur fou au pont de Vilnot...

— C'est complètement faux ! J'ai été enlevé au moins deux jours avant. J'ai subi un lavage de cerveau destiné à accréditer le fait que j'étais au volant. C'est une machination.

— Orchestrée par qui, selon vous ?

Ferrandi se tortilla les doigts à n'en plus finir. Je songeais à Li-Anne. S'apprêtait-il à mentir ?

— Je ne sais pas...

— Moi, je crois que vous avez une idée très précise en tête, et que cette idée vous déplaît. Pourquoi votre frère tenait-il autant à vous faire enfermer ?

—...

— Si vous refusez de répondre, vous ne sortirez de cette chambre que pour retourner là-bas. Il sera plus difficile de vous évader une seconde fois. Vous êtes toujours sur le coup d'une décision préfectorale. Ne l'oubliez pas !

— Je ne comprends pas... Magda et moi faisons partie d'une association en faveur des réfugiés : « L'Accueil Universel ». Franck ne rêvait que de déboulonner les Racquam. Pour ce faire, par tactique, il s'était fait le porte-parole des habitants du quartier du Pont, et il harcelait la mairie à propos de l'insécurité, des logements insalubre et des commerces qui partent les uns après les autres, et cetera...

— La fusillade du Pont a amené de l'eau à son moulin. Cependant, j'ai cru comprendre qu'il n'appréciait pas votre couleur de peau. Est-ce pour cela qu'il vous a éloigné ?

— Franck déteste l'idée d'avoir un frère de couleur. Ne fusse qu'un demi-frère... Pourtant, je croyais que nous lui étions utiles, Magda et moi. Une alliance de circonstance. L'association militait ouvertement pour la réhabilitation de l'ancienne maison de retraite. Celle qui, précisément, jouxte les immeubles d'habitation du quartier du Pont, chers à mon frère.

— Ambitionniez-vous d'accueillir des réfugiés à Vilnot.

— Bien sûr ! Une maison de retraite contient tous les services nécessaires pour un tel projet. La distribution des pièces y est idéale.

— Et qu'en pensait votre frère ?

— Évidemment, ce n'était pas dans la ligne de son parti. Mais, pour le coup, c'était une épine de plus dans les pieds des Racquam dont le projet était de tout raser. La maison de retraite désaffectée et les immeubles autour. Il n'y a qu'à voir les repères de peinture laissés par les géomètres de Blanpain. Alfonsi s'est déplacé en personne. Si les bulldozers ne sont pas encore rentrés en action, c'est parce que l'argent manque pour indemniser les gens qui doivent être expulsés. Aussi bien, la fusillade a pu être organisée par la mairie. C'est sûr que notre projet de réhabilitation de la maison de retraite ne plaît pas à tout le monde.

— Ce sont des accusations graves...

— Et des faits troublants. Zahari Todorov, le bulgare, tombé maladroitement d'un échafaudage, et soi-disant reparti comme si de rien n'était, faisait partie de notre association. Il s'était glissé parmi un groupe de travailleurs déplacés pour essayer d'en savoir plus sur les intentions immédiates d'Alfonsi.

— Pourquoi ne pas avoir dit cela avant ?

— Dragomir Iliev connaissait bien Zahari. En contactant lui-même votre commissaire, il évitait que l'association apparaisse en première ligne. Seulement, il a été abattu, j'ai été enlevé et Magda

ne pouvait plus que se taire. Lorsqu'ils m'ont libéré, j'étais shooté. J'ai divagué. Après, quand j'ai commencé à reprendre mes esprits, Franck m'a fait enfermer.

— Aviez-vous été en contact avec le commissaire Artvest ?

— Oui... Mais, que pouvait-il faire seul ? ... Nous savions que la police à Vilnot était acquise à la cause du maire.

Vu sous cet angle, c'était limpide ! Pourtant, quelque chose clochait. En admettant que les Racquam aient monté de toutes pièces l'assassinat d'Iliev et maquillé le crime en geste terroriste, leur mobile était aisé à comprendre. Par contre, pour quelle raison s'en seraient-ils pris à Gilio Ferrandi ? Ce faisant, ils retiraient une épine (noire) du pied de leur rival. Bien sûr, vu le quadrillage opéré par la police municipale, il leur était facile de connaître les intentions du comédien et de son association. Était-ce réellement un gros obstacle à leurs projets ?... Non ! Le jeu n'en valait pas la chandelle.

En outre, les pièces du puzzle s'emboîtaient mal. À moins d'imaginer un invraisemblable concours de circonstances. Il aurait fallu que Franck Ferrandi, soit hyper réactif, qu'il profite de l'aubaine constituée par la fusillade, pour faire enlever son frère dans le but de le mettre définitivement hors course... Non ! Je croyais Gilio lorsqu'il certifiait que son lavage de cerveau avait commencé avant qu'Iliev ait été tué... Ce qui impliquait que Franck Ferrandi soit l'initiateur de la fusillade. À moins encore, qu'il en avait été informé plusieurs jours auparavant. Ce qui n'était pas impossible, mais, peu vraisemblable.

Conclusion : Quelle que soit la solution de l'énigme, Gilio Ferrandi libre de s'exprimer était en grand danger de mort ! J'effaçais soigneusement mes empreintes et toutes traces de mon passage. Il fallait que Gilio sorte de là. Seul et sans assistance. Il rejoindrait ainsi ma voiture stationnée hors de la zone surveillée. Pas question que le commissariat soit impliqué dans la manœuvre. Impossible d'appeler Miller d'ici.

J'imaginai que Gilio sortirait par l'entrée réservée au personnel. Sa fuite serait ainsi filmée et enregistrée. Il le fallait.

*

Dix minutes plus tard, Gilio ouvrit la portière côté passager, je m'aperçus que j'étais en sueur. Je le conduisis devant L'Ibis de Puteaux, le déposai, et m'éloignais de là pour prévenir Miller que je rentrais chez moi. Pas de bol, son téléphone était sur messagerie.

Je laissais un message, me plaignant de douleurs gastriques et indiquant que je ne repasserai pas au bureau.

La nuit fut longue.

Chapitre 94

Impossible de dormir. À la télé, les sujets qui dominaient l'actualité du jour revenaient en boucle toutes les demi-heures. Pour ma part, je n'arrivais toujours pas à me décider à prévenir Miller de mon initiative.

L'actualité n'était pas rose. Sur les plateaux télé, à la radio, les journalistes répétaient à l'envi les mêmes éphémères certitudes.

Curieusement, il y avait le compte rendu de la 6^e étape du Tour de France cycliste. Un Érythréen, *Daniel Teklehaimanot*, connaissait son jour de gloire en s'emparant du maillot à pois du meilleur grimpeur ...

Il ne saurait sans doute jamais, que ce même jour, la marine italienne, annonçait qu'au moins quarante migrants qui se trouvaient à bord d'un bateau en Méditerranée avaient succombé.

Ils étaient morts étouffés dans la cale. Combien y avait-il d'Érythréens parmi eux ? Nul ne le savait. Ces pauvres gens qui fuyaient leur pays pour échapper à la répression brutale du pouvoir, et dont le service militaire à vie ou encore le travail forcé, non rémunéré, étaient leur seule perspective de carrière, ne sauront jamais que pendant qu'ils crèvent en mer, l'un de leurs compatriotes est acclamé par une foule en liesse, dont une large partie vote pour que les migrants soient renvoyés chez eux... Quand ils ne veulent pas les rejeter purement et simplement à la mer...

Nul ne saura peut-être jamais si la volonté de venir à l'aide à ces pauvres gens est responsable ou

non de la mort de Zahari Todorov ou de Dragomir Iliev...

Tout compte fait, quel que soit le sort que Miller me réserverait, j'étais fier d'avoir permis à Gilio d'échapper aux salopards qui ne rêvaient que de le faire taire.

Chapitre 95

Vendredi 10 juillet.

Ce matin, je n'étais pas frais. Miller me fit signe d'approcher, il tenait un long fax à la main et parlait fort.

— Odile Fontana nous a bel et bien roulés ! Voici les réponses des enquêteurs de la police irlandaise à mes questions. Ils ont poussé le zèle jusqu'à interroger les invités du fameux dîner donné par Adrian Lopez au Trocadéro dublinois. Selon leurs témoignages unanimes, Odile Fontana n'était pas ivre ce soir-là, mais au minimum très gaie. Cela confirme le résultat des analyses de sang. Toujours selon les deux couples invités, Lopez et Odile Fontana faisait preuve d'une grande complicité. Pour eux, il ne faisait aucun doute qu'ils étaient amants. Conclusion, c'est parfaitement consentante qu'Odile Fontana a permis à Lopez de la rejoindre dans sa chambre d'hôtel.

Je ne savais plus quoi penser. Était-elle sincère ou avait-elle couché avec Lopez pour parvenir à ses fins et satisfaire aux exigences de Bénédicte Racquam ? Je ne pouvais accepter qu'elle se soit livrée à lui par simple jeu. Qu'elle l'ait fait par intérêt me répugnait. Mais le pire était l'implacable déduction qu'il m'était impossible de chasser de mon esprit. Elle avait couché avec moi parce qu'elle avait décelé en moi le maillon faible du dispositif policier.

Miller me fit signe de le suivre, mais je ne m'en souciais pas. Le ciel me tombait sur la tête et je n'étais plus certain de rien. Elle se servait de moi pour mener à bien l'objectif qu'elle poursuivait et que nous avions tant de mal à identifier. Cela me faisait plus mal que je ne l'aurais imaginé. J'avais trahi mon idéal professionnel pour elle, comme peut-être je l'avais trahi pour Gilio. Je ne savais plus quoi penser. Mais cela était sans importance. Comme Gilio, Odile courrait au-devant d'un grave danger, j'en étais à présent absolument certain. Elle aurait pu demander mon aide, mais elle avait choisi de se battre seule. J'en conçus de l'amertume et de la détresse.

Miller me tira par la manche et m'entraîna dans son bureau. Je lui débballai tout ! Je n'avais plus rien à perdre.

Pour tout commentaire, j'eus droit à un énorme éclat de rire.

Je me demandai soudainement s'il avait bien compris la situation et le rôle que j'avais joué. Il dit seulement.

— Ne fais pas cette tête-là ! Je n'en attendais pas moins de ton caractère indiscipliné ! ... Maintenant, il nous faut gagner du temps.

Chapitre 96

Vendredi 10 juillet (suite).

Quinze minutes plus tard, Miller surgit dans mon bureau.

— Il y a du nouveau au sujet du corps que l'on a retrouvé cramé dans la tour nord. Parkinson veut nous voir avant d'établir son rapport.

Comme d'habitude, Miller me refila le volant. Pour une fois la circulation était fluide. Nous arrivâmes Place Mazas à l'institut médico-légal en un temps record.

La légiste nous attendait. Miller shunta les civilités d'usage. C'était tout autre chose qu'une mauvaise manie. Lorsqu'un problème le préoccupait, plus rien d'autre ne comptait.

— Quoi de neuf, Marjorie ?

— Bonjour, commissaire... Toujours aimable avec les dames, je vois... Les autrichiens ont bien travaillé. Je crains néanmoins que les résultats obtenus ne vous déçoivent... C'est bien un corps de femme, comme je l'imaginai. Mais, elle n'était vraisemblablement pas d'origine africaine...

Miller fit une moue agacée.

— Que dois-je comprendre ?

— Comme vous n'êtes pas sans le savoir, commissaire, la législation française interdit toute utilisation de l'ADN pour identifier la race ou l'ethnie d'une personne. Dans le cas qui nous

intéresse, c'est regrettable, mais c'est ainsi... Le législateur ne m'a pas demandé mon avis. La loi sur la bioéthique me fait obligation de ne travailler que sur de l'ADN non codant. Or, celui-ci ne porte aucune instruction génétique... À partir de là, je ne peux donc pas, en principe, déterminer la couleur de ses yeux, des cheveux, ni celle de la peau... Néanmoins, aucune réglementation n'est infaillible. Connaissant votre intérêt pour les personnes de couleur, j'ai demandé des informations complémentaires.

— Et. ?...

— Le labo autrichien n'a détecté aucun des segments de chromosomes que l'on retrouve fréquemment chez les africains. Donc, je formule l'hypothèse que cette fille n'est pas d'origine africaine...

Miller se mordillait l'index avec insistance.

— Possède-t-on des indices permettant d'établir s'il s'agit ou non de l'une des prostituées ?

— S'il s'agit de l'une des prostituées ? Je n'en sais formellement rien ... Là encore, il faudra s'en tenir aux hypothèses. La seule certitude que nous avons est que l'ADN de cette fille n'est conforme à aucun des ADN prélevé sur l'une ou l'autre des serviettes du banquet. Je vous laisse en déduire ce que vous voulez. Pour ma part, en l'espèce, c'est une indication, mais cela ne prouve absolument rien...

Miller balaya les objections de principe de la légiste.

— Il ne s'agit donc pas de l'une de ces pauvres filles que des salauds triment de fiestas en fiestas à travers toute l'Europe pour servir d'objets sexuels à une bande de porcs. Tant mieux pour elle, tant pis pour nous. Cela aurait aidé à coincer ces salauds. Maintenant, cela ranime l'hypothèse d'une squatteuse résidant en permanence au manoir.

Un frisson me parcourut le corps. Ce que j'entrevois me terrifiait. Si cette fille vivait dans cette tour en cachette, il était probable qu'à un moment ou à un autre, le vieux Lemoine se soit aperçu de sa présence. Et que ce soit la raison de son assassinat. L'assassin aurait ainsi liquidé un témoin potentiellement gênant avant de s'en prendre à sa véritable cible. En m'introduisant dans le blockhaus, je lui avais fourni une occasion en or... Je ne savais que penser. L'idée d'avoir été la cause de la mort de cet homme m'était insupportable.

— C'est affreux si Lemoine a été tué parce qu'il avait découvert la présence de la fille.

— Hypothèse crédible... À moins que tout simplement, nous admettions que la squatteuse et le vieux Lemoine se connaissent depuis longtemps. Ce qui expliquerait bien des choses. Il faut reprendre depuis zéro la piste Lemoine. Tout savoir de lui.

— Il ne voyait personne, vivait en ermite...

Parkinson leva le doigt comme un élève qui demande la permission de parler en classe...

— Moi, qui ne m'occupe que des morts, je suis souvent confrontée à ceux qui leur survivent. Lemoine est mort. Avez vous pris contact avec la famille ?

Miller chassa l'idée d'un revers de main.

— Sauf que Lemoine ne possède pas de famille connue !...

— Alors, vous n'êtes pas les seuls à avoir un problème. Compte tenu de l'importance du domaine, il est fort peu probable qu'aucun papier, aucun testament, n'ait été fait. Et même si cela était néanmoins le cas, il n'en reste pas moins certain qu'une famille comme les Lemoine doit posséder un notaire attitré. Et qu'il se trouve au moins aussi tourmenté que vous par l'absence d'informations sur le devenir de la descendance du disparu si elle existe...

— Marjorie, vous êtes géniale !!!

— Dans votre bouche cela prend une saveur tout à fait spéciale, Commissaire... Merci quand même pour le compliment... Si rare...

Miller fit deux tours sur lui-même et me pointa du regard comme s'il voulait me transpercer.

— Appelle Planquet. Je lui donne une heure pour retrouver la trace du notaire des Lemoine. Cette famille n'a pas bougé de Valloton depuis des générations, ce ne doit pas être compliqué de mettre la main dessus. Autre chose, ordonne à Roquette de resserrer la protection autour de Bénédicte. Ne lui dis rien d'autre. Il faut l'éloigner. Je ne veux pas l'avoir dans les pattes. Je file chez Minotier ! J'ai besoin d'une commission rogatoire pour perquisitionner chez Lemoine.

— Nous avons le compte rendu de la perquisition faite par Le Cloarec...
— Qui est antérieur au meurtre de la fille dans la tour.
— Meurtre ?
— Ne discute pas ! Fais ce que je te dis ! Et débrouille-toi pour qu'on nous envoie les TIC chez Lemoine dans deux heures tout au plus.

*

Quand Miller était dans cet état, il était inutile de le contredire. Il prit la décision de partir directement vers Valloton. Nous réglerions les détails en téléphonant de la voiture.

Heureusement, Planquet avait oublié d'être bête. Trente-cinq minutes après avoir reçu les instructions du commissaire, il nous envoyait un texto avec les coordonnées du notaire de la famille Lemoine.

« *Maître Cécile Canova, 5 place du marché, Valloton-sur-Loire...* »

Gyrophare sur le toit, nous fîmes le trajet à la vitesse de la lumière. Il y avait bien longtemps que je n'avais pas roulé à cette allure interdite aux simples citoyens.

Maître Cécile Canova nous reçut avec bienveillance et circonspection. Elle avait pris la succession de son père, qui lui-même la détenait du sien, et cetera... La jeune femme n'avait sans doute jamais eu la possibilité d'ambitionner d'autre destin que celui du notariat.

— Bien sûr que nous connaissons la famille Lemoine... Quel destin que le leur ! Malheureusement...

— Nous recherchons les héritiers !

— Bien sûr... C'est ce que nous faisons nous aussi. En vain pour le moment. J'espérais que vous soyez en mesure de nous aider... Mais, permettez, je vais demander à mon père de se joindre à nous. Joseph et lui se sont bien connus lorsqu'ils étaient jeunes, bien que mon père ait une bonne dizaine d'années de moins.

Antoine Canova arriva en fauteuil roulant.

— Hélas, commissaire ! Une mauvaise chute de cheval a anéanti ma carrière de cavalier émérite ! Que puis-je pour vous ?

— Que tu leur parles de Joseph et de ce que tu sais de ses héritiers...

— Ce pauvre Joseph est mort, mais quelque part en France, vit sa fille adoptive Paula. C'est une handicapée. Une autiste exactement. Nous la recherchons partout. C'est à elle que reviennent les terres et tout ce que Joseph possédait. Elle semble s'être évaporée. La dernière adresse connue est celle d'un institut spécialisé dans le traitement des jeunes autistes. Malheureusement, à partir de ses dix-huit ans, elle a dû quitter le centre. Nous avons perdu sa trace.

Ce que cela pouvait témoigner et ce que j'entrevois me glaçait les sangs... Miller ne broncha pas. Nous merciâmes et primes congé sans faire de commentaire...

Entre-temps, la commission rogatoire était parvenue au commissariat. Nous filâmes au domaine Lemoine où les TIC nous attendaient depuis vingt minutes.

Les scellés apposés par Le Cloarec avaient été brisés et la porte d'entrée fracturée. À l'intérieur, contrairement à notre attente, il n'y avait aucun désordre. Au contraire, on eut dit qu'une entreprise de nettoyage était passée par là. Impression rapidement corroborée par les TIC. Pas de salissures et surtout, pas d'empreintes. Du travail perlé.

La réalité nous crevait les yeux, pourtant, sans ces braves TIC, nous serions passés au travers. Nous n'avions trouvé aucune photo, aucune lettre, ni document officiel, ni même de facture EDF ou feuille d'imposition. Plus étrange encore, les murs étaient dépourvus du moindre tableau, à l'exception d'une carte du domaine tel qu'il se présentait avant son morcellement. Pourtant, une mosaïque de rectangles de couleurs plus vifs se détachait sur les papiers peints défraîchis témoignant que ces murs avaient accueilli une grande quantité de cadres ou de tableaux. Tous avaient été volés.

Selon les TIC, ce vol était récent. La poussière n'avait pas eu encore le temps de s'approprier les surfaces ainsi libérées.

Miller ordonna de tout fouiller. La maison, les dépendances, le terrain autour de la bâtisse.

Bingo ! Une enclave en béton, près des écuries, avait servi à brûler une grande quantité de papiers ou de carton. Bien que les résidus de combustion aient été évacués, des petits morceaux de papier ou de textile pas totalement consumés se trouvaient mêlés aux cendres restantes. Ainsi que des fourreaux en métal tordus pouvant provenir de pinceaux brûlés, et même un tube de peinture calciné.

Après l'incendie de la tour, des débris en tout genre avaient été trouvés, sans qu'on leur attribue un intérêt particulier. Un chevalet, des tubes de peinture, déjà, au milieu d'un bric-à-brac domestique. Décidément, déjà, des tableaux se trouvaient au centre des préoccupations de Bénédicte Racquam. Ce ne pouvait être une simple coïncidence.

J'étais blême. Miller me regarda comme si j'étais mort. Je bredouillais.

— Rappelez-vous, commissaire ce que vous avait dit cet homme sur l'île de Man :

« *Est-ce réellement leur principale source de revenu ?... C'est bien commode... Les tableaux... Ça nourrit les fantasmes... Cela ne prend pas de place dans un coffre et leur valeur ne répond pas à des standards bien établis...* »

Voulaient-ils dire uniquement que les tableaux avaient été surévalués, ou sous-entendaient-ils que ce n'était qu'un écran de fumée masquant d'autres réalités ? Qu'entendaient-ils par :

« *Ça nourrit les fantasmes...* » ?

Je songeais aux risques pris par Odile. Miller tenta d'apaiser mes angoisses.

— Je n'ai pas oublié. Il me semble simplement me souvenir que leur intérêt pour Racquam provenait de sa participation à des trafics bancaires.

« *De l'organisation de la fraude fiscale par des banques spécialisées, au moyen d'un vaste système basé sur des produits financiers artificiels... Racquam ignore, ou commence simplement à comprendre, qu'il n'est qu'un minuscule petit pion perdu au milieu d'un vaste réseau. ...* »

Je ne parvenais pas à être totalement convaincu.

— C'est probablement exact, et c'est seulement ce à quoi s'intéressaient vos mystérieux informateurs. Mais l'argent, avant d'être blanchi, provenait bien de quelque part. Ils ont parlé des tableaux de Bénédicte comme de leurres. Magda Gatzé, elle aussi parlait de trafic de tableaux. Pourtant, elle était très éloignée de ces gens-là.

Miller semblait rejeter cette idée en cela qu'elle contrecarrait ses hypothèses les plus étayées.

— Il est probable que Racquam ait été mêlé à un trafic moins avouable encore dans le but de financer ses campagnes et sans doute améliorer son patrimoine.

— Ce qui est certain, c'est que les revenus attendus des magouilles immobilières n'étaient plus au rendez-vous.

— Raoul Racquam est mort... Raoul a été assassiné alors qu'il était condamné à brève échéance par les médecins. Les choses me semblent claires. Soit les assassins l'ignoraient, soit le meurtre du *minuscule petit pion* avait pour but d'intimider les véritables patrons du réseau dont il faisait partie.

Bien sûr, dans ce cas, qu'est-ce que pouvaient peser quelques toiles dont on ne connaissait même pas la valeur. Probablement peu de choses, sinon, elles n'auraient pas été détruites.

L'un des TIC vint troubler nos réflexions.

— Nous avons découvert des résidus jetés sans trop de précaution dans une tourbière, Commissaire. Tout un attirail pour peintre du dimanche, des morceaux de cadres calcinés, des tubes, et cetera...

Chapitre 97

Nous avons consacré la soirée à émettre des hypothèses dont aucune ne retint notre attention. Retrouver la trace de Paula Lemoine ne serait pas une mince affaire. À moins qu'elle ne soit plus rien d'autre qu'un corps calciné ! Pour en être absolument certain, il faudrait retrouver ses parents biologiques. Un casse-tête en perspective.

Le lendemain matin, un autre événement mobilisa notre énergie. Miller me tendit un exemplaire d'un quotidien de la veille.

— Lis ça ! C'est un article de l'Arago sur les Racquam. Compte tenu de leurs accointances communes avec l'ancienne majorité, cela ressemble à un lâchage en rase campagne.

— Raoul vient tout juste de mourir. Ils n'auront pas le premier prix d'élégance !

— Lis !

Passé le bla-bla de présentation, et les précautions d'usage, on entrait très vite au cœur du sujet.

« Des investigations menées conjointement par la juge anticorruption Marlène Forissier et la police irlandaise, de l'autre côté de la Méditerranée, ont permis de rassembler des documents et des témoignages inédits relatifs à l'affaire du riad d'Essaouira dont les époux Racquam sont depuis longtemps soupçonnés d'être les propriétaires. L'avocat d'affaires et proche des époux Racquam, Henry Blatz, est également mis en cause par ces nouveaux éléments... »

— Qu'est-ce que viennent faire les irlandais là-dedans ?

Miller haussa les épaules...

— Mystère... Mais continue...

« La villa marocaine d'Essaouira était restée jusqu'à présent hors d'atteinte des radars de la justice française... Il semblerait que ce ne soit plus le cas. Les conclusions auxquelles ont abouti les investigations menées en collaboration avec la police marocaine entre les 28 avril et 3 mai derniers, versées ces dernières heures seulement à la procédure française, constituent également une mauvaise nouvelle pour l'associé historique de Raoul Racquam. L'avocat d'affaires Henry Blatz a été mis en examen par la juge Forissier, pour sa participation dans l'élaboration des montages offshore visant à dissimuler la réalité de la situation financière du couple... »

La concordance des dates était frappante.

— Entre le 28 avril et le 3 mai, cela correspond à votre voyage en Irlande, Commissaire !

— Oui ! Et là-bas, on a tout fait pour me dissuader de m'occuper de trop près de Raoul Racquam. Nous nous sommes posé la question de savoir d'où provenaient les pressions. Nous sommes à présent édifiés ! Il est évident que ce n'était qu'une mise en scène organisée par les services secrets irlandais avec la complicité de leurs homologues français ! Comme s'il n'existait pas d'autres moyens. Cela te donne une idée du niveau de confiance qu'ils nous accordent !

— Sauf que les irlandais se foutent certainement pas mal des exploits fiscaux des Racquam !

— Tu as raison. Lis la suite...

« Déjà inquiétés par la justice en raison de la situation juridique particulière de leur résidence principale, le Manoir des Landes, ainsi que celle de leur propriété solognote, le Manoir de L'Écu d'or, et soupçonnés d'avoir dissimulé une partie de leurs avoirs dans une banque de l'Île de Man, le couple Racquam dénonçait depuis des mois l'acharnement des juges à leur encontre. En ce qui concerne le riad d'Essaouira, le couple a constamment affirmé ignorer l'identité de son propriétaire, se proclamant victimes d'accusations infondées, et reconnaissait seulement s'y rendre régulièrement pour les vacances en tant qu'invités... » (Audition du 30 septembre 2014, réalisée par la juge Forissier).

Ce que nous savions déjà... La suite s'avérait plus intéressante.

« D'après cette enquête, Jean-Marie Karsinty, l'ancien directeur de cabinet de Raoul Racquam, également mis en examen, se trouverait être l'ayant droit économique final des montages financiers sophistiqués destinés à dissimuler l'identité réelle des propriétaires de la villa d'Essaouira. Des montages en cascade qui ont conduit les enquêteurs du parquet financier, de Monaco aux îles Anglo-normandes, en passant par les Caraïbes, avant d'aboutir au Maroc. Pour sa défense, Monsieur Karsinty a affirmé aux enquêteurs qu'il n'était pas le véritable propriétaire de la villa, laissant la porte ouverte à maints rebondissements... »

Je ne parvenais pas à comprendre au nom de quoi ces informations avaient pu nous être dissimulées. Nous enquêtons sur des meurtres et pour les autorités, ce qui ressortait comme étant le plus important, n'était qu'une sombre histoire de fraude fiscale.

Il était par ailleurs étonnant qu'une situation connue de tous ait pu perdurer aussi longtemps. Encore que ce n'était pas terminé.

Toujours selon l'article de l'Arago,

« La juge Marlène Forissier, deux policiers de l'Office central anticorruption de Nanterre et une greffière du tribunal de Paris se sont rendus sur place. Les résultats de leur courte enquête furent sans appel... Une perquisition avait permis de découvrir nombre d'effets personnels appartenant à

Monsieur comme à Madame, ainsi que des documents et factures libellées à leur nom pour l'aménagement des lieux ou encore des mots de remerciements notés sur un livre d'or par les heureux bénéficiaires de leur hospitalité...»

— Ils étaient tellement certains de leur impunité qu'ils ont fini par commettre d'incroyables imprudences...

Miller rigola.

— Ce sont des politiciens... Ils avaient des puissants soutiens. La justice française est lente, manque de moyens financiers. Son budget est l'un des plus bas de toute l'Europe. Le 27^e sur 28. Ça arrange beaucoup de gens ! La véritable question à se poser est : Qu'est ce qui a fait sauter le bouchon !? Continue ta lecture...

Je ne voyais vraiment pas ce que cela m'apportait de plus. Le journaliste de l'Arago déroulait sur le même thème.

« Plusieurs auditions eurent tôt fait de submerger les digues mises en place par le couple Racquam. L'ancien propriétaire de la villa, Mohammed K, ne s'est pas fait prier pour affirmer aux enquêteurs que ce sont les Racquam qui étaient venus visiter les lieux en janvier 2012 dans le but d'acheter la propriété. Il témoigne également du fait, qu'entre la négociation et la vente, il n'avait rencontré les époux Racquam que deux ou trois fois. L'essentiel de la transaction ayant été pilotée par leur fondé de pouvoir, qui, interrogé à son tour, confirma les dires de l'ancien propriétaire... »

— Ça sent le roussi...

Le journal relatait d'autres témoignages corroborants ou confortant les premiers.

« À la question : Qui avez-vous rencontré lors de vos visites dans la maison ? La gestionnaire de la villa, Maria Achenza (déjà citée dans un précédent article de L'Arago), a quant à elle répondu : Raoul et Bénédicte Racquam ainsi que des connaissances à eux. La gestionnaire a également affirmé que le soi-disant propriétaire de la villa, Jean-Marie Karsinty, n'y logeait pas quand il venait à Essaouira, mais qu'il préférerait dormir chez des amis marocains... »

Des témoignages accablants, et peu suspects de partialité. La suite était de la même veine, et contenait une révélation importante.

« La gérante d'un magasin de luminaires de luxe, fréquenté essentiellement par des étrangers et des dignitaires du régime, Anne-Charlotte D, n'avait pas fait beaucoup plus de mystères devant les enquêteurs : Madame Racquam est venue acheter à plusieurs reprises des luminaires pour sa villa à Essaouira. J'ai dû envoyer du personnel sur place pour les installer, a-t-elle assuré sur procès-verbal.

Les policiers contrôlèrent ses livres de compte et en retirèrent une pièce majeure : un avis de virement de 55 856 euros, réglés depuis le compte d'une banque mannoise par l'entremise d'une société-écran luxembourgeoise, avec lesquels les Racquam affirment n'avoir aucun lien. Malheureusement pour eux, la facture est surmontée d'une annotation manuscrite : bon pour accord et signé Bénédicte Racquam. Contacté, l'avocat mandaté par le couple pour cette affaire, Me Germain Grosjean, s'est refusé à tout commentaire. Il s'est contenté de répondre aux journalistes qui l'interrogeaient par un haussement d'épaules... »

Jusque-là, rien de véritablement intéressant. La suite s'avéra plus percutante :

« Les juges français soupçonnent aujourd'hui le dénommé Mohammed K, dont l'identité complète n'a pas été révélée, d'avoir permis la transaction du riad d'Essaouira, tandis qu'il était en affaires avec la ville de Vilnot, par le biais d'une entreprise du BTP dans laquelle il possédait de gros intérêts, en vue de la réalisation d'un programme de rénovation urbaine. Projet qui en définitive ne verra jamais le jour... »

La boucle était bouclée. J'aurai parié ma paie que le projet en question n'était autre que la rénovation du quartier du Pont. Il n'était pas difficile d'imaginer la suite. La vente n'était qu'une vente fictive présentant toutes les caractéristiques de la légalité. Sauf qu'il était impossible au vendeur d'incriminer les Racquam, une fois qu'il eut constaté qu'il ne verrait jamais la couleur de l'argent et que le programme de rénovation n'était qu'un leurre. De société-écran en sociétés-écrans, l'identité du nouveau propriétaire s'était dissoute dans les méandres de la finance mondiale.

Et ce n'était pas tout,

L'avocat d'affaires Henry Blatz, associé historique des Racquam, avait quelques raisons de s'inquiéter. L'article de l'Arago mentionnait que la gestionnaire de la villa, Maria Achenza, avait confirmé aux enquêteurs que Raoul était venu à Essaouira la rencontrer pour s'occuper des formalités annexes découlant du montage juridique ayant permis la dissimulation. Suite à cette information, les enquêteurs avaient pu mettre la main sur un courrier, daté du 10 juillet 2012, relatif aux démarches administratives nécessaires pour conclure la vente. Il est signé HB Henry Blatz. Sollicité par l'Arago, l'avocat n'a pas souhaité exercer son droit de réponse à ce sujet.

Le dénommé Mohammed K avait donc quelques raisons d'avoir une dent contre les Racquam. L'intérêt de la police irlandaise pour cette magouille franco marocaine cachait inévitablement quelque chose. De là à affirmer que la mort de Raoul en était la conséquence, c'était aller un peu vite en besogne.

Miller fut soudainement pris d'une pâleur inhabituelle.

— Je...

—... ?

— Je me souviens à présent : Mon interlocuteur irlandais. Celui qui m'a reçu dans un coin perdu de l'Île de Man avait insisté sur le rôle des banques britanniques dans le recyclage de l'argent sale... Il m'avait montré l'article d'un journal spécialisé consacré aux activités de la National Crime Agency (NCA). Pour illustrer cet article, le journal mentionnait que :

« Des centaines de milliards de dollars d'argent criminel étaient très certainement blanchis chaque année par les banques britanniques y compris leurs filiales... »

Je n'osais comprendre. Cet argent provenait bien de quelque part. Et en y réfléchissant bien, ce quelque part, au Maroc, ce ne pouvait être les sites de production de la résine de cannabis. Le royaume chérifien se plaçant dans le peloton de tête des plus gros producteurs au monde. Quant à leur diffusion vers l'Europe, les réseaux en étaient traditionnellement marocains, mauritaniens, algériens, libyens, sahraouis, nigériens ou maliens. Depuis que les Occidentaux étaient intervenus en Irak et en Libye, certains de ces réseaux, liés notoirement aux groupes islamistes armés, tels Aqmi, Ansar Dine ou Boko Haram, avaient étendu leurs activités à d'autres trafics, dont le trafic d'armes notamment. Bien aidés en cela par les milliers de migrants qui arrivent sur les côtes européennes. Des cibles faciles à recruter pourvu qu'on leur garantisse de pouvoir se rendre là où ils veulent aller.

Miller me regarda dépité.

— Nous nous sommes laissé aveugler par le spectacle des petites combines locales. La solution est peut-être ailleurs...

Chapitre 98

Mercredi 15 juillet.

La veille, fête nationale, le "Mouvement du 14 juillet" un rassemblement hétéroclite d'illuminés qui diffusait des théories complotistes, avait appelé sur internet à un rassemblement place de la Concorde, pour tenter de rallier à lui l'armée qui y défilait, avant d'aller manifester près de l'Assemblée nationale dans l'espoir de prendre le pouvoir. Le mouvement appelait au "devoir d'insurrection" en France pour qu'un "nouveau gouvernement remplace les politiciens actuels dès le 14 juillet". Les manifestants au nombre de 300 selon la police avaient ensuite manifesté dans Paris à proximité de la gare du Nord puis de Beaubourg. Ces nostalgiques du général Boulanger avaient été interpellées dans le calme en fin d'après-midi.

Il ne manquait plus que ça !

Plus sérieusement, Miller s'était rendu chez le procureur Minotier pour tenter d'en savoir plus sur le volet marocain de l'affaire Racquam. 20 kilos de cannabis avaient été saisis dans une valise frappée des initiales 'RR' dans une pièce fermée à clef de la villa. Rien de bien méchant à l'échelle du pays. Un simple message destiné aux autorités locales.

Raoul Racquam, porteur de valise, une plaisanterie.

Le procureur fournit également à Miller une clef USB contenant des photos de toutes les pièces du riad. Ainsi que des fac-similés de tous les documents saisis. Une mine de renseignements sur le mode de vie des Racquam et leurs relations marocaines.

Le commissaire en tapissa un mur entier. Des factures de tous ordres au nom de Racquam, factures de vins, de chaussures de luxe, de bijoux locaux. Des photos de fêtes, de plats locaux, de danseuses effectuant la danse du ventre en compagnie de Raoul, (savoureux)... Adrian Lopez chantant en compagnie d'un orchestre marocain... Certaines étaient très antérieures à l'achat du riad. L'aventure marocaine avait commencé bien avant pour les Racquam. Une photo du couple dans la médina de Marrakech en compagnie de Lopez et d'une jeune femme de dos datait de 2009. D'autres photographies montraient les Racquam en compagnie de personnages influents.

Je ne m'aperçus pas immédiatement qu'il s'agissait d'un dispositif, mûrement réfléchi, mis en place par Miller.

Odile Fontana arriva cette fois-ci à l'heure dite pour une nouvelle audition. Li-Anne Pham avait pris place derrière une glace sans tain dans la pièce où se faisaient les enregistrements sonores et visuels. Je fus déçu que Miller confie à Planquet le soin de démarrer l'entretien. La suite me parut plus étrange encore. Pham, Miller et moi avions pris place dans le studio d'enregistrement.

Je vis Planquet sortir de la pièce après quelques minutes et être remplacé par un jeune stagiaire. Je voulus me lever mais Miller anticipa mon geste et me fit signe de rester où je me trouvais.

Odile attendait les yeux rivés sur le jeune stagiaire, puis elle se rapprocha de lui. Miller haussa le niveau sonore. Odile demanda à se rendre aux toilettes. Puis lorsqu'elle en revint, s'attarda nonchalamment sur les photos de la villa.

— Quel bel endroit !... Cela fait rêver...

Le jeune stagiaire acquiesça d'un sourire complice.

Ni Pham, ni Miller ne bronchaient. Odile Fontana balayait distraitement des yeux les photos punaisées au mur en dodelinant de la tête. Son enthousiasme était ponctué de petits cris d'enchantement ou de surprise.

Pham ne perdait absolument rien des moindres gestes d'Odile.

— Là !!... Regardez commissaire ! Elle paraît distraite, mais son attention ne se détourne pas de ce qu'elle vient de découvrir. Elle se tend. L'analyse colorimétrique de son visage le confirmera. Elle vient de repérer quelque chose, et ce quelque chose a un impact fort sur elle. Elle se détourne. Elle est inquiète, observe la réaction du stagiaire. Il lui sourit. Cela la tranquillise.

Odile s'alarma auprès du stagiaire de l'absence prolongée du commissaire qui l'avait convoqué. Puis, rassuré par sa réponse, fit quelques remarques anodines et reprit son inspection exactement là où elle l'avait abandonné.

L'attention de Li-Anne ne se démentait pas.

— Elle accélère et pour le moment, passe sur ce qui ne l'intéresse pas . Elle hiérarchise... Elle cherche quelque chose. Une confirmation ou un complément de ce qu'elle a découvert... Voilà ! Elle a trouvé ! Elle se retourne. Elle vérifie qu'elle n'est pas surveillée. Rassurée, elle se concentre sur ce qu'elle voit. Son cerveau se transforme en chambre d'enregistrement. De minuscules mouvements de tête montrent que plusieurs clichés ou documents proches les uns des autres sont concernés... Ça y est : Elle prend conscience que la situation est anormale. Elle s'interroge... Elle va s'asseoir... Regardez ces mouvements de mains parasites. Elle réagit et se demande comment est-ce possible que vous soyez aussi négligent, commissaire !... Il faut maintenant que vous rentriez en scène et trouviez une excuse valide pour expliquer votre retard !...

Miller prit prétexte d'une intervention intempestive du préfet après l'émotion suscitée par les ambitions insurrectionnelles du "Mouvement du 14 juillet", la veille, pour justifier la désorganisation du commissariat.

Le commissaire interrogea longuement Odile sur ses rapports avec Lopez, Froeme, Blatz et Bénédicte Racquam, ainsi que sur ce qu'elle savait de la vente des tableaux.

Odile Fontana répondit d'une façon mécanique. Sa tête était ailleurs. Cet interrogatoire était un passage obligé de plus, et elle ne s'en offusquait pas. La police faisait son travail, et ce travail lui paraissait totalement étranger à ses préoccupations.

Miller revint sur les circonstances de la soirée durant laquelle Raoul a été tué. Odile avoua avoir vu des prostituées exercer leur spécialité, puis être évacuées après la mort de Raoul. À la question : « *Pourquoi avoir menti ?...* », Elle invoqua la crainte de représailles...

Miller jugea qu'il en avait suffisamment fait et invita Planquet à prendre en charge la paperasse...

Les choses sérieuses allaient pouvoir commencer.

Odile signa ce qu'on lui présentait sans relire. Elle partit en affectant d'avoir subi une audition de routine.

Li-Anne s'assura que tout le monde était près et appuya sur le reset.

L'écran de contrôle se divisa en deux parties. Une caméra filmait Odile Fontana de dos lorsqu'elle se trouvait face au mur de photos. Une seconde la filmait de profil de sorte qu'aucun mouvement de sa tête ou de son regard ne nous échappe. Un quadrillage en pointillé rouge se juxtaposa en surimpression sur les images.

Li-Anne commença ses commentaires :

— Regardez, commissaire... Elle se dirige vers le stagiaire et demande à aller aux toilettes. Votre homme acquiesce sans la regarder. À partir de ce moment-là, tout en marchant, ses yeux scrutent les murs à la recherche d'une éventuelle caméra... Elle part quelques minutes, et au retour, elle s'extasie ouvertement sur ce qu'elle est censée regarder : « ... Quel bel endroit !... Cela fait rêver... » Le jeune stagiaire hoche la tête et lui sourit. Cela l'encourage. Elle ne le juge pas dangereux ! Néanmoins, elle hésite encore. Elle n'a pas détecté de caméra et cela la surprend. Son regard balaie les murs à leur recherche. Elle est inquiète... Pourtant l'occasion est trop belle et elle se décide...

Miller fit une moue désenchantée.

— Jusqu'ici, c'est un comportement tout à fait normal. Les bonnes âmes qui défilent dans ce commissariat se comporteraient tous ou presque de cette façon dans une situation similaire.

— Justement, commissaire... Sauf qu'elle n'est pas censée faire partie de vos « bonnes âmes »... Reprenons ! Observez les mouvements de son corps et de sa tête. Elle paraît regarder tout cela d'un œil distrait... Revenons en arrière... Fixez-vous, à présent, sur son regard. Il scrute chaque case du quadrillage de façon systématique. Son corps et sa tête papillonnent, mais ses yeux agissent comme deux rayons laser. Maintenant, soyez très attentif, un œil sur chaque partie d'écran... Ça vient... Top !

Li-Anne déclencha un arrêt sur image.

— Revenons en arrière... Puis en avant en extrême ralenti... Voilà... Regardez sa tête, son corps, cette crispation, regardez ses yeux, ils sont bloqués sur un point précis. Son corps nous le cache, mais le logiciel permet de déterminer que ce qu'elle a découvert se trouve case C3 ou C4. Elle se retourne... Elle récupère du choc émotif qu'elle vient de subir... Elle s'inquiète de votre absence prolongée. Elle s'efforce de dominer l'excitation nerveuse qui s'est emparée d'elle. La peau de son visage passe du blanc au rosé. Elle reprend sa respiration. Rien d'inquiétant ne se passe. Elle se rassure et retourne à son travail. Plus rien ne l'intéresse pour le moment. Elle manifeste son impatience par des petits gestes parasites, preuve qu'elle est en confiance. Sinon, une femme comme elle se serait remise en mode contrôle extrême... Attention, observez bien à nouveau, commissaire. Regardez ses yeux, ils se referment et se rouvrent lentement. Elle vient d'avoir confirmation de ce qu'elle avait entrevu en case C3-C4. Notez les cases : F6-G6 ou peut-être F5-G5. Le reste est sans intérêt pour elle. Elle a enregistré ce qu'elle souhaitait enregistrer. Donc, ses préoccupations changent. La situation est anormale. Elle va s'asseoir... Elle se gratte le cou. Elle s'interroge... Heureusement, vous arrivez avec une excuse recevable. Elle se détend... Elle a bénéficié d'une incroyable aubaine et est disposée à répondre avec bonne humeur à toutes vos questions.

Miller proposa de visionner à nouveau toute la séquence. Sans doute étions-nous influencés. Quoi qu'il en soit, les interprétations de Li-Anne apparaissaient comme de simples remarques de bon sens.

Il ne nous restait plus qu'à analyser les photos sur lesquelles Odile s'était attardée. Une chose devenait évidente. Elle n'était pas venue de Nouvelle Zélande s'échouer à l'hôtel de Ville de Vilnot-le-Pont par hasard. Ce n'était non plus par hasard qu'elle avait convaincu Bénédicte Racquam de l'utiliser comme émissaire.

Li-Anne proposa d'analyser l'audition réalisée par Miller, bien que nous n'ayons rien relevé de significatif. Rien ne nous choqua en seconde écoute. Miller voulut suspendre la réunion, mais Li-Anne s'interposa en me dévisageant.

— Rien ne vous a surpris, capitaine Valente ?

Cette diablesse ne me quittait pas des yeux comme si j'étais un petit garçon qui venait de proférer un gros mensonge. Je songeais à lui signifier ma stupéfaction devant tant d'insistance quand une évidence me vint à l'esprit. Bien sûr que quelque chose m'avait choqué sans que j'en prenne réellement conscience. À une remarque agacée en forme de question du commissaire,

« *N'êtes-vous pas inquiète des soupçons de participation à des actions criminelles qui pèsent sur vous?...* »

J'avais été frappé par sa réponse :

« *... Ce qui permet au mal de triompher, c'est l'inaction des hommes de bien...* »

Puis, elle avait dit plus classiquement, qu'elle ignorait tout des charges qui pesaient contre ses patrons ou contre les personnes qu'elle était chargée de rencontrer...

Comme je le lui concédais, Li-Anne me félicita et reprit son exposé.

— Cette femme poursuit un but bien précis dont rien ne pourra la détourner. Probablement totalement indépendant des affaires dans lesquelles baignent vos suspects. Je vous l'ai déjà dit : Elle s'est préparée comme une athlète. C'est ce qui la rend si difficile à cerner. Elle-même peut devenir votre alliée comme une criminelle en puissance... Néanmoins, comme vous avez pu le constater, nous aussi avons de la ressource. Nous avons réussi à la piéger... À moins qu'elle n'en fût consciente, mais qu'elle ait jugé que le jeu en valait la chandelle... Bonne chance dans vos investigations, Commissaire...

Chapitre 99

Jeudi 16 juillet.

11H15, Les hautes grilles en fer forgé qui interdisaient l'entrée du lycée se dressaient en face de nous, pour nous rappeler que nous ne nous trouvions pas devant un lycée comme les autres. Le lycée Saint Vincent de Paul abritait vingt-cinq pour cent d'enfants handicapés légers, dont un tiers d'enfants autistes.

En dehors des horaires consacrés, l'entrée se faisait par une porte annexe en bois ne comportant aucune inscription. Une religieuse vint nous accueillir.

— Entrez, inspecteur. Je suis la Mère Marie-Caroline. Je dirige cet établissement. Nous le devons au Père Thomas Ardoin. Il a été inauguré il y a près de cent cinquante ans. Notre institution ne comporte hélas plus que cinq religieuses, malheureusement fort avancées en âge... Je vais vous recevoir dans mon bureau, après quoi, si vous le souhaitez, vous pourrez visiter nos locaux.

L'allée centrale d'un jardin à la française menait jusqu'à une grande bâtisse grise dont les fenêtres étaient barreaudées à partir du premier étage.

Le bureau de la directrice ne déparait pas de l'ensemble. Rigoureux, presque austère. Remarquablement ordonné.

— Prenez place, Messieurs.

— Je vous remercie de nous recevoir, je suis le capitaine Nano Valente, et voici mon adjoint, l'inspecteur Lilian Planquet. Nous recherchons une jeune femme du nom de Paula Lemoine. Selon nos informations, Paula aurait fréquenté votre établissement...

— Paula Lemoine fut l'une de nos anciennes pensionnaires... Vos renseignements sont exacts, lieutenant. Puis-je connaître les circonstances qui justifient l'intervention de la police ?

— Joseph Lemoine, son père adoptif est mort. Assassiné.

— Je vois...

Il y eut un long blanc.

— Paula Lemoine n'était pas une élève comme les autres.

— Ce qui signifie ?

— Que savez-vous de l'autisme, inspecteur ?

— À vrai dire, trop peu de choses.

— En dépit des restrictions de crédits que nous subissons, notre lycée demeure un établissement expérimental dédié à l'insertion des élèves présentant des troubles de la socialisation. L'enseignement est à présent donné par des laïcs ayant reçu une formation préalable spécifique. Néanmoins, nous bénéficions de différents soutiens, et nos élèves sont suivis en permanence par une équipe médicale. Grâce à eux, et aux dons que nous recevons, nous nous efforçons de nous adapter à la spécificité de chaque enfant. Je me souviens très bien de Paula Lemoine. Une enfant et une adolescente attachante...

— Également autiste, je crois...

— En effet. Une forme d'autisme très spécifique. D'une façon générale, l'autisme se définit comme un trouble envahissant du développement qui affecte les fonctions cérébrales. Le syndrome autistique se caractérise essentiellement par une interaction sociale déficiente. À présent, il n'est plus considéré comme une affection psychologique ni comme une maladie psychiatrique. Les parents sont généralement les premiers à déceler les symptômes de l'autisme chez leur enfant. Déjà au stade de nourrisson, un bébé atteint d'autisme peut ne pas réagir aux autres, ou, au contraire, rester concentré très attentivement sur un seul centre d'intérêt à l'exclusion des autres pendant de très longues périodes.

— Une sorte d'enfermement mental ?

— Si l'on veut... Toutefois, Paula souffre d'une forme très spécifique d'autisme. Le syndrome d'Asperger. L'enfant atteint de ce syndrome est un enfant à l'intelligence normale confronté à deux difficultés majeures. La première est une difficulté à appréhender les données abstraites ou implicites. La seconde est de posséder une vision morcelée de son environnement.

—...

— L'essentiel des problèmes que l'on rencontre avec un élève relevant du syndrome d'Asperger est la conséquence directe de ses difficultés à saisir l'abstrait et l'implicite dans les relations avec les autres. Vous et moi comprenons la plaisanterie, les non-dits, ce que nous appelons le « langage invisible », autant d'éléments qui nous permettent de comprendre les réactions des autres. Pour ce qu'il en est d'un enfant autiste, nous dirions qu'il prend les choses au pied de la lettre. Si vous lui dites qu'il *est ailleurs* pour signifier qu'il n'est pas concentré, il ne comprendra pas. Parce que son mode de perception lui indique qu'il n'a pas bougé, *qu'il n'est pas ailleurs*...

— Je comprends...

— Par ailleurs, ces enfants ont une vision morcelée de leur environnement. Ils voient d'abord les détails et ont des difficultés à en avoir une image globale. Ils voient leur environnement un peu comme un puzzle, souvent incomplet. La conséquence est qu'ils ont une façon peu nuancée, souvent maladroite ou décalée d'appréhender les situations sociales. Aussi, il est essentiel que le contact avec les enfants, disons... Standards, s'il en est, soit encadré. Une autre caractéristique est leur forte résistance au changement : Ils supportent mal les changements de programmes inattendus et les imprévus, qui peuvent provoquer chez eux de l'anxiété, voire parfois des crises de colère ou de pleurs qu'ils ne savent pas gérer seuls. Ces enfants ont besoin de repères et d'ordre. Sans doute avez-vous remarqué l'ordonnancement du jardin que vous avez traversé. Il n'est pas le fruit du hasard. Selon Le Notre, le créateur du jardin à la française,

« *Le désordre de la nature se doit d'être dompté pour laisser la place à la symétrie, à l'ordre et à la perspective. Le Jardin Français ne doit plus seulement être un lieu de promenade. Tout doit être fait pour que le visiteur ait une vision d'ensemble de son agencement global. Le plan d'ensemble doit être géométrique et la symétrie poussée à l'extrême...* »

Remarquez qu'ainsi, il est parfaitement adapté aux besoins de nos enfants.

— Et Paula ?

— Paula est un cas rare de syndrome d'Asperger. Les enfants atteints de ce syndrome sont souvent des enfants intelligents, perfectionnistes et exigeants qui accordent une importance

particulière aux détails pouvant échapper aux autres. Ils ont des centres d'intérêt précis qui sortent parfois de l'ordinaire pour des enfants de leur âge, par exemple la conquête spatiale ou les trains. Ils sont doués d'une mémoire remarquable et la logique est le fondement de leur raisonnement. Ils possèdent également une grande lucidité et une bonne capacité d'analyse. Parmi les personnes atteintes d'autisme on rencontre souvent des compétences extraordinaires dans le domaine du calcul mental ou de la musique. Ces compétences exceptionnelles contrastent souvent chez ces mêmes enfants avec des capacités intellectuelles nettement moins bonnes.

— Est-ce le cas de Paula ?

— Lorsque Paula est arrivée dans notre institution, nous avons été frappés par ses aptitudes extraordinaires dans le domaine du dessin alors qu'elle n'avait reçu aucune éducation artistique. La qualité de ses portraits, puis de ses peintures forçait l'admiration de ses professeurs de dessins et d'art plastique. Si bien qu'ils ont fait appel à des peintres connus pour juger de la qualité de ses œuvres. Ces derniers étaient réellement éberlués par ce qu'ils découvraient. Cependant, en dépit des observations que nous effectuons et des recherches des scientifiques, les capacités manuelles et mentales qui permettent un tel prodige, ainsi que les motivations qui les sous-tendent restent encore à découvrir.

— Il est impossible qu'un tel talent se soit perdu !

— Il y a une chose que vous devez comprendre. Il ne s'agit pas d'une intelligence supérieure, mais d'un fonctionnement différent avec des pics de compétences dans certains domaines, maths, informatique, géographie, dessin, musique, plus rarement les langues. Certains autistes peuvent présenter un QI très important, supérieur à 150, et demeurer dans l'incapacité de se commander un café ou de prendre le train. Pour en revenir aux capacités spécifiques de Paula, je vais vous conter deux anecdotes tout à fait significatives. La première surtout est un bon indicateur de la façon dont fonctionnent les enfants autistes. Ses professeurs lui avaient demandé de reproduire en peinture une sculpture de la Sainte Vierge. Le sujet était disposé près d'une fenêtre laissant entrer le soleil. Le tableau n'a jamais été terminé. La cause en étant les changements successifs de teinte occasionnés par la course du soleil. Paula ne les a pas supportés... Une seconde expérience a été tentée. Regardez cette toile...

La directrice nous dévoila un tableau qu'elle avait préparé pour notre venue.

— Il s'agit d'une copie d'une œuvre de Georges Seurat, prêtée pour l'occasion par le musée d'Orsay. Un expert vous dirait qu'il est impossible de la distinguer de l'original sans avoir recours aux techniques modernes d'investigation.

Planquet allait réagir. Je dus clore l'entretien plus rapidement que prévu.

— Ma mère... Je ne sais si je dois vous appeler ainsi ?

— Seulement si vous partagez notre foi, sinon, Madame suffira...

— Alors, Madame... Savez-vous ce que Paula est devenue après avoir quitté l'institut ?

— Elle est repartie vivre avec son père...

— C'est ce que nous pressentions. Nous vous remercions infiniment.

Chapitre 100

Franck Ferrandi frappa à la porte et entra sans attendre d'y être invité.

Bénédicte ne leva pas les yeux de son dossier. Elle attendait cette visite et y était préparée.

— Que me vaut l'honneur ?...

— Nous devons parler !... Maintenant !

— Et bien, causons...

— Pas ici... Il fait si beau dehors. Ce serait dommage de ne pas en profiter. Et puis, il est sain que les habitants de Vilnot aperçoivent leur maire discutant avec le leader de l'opposition. Nous pourrions arpenter le quartier du Pont...

— Les jardins de la mairie feront l'affaire. À mon âge, les trop longues promenades fatiguent l'organisme...

Il faisait réellement très beau en 17 juillet au matin. Les préoccupations des français tournaient autour des vacances. En France, le nombre de noyades accidentelles était en forte hausse depuis le

début de l'été. Trois par jour en moyenne, c'était beaucoup plus que les années précédentes. Pour le lendemain, samedi, Bison Futé prévoyait du rouge dans le sens des départs sur les autoroutes du sud-est du pays et de l'orange au niveau national.

Ferrandi était sur une autre planète. Pantalon en toile bleu marine, veste légère, chemise bleu pale et cravate unie bleue, impeccablement coiffé, il incarnait la nouvelle génération triomphante. Sérieux, compétant, connaissant ses dossiers et néanmoins proche des gens. Près pour la relève.

Bénédicte s'assit la première à l'ombre d'un tulipier qu'elle avait elle-même planté lors de l'inauguration du nouvel Hôtel de Ville et qui, depuis, avait pris des proportions incroyables. Le temps passe sans qu'on y prenne garde...

— Je vous écoute...

— Cette affaire de cannabis retrouvé dans votre villa marocaine va prendre une tournure désagréable... Elle accrédite, aux yeux de l'opinion, les rumeurs déjà insistantes autour des accusations de fraude fiscale dont vous faites l'objet, ainsi que sur votre patrimoine caché. Les électeurs pourraient faire le lien avec les difficultés financières de la municipalité que plus personne n'ignore et ne conteste... Même pas vous...

— Une villa marocaine dont nous ne sommes que les utilisateurs occasionnels... En quoi cela nous concerne-t-il ? Nous sommes au cœur de l'été. Croyez-vous que les français s'en soucient ?

— L'été, ils lisent « Stars n' Lovers » sur la plage... Ou encore « Trash-Cash », ou « L'Indépendant » ou pire « StartNews » sur leurs tablettes...

— Où voulez vous en venir, Ferrandi ?!

— Je crois qu'il est temps de revoir nos accords si vous ne voulez pas tout perdre. Je sais ce que cette ville vous doit. Je sais également la somme d'efforts qu'il vous a fallu déployer pour en arriver là. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Mais, il y a un temps pour tout. Un temps pour l'action, et un temps pour plus de sérénité... Je pense qu'il serait préférable pour vous que votre successeur à l'Hôtel de Ville ne soit pas tenté par le « devoir d'inventaire »...

— En un mot, vous me foutez dehors !!

Ferrandi prit un air contrit du plus bel effet.

— C'est nullement dans mes intentions... Il s'agit simplement de rééquilibrer notre deal et de préparer l'avenir.

« ... *Ce petit salaud a besoin de moi et il le sait mieux que quiconque...* »

— Qu'est-ce que vous proposez ?

— Je veux le siège de Raoul à l'assemblée dès la prochaine échéance, et la place de premier adjoint dès qu'elle sera libérée.

— Le siège de Raoul !?... Il est occupé ! Cela fait trois mandats que Léon Jacq attendait la place ! On lui a vendu la suppléance de Raoul en échange de son retrait de la circonscription de Bagneux en lui faisant miroiter l'évidence d'un secrétariat d'État promis à mon mari et qui n'a jamais eu lieu... Maintenant qu'il est dans la place, il va être difficile de l'en extirper !

— Sauf si vous m'aidez...

— Vous avez choisi la FNF de Rose Labruni... Ça ne vous a pas trop mal réussi, mais pour devenir député dans cette circonscription, c'est mission impossible. Et puis le PRU va soutenir Jacq.

— Sauf si vous me soutenez et que je me présente sous l'étiquette « Divers Droite ». C'est commode et ça n'engage à rien...

— Et après ça ?

— Premier adjoint, ça me va. Avec la délégation sur les finances.

— Et ma succession promise en raison de mon âge...

— Personne n'est éternel.

— Et l'affaire du Pont ? Elle vous arrange bien !

— En effet. Les habitants sont très remontés contre vous. Ils disent que tout ça est orchestré pour les obliger à dégager les lieux afin que la mairie récupère les terrains pour une bouchée de pain. Ils voient bien à qui cette affaire profite.

— Et votre frère ?

Ferrandi s'empourpra et brisa net le branchage qu'il tripotait en attendant la réaction de Bénédicte.

— Ce bâtard n'est en rien mon frère ! Ma mère a eu la faiblesse de nourrir le tendron d'un salaud qui l'a violée et engrossée. Ça n'en fait pas mon frère.

— Néanmoins, le tendron est doué de la parole. Il parlera.

— Il est discrédité complètement ! Il a dit n'importe quoi et devrait être aliéné.

— Il l'a été et ne l'est plus.

— Je m'en débarrasserai.

— Ça laissera des traces. Après ce qu'il a subi, je ne crois pas que l'idée soit bonne...

— Ça veut dire quoi, ces salamalecs ?

— Que nous sommes deux à trimballer des casseroles. Et que des deux, je suis la plus expérimentée... Comment vous en débarrasserez-vous ?

— C'est mon affaire !

— Le tireur fou du Pont. Vous savez très bien que je n'y suis pour rien. Alors qui ?

— Certainement pas moi !

— Je veux bien admettre que vous ignoriez qui il est et qui a piloté cette opération. Il n'en reste pas moins que les enquêteurs doivent penser qu'il s'agit d'un sacré coup de pouce donné à votre carrière. Et comme dit Tintin :

« *Cherche à qui le crime profite...* »

— Et pour vous donc !... Iliev tué, plus personne pour dénoncer l'emploi de travailleurs détachés, ni du mort retrouvé dans la tractopelle. Quant à celui qui se prétend mon frère, vous savez très bien que sa disparition favorise vos desseins. Il faut reconnaître que son idée de transformer une maison de retraite en foyer pour migrants était pleine de sens...

— Foutaises... Et puis même... Que vous soyez ou non l'instigateur de l'attentat, cela ne change rien. Il est bien possible que de vos amis aient eu l'idée de faire ça pour vous... Nous verrons bien de quel bord est le tireur s'il est pris...

— Je ne suis absolument pour rien dans cette affaire, et vous le savez pertinemment. En quoi pourrais-je être mis en cause ?

— Labruni pourrait prendre ombrage de votre changement d'étiquette. Que ce soit un de vos amis ou non, elle saurait comment se montrer désagréable...

— Rose y gagnera un député. C'est toujours bon à prendre... Je crois plutôt qu'elle me félicitera chaudement.

Bénédicte se pinça les lèvres. Elle ne jouait plus du tout.

— OK !... Vous gagnez. Mais je veux un écrit. Pas d'intermédiaire. La fin des escarmouches. À partir de maintenant, on se concentre sur la Gauche et les Écolos.

Les deux nouveaux associés partirent dos à dos. L'une pour ce qui était encore *sa* mairie, l'autre vers un destin qui s'annonçait radieux.

Chapitre 101

Lundi 20 juillet.

Miller arriva en grande tenue, chemisette moutarde, pantalon rouge et mocassins neufs. Pour l'occasion, il était rasé de près et presque coiffé. Seule fausse note, sa vieille ceinture élastique « Marlboro » avait oublié un passant de son pantalon et un pan de chemise s'était échappé sans qu'il ne s'en aperçoive.

Le commissaire avait passé le week-end à étudier mon rapport et les déclarations de la mère supérieure relatives aux « compétences » particulières de Paula Lemoine.

Il y avait peu de chance que l'un des deux parents biologiques de Paula soit encore en vie. Toutefois, il n'était pas exclu que Paula ait eu un frère ou une sœur ou même un cousin cousine. Autant de motifs d'espérer pouvoir identifier avec certitude le corps carbonisé de la tour nord du manoir de l'Écu d'Or. Il existait également une minuscule chance de l'identifier en examinant ce qu'il restait de la dentition...

Miller avait potassé tout ce qu'il avait trouvé sur le marché de l'art et les trafics de vrais ou de faux tableaux. Si le grand-père de Bénédicte avait effectivement été en possession de chefs-d'œuvre, cela ne prouvait rien quant à l'authenticité de certaines toiles.

Miller avait pris rendez-vous à onze heures chez Grand-Beaulieu, et je ne voulais pas manquer ça...

L'expert possédait de vastes bureaux dans un quartier huppé de Paris, rue La Boétie. Un appartement de 150 mètres carrés, haut de plafond dans un hôtel particulier haussmannien, entièrement rénové.

Son accueil fut à la hauteur de sa réputation. Cynique et condescendant.

— Entrez, Messieurs. Trouvez une place dans ce bric-à-brac avant qu'il ne disparaisse. Comme vous le devinez, je suis très occupé. Je me flatte d'être le plus grand expert de la place de Paris, mondialement reconnu, en peinture impressionniste de la fin du dix-neuvième et début du vingtième. Et comme je figure probablement parmi les meilleurs de ma génération, mais à un moindre degré, pour ce qui est du seizième et du dix-septième dans leur ensemble, mon emploi du temps ne me permet pas de me disperser.

« *À un moindre degré... Était-ce réellement de la modestie ou bien un moment de faiblesse...* »

Sa Hauteur examina Miller de son œil expert. Ce qu'il vit l'horrifia. Comment faire comprendre à un tel échantillon de la vulgarité ambiante, en train de s'extasier devant le mobilier d'époque, que le XIXème siècle n'ait été qu'un passage à vide lamentable de l'inspiration créatrice pour tout ce qui touche le décor de la maison et pourquoi rien d'original n'avait été créé pendant trois quarts de siècle.

— C'est laid et ordinaire, n'est-ce pas ? Je viens d'aménager. Le précédent propriétaire a cru se rendre intelligent en me laissant son fatras sur les bras pour que je l'expertise. Cela ne vaut rien, ce ne sont que de mauvaises copies. Que puis-je pour vous ?

— Le procureur Minotier m'a informé que la cour d'appel du tribunal de grande instance de Paris avait recours à votre expertise pour déterminer si un tableau est un original ou une copie.

— C'est exact.

— Nous soupçonnons des toiles attribuées à Walter Frederick Osborne, un peintre impressionniste irlandais...

— Je sais qui est Walter Frederick Osborne. Que soupçonnez-vous ?

— Que ces toiles ne soient que d'habiles copies...

— Des Osborne ?

— Appartenant ou ayant appartenu à Madame Bénédicte Racquam...

— La petite-fille du marchand d'art. Je la connais. J'ai procédé à des expertises pour elle. Pas de doute. Ses Osborne étaient indubitablement authentiques.

— L'un d'eux est contesté par un collectionneur allemand.

— Un collectionneur allemand ?...

— Ludwig Hallbronn.

— Beaucoup de personnes un peu fortunées se piquent d'être amateur d'art, voir collectionneur... Il en est des « collectionneurs » comme des œnologues. Ils s'imaginent que l'on le devient en quelques heures. Mais n'est pas collectionneur qui veut et encore moins faussaire. Néanmoins, je vous concède que les faux sont plus que jamais fréquents. Le marché de l'art attire les escrocs. On détecte 80% de faux tous domaines artistiques confondus, pourcentage qu'il faut corriger à la baisse pour refléter le marché national qui se situe, selon les domaines, aux alentours de 50%, car les objets non contestés par les experts ne sont pas sujets à des examens.

La petite phrase de Magda Gatzé résonnait dans ma tête.

« *Et faire du trafic de tableaux, c'est quoi ?...* »

Je hasardais :

— S'il s'agit d'un tableau inconnu ou oublié, comment faire pour établir un diagnostic ?

Grand-Beaulieu hésita un moment avant de se décider à répondre à un sous-fifre inculte. Il s'éloigna quelques secondes et revint avec un petit Rembrandt précieusement protégé dans un coffre à température et hygrométrie constante.

— Examinons ce chef-d'œuvre. Le châssis de sapin porte deux tampons de douane. Bien que n'étant pas d'époque, il est « ancien ». La tranche du tableau permet de voir qu'il s'agit d'une « rétention » par diminution du format, ce qui n'est, hélas, pas rare.

Bien sûr, le tableau a subi des nettoyages qui ont usé la couche picturale, mais ceci est également courant ! En l'examinant plus attentivement, on observe des coups de pinceau en « sous-couche » discernables au niveau de l'encolure et, la main droite qui soutenait le visage a été masquée. Elle est encore visible par transparence. Ce sont sans doute des modifications que le Maître a voulu apporter pendant l'exécution de l'œuvre et que l'on appelle « repentirs ». Les petites faiblesses dans le bonnet du Maître ne sont pas une preuve suffisante permettant d'affirmer que cette œuvre est une imitation. L'œuvre a peut-être subi une mauvaise restauration. C'est hélas fréquent. Toutes ces imperfections pourraient vous amener à conclure qu'il s'agit d'un faux...

Miller ne broncha pas, quelque peu abasourdi par l'accueil dédaigneux du « maître ». Je me forçais à maintenir un semblant de contact.

— En effet... Je suis désolé de me montrer si naïf...

— Et bien, en l'occurrence, vous auriez raison jeune homme ! Il s'agit bien d'un faux, mais pour d'autres raisons que je vais vous détailler. Observons le visage. Il ne présente pas, comme l'original, les subtiles variations de coloris qui permettaient à l'artiste de structurer les carnations. Ici nous n'avons qu'une succession d'ocres posés en touches un peu molles, « huileuses » sans transparences donnant l'apparence d'un léger « flou ». Le dessin de Rembrandt est précis malgré l'interpénétration des touches. Pas de limites mais une science consommée de la netteté, du parfait rendu des volumes aboutissant à une grande subtilité des contrastes.

Je ne voyais rien. Cette toile me semblait si parfaite... Grand-Beaulieu poursuivit sa démonstration.

— Je passe sur la signature, mal située. Bien sûr, à cette époque, l'emplacement d'une signature était libre mais la tendance au XVII^e siècle, lorsque la signature est apposée sur le fond, était de ne jamais empiéter sur l'habit de la personne « portraïtisée ». Ce qui est ici le cas. Plus intéressantes sont les craquelures. Le portrait qui nous intéresse présente un aspect ancien un peu « usé ». Le réseau de craquelures à première vue semble normal. Le tableau n'étant pas rentoilé, la couche picturale garde ses écailles en « cuvettes ». Dès la première observation attentive, nous constatons que nous avons affaire à des craquelures « empâtées » caractéristiques des surpeints, et ce, sur la totalité de la couche picturale. Le réseau de craquelures d'un tableau original du XVII^e siècle est toujours franc, à arêtes vives. La peinture et la préparation d'un tableau fraîchement exécutées sont souples et de ce fait insensibles aux variations de tensions provoquées par la chaleur et l'hygrométrie ambiantes. Vous me suivez ?

Je hochai la tête, surveillant Miller du coin de l'œil. Le commissaire paraissait de prime abord distrait, mais j'étais certain qu'il ne perdait rien de la démonstration.

— Nous suivons...

— D'année en année, les éléments constructifs de l'œuvre deviennent de plus en plus rigides jusqu'à être cassants. Il se produit une sorte de « minéralisation » de ces éléments. À ce moment, la préparation de la toile se rigidifie la première, malgré les additifs pour la rendre plus souple. Par exemple la térébenthine de Venise, souple lors de l'utilisation, devient très cassante au bout d'environ cinquante ans. Ce n'est qu'à partir de l'emploi des siccatifs chimiques que le processus sera inversé. Jusqu'au XVIII^e siècle la fissuration de la préparation entraînait la formation des craquelures dans la couche picturale alors qu'au XIX^e siècle les craquelures se produisaient dans la couche de peinture bien avant la fissuration de la préparation. À chaque mouvement de la toile, à chaque tension, dans le cas de craquelures franches, il se produisait des ruptures visibles en surface qui finissaient par recouvrir la totalité du tableau. La tension de surface de la peinture transformait les « îlots » en « cuvettes ». Un problème pour les faussaires. Lorsqu'on repeint sur une surface craquelée, la nouvelle couche de peinture recouvre le réseau de craquelures initial en l'effaçant dans un premier temps. Un procédé de vieillissement artificiel pouvait faire réapparaître les craquelures, conformément au réseau initial. Pour réussir cet artifice, le faussaire utilise une peinture fortement siccativée, additionnée de résine, suivie d'un passage au four permettant d'affiner le nouveau réseau

de craquelures.

— Je comprends qu’il faille une longue expérience pour appréhender un tel travail d’analyse.

Grand-Beaulieu n’enregistra pas mon compliment. Il n’en avait nullement besoin. Surtout venant de moi...

— Pour parfaire son œuvre le faussaire use parfois la couche picturale par grattage. L’abrasion des arêtes des cuvettes fait resurgir les couches inférieures, mais laisse au milieu de la craquelure une ligne de la couleur du surpeint, visible à la loupe binoculaire. C’est le cas de notre tableau.

— Fascinant !...

Grand-Beaulieu daigna me regarder. Non par reconnaissance, mais parce que mon attitude l’obligeait à poursuivre.

— Le dernier point concerne ce que l’on appelle les « repentirs ».

La peinture en vieillissant se minéralise et devient de moins en moins opaque jusqu’à offrir une certaine transparence. Lorsque l’artiste effectue un changement de composition, toutes les modifications réapparaissent avec le temps : ce sont “les repentirs”. Ils sont très souvent du ton local du détail corrigé. Parfois l’artiste change volontairement le ton local d’un sujet, mais la touche obéit toujours à la dynamique d’exécution du détail. Notre autoportrait de Rembrandt, lui, présente des sortes de « repentirs », de couleurs et de reliefs différents qui n’obéissent pas au dessin du sujet visible. Nous sommes donc en présence d’une superposition de deux peintures sans aucun rapport entre elles. Un sondage, opéré avec un solvant faible, type xylène toluène, prouverait que la couche picturale supérieure est récente, car même les couleurs à base de blanc ont été solubilisées sans difficulté. Après un passage aux rayons X et devant la qualité de la peinture d’origine, le dégageage complet du surpeint a été décidé, en accord avec le propriétaire.

— Il n’aura pas tout perdu...

— Cet exemple, qui n’est qu’une des multiples facettes du talent des faussaires. À l’origine le faussaire a utilisé sans discussion possible, une toile ancienne et pour cause puisqu’il s’agissait d’une peinture russe du XVIIème siècle représentant Saint Basile. On pourrait émettre l’hypothèse que Rembrandt, à la suite de difficultés financières, aurait pu utiliser une toile déjà peinte pour faire ce portrait. Or, si cela était, il aurait repeint une de ses propres toiles. Il est peu probable en effet qu’il ait escamoté l’œuvre d’un autre artiste, même fragmentairement, quelle que soit l’habileté de ce dernier. Donc, si Rembrandt avait « re-peint » une de ses peintures, on aurait la même homogénéité de matière et la même résistance aux solvants. Or pour attaquer une peinture du XVIIème siècle, il faudrait utiliser des solvants d’un très grand pouvoir actif ! Nous n’avons, dans le cas présent, employé que des solvants faibles^{R3}. Pensez-vous toujours que Monsieur Hallbronn ait la capacité à juger de la validité d’une œuvre ?

— Nous dûmes convenir que non.

Grand-Beaulieu consulta ostensiblement sa montre...

— Messieurs... Je vous prie de m’excuser, mais...

Chapitre 102

Mardi 21 juillet.

— Lis ça !

« *Efficacité et concision* », toujours... »

Miller aplatit le paquet de feuilles qu’il tenait à la main sur mon bureau comme un rugbyman irlandais le ferait d’un ballon dans l’en-but.

Le rapport daté de 2009 émanait de la police irlandaise, la Garda Síochána na hÉireann.

Miller n’attendit pas que je m’en saisisse et pointa du doigt la signature : *Susan Welfe*.

— C’est elle ! Ce sont ses initiales. Elle s’appelait Susan. Et avait trouvé drôle de transformer son nom en Well fee. Bonne fée ! C’est cette femme qui m’a guidé jusqu’à son supérieur sur l’île de Man ! J’en étais sûr ! Voici sa photo. Je l’ai prise à son insu.

Une petite brunette aux yeux verts, assez jolie, juste un peu ronde, dont l’élégance vestimentaire était le cadet des soucis.

Le rapport avait été établi le 6 mars 2009 exactement. Une note annexe rappelait opportunément

l'actualité de l'époque. Une actualité marquée par la dégringolade des bourses européenne, plombées par la chute des valeurs bancaires et automobiles, le CAC 40 avait perdu 4%, Londres cédé 3,18%, et Francfort 5,02%.

La veille, jeudi 5 mars, la Bourse de Paris avait replongé, le Cac 40 lâchant 3,96%, dans un marché entraîné par la chute des valeurs bancaires et automobiles et la baisse de Wall Street. L'annonce par la Banque centrale européenne (BCE) de la baisse des prévisions de croissance en zone euro avait accentué la tendance.

Parmi les valeurs bancaires, Dexia avait terminé en déroute totale (moins 21,02% à 1,21 euro) et Natixis, perdu 10,85% à 0,84 euro.

La cotation de Dexia était surlignée en jaune et entourée au feutre rouge.

Outre cette note, le rapport se présentait de prime abord comme des plus banals.

Pas si banal, justement. Un petit avion de type Cessna Citation XLS. Un Jet turboréacteurs, à utilisation Privée, devant atterrir sur un aérodrome de campagne, fut dérouté en raison de la météo vers Dublin International Airport.

Comble de malchance, celui-ci était en ébullition, entièrement investi par des policiers de la Garda Síochána.

Outre le pilote, l'avion ne transportait qu'un seul passager : Adrian Marco Lopez. Citoyen irlandais par sa mère, né à Cordoba en Argentine. Le pilote voulut faire le plein et demanda l'autorisation de redécoller immédiatement. Autorisation refusée. La police des airs et des frontières irlandaise devant procéder à une fouille systématique de tous les appareils.

Le pilote, un anglais du nom de John Hull, et son passager furent interrogés longuement à la suite de la découverte de traces de cannabis dans des sacs en cuir accompagnant un lot de selleries pour chevaux de course appartenant à un financier du nom de Fitzgerald Froeme.

Fitzgerald Froeme n'était pas inconnu de la bonne société irlandaise depuis son mariage fructueux avec Allison Cage, la fille aînée d'un très riche négociant installé à Cork. Un bienheureux mariage. Auparavant, la carrière de Froeme avait subi des hauts et des bas. Surtout des bas. Mais, avec la fortune, et les portes qui s'ouvraient naturellement, il a semblé que les choix du financier s'avèrent plus judicieux.

Finalement, le pilote et son passager furent relâchés. Pour manque de preuves quant à leur culpabilité. Froeme fut à peine inquiet. Le Cessna appartenait à un aéroclub qui le louait à de riches hommes d'affaires. Les selleries étaient restées longtemps au Maroc sans être utilisées, et rien ne prouvait qu'elles n'avaient pas pu être utilisées comme couverture par des trafiquants, puis rendues à leur propriétaire pour brouiller les pistes le cas échéant.

Miller ne l'entendait pas de cette oreille. Trop de coïncidences nuisent à une interprétation par trop angélique de la réalité. Le choix de l'appareil n'était pas anodin. Le Cessna Citation XLS est l'avion d'affaires le plus vendu dans le monde. Grâce à ses ailes droites, il bénéficie d'excellentes performances sur pistes courtes et son rayon d'action lui permet d'atteindre de nombreuses destinations. Y compris les plus éloignées. Un avion robuste et fiable, possédant un compartiment à bagages d'une grande capacité, accessible depuis l'extérieur.

Un outil parfaitement adapté à l'usage que des malfrats peuvent en faire.

Miller attendit que je termine ma lecture et entreprit d'éliminer les feuilles inutilisables de mon paperboard.

— Voilà ce que ce rapport nous apprend que nous ignorions :

1 : Froeme n'a pas toujours été le gentleman austère que nous connaissons. À creuser !

2 : Il connaissait déjà Lopez qu'il chargea de récupérer ses selleries pour les chevaux de course de son haras.

3 : Lopez n'était alors qu'un garçon de courses. Il est lui aussi monté en grade par la suite. Irlandais par sa mère, il est né en Argentine...

Miller s'attarda un moment sur ce dernier point. Odile Fontana n'était pas éloignée de ses pensées. Je songeais qu'il imaginait qu'elle n'était pas éloignée des miennes...

— Je continue !

4 : De la drogue. Du cannabis, comme retrouvé dans la villa de Raoul...

5 : La chute des bourses et en particulier la dégringolade mortelle de Dexia ! La banque des collectivités locales. La banque de Vilnot-le-Pont avant que la SBGB ne vienne prendre le relais avec ses fonds toxiques !

Je voyais distinctement où Miller voulait en venir. Mais il manquait une pièce essentielle au puzzle. Le lien entre Froeme et Lopez, d'une part, et Raoul de l'autre n'était pas établi. L'intervention de la SGBG auprès de la municipalité de Vilnot est survenue plus tard dans l'année, comme cela s'était produit dans de nombreuses autres villes françaises. Et puis, il y avait des blancs. Pourquoi Lopez avait-il brusquement changé de statut ? Que venait faire le fait que Lopez soit d'origine argentine, là-dedans ? Et puis, il y avait la drogue retrouvée opportunément dans le riad des Racquam au moment précis où la justice française cherche des poux dans la tête de la veuve. Ce qui ne pouvait n'être qu'un bon coup pour l'obliger à vendre à bas prix.

Miller ne m'avait pas tout donné. Il punaisa au mur avec application une dernière note dactylographiée sur papier libre. Elle relatait la mort douloureuse d'Allison Froeme, quelques semaines plus tard. L'épouse du financier avait été retrouvée morte après avoir été violentée, puis violée, puis jetée à la mer du haut d'une falaise. À moins de cinq cents mètres de la propriété de ses parents, absents pour l'occasion. L'enquête n'avait rien donné, en dépit d'heures interminables d'interrogatoires. La police était convaincue que la victime connaissait son agresseur. Fitzgerald Froeme avait aussitôt été innocenté, se trouvant à Berlin à une représentation d'Aïda au Deutsche Oper Berlin, au moment des faits...

Peu à peu j'avais appris à connaître et à comprendre le commissaire Miller. Au-delà de ses tenues vestimentaires improbables, c'était un être fin et fiable. Lors de notre première rencontre, il m'avait dit :

« *Vous serez ma lance et je serai votre bouclier...* »

J'avais confiance en lui et j'espérai que cette confiance soit payée de retour. En fait, je n'en doutais pas.

Miller n'était pas homme à parler à tort et à travers. Surtout pas à propos de cette affaire. Son insistance à faire le lien entre Odile Fontana et les événements que nous avons subis depuis notre arrivée à Vilnot, me troublait. Comme Lopez, Odile avait un père argentin. C'était le seul lien apparent. Pourtant, son implication me semblait de plus en plus évidente. Au-delà de toute preuve matérielle.

Chapitre 103

Mercredi 22 juillet.

5H00. À la radio, outre la crise de l'élevage, le principal sujet de préoccupation concernait la météo. Depuis le mois de juin, la France faisait face à un épisode assez critique de sécheresse. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Mon studio était devenu une annexe du commissariat. Au mur, j'avais épinglé des agrandissements des photographies contenues dans les cases sur lesquelles l'attention d'Odile s'était portée lors de son pseudo-interrogatoire.

Peut-être avait-elle déjoué nos plans et joué la comédie ?

Bien sûr que non ! J'en arrivais à raisonner de travers. Mais sur ces photos, il n'y avait rien ! Des femmes sortant de l'eau après la baignade. D'autres ou peut-être les mêmes sirotant un soda à la terrasse d'un café. Une photo de femme encore, en noir et blanc, de dos, s'éloignant dans le lointain en riant. D'autres de Raoul et Bénédicte, de Lopez, de Froeme, d'inconnus européens et marocains. Des couples, debout dans une décapotable américaine des années 50, agitant des drapeaux.

J'arrivai au commissariat vers huit heures.

Miller avait fait amener un gigantesque tableau sur lequel il avait disposé des agrandissements des portraits de Lopez, Raoul, Froeme et d'autres que je ne connaissais pas encore. Tous les policiers qui avaient participé de près ou de loin à cette affaire étaient là, réunis.

— D'abord, le trombinoscope ! Il y a ceux que vous connaissez. Et ceux que vous ne connaissez pas.

Il pointa du doigt.

— Celui là, c'est Mohammed K. L'ancien propriétaire de la villa de Essaouira. Et là, regardez bien cette femme, c'est Allison Froeme, la femme de Fitzgerald Froeme. Ce qui signifie que toutes les photos sur lesquels elle figure sont antérieures au 18 juin 2009, date de son décès. Maintenant, écoutez moi attentivement. Je n'ignore pas que certains d'entre vous appréciaient les actions de l'ancien maire et sa personne elle-même. Mais vous êtes avant tout des garants de la loi et je suis certain de votre pleine implication dans la recherche de la vérité. Pour ceux que cela concerne, je veux un rapport détaillé sur le véritable déroulement de la soirée où Raoul Racquam a été tué. Minute par minute. Je veux, capitaine Roquette, que vous mettiez en place une surveillance 24/24 de Bénédicte Racquam. Que cela lui plaise ou non. Planquet, vous allez en faire de même avec Franck Ferrandi. Et vous, Valente vous vous occuperez de cette Odile Fontana, où qu'elle aille. Vous avez carte blanche.

— Merci commissaire...

— C'est tout naturel. Le rapport de l'IGPN que j'ai reçu il y a quelques jours vous blanchit totalement...

Je lui aurais sauté au cou ! Pourtant, il avait attendu... Pourquoi ?

La suite valait le détour. Miller renvoya tout le monde vaquer à ses occupations et m'entraîna dans son bureau.

— Voilà le scénario, auquel je crois :

* L'argent de Lopez provient du trafic de cannabis et autres drogues.

* En 2009, Raoul Racquam est aux abois. Il connaît déjà Lopez comme en atteste certaines photos. Lopez lui présente Froeme.

* Froeme apporte à Racquam le secours providentiel de la SBGB. Raoul est ferré. Il est reconnaissant à Lopez de l'avoir aidé.

* Lopez vante à Raoul son projet de société de trading haute fréquence. Raoul y voit l'opportunité de gagner beaucoup d'argent et de passer le cap de la crise financière. Il emprunte directement auprès de Froeme pour prêter à Lopez, puis pour investir directement dans sa société de trading.

* Le démarrage est plus difficile que prévu, mais Raoul pense que c'est inhérent à tous les démarrages d'entreprise.

* Lopez informe Raoul que Froeme, irlandais, est un grand amateur de tableaux de Maîtres et qu'il est prêt à payer très cher des œuvres de Walter Frédéric Osborne.

* Raoul convainc son épouse de vendre les Osborne qu'elle détient de par l'héritage de son grand-père.

* Lopez transmet à Froeme l'argent qu'il perçoit du trafic de drogue.

* Raoul vend un ou plusieurs tableaux à Froeme à des tarifs nettement surévalués, deux fois leur valeur réelle.

* Froeme les achète avec l'argent sale reçu des mains de Lopez.

* Lopez récupère l'argent et paye le tableau à Raoul à son juste prix.

* Raoul utilise cet argent pour investir dans la société de Lopez, puis commence à rembourser l'argent qu'il doit à Froeme.

* Froeme revend le tableau authentifié à son cours réel. Et se rembourse une deuxième fois des prêts faits à Raoul.

* La société de Lopez n'est qu'un leurre. L'argent investi est transféré à la Shortmacker's et la société de Trading est mise en liquidation. Raoul a perdu son investissement. Il n'a été qu'un rouage utile dans l'opération de blanchiment montée par Lopez et Froeme.

Il ne manquait plus que la conclusion.

— Et après ? Qui a intérêt à supprimer un rouage aussi commode ?

Miller soupira.

— C'est la bonne question. Une autre consiste à comprendre le rôle d'Odile Fontana, avant qu'elle ne devienne gênante... Tu as carte blanche. Montre lui les photos contenues dans les cases repérées par Li-Anne. Bluffe au besoin ! Je veux savoir qui elle est réellement et ce qu'elle a dans le ventre ! Tu es le mieux placé pour y parvenir...

Jeudi 23 juillet.

— Bonjour commissaire ! Je ne vous connais pas.

— Moi, je vous connais. Il est vrai que vous êtes devenu une célébrité. Je me suis toujours demandé pourquoi un artiste tel que vous avait choisi de devenir faussaire ?

— Peut-être parce que c'était pour moi le seul moyen d'étudier la technique de mes maîtres et de gagner de quoi vivre. Et puis, quelle jouissance. J'ai réalisé des faux Chagall, Dali, Matisse, Modigliani, mon peintre préféré et combien d'autres... Mais ce n'était jamais de serviles copies. Je peignais à la façon de. Ainsi, je devenais Chagall ou Matisse... Certaines de mes œuvres ont été authentifiées comme vraies par les plus grands experts, ou publiées dans la Gazette de l'Hôtel Drouot. Matisse lui-même s'y serait laissé prendre, dit-on ! J'ai peint des centaines de faux.

— Et maintenant ?

— Voyez ! Ils m'ont collé dans une prison modèle. Lisez donc cette brochure :

« Le centre pénitentiaire de Saran dans le Loiret est le prototype d'une nouvelle génération de prison. Un centre "vaste" et "aéré", avec le souci d'améliorer les conditions de détention des détenus mais aussi les conditions de travail des personnels... »

— C'est pas beau, ça ?!

— Toujours aussi bien que la Santé !

— C'est un point de vue... De toute façon, je n'ai plus que quatre mois, avant de céder mon quatre-étoiles à un autre bienheureux... Qu'est-ce que vous venez chercher ici, Commissaire ?

— Votre expertise.

— Mon expertise !?... Pour ce qui est de mon savoir-faire, ah ça oui ! Mais mon expertise ?... On n'est plus au temps où Vidocq le brigand devenait chef de la Sûreté. Dîtes moi qui m'accorderait sa confiance !

— Moi !...

— Alors, il va falloir que vous m'expliquiez !

Miller relata la tragédie du manoir de l'Écu d'Or. Le corps carbonisé, les débris, les tableaux incendiés, les résidus. Puis Paula, ses compétences particulières, le faux Seurat conservé par la Mère supérieure du lycée Saint Vincent de Paul...

Jean Zek, notre faussaire romantique, écouta sans interrompre. L'horreur subie par cette pauvre enfant le toucha. Il fallait du cœur pour devenir Chagall, Monet. C'était un faussaire, mais aussi un artiste de grand talent.

— C'est écœurant, ceux qui ont fait ça. C'est dégueulasse. Si je peux vous aider à les coincer, je le ferai sans aucune contrepartie. Mais, je ne crois pas que cette enfant autiste, même possédant d'aussi exceptionnelles qualités, ait pu confectionner des faux crédibles susceptibles de passer au travers une expertise sérieuse.

Un homme aussi sensible que Zek ne put manquer de lire la déception sur le visage de Miller.

— Pour réaliser un faux crédible, il ne suffit pas d'aller acheter une toile chez Cultura, des tubes de peinture à huile pour amateurs, et d'être capables d'effectuer la reproduction en tous points parfaite d'une œuvre originale. Dès le premier coup d'œil, un expert détectera la supercherie. Il faut d'abord s'enquérir des matériaux utilisés à l'époque par le Maître, s'en procurer, les contrefaire si nécessaire, et cela ne serait que le moins ardu des problèmes à résoudre. S'il s'agit d'huiles, un expert digne de ce nom effectuera un examen aux rayons Ultraviolets qui lui permettra de faire ressortir les restaurations ou les repentirs. Les fausses signatures récentes seront ainsi démasquées. Quant aux craquelures, vues à l'œil nu, elles seront particulièrement étudiées et permettront de déterminer la nature et l'état du support et de la couche picturale. Elles trahissent la vie d'un tableau comme les rides trahissent la vie d'un homme. Voyez commissaire : Copier n'est pas jouer !

— Alors, que devrait faire notre apprenti faussaire ?

— Il faut peindre comme le maître. Devenir sa résurrection. Une toile sans repeints est une illusion. Inventer un repentir crédible n'est pas simple, mais c'est essentiel ! Si l'expert y croit, le

faussaire gagne la première manche. Quant aux craquelures... Permettez que je conserve mes petits secrets...

— Qu'est ce qui vous a mené ici ?

— Un traître ! J'en avais marre de bosser pour que les autres se goinfrent sur mon dos. J'ai décidé de faire cavalier seul, et ça n'a pas plu...

— Que pensez-vous de Grand-Beaulieu ?

— L'un des meilleurs experts ! Peut-être le meilleur. Peut-être parce qu'il est lui-même un honorable gribouilleur.

— Ce n'est pas très flatteur...

— Vous vous trompez, Commissaire... Grand-Beaulieu est un excellent technicien, malheureusement pour lui, totalement dénué de talent. L'art n'est pas qu'une technique parfaite. Il suffirait à tout un chacun d'apprendre pendant des heures pour devenir un génie. Mais non... On ne devient pas Dali. On naît Dali.

— Mais vous ?

— Je ne suis qu'un clone. Une copie géniale. Heureux d'avoir pu vous être utile, Commissaire. Revenez me voir lorsque je serai dehors...

Miller rejoignit Vilnot aussi rapidement qu'il put.

Une idée lui trottait dans la tête. Si Paula Lemoine était bien le corps retrouvé carbonisé, et si elle avait peint des faux assez authentiques pour tromper Grand-Beaulieu, c'est qu'elle avait reçu de l'aide de personnages aussi compétents que cupides.

Zek était le meilleur, mais se trouvait en prison et son savoir-faire n'était pas du genre de ceux qui peuvent se transmettre par le texte. Il n'était pas le seul, et Miller décida que nous irions interviewer tous les faussaires répertoriés dans la région parisienne.

Chapitre 105

Jeudi 23 juillet.

— Mademoiselle Fontana !...

— Mademoiselle Fontana ?!... Est-ce Nano ou le capitaine Valente qui m'interpelle ?... Hum... Je penche pour le policier. En fait, je suis certaine qu'il s'agit du policier... Seize jours sans nouvelles... Ce n'est pas très flatteur pour moi...

— Je suis officier de police.

— L'étiez vous ce jour-là ?...

— Mademoiselle Fontana, je dois... Nous devons avoir une conversation sérieuse pour votre propre sécurité.

— Est-ce une convocation officielle ?

— Non...

— Alors, je rentre chez moi. Si vous souhaitez me parler, accompagnez-moi !

Je m'en défendais, mais j'attendais ces mots ou d'autres, tous ceux qui me donneraient un prétexte valable pour demeurer près d'elle.

Dans le bus, je me tenais debout en face d'elle, séparé par un garde-corps en inox sur lequel une forêt de main s'agrippait. Elle souriait sans me regarder. Grande, belle, onctueuse. Une voix intérieure intransigeante m'intimait l'ordre de renoncer. De fuir avant que le feu n'embrase mon corps et fulmine mon sang.

Elle descendit la première et se mit à sauter d'un pied sur l'autre sur le trottoir comme une petite fille jouant à la marelle. Sa jupe virevoltait et me tournait la tête. J'étais certain qu'elle n'ignorait rien de l'effet que cela avait sur moi. L'air chaud emplissait mes poumons. Nous arrivâmes essoufflés au pied de son immeuble sans nous avoir dit le moindre mot.

Elle choisit l'escalier et je pus admirer ses jambes élancées.

— Nous sommes arrivés. Le moment est venu de nous quitter.

« *Ah non ! Elle ne pouvait pas me faire ce coup-là !!!... »*

— Odile...

— Mademoiselle Fontana ! Si vous le voulez bien, Monsieur le policier.

— Je dois vous parler !

— Avez-vous un mandat ? Un ordre de perquisition ? Suis-je une dangereuse terroriste ? Venez-vous m'arrêter ?

— Odile, vous êtes en danger !...

Elle tira les clefs de son sac et ouvrit la porte.

— Et bien, passez la nuit sur le palier si cela vous chante !

Elle se faufila par l'entrebâillement de la porte et la referma aussitôt.

Une chape de plomb nimbée de ridicule tomba sur mes épaules. Miller allait se ficher de moi.

— Odile... Ouvrez !...

— Laissez-moi tranquille ou j'appelle la police !

— Odile... C'est ridicule...

— Je compose le 17 ! Attention, il n'y a que deux chiffres...

— Odile... Je... Je vous aime...

Catastrophe ! Ces mots fatals avaient jailli de ma bouche comme l'eau des geysers d'El Tatio.

Odile ne rit pas.

— Qu'avez-vous de si important à me dire, policier ?

— Le commissaire pense que vous êtes mêlée de près ou de loin aux affaires qui secouent la ville de Vilnot. Que vous avez prémédité votre rapprochement avec Bénédicte Racquam et que vous poursuivez un but bien précis que vous nous cachez avec soin. Ouvrez-moi !

— C'est tout ? C'est pour ça que vous me harcelez ? Je vais vous répondre. Bien sûr que je poursuis un but précis. Je vais vous le révéler. Écoutez bien : Gagner ma vie le mieux possible après avoir galéré pendant des années pour me payer des études. Est-ce répréhensible ?

— Est-ce pour ça que vous vous êtes astreinte à fréquenter une salle de sport consacrée au *Krav Maga* pendant les trois années passées en Nouvelle-Zélande ?

— Anima sana in corpore sano !

— Fallait-il choisir un art martial extrême, sans doute l'un des plus dangereux, pratiqué par des brutes et des malfrats attirés par l'absence de règles.

— Respectez-vous toujours les règles, policier ?

« *Mouche !...* »

Elle savait tout de moi, et moi j'espérai vainement en savoir un peu plus sur elle...

— ...

— Êtes-vous toujours là, policier ?

— ...

— Dommage...

— Je suis là !!!... Je cherche simplement à vous protéger. La justice ne vous fera pas de cadeau. Vous oubliez que vous êtes suspectée d'avoir voulu intoxiquer Raoul Racquam à l'aide d'une bactérie... E.Coli...

— Suis-je inculpée ?

— Vous avez tort de prendre ça à la rigolade ! Un autre meurtre, atroce celui-là, a eu lieu...

— Bénédicte Racquam sera ravi d'apprendre que l'assassinat de son mari n'avait rien d'horrible... Pour ce qu'il en est de celui de cette pauvre fille, j'ai un alibi en béton ! J'étais dans mon lit ! Très fatiguée. Dans ce cas-là, je ronfle et les voisins s'en plaignent...

« *Rien à en tirer de ce côté-là !... Elle continue à se foutre de moi...* »

— Pourquoi vous intéressez-vous autant à Adrian Lopez et à Fitzgerald Froeme ?

— Ils sont généreux et me font des cadeaux. Je suis affreusement vénale. Voulez vous voir mes clubs de golf ?

— Ouvrez-moi !...

— Bonsoir, policier...

— Nous avons intercepté une convocation téléphonique entre Jason Mitchell, le fondé de pouvoir de Fitzgerald Froeme, et Franck Ferrandi. Il semble que Bénédicte Racquam ait perdu la confiance des investisseurs. Votre rôle est terminé.

— Bonsoir...

J'attrapais l'enveloppe contenant les photos examinées par Odile sur le mur du commissariat et je la glissais sous sa porte.

— Pour nourrir vos cauchemars...

J'attendis un moment puis appelai l'ascenseur. La porte s'ouvrit. Elle souriait pour faire bonne figure, mais son visage était décomposé. Li-Anne avait vu juste.

— Reprenez ça !

— Gardez tout au contraire ! Des agrandissements sont placardés dans la salle que vous avez fréquentée. Prenez garde ! J'ignore le but que vous poursuivez. Ces gens sont dangereux. Je vous crois innocente... Aidez-moi à le prouver.

Odile se redressa.

— Vous croyez que je n'ai pas compris ce qui se passe ? Les tableaux qui voyagent. Les coffres-forts de banques étrangères emplis d'argent liquide.

— Et qu'en déduisez-vous ? Le blanchiment par la vente d'œuvres d'art est une technique courante. Ce ne serait qu'une simple affaire de fraude fiscale s'il ne conduisait rapidement à des dérives autrement plus dangereuses. Cela ne concerne pas seulement le milieu artistique. Gardez vos distances !

Odile referma la porte, et je l'entendis, l'oreille collée contre la porte, qui, de rage ou de dépit, déchirait l'enveloppe.

Chapitre 106

Vendredi 24 juillet,

Odile frappa à la porte du bureau de Bénédicte, mais n'attendit pas la réponse et l'ouvrit.

— J'ai à vous parler, Madame Racquam !

— Décidément...

— Que voulez vous dire ?

— Je me comprends... Qu'avez-vous de si important à m'annoncer ?

— D'abord que je ne suis pas votre ennemie. Vos histoires avec le fisc, vos tableaux, vrais ou faux, ce n'est pas mon affaire.

— Alors que venez vous chercher ? Vous voulez de l'argent ?

— Non !

— Alors, quoi ?

— Allons causer au dehors...

— Si vous escomptez m'emmener jusqu'au Pont, je...

— Les jardins de la mairie feront l'affaire...

Bénédicte haussa les épaules en signe d'incompréhension, mais aussi de soulagement. La température extérieure ne faisait que grimper. Elle prit une ombrelle.

Odile l'observait. Elle ressemblait à une vieille dame en cure thermale.

Elles s'installèrent sous le tulipier.

— Adrian Lopez vous a roulée. L'argent prêté puis investi par votre mari ne s'est pas évaporé. Il a simplement changé de main avec la complicité de Fitzgerald Froeme.

— Si vous croyez que je l'ignorais... Raoul s'est conduit comme un imbécile. Il n'a pas tenu compte de mes mises en garde. Mais ils me tiennent. Ce sont eux qui ont planqué du cannabis à la villa. Oh... Camouflé juste ce qu'il faut. Ensuite, ils ont prévenu la police. C'est de bonne guerre... Raoul a signé une grosse reconnaissance de dettes à Froeme. Ce salopard veut récupérer l'argent, après nous avoir grugés une première fois. S'il s'en sert, je suis foutue.

— Invitez-les à venir négocier. Dites leur que vous avez l'argent.

— Et après ?

— Après, je m'en charge.

— Que voulez vous dire ?

— Je sais comment les faire taire.

— En échange de quoi ?

— Rien ! Après, je disparaîtrai.

— Ils n'accepteront jamais de venir ici.

— Ils viendront ! Dans moins de onze jours commencera le 99^e open de France de golf. C'est le plus vieil Open de golf d'Europe continentale. Par chance, il a lieu tous les ans sur l'Albatros du Golf National. C'est un événement considérable où il faut être vu. L'Alstom Open de France est une épreuve majeure du circuit européen. Elle réunit chaque année quelques-uns des meilleurs joueurs du monde. Le parcours fait l'unanimité auprès des compétiteurs et de la gentry internationale... Tous voudront en être. La Ryder Cup s'y déroulera en 2018. Froeme viendra ! Lopez aussi... Lui se fout du golf, mais ne voudra pas perdre de vue sa part de gâteau.

— Je ne joue pas au golf. Je n'y connais rien du tout. Je n'ai jamais entendu parler de votre piaf. Où cela se passe-t-il ?

— Du côté de Saint-Quentin-en-Yvelines.

— Que comptez vous faire ?

— Rien qui puisse vous nuire. Bien au contraire.

— Comment êtes-vous si sûre qu'ils resteront suffisamment longtemps ?

— L'open de France est un tournoi majeur du golf mondial. C'est aussi une formidable occasion de faire du business...

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous fournissiez l'appât. Le riad d'Essaouira en échange de vos dettes, par exemple, avant que le fisc ne mette le grappin dessus. Ajoutez y la renégociation de la dette municipale. Cela constituera un point de négociation sur lequel vous pourrez transiger sans que cela vous fasse trop mal...

— Vous êtes folle !

— Qu'allez vous en faire, maintenant que vous êtes seule ? Raoul est mort. Quant au riad, il vient d'y être découvert 25 kilos de cannabis. Pouvez vous être certaine que Raoul ignorait tout des activités de Lopez ? Croyez-vous que vos invités vont se précipiter ? Il vous faudra vendre, et je ne suis pas sûre que les acheteurs vont se précipiter... Les vautours vont flairer la bonne affaire. Froeme lui-même, peut-être...

Bénédicte apparut soudain pour ce qu'elle était : une vieille femme désespérée, acculée de toutes parts. Il ne restait plus qu'à porter l'estocade.

— Froeme viendra et en profitera pour rencontrer l'un de vos conseillers.

— L'un de...

La mairesse pâlit plus encore... Puis un éclair de lucidité traversa son esprit.

— Ce petit salaud ?!... Comment savez-vous cela ?

— Je le sais, c'est tout.

— D'accord... Mais...

— Pas de « mais ». Vous n'avez pas le choix. Je suis votre seule porte de salut !

— Continuez...

— Vous exigerez un écrit. Dans lequel vous reconnaîtrez être la véritable propriétaire du riad, et dans lequel Froeme et Lopez reconnaîtront avoir détourné l'argent de votre mari. Bien sûr, ce contrat sera assorti d'une clause de confidentialité réciproque impliquant un abandon de tout titre en cas de violation.

— C'est de la folie... Ça ne marchera jamais !

— Je dispose d'une arme contre eux. Et je compte bien m'en servir.

— Qui êtes-vous réellement ?...

— Une alliée de circonstance, rien de plus, rien de moins.

— Et puis-je savoir où et comment vous comptez réaliser ce prodige ?

— Où ? Dans votre maison de famille de Buc. Le golf est situé non loin, sur le territoire de la commune de Guyancourt. Voyez, la chance est de notre côté... Comment ? C'est mon affaire...

— Admettons que j'accepte...

— Il y a une autre chose que j'ai besoin de savoir.

— Dîtes...

— Êtes-vous mêlée de près ou de loin à la fusillade du Pont et au meurtre de Dragomir Iliev ?

Réfléchissez bien avant de me répondre !

Bénédicte se cabra et son visage redevint celui que ses adversaires lui connaissaient à l'époque de sa splendeur.

— Qui êtes-vous donc pour m'insulter de la sorte ?

— J'ai besoin de cette réponse, c'est tout !

— Je vous pensais plus perspicace ! Je ne suis pour absolument rien dans la mort de ce malheureux ouvrier que dont on a retrouvé le cadavre déchiqueté dans un tas de terre. J'ignore si sa chute fut un accident ou si on l'a poussé. Et si on l'a poussé, j'ignore qui est le commanditaire de cette ignominie. S'il s'agit d'un crime xénophobe ou d'une querelle à propos d'une femme ou toute autre raison !

— Comment savez-vous que l'homme victime de la chute et le cadavre retrouvé son la seule et même personne ?

— En doutez-vous ?

Odile dut admettre que non.

— Vous pensez qu'Alfonsi est coupable ?

Bénédicte haussa les épaules en signe d'impuissance.

— Mon mari et moi sommes ce que nous sommes, mais en aucune manière des assassins. Quant à la mort d'Iliev, demandez-vous qui avait réellement intérêt à ce que Gilio Ferrandi soit impliqué dans ce meurtre !

— Impliquer le frère d'un leader politique peut-être un moyen commode de le discréditer. Cela aurait pu vous tenter...

La vieille dame s'empourpra de rage.

— Chercher donc du côté des groupuscules qui gravitent autour de la FNF et de l'Ultra Droite ! En particulier du côté d'« Honneur & Dignité de la France ». Franchement hostiles au FNF de Rose Labruni et à sa stratégie d'accession au pouvoir par les urnes, ses membres sont pour la plupart des anciens de la FNF, exclus depuis la mise en œuvre de cette politique. Eux-mêmes, sont proches d'autres groupuscules mêlant des politiques nationalistes xénophobes et des droits-communs. Franck Ferrandi y a gardé des contacts.

— Merci...

Chapitre 107

Vendredi 24 juillet.

Je ne pouvais plus jeter un voile sur une réalité qui me crevait les yeux. Odile poursuivait un but bien précis et rien ni personne, ni la peur des conséquences pour sa propre sécurité ou pour son devenir, ne pourrait l'en détourner. Il devenait de plus en plus évident que cet objectif se situait en dehors du cadre légal.

Elle s'était préparée avec soin, patience, et méthode. Inconsciemment, je savais qu'elle touchait au but.

J'étais déchiré entre le désir de lui venir en aide, d'empêcher l'irréparable, de la sauver, et l'impérieuse obligation de faire mon devoir de gardien de la loi.

Je ne savais même pas si elle m'aimait un peu, ou si je n'avais été qu'un instrument providentiel et éphémère, utile à sa quête.

Quoi qu'il en soit, c'était trop tard. L'enquête progressait mais ce que nous avons découvert ressemblait aux pièces neutres d'un puzzle. Nous avons une idée de la scène qui était représentée, mais n'avions que des bribes de décor. Beaucoup de soupçons, peu de preuves.

Une perquisition en bonne et due forme chez Odile Fontana s'imposait.

Chapitre 108

Samedi 25 juillet,

Thibault Pinot venait de prendre sa revanche sur le mauvais sort. Alors que son Tour de France rimait jusqu'à présent avec malchance, le coureur venait de remporter la 20e étape. Celle qui relie Modane à l'Alpes d'Huez, signant ainsi la troisième victoire française de la Grande Boucle. Du côté

des automobilistes, les départs en vacances sont à nouveau, classés rouge dans le sens des départs et orange dans celui des retours. De tout cela, Odile Fontana n'avait cure.

Elle profita de l'heure matinale pour filer discrètement et rencontrer une personne qui ne s'attendait certainement pas à sa visite.

Une demie heure plus tard, elle poussa la porte du sas d'entrée de l'immense tour. Un sas bien inutile, ouvert à tous les vents. Ça puait ! A cette heure là, la voie était libre, pas un chat. Les détritiques au sol, les cannettes de bière et les litrons de rouge rappelaient que la soirée et la nuit avaient été animées. Odile prit l'escalier de service. Sur le palier du premier, un clochard, ancien nom donné aux SDF, cuvait adossé à la colonne sèche. Elle appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur. L'engin se mit en branle bruyamment. Elle procédait ainsi depuis qu'un matin de janvier, elle était restée coincée trois bonnes heures dans un monte-charge défectueux. Elle espérait que s'il était capable de monter d'un étage, il pourrait la conduire jusqu'à sa destination. Une illusoire garantie, mais la seule à sa disposition.

L'insonorisation ne devait pas être le souci premier des bâtisseurs. Impossible d'envisager de passer inaperçue... L'engin s'arrêta dans un ressaut et la double porte s'ouvrit dans un effroyable boucan. Tout l'étage était averti de son arrivée.

Sur la porte barbouillée de tags indécents, cinq lettres en relief indiquaient M.A.G.D.A.

Odile appuya sur le bouton de la sonnette avec insistance, puis frappa avec le poing. Magda apparut.

— Ça va pas ! Vous avez vu l'heure ? Vous êtes qui ?

— Je viens parler de Gilio...

— Z'êtes assistante sociale ou une connerie de ce genre... ?

— J viens chercher de l'aide pour faire la peau à des salauds, ça vous va comme ça ?

Magda Gatzé entrouvrit la porte. Elle était en caleçon sans rien en haut.

— Vous êtes qui au juste ?

— J'ai un compte à régler avec les Racquam...

— J'enfile un Jean... Entrez !

Magda indiqua un canapé défoncé.

— Carrez vos fesses là dedans ! Il n'est pas de la première jeunesse, mais il est propre.

Elle avait à présent les cheveux uniformément ultra courts. Noirs de jais.

Odile parcourut des yeux le bric-à-brac. Des toiles en cours d'exécution, accrochées partout où il y avait de la place disponible, des morceaux de carton ondulé, des boîtes emplies de couteaux de peintre et de d'instruments curieux, des sachets de sable, et surtout des empilages de tableaux représentant des êtres fantasmagoriques dont les couleurs criardes et dissonantes vous glaçaient le sang.

A ce propos, Magda devait aimer l'hémoglobine...

Au final, une œuvre très personnelle non dénuée de talent, qui pénétrait au plus profond de votre être. C'était impossible d'y rester indifférent.

Odile remarqua que les mains de la jeune femme étaient maculées de peinture. Elle peignait. Ce qui signifiait qu'elle était rassurée sur le sort de son compagnon.

— Gilio envisage-t-il de reprendre les représentations ?

— C'est impossible ! Franck ne le tolérerait pas. Il est allé trop loin. Il ne peut plus faire marche arrière. J'ai deux loustics au cul dès que je fais un pas dehors. Faut pas demander pour qui ils roulent ! Heureusement, ils sont pas très malins. Mais je ne peux pas m'amuser à les larguer trop souvent. J'ai pas envie de me faire rouster. Alors, je me tiens à carreaux pour le moment. Maintenant, dites moi ce que vous avez à me dire !!

Odile récita son texte. La fille cramée dans la tour de l'Ecu d'Or, les toiles de maîtres qui se baladent entre la France et l'Irlande, les flics qui flairent une arnaque, Bénédicte aux abois, Franck qui se place...

— S'il réussit son coup, c'est l'enfer à vie pour vous !

— C'est quoi où tu veux en venir !

— Faut oublier provisoirement Bénédicte et faire tomber Franck. Et pour avoir sa peau, tu as

besoin de moi.

— Et toi ?

— Moi, Franck, je m'en fous, je te le laisse. Mais tu peux m'aider à avoir un autre salopard qui s'apprête à faire alliance avec lui. Tu vois, on est faites pour s'entendre.

— Et cette salope de Bénédicte ?

— Elle tombera toute seule !

— Comment tu sais tout ça, toi ?!

— Y'a un des flics qui m'a à la bonne...

— T'as couché ?

— Ouais... C'était pas mal...

— Bien joué ! Ces cons ont une bite à la place du cerveau ! C'est quoi ton plan ?

— Quand la tour a brûlé, tout ce qu'il y avait dedans a cramé. Mais depuis, les flics m'ont interrogée avec insistance à propos des tableaux de Bénédicte. Le soir où Racquam a été tué, j'y étais. J'ai servi la soupe au manoir. Ce soir là, il n'y a pas que Racquam qui ait calenché. Le vieux d'à côté y est passé aussi. Assassiné. Quelques temps après, sa villa a été visitée.

— Et alors ?

— T'as toujours dit que Racquam faisait du trafic de tableaux. Si on peut le prouver...

— Ça f'rait quoi ?

— Ça, f'rait tomber Bénédicte... Mais avant ça... Si tu veux Franck, tu l'auras. Moi, c'est autre chose que je veux, et pour ça, j'ai besoin que tu m'aides à comprendre comment ils s'y prennent pour les tableaux. Ils sont tous authentifiés. Et pourtant, je suis certaine que certains son faux !

—... Et après...

— C'est mon affaire !

Magda fit une drôle de tête.

— Suppose que je marche...

— T'es débarrassée de Franck, tu passes à la télé. C'est bon pour tes toiles. Y'a même un bon petit paquet de fric à te faire, si on s'y prend bien...

Chapitre 109

Lundi 27 juillet, Commissariat de Vilnot.

— Jour et nuit ! Je veux qu'on mette en place un planning de surveillance 24/24. Odile Fontana nous a encore filé entre les doigts. Elle s'est jouée des deux stagiaires que j'avais chargé de surveiller l'immeuble.

Je trouvais Miller injuste sur ce coup là.

— Ils sont inexpérimentés...

— Oui... Mais pas elle... C'est ce que je voulais savoir. En les bernant, elle a confirmé ce que je soupçonnais. Elle se sait surveillée, et ça ne lui pose aucun problème parce qu'elle s'y est préparée. Pas question de démentir ses certitudes. En apparence nous garderons le même dispositif. En apparence seulement. Valente, Planquet et trois OPJ vous relaieront. Dès que nous l'aurons localisée à nouveau...

*

Magda rejoignit Odile Fontana Porte d'Orléans. Celle-ci avait loué une petite 107 Peugeot.

— Nous y serons dans deux heures.

Magda ne décrocha pas une parole de tout le parcours. Odile se concentra sur la conduite, respectant à la lettre les limitations de vitesse. Trop de criminels se faisaient pincer stupidement pour avoir négligé cette obligation. Elle n'avait sur elle ni portable, ni carte de crédit, ni GPS. Uniquement ses papiers d'identité et de l'argent liquide.

Les deux femmes portaient une perruque châtain clair et des lunettes de soleil qui leur mangeaient le visage. Il faisait beau. Une chaude journée d'un été annoncé caniculaire. Tant mieux. Les gens resteront chez eux. Cela diminuera le risque de faire une mauvaise rencontre.

Odile passa Valloton, continua quelques kilomètres et tourna à droite dans le chemin forestier menant jusqu'au manoir. Une mauvaise surprise les y attendait. La fourgonnette d'un artisan

indiquait que des travaux étaient en cours. Odile fit demi-tour. Le sol était sec et poussiéreux. Il faudrait passer la voiture au « lavomatic » avant de la restituer au loueur. La Peugeot s'engouffra dans l'allée menant à la villa des Lemoine. Le vieil homme devait avoir des difficultés à entretenir les abords. C'était bien compréhensible, à son âge.

Il fallait planquer la voiture. Odile contourna le bâtiment. Un énorme figuier la masquerait des promeneurs trop curieux.

Magda ne manifestait aucune appréhension. Au contraire, au fur et à mesure que la plongée dans l'illégalité approchait, une montée d'adrénaline lui ôtait toute forme d'inhibition. Odile le remarqua et se félicita de son choix.

— Par ici. Je vais décoller les scellés. Mettez ces gants.

Odile opéra avec soin. La serrure avait été fracturée et il suffit de pousser la porte pour pouvoir pénétrer à l'intérieur. Il y faisait très sombre.

— Ces vieilles maisons auraient besoin d'un sérieux coup de jeune.

— Coup de jeune ou pas, il faut être ermite pour venir s'enterrer ici !

— En attendant, regarde ! Tous ces murs étaient recouverts de tableaux. Ils ont tous été volés puis brûlés.

Les deux femmes se mirent en devoir d'examiner chaque pièce avec soin. Rien ne semblait avoir changé depuis des lustres. Magda riait et se moquait de ce qu'elle considérait comme les stigmates d'une lignée en voie d'extinction.

— Il n'y a rien ici.

— Il reste la cave et des combles.

— Va pour les combles. Quant à la cave, très peu pour moi ! J'ai horreur des rats.

Magda passa la première. Une trappe permettait d'accéder. Surprise, les rayons du soleil de midi vinrent la frapper de plein fouet. Les cambrioleurs aussi étaient passés par là. Pourtant, un atelier de peintre amateur se trouvait pratiquement intact.

— C'est le coin de la fille dont vous m'avez parlé.

Empilées se trouvaient des toiles représentant des portraits du vieux Lemoine, probablement à partir de photographies, des paysages de Sologne, des tableaux mettant en scène des animaux de la ferme.

— C'est remarquablement reproduit, mais aucune émotion ne se dégage de ces croutes. Regardez, voici la photo qui a servi à faire celui là.

— Le rendu est extraordinaire. De loin, on confondrait la toile et la photo !

— Cette fille est capable de reproduire n'importe quoi avec une fidélité prodigieuse. Mais ça n'en fait pas une faussaire...

Magda avait tout compris. Trop tôt au goût d'Odile.

— Pourquoi pensiez vous que Racquam faisait du trafic de tableaux ?

— L'une des toiles que j'ai aperçu pendant que Raoul tentait d'enfiler sa queue dans mon cul, n'était pas signée...

— Cherchons encore !

Odile se mit en devoir de passer cet étrange atelier au peigne fin. Centimètre par centimètre. Magda fit remarquer qu'en rassemblant les colorants et siccatifs trouvés sur place, il était impossible de peindre les scènes animalières et les portraits de son père.

Odile comprit instantanément, ceux qui avaient volé, puis détruit les tableaux fixés aux murs, avaient fait le ménage de telle façon qu'il soit évident que Paula Lemoine soit incapable de peindre autrement que comme une autiste douée d'une « compétence particulière » dénuée de tout véritable talent artistique.

Dans cet atelier, « on » l'avait instruite patiemment. Probablement sans que son père ne se rende compte de ce qu'étaient les buts de ses professeurs. On pouvait leur faire confiance pour avoir effacé toute trace de leur passage. Dépitée, Odile s'assit à même le sol, recroquevillée sur elle-même. Magda en profita.

— Et si vous me racontiez tout !

Odile hochait la tête et marmonnait tout ce à quoi elle avait pensé.

— Voilà ! J'avais espéré trouver un indice me permettant d'identifier le faussaire qui s'est servi du talent de Paula...

Magda la regarda avec des yeux écarquillés.

— Un faussaire n'aurait jamais pris un tel risque ! Pour lui faire faire quoi ? Ce qu'il peut faire lui-même ? Non ! Celui ou celle qui s'est servi de Paula n'est pas un faussaire. Un amateur d'art, possédant une connaissance approfondie des peintres et de la peinture, un enseignant, peintre lui-même, mais d'un talent insuffisant pour tromper un expert comme Grand-Beaulieu...

— Aucune chance qu'il ne se découvre ! Pourtant, il a bien fallu qu'il persuade Lemoine qu'il était l'homme de la situation pour sa fille. Quelque part devrait se trouver un indice, une trace de son passage ou de son identité.

Odile et Magda fouillèrent toute la maison méthodiquement. En vain.

Elles avaient mangé de la poussière et avaient soif. Les deux femmes retournèrent à la cuisine et se servirent en vin blanc. Sur la table, un carnet avec les courses à faire, le jour de l'assassinat du vieil homme. Magda le feuilleta. Lemoine vivait de peu et notait tout ; L'EDF, les impôts, la sécu...

Soudainement, Odile fut prise de tremblement. A côté de la date, trois lettres B-G-B. « BGB » comme Baudoin Grand-Beaulieu... Incroyable que les flics soient passés à côté...

Chapitre 110

Un taxi déposa Odile au pied de son immeuble vers 18H45. Planquet qui venait de prendre la relève nota le numéro et mit en place son dispositif. La jeune femme ne devait ressortir que le lendemain pour reprendre ses activités à l'Hôtel de Ville de Vilnot.

Le chauffeur de taxi fut rapidement identifié. Il avait pris Odile à l'angle de l'avenue du Général Leclerc et de la rue Sarrette, à deux pas de la porte d'Orléans. Elle était seule et elle paya la course en liquide. Elle demanda d'abord de se rendre à un magasin de farces et attrapes, puis à son domicile.

Miller me fit signe et je le conduisis rue Sarrettes. Il n'y avait rien de particulièrement remarquable, et nous avons remonté et redescendu la rue en vain. Au retour, ce que nous cherchions sans savoir de quoi il s'agissait, nous crevait les yeux. De l'autre côté de l'avenue se trouvait un parking et une concession Europcar.

Le loueur dit se souvenir parfaitement de la jeune femme, et ressortit la copie d'un permis de conduire au nom d'Odile Fontana. L'heure de retour du véhicule cadrerait avec les déclarations du taxi.

Miller demanda si la Peugeot était équipée d'un GPS. Le loueur répondit d'abord que non, puis eut l'air intrigué par la question. Miller insista, et celui-ci avoua qu'il avait proposé en premier une « Clio » neuve équipée d'un système de géolocalisation. Il se souvint s'être entendu répondre : « ... *Je n'aime pas les Renault...* ». Puis, il rapporta que la cliente lui avait demandé si la Peugeot était équipée d'un GPS. En dépit d'une réponse négative, elle l'avait choisie au détriment d'une Opel qui en était munie. La facture avait été réglée à l'aide d'une carte prépayée.

Miller demanda le kilométrage consommé. Il nous permettra de tracer un cercle de liaisons potentielles autour de la Porte d'Orléans.

Le plus intéressant était peut-être de connaître le loueur de voiture où Odile avait choisi d'aller, à condition qu'elle n'en change pas à chaque occasion.

Autre particularité remarquable, la voiture avait été rendue remarquablement propre. Extérieurement comme à l'intérieur. Ce qui pouvait vouloir dire qu'elle avait été salie, et qu'elle avait contenu des personnes et/ou des choses susceptibles de laisser des traces gênantes.

Le retour fut rapide et bougon. Miller pestait contre le temps de retard que nous ne parvenions pas à compenser. Finalement, le kilométrage parcouru par la Peugeot de location ne serait qu'une piètre indication. Odile Fontana avait pris maintes précautions et il était vraisemblable qu'elle avait roulé dans le vide afin de brouiller les pistes au cas où...

Plus intéressantes étaient les nouvelles en provenance d'Irlande. J'avais pris l'initiative de lancer une demande d'informations sur Jason Mitchell. L'homme n'était pas sans tache. Pour être plus précis, la justice s'était contentée d'un non-lieu, faute de preuves suffisantes dans une ténébreuse

affaire de dénonciations calomnieuses.

Selon Mitchell, des dirigeants de la SBGB aurait imaginé une utilisation astucieuse des normes IFRS (International Financial Reporting Standards), auxquelles je ne comprenais absolument rien. Ils les avaient appliquées à la comptabilisation des portefeuilles obligataires et aux mécanismes de protection sur l'évolution des taux (swap), leur permettant de faire apparaître, comme par magie, des profits dans le compte de résultat de la banque, alors que des pertes « miroir » étaient camouflées dans le bilan.

Il disait ne plus pouvoir supporter d'être associé de par son silence à ces malversations.

Mitchell dénonçait également la complicité des commissaires aux comptes, indispensable pour que passe inaperçue une supercherie comptable qui gonfle artificiellement les bonus, puisque profits et dépréciation des fonds propres s'équilibraient en fin de compte.^{R4}

Il commit cependant, selon son dernier défenseur, l'erreur de croire que le bon droit devait nécessairement triompher, et, à cette occasion, il apprit à ses dépens que dans une telle situation, il fallait taper haut et fort très rapidement avant que « le monstre » ne se mette en branle pour riposter avec toute la violence des grandes organisations. Quand la machine est en marche, les moments d'accalmie ne servent qu'à fourbir les armes contre le lanceur d'alerte et à lui faire lâcher prise. Ce ne fut pas la seule erreur qu'il commit. Il s'adressa d'abord pour sa défense aux grands avocats pénalistes à qui il se confia avec une redoutable candeur, toujours selon l'avocat qui accepta in fine de le défendre, ignorant que beaucoup d'entre eux œuvraient en coulisse pour le camp adverse, celui des dirigeants coutumiers des poursuites pénales qui les enrichissent avec l'argent de leur entreprise !^{R4}

Son avocat put finalement déclarer que les faits dénoncés par Mitchell furent partiellement reconnus par la justice, et que son client aurait été totalement blanchi si cette même justice ne s'était montrée incapable de démêler le vrai du faux, la banque ayant disposé de tout le temps nécessaire pour brouiller les pistes. Après une succession d'intimidations et de coups bas émanant de la direction qui couvrait les agissements de l'état-major, Mitchell, à défaut d'obtenir satisfaction auprès des tribunaux, réussit à tirer la sonnette d'alarme auprès de l'Inspection générale du groupe. La banque choisit de ne pas punir pour autant les responsables. Finalement, l'avocat de Mitchell ne put rien faire alors que la SBGB finira en revanche à se débarrasser de lui sous un prétexte fallacieux, menaçant de l'attaquer au pénal pour avoir détenu le rapport de l'Inspection générale, la seule pièce à conviction dont son avocat disposait pour sa défense.

A ce stade, il m'était impossible de déterminer quel avait été le degré d'implication de Mitchell dans les malversations, et combien il en avait couvertes de son silence avant de « craquer ». Avait-il bénéficié un temps de quelques largesses dont la privation aurait par la suite, déclenché une crise tardive de repentance ?...

Il n'était pas non plus exclu qu'il fut totalement innocent. Une hypothèse un peu dure à avaler, connaissant le poste qu'il occupait à présent, chargé de pouvoir de Fitzgerald Froeme, administrateur de la SGBG et apporteur d'affaires de la Shortmacker's, une banque pas précisément tournée vers l'éthique et le commerce équitable.

En fait, Mitchell était aux abois quand Froeme l'a ramassé. « Inemployable person ». Son nom se trouvait en bonne place dans la liste noire des établissements financiers. Cela signifiait-il que Mitchell possédait un pouvoir de nuisance dont Froeme aurait cherché à se prémunir ? Ou bien, au contraire, que Froeme en savait suffisamment sur lui pour en faire son âme damnée sans que cela constitue le moindre risque?

Chapitre 111

Mercredi 29 juillet,

La veille avait été un jour calme. Ce qui signifiait que l'enquête piétinait. Odile s'était rendue à son travail comme si de rien n'était. Aucun signe de tension ou d'inquiétude ne transparaissait sur son visage. Miller avait été d'une humeur de chien. J'avais quitté tôt le commissariat, et malgré cela j'avais eu toutes les peines du monde à trouver le sommeil.

La journée qui s'annonçait devait être d'une tout autre nature. Le téléphone de Miller sonna à 8H30, déclenchant un branle-bas de combat ! Depuis une demi-heure, les gendarmes de Valloton, assistés par le peloton d'intervention de deuxième génération (PI2G) de Montargis, spécialisé dans les opérations à haut risque, étaient dépêchés sur place pour débusquer un forcené retranché dans la villa de Joseph Lemoine. L'homme était armé d'un fusil de chasse. Au total, une cinquantaine de gendarmes en intervention.

Une heure plus tôt, la gendarmerie de Valloton avait été prévenue par les ouvriers œuvrant sur le chantier du manoir de l'Écu d'Or, d'allées et venues étranges survenues depuis quelques jours autour du manoir et de la villa voisine. Deux militaires de la brigade de Valloton furent envoyés en reconnaissance et accueillis par une jeune femme prétendument parente du défunt.

C'est lorsque les gendarmes firent remarquer que les scellés avaient été brisés sans autorisation et voulurent inspecter les lieux que le forcené leur a intimé l'ordre de déguerpir, armé d'une arme de chasse de 9mm.

Miller éructait contre le retard mis à le prévenir. Le Cloarec ne l'emporterait pas au paradis.

Il sauta à son tour sur son téléphone pour appeler Minotier. Si son intuition était la bonne, il était urgent de négocier.

Roquette fut désigné pour contrôler les mouvements d'Odile Fontana. Je ne savais si je devais considérer cela comme un signe de défiance à mon égard ou si je devais m'en réjouir. Une fois de plus, je fus désigné comme chauffeur. Miller occupa le siège passager avant, et Planquet ainsi qu'un collègue en uniforme montèrent derrière.

Deux heures plus tard nous étions sur place. La situation demeurait inchangée. Les négociations se déroulaient au téléphone par personne interposée. Probablement une femme, parlant avec le fond de sa gorge pour contrefaire un ton bas. Le résultat en était une voix étouffée rendant la compréhension difficile et augmentant le risque de mauvaise interprétation.

La possession d'armes de chasse ne signifiait pas que le forcené manifestait une quelconque intention d'en découdre avec les forces de l'ordre.

Dès son arrivée, Miller demanda à voir le procureur Minotier. La zone se trouvait à présent complètement bouclée, de même que les accès par la route de la forêt. Celui-ci était en conversation avec Le Cloarec dont le regard furtif nous indiqua, s'il en était besoin, qu'il n'était pas spécialement ravi de notre présence.

— L'affaire est simple et ne semble pas liée aux récents événements. Il semblerait qu'un différend d'ordre privé soit à l'origine de cette affaire. Les motivations du forcené restent encore assez vagues. Néanmoins, l'homme est armé et détient une femme sous son contrôle. À cette heure, il est impossible de déterminer s'il s'agit d'une complice ou d'un otage.

— Que revendique-t-il ?

— Une voiture pour pouvoir s'échapper sans être inquiété.

— Où se trouve-t-il ?

— Dans une cave. C'est bien là la difficulté. Dans ces vieilles bâtisses, les caves communiquent souvent entre elles et quelques fois avec l'extérieur par des galeries souterraines. En apparence, celle-ci ne comporterait que deux issues. Le soupirail barreaudé que vous apercevez sur ce pan de mur, et une porte intérieure donnant sur des escaliers. Le hic est que toutes les issues de la villa sont barricadées et qu'il est impossible de pénétrer à l'intérieur sans les détruire. Ce qui supposerait une exposition au feu de nos hommes. Le matériel nécessaire sera là dans quelques minutes et en l'absence de reddition, nos collègues du peloton d'intervention donneront l'assaut...

Miller fit la moue.

— J'ai un coup de fil à passer, Monsieur le procureur. Je vous demande de ne rien faire avant.

Minotier acquiesça. Quelque chose me disait qu'il n'en était pas fâché...

Miller s'éloigna et revint au bout d'une dizaine de minutes.

— Faites reculer tout le monde de trente mètres. Je vais aller parlementer avec eux.

Le Cloarec haussa les épaules. Ekerman regarda son patron qui, d'un regard, lui intima l'ordre d'obtempérer à la décision que prendrait le magistrat. Minotier acquiesça.

— Prenez garde à vous, Miller...

C'était la première fois que je voyais le commissaire s'exposer de la sorte. Le mépris que ses tenues bariolées et son physique atypique lui valaient de la part de certains de ses collègues parfaitement mis, derrière leur bureau, me parut plus que jamais être une stupide indignité.

Il s'approcha du soupirail en pleine face. Le fenestron s'ouvrit et le canon d'un fusil de gros calibre pointa en direction de sa poitrine. D'où nous nous trouvions, il nous était impossible de réagir au cas où cela tournerait mal.

Dix mètres, huit, sept, ma respiration se fit saccadée. Il s'arrêta et se tint debout solidement campé sur ses jambes.

— Ils vont donner l'assaut. Rendez-vous ! Je sais qui vous êtes !

— La femme renonça à déguiser sa voix.

— Tous doivent partir. Nous voulons une voiture et la garantie de ne pas être poursuivis. Nous n'avons rien fait.

— À l'exception de cette violation répétée de domicile, c'est probablement exact.

— Alors, fichez le camp !

— Vous ne me donnez pas beaucoup d'éléments à négocier. Vous avez menacé des représentants des forces de l'ordre avec un fusil !

Gilio s'avança près du soupirail.

— Plutôt crever que d'être enfermé avec les fous !

Miller fit mine de chercher une solution.

— Ok ! Voilà ce que je propose : Le capitaine Valente va s'approcher avec notre voiture. Il sera sans arme. Il vous emmènera jusqu'en dehors du périmètre de sécurité et vous filerez ensuite, seul, où bon vous semblera.

— Et Magda ?

— Elle reste ici, avec moi. C'est mon otage, en quelque sorte...

Gilio voulut refuser, mais Magda le prit à part et obtint son accord.

— D'accord commissaire. Mais sachez, qu'en cas d'entourloupe, tôt au tard, je vous tuerais !

Miller retourna vers Minotier pour exposer son plan.

— Gilio Ferrandi est désespéré, il ne réclame rien, ne revendique rien, ne menace personne à part lui-même. C'est une bête traquée en cavale. Je le pense innocent des faits dont on tente de l'accabler. Il faut négocier.

Le Cloarec voulut protester, mais Minotier ne lui en laissa pas le temps. J'enfilai l'un des gilets d'intervention disponibles et pris le volant.

La porte d'entrée de la villa s'entrouvrit au bout de neuf longues minutes. Gilio Ferrandi tenait un fusil pointé sur moi, et à cette distance, je n'en menais pas large. Un autre canon apparut sur le côté gauche de la porte.

Je me penchai pour ouvrir la portière. Gilio inspecta longuement les environs avant de s'engouffrer dans la voiture. Il pointa une arme de poing contre ma tempe. Pourtant, je n'avais pas peur. À moins que l'extrême concentration dans laquelle j'étais ne verrouillât mes sens pendant le temps de l'action.

Je démarrai à vitesse réduite comme Gilio m'en intima l'ordre. La route était dégagée et la totalité du peloton d'intervention semblait s'être volatilisée. Nous avons contourné une pièce d'eau et je me surpris à observer une poule d'eau qui rassemblait ses petits. Le spectacle de la vie. Nous étions presque au niveau de la grande grille d'accès au parc quand la vitre de la Mégane vola en éclat. Trois coups de feu claquèrent en rafale. Un projectile m'atteignit dans le haut du bras gauche et j'eus l'étonnante présence d'esprit de détacher ma ceinture pour m'éjecter, tandis qu'à l'extérieur, les forces de l'ordre qui s'étaient repliées, répliquaient à l'assaillant. Un homme en combinaison noire armé d'un fusil à longue portée.

La Mégane versa dans une ornière, nous offrant une protection bienvenue. Du sang avait giclé partout dans l'habitacle et je vis Gilio, la tête pendante sur sa poitrine. Au dehors, le tireur fut rapidement cerné. Il tenait encore son arme mais n'était plus en situation de riposter. Ekerman le somma de jeter son arme. L'homme se retourna. Le coup parti. En pleine poitrine. Puis un deuxième, à la base du cou. Il s'affaissa.

J'eus le souffle coupé. Incapable d'affirmer ce que mes yeux venaient furtivement de voir. Dans l'extrême silence qui suivit, un gémissement réveilla ma conscience. Gilio respirait

Chapitre 112

Jeudi 30 juillet,

Miller arriva le premier dans le bureau du procureur. Il n'était nul besoin d'être un fin psychologue pour comprendre que le fiasco de la veille laisserait des traces. Le Cloarec se présenta seul contrairement à ce qu'il avait laissé entendre. Ekerman étant resté à la brigade pour veiller à la reconstitution détaillée de l'itinéraire du tueur. Car c'était bien ses hommes qui étaient chargés de sécuriser le périmètre.

Minotier prit la parole le premier.

— Il va falloir être patient. Compte tenu des circonstances, j'ai fait travailler les services de la PTS (Police Technique et Scientifique) toute la nuit. Le tireur est inconnu au bataillon, si je puis m'exprimer ainsi... Il faudra attendre les résultats de l'appel à témoins. Par contre, l'analyse balistique est formelle. C'est bien la même arme, un B&T APR 338 muni d'un réducteur de son et d'une lunette, qui a été utilisée pour atteindre et abattre Dragomir Iliev, et tenter de tuer le juge Lourdey. Cela ne prouve pas qu'il soit le tireur du Pont ou celui qui a ciblé le juge. Mais qu'il ne s'agit pas de celui que la presse a surnommé le « tueur fou », c'est un homme qui nous mènera à lui.

— À condition qu'il s'en tire...

— Je vous le concède, Miller. D'après le chirurgien qui l'a opéré, l'opération s'est bien passée. Il nous faut saluer le professionnalisme du Centre Hospitalier de l'Agglomération Montargoise. Toutefois, l'homme a été placé en coma artificiel. Les médecins ont déclaré que le pronostic vital était engagé.

— Quid de Ferrandi ?

— Il a perdu énormément de sang. Son cœur ne paraît malheureusement pas aussi solide que celui de son bourreau. Les médecins ne se prononcent pas. Il va falloir faire preuve de tact avec sa compagne. J'ai failli dire sa « veuve »... En attendant, je veux deux gardes en permanence devant chaque chambre ! Jour et nuit, bien sûr !

Le Cloarec retint son souffle et serra les dents. Son groupe avait été largement défaillant. La balistique détermina qu'une telle arme avait permis à un tireur expérimenté d'œuvrer dans sa zone de confort. C'était déjà un miracle que Ferrandi en ait réchappé. Pour le moment.

Le Cloarec plaida le caractère improvisé de l'intervention, les difficultés générées par la topographie des lieux et le sous-effectif pour justifier le trou béant dans le dispositif. Une explication un peu mince. Comment expliquer que les terrains situés de ce côté de la départementale aient été laissés hors du périmètre protégé, permettant au tueur de s'approcher au plus près de sa cible, alors que, du côté opposé, la moindre allée forestière était interdite à la circulation, très éloignée de la zone névralgique ?

Une erreur incompréhensible se traduisant par l'éventualité de deux nouvelles morts.

17H00.

Lorsque Miller rejoignit le commissariat, la seule bonne nouvelle de la journée l'attendait. L'appel à témoins avait très rapidement produit ses effets.

Deux sources distinctes avaient formellement identifié le tireur. Il s'agissait d'un certain Matthias Matofer, célibataire, résidant à Mézière et vigile de nuit dans une grande surface de la zone commerciale Ulys 2. C'est son employeur qui prévint la police le premier. Plus intéressant encore, la seconde source révéla que Matthias Matofer avait été admis à suivre la formation initiale des sous-officiers de gendarmerie, dispensée au sein de l'école de gendarmerie de Chaumont (Haute-Marne). Un établissement prestigieux.

Créée en 1945, l'école de gendarmerie de Chaumont se trouvait être la plus ancienne des écoles de formation initiale de sous-officiers de gendarmerie et la seule dont le drapeau est honoré de la médaille militaire. Elle comprenait sept compagnies d'instruction, soit environ 1840 élèves au total.

Matofer en avait été exclu au bout de six mois pour voie de faits sur la personne de son instructeur qu'il accusa de s'approcher d'un peu trop près à sa « fiancée ». Après enquête, il s'avéra

que le différend entre les deux hommes provenait en fait de sanctions prises par l'instructeur à son égard en raison de bagarres à répétition et d'indiscipline.

Chapitre 113

Vendredi 31 juillet,

— Saviez-vous que Baudoin Grand-Beaulieu possède une double nationalité?

— Non...

Je répondais d'une voix neutre. En fait, la double nationalité du commissaire-priseur ne m'importait guère.

Miller continua sur le même tempo.

— La Suisse n'extrade pas ses ressortissants. Cette règle figure à l'article 25 de leur Constitution et ne souffre aucune exception. Celui-ci prévoit que :

« *Les Suisses et les Suissesses ne peuvent être expulsés de leur pays. Ils ne peuvent être remis à une autorité étrangère que s'ils y consentent...* »

— Cette garantie ne s'applique pas seulement au domaine de l'extradition, mais prohibe toutes les formes de renvoi d'un citoyen suisse vers un autre pays, quelle que soit la procédure suivie.

— Où voulez vous en venir, Commissaire ?

— Baudoin Grand-Beaulieu et toute sa petite famille sont à Berne où il vient d'acheter précipitamment une maison de maître dans un parc de quatre hectares.

— Et son activité professionnelle ?

— Elle s'exercera aussi bien en Suisse.

— Ce qui signifie que si sa culpabilité était avérée à quelque titre que ce soit, il échapperait à toutes les poursuites ?...

— En théorie, un État qui n'extrade pas ses ressortissants devrait les juger lui-même. À la condition que les demandeurs puissent s'appuyer sur des bases juridiques solides. Dans son cas, ce sera difficile si nous ne pouvons pas enquêter. Nous pourrions toujours lancer des mandats d'arrêt internationaux. Pour le moment il est bien à l'abri en Suisse, mais il courrait le risque d'être arrêté dès qu'il quitterait le territoire helvétique.

— La loi protège les criminels.

— Ce n'est pas l'apanage des suisses... Grand-Baulieu se sert des outils qu'il a à sa disposition. D'ailleurs il ne s'est pas arrêté là. Comme un nombre croissant de binationaux Franco-Suisses, il a engagé une procédure de renoncement à la nationalité française.

— Comment est-ce possible ?!

— Selon le Code civil, les citoyens qui disposent également d'un passeport étranger ont la possibilité de demander à renoncer à la qualité de Français. Comme on peut l'imaginer, leurs motivations sont essentiellement d'ordre philosophique ou écologique, les lacs, les forêts, les montagnes... Selon l'Insee, l'an passé, 60 % des personnes qui ont souhaité renoncer à leur passeport français avaient la nationalité suisse. Monaco arrive en seconde position avec seulement 19 dossiers déposés. Édifiant, n'est-ce pas...

Je préférerais ne pas faire de commentaire. Une jeune fille était morte dans des conditions atroces. S'il se trouvait que Grand-Beaulieu ait une once de responsabilité, il serait vraiment dégueulasse qu'il puisse s'en tirer à cause d'une disposition juridique absconse dont le fondement n'avait d'autre motif que la protection du sacro-saint secret bancaire.

Je n'y connaissais rien en peinture, et moins encore en ce qui concerne l'autisme. Toutefois, il n'était pas interdit d'imaginer que l'homme que nous recherchions, capable d'utiliser à des fins criminelles le talent extraordinaire mais innocent de Paula Lemoine, c'était lui.

Cela n'en faisait pas un meurtrier, mais sa mise au vert nous privait, au minimum, d'un témoin clef.

Miller me fit signe d'évacuer ce problème de ma tête.

La police scientifique venait de faire des découvertes incroyables dans la cave du vieux Lemoine. Des armes datant de la dernière guerre, des explosifs, une quantité incroyable de munitions, probablement en provenance du blockhaus.

- Lemoine possédait de quoi faire sauter plusieurs fois l'Écu d'Or. Il n'est pas exclu que l'incendie de la tour nord soit dû à un accident à la suite d'une erreur de manipulation.
- Ce serait affreux si la morte était bien Paula !...
- À moins encore, qu'après l'assassinat de Lemoine, une tierce personne soit venue s'occuper de la petite, l'ait installée dans cette tour et ait amené sans le savoir des substances inflammables en même temps que les peintures et chevalets nécessaires à l'exercice ses talents.
- Les autistes sont facilement effrayés par les étrangers. Il fallait que ce soit un familier !
- Tout juste...

Chapitre 114

Miller reçut les résultats de sa demande d'information sur Grand-Baulieu. Son départ précipité pour la Suisse avait paradoxalement débloqué la situation. La problématique était simple à comprendre.

Miller fulminait.

— Grand-Baulieu n'est pas n'importe qui. Il est estimé de la profession. Chose rare dans ce microcosme propre à attiser les jalousies. Il payait l'ISF en France, soit un patrimoine supérieur à un virgule trois millions d'euros. En fait, près de trois millions dont un tiers provenant de son mariage. Soit un enrichissement de près de deux millions... Pour l'essentiel constitué de biens immobiliers situés hors de France, principalement en Suisse. Pas mal... Par ailleurs, en règle avec Bercy ! Grand-Baulieu payait ses impôts en France rubis sur l'ongle...

— Même si ses expertises étaient grassement rémunérées, ce ne sont pas elles qui lui ont permis de faire fortune !

— Certainement pas. D'autant que la notoriété a mis du temps à s'établir.

Nous tournions autour du pot. Grand-Baulieu possédait toutes les caractéristiques du coupable idéal. Pourtant, son nom ne figurait pas sur la liste des personnes invitées au manoir de l'Écu d'Or le soir où Raoul a été tué ainsi que le vieux Lemoine.

S'il était « l'instructeur » de Paula, il était évidemment en relations étroites avec son père. Sans doute, ce dernier lui avait fait visiter le blockhaus, et peut-être le corridor souterrain de moins en moins secret.

Tuer Lemoine pouvait lui donner une mainmise totale sur la jeune femme. Elle se trouvait peut-être quelque part en Suisse aujourd'hui. Tuer Paula avait l'avantage de faire disparaître à la fois un témoin gênant et naïf, mais aussi l'élément indispensable à l'exécution des faux tableaux. Un « complice » indispensable et inconscient de l'être. Peu regardant quant au partage des bénéfices de leur coopération. En outre, Grand-Baulieu n'assumait même pas le risque lié à la revente des faux. Il se contentait d'un rôle de conseiller difficilement appréhendable par la justice.

Une idée baroque se mit à me trotter dans la tête.

— Et si Paula n'était pas morte mais que le corps découvert ne soit qu'un leurre destiné à nous le faire croire ? L'une de ces pauvres filles que les mafias louent pour des fines soirées dans toute l'Europe ?

— Hypothèse séduisante, Valente...

Le portable de Miller sonna. Une chape de plomb sembla s'abattre sur la tête du commissaire.

— Gilio Ferrandi a succombé à ses blessures. Le cœur vient de lâcher. Inutile de prévenir Magda, elle n'a jamais voulu quitter l'hôpital... Par contre, il va falloir qu'Odile Fontana nous explique ce qui l'a poussée à les entraîner là-bas !

— Et Matofer ?

— Il va s'en tirer ! Les médecins envisagent déjà une sortie du coma artificiel dans lequel il a été plongé. Peut-être dans deux ou trois jours. Dans ces cas-là, le plus tôt est toujours le mieux pour éviter de graves séquelles.

— Que de précautions pour un assassin !

— Et un témoin précieux !...

— Et ça prendra combien de temps.

— En théorie, il suffit d'arrêter l'administration de sédatifs ou de faire remonter la température corporelle. Mais, selon les médecins, il arrive que le patient ne se réveille pas. Tout dépend de la gravité des lésions, et pas uniquement du traitement engagé. Dans le meilleur des cas, la personne reprend conscience en 24-48 heures, parfois un peu plus, le temps d'éliminer les médicaments. Il faut ensuite procéder au sevrage de la respiration artificielle, à la reprise de l'alimentation orale, au lever, à la rééducation, et cetera...

— Quelles peuvent être les séquelles ?

— Après un coma court, elles sont largement minorées.

— Ce qui veut dire qu'au mieux, nous ne pourrions l'interroger que dans une semaine !

Le visage de Miller retrouva subitement des couleurs.

— Supposons que cela nous arrange...

—... ?

— Jette un coup d'œil là-dessus.

Miller me tendit un listing informatique constitué de plusieurs longues listes de noms. Je commençais à parcourir d'un œil éteint à la recherche d'une étincelle susceptible d'éclairer mon esprit.

— Va directement au troisième groupe !

Ce vieux listing m'évoquait les premiers temps de la diffusion de l'informatique dans l'économie. Je me rappelais que mon père en ramenait des liasses à la maison pour travailler.

J'ouvris subitement la bouche comme un poisson mort. Le nom d'Éric Ekerman y figurait un peu plus haut que celui de Matthias Matofer !...

Miller me reprit le listing des mains.

— Tu es le seul dans la confidence. Même pas Le Cloarec ! Je me méfie des réactions des « frères d'arme ». Les militaires ont une propension naturelle à se croire protéger contre toutes les dérives de nos sociétés. Matofer est resté six mois à Chaumont. Même s'ils étaient 120 par compagnie, il est invraisemblable de penser qu'ils puissent ne pas s'être parlé.

— Ce qui pourrait vouloir dire qu'Ekerman savait sur qui il tirait, avec la volonté de tuer ?...

— Une balle en pleine poitrine, une autre dans le cou... De là à imaginer que le cœur puis la tête aient été ciblés... Si Ekerman a voulu tuer Matofer, il n'y a pas de raison qu'il ne récidive pas ! Choisis un homme sûr. C'est vous deux qui surveillerez jour et nuit la chambre de Matofer. Je me rends chez Minotier pour qu'il nous apporte son concours. Le Cloarec ne va pas apprécier. Tu pars immédiatement !

Chapitre 115

Samedi 1er août. Hôpital de Montargis.

Me voilà cloué là pour un temps indéfini. La direction de l'hôpital ne se privait pas de me faire sentir que ma présence n'était absolument pas indispensable et encore moins souhaitée. Matofer avait bénéficié d'une chance inouïe. Gilio était mort. À croire que c'était effectivement les meilleurs qui portaient les premiers...

Miller avait eu le savoir-vivre de m'équiper d'un téléphone sécurisé et, me tenait au courant du déroulé de l'enquête à chaque événement nouveau.

Les investigations menées à l'encontre d'Ekerman progressaient. C'était sans conteste un sous-officier particulièrement bien noté, promis à un bel avenir dans la carrière. Ses instructeurs avaient ponctué leurs appréciations de notes plus personnelles particulièrement élogieuses à son égard. Aucune ne mentionnait une quelconque relation privilégiée avec Matthias Matofer.

Ma première mission fut de négocier avec la direction de l'hôpital afin qu'aucune nouvelle rassurante concernant l'état de santé de Matofer, ne filtre à l'extérieur. Finalement, je ne dus de parvenir à obtenir satisfaction qu'à la suite de l'intervention personnelle du procureur Minotier. La notoriété du magistrat se révéla indispensable pour parvenir à tordre le bras du corps médical. D'autant que l'oukase s'étendait à toute personne, et n'excluait ni la magistrature, ni la gendarmerie... De fait, Matofer était devenu une sorte d'ovni que les soignants considéraient avec une méfiance non dissimulée.

Nous progressions enfin. Pièce après pièce, le puzzle se reconstituait. Matofer, le « tueur fou » avait tué Dragomir Iliev. Ekerman et lui se connaissaient. Reliant ainsi Ekerman à la fusillade du Pont et par voie de conséquence aux frères Ferrandi. Paula ou une malheureuse inconnue était morte brûlée vive dans la tour nord du manoir afin de supprimer l'éventuel témoin d'une affaire d'escroquerie aux faux tableaux. Reliant Grand-Baulieu et la mort du vieux Lemoine aux Racquam. Enfin, Ekerman en essayant de tuer Matofer après que celui-ci ait tenté, puis finalement réussi à éliminer Gilio Ferrandi, reliait le demi-frère de ce dernier, à l'ensemble des événements. Restaient bien sûr à bien cerner les rôles de Fitzgerald Froeme et d'Adrian Lopez. Leur implication ne faisait aucun doute. Eux aussi étaient compromis, par le truchement du marché de l'art. Mais pas seulement.

Finalement, seule la mort du commissaire Artvest restait mystérieuse, si l'on voulait bien considérer que l'immolation du malheureux commerçant Mariano n'avait pour origine que son désespoir.

Une pièce maîtresse continuait à jouer à saute-mouton avec toutes les autres. Odile Fontana évoluait au milieu de tout ce petit monde, suivant un but bien précis, soigneusement camouflé. Jusqu'à présent, rien de réellement répréhensible ne pouvait lui être reproché.

15H00. Appel de Miller.

Le commissaire venait de tenter un coup de poker. Une énième convocation d'Odile Fontana. Motif : sa présence dans la propriété des Lemoine, lundi 27 juillet, en compagnie d'une jeune femme identifiée comme étant Magda Gatzé. Sans surprise, le témoignage de celle-ci corroborait les dires des ouvriers travaillant sur le chantier de remise en état du manoir de l'Écu d'Or.

Pour la première fois, Odile se trouvait coincée. Impossible de nier ou de plaider une balade en forêt ou un moment d'égarement... Magda avait avoué avoir pénétré par effraction.

Odile ne se laissa pourtant pas démontée. Selon elle, elle n'avait fait qu'accompagner Magda, elle-même attirée par un SMS alarmant relatif à la sécurité de son compagnon, Gilio Ferrandi. Après vérification, l'argument se révéla exact, quoique le SMS fût expédié d'un portable équipé d'une carte pré payée...

Soit cela était la vérité, soit elles avaient préparé cette échappatoire à l'avance. Une sorte d'assurance contre les aléas fâcheux. Impossible de démêler le vrai du faux. Miller prit la déposition, posa quelques questions sur ce que les deux femmes avaient vu sur les lieux, et l'entretien fut clos. ***

Chapitre 116

En dépit du dispositif mis en place, Odile Fontana leur claqua à nouveau dans les doigts. Planquet s'était fait berner. Il ne constata le retour de la jeune femme à son domicile qu'à deux heures du matin. Ce n'était pas spécifiquement de sa faute. Odile Fontana semblait avoir toujours un coup d'avance, et il n'avait pas le don d'ubiquité.

Pendant ce temps-là, vers vingt-deux heures, une voiture de location se gara sur un parking face à l'entrée principale d'une tour délabrée d'un quartier sensible de Mézière dans l'indifférence générale des habituels guetteurs. Sept minutes plus tard, Odile aperçut Magda en sortir et passer devant eux en mini-short moulant déclenchant une bordée de sifflets goguenards.

Elle se retourna et les salua le doigt levé sans qu'ils réagissent. Ils savaient pour Gilio et Magda était devenue intouchable. Elle se détourna et ouvrit la portière sans leur accorder plus d'attention.

— Salut ! Où va-t-on ?

— Tu verras ça sur place...

La voiture démarra sans que Magda ne demande rien de plus.

À cette heure-là, en ce début de mois d'août, Paris était vidé de ses habitants. Elles ne mirent que quarante-cinq minutes pour se rendre sur les lieux. Odile s'arrêta sur le parking d'un petit immeuble propre, et coupa le moteur.

— Inutile d'aller plus loin avec la voiture. C'est à moins de cinq minutes à pied.

Magda se taisait. Les deux femmes marchèrent d'un pas ferme jusqu'à un large portail à deux battants en fer forgé, agrémenté des armoiries de la ville de Vilnot.

— C'est ici !

Odile jeta un coup d'œil circulaire pour constater que la rue était déserte. Il n'y avait pas de caméra de surveillance. Le portail grinça. Bien à l'abri des murs ceinturant le parc, il n'y avait plus de danger.

À l'intérieur de la villa, cela sentait le renfermé. L'entreprise de nettoyage n'était pas encore intervenue. Odile pénétra dans un petit salon dédié à la réception des personnes étrangères à la maison.

— Voilà comment cela se déroulera. C'est ici qu'aura lieu le cocktail d'accueil. Champagne et amuse-gueules. Le traiteur choisi est le plus réputé du secteur. C'est également ce traiteur qui fournira le repas. Tous leurs employés arborent la même tenue. Cela plaira à Froeme... En voici une !... Elle correspond aux mensurations que tu m'as données.

Magda tiqua.

— Qu'est-ce que je fais si les autres s'aperçoivent que je ne fais pas partie du personnel ?

— Cela n'arrivera pas. Tu n'interviendras qu'à deux reprises. Avant l'arrivée du traiteur, pour servir de l'eau fraîche à tout le monde, et après, lorsqu'ils auront desservi le repas. La société de nettoyage interviendra à cinq heures, le lendemain matin, afin de tout mettre en ordre pour une seconde séance de travail. C'est ainsi que c'est programmé.

La salle où le repas devait être servi se trouvait de l'autre côté du hall d'entrée. Il n'y avait pas lieu de s'y attarder.

Odile entraîna Magda vers la façade sud de la villa. Un magnifique jardin d'hiver prolongeait le bâtiment sur toute sa largeur. Un endroit idéal, presque inespéré. Une réalisation splendide, entièrement réalisée sur mesure, intégralement constituée de structures en acier et de double vitrage isotherme, aptes à résister à toutes les tentatives d'effraction.

Depuis des années, la villa n'était plus guère fréquentée par ses propriétaires qui lui préféraient le manoir des Landes. Le jardin d'hiver avait été entièrement vidé des variétés rares de végétaux qui enchantèrent sa période glorieuse et n'avait plus de jardin que le nom. De fait, il eut été plus exact de parler de « jardins d'hiver » avec un « S » à jardin. L'immense verrière initiale avait été coupée, dans le sens de la largeur, en deux parties analogues, au moyen d'une cloison opaque. Le seul objectif de cet aménagement avait été de permettre de reproduire, côté Raoul, un microclimat proche de celui du nord-ouest de l'Amazonie dont le maître de maison s'était subitement entiché, jusqu'à ce que les contraintes générées par un tel projet l'emportent sur son enthousiasme...

— La réunion de travail aura lieu ici. Dans la partie ouest du jardin d'hiver. L'ouverture des vantaux mobiles se fait à l'aide de petits vérins hydraulique à commande électrique.

Les deux femmes répétèrent leurs rôles respectifs comme des comédiennes à quelques jours de la première.

Chapitre 117

Dimanche 2 août.

Le journal télévisé de France 2 ouvrit sur une stupéfiante nouvelle :

« Corse du sud. Au large de Bonifacio, les douaniers français ont fait une incroyable découverte. Ce 31 juillet, un chef-d'œuvre de Picasso a été saisi sur un yacht en provenance d'Espagne. Une toile estimée à 25 millions d'euros. Il s'agit du chef-d'œuvre de Pablo Picasso, 'Tête de jeune fille', considéré en Espagne comme un trésor national. Le propriétaire tentait de le sortir illégalement du pays. Selon la police espagnole, l'homme n'en était pas à son coup d'essai. Il y a trois ans, il avait déjà tenté d'exporter le tableau pour le vendre. Une démarche illégale pour un tel chef-d'œuvre. Pour pouvoir le sortir d'Espagne, il devait obtenir une autorisation des autorités. Cette autorisation lui avait été refusée, nous a expliqué l'avocat de la succession Picasso. Cette contrainte n'est en rien anormale. L'Espagne n'est pas le seul pays à protéger ses trésors. En France, plusieurs centaines d'œuvres d'art ne peuvent quitter le pays sans autorisation, quels que soient leurs propriétaires... »

Je me posais la question : Combien valait réellement un Walter Frederick Osborne ? Osborne était loin d'avoir la cote de Picasso. Je me souvenais de ce que Magda avait déclaré à Estelle Esperfaro, la journaliste de « L'indépendant » :

« J'étais affalée sur le meuble en acajou, pendant que Raoul me triturait les seins d'une main et se branlait de l'autre... »

Derrière le meuble en bois exotique, elle avait aperçu :

« Une boîte en carton mal fermée avec des toiles roulées dedans... J'ai vu la signature au bas de l'une d'elles. C'était un Matisse !!!... »

Quel crédit pouvait-on lui accorder ?

Compte tenu des circonstances et de ce que l'on savait des relations existantes entre la jeune femme et (feu) le maire, son témoignage était à prendre avec des pincettes. C'est ce que fit la journaliste et ce que nous fîmes également. Il n'était pas invraisemblable de penser que tout ce déballage n'avait qu'un seul but : nuire à Raoul...

« Sauf qu'il ne réussissait pas à bander !... »

Un discours peu flatteur... On s'imaginait le maire occupé à raidir son pénis, sans y parvenir, pendant que l'objet de sa convoitise essayait de distraire son ennui ...

Cependant, il nous fallait bien reconnaître que nous n'avions pas évalué à leur juste valeur, les capacités de la jeune femme en matière d'art et de peinture en particulier.

Combien valait un Matisse ? Je me mis à chercher frénétiquement sur internet. Difficile de le dire. Un tableau de Henri Matisse, *Les coucous, tapis bleu et rose*, avait été vendu 46.4 millions de dollars US. Une somme astronomique ! Certes, le record du monde pour une œuvre de l'artiste, vendue aux enchères. Alors combien valait un Matisse « moyen » ? Certainement une petite fortune.

Si Paula était capable de reproduire de tels chefs-d'œuvre, comment expliquer que les bénéficiaires de ses talents aient voulu s'en débarrasser ?

Paula était vivante, j'en avais la conviction.

Si cette hypothèse se révélait exacte, cela poserait une autre question : Comment expliquer les difficultés financières des Racquam lorsqu'une telle manne s'offre à vous ? Et pourquoi auraient-ils, dans ce cas, trempé dans un vulgaire trafic de cannabis ?

J'en étais là de mes réflexions quand Miller m'appela pour m'annoncer que Planquet allait venir pour me relever. Je ne doutais pas que ses difficultés à filer Odile n'étaient pas étrangères à la décision du patron. Je savais ce qui m'attendait...

D'autant que les événements prenaient un tour imprévu.

Grand-Baulieu et sa famille s'étaient rendus en Suisse par avion. Une société spécialisée dans le transport d'objets d'art avait été mandatée pour effectuer le transfert de leurs biens.

Si Paula était encore vivante, elle se trouvait encore quelque part en France. Probablement en état de choc. Incapable de produire.

Difficile d'imaginer que Bénédicte Racquam soit à l'origine de ce rebondissement. Enlever Paula, lui substituer une pauvre fille, inconnue des services de police, mettre le feu au manoir, séquestrer Paula... Tout cela supposait une organisation et trop de complicités pour une femme incapable d'exécuter ses funestes desseins elle-même. Et surtout, cela allait à l'encontre de ses intérêts...

Il n'était pas interdit de penser qu'il s'agisse de la dernière phase d'un processus visant à priver Bénédicte Racquam de sa dernière source de financement, tout en s'en réservant la jouissance ultérieure.

Restait à comprendre qui tirait les ficelles... Vieux principe de l'investigation financière, l'aboutissement de nos enquêtes supposait de suivre la piste de l'argent. Or dans le cas présent, nous nous étions laissés dominer par la succession des événements sans parvenir à les relier entre eux et avons omis de respecter cette règle.

Froeme n'avait aucun intérêt à perdre tout contact avec la municipalité de Vilnot, endettée jusqu'au cou et redevable à la SBGB. Lui-même était bien trop impliqué dans les affaires de la banque pour qu'un défaut de paiement de la municipalité ne lui soit pas préjudiciable.

J'en conclus que Froeme possédait un pion de secours dans la place. Et que ce pion ne pouvait être que Franck Ferrandi ! Leur proximité idéologique renforçait cette option.

Une autre variante se faisait jour. Il n'était pas exclu que Bénédicte ait fini par craindre que les

bévues à répétition et les frasques sexuelles de Raoul aboutissent à ruiner ce qu'elle avait patiemment construit dans son ombre. Elle savait les créanciers de Raoul exaspérés et constatait jour après jour l'irrésistible progression de la FNL de Rose Labruni. Raoul pour qui elle n'éprouvait plus rien devenait gênant. Son âge même, lui ouvrait des perspectives. Elle était proche du feu d'artifice final, et cela devenait un atout qui devait lui permettre de finir en beauté.

Un scénario devenait plausible...

Bénédicte, décidée à regarder la réalité en face, propose une alliance à Franck Ferrandi. Elle lui offre sa succession sur un plateau doré, le moment venu, en contrepartie de l'aide que celui-ci lui apportera pour se débarrasser de Raoul et lui permettre de terminer sa carrière en apothéose.

Admettons que Ferrandi ait accepté un tel deal.

Une acceptation non dénuée d'arrière-pensées, pour le cas où de nouvelles options se présenteraient à lui. (La vieillesse est un naufrage et depuis quelque temps, Bénédicte nage à contre-courant...) Dans un premier temps, cela lui offrit l'opportunité d'éliminer son demi-frère qu'il exècre et qui risquait de nuire à sa carrière politique.

La suite s'enchaîne à merveille... L'affaire dérape. La mort de Raoul déclenche des réactions en chaîne incontrôlées. Froeme et Lopez, à la fois créanciers et complices s'inquiètent et s'agitent pour récupérer l'argent qu'ils ont prêté. Froeme ne peut se permettre de se mettre en porte-à-faux avec la SBGB. Il se rapproche de Ferrandi... Grand-Baulieu, lui aussi s'inquiète après la réfutation de son expertise par un collectionneur allemand : Ludwig Hallbronn. De confession juive, Hallbronn possède une certaine notoriété sur le marché américain. Grand-Baulieu prend peur. Bénédicte assure Grand-Baulieu qu'elle va récupérer les toiles incriminées. Odile entre en jeu.

Un scénario plausible, voir tentant. Seule ombre au tableau : Je ne comprenais toujours pas quel était l'intérêt d'Odile Fontana dans ce maelstrom. Il me tardait de voir arriver Planquet et de rejoindre Miller au commissariat.

Chapitre 118

Mercredi 5 août, 1^{er} jour de l'Open de France.

Froeme est à Paris. La police de Roissy nous informa tardivement de sa présence dans le vol Air France, AF 1017 de la veille.

Bien décidé à ne pas la lâcher d'une semelle. J'avais pris illico la place de Planquet pour surveiller Odile Fontana. .

Matofer était maintenant en phase de réveil. Une information capitale, en provenance du procureur Minotier, arriva aux oreilles de Miller. Elle concernait Franck Ferrandi.

Après son passage écourté, mais mouvementé à l'école de gendarmerie de Chaumont, Matofer avait tenté de se consoler en intégrant pendant quelques mois le groupuscule d'Extrême Droite « Honneur & Dignité de la France ». Une organisation violente avide de se faire sa place parmi les mouvements nationalistes si ce n'est les phagocyter. Cette organisation bénéficia dans un premier temps d'un vent porteur, commençant à tailler des croupières aux autres structures moins organisées, moins activistes ou vieillissantes. Enchaînant, contre-manifs et actions spectaculaires, subissant de multiples interpellations et procès. Conséquence de cet activisme nombriliste au sein de la mouvance d'Ultra Droite : Le mouvement se mit à dos à peu près tout le monde nationaliste, à l'exception de quelques isolés irréductibles.

L'apogée du mouvement coïncida avec la manif parisienne de l'automne 2011. Plusieurs milliers de manifestants avaient défilé, à Paris, sous les couleurs noir et violet d'« Honneur & Dignité de la France », entre la place de la Bastille et les Invalides.

Sous la pluie et aux cris d'« *Imposteurs, voleurs, démission !* », ils avaient protesté contre « *l'action gouvernementale délétère qui menait le pays droit vers l'abîme* » et « *les partis de l'oligarchie, de droite comme de gauche.* »

Un défilé très hétéroclite rassemblant pêle-mêle sous leur bannière: « organisations masculinistes », catholiques intégristes ou encore ultra-nationalistes déçus de la FNF de Rose Labruni.

Le défilé parisien avait pour but de concrétiser l'OPA que tentait cette formation, sur les milieux ultra. Plusieurs leaders avaient été appréhendés par la police et relâchés. Un jeune avocat s'était fait remarquer par sa virulence : un certain Franck Ferrandi.

Ce ne pouvait être une homonymie. Pourtant, Miller vérifia.

Il s'agissait bien de *notre* Franck Ferrandi dont l'inscription au barreau fut aussi éphémère que peu remarquable, à l'exception de ce qui restera sans doute comme son principal fait d'armes judiciaire...

Une trame commençait à se dessiner. Ekerman avait été contemporain de Matofer à l'école de gendarmerie de Chaumont. Matofer avait ensuite milité ou grenouillé dans la mouvance « Honneur & Dignité de la France », Franck Ferrandi était, à la même époque, l'informel avocat d'HDF. La conclusion était tentante. Ekerman+Matofer+Ferrandi = Une belle bande de salauds. Matofer avait tué Gilio. Ekerman avait tenté de tuer Matofer.

« *Cherche à qui le crime profite...* »

Tintin a toujours raison !... Sauf qu'aucun lien direct ne reliait Ekerman à Ferrandi. Qu'Ekerman avait agi dans le cadre de son métier, tout comme Ferrandi avait agi dans le cadre du sien...

Miller décida aussitôt de se rapprocher de la DGSI. Les sympathisants de HDF étaient tous fichés. S'il y avait une minuscule chance que le sauvage et le malingre, les furieux qui m'avaient agressé dans la chambre d'hôtel de Samira Djouri, figurent dans leur trombinoscope. Elle méritait d'être tentée.

*

Odile m'entraîna à sa suite sur le parcours de l'Open. Très élégante. Elle rayonnait. Elle m'avait évidemment repéré et ne semblait pas s'en émouvoir.

Elle ne tarda pas à rejoindre Mitchell. Drôle de type. Mis en cause dans une affaire de dénonciation calomnieuse, il servait avec style celui qui l'avait sauvé de la déchéance, mais aussi, l'un de ceux dont il avait dénoncé les pratiques.

Ce premier jour de l'Alstom Open de France, tous les yeux étaient braqués sur la partie qui débutait à 13h22. Avec au programme un combat de haut vol entre le numéro 1 français Victor Dubuisson, Martin Kaymer, et le tenant du titre Graeme Mc Dowell.

Froeme avait salué Odile du bout des lèvres avant de l'abandonner à son fondé de pouvoir. Majordome, sorte de valet du roi, comme l'était Alexandre Bontemps, premier valet du roi soleil, décrit par Saint Simon : « *homme du secret domestique, qui sait tout du roi, de ses habitudes, de sa vie privée, et fait rarissime, ne médit ni ne colporte aucun ragot* »...

Mitchell était-il réellement cet homme-là ? Que savait-il de son roi ? Et que cherchait Odile Fontana auprès de lui ?

Miller à bloc sur le trio Ekerman-Matofer-Ferrandi, j'avais carte blanche quant au groupe Froeme-Fontana-Lopez et consorts. Je pouvais tenter d'interroger Mitchell sur ce qu'il savait des relations entre Odile Fontana et son patron. Pas de quoi le déstabiliser.

Fin de la première journée de compétition.

Odile prit congé et je la suivis jusqu'à la « Vallée du Kashmir », un restaurant indien de la rue d'Odessa, à deux pas de la tour Montparnasse. Je crevais de faim. Elle se retourna avant d'en pousser la porte et me sourit. Je me pris à espérer qu'elle m'invite à la rejoindre. Je dus me contenter d'un mauvais sandwich. Deux heures plus tard, c'est la porte d'entrée de son immeuble qui se refermait sous mon nez !

Chapitre 119

Jeudi 6 août, 2e jour de l'Open de France.

Matofer se réveillait progressivement. Son coma avait été de très courte durée. J'en venais à douter de son utilité réelle. Il fallait plusieurs jours au patient pour éliminer tous les sédatifs stockés dans ses tissus. Les médecins restaient prudents :

« *Il y a une zone grise qui dure quelques jours, c'est variable d'un patient à l'autre* »... « *On va tester pour voir si on arrive à communiquer avec lui, s'il répond à notre stimulation verbale* »...

Miller hésitait à faire fuiter la nouvelle de la mort clinique de Matofer.

Une petite bonne femme à l'allure rabougrie se présenta à l'accueil du commissariat.

— Je voudrais voir le commissaire. J'ai des choses à lui dire à propos de l'homme que vous appelez le « tueur fou ».

L'OPJ chargé de recueillir les informations sur l'affaire d'où qu'elles provenaient leva les yeux au ciel. Depuis que le véritable nom de celui que l'on présageait être le « Tueur fou », avait été révélé par la presse, un flux ininterrompu de témoignages fantaisistes ou vengeurs inondait le commissariat. L'un d'eux s'auto-dénonçait, déniait à Matofer toute responsabilité. Devant l'apparente apathie des policiers, il se mit à hurler contre l'incompétence de la justice... Il fut mis en cellule de dégrisement.

— Un policier va prendre votre témoignage et il sera transmis au commissaire...

La petite bonne femme sortit alors sa carte d'identité. L'OPJ lut : Ginette Matofer, épouse Garcin...

Miller se félicita de la présence de Li-Anne. Il avait bien besoin d'elle en ce moment crucial. Ce qu'ils apprirent n'étonna pas la psychologue. La pauvre femme n'était ni révoltée, ni indignée, plutôt résignée comme si c'était la fatalité qui s'était acharnée sur elle et sa famille.

— Lorsqu'il était petit, Matthias, était un enfant calme et doux. Il aimait courir dans la forêt avec son père. Il parlait aux fleurs et était passionné par tous les petits animaux. Il nous ramenait des fourmis, des chenilles, des escargots qu'il nourrissait avec de la salade. Mon mari était élagueur, avant son accident. Après, il dut abandonner son métier et c'est à ce moment-là qu'il est rentré au service des Ekerman, comme jardinier...

La femme racontait d'une voix monocorde le film de sa vie.

— Tout de suite, Matthias et le fils Ekerman furent inséparables. Éric était très différent. Sûr de lui. Un enfant raisonneur, très fier. Matthias était très impressionné par sa prestance et ses beaux habits. Plus tard, vers treize, quatorze ans, les choses se gâtèrent. Éric avait changé. Il était toujours fourré chez nous et nous comprîmes qu'il en était venu à détester son père.

— Que lui reprochait-il ?

— De ne pas avoir suivi la carrière militaire comme son grand-père paternel qu'il adule. Le père d'Éric est clerc de notaire... Son grand-père faisait partie du 6e BPC (Bataillon de parachutistes coloniaux) du commandant Bigeard envoyé en renfort à Diên Biên Phu juste avant la débâcle. Éric nous a fait mille fois le récit de la bataille : Dans la cuvette retranchée, alors que l'attaque vietminh battait son plein, et que leur artillerie se déchaînait contre les positions françaises, le 24 mars 1954, le 6e BPC accroche des éléments ennemis installés entre Claudine et Isabelle. De nombreux hommes et officiers ont été tués pendant l'assaut. Lucien Ekerman y laissa sa vie pour la France. Éric ne pardonnera jamais à son père d'avoir fait un autre choix que de suivre ses traces. C'est lui qui entraîna Matthias dans cette voie. Matthias était subjugué par son ami. Malgré mon mari qui tentait tant bien que mal de le détourner de son emprise.

— Pas vous ?

— J'avoue que non. Éric était poli. Il était dur avec lui-même et les autres. Il portait en lui une exigence de perfection et s'en voulait lorsqu'il était incapable de répondre immédiatement aux demandes et aux questions qu'on lui posait. Il en imposait. Même à moi.

— Et votre mari ?

— Mon mari n'aimait pas beaucoup Éric. Il lui reprochait de se placer sans cesse en victime pour qu'on le plaigne ou qu'on l'admire pour son courage. Quand il est mort de son cancer, Matthias a définitivement reporté son admiration sur Éric. Puis Éric est parti dans un grand lycée à Nantes.

— Ils ont continué à correspondre ?

— Non. Éric a eu d'autres relations et il a délaissé son ami d'enfance. Matthias déprimait. Il disait que c'était de sa faute et s'en voulait de ne pas être à la hauteur. Il se dévalorisait au point de croire qu'il était le responsable de l'abandon dont il était l'objet.

— Pourtant, ils ont fini par se retrouver...

— C'est Éric qui a relancé Matthias. Malheureusement, quand j'ai ouvert les yeux, il était trop tard. J'ai vraiment compris ce qui était en train de se passer quand à dix-huit ans, Matthias a choisi

d'adopter mon nom de jeune fille, Matofer, au détriment de celui de son père. Éric Ekerman avait tué l'affection et l'estime que Matthias vouait à son père. C'était inimaginable.

Miller s'était effacé derrière Li-Anne. La psychologue parlait d'une voix douce, sur le ton de la confiance.

— Savez-vous pourquoi Matthias a été écarté de l'école de la gendarmerie.

— Quand Matthias a été admis dans cette école, c'était le plus beau jour de sa vie. Mais, après quelques semaines, les choses ont commencé à dérapier. Je recevais des messages d'inconnus mettant en cause son manque courage.

— Des camarades de promotions ?

— Qui d'autre ? Cela n'a fait qu'empirer au fil du temps jusqu'à son renvoi.

— Et son copain Éric, qu'en pensait-il ?

— Bien sûr qu'il le défendait. Mais tout en le défendant, il mettait insidieusement en doute ses qualités, en particulier les compétences requises pour devenir un bon officier. Il lui répétait qu'il devait changer. Qu'il devait mériter la chance qu'il avait d'avoir pu intégrer cette école malgré ses faiblesses.

Miller choisit d'intervenir avec brutalité.

— Matthias a été exclu pour bagarres répétées !

— Tout ça, c'est faux ! Matthias ne s'est bagarré qu'une fois. Une seule fois ! On l'avait provoqué...

— Comment ?

— Cela provenait toujours du même petit groupe... L'un d'eux m'avait traitée de « putain du port »... Mon fils a défendu sa mère. Il l'a dérouillé. C'était normal, non ? C'était sa seule et unique bagarre. Mais ça a suffi. On lui a mis sur le dos tout un tas d'affaires pas claires. Politiques. Et on l'a viré.

— Et Éric ?

— Il était mouillé. Je n'ai jamais su comment, ni eu le fin mot de l'histoire. Matthias s'est tu et a tout encaissé. Après ça, il s'est remis à déprimer. Puis il a fini par accepter la situation. En partie par peur des représailles.

— De la part de qui ?

— Je ne l'ai jamais su. Il me disait que tout allait bien, que le passé était le passé et que ça valait mieux comme ça. Et maintenant, il va mourir...

— La peine de mort a été abolie en France depuis le 18 septembre 1981.

— Il va mourir quand même...

— Non... Votre fils va sortir du coma dans lequel il a été placé compte tenu de la gravité de ses blessures. Cela n'engendrera sans doute pas de séquelles. Le coma fut de très courte durée. Je soupçonne même les médecins d'avoir fait un peu de zèle.

— Je pourrai le voir ?

— Je crains qu'il vous faille attendre. Selon les médecins, la période du réveil est une phase très délicate. Les malades peuvent se montrer agités, avoir les yeux ouverts ou faire des mouvements, sans pour autant qu'ils soient conscients. Malheureusement, un réveil partiel ne veut pas dire votre fils est prêt à être complètement avec nous.

— Je croyais...

— Qu'il était mourant ? Un pieux mensonge nécessaire pour le conserver en vie. Beaucoup préféreraient le voir mort. Il vivra, mais il a tué deux hommes et tenté d'assassiner un juge d'instruction. Les magistrats n'aiment pas beaucoup qu'on leur tire dessus. Cependant, si ce que vous dites est vrai, l'avocat de Matthias plaidera la manipulation. Êtes vous prête à nous aider ? À aider votre fils ?...

*

Le témoignage de la mère du tueur fou changeait la donne. En quelques minutes, Ekerman avait changé de statut. Le gendarme par trop impétueux laissait la place à un potentiel commanditaire d'assassinats. Tout du moins, il était de moins en moins douteux qu'il ait joué un rôle de mentor auprès de celui qu'il avait lui-même tenté d'éliminer sous le couvert de la légitime défense.

Pour ma part, j'avais subi la journée la plus ennuyeuse qui soit. Odile Fontana m'avait de nouveau entraîné, à sa suite, sur les fairways de l'Albatros. Elle était particulièrement élégante et soignée, coiffée de la même perruque flamboyante qu'elle arborait à chacun de ses rendez-vous avec Fitzgerald Froeme. Elle se savait suivie mais snobait totalement ma présence. Pire, j'en conclusais que c'était devenu un jeu pour elle et que si par exception, je venais à ne plus la filer, la vie lui paraîtrait moins piquante.

Je guettaï la venue du financier irlandais. Celui-ci ne tarda pas à apparaître, flanqué d'Adrian Lopez, une épaisse enveloppe en papier kraft à la main. Odile salua poliment, prit l'enveloppe et la glissa dans son sac. Après quoi, ils s'éloignèrent pour aller prendre une collation. Une part de tarte tropézienne et un verre d'eau fraîche. Cet intermède ne fit que raviver ma soif. Froeme semblait beaucoup mieux disposé que la veille vis-à-vis de la jeune femme.

À 13H30, Odile prit congé et rejoignit son véhicule de location pour regagner Vilnot.

Bénédicte ne quitta pas son bureau et les deux femmes n'eurent en apparence aucun contact. Si un événement d'importance devait avoir lieu, les préparatifs en étaient terminés.

Odile passa le reste de l'après-midi à recevoir, une à une, les doléances des associations culturelles de Vilnot. La diminution du montant global des subventions due à la réduction des dotations de l'état obligeait les communes à faire des choix. L'influence grandissante de Franck Ferrandi compliquait la situation. Le deal qu'il avait réussi à imposer à Bénédicte prévoyait l'augmentation des effectifs de la police municipale au détriment des subventions aux associations.

Qu'il était loin déjà le temps béni quand le couple Racquam s'enorgueillissait d'offrir à ses habitants : « *Un théâtre de quinze cent places, un complexe cinématographique...* », et invitait les sceptiques à l'inauguration de la nouvelle médiathèque pour la Saint Jean...

La ville n'avait plus d'argent et la manne de l'endettement s'était brutalement tarie.

Odile quitta la mairie sans repasser par le bureau de Bénédicte. Rejoignit son quartier en bus, fit quelques courses et ne quitta plus son appartement. Arrivée devant la porte d'entrée de son immeuble, elle se retourna et agita le bras dans le vide pour saluer le garde-chiourme imbécile qui ne la quittait pas d'une semelle. C'était moi. Je reçus ce salut comme une giflette en pleine figure...

Chapitre 120

Vendredi 7 août, 3e jour de l'Open de France.

Cocorico !!... Sur les greens de l'Albatros, nouvelle carte sous le par de Victor Dubuisson qui attaquera demain le dernier tour de l'Open de France avec 4 coups de retard sur le leader Jaco Van Zyl.

L'esprit de Miller naviguait fort loin de ces considérations. Il devait prendre une décision de première importance. Maintenir l'omerta quant à l'état de santé réel de Matofer, ou révéler la vérité quitte à provoquer une ruée journalistique.

Ce matin, Odile se rendit directement à la mairie sans passer par la case golf. Cette fois-ci, elle eut, d'entrée de jeu, un entretien d'une vingtaine de minutes avec Bénédicte, sans que nous puissions en connaître la teneur. De toutes les manières, elle avait cessé d'être la priorité de nos investigations et je fus réquisitionné pour un dispositif plus pointu.

Miller avait un plan en tête. Un plan risqué. Il avait acquis la certitude de l'implication d'Ekerman dans le meurtre d'Iliev, et par voie de conséquence, de celle de Franck Ferrandi. Son plan nécessitait l'accord de Minotier : Révéler au public le miraculeux rétablissement du mourant, et confier sa protection à la brigade de gendarmerie du commandant Le Cloarec...

Les soupçons accumulés sur les agissements d'Ekerman, et en premier lieu le témoignage de la propre mère de Matofer devaient suffire à convaincre le gendarme en chef de la culpabilité de son meilleur lieutenant.

Ekerman ne devait pas pouvoir en profiter pour éliminer son ami d'enfance. Matofer devait vivre. Il n'était pas évident que ce dernier en ait réellement envie. La façon dont il s'était exposé face à Ekerman en disait long sur son état d'esprit. Il avait échoué, une fois de plus, dans la mission qui lui avait été confiée et avançait vers la mort en victime expiatoire...

Or, il fallait qu'il finisse par prendre conscience du rôle trouble tenu par son « ami » et accepte de se défendre. Miller comptait sur la finesse de Li-Anne pour l'en convaincre. En se défendant, il mettrait Ekerman en cause et par un effet de domino, peut-être parviendrions-nous à remonter jusqu'à Franck Ferrandi.

À 11H30, Minotier donna son accord et convoqua Miller, puis Le Cloarec au palais pour mettre au point le dispositif. Il nécessitait des éléments nouveaux, inconnus des principaux protagonistes. Parmi eux, deux femmes seraient chargées de la protection rapprochée de Matofer et endosseront la tenue des infirmières. La première, lieutenant à la Brigade de Recherche et d'Intervention (BRI) de la Direction Interrégionale de la Police Judiciaire (DIPJ) de Lyon devrait arriver sur site vers quinze heures, la seconde, ex-RG serait sur place moins d'une heure après. Il leur resterait un minimum de temps pour se coordonner avec les véritables infirmières, indispensables à la dispense des soins. Pour des raisons évidentes, il n'était pas question d'imaginer que Matofer puisse cohabiter avec un autre patient. L'hôpital était quasiment à saturation et il fallut négocier ferme avec la direction afin de déplacer Matofer dans une zone plus aisément sécurisable. En outre, une autre difficulté devrait être contournée. Les hommes placés sous les ordres directs d'Ekerman ne pouvaient être informés du piège tendu à leur chef. Le Cloarec fit lui-même le choix de ceux-ci et se porta garant auprès de Minotier de leur sens du devoir et de leur vocation à respecter la loi en toutes circonstances.

Des micro-caméras furent dissimulées au sein des appareils médicaux et nulle part ailleurs. Si Ekerman, comme nous le pensons, était coupable, il était également un excellent policier et il procéderait à une inspection minutieuse des lieux, ne tardant pas à les repérer. Un kit de perfusion factice fut installé. Ce qui ne fut pas une mince affaire, car le patient était déjà entubé de tous les côtés, et il fallait impérativement que le meurtrier présumé sélectionne à coup sûr le faux appareillage afin de commettre son forfait. Ainsi, il devait être aisément accessible à l'inverse des autres. En outre, il convenait que le système puisse fonctionner pendant plusieurs heures sans qu'Ekerman ne puisse s'apercevoir de la supercherie. Ce qui impliquait de pouvoir stocker, hors de la vue de celui dont on espérait un faux pas, le liquide censé avoir pénétré dans les veines du patient.

Introduire un produit mortifère dans la perfusion était le seul moyen qu'avait Ekerman d'éliminer Matofer sans être directement impliqué. Dans l'état actuel du patient, l'injection d'anticoagulants dans le sang, par exemple, serait de nature à provoquer de graves hémorragies et quoi de plus simple que de s'en procurer ?

Le moment crucial viendrait juste après le remplacement des infirmières de jour par celles de nuit. Pour plus de sécurité, Miller avait insisté pour que des caméras infrarouges soient installées, ce qui obligea les techniciens de la police scientifique à faire preuve d'imagination et provoqua le fou rire des vraies infirmières face à la floraison d'appareils nouveaux et insolites. Les quelques heures de répit dont nous disposions avant l'entrée en scène d'Ekerman ne furent pas de trop pour finaliser notre projet.

Nous savions que, si comme nous le pensions, Ekerman était coupable, il ne pourrait se permettre de tergiverser. Le combat de Matofer pour retrouver la lucidité le mettait en grand danger. En outre, plus les plaies seraient cicatrisées, moins l'anticoagulant opérerait.

Encore fallait-il, pour logique qu'il fut, que le scénario que nous avons imaginé corresponde au mode opératoire que choisirait l'assassin.

À vingt heures, quand la brigade de gendarmerie de Valloton se mit en place pour sécuriser le périmètre, notre propre dispositif venait tout juste d'être finalisé.

L'une des caméras tomba rapidement en panne. C'était la moins incidente. Néanmoins, cela plongeait dans le noir le fond de la chambre, plus particulièrement la zone située entre la porte d'entrée et le lit. Ainsi, lorsqu'il y serait installé, nous ne disposerions que du rapport des vraies ou des fausses infirmières pour juger du comportement d'Ekerman.

Vers vingt-trois heures, l'état du patient sembla s'aggraver soudainement et l'équipe médicale dut intervenir. Un simulateur cardiaque fut installé en catastrophe et autour de Matofer, le ballet des médecins et des infirmières (les vraies), obligea les gendarmes à se replier.

Selon toute vraisemblance, plus rien n'advierait cette nuit-là. L'alerte était passée, mais elle aura troublé Ekerman en même temps qu'elle lui procurait un délai supplémentaire avant de prendre une décision. Si une autre alerte venait à se déclencher, une mort « naturelle » redeviendrait envisageable, tandis qu'une éventuelle aide de sa part aurait toutes les chances de passer inaperçue.

Chapitre 121

Dernier jour de l'Open de France.

Odile ne se rendit pas à la mairie. Le rapport de l'OPJ en faction devant son immeuble, seul rescapé de notre dispositif de surveillance, indiquait qu'elle avait effectué plusieurs allées et venues à pied jusqu'à la déchetterie, en jean et les cheveux hirsutes, chargée comme un baudet, dès neuf heures du matin.

Nous n'avions pas besoin de ça. Miller avait très mal dormi. Le directeur de l'hôpital nous avait installés pour la nuit dans des combles désaffectées. Il y faisait abominablement chaud, et les lits qui s'y trouvaient auraient mérité d'aller directement au rebut. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'une autre solution aurait pu être trouvée et qu'il s'agissait là d'une basse vengeance de la part de l'administrateur, histoire de bien nous faire sentir que notre présence était inadéquate et à ses yeux, superflue.

L'OPJ fut chargé d'explorer les poubelles d'Odile sous le regard goguenard des employés de la déchetterie. Un exercice peu glorieux que nous aurions pu éviter si Minotier avait autorisé la perquisition de son appartement. De fait, il n'y avait aucun motif légal et avéré pour cela.

Bénédicte resta à travailler à son bureau jusqu'à quinze heures. Roquette nous tenait informé toutes les heures. Ainsi, j'étais en première ligne pour constater l'étendue de sa mauvaise humeur d'avoir été affecté à une tâche aussi peu valorisante.

18H43. L'open de France venait tout juste de se terminer par le troisième succès de Bernd Wiesberger sur l'European Tour après son doublé en 2012 en Corée et chez lui en Autriche. Il remporta ce 99e Open de France avec un score total de 271 (-13), soit trois longueurs d'avance sur l'Anglais James Morrison (-10) et cinq sur le Sud-Africain Jaco Van Zyl (-8). Le premier français se nommait Michael Lorenzo-Vera. Le Basque prenant une superbe sixième place à -4 (280) mais échouait de peu à se qualifier à l'Open Britannique. La semaine prochaine au Scottish Open.

20H00. Bénédicte pénétra pour la première fois depuis près de deux ans dans sa maison de Buc. Odile avait bien fait les choses. L'entreprise de nettoyage d'abord, puis le traiteur, avaient su la rendre présentable, presque accueillante en vue d'une réunion devant permettre à la Mairesse de Vilnot d'apurer les comptes et mécomptes consécutifs aux erreurs et aux frasques de Raoul.

Froeme arriva un quart d'heure plus tard, accompagné de Lopez et de Blatz. L'avocat n'était pas prévu au programme. Son changement d'écurie n'en était que plus patent. Bénédicte fut à deux doigts de perdre son contrôle et d'annihiler tous les efforts consentis pour en arriver là. Odile dut faire preuve de tout son savoir-faire pour éviter le clash.

Elle était magnifique, resplendissante, flamboyante. Jamais peut-être, elle n'avait exhalé une telle beauté et une telle force intérieure.

Une jeune femme en livrée proposa de l'eau fraîche et les installa pour le repas. La présence de Blatz obligea le traiteur à improviser. Tout fut absolument délicieux. En entrée : Coquilles Saint-Jacques poêlées au beurre d'amandes douces, accompagnées de quelques feuilles de salade de mâche relevées au vinaigre balsamique, suivi en plat principal d'un tagine de Lotte aux pommes de terre, cuites dans un jus aromatisé à l'aide de citrons confis, de gingembre et saupoudré coriandre, puis, après une sélection des meilleurs fromages du moment, un magnifique Baba au Rhum agrémenté de fruits de saison rafraîchis. Le tout exalté par un Condrieu 2009 servi à 12° comme il se doit.

À Montargis, le repas fut d'une tout autre teneur. Seule l'eau avait un goût, et nous nous en serions volontiers passé...

Ekerman avait déserté la chambre de Matofer depuis le début de l'après-midi, se contentant des rapports succincts des hommes qui se relayaient pour assurer la sécurité du patient. Miller ne levait pas le nez des écrans de contrôle. Pour ma part, j'en venais à douter. Plus le temps passait, plus

Matofer émettait des signaux interprétés par les médecins comme les prémices d'un réveil, sinon imminent, mais pour le moins, prochain.

Si Ekerman était effectivement coupable, il faisait preuve d'un sang-froid à toute épreuve. Il m'était difficile d'imaginer ce qu'il se passait dans son cerveau dérangé. Attendait-il l'ultime instant afin que Matofer sache qui le tuait ? Avait-il décidé de réfuter les accusations que celui-ci pourrait proférer à son égard, argumentant qu'il n'avait cessé d'œuvrer pour sa protection ? Était-il si sûr que Matofer réagirait comme il l'avait toujours fait, se taisant, respectant ainsi les principes de la « grande muette » pour prouver à son mentor qu'il valait plus que la piètre opinion que celui-ci avait de lui ? Ou bien, nous étions nous trompés et en dépit de toutes les apparences, Ekerman était innocent des crimes que nous avions projetés sur lui ?

*

Le repas se déroula sans histoire. Le ballet des serveurs empêchait toute conversation sérieuse. Odile hasarda quelques mots à propos de l'Open qui venait de se terminer et sur la Ryder Cup qui se déroulera sur le même parcours. Froeme lâcha simplement que « *La France n'était pas réellement une terre de golf...* » Signifiant ainsi sa désapprobation. Seule véritable fausse note.

Tous se déplacèrent vers le jardin d'hiver. Odile avait fait installer une table ovale et quatre chaises plutôt spartiates en plein milieu de l'espace disponible laissant un grand vide tout autour des négociateurs. Il fallut aller chercher une chaise supplémentaire pour Blatz qui se plaça à la gauche de Fitzgerald Froeme, affirmant une seconde fois son choix.

La « trahison » de Blatz n'était pas prévue au programme et rendait la tâche de Bénédicte plus ardue. À n'en pas douter, Froeme se trouvait parfaitement informé de la situation réelle des finances de la veuve Racquam et des concessions qu'elle avait été obligée de consentir à Franck Ferrandi pour pouvoir garder quelque temps encore la main sur sa chère municipalité de Vilnot.

Le deal qu'elle proposait était simple. Le riad d'Essaouira contre la remise de ses dettes personnelles et la renégociation de celles de la mairie. Concernant ce dernier point, elle disposait d'un atout. L'arrêt de la cour de justice condamnant la SBGB pour défaut d'information de ses clients, suite à une action menée par Blatz en personne. Froeme ne pouvait l'ignorer comme il ne pouvait ignorer que Blatz était une planche pourrie sur laquelle il était risqué de s'appuyer.

*

Ekerman avait enfin pris position au chevet de Matofer. Le Cloarec montrait des signes de nervosité. Plus le temps s'écoulait, moins la culpabilité d'Ekerman lui paraissait évidente. S'il s'avérait que son meilleur lieutenant était innocent des crimes passés et seulement coupable d'avoir mal jugé de la situation en tirant à deux reprises sur Matofer, leurs relations en seraient inévitablement détériorées et il le regretterait. Ce ne manquerait pas d'avoir également des répercussions sur toute sa brigade.

23H00. L'une des fausses infirmières présente dans la chambre refit les gestes qu'elle avait appris à la hâte et informa Ekerman qu'elle allait être relevée et que cela prendrait quelques minutes. Matofer était paisible.

*

À Buc, les discussions tournaient à l'aigre. D'emblée, Froeme contesta la valeur du riad, estimé par Bénédicte à cinq virgule trois millions d'euros. Ce qu'il ramenait à 2 millions, estimant :

« *Être satisfait s'il pouvait en tirer un million et demi compte tenu des affaires louches le concernant...* »

Bénédicte s'apprêtait à négocier quand Froeme mit sur le tapis un récapitulatif des dettes de Raoul se montant à la somme faramineuse de treize virgule deux millions de dollars, ce qui au cours actuel de 0,89774 euro pour un dollar, représentait onze millions, huit cent cinquante mille euros. Une somme ahurissante très éloignée de ce que Raoul lui avait avoué et surtout sans rapport avec ses disponibilités présentes ou à venir.

Raoul avait perdu beaucoup, gaspillé beaucoup. Elle le savait, mais là c'était très au-dessus de ce qu'elle s'était imaginé.

Blatz gardait les lèvres serrées mais en l'observant, on entendait la Marche Funèbre de Frédéric Chopin qui se jouait dans sa tête. Bénédicte exigea son départ. Elle possédait encore quelques cartes

dans sa manche et Froeme comprit qu'il valait mieux accéder à sa demande. Lopez se montrait plus démonstratif que Blatz. Cette dernière passe d'armes le fit sourire. Il attendait l'hallali.

Odile restait impavide.

« *Ne jamais révéler ses sentiments, ne pas se découvrir...* »

Le temps de sa séquence n'était pas encore venu.

*

Ekerman se montrait toujours aussi placide. Il avait pris place à la fenêtre et scrutait l'horizon. Ainsi placé, il se trouvait dans le plein champ de l'une des caméras. La scène se déroula en une fraction de seconde. Il sortit une poche en plastique souple dont le liquide incolore fut prestement introduit dans le circuit de la perfusion. Après quoi, le lieutenant alla se rasseoir pour lire un magazine.

La partie ne faisait que commencer. Ekerman se trouvait dans la portion de la pièce qui n'était pas couverte en raison de la caméra défectueuse. Intervenir maintenant, c'était risquer une réaction incontrôlée du lieutenant. Attendre trop, c'était également prendre un risque.

Si la substance employée était censée entraîner une réponse rapide, il n'était pas douteux que l'absence d'effet provoquerait inévitablement la suspicion du lieutenant.

Première étape : informer les gendarmes de la culpabilité d'Ekerman et les remplacer poste à poste par nos policiers. Miller l'avait exigé et obtenu de Minotier. Pas question de risquer une bavure. Ekerman possédait un charisme certain et il n'était pas exclu qu'il ait convaincu quelques-uns de ses subordonnés du bien-fondé de « *son combat pour la vraie France* ».

La deuxième allait dépendre en grande partie du savoir-faire des deux femmes policiers déguisées en infirmières pour la circonstance. Elles devront chacune circonscrire un côté du lit de Matofer afin de prévenir tout geste désespéré d'Ekerman se voyant pris au piège.

*

Face à face, restaient deux hommes et deux femmes. Bénédicte argumentait, proposait, concédait, menaçait, mais en fin de compte se débattait comme un squalo pris dans les filets d'un chalutier. Autour de celle qui maintes et maintes fois avait imposé ses diktats aux autres, le monde avait changé. Des forces nouvelles chassaient les anciens maîtres, ne leur laissant d'autre issue qu'une lente agonie.

Lopez jouissait. Il faisait à présent partie des étoiles montantes. Bien calé sous l'aile protectrice de Fitzgerald Froeme. Pour combien de temps encore ?... Il était trop tôt pour le dire, mais, il en était sûr, un jour viendrait où ce serait lui le maître suprême.

Odile n'intervenait pas. Pour elle aussi, c'était trop tôt. Et puis, observer Bénédicte se débattre, le souffle court, suffocante comme un poisson hors de l'eau ne lui était pas indifférent. Les Racquam n'étaient pas, elle le savait à présent, directement responsables de son malheur, mais ils en avaient été le terreau malsain.

Plus Bénédicte s'épuisait de fausse solution en fausse solution, moins Fitzgerald Froeme ne prenait de gants. Elle était à terre, vulnérable, et parce que c'était l'ordre des choses, il ne lui resterait plus rien. Le financier possédait tous les atouts dans sa main. Le ralliement de Blatz avait scellé définitivement le sort de son ancienne protectrice.

Le visage de Bénédicte se décomposait sous l'effet de la transpiration qui suintait par tous les pores de sa peau. Ce n'était plus qu'une vieille femme seule et abattue dont le maquillage partait en lambeaux.

Odile attendit l'extrême limite. Le moment où sa patronne s'apprêtait à jeter l'éponge.

— Je crois, Madame que cette négociation est dans une impasse. Un taxi vous attend. Pour ma part, je dispose d'éléments susceptibles d'apporter matière à réflexion à nos interlocuteurs.

Bénédicte se rebiffa. Ultime sursaut d'orgueil face à cette employée qui lui dictait la conduite à tenir.

— Je reste !

— C'est inutile. Pour votre propre intérêt, il est préférable que vous quittiez la table et rentriez chez vous !

Le ton employé par Odile Fontana ne laissait aucun doute sur sa détermination. Bénédicte se mordit les lèvres pour ne pas laisser éclater sa rage et sa rancœur, puis se leva. C'en était trop. Les dés en étaient jetés, et elle avait perdu. Odile la raccompagna.

Lorsqu'elle réapparut, la jeune femme n'était plus la même. Elle avait troqué sa flamboyante perruque pour une coupe à la garçonne, noir de jais, parée d'un collier de perles noires.

Le financier frappé de stupeur, ne prêta pas attention au bruit caractéristique de la gâche électrique qui refermait la seule porte d'accès au jardin d'hiver.

— Micaela !... Micaela Diaz...

Il avait vu un spectre surgir devant lui.

Lopez fut plus pragmatique.

— Micaela est morte et enterrée ! Que signifie cette comédie !

— Que vous allez payer pour vos crimes !

Froeme fut pris d'un rire inexinguible, malsain, sauvage et maléfique. Puis il redevint l'homme que ses ennemis connaissaient pour leur malheur. Froid, glacial, déterminé et sûr de lui.

— Qu'est-ce que tu imagines, petite salope ? Que tu nous fais peur ? Qu'est-ce que ça signifie ton cirque ?

— Allison et Micaela sont mortes, assassinées et je sais à présent par qui !!

— Allison m'avait trompé, humilié, trahi !

— Et apporté sa fortune !

— Une sale petite gouine qui s'apprêtait à faire de moi la risée de la planète !

— Et vous priver d'un confort matériel qui vous permettait de faire le paon et le généreux devant des parterres remplis de gens de la bonne société.

— J'étais dans mon droit ! Allison n'était qu'une sale dégénérée. Elle et ses semblables sont la lie de l'humanité. On devrait extirper tous ces gens de la société et tous les interner, afin d'éviter la contagion de leur folie. C'est en eux que résident les facteurs de dissémination de l'immoralité et de destruction des valeurs humaines fondamentales. Les gays, femmes et hommes, composent une secte hideuse !...

— Vous l'avez pourtant épousée à l'église...

— Elle m'a trompé ! Elle a trompé l'église ! Il est impossible d'être gay et catholique. Quand on est catholique on doit obéissance à l'Église qui proscrit le divorce, l'avortement et l'homosexualité ! J'ai été élevé dans les valeurs de la chrétienté, et je l'affirme : Dans la Bible, Dieu proclame que c'est une abomination !

— Alors, vous l'avez tuée au non de dieu !?

Un sourire béat éclaira son visage...

— Je ne l'ai pas tuée... Le jour béni de sa mort, je me trouvais à Berlin à une représentation d'Aïda au Deutsche Oper Berlin. Des dizaines de personnes pourraient en témoigner. Mais je me réjouis de sa mort. Elle s'apprêtait à faire ce qu'ils appellent leur « coming out » ! Terme indécent. Et me couvrir de honte. Le plus grave péril qui menace la terre, c'est la dénatalité du monde occidental confronté à la surnatalité du tiers-monde. L'activisme homosexuel fait peser une menace mortelle sur notre civilisation propageant une atmosphère de désagrégation des disciplines sociales et humaines. Ce n'est rien d'autre qu'une anomalie biologique et sociale à traiter comme telle ! Faute de quoi, les zoophiles aussi réclameront leur du. Les membres d'espèces différentes ne s'accouplent pas entre eux. Les animaux ont des mœurs plus honnêtes !

— Ainsi, ma sœur est morte pour préserver votre honorabilité ?...

— ...

— Vous l'avez tuée pour garantir votre impunité !

Lopez se leva, la bave aux lèvres.

— Oh oui !... Et ça m'a procuré un infini plaisir de l'entendre couiner comme une truie pendant que je la tringlais comme tu vas l'être maintenant, car tu peux comprendre qu'il n'est pas question que nous te laissions vivre vermine. Je vous hais. Dégénérées ! Je vous hais comme je vomis les sodomites qui rampent comme des cafards et transmettent leurs maladies. Tu vas crever !

Froeme livide fixa Odile les yeux exorbités.

*

La femme lieutenant de la BRI lyonnaise pénétra la première dans la chambre, un large sourire sur les lèvres. C'était la mieux entraînée de nos deux espionnes. La plus apte à tenir Ekerman en respect, le temps que nous intervenions. Elle prit place côté fenêtre et se pencha vers Matofer.

Nos hommes étaient prêts. Tendus.

Ariane, l'ancienne inspectrice des RG, entra à son tour. Lentement.

Soudain, Ekerman se rua sur elle. Un couteau de combat à la main. En une poignée de secondes la situation avait basculé. Instantanément, je compris notre énorme erreur. Ariane ne pouvait pas être là. C'était notre infirmière de jour. Ekerman avait réagi plus vite que nous et il la tenait en otage. Peut-être qu'inconsciemment, il avait senti que quelque chose d'anormal était en train de se produire. L'instinct animal du flic, chasseur légal.

Il fit signe à la fille de la BRI d'évacuer la chambre. Elle tenta de simuler la terreur, mais Miller lui ordonna d'obtempérer. Ekerman avait, à présent, en main toutes les clefs pour appréhender la situation. Matofer était là devant lui. Il devait crever, ce n'était plus qu'une simple question de minutes. En même temps, sa mort n'avait plus d'importance. Il était démasqué et le savait. Restait à finir en beauté ou choisir la cavale. Son statut venait de changer. Le chasseur s'était mué en bête traquée, coincée dans un terrier qu'elle n'avait pas choisi et dont elle connaissait mal les issues.

Il disposait d'un atout. Un seul !

Le Cloarec fit boucler le périmètre de l'hôpital par ses hommes, tandis que nous prenions position à chaque issue et changement de direction. Il était hors de question de transformer l'hôpital en camp retranché. L'établissement était rempli quasiment au maximum de ses capacités. L'espace réduit qui séparait la chambre de Matofer à celles des autres malades ne nous autorisait pas à la moindre erreur.

Il était de notre intérêt de laisser Ekerman et son otage sortir. Dans notre malheur, nous avions la chance de disposer d'un escalier à moins de quinze mètres de la chambre. Miller redéploya ses effectifs, et je fus chargé de la coordination avec Le Cloarec.

Li-Anne tenta de parlementer.

Ekerman ne répondit pas. Il avait entraîné son otage dans la zone sombre de la pièce et nous étions aveugles. Dans ces conditions, une intervention risquait de tourner au carnage.

Li-Anne avait eu trop peu de temps et trop peu d'éléments pour pouvoir établir qu'elles seraient les réactions possibles d'Ekerman avec une probabilité pertinente. Une personnalité complexe.

Un point particulier intriguait. Il avait manipulé, utilisé, torturé mentalement Matofer depuis leur jeune âge. Jouant avec sa victime au chat et à la souris, se faisant protecteur pour mieux la tenir, puis sortant ses griffes lorsqu'elle cherchait à desserrer son étreinte. Portrait sinistre mais somme toute banal du pervers ordinaire.

Cependant, si comme Miller le pensait, il avait agi sous la direction de Ferrandi, cela signifierait, que lui-même s'était soumis à une autorité supérieure. Il était devenu un exécutant. Une marionnette en tenue de bourreau.

Étrange conversion. Un bourreau ne possède pas de personnalité propre. La sienne est forgée sur des masques dont il change suivant les circonstances. De fait, il était à la fois le militaire droit et respectueux de la hiérarchie et de l'honneur, paré de toutes les qualités, et le conspirateur, exécuteur des basses œuvres, ne gardant son véritable visage de démon que pour ses victimes.

1H45 du matin. La situation n'avait pas évolué. L'état de santé de Matofer interdisait l'emploi d'anesthésiants gazeux. La condition physique parfaite d'Ekerman excluait une stratégie conditionnée par son état de fatigue. Il refusait tout échange verbal. Y compris ceux concernant son évacuation.

Li-Anne avança l'idée qu'il y avait renoncé.

Miller prépara les hommes à un assaut sans pouvoir déterminer ce que serait l'élément déclencheur.

Minotier fut prévenu. Sa priorité exprimée était de préserver l'hôpital.

2H13. Ekerman accepta de parler à Le Cloarec. Il ne reconnaissait pas Miller comme un alter ego selon son propre ordre hiérarchique. Ce « flic » mal fagoté, quasi-obèse et sale le dégoûtait.

2H15. Le Cloarec apparut sur l'écran de télévision de la chambre. Un stratagème visant à polariser l'attention du preneur d'otage.

— Ekerman ! C'est fini ! La partie est perdue ! Ne ternissez pas davantage l'image que vos hommes ont de vous ! Rendez-vous dans l'honneur comme il se doit pour un militaire de votre rang !

Ekerman ne répondit pas. Sur notre écran de contrôle, nous vîmes le corps d'Ariane sortir du néant, projeté à terre contre la fenêtre. Trois de nos hommes bondirent instantanément.

Ekerman gisait, affalé dans une mare de sang qui continuait à gicler à gros bouillons de son ventre. La lame de son couteau était à moitié ressortie et l'on pouvait imaginer qu'il avait tenté de se frapper une seconde fois avant de perdre connaissance.

À son tour, il prit le chemin de l'unité de soins intensifs.

5H17. L'intervention avait duré plus de trois heures. En bon professionnel, il ne s'était pas raté. Le simple fait qu'il soit encore en vie tenait du miracle.

Chapitre 122

Dimanche 9 août.

Nous étions tous crevés. Seul le commissaire ne semblait pas être différent des autres jours. Mal rasé, cheveux hirsutes, le peu qui lui restaient, et comme d'habitude, le pan de sa chemise froissée, tombant le long de son pantalon. Le commissariat sonnait le creux. Une équipe restreinte couvrait les affaires courantes pendant que les hommes qui avaient été réquisitionnés pour l'assaut bénéficiaient de quelques heures de repos.

Pour notre part, il n'en était pas question. Le pronostic vital d'Ekerman était engagé. S'il meurt, nous perdions notre meilleur argument pour confondre Ferrandi. S'il vivait, il n'était pas certain qu'il dénonce son mentor. Code de l'honneur des frères d'armes oblige...

Petit bonus, nous pouvions maintenant compter avec la coopération sans réserve de Le Cloarec. Le commandant était visiblement touché et meurtri, mais d'autant plus décidé à faire éclater la vérité.

Une perquisition en règle de ses appartements permit de confirmer les liens constants qu'Ekerman entretenait avec le groupuscule « Honneur & Dignité de la France ». Rien de réellement compromettant, mais une preuve tangible de son intérêt pour ce courant de pensée et les solutions qu'il préconise. Ce n'était pas réellement étonnant. Vieille famille bretonne, les Ekerman avaient donné une longue lignée de militaires au pays. Presque fatalement écoeürés par le renoncement de la France vis-à-vis de ses colonies, et les conditions de vie et de travail aux armées, dégradées par un budget de fonctionnement régulièrement en baisse. Ekerman ne pouvait qu'en faire l'amalgame avec l'impuissance récurrente des gouvernements successifs minés par les querelles partisans et l'incurie de l'état-major qui conduit le pays de la honteuse capitulation du 22 juin 1940, jusqu'au désastre indochinois.

Était-ce ces raisons qui avaient amené le propre père d'Éric Ekerman à choisir une autre voie ?

Les Ekerman n'étaient pas les seuls à imputer aux hommes politiques de l'époque la responsabilité de la défaite. Reprenant l'analyse du colonel De Gaulle :

« La France s'enfoncé dans une doctrine défensive qui convient aux politiciens médiocres et pacifistes (de l'époque), obnubilés par les restrictions budgétaires liées à une situation économique déplorable. »

Cela pouvait expliquer l'attrance de l'ambitieux lieutenant pour les thèses de l'Extrême Droite, mais cela ne légitimait pas tout. En particulier, certainement pas le meurtre d'Iliev.

En outre, s'il était envisageable qu'Ekerman se soit servi du pouvoir qu'il exerçait sur Matofer pour l'entraîner à tuer l'un de ces immigrés *venus voler le travail des français*... On pouvait se demander par quel tour de passe-passe ils en étaient venus à tenter d'abattre un juge d'instruction. À moins que la théorie du commissaire supposant une *erreur de tir volontaire*, ne s'avère rigoureusement exacte.

Un casse-tête. Matofer avait assassiné Iliev, puis Gilio Ferrandi. Puis Ekerman avait tenté de supprimer Matofer à deux reprises. Quel puissant mobile pouvait-il actionner ainsi leurs cerveaux

malades ?

Miller tournait en rond. En l'état, Minotier refusait d'incriminer Franck Ferrandi. Ni même d'ordonner une perquisition. La situation politique était tendue et incriminer un partisan de Rose Labruni apparaîtrait inévitablement comme « *Une manœuvre minable d'une classe politique à la dérive, à l'encontre d'un élu du peuple, avec la complicité d'une justice aux ordres...* »

Si Ekerman meurt, Ferrandi pourrait dormir sur ses deux oreilles, Gilio éliminé, et Bénédicte en bonne voie de l'être. Quel bonheur.

Quel paradoxe ! Nous en arrivions à défendre l'honorabilité des Racquam face à la montée de forces plus pernicieuses encore.

Un comble ! Nous en étions là alors que la mort du malheureux commissaire Artvest demeurait un mystère et que la petite Paula restait introuvable.

Chapitre 123

Lundi 10 août.

Les informations n'étaient pas réjouissantes. La Turquie était en proie à une flambée de violences. Après une attaque contre le consulat américain, une femme avait été arrêtée quelques minutes plus tard par les policiers turcs et un groupe d'extrême gauche a revendiqué l'assaut.

Ekerman n'avait pas quitté l'unité de soins intensifs. Nous étions dans la situation d'une escadrille de chasseurs cloués au sol par une météo défavorable. Odile Fontana n'avait pas reparu à son travail. La Mairesse tenta de la contacter, en vain, et s'en inquiéta auprès de nous. Miller saisit le prétexte au vol et m'ordonna de lui rendre visite à son domicile.

Je trouvai porte close et n'eus aucune réponse à mes sonneries répétées.

L'intérêt soudain de Bénédicte pour une employée de la mairie ne s'étant pas présentée à son travail n'était en rien conforme à ses habitudes. Impossible d'imaginer qu'elle soit devenue aussi attentionnée et sentimentale.

Miller attendit mon retour et à quatorze heures, demanda une entrevue.

Bénédicte ne s'appesantit pas sur ce qui avait motivé ce dîner et les circonstances dans lesquelles il s'était déroulé. L'important était de savoir que la dernière fois qu'Odile avait été vue vivante, elle se trouvait dans une villa cossue de Buc. Une zone pas vraiment réputée dangereuse...

De retour au commissariat, Miller déclencha une alerte en direction des antennes du SAMU, et commissariats de police proches des événements.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. Vers 3H30 du matin, le SAMU reçut un appel au secours lancé d'un téléphone portable à carte pré payée. Suite à quoi, trois personnes de nationalité étrangère furent transférées en urgence au Centre Hospitalier de Versailles (Le Chesnay).

À seize heures, nous étions sur place.

Deux des trois malades étaient dans une situation désespérée, placés sous assistance respiratoire. Le troisième, plus jeune et de constitution plus robuste, une femme, semblait mieux résister à l'infection.

En dépit du changement de coiffure, je n'eus aucun doute. Il s'agissait bien d'Odile Fontana. Miller entra immédiatement dans le vif du sujet sans ménager la susceptibilité des médecins.

— Que s'est-il passé ?

— Un triple cas d'infection sévère par le bacille pyocyanique. Une affection que nous connaissons particulièrement bien et qui est l'une des plaies des hôpitaux. Une maladie nosocomiale malheureusement assez répandue. Le bacille pyocyanique est une bactérie particulièrement robuste, naturellement très résistante aux antibiotiques s'adaptant rapidement aux attaques médicamenteuses. Pour peu que le patient ait récemment reçu un traitement aux antibiotiques, la bactérie devient encore plus résistante et d'autant plus dangereuse. Nous avons immédiatement commencé un traitement à la ticarcilline et à l'acide clavulanique. Mais ce qui nous interpelle, c'est la vitesse incroyable de l'évolution de l'infection et ses manifestations.

— Est-ce anormal ?

— Sans conteste, oui ! L'examen médical a montré une chute brutale de la tension artérielle. Le risque dans cette situation étant une évolution vers un état de choc. Les organes devenant incapables

d'assurer leur fonction essentielle. Nous constatons également un syndrome de détresse respiratoire grave, des troubles de la coagulation sanguine et des lésions spécifiques de la peau caractéristiques d'une infection par cette bactérie avec des nécroses suivies d'ulcérations. Soit un stade dramatiquement avancé de l'évolution pathologique de ce type d'infection.

— Et la femme ?

— Son état est sérieux, mais elle guérira, avec ou sans séquelles.

— Pouvons nous l'interroger ?

— Pas pour le moment.

Que s'était-il passé entre le moment où Bénédicte les avait quittés et celui où le SAMU reçut l'appel de détresse ?

Miller décida que nous nous rendions immédiatement à Buc.

Chapitre 124

Dans notre précipitation, nous avons omis de demander les clefs et dûment faire appel à un serrurier. De toute façon, nous arrivions trop tard. Il ne subsistait plus aucune trace du souper. Tout avait été nettoyé. Tables, chaises, vases, accessoires, avaient été remis en place. Nous entrions dans un espace sans âme.

Lorsque les hommes de la police scientifique arrivèrent à leur tour, il fallut imaginer ce que l'on cherchait vraiment. Des traces de sang, des débris de nourriture, de probables empreintes digitales, mais surtout, des foyers contaminés par la bactérie.

En l'absence de fil conducteur, cela pouvait prendre du temps. La coupable faisait partie des germes couramment recherchés lorsque l'on procédait à une analyse microbiologique d'un échantillon d'eau. Un germe de type ubiquitaire, vivant dans les sols et en milieu humide, nuages, robinets, bouchons, et cetera...

Bénédicte Racquam nous fit poireauter une heure avant de nous renseigner sur l'identité de l'entreprise de nettoyage qui intervint avant et après le repas. Une heure supplémentaire de perdue.

Selon leur témoignage, ils avaient été sélectionnés par l'attachée culturelle de la municipalité de Vilnot, et avaient reçu un acompte de 50% pour leur prestation. De fait, de leur propre aveu, il s'agissait d'un bon boulot, bien payé, comme ils aimeraient en avoir plus souvent. La soirée n'avait donné lieu à aucun débordement et la remise en état fut simplifiée à l'extrême. Leur mission comportait une clause très claire, stipulant que les lieux devaient être désinfectés dans l'optique d'une mise en vente prochaine de la maison. Ce qui fut fait...

Miller insista pour qu'il lui soit indiqué précisément quelles étaient les pièces qui avaient été utilisées et celles qui ne l'avaient pas été. Curieuse ambiance. La villa tout entière ressemblait à un musée dont les œuvres d'art auraient toutes été évacuées.

Un détail attira mon attention et j'en fis la remarque au commissaire. Toutes les ouvertures des jardins d'hiver, portes et volets d'aération, étaient équipées de serrures électriques. Un choix curieux, explicable en ce qui concerne les volets, mais par de petits vérins hydrauliques, plus discutable pour les autres issues. À cette occasion, le délégué de la société de nettoyage observa que tous les volets étaient en position ouverte lorsqu'ils arrivèrent le lendemain pour effectuer leur prestation.

Ce n'était pas la seule anomalie qu'ils constatèrent. En l'absence de tout représentant du propriétaire, une jeune employée portant la livrée du traiteur les attendait et leur indiqua où il convenait de porter leur effort. Après quoi, ils devraient refermer la villa, une fois leur prestation terminée, et renvoyer les clefs par voie postale à la mairie de Vilnot. Elle ne fit aucune allusion à une quelconque intervention du SAMU.

Miller se souvint que les médecins avaient indiqué qu'ils avaient trouvé la villa ouverte à tous les vents et que ce n'est qu'en fouillant les pièces restées éclairées qu'ils avaient découvert les corps agonisants.

Une hypothèse prégnante se fit jour dans mon esprit : Si Odile Fontana avait, à l'avance, prévu ce qu'il allait se produire, elle aurait sans doute pris les mêmes dispositions. Cette fois-ci, je me gardai d'en faire la remarque à Miller.

Plus mon cerveau travaillait, plus il devenait évident qu'un événement anormal s'était déroulé cette nuit-là. Anormal, mais pas imprévisible. Et puis, cette infection bactérienne m'en rappelait une autre. Celle qui aurait dû tuer Raoul au manoir de l'Écu d'Or... Ça n'échapperait pas à Miller. Je devais me rendre à l'évidence, Odile était mouillée jusqu'au cou ! À moins que Bénédicte ?...

Notre présence était devenue inutile. Il nous restait plus qu'à filer chez le traiteur. « Guyot et fils, depuis 1920 » indiquait l'immense plaque en bronze. Un traiteur de luxe, bien peu en rapport avec les difficultés financières de la municipalité... Pourtant, son patron y allait de sa petite ritournelle :

« Cette d'année manque d'entrain. Les réceptions sont réduites en nombre d'invités et en amplitude horaire. Notre carnet de commandes n'est pas plein. Aujourd'hui, c'est une dépense très contrôlée, directement gérée par les services achats... Habituellement, nous ne donnons pas suite à ce type de demande... »

En un mot :

« Faute de grives, on mange des merles... »

Nous nous moquions éperdument des états d'âme passagers du commerçant. Une seule chose importait : À aucun moment, il n'avait été prévu que l'un de ses commis soit réquisitionné pour accueillir les employés de l'entreprise de nettoyage...

Chapitre 125

Mardi 11 août,

Le pré-rapport de la police scientifique fut plus que succinct. Aucune trace de bactérie. La quantité de produits détergents, très peu écologiques, déversée par l'entreprise de nettoyage, avait rendu totalement infructueuses leurs investigations. Pas de trace de sang. Pas de trace de lutte. Le néant total.

Les bactéries ubiquitaires, capables d'être présentes en tous lieux, étaient totalement absentes de la villa, ou bien avaient précipitamment déserté.

Miller arriva encore plus hirsute et mal fagoté que d'habitude, ce qui laissait présager une nuit de cogitation intense. Il avait remis les mêmes vêtements que la veille.

— Aucun appel n'a été passé à partir des portables des trois hospitalisés. Si comme je le crois, la personne qui a donné l'alerte est la même qui a accueilli l'entreprise de nettoyage, nous tenions là une possible clef de l'énigme !

— À condition de savoir qui elle est !...

— J'ai une petite idée sur son identité ! Trouvez-moi quatre auxiliaires de police de sexe féminin, dans les vingt-cinq-trente ans, ressemblant à Magda Gatzé. Réquisitionnez cinq livrées chez le traiteur et convoquez tout ce monde pour quatorze heures en compagnie de Gatzé ! On va bien voir !... En ce qui la concerne, je la veux dans une demi-heure dans mon bureau. Envoyez Planquet et deux hommes.

Miller ne rigolait pas. Il me vouvoyait. Cela faisait longtemps que cela lui était arrivé.

Au retour de Planquet, il ne fut pas déçu par la dégaine de la prévenue...

Magda ne semblait nullement impressionnée.

— Que signifie cette tenue ridicule ?

— Je répétais ! La municipalité de Mézière offre un spectacle pour les enfants dont les parents manquent de moyens pour pouvoir les envoyer en vacances...

— Où vous trouviez-vous dans la nuit du 9 au 10 août ?

— Dimanche soir ?... Dans la nuit ?... Dans mon lit, je suppose...

— Vous supposez ou vous êtes sûre ?

— En fait, vous avez raison, Commissaire. J'étais bien dans mon lit ! J'en suis certaine à présent. Nous avons répété en groupe toute la matinée et une grande partie de l'après-midi. J'étais horriblement fatiguée et il me fallait retrouver de la fraîcheur pour le spectacle de ce soir. C'est important pour les enfants !...

Je vis Miller serrer les dents.

— Et puis, soyez aimable d'ôter cette perruque grotesque !

— Vous n'aimez pas mes cheveux, Commissaire ? Désolée, ils sont vrais ! Ce soir, je serai

déguisée en petit mouton. Il y a fort longtemps que je rêvais d'avoir des frisettes, et comme on dit : « *L'occasion fait le larron...* »

— Depuis quand avez-vous cette... Coiffure ?

— Hum... Samedi, je crois...

— Vous ne vous souvenez plus du moment où vous êtes allée chez le coiffeur !?

— Oh !... Le coiffeur !... C'est hors de mes moyens ! En fait, j'ai fait ça samedi après-midi. Il faut quelques jours avant que ça ait l'air naturel... Vous ne vous êtes jamais teint les cheveux, Commissaire ?

Je faillis exploser de rire. La tête de Miller m'en dissuada, à moins qu'il ne s'agisse d'un réflexe naturel de survie...

— Bien sûr, vous n'avez aucun témoin ?

— Bien sûr que si, Commissaire ! Je viens de vous dire que j'ai répété presque toute la journée de dimanche. Tous les comédiens pourront en témoigner. Et tous les habitants de l'immeuble que j'ai croisé aussi !

— À quelle heure se sont terminées les répétitions ?

—... ?

— Vous ne savez plus à...

— Non ! On se change, on papote, on se démaquille... Je ne sais plus...

— En somme, vous n'avez pas d'alibi pour la soirée de dimanche et pour la nuit suivante !?

— Non... En fait... Oui ! J'ai donné à manger à mon chat ! Sinon il aurait miaulé de détresse toute la nuit ! C'est déjà arrivé. Tous les voisins pourront vous le dire ! Chouchou a été sage comme une image...

— Et vous, êtes en train de vous fichier de moi ! Je crois que vous allez manquer le spectacle ! À partir de cette minute, vous êtes en garde à vue ! Je vous conseille de trouver un bon avocat !

— Et mon chat !?

Miller fit signe à deux OPJ de conduire Magda en cellule.

Le commissaire convoqua pas moins de six témoins à la parade d'identification. Trois employés de l'entreprise de nettoyage, et trois salariés de Guyot et fils. Il ne resterait plus qu'à donner à Magda une allure proche de celle qu'elle arborait habituellement. Pour plus de résultat, des photos d'elle en différentes tenues seront mélangées à celles des auxiliaires de polices, présentes pour l'occasion.

*

L'espoir de solution qu'il avait mis dans ce tapissage compensait mal la frustration née de l'infamante attente forcée due à l'état critique dans lequel se trouvaient aussi bien Ekerman que Froeme et Lopez. Concernant Ekerman, la stabilisation de son état semblait acquise. Ce qui ne représentait toutefois pas une garantie absolue de survie.

Les cas de Froeme et de Lopez étaient plus problématiques. Froeme surtout, sur qui les traitements ne semblaient produire aucun effet.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre pour constater la pertinence du diagnostic. L'hôpital annonça deux heures plus tard le décès de Fitzgerald Froeme des suites d'une embolie pulmonaire septique consécutive à une endocardite à *Pseudomonas aeruginosa*. Ils refusaient de se prononcer sur les chances de survie d'Adrian Lopez.

En définitive, seule Odile Fontana paraissait réagir favorablement aux traitements et son état s'améliorait de minutes en minutes, confirmant le pronostic initial des médecins.

Je pris les dispositions pour que Froeme soit transporté dans les plus brefs délais à l'Institut médico-légal de la place Mazas. Du travail en perspective pour Miss Parkinson.

La préparation du tapissage commença par une pitrerie. Deux des auxiliaires de police pressenties faisaient, l'une quinze centimètres de plus que Magda, l'autre était couverte de boutons sur le visage. Je dus arpenter les commissariats en catastrophe afin de dénicher les oiseaux rares correspondant peu ou prou à notre suspecte.

Magda revêtit une perruque brune recouvrant ses boucles. Les cinq participantes avaient dû ôter tout maquillage. Il fut impossible de choisir une présentation type. Les photos de Magda

renvoyaient à un véritable caméléon, et il aurait été utopique de déterminer quelle était la « vraie » Magda Gatzé parmi les personnalités différentes qu'elle incarnait successivement. Miller décida que les cinq jeunes femmes seraient présentées dans « *leur état naturel...* » Toutes revêtirent la livrée du traiteur.

Le fiasco obtenu fut à la hauteur de nos espérances de départ. L'un des témoins allant même jusqu'à faire remarquer que Magda portait une perruque...

Chapitre 126

Mercredi 12 août.

Lopez décéda dans la nuit. Magda fut relâchée, mais son logement fut perquisitionné en vain, provoquant un rassemblement des jeunes du quartier au pied de la tour. Depuis la mort de Gilio, Magda était sous leur protection. Après cette perquisition, elle deviendrait une icône. Il n'y avait rien à attendre d'une enquête de voisinage !

Miller décida de retourner à Buc en compagnie de Bénédicte. Il obtint, non sans mal le feu vert du procureur Minotier.

Pendant le trajet, Bénédicte réaffirma son intention de vendre la villa. Ce n'était pas impossible, ni surprenant. Cela validait l'intervention de l'entreprise de nettoyage...

Elle confirma également l'objectif de la réunion.

« *Établir un compromis transactionnel juste et équilibré entre les parties...* »

Une belle foutaise, sans doute. Mais, il était trop tôt pour examiner ce qui n'était qu'un point de détail.

Bénédicte paraissait redécouvrir les lieux. Il me parut même qu'elle était sincèrement émue. Je me dis que ce ne devait pas être facile de côtoyer quotidiennement une comédienne de cette trempe...

Si nous espérions être inspirés par cette seconde visite, c'était raté. Rien d'anormal ne nous sautait aux yeux. Je hasardais bien quelques questions piègeuses, mais Bénédicte nous apparaissait totalement sincère dans ses réponses. Son descriptif de la chronologie des faits, du déroulé du repas, du service, de l'ambiance, de l'heure de son arrivée et celle de son départ, tout correspondait point par point avec le témoignage des employés de « Guyot et fils ».

Rien ne paraissait en mesure d'atteindre la mairesse. Elle supportait l'épreuve comme une vieille routière, habituée des tracasseries policières.

Miller tenta un coup de bluff en lui annonçant la mort d'Adrian Lopez. En apparence, cela ne lui fit ni chaud ni froid. Quelques instants après, elle consentit à faire un commentaire, agrémenté d'un léger rictus de satisfaction.

— Espérez-vous m'arracher des larmes ?

Tout compte fait, la nouvelle la réjouissait. Une joie contenue comparable à celle d'un enfant qui ouvre son cadeau de Noël en sachant ce que la boîte contient... Tout sauf une surprise ! Qu'en serait-il pour Froeme et Fontana ?...

Nous ne progressions pas très vite.

Un incident se produit. À l'entrée des jardins d'hiver jumeaux, Bénédicte passa la première et se dirigea vers celui de gauche, à l'ouest, alors que les corps avaient été récupérés dans celui de droite.

Cela avait-il une importance ? Nous ne fîmes aucune remarque à ce sujet. Bénédicte s'assit à la table et indiqua l'emplacement de chaque participant sans que l'on le lui demande.

L'imbrication des événements de Valloton et de Buc et nos propres obsessions nous avait fait oublier d'interroger Blatz. Une bévue de première grandeur !...

Miller décida un retour à Vilnot en catastrophe. Planquet fut chargé de mettre la main sur Blatz. Sans délai.

Chapitre 127

L'audition de Blatz valida d'entrée nos doutes quant à l'endroit exact où les délibérations eurent lieu. Dans le jardin d'hiver de gauche, à l'Ouest et non celui de droite, à l'Est.

La question qui se posait à nous était : Pourquoi cette confusion ?

Qui pouvait donc avoir un intérêt à faire croire que les discussions s'étaient déroulées ici plutôt que là ? En fait, la réponse allait de soi. Bénédicte et Blatz l'ignoraient. S'ils avaient eu un avantage à cacher le lieu réel des négociations, ils ne se seraient pas trahis aussi facilement. Quant à Froeme et Lopez, leur funeste destin constituait un alibi imparable.

Ne restait en fin de compte que Mitchell, Odile Fontana et la mystérieuse inconnue qui appela le SAMU, qu'elle fut complice ou non.

Fontana nous cachait la vérité. Tout du moins, c'est ce que Miller allait plaider auprès de Minotier pour enfin obtenir l'ordre de perquisition que le procureur s'obstinait à lui refuser.

Blatz déclara avoir quitté la table et être rentré chez lui après l'échec de la proposition de Bénédicte. Échec qu'il estimait inévitable compte tenu de l'énorme écart existant entre les revendications des créanciers et l'offre transactionnelle proposée par la mairesse.

Une donnée capitale, instructive à plus d'un titre.

« *Cherche à qui le crime profite...* »

Froeme et Lopez venaient de mourir. Deux morts providentielles pour la veuve de Raoul. L'autopsie nous révélerait bientôt si elles étaient naturelles ou non.

Si comme nous l'escomptions, elles ne l'étaient pas, Bénédicte redeviendrait une suspecte tout à fait présentable et le déroulé des événements se doterait d'un mobile tout trouvé. On pouvait légitimement penser que la disparition des deux créanciers constituait pour elle une bouffée d'oxygène bienvenue et peut-être beaucoup plus encore.

Odile Fontana endossait de facto le rôle de complice avec en récompense une part du gâteau.

Patatras ! À peine un scénario crédible se dessinait-il, qu'une objection se faisait jour. Cela ne collait pas. J'étais intimement persuadé qu'Odile poursuivait ses propres desseins et que ceux-ci étaient très éloignés des tourments des Racquam.

C'était frustrant. Magda Gatzé s'était sortie avantageusement du tapissage organisé par Miller. En fait, nous nous étions pris les pieds dans le tapis de par notre impréparation. Ce ne voulait pas dire qu'elle était étrangère aux événements. Au contraire, nous restions intimement convaincus que Magda et la fausse employée de « Guyot et fils » n'étaient qu'une seule et même personne. La comédienne avait sympathisé avec Odile Fontana et l'une comme l'autre possédaient un mobile.

Un mobile différent pour chacune, ferments de leur entraide.

Présenté ainsi, Miller obtiendrait sa perquisition, et il ne nous resterait plus qu'à organiser une confrontation entre les deux jeunes femmes dès que l'état de santé d'Odile Fontana le permettrait.

Blatz se garda bien d'évoquer son retournement de veste. Il avait mal choisi son moment et ses pertes proviendraient des deux côtés... Je m'en réjouissais en silence...

Restait en suspens une lancinante question : Pourquoi avoir déplacé les corps ? Quel avantage cela procurait-il aux instigateurs de ce tour de passe-passe ? Le rapport de la police scientifique ne mentionnait rien à ce sujet. De toute manière, leur intervention avait été trop tardive et l'entreprise de nettoyage avait fait trop de dégâts pour qu'il soit possible de trouver des indices pertinents.

La simultanéité de la réception et de la tentative d'homicide d'Ekerman se révélait une coïncidence désastreuse.

Un détail anodin attira notre attention. La facture de l'entreprise de nettoyage mentionnait une remise en état de la salle de bains.

« *SdB : Désinfection, lessivage et séchage : 30 minutes...* »

Comment pouvaient-ils justifier 30 minutes d'intervention ? « *Désinfection ?...* » Qu'avaient-ils désinfecté ? Soit il s'agissait d'une dénomination de principe destinée à justifier le montant élevé de la facture, soit l'état de la pièce nécessitait effectivement une attention particulière.

« *Désinfection ?...* » Une appellation utilisée pour aucune des autres pièces.

À supposer que nous en ayons eu encore, cet avatar mettait fin à nos doutes. Les dés étaient pipés. La réalité était toute autre que ce que l'on s'acharnait à vouloir nous faire croire. Pour quelles obscures raisons les corps avaient-ils été déplacés ? Et quel avait été l'usage de la salle de bains ? Mystère...

Il n'y avait que deux options. Soit elle avait été utilisée *avant* la réunion, soit, elle l'avait été, *après*. Une lapalissade qui n'en était pas une. La seconde option innocentait naturellement les trois

victimes de l'infection. Leur état de santé plaidait pour eux. Une hypothèse qui validait ma position quant à la singularité des desseins poursuivis par Odile. Se pouvait-il qu'elle ne soit en définitive qu'une victime collatérale d'une machination orchestrée par d'autres et qui la dépasse ?

Chapitre 128

Jeudi 13 août,

Miller s'était rasé de près, probablement coiffé et habillé de propre. La visite programmée Place Mazas n'y était sans doute pas étrangère.

Les premiers mots de Marjorie douchèrent l'enthousiasme du commissaire. Et paradoxalement, me rassurèrent.

— Morts naturelles. L'une et l'autre. C'est ce que contiendra mon rapport. En outre, je n'ai relevé aucune trace de violence...

Je respirais... Odile était innocente. Miller faillit s'étrangler.

— Qu'est-ce que cela signifie !?

— Que Fitzgerald Froeme est décédé d'une embolie pulmonaire consécutive à un stress respiratoire aigu dont l'origine est une infection grave et foudroyante occasionnée par le bacille pyocyanique. Quant à Adrian Lopez, sa mort est due à une septicémie. Le germe pyocyanique est fréquemment responsable de septicémies mortelles surtout chez les patients immunodéprimés.

— N'est-il pas invraisemblable d'imaginer que trois personnes soient infectées conjointement par un bacille somme toute banal, développent la maladie de concert et décèdent à un jour d'intervalle ??

— Bien sûr que si, Commissaire ! Mais toute règle comporte des exceptions pourvu que les conditions nécessaires et suffisantes soient réunies. Le bacille Pyo n'est pas inconnu des médecins hospitaliers. Il est souvent responsable d'infections nosocomiales. Cette bactérie doit être toujours prise au sérieux. Très résistante, c'est l'un des germes les plus difficiles à traiter cliniquement. Il peut, dans certaines conditions, devenir pathogène. C'est le cas qui nous préoccupe. Le taux de mortalité peut alors atteindre 50 % chez les patients vulnérables. Quant aux personnes ne présentant pas de facteur de fragilité, les médecins ont appris à bien traiter l'infection qui est résorbée en quelques jours.

— Et dans le cas de Froeme et de Lopez ?

— Justement... Je me suis procuré, non sans mal, leur dossier médical. Tous deux souffraient d'une maladie rare. Le syndrome de Von Willebrand. C'est d'ailleurs ce qui les a fait se rencontrer. Une sorte de sous hémophilie. Saignements de nez, des gencives, et cetera... Autant de portes ouvertes pour les bactéries.

Miller soupira, dépité.

— En somme, tout est normal.

— Pas tout à fait !

Marjorie ménageait ses effets.

— Pas tout à fait...

— ... ?

— Rien n'explique la violence et la vitesse avec laquelle l'infection s'est développée chez les deux hommes, quelle que soit la vulnérabilité du terrain que l'un et l'autre offrent à la bactérie.

— Que voulez vous dire ?

— Certains corps chimiques ne réagissent l'un vis à vis de l'autre qu'en présence d'un catalyseur. Si ce catalyseur fait défaut, la réaction chimique ne se déclenche pas. Dans la situation présente, l'analogie est pertinente. La médecine n'est pas une science exacte, loin de là, mais je suis fondée à penser qu'un agent extérieur a fait office de catalyseur et expliquerait la vitesse de propagation de l'infection ! Terrain vulnérable ou pas !

— L'avez vous recherché ?

— À votre avis, Commissaire ?...

Miller leva les mains en signe de reddition.

— Évidemment... Alors quelles sont vos conclusions ?

— Pour le moment : néant. Si vous ne m'aidez pas, Commissaire, je ne pourrai rien pour vous. Leur organisme n'a rien retenu de ce qui pourrait me mettre sur la voie.

— Il y a une troisième victime. Selon toute vraisemblance, elle va s'en tirer. Elle ne va pas tarder à quitter l'hôpital.

— Justement, son cas m'intrigue. Rien ne semble justifier, chez elle, les symptômes constatés par les médecins de l'hôpital. Il y a peut-être une piste à fouiller de ce côté-là. Faites en sorte qu'elle subisse une batterie de toutes les analyses possibles et que les résultats me soient communiqués.

— ... Pas très légal... Mais... Ce sera fait...

— Reprenez l'enquête ! Cherchez un facteur extérieur. Quelque chose de curieux, d'anormal, même d'apparence anodine.

— Vous auriez dû être flic...

— Et que croyez-vous que je sois ?...

Je repensai à l'énigme de la salle de bains. Qu'est ce qui avait justifié qu'elle soit désinfectée ? Puis, aux corps déplacés. Pour quoi faire ? Marjorie avait raison, cependant, maladie ou pas, il était peu vraisemblable que Froeme et Lopez aient perdu connaissance en même temps sans qu'un facteur extérieur ne soit intervenu. Quant à Odile, rien n'expliquait sa perte de conscience. Ni traces de drogue, ni alcoolémie n'avaient été détectées.

*

Miller en avait assez entendu pour la journée. Juste avant de pénétrer dans le commissariat, je lui susurrais qu'une interview complémentaire des employés de l'entreprise de nettoyage ne serait pas du luxe.

Dix minutes plus tard, je reprenais la route de Versailles.

Les employés se souvenaient parfaitement avoir dû désodoriser la pièce.

— Ça puait l'œuf pourri, comme lorsque des gamins s'amuse à jouer avec des boules puantes ! D'ailleurs, nous avons retrouvé un petit sachet en aluminium plastifié...

Un détail anodin me revint en mémoire. Miller et moi avions pisté Odile jusque chez son loueur de voitures, porte d'Orléans. Nous avons interrogé le chauffeur de taxi qui l'avait reconduite à son domicile. Il avait affirmé avoir pris Odile à l'angle de l'avenue du Général Leclerc et de la rue Sarrette. Elle était seule, et avait demandé de se rendre à un magasin de farces et attrapes, avant de rentrer chez elle...

Je ne pouvais occulter cette information. J'appelai Marjorie. Sans doute parce que j'espérai secrètement que cette nouvelle n'ait aucune incidence...

La légiste doucha mais espérances.

— Ces saloperies de boules puantes. Je ne connais que trop ! Elles font partie de la panoplie des gamins qui prennent le métro. De sympathiques petites ampoules en verre. Elles contiennent du sulfure d'ammonium qui au contact de l'air se transforme en sulfure d'hydrogène. Un gaz très volatil qui se diffuse très rapidement avec une délicieuse odeur d'œuf pourri. On en trouve également sous forme de petits sachets d'aluminium plastifiés.

— Et ce sulfure d'hydrogène ?

— Est très toxique !... Cependant, si vos deux cadavres avaient absorbé une dose mortelle de sulfure d'hydrogène, je l'aurais détectée. Fausse piste !

— Dommage...

Je n'en pensais pas un mot. Pire, je ressentis un intense soulagement.

Marjorie s'en aperçut-elle ?

— Par contre, l'hydrogène sulfuré pourrait constituer un parfait marqueur d'odeur, pourvu que l'on n'ait pas les narines trop délicates...

— Ce qui signifierait ?

— Que la cause de la mort des deux gaillards que j'ai dans mes frigos pourrait tout aussi bien être attribuée à l'inhalation d'un gaz létal dont on aurait voulu masquer l'odeur.

*

Je filai à l'hôpital. Si les résultats de l'autopsie avaient été décevants, l'examen des vêtements des

victimes nous renseignerait.

J'en fus pour mes frais ! L'établissement hospitalier n'avait que faire de notre enquête, d'autant que nous nous étions signalés tardivement, bien après l'admission des malades. Leur priorité était d'éviter la dissémination des facteurs de maladies nosocomiales. Les vêtements portés par les trois hospitalisés avaient promptement été désinfectés. Retour à la case départ...

Chapitre 129

Vendredi 14 août 2015.

Aux infos, on apprenait que des militaires chinois essayaient de comprendre ce qui avait pu causer, avant-hier, l'énorme série d'explosions survenue dans la ville portuaire de Tianjin. Deux grosses déflagrations s'étaient succédées. Tout était parti d'un incendie. Des produits chimiques dangereux et toxiques étaient stockés dans un entrepôt en feu. Il est fort possible que les pompiers n'aient pas été avertis de la présence de ces produits à leur arrivée sur les lieux. Selon certains journalistes chinois, ils auraient utilisé des lances à eau, signant alors le début de la catastrophe. L'entrepôt, contenant des stocks de carbure de calcium. Une poudre libérant un gaz hautement explosif au contact de l'eau.

Je ne doutai plus qu'un facteur extérieur, servant de catalyseur, ait précipité Froeme et Lopez dans la mort. Si Odile Fontana en avait réchappé, c'est que, contrairement aux deux autres, elle ne constituait pas un terrain favorable au développement de la bactérie. Les pompiers avaient utilisé les lances à eau par ignorance. À l'inverse, celui ou celle qui avait conçu la machination devant entraîner Froeme et Lopez à leur perte, devait nécessairement connaître leur talon d'Achille commun.

Qui se trouvait mieux placé que Jason Mitchell ? Sans doute, personne. De surcroît, le chargé de pouvoir possédait un mobile recevable. Si Froeme l'avait recueilli après ses incartades, il le tenait et en avait fait sa chose. Un pantin à sa botte. Un pantin, témoin privilégié des dessous sales cachés derrière une façade d'honorabilité.

Trois évènements mirent fin à mes supputations. Paula Lemoine, dont tous les commissariats de France et de Navarre possédaient le signalement, venait d'être repérée par hasard à Avignon. Une jeune fille hagarde était tombée en arrêt, devant la dextérité d'un caricaturiste de rue, face au Palais des Papes. L'homme raconta qu'elle était restée prostrée devant lui, sans dire un mot pendant près de trois heures, L'homme était prêt à remballer quand Paula osa enfin lui demander l'autorisation de dessiner à son tour. Il accepta et elle se mit à reproduire avec une telle précision l'une de ses caricatures qu'il en fut sidéré. La jeune fille ne paraissait pas dans son état normal. L'homme imagina qu'elle avait absorbé des stupéfiants et prit l'initiative de la conduire jusqu'à un centre social.

Le deuxième était plus prosaïque. Selon les médecins du centre hospitalier de Montargis, l'avenir d'Ekerman venait de basculer du bon côté. Celui de la vie. Même si celle-ci devait s'accompagner de longues années à passer derrière les barreaux.

Le troisième me touchait plus... Intimement. Miller revenait de chez Odile Fontana. La perquisition avait été fructueuse. Pas d'arme, pas de manuel suspect, pas de téléphone portable, pas de répondeur téléphonique indiscret, mais une lettre. Une lettre manuscrite adressée à une certaine Arabella Diaz, et postée de Vilnot le 7 avril 2009.

« ... Mon aimée sœur.

Je t'écris pour t'annoncer de grandes décisions qui j'espère seront porteuses de grandes joies. Je quitte Paris et la France. Je viens de rompre avec Philippe dont je ne suis Décidément pas amoureuse. Il est triste et cela me peine. Il est beau, élégant, cultivé, prévenant, il m'aime sincèrement, mais je sais à présent que je ne l'aimerai jamais, comme je n'aimerai aucun autre homme.

J'ai essayé de ressembler à ces femmes que l'on qualifie de normales, mais, auprès d'un homme, je ne ressens au mieux qu'une douce amitié, aucun des émois et des émerveillements que j'éprouve aux côtés de celle que j'aime et qui m'aime. Elle aussi a essayé de ressembler à ce que l'on voulait qu'elle soit, et elle s'est mariée.

Elle a décidé de divorcer. Ce ne sera pas facile. Elle vient d'une famille très riche dans laquelle ce que nous sommes est banni. Nous allons nous installer à Londres. Elle y est propriétaire d'une grande et belle librairie dans Covent Garden, un quartier très vivant où se retrouvent de nombreux artistes et où vivent les londoniens amoureux de la culture. Londres sera une ville plus accueillante et plus tolérante que Paris pour les personnes de notre orientation.

Je sais que je peux compter sur toi quoiqu'il arrive. Les semaines qui viennent seront riches en événements. Ne t'inquiète surtout pas pour moi. Je suis heureuse, et dès que cela sera possible nous nous retrouverons et je te présenterai l'amour de ma vie.

Je te souhaite de trouver le bonheur comme je l'ai trouvé.

Je t'aime.

Ta sœur, Micaela... »

Ainsi, Odile Fontana, ou encore Arabella Diaz n'avait comme je le presentais, poursuivi qu'un seul but. Venger l'assassinat de sa sœur. Elle s'y était préparée méthodiquement, avait établi un plan, s'était donné les moyens d'y parvenir, et avait réalisé son dessein sans faillir.

Sa culpabilité ne faisait plus aucun doute.

J'étais sonné.

Il me sembla un instant que Miller avait de la compassion pour moi. Puis, il me regarda et hocha la tête. Il savait qu'il pourrait compter sur moi jusqu'à la complète résolution de cette affaire.

*

Mitchell n'était pas blanc bleu. Odile avait nécessairement bénéficié de complicités. De la part de Magda, certainement. De celle de Mitchell peut-être.

Magda était une drôle de fille. Si son amour pour Gilio et les arts ne pouvait être mis en doute, nous savions qu'elle n'avait pas hésité à coucher avec Raoul pour obtenir un meilleur logement, ou encore avec les caïds de son quartier, qu'elle en prit l'initiative ou non. Elle utilisait son cul pour parvenir à ses fins ou se sortir de situations délicates. Elle n'était pas la seule à utiliser ce genre d'argument. Cependant, dans son cas, c'est son détachement qui surprenait.

Miller avait compris. Moi aussi. Les deux femmes s'étaient rendues à deux reprises dans la villa du vieux Lemoine. Ensemble, elles avaient assisté à l'assassinat de Gilio. Un lien indéfectible les unissait.

Le commissaire avait envoyé une requête à la police irlandaise pour que Mitchell soit entendu sur plusieurs points qui devaient être éclaircis. La réponse venait de nous parvenir. Mitchell avait accepté d'y répondre de bonne grâce.

** Jamais il ne s'était entretenu avec Odile Fontana des affections dont souffrait Fitzgerald Froeme. En particulier en ce qui concerne la maladie de Von Willebrand.*

** Odile Fontana ne lui avait jamais posé de questions sur les circonstances de la mort d'Allison Froeme.*

** Il n'avait pas été convié aux négociations entre son patron et Bénédicte Racquam. Il ne pouvait répondre aux questions les concernant.*

Mitchell couvrait Fontana, à moins qu'il ne se couvrît lui-même ou qu'ils fussent complices. Je penchais pour une complicité par omission, par abstention.

Chapitre 130

Une semaine plus tard. Vendredi 21 août.

Une semaine venait de se passer sans que l'enquête sur les morts de Froeme et de Lopez ne progresse. Lundi matin, Odile Fontana reprendrait son poste à la municipalité.

Ekerman était définitivement tiré d'affaire et compte tenu de la gravité des faits qui lui étaient reprochés, l'équipe médicale avait autorisé Le Cloarec à procéder à de courts interrogatoires. En dépit de sa faiblesse et des charges accablantes pesant contre lui, Ekerman semblait décidé à résister pied à pied.

Le Cloarec, sidéré par le comportement de son meilleur lieutenant, et sans doute, secoué par son propre aveuglement, mettait les bouchées doubles, ne négligeant aucune piste, explorant tous les points obscurs de la vie du suspect.

Le témoignage de la mère de Matthias Matofer constituait un élément déterminant. Une ligne de crête à suivre pour comprendre la personnalité d'Éric Ekerman et suivre l'engrenage mortifère qui l'avait entraîné jusqu'au crime.

La perquisition en règle de ses appartements acheva de lui ouvrir définitivement les yeux. Ekerman se voulait et se croyait élu de dieu au-dessus de la multitude. De la race des intouchables. Dans un journal intime, trouvé sur sa table de nuit, on pouvait lire :

« Amis, ayons une foi absolue dans notre cause sacrée. Une confiance inébranlable dans notre éclatante et finale victoire, nous qui combattons pour l'honneur et le droit. Notre abnégation, notre sang versé, celui que nous versons pour le bien du futur de l'humanité, nous qui faisons de notre vie l'instrument de la justice divine, soyons sans doutes ni failles. Le temps n'est pas loin où nous pourrons dire à la face du monde : ce que nous avons fait, c'est au nom de Dieu, le cœur pur et pour la rédemption des âmes innocentes... »

Une logorrhée pouvant s'adresser à autant de mouvances différentes qu'il y avait de groupuscules d'exaltés. Ekerman ne supportait plus sa vie qu'il jugeait médiocre et sans âme. Il abhorrait les musulmans, les juifs, les noirs, les sang-mêlé, tous les immigrés des anciennes colonies avec lesquels il devait cohabiter de gré ou de force. C'est probablement ce qui l'avait fait basculer vers l'Extrême Droite plutôt que du côté des combattants de la foi, quelle qu'en soit l'obédience.

Sa rencontre avec Franck Ferrandi avait scellé son destin. Lorsque l'on l'interrogeait sur leurs relations, Ekerman répondait invariablement n'avoir eu aucun contact personnel avec le politicien, mais admirer sa grande intelligence et son esprit visionnaire...

Des tracts électoraux de Ferrandi furent nonobstant retrouvés chez Ekerman, soigneusement rangés et classés par date. Ce qu'il y avait de pratique chez les militaires, c'est leur sens de l'ordre...

Évidemment, cela ne suffisait pas à impliquer le lieutenant dans les affaires dans lesquelles Ferrandi était soupçonné. Cependant, en fouillant dans son passé, il ne fut pas difficile de démontrer qu'il connaissait le site sur lequel était située la caserne qui servit de lieu de détention à Gilio Ferrandi.

La boucle était bouclée. Les empreintes d'Ekerman relevées par la police scientifique dans le corridor menant au blockhaus, prenaient une tout autre signification.

Une hypothèse se faisait jour irrésistiblement. Franck Ferrandi avait convaincu Ekerman de la « nocivité » de personnages tels Raoul Racquam et ses semblables. Les théories du politicien donnaient un sens à son existence. Ekerman s'était laissé facilement séduire. Raoul représentait tout ce qu'il vomissait. L'argent facile, le stupre et la pornographie en compagnie de ces filles prostituées noires que Raoul affectionnait plus que tout. Il lui fut facile de gagner la confiance du maire, de l'approcher, et de le tuer.

Il n'ignorait pas le maniement d'un 9mm automatique. Il savait que la thèse du suicide ne tiendrait pas très longtemps. De fait, il en conclut que cela constituerait son meilleur alibi. Jamais un professionnel n'aurait utilisé une telle arme. C'est ce que devraient inévitablement penser les enquêteurs. Son forfait accompli, il eut juste le temps de regagner ses quartiers. Aucun des participants à la fête n'avait intérêt à voir la police arriver trop vite.

Ce temps, il faillit ne pas l'avoir. La faute à un lieutenant de police qui avait outrepassé ses prérogatives. Moi... Ainsi, je fus le grain de sable contrariant une opération préparée et minutée avec soin. Un malheur ne venant jamais seul, le sort s'acharna et plaça le vieux Lemoine sur sa route. Le vieil homme fut retrouvé les vertèbres cervicales brisées... Du travail de professionnel. Ekerman n'avait eu, ni le temps, ni la possibilité de maquiller son crime. Il devait redevenir le représentant de la loi, efficace et rigoureux.

Une personnalité complexe. J'étais curieux de connaître le portrait que Li-Anne ferait de lui. Un homme, sans nul doute, porteur d'une profonde blessure narcissique.

Après la mort de son grand-père dans l'enfer de Diên Biên Phu, qui vit disparaître le dernier officier combattant de la famille, la perte de l'Algérie, dernier confetti de l'Empire colonial français, fut vécue par tous les siens comme le point d'orgue d'une longue tragédie.

Pour le jeune Éric, la plaie fut profondément aggravée par le honteux renoncement de son propre père à la carrière militaire.

Sous-officier, ambitieux, rigoureux, ordonné, perfectionniste et travailleur, il affecte d'être un modèle pour ses subordonnés. Mais tel Janus, il dissimule une face tragique, faite de l'accumulation de désirs sombres et soigneusement enfouis. Capable de laisser éclater au grand jour une confiance en soi sans limite, et une fière assurance, en présence d'êtres faibles vis-à-vis de qui, il se révèle un fin manipulateur, jusqu'à en faire les instruments implacables de ses soifs de revanches inavouables.

Devant l'avalanche d'indices concordant, Ekerman avoua. Cependant, il refusa de charger Franck Ferrandi. Sans doute la résurgence d'un sens de l'honneur à géométrie variable. Mieux il s'acharna à l'absoudre.

Il fut moins regardant pour son « ami d'enfance ».

« Matofer n'avait pas pour mission de tuer Iliev, seulement de le dissuader de témoigner. L'objectif n'était pas de tuer, mais de jeter le trouble. Pour preuve, les coups de feu tirés en direction du juge Lourdey... »

Enfin, il affirmait que Matofer était devenu totalement hors de contrôle lorsque celui-ci avait descendu Gilio Ferrandi. Une thèse peu crédible, contradictoire avec son propre comportement.

Chapitre 131

Samedi 22 août.

Matthias Matofer avoua tout ce que l'on lui proposa d'avouer. À l'exception de l'incendie du manoir. Sans un témoignage à charge d'Ekerman, il serait difficile d'inculper Franck Ferrandi. Au mieux, il écoperait d'une mise en examen pour internement abusif.

Pourtant, la messe n'était pas dite. Matofer nous raconta par le menu la préparation de l'attentat du Pont. Ekerman était à la baguette, donnant ses instructions.

Il confirma que sa mission était de tuer et non pas seulement de créer une panique générale contrairement aux instructions qu'il avait reçues en ce qui concerne le juge. Matofer affirma ne rien savoir de sa cible, sinon qu'elle « *faisait partie d'un groupuscule terroriste agissant sur le territoire français avec la complicité objective d'une justice laxiste !... »*

Il ne connaissait pas plus ses complices et il trouvait cela normal. Le cloisonnement était la règle, comme il l'était dans les réseaux de résistance pendant la guerre.

Matofer, sous la coupe d'Ekerman, se révélait incapable de comprendre qu'il avait été le jouet de manipulateurs décidés à le supprimer dès qu'ils n'auraient plus besoin de lui.

Sans doute était-il innocent de l'incendie du manoir.

Une piste s'ouvrit soudainement. Le commissaire eut l'idée de lui présenter les photos, d'Odile, Magda, Lisa Maes, et... Samira Djouri ! Une sorte de coup de poker menteur.

À la question :

« Laquelle de ces trois femmes devait-elle vous avertir de l'arrivée de la voiture conduite par Dragomir Iliev ?... »

Matofer répondit instantanément en désignant Djouri ! Effrayer par son audace, il voulut se rétracter aussitôt. Miller tint bon, arguant qu'elle était passée aux aveux. Sa résistance fut de courte durée.

Miller ne tergiversa pas, envoyant Roquette cueillir Djouri à son domicile. Le combat changeait d'âme. La chance continuait de nous sourire. Pour la première fois depuis le début de cette affaire, nous avons un temps d'avance sur eux. Lorsque Djouri ouvrit sa porte, elle vit le lieutenant exhiber son mandat d'amener. Elle s'en saisit pour le lire et brutalement, fila entre les pattes de Roquette, tentant de s'enfuir. Mauvais réflexe. Les collègues lui mirent le grappin dessus sans coup férir.

L'action avait été discrète. Roquette s'en assura et prévint Miller. La tentative de fuite de la belle résonnait comme les prémices d'un aveu. Notre intuition était bonne. Pas question de la gâcher avec une erreur de procédure.

L'affaire du Pont dépendait du procureur Mozar. Le magistrat fut trop content de délivrer un ordre de perquisition. Si comme il pouvait l'imaginer, Ferrandi était mouillé, c'était susceptible

d'écarter la responsabilité de la mairesse dans cette sale affaire. Et bien que lui-même ait pris ses distances, il avait été si proche, si longtemps, du couple régnant qu'il savait pertinemment que tout ce qui touchait les Raquam, l'atteindrait par ricochet.

Djouri retenue en garde-à-vue, Miller mobilisa un effectif considérable pour une simple perquisition au domicile d'un suspect ordinaire. Ce qui survint ensuite était de nature à faire penser à un coup monté. C'était trop beau. Un OPJ mit le doigt sur le jackpot du jour. Une enveloppe vierge de toute inscription contenant de l'argent liquide.

Le tout fut promptement envoyé à l'INPS (Institut National de la Police Scientifique).

Avertie, Djouri ne sembla pas s'en inquiéter et déclara qu'il s'agissait d'économies destinées aux vacances. Surprenant dans le cas d'une personne qui quelques semaines auparavant fréquentait les centres d'hébergement d'urgence pour immigrés. La femme n'était pas à une contradiction près, mais se montrait arrogante et semblait avoir réponse à tout. Elle avait tenté de fuir car elle s'était imaginée qu'il s'agissait d'un faux policier... Elle jouait régulièrement au poker, et avait gagné beaucoup... Et cetera... Une anguille rompue aux interrogatoires, nullement impressionnée. Il y avait peu de chance de trouver des empreintes papillaires différentes des siennes sur les billets ou sur l'enveloppe.

Ses origines maghrébines étaient un coup de maître orchestré par ceux qui l'avaient recrutée pour un petit business sans risque et qui lui rapporta gros. Qui pouvait imaginer que Ferrandi ou Ekerman ait sollicité une « arabe » pour témoigner ?... Miller pronostiqua la main de Ferrandi. S'il détestait son demi-frère, sa haine des immigrés était certainement plus politique, moins viscérale que celle d'Ekerman.

Franck Ferrandi avait forcé l'alliance avec Bénédicte en devenant le défenseur des petites gens du quartier du Pont et surtout de ceux des immeubles situés à l'intérieur du périmètre à démolir. L'attentat avait été un élément clef de sa stratégie. Le simple fait qu'il soit inquiété la ruinerait. Si près du but, il était impératif que nous fassions craquer Djouri !...

Chapitre 132

Dimanche 23 août.

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Le premier que je passais dans la capitale depuis des lustres. Les habitants avaient déserté. Le soir, Paris ne bruissait que de la foule des touristes.

Seuls Lina et Miller m'envoyèrent un texto. C'est peu. J'appelai Lina, mais je tombai sur un répondeur. Je rappellerai plus tard. Il est encore tôt. Au dehors, il fait un temps magnifique.

Un peu d'exercice me ferait du bien. J'enfilai un jogging, direction le square des Batignolles.

Au long des rues commerçantes, tout était fermé ou presque. Vivement la rentrée. J'adore tant m'y promener quand tôt le matin les commerçants préparent leurs étals et discutent avec les premiers badauds.

Autour de la cascade, même les canards semblaient boudier leur plaisir.

J'eus une pensée pour Magda. Une drôle de fille. La mort de Gilio avait dû lui en fiche un sacré coup. De voir Franck Ferrandi se pavaner devait lui être intolérable.

Qui était la vraie Magda Gatzé ? Celle qui se livrait sans pudeur aux jeux érotiques que Raoul Racquam lui proposait en échange d'un nouveau logement ? Ou la Magda version soft, corsage en lin blanc, et perruque style bon chic bon genre ? Celle qui, bravant l'opprobre, que sa conduite scandaleuse jetait sur elle, venait quémander à sa façon, de l'aide au commissariat, suite à la disparition de son amant.

Ils faisaient du théâtre ensemble. Qui aurait pu l'imaginer ? Elle était venue plaider :

« Lui et moi faisons partie de la même troupe. C'est lui qui m'a introduite. Le théâtre, c'est ce qu'il aime le plus au monde. Nous répétons la Mégère Apprivoisée... C'est l'œuvre de Gilles. C'est pas possible qu'il manque une seule répétition sans qu'il y ait un motif très grave ... »

Si je ne l'avais pas écoutée, dieu sait ce qu'elle aurait été capable de faire ? Se traîner à genoux à mes pieds ? Pire ?

Je quittai le square. Ma tête refusait de l'admettre, mais mes pas m'entraînaient chez Magda. Une folie. Je n'avais rien à faire là-bas. L'addition de nos deux solitudes ne résoudrait rien. Qu'est-

ce que je cherchais ? Certainement pas à prouver sa culpabilité. D'ailleurs, de quoi pouvais-je l'accuser ? De s'être introduite illégalement au domicile de Joseph Lemoine ? C'était déjà fait. Elle n'avait rien volé. Gilio avait été abattu à quelques dizaines de mètres d'elle. La peine était bien assez lourde.

Je pris le bus. Vide lui aussi. À cette époque de l'année, la fréquence est faible, surtout le matin. J'avais tout le temps de réfléchir, de revenir à la raison, mais rien n'y faisait. Je me surpris à courir, après avoir quitté la ligne, pour prendre celle qui me conduirait jusqu'à Mezière. J'attendis trente-cinq minutes à l'arrêt.

Vingt autres minutes plus tard, je descendis à moins d'un kilomètre à pied de son domicile. Enfin, si on peut appeler ça un domicile. Au pied des tours, les pelouses n'étaient qu'un lointain souvenir. Il ne poussait que des débris et des canettes de bière vides. Il n'y avait rien d'autre que du vent se frayant un passage entre les blocs de béton.

Dix-septième étage. Dix-sept occasions de renoncer.

M.A.G.D.A le dernier A en relief avait été rafistolé. J'ai frappé trois coups, assez fort. J'eus l'impression que tout l'immeuble était devenu une immense caisse de résonance. J'entendis un bruit de chaise que l'on déplace et des pas. Magda entrouvrit la porte, puis l'ouvrit en grand pour me laisser passer. Sans un mot.

Elle n'avait pas l'air en forme. Ses bouclettes étaient retombées. Raplapla. Je pris enfin conscience de l'incongruité de ma présence, chez elle, un dimanche matin. Qu'est-ce que j'avais espéré ? Qu'elle me tombe dans les bras ? Si j'avais eu des intentions inavouées...

Elle n'eut pas l'air étonnée.

— Entrez ! Carrez vos fesses où vous pouvez...

— Bonjour Magda...

Elle me regarda de la tête aux pieds. Mes baskets, mon jogging... Elle n'eut même pas envie de rire.

— Qu'est-ce que vous voulez de moi, inspecteur ?

Je redevins flic. C'était la seule échappatoire dont je disposais.

— Le commissaire n'a pas apprécié votre petite pantomime...

—... ?

— Vous avez menti. Nous le savons.

— Ça vous fait si mal que deux salopards soient crevés pour que vous veniez me relancer un dimanche matin ? Qu'est-ce que vous espérez ?... Votre commissaire a été salaud de me coller en garde à vue le soir de la représentation pour les mêmes. J'allais pas me sauver !

— Une jeune femme a été brûlée vive. Cela ne vous fait rien ?

— C'est pour elle que vous êtes là ?

Je ne répondis pas.

— Vous avez encore menti quand vous avez déclaré avoir vu la signature de Matisse au bas d'une toile. Au contraire, vous avez dit à une journaliste de « L'Indépendant » que la toile n'était pas signée... Pourquoi ?

— C'est vrai ! C'était con de ma part. Je voulais qu'on me croie, et j'ai pensé que si je disais qu'elle n'était pas signée mais que j'étais sûre qu'il s'agissait d'un Matisse, on m'aurait ri au nez. J'ai voulu changer et dire la vérité, mais c'était trop tard...

— Admettons...

— C'est la vérité...

— Pourquoi avoir caché, lors de vos premières auditions, votre relation avec Gilles Ferrand et par la suite son lien de parenté avec Franck Ferrandi ?

Magda haussa les épaules.

— J'ai rien caché du tout ! On répétait tous les soirs ensemble au théâtre. Tout le monde savait !... Et puis... La seule chose qui vous intéressait, c'était mes parties de jambes en l'air avec le maire. J'avais pas envie que Gilio soit mêlé à ça... Quant à son frère, il nous mettait constamment des bâtons dans les roues. Il est même allé jusqu'à proposer un marché au maire de Mézière. Il s'est

fait jeter de première ! On tenait pas vraiment à ce que les gens le sachent, et lui non plus. C'est le seul point où nous étions d'accord.

— Parlez-moi de lui !

Magda me regarda. Elle semblait requinquée. Si je n'avais pas été si mal dans ma peau, j'aurais aperçu une lueur de sympathie dans son regard.

— Un beau salaud ! Prêt à arriver par tous les moyens ! On lui faisait de l'ombre. Il était terrorisé à l'idée que l'on apprenne que Gilio était son frère. Il voulait qu'on parte d'ici. Il nous a même proposé de l'argent. Mais Gilio tenait trop à son théâtre.

— Votre petite scène en pleine réunion électorale du maire n'a pas dû lui plaire...

— Ah oui... Il y a ça aussi ! Il m'a insultée. M'a traitée de pouffiasse et autres noms d'oiseaux. Je lui ai ri au nez. Plus tard, il est revenu me voir pour que je reprenne mes relations avec le maire. Il voulait que je travaille pour lui, en échange de quoi, il nous foutrait la paix. C'était au moment où Gilio a eu l'idée de convertir la maison de retraite abandonnée en foyer pour migrants.

— Alors ?...

— Qu'est-ce que vous croyez ? Je ne suis pas une pute ! Je l'ai envoyé bouler ! Ce qu'il ne savait pas, c'est que Gilio l'avait surpris un soir en train de se bécoter dans sa voiture avec la femme du nouveau commissaire. Ils étaient garés tout en haut du parking à ciel ouvert du supermarché en face le temple protestant de Mézière.

— La femme de qui ?

Le ciel me tombait sur la tête !

— Celle du nouveau commissaire ! Celui qui s'est suicidé...

Je dis alors n'importe quoi. Incapable de contenir mes émotions.

— Gilio les suivait ?

Magda me regarda effarée. Elle secoua la tête et haussa ostensiblement les épaules.

— N'importe quoi ! Il venait récupérer sa voiture après une réunion avec le maire de Mézière...

Chapitre 133

Lundi 24 août.

Je ne savais pas vraiment comment annoncer à Miller ma visite dominicale au domicile de l'une des principales personnes suspectées de meurtre à l'encontre de Fitzgerald Froeme et Adrian Lopez. Parce que c'était bien de cela dont qu'il s'agissait. Un double meurtre parfait, maquillé en intoxication microbienne.

Magda s'était copieusement payée la tête du commissaire et il n'avait pas apprécié.

Dès mon arrivée, il me tendit les résultats des analyses du sang et de l'urine prélevés sur Odile Fontana. Miller avait entouré une ligne en rouge :

Présence de traces de Sulfate d'Atropine 40 mg/20ml PCA.

Le hic était que le produit se trouvait exclusivement fabriqué par la Pharmacie Centrale des Armées. Un médicament qui ne bénéficiait pas d'une autorisation de mise sur le marché (AMM) en bonne et due forme. Sans ce feu vert administratif, délivré par l'Agence Nationale de Sécurité du Médicament (ANSM), il ne pouvait pas être utilisé en « routine » par les établissements de santé.

Une caractéristique du sulfate d'Atropine était son absence de métabolisation par le corps humain. De plus, son excrétion par voie urinaire était lente et se présentait sous une forme inchangée par rapport à son introduction. Il n'y avait donc aucun doute quant à l'exactitude des analyses.

Depuis l'attaque de Charlie Hebdo, et du Supermarché Cacher, la Direction générale de la santé (DGS) autorisait la Pharmacie Centrale des Armées à approvisionner les SAMU en sulfate d'atropine.

Les autorités craignaient des attentats aux armes chimiques et le sulfate d'Atropine se trouvait être le seul antidote efficace de la chloropicrine, le gaz moutarde si meurtrier dans les tranchées de 1914-1918.

Ce n'était pas toutefois un antidote aux pouvoirs magiques. Il fallait pouvoir l'administrer le plus rapidement possible et cela n'excluait pas les possibles séquelles.

Le SAMU, contacté, affirma ne pas avoir injecté d'Atropine, ni à Odile, ni aux deux autres personnes contaminées.

Lopez et Froeme étaient morts. Odile Fontana bien vivante. L'étau se resserrait autour d'elle. L'Atropine n'était pas arrivée dans son corps par l'effet du Saint-Esprit. Cette fois-ci elle allait devoir être précise dans ses explications.

*

Mes révélations sur les amours de Franck Ferrandi et Juliette Artvest née Dubuisson, faillirent passer au second plan.

La veuve Artvest avait quitté Vilnot pour Nice, sans regret après la mort accidentelle de son mari. Sa réputation n'était pas intacte. De notoriété publique, elle avait accepté de fermer les yeux sur les aventures de son mari et s'octroyait elle-même quelques escapades. Nous nous étions interrogés sur sa possible culpabilité. Il lui fallait plus qu'un complice. Un exécuteur des basses œuvres. Un amant ou un contrat ? La question pouvait être débattue. Elle n'avait pas été la plus mal placée pour nouer des relations dans le milieu, ou même auprès de petites frappes locales prêtes à tout pour un peu d'argent. Cette dernière piste fut rapidement abandonnée. Trop risquée pour une petite-bourgeoise peu habituée aux mœurs barbares. Et puis, il y avait une autre raison. Il était rare, avec ce genre de contrat, qu'après exécution, les deux parties s'en retournent dos à dos sans que le malfrat ne se soit gardé un petit bonus sous forme d'un chantage bien monté. Miller n'avait pas lâché si facilement la veuve dans la nature. Mais le suivi de ses comptes bancaires n'avait rien donné.

Je me souvins qu'il penchait dès le départ pour un amant désespéré de n'être qu'une roue de secours.

Il fallait d'abord prouver qu'Artvest avait bien été tué.

Juliette Artvest partit pour Nice, comme elle l'avait annoncé. Elle reprit son nom de jeune fille. La parenthèse s'était refermée.

Miller n'hésita pas une seconde à secouer le cocotier.

À Nice, le commissaire Lanfranchi grinça des dents. Après s'être assuré de la présence à son domicile de Juliette Dubuisson, Miller lui faxa un mandat d'amener à l'encontre de la veuve et lui annonça ma venue. Pour corser le tout, il demanda qu'une voiture vienne me chercher à l'aéroport.

J'avais juste le temps de passer au studio pour chercher ma brosse à dents et quelques vêtements de rechange. L'avion décollait de Paris Orly, à 14H50, vol AF 6230, pour une arrivée prévue à 16H10, à l'aéroport de Nice Côte d'Azur.

Si la veuve avait des révélations à faire, c'était maintenant que nous devions en être informés.

*

De son côté, Miller expédia Roquette se saisir d'Odile Fontana. Il n'avait pas choisi de m'envoyer, à Nice, sans arrières pensées.

Comme Magda avant elle, Odile prit un air ahuri devant les questions incongrues du commissaire.

Elle n'avait aucune idée de qui avait bien pu donner l'alerte. Lorsque le SAMU est arrivé, cette nuit-là, elle était inanimée comme les deux autres. Elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit précis où elle se trouvait, si ce n'est que par les déclarations des médecins du SAMU.

S'était-elle auto-administré de l'Atropine ?

— Jamais de la vie. Le SAMU aurait retrouvé ampoule et seringue. Au pire, cela aurait été le cas de l'entreprise de nettoyage. Ce fût-il le cas, Commissaire ?

Miller consigna les réponses d'Odile Fontana sans faire d'objection.

— Quel est le dernier souvenir que vous avez de cette soirée ?

— Le moment où Monsieur Froeme apposa sa signature au bas de l'accord !

Miller sursauta. Ainsi elle avait réussi. Les autopsies n'avaient détecté aucune trace de drogue, GHB, Rohypnol ou similaire, hormis des traces de Cocaïne chez Lopez.

— Et, par quel prodigieux tour de magie, Monsieur Froeme a-t-il fini par accepter un arrangement aussi peu favorable ?

— J'avais mandat pour négocier et accepter le retrait de la plainte déposée par la municipalité à l'encontre de la SBGB. Je savais que pour Fitzgerald Froeme le statu quo, à ce niveau, était intenable. La position de la banque, mise en cause par l'Autorité des Marchés Financiers, était moins solide que Froeme le prétendait. Ça aussi, je le savais.

— Que s'est-il passé après ?

— Nous avons ouvert une bouteille de Champagne... Je crois que je me suis écroulée de fatigue...

Un fait vint terminer de jeter le trouble. Le rapport d'autopsie de Marjorie Parkinson mentionnait également la présence d'Atropine, mais en faible quantité chez Froeme et Lopez. La possibilité qu'un médecin du SAMU ait pris sous son bonnet d'en administrer au moment de la prise en charge des corps n'était pas à exclure. Un mauvais diagnostic aura pu lui faire croire à une exposition à un gaz toxique et se rendant compte de son erreur il aura choisi de nier les faits pour éviter de se faire réprimander. Le fait est que les trois patients présentaient des difficultés respiratoires, accompagnées de faiblesses musculaires, susceptibles d'avoir été causées par l'inhalation de produits chimiques. La psychose des attentats faisant le reste, il n'était pas surprenant, que devant l'urgence, un médecin ait pris cette décision. Néanmoins, aucune trace d'un gaz quelconque n'avait été relevée à l'exception de l'hydrogène sulfuré provenant des boules puantes.

Une enquête auprès du SAMU le confirmerait ou l'infirmerait.

— Que comptiez vous faire des boules puantes achetées le lundi 27 juillet dans un magasin de farces et attrapes ?

Odile ne put s'empêcher de s'esclaffer.

— Vous savez tout de ma vie, Commissaire !

— Répondez !

— Les balancer dans le cou des garnements qui nous pourrissent la vie dans le métro !

— Vous vous fichez de moi !

— Si c'est une question, Commissaire, la réponse est Non ! Est-ce terminé, Commissaire ?

Nous n'avions rien contre elle...

— Que comptez vous faire, maintenant ?

Odile porta le coup de grâce.

— J'ai donné ma démission. Terminer le mois et retourner chez moi...

— Chez vous !?...

— En Argentine... Chez moi...

*

Juliette Dubuisson arborait l'air contrarié des gens habitués à donner leurs instructions aux autres, sans jamais à avoir à en subir les conséquences en retour. De fait, elle s'attendait certainement à être l'hôte du commissariat central et non de l'antenne périphérique dirigée par le commissaire Lanfranchi. Une annexe minuscule...

L'avion avait du retard, par la faute de fortes turbulences nous ayant fait craindre un moment de devoir être détourné sur un autre aéroport. Finalement, l'atterrissage eut lieu sans encombres, vingt minutes plus tard sous une salve d'applaudissements.

La veuve du commissaire Artvest devait avoir un emploi du temps très chargé. Elle ne me cacha pas son irritation. Finalement, cela m'arrangeait. J'allais pouvoir aborder les sujets qui m'intéressaient sans avoir à faire assaut de politesses, ni à prodiguer d'excuses quant au caractère précipité de cet entretien. Juliette Dubuisson était entendue en qualité de témoin.

— Madame Artvest...

— Dubuisson ! Mon ex-mari est mort. Nous n'avions pas d'enfant. En fait, nous n'avons pas eu le temps de divorcer.

— Madame Dubuisson, Connaissez vous personnellement Monsieur Franck Ferrandi ?

— Cela a-t-il un rapport avec la mort de Luc ? Je croyais que la thèse de l'accident l'avait emporté et que l'affaire avait été classée...

— D'autres événements se sont produits depuis. Nous cherchons à savoir s'ils ont un lien avec la mort de votre mari. Connaissez-vous Monsieur Ferrandi ?

— En effet. Nous avons été présentés.

— Vous souvenez-vous à quelle occasion ?

— Hum... Oui... C'était pour l'assemblée générale de l'association des Amoureux de la Musique Française de Vilnot. Leurs locaux avaient été cambriolés quelques semaines auparavant, je crois me souvenir. Mon mari avait eu des mots avec la police municipale qui l'avait accusé en sous-main de laxisme et d'amateurisme. Vous imaginez la suite. C'est pour cela qu'il voulait être présent ce soir-là. Malheureusement, ce lui fut impossible, et je me suis retrouvée seule parmi ces gens. Ce n'était pas jeune-jeune...

— Et Ferrandi ?

— Il faisait campagne. Les faits s'y prêtaient. Sa cible à lui, c'était plutôt le maire et les failles dans le dispositif de sécurité urbaine, dont il le rendait responsable. Donc indirectement mon mari...

— L'avez vous revu après ?

— Oui, bien sûr... Nous ne sommes pas des sauvages...

— Est-ce mensonger si je dis que vous entreteniez de bonnes relations ?

La veuve se cabra. Dans sa tête, sinon dans son corps.

— Ce qui signifie ?

— Je vous demande si les relations que vous aviez avec Monsieur Ferrandi étaient courtoises...

— Assurément...

— Puis-je vous demander, à quel point elles l'étaient ?

Il y eut un blanc. Juliette Dubuisson ne m'attendait pas sur ce terrain-là.

—...

— Cela vous pose-t-il problème de me répondre ?

— Franck a été mon amant ! Je ne pensais pas que vous seriez allé jusque-là, Inspecteur.

— Depuis quand ?

— Est-ce indispensable à votre enquête ?

— Le commissaire Miller en jugera...

— Je n'... Inutile de tourner autour du pot ! Luc devait venir me rechercher après cette fameuse assemblée générale. Il pleuvait. Franck a proposé de me raccompagner. Voilà ! Il ne vous a pas échappé que Franck possédait quelques années de moins que moi. Luc déprimait. Je n'éprouvais plus rien pour lui. Mais je n'en avais pas moins des élans de femme.

— Cela ne vous a pas surpris de la part de Ferrandi ?

— Qu'il s'intéresse à une femme comme moi ? Je n'étais pas dupe. J'étais la femme du commissaire, et il me bombardait de questions. Auxquelles je ne pouvais souvent pas répondre... Et puis, à cette époque-là, je ne voulais pas nuire à Luc.

— Vous rappelez-vous de la date ?

— Oui ! C'était en juillet l'an passé.

Je fis mine de consulter des notes. Un vieux truc, mais qui marche toujours. Et qui a marché à nouveau.

— Avant l'attentat contre Raoul Racquam à Antibes...

— Il me semble... Oui...

— Qui de vous ou de Monsieur Ferrandi s'est déclaré le premier ?

— Est-ce important ?

— Le commissaire Miller...

— En jugera... Bien sûr... Pendant le trajet, j'ai senti sa main qui se posait sur ma cuisse. Je ne me suis pas débattue. Pour vous éviter d'autres pénibles questions, Inspecteur, je vous précise dès maintenant que Franck Ferrandi fut un bon amant et que j'ai fait ce qu'il fallait pour le garder.

— Où vous trouviez-vous au moment de l'attentat d'Antibes contre le maire ?

La veuve s'empourpra, puis blêmit aussi fortement qu'elle rougit.

— À Nice. Dans la villa que j'occupe aujourd'hui.

— Et Monsieur Ferrandi était-il avec vous ?

— Il m'a rejoint. Je ne me souviens plus exactement de la date.

— Après ou avant l'attentat ?

— Je n'en sais plus rien.

Je replongeai dans mes notes.

— Les journaux de l'époque...

— C'était la veille...

— Votre liaison avec Monsieur Ferrandi... Est-ce pour cette raison que vous avez demandé le divorce ?

Juliette Dubuisson me regarda comme si j'étais un demeuré.

— Je ne suis pas assez stupide pour avoir imaginé refaire ma vie avec Franck. Il m'utilisait, et j'en faisais autant à son égard. Luc me trompait, je m'en foutais. Sauf quand il s'est affiché avec l'espèce de traînée ramassée sur un parking après qu'elle se soit fait prendre en train de voler dans un supermarché. C'était plus que je ne pouvais en supporter. Il a même été jusqu'à purger le seul compte en banque que nous avions en commun, de plus de soixante-dix mille euros, pour installer cette petite dinde à son compte dans un quartier pouilleux de Mézière !

J'avais rempli la mission que Miller m'avait confiée.

— Bien... Nous en avons terminé. Ne quittez pas la France.

Chapitre 134

Mardi 25 août.

À ma grande surprise, Miller ne se jeta pas sur moi dès mon arrivée. Je lui avais envoyé mon rapport par mail dès l'entretien terminé avec Juliette Dubuisson et ça semblait avoir éteint sa soif de ce côté-là, au moins provisoirement.

Non, c'est autre chose qui retenait son attention.

Un petit miracle venait de se produire. L'enveloppe remplie de billets, saisie au domicile de Djouri se montrait plus bavarde que prévu, et ce d'une façon intéressante. Comme nous le suspicions, ni l'enveloppe en elle-même, ni les billets, ne comportaient d'autres empreintes digitales ou génétiques que celles de Samira Djouri.

Toutefois, les limiers de l'INPS avaient la réputation de faire leur travail à fond et d'explorer des pistes insoupçonnées. L'enveloppe n'avait pas été fermée par collage, et en conséquence, elle ne comportait aucune trace de salive. L'examen ne fut pas terminé pour autant. L'enveloppe fut entièrement dépliée et mise à plat. Et là, bingo ! Celui qui a introduit les billets devait s'être légèrement coupé le doigt. Mal soigné, celui-ci se sera légèrement infecté. Pas de sang, mais un léger suintement de liquide purulent, incolore ou presque, collé sur un billet, et ce billet l'avait transféré sur l'intérieur de l'enveloppe.

Les billets, réexaminés un par un, ne comportaient aucune trace. Ce n'était pas une preuve. Le ou les billets humectés pouvaient avoir été utilisés.

Une certitude cependant : L'ADN recueilli sur l'enveloppe présentait de très fortes similitudes avec celle de Gilio Ferrandi.

De très fortes similitudes, mais il ne s'agissait pas de l'ADN de Gilio, mais d'une personne de sa famille...

Nous tenions le lien entre Samira Djouri et Franck Ferrandi. Le prouver n'était qu'une question de temps.

J'en étais là de mes découvertes quand le procureur Mozar pénétra dans le commissariat. Preuve que les temps avaient changés : Il se fit annoncer !

Franck Ferrandi n'était pas, ou plus, n'importe qui. Un interrogatoire en bonne et due forme aurait inévitablement des répercussions en chaîne. Il ne fallait pas se loupier. La presse, son parti, ses partisans, ses ennemis, Bénédicte, tout ce petit monde allait monter au créneau pour crier au scandale, au déni de démocratie, à la justice aux ordres, ou tirer avantage de la situation.

En dépit de 24 heures de garde à vue, Djouri n'avait rien lâché. Se contentant d'un flou artistique dès que les questions essentielles arrivaient sur le tapis.

Néanmoins, il fallait faire vite. Juliette Dubuisson hésiterait sans doute, mais finirait par contacter son ancien amant pour l'avertir de ma visite.

Mozar se fit tirer par la manche pour la forme, mais ne résista pas très longtemps. Que Miller soit en train de se planter ou non, une mise en cause de Franck Ferrandi serait une aubaine pour Bénédicte Racquam, et donc... Pour lui-même.

Pas question de se loucher. Il fallait localiser, et Ferrandi, et Djouri, au plus vite. Il était essentiel que ces deux-là ne puissent avoir aucun contact avant que nous ayons recueilli le *témoignage* du conseiller municipal...

Je suggérai à Miller d'avertir le procureur Minotier de sa démarche. Le commissaire me regarda l'air narquois...

— Il m'a incité à la prudence... À moins que je n'aspire à me retrouver en Corrèze...

14H00. Ferrandi pénétra dans la salle réservée aux interrogatoires des VIP. La même qu'avait fréquentée Samira Djouri.

Miller avait tout fait pour le rassurer. Comme de juste, il n'était entendu que comme témoin.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir vous recevoir dans mon bureau, c'est un tel capharnaüm...

Ferrandi n'eut qu'un léger haussement des paupières. Il imaginait le bureau à l'image du bonhomme. Cela le rassura un peu plus.

— Si je puis être utile...

— Le lieutenant Ekerman a prétendu vous bien connaître. Il est actuellement accusé de tentative de meurtre sur la personne de votre frère, et vous comprendrez que ses allégations demandent à être vérifiées.

— Cela n'engage que lui.

— Il prétend que vos relations datent de l'époque où jeune avocat, vous défendiez le groupuscule HDF. Honneur & Dignité de la France.

— J'étais jeune. Au gouvernement, plusieurs ministres furent des anciens de l'Extrême Gauche. Ça n'en fait pas des nostalgiques de la bande à Bader pour autant...

Tiens, la bande à Bader...

— Aviez-vous défendu Matthias Matofer ?

— Absolument pas. Mais, puisque vous évoquez cette période, je me souviens parfaitement que le lieutenant Ekerman et Matthias Matofer se connaissaient. Le lieutenant s'était ouvert auprès de moi des dérives de son ancien ami. Je lui avais dit toute la difficulté qu'il y avait, en mon sens, à entretenir ce type de relations lorsque l'on brigue une carrière militaire. Ce qu'il en advint après découla strictement de son libre arbitre.

L'entretien avait changé d'ambiance. Ferrandi était sur ses gardes. Ses dernières réponses en attestaient. Si la situation tournait à l'aigre, il lâcherait Ekerman sans hésiter.

Planquet entra et tendit une feuille au patron. Miller la rangea et lui fit signe de disposer. Il ressortit en laissant la porte mal refermée.

Roquette et Djouri passèrent fortuitement devant la salle des VIP pour se rendre dans une autre moins prestigieuse. Li-Anne avait pris position. C'était le moment ou jamais. Roquette mena l'interrogatoire. Son style hautain et cassant convenait parfaitement pour les circonstances. Djouri ne pouvait avoir manqué de remarquer la présence de Ferrandi. Le temps jouait en notre faveur. Ferrandi n'était pas reçu en visiteur, mais se trouvait dans la salle qui avait été utilisée lors de sa propre garde à vue. En outre, Miller n'était pas seul avec lui. J'étais présent à ses côtés.

Roquette la bombardait de questions faussement anodines, mais insinuantes. Toutes tournaient autour de ses relations supposées avec le lieutenant Ekerman. Celui-ci était soupçonné de plusieurs meurtres, instigation au meurtre et tentatives de meurtre.

Djouri protestait, se débattait, réclamait la présence d'un avocat, jurait ne pas le connaître. Roquette revenait inlassablement sur le sujet.

Après une heure de ce régime, je pénétrais dans la pièce, un bout de papier griffonné à la main. Je m'assis et Roquette s'absenta.

Djouri me regardait. Je n'avais pas besoin de questionner Li-Anne pour comprendre qu'elle était morte d'inquiétude. Elle allait me parler, mais se reprit aussitôt.

Roquette réapparut avec le commissaire.

Miller me dit simplement :

— Valente. Prenez la déposition de Monsieur Ferrandi.

Djouri craqua enfin.

Oui, elle avait reçu de l'argent des mains de Franck Ferrandi. Oui, il lui avait demandé de faire un faux témoignage. Elle ignorait tout de ses intentions meurtrières. Elle avait cru à l'histoire du « tueur fou ». Ferrandi lui avait dit que c'était pour lui une occase de dézinguer les Racquam. Jamais elle n'avait pensé qu'il s'agissait d'un traquenard qu'il avait lui-même prémédité... Et cetera, et cetera... Elle ignorait tout des sbires qui m'avaient tabassé et tué le vigile. D'ailleurs, elle n'avait pas été inquiétée...

Nous tenions Ferrandi ! Nous tenions Ekerman, et Matofer était vivant et s'en tirerait. Champagne !!!...

Chapitre 135

Tout s'enchaînait merveilleusement. La culpabilité de Franck Ferrandi ne faisait plus de doute. Restait à déterminer le niveau exact de son implication.

Magda Gatzé eut une nouvelle fois l'honneur d'être interviewée par Miller. Il ne revint pas sur son emploi du temps de la nuit où Froeme et consorts furent hospitalisés. Il lui présenta un jeu de photos représentant autant de visages issus de logiciels de reconstitution faciale.

— Soyez attentive et dites moi si l'une de ces personnes est connue de vous !

Comme prévu, elle se montra naturellement méfiante et peu encline à jouer le jeu.

Miller n'était pas décidé à lâcher le morceau. Il lui repassa chaque photo, une à une, en insistant pendant au moins dix secondes sur chacune d'elles.

Magda soupirait et haussait les épaules.

Soudain, elle se redressa et demanda que le commissaire revienne en arrière. Elle devint blanche comme une morte et ne ricanait plus. Elle se saisit du cliché et l'examina de plus près.

Elle posa la photo sur la table et mit la main dessus comme si elle voulait la mettre en sécurité.

— Il me semble que je connais cet homme. La photo déforme la réalité, mais je suis certaine que c'est lui ! Que lui est-il arrivé ?

Miller lui tendit une autre photographie, mais Magda la réfuta et il n'insista pas.

— Comment s'appelle-t-il ?

Magda secoua la tête en signe d'ignorance.

— Vous rappelez-vous où vous l'avez vu ?

Sa réponse fut nette.

— À la maison de retraite. Je me souviens d'un type un peu déjanté qui accompagnait Dragomir Iliev, le jour où Gilio lui présenta son projet de transformer la maison de retraite en refuge pour migrants.

Il y eut un blanc.

Elle ouvrit la bouche béante. Elle venait de comprendre. Le mort retrouvé dans le tas de terre déversé chez Clampin, c'était lui.

Parkinson avait eu finalement raison de faire confiance aux spécialistes de reconnaissance faciale. Le procureur Mozar en serait pour de plates excuses. D'autant, qu'une fois encore, cela allait dans le sens d'un allègement des soupçons pesant sur les Racquam.

Nous étions résolus à pousser notre avantage. Miller envoya Roquette cueillir Mario Lanfranco à la SAVAC, l'entreprise chargée de l'entretien des espaces verts de la ville... Avec un peu de chance, il y aurait quelque chose de plus à tirer de ce côté-là.

L'interrogatoire fut moins fructueux qu'espéré. L'homme bafouillait, se trompait, revenait en arrière, mais au fond, rien dans sa déposition ne trahissait ses premières déclarations que nous avions jugées suspectes en raison de leur arrivée tardive.

Li-Anne ne détecta rien d'anormal. Pourtant, l'homme n'arrêtait pas de se tortiller sur sa chaise. Elle devait sans doute trier parmi les gesticulations, celles qui étaient révélatrices d'un mensonge et celles qui étaient normales chez un homme soumis à la torture.

Restait à savoir si Artvest s'était suicidé ou avait glissé accidentellement. Quelle mort atroce. J'eus une pensée pour Lisa. Il valait mieux que ce fut un accident.

L'étai se refermait sur le trio maudit. Matorfer et Ekerman étaient dans la nasse et Ferrandi n'allait pas tarder à les rejoindre. Restaient quelques comparses et non des moindres. Le géant à la barbe hirsute qui séquestra Gilio, ainsi que les deux salopards qui voulurent me faire la peau dans la chambre d'hôtel de Samira Djouri.

J'en oubliais Odile. Dans six jours, elle aura quitté la France sans que nous ne puissions rien faire pour la retenir. Je me surpris à ne plus rien ressentir pour elle. Elle avait tué. C'était certain. J'ignorais comment elle s'y était prise, mais elle avait tué, avec méthode, maîtrise et préméditation. Sans remords ni regrets. Froidement. Elle n'était rien doute qu'un assassin froid et organisé.

Elle avait vengé sa sœur et Allison Froeme, victimes de la bêtise, de l'orgueil, de la haine d'hommes sans scrupule qui les avaient condamnées pour ce qu'intimement, naturellement, elles étaient.

Je pouvais comprendre sa douleur, son désarroi, son désir de justice, mais pas ça. Encore que « ça », je pouvais en admettre le désir, mais sa réalisation, lente, programmée, étudiée, préparée... Non ! C'était au-dessus de mes forces.

Comment était-elle parvenue à ses fins ? Odile avait subi le même traitement que ses victimes, mais s'en était sortie. Avait-elle accepté d'emblée l'idée de sa propre mort afin de venger celle de sa sœur ?

C'est sans doute ce qu'elle plaiderait devant un tribunal si elle était confondue. Avait-elle aussi combiné cette défense à l'avance ? Pour que sa vengeance soit complète, elle devait ne pas être inquiétée, ou condamnée à la peine la plus faible possible. Était-elle aussi diabolique et inhumaine que ses victimes. Nous avons fait l'amour et j'avais eu la perception d'une femme tendre et sensuelle. Pouvait-on être sensuelle et capable d'être à ce point désincarnée ?

Je me demandais comment Li-Anne qualifierait sa personnalité !?...

Mille questions étaient sans réponse. Odile avait réussi à se procurer du sulfate d'Atropine. Je ne croyais pas à l'hypothèse d'une initiative malheureuse d'un médecin du SAMU. Restait à savoir où et quand. S'était-elle piquée elle-même ? Et les deux autres, qui les avait piqués ? Qui avait récupéré les seringues après qu'ils eurent perdu connaissance ? Et cette histoire abracadabrantesque de boules puantes.

Elle aurait dû passer inaperçue, si le taxi n'avait pas été aussi précis dans ses déclarations. Odile avait dû lui taper dans l'œil, pour qu'il se souvienne des détails de cette course. Une parmi tant d'autres. Nous savions maintenant qu'elle survenait après la virée faite par Odile et Magda dans la villa des Lemoine.

17H00. Je demandai à Miller la permission de partir tôt. Il ne me la refusa pas. Je devais savoir la vérité. Un événement s'était produit qui avait lié les deux femmes d'amitié. Je devais en avoir le cœur net et fonçai chez Magda.

17H30. Elle m'ouvrit sans faire de commentaires. Je m'attendais au pire accueil, mais elle se contenta de me faire entrer et de me proposer un jus d'orange. Puis elle ajouta :

— Qu'avez-vous oublié de me demander ce matin, Inspecteur ?

Je revins sur les circonstances de la première virée des deux femmes dans la villa des Lemoine. Magda répondait à toutes mes interrogations en évitant soigneusement toute parole susceptible de mettre Odile en difficultés.

— Qui avait voulu se rendre à l'Écu d'Or ?

— Odile bien sûr. Comment en aurais-je eu envie ?

— Qui a brisé les scellés ?

— Nous, moi... Odile ? Je ne me souviens plus exactement.

— Que cherchiez-vous ?

— Diable rien ! Notre destination de départ, c'était l'Écu d'Or. Odile voulait comprendre ce qu'il s'était passé réellement la nuit où le maire est mort. La villa, c'était une solution de repli, après avoir été chassées par la présence des ouvriers. Comme ça, on ne serait pas venues pour rien. C'est seulement après, quand on a découvert les tableaux et les emplacements vides, que nous avons été intriguées.

— Et que s'est-il produit ?
 — Odile a voulu comprendre et a passé la maison au peigne fin.
 — Et vous ?
 — Moi aussi, évidemment !... Sauf pour la cave ! La vue d'un rat me rend hystérique.
 — Pourtant, le jour où Gilio et vous y avez été surpris, vous y étiez retranchés...
 — Il y avait Gilio. Avec lui, j'aurais pu tout accepter, tout faire...
 — Jusqu'à tuer ?
 — Gilio n'était pas un tueur. Mais un être doux et sensible. Incapable de faire du mal.
 Je ne savais que penser. Si Odile avait eu un complice, ce ne pouvait être qu'elle ! Pourtant, il m'était impossible de l'imaginer en meurtrière.
 — Que comptez vous faire maintenant que Gilio n'est plus ?
 — Continuer son œuvre. Nous devons jouer « La Mégère » jusqu'au 15 septembre.
 — Et après ?
 — Nous en discutons avec la troupe...
 — Est-ce que vous avez vu Odile prendre quelque chose dans la villa ? Une lettre, un objet, ou toute autre chose ?
 — ... Non !
 — Non ?... C'est un « Non » bien hésitant.
 — En partant, j'allais porter son sac, elle me l'a pris des mains. J'ignore s'il y avait quelque chose de spécial dedans.
 — Était-il lourd ?
 — Il l'était déjà à l'aller...
 — Quand vous avez appris qu'Odile a été hospitalisée, qu'avez-vous pensé ?
 — J'espérai de tout mon cœur que ce ne soit pas grave et qu'elle s'en tirerait ! Je ne peux pas croire qu'elle ait fait quelque chose de mal...

Je remarquai ses jambes fuselées et son corps parfait au travers de l'accoutrement qui lui tenait lieu de tenue. Loin de se mettre en valeur, Magda semblait prendre un étrange plaisir à s'enlaidir ? Pourtant, cette fille était intelligente et avait du caractère et du cœur.

Chapitre 136

Mercredi 26 août. 07H00

Nous n'avions pas le temps de souffler ni de prendre du recul. Les événements se précipitaient et cette fois-ci en sens inverse de celui que nous espérions. Miller rassembla tous les membres du commissariat présents à cette heure matinale.

— Vers cinq heures, ce matin, les pompiers de Paris ont repêché le cadavre d'un homme sur les berges du canal Saint-Denis, en dessous du pont de l'avenue Corentin Cariou, à deux pas de la station de métro du même nom. Un corps d'homme sans vie d'une quarantaine d'années, la tête défoncée, gisait au milieu des herbes folles et des détritiques. Il a été transféré à l'Institut médico-légal de Paris pour y être autopsié. J'en reviens. Il s'agit d'un colosse.

Je ne pus m'empêcher de sourire, bien que la situation ne s'y prêtât pas. Il fallait espérer que Marjorie ne soit pas présente, vu l'état dépenaillé dans lequel se trouvait le commissaire.

— Les pompiers ont été alertés par un appel anonyme en provenance de l'une des rares cabines téléphoniques subsistantes dans Paris, quelques minutes avant de repêcher le corps. Ils sont arrivés très rapidement sur place. Il n'a pas été nécessaire de procéder à une réanimation. La mort de l'homme remonterait à plusieurs heures.

Une question me brûlait les lèvres :

— Comment avez-vous été averti, Patron ?

— Le physique de cet homme correspond en tout point au portrait du geôlier de Gilio Ferrandi, tel que celui-ci l'avait constamment décrit dans toutes ses déclarations, avant et après qu'il ait retrouvé ses esprits. C'est De La Presse en personne qui m'a appelé sur mon portable.

— Existe-t-il une possibilité que ce soit un accident dû à l'alcool, comme il s'en produit régulièrement ?

Miller eut un sourire sarcastique.

— Selon les premières constatations établies sur place, le cadavre présenterait une grosse entaille au niveau du crâne. Probablement effectuée à l'aide d'un objet lourd et contendant. Il était ligoté, les mains dans le dos, les jambes apparemment libres de toute entrave. Nous en saurons plus dans quelques heures. Dans les poches des vêtements de l'homme, les pompiers ont trouvé des papiers d'identité qui de toute évidence, lui correspondent. Gilio Ferrandi n'est plus là pour l'identifier. Il faut attendre le résultat de l'autopsie. S'il n'y a pas d'eau dans les poumons, c'est qu'il n'y a pas eu de noyade asphyxique. À l'inverse, s'il y a de l'eau, on pourra déterminer à quel endroit le noyé a été tué. Grâce aux brins d'herbes, aux particules minérales, et cetera... Ce sera notre première piste. Pour vous Planquet !

Je compris immédiatement que j'allais me mettre en piste pour reconstituer le parcours du noyé. Au moins, connaissais-je son nom. Arthus Brewenec.

Arthus Brewenec, né à Paimpol en 1975, le 7 janvier. L'homme avait un casier, ce qui allait me faciliter la tâche.

En 93, il est arrêté pour la première fois par la police pour dégradation volontaire de biens publics suite à une manifestation d'extrême gauche interdite. Fin 95, il se retrouve sur les bancs du tribunal de grande instance de Nanterre pour des faits de cambriolage. Il se tient un moment tranquille, et réapparaît en 2002. Il est alors ivre, et sa force peu commune fait des dégâts chez un bijoutier à qui il voulait emprunter un collier pour se rabibochoer avec sa maîtresse qui l'avait laissé tomber. Puis, c'est à cette période qu'il change de bord politique et entre dans le service d'ordre de la FNF peu avant les élections présidentielles. Les années suivantes, il tombe à nouveau sous le joug de la justice, pour violence homophobe. Puis, on n'entend plus parler de lui.

Jusqu'à ce qu'il se retrouve à côtoyer les poissons...

Je songeai immédiatement à Djouri. Un homme inconnu avait traversé la rue devant la voiture d'Iliev, l'obligeant à s'arrêter, facilitant ainsi le travail du « tueur fou ». C'était cohérent. Je décidai de la convoquer aussitôt.

14H00. Djouri nia fermement connaître l'homme.

Elle disait, malheureusement, probablement vrai. Il n'était pas nécessaire d'être un as des réseaux et du cloisonnement pour comprendre à quel point il aurait été dangereux pour leur commanditaire que les deux se connaissent. Je n'avais donc comme élément que le portrait fait par Gilio.

17H00. Par bonheur, le système pileux foisonnant du bonhomme vint à notre secours. Les TIC de la police scientifiques, vexés par les critiques qui s'abattirent sur eux le jour de la reconstitution de la séquestration de Gilio, s'acharnèrent à analyser chaque débris organique, poils, morceaux de peau, cheveux, salive, et cetera, aux alentours du bâtiment.

Arthus Brewenec était passé par là. Ou au minimum, des personnes le connaissant avaient fréquenté l'endroit et perdu des résidus organiques lui appartenant. Cheveux collés sur un manteau ou sous une semelle. Sans qu'il soit possible d'en déterminer la date.

En fait, tout cela était consigné en annexe dans le rapport final de la Brigade Départementales de Recherches et d'Investigations Judiciaires (BDRIJ) qui était intervenue à la demande de Miller. L'homme n'ayant pas été condamné pour agression sexuelle, il était demeuré inconnu. Le FNAEG (Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques) avait été créé en 1998, mais les décrets d'application publiés tardivement en mai 2000. De fait, Brewenec n'avait commis aucune action susceptible de justifier son fichage au jour de l'infraction.

Un morceau de chewing-gum frais collé à la semelle d'une chaussure avait immortalisé son passage.

L'ancien propriétaire du chewing-gum n'avait, lui non plus, fait l'objet d'un fichage. La destinée rocambolesque et tragique de Brewenec, impliquait qu'on tente de le retrouver.

Chapitre 137

Samedi 29 août.

Plus que trois jours avant le départ de Fontana en Argentine, et toujours aucun élément pouvant

être retenu contre elle. Par contre, la comparaison de l'ADN retrouvé sur l'enveloppe de Djouri et celui de Ferrandi avait donné un résultat sans appel. C'était bien celle de Franck. Comble d'ironie, c'est parce qu'il avait impliqué son demi-frère dans l'affaire que l'ADN de celui-ci avait été relevé, et c'est ce qui le perdait.

Mozar s'était enfin décidé à nous autoriser à auditionner Ferrandi à nouveau. C'est-à-dire, d'une façon plus musclée.

Ferrandi arriva flanqué de son avocat. Il allait être entendu sous statut de témoin assisté. Ce n'était donc pas étonnant. Il pouvait également avoir accès au dossier, et demander à être confronté avec les individus qui le mettaient en cause. Quelque chose me disait qu'il ne s'en priverait pas. Comptant sur sa prestance de politicien pour impressionner ses contradicteurs.

Peut-être pour casser son trop-plein d'assurance, Miller me demanda de démarrer l'interrogatoire.

— Une enveloppe contenant de l'argent liquide a été trouvée chez Madame Samira Djouri. Elle prétend l'avoir reçue de votre main. Qu'en est-il ?

— Je ne connais pas cette personne. Sinon qu'elle s'est présentée comme témoin après l'attentat du pont.

— Elle prétend que vous l'aviez recrutée pour effectuer un faux témoignage à but politique afin de profiter d'une opportunité qui était une aubaine pour vous, je la cite :

« J'avais cru à l'histoire du tueur fou. Ferrandi m'avait dit que c'était pour lui une occas de dézinguer les Racquam... Jamais je n'ai pensé qu'il s'agissait d'un traquenard qu'il avait lui-même prémédité... »

— Je vous le répète, la première fois que j'ai entendu parler de cette personne, c'était après son témoignage consécutif à la fusillade.

Tout se passait comme prévu. Si nous avions vu juste, Ferrandi s'enfonçait.

— Alors, comment expliquez-vous que des traces de votre empreinte ADN figurent sur cette enveloppe ?

L'avocat de Ferrandi monta au créneau illico.

— C'est visiblement un coup monté !

J'enregistrai la réponse. Miller devait suivre attentivement les débats car la porte s'ouvrit et il pénétra dans la pièce à ce moment précis.

Il déballa une série de photographies du cadavre d'un géant au système pileux hirsute dont les mains étaient ligotées.

— Connaissez-vous cet homme ?

— Pas plus que je ne connaissais Madame Djouri avant qu'elle eût témoigné.

— Et ce site ?

— Oui, je le connais ! C'est la caserne où mon bâtard de frère prétend avoir été enfermé. Elle a fait les délices des journaux.

— Vous y êtes vous rendu après la parution des photos dans la presse ?

Ferrandi hésita à répondre. Il comprit instantanément que cette question contenait une part de venin. Miller répéta la question.

— C'est une question simple et sans ambiguïté. Nous devons avancer.

L'avocat fit un signe de tête approuvateur à son client.

Ferrandi sembla reprendre de l'assurance.

— Non... Mais évidemment, je me suis intéressé de près aux événements qui suivirent et c'est pour cette raison que je n'ignore rien de ce qui s'y est passé, avant, pendant, et après la soi-disant séquestration de Gilio.

Nous y étions... Enfin ! Franck Ferrandi venait de rentrer dans la nasse à son tour.

Miller posa une fesse sur la table et fixa Ferrandi dans les yeux.

— Mâchez-vous du chewing-gum, Monsieur Ferrandi ?

Il haussa les épaules.

— Comme tout le monde, ça m'arrive...

— Nous sommes le Samedi 29 août. Il est quinze heures et trente-huit minutes. Je vous signifie

vosre mise en garde à vue pour avoir commandité le meurtre de Dragomir Iliev, et fait séquestrer vosre propre frère, Gilio Ferrandi, ainsi que pour association de malfaiteurs ayant entraîné la mort de vosre frère. Vous serez déféré dès demain et aurez à répondre de vos crimes...

Chapitre 138

Trois mois plus tard... Épilogue.

Samedi 28 Novembre.

La France raisonne des attentats terroristes du 13 novembre qui ont endeuillé son sol et sa jeunesse. La terre entière, ou presque, entonne la « Marseillaise ».

Le commissariat est sur les dents. L'affaire est finie. Ou presque.

Écœuré par le manque d'honneur de celui qu'il avait hissé au pinacle, Ekerman a lâché Ferrandi. Les preuves se sont entassées et la genèse des événements a pu être entièrement reconstituée.

Ferrandi a tenté un dernier baroud d'honneur, chargeant Ekerman au maximum. Argumentant que c'était lui qui avait recruté Matofer. Que les instructions qu'il avait données, avaient été dénaturées. Iliev devait n'être simplement qu'effrayé et non tué. Pour preuve, il avança que le sort réservé à son frère Gilio avait pour but de le discréditer et de l'éloigner de Vilnot.

En tenant compte de la pression que n'aurait pas manqué d'exercer son parti, et avec un bon avocat, tout cela aurait pu suffire à semer le doute devant un tribunal, s'il n'y avait eu cette calamiteuse addiction pour les chewing-gums et ce nouveau cadavre au système pileux foisonnant retrouvé ligoté dans un canal.

Quant aux deux sbires qui m'avaient tabassé et tué le vigile dans la chambre d'hôtel de Samira Djouri, ils se sont faits pincer bêtement, le plus jeune des deux n'ayant pas résisté à l'envie de profiter de la panique créée par les attentats au stade de France pour agresser et dévaliser des touristes déboussolés par les événements.

Lorsque sa photo circula dans tous les commissariats, je crus un instant au miracle.

Ce soir-là n'était pas le crépuscule d'un jour triste de novembre comme les autres. Madame la maire, le conseil municipal au grand complet, Monsieur le préfet, inauguraient en grande pompe le centre social de Vilnot dédié à l'accueil des migrants.

La rénovation de la maison de retraite n'avait pris que trois mois grâce au renfort des bénévoles du quartier du pont.

La nouvelle directrice du centre, Madame Magda Gatzé fit un discours pétri de sensibilité, rappelant le travail accompli par son compagnon, Gilles Ferrand, mort tragiquement sous les coups d'extrémistes fanatiques...

À cette occasion, le nouvel attaché culturel de la ville de Vilnot, Monsieur Jason Mitchell, lu un texte en français, annonçant, avec son inimitable accent dublois, la première représentation au théâtre « *Gilles Ferrand-Blanc Manteau* » de Mézière de Ubu roi, la célèbre pièce d'Alfred Jarry, mise en scène par Magda Gatzé, patronnée et sponsorisée par la municipalité de Vilnot.

L'entrée en était gratuite et se ferait par ordre d'arrivée au guichet jusqu'à épuisement des places disponibles.

*

Le lendemain...

J'allai féliciter Magda dans sa loge après la représentation.

Elle me prit les mains et m'attira vers elle.

— Est-ce l'homme ou le policier qui vient me féliciter ?

Pourquoi fallait-elle qu'elle utilise ces mêmes mots ?

— ... Certes pas le policier...

Elle sourit et passant ses bras dans son dos, m'obligeait à l'enlacer. Elle déposa un chaud baiser sur mes lèvres et me repoussa en riant.

— Revenez demain ! Mon public m'attend ! Ah... Encore une minute. J'ai reçu un mail en provenance d'Argentine. Odile va mieux, mais elle gardera des séquelles. Je pensais que cela vous intéresserait.

Je me dis que l'important n'était pas de savoir d'où on venait, mais où on allait. Cette fille me

plaisait au-delà du raisonnable.

*

Lundi 30 Novembre.

Au commissariat un fascicule avait été distribué à tous les agents. Miller me tendit celui qui m'était réservé. Des passages entiers étaient surlignés en jaune.

— Lisez !

Un paragraphe concernait l'utilisation de la chloropicrine, présente dans certains gaz de combat comme le gaz moutarde. Mis au point par les Allemands durant la Seconde guerre mondiale, inhalé ou absorbé par l'épiderme et les yeux, il pouvait se révéler très dangereux.

Après dissipation on décelait une forte odeur de chloroforme, seule trace perceptible.

Miller haussa les épaules en signe d'impuissance...

— Autant en emporte le vent... Lis la suite !

« *Un dérivé de ce gaz liquide, fut longtemps utilisé comme pesticide. Sa vente est interdite en France depuis 1989. Mais certains agriculteurs et braconniers savent encore le manipuler pour détruire les renards...* »

Je me demandais si les caves du vieux Lemoine avaient livré tous leurs secrets. En fait, ni Miller, ni moi n'avions plus de doute à ce sujet. La suite de la lecture me conforta dans cette évidence.

Il y était précisé que si le pesticide était infiltré dans les vêtements, il convenait de les enlever immédiatement, de se laver à fond et de mettre des vêtements propres.

En cas d'inhalation, le document indiquait que les premiers signes étaient l'apparition de nausées, toux et diarrhées, puis survenaient des difficultés respiratoires, accompagnées de faiblesses musculaires. La victime était prise de convulsions et en l'absence de contrepoison décédait par étouffement en dix minutes.

Les gestes d'urgence consistaient à retirer les vêtements contaminés et se laver les yeux et la peau avec de l'eau et du savon. Les hôpitaux pouvaient administrer des antidotes, tel que l'Atropine...

À faible dose, la chloropicrine représente une menace forte pour la vie des personnes exposées. Le temps de réaction des sauveteurs était primordial. Même traitées, les victimes en garderaient des séquelles, les rendant particulièrement vulnérables aux affections touchant les organes atteints...

Miller reçut les félicitations de la hiérarchie. Un goût amer d'inachevé l'empêcha d'être pleinement satisfait.

Ce n'était pas notre seul motif d'insatisfaction. L'incendiaire de la tour du manoir de l'Écu d'Or courrait toujours. Grand-Baulieu restait bien à l'abri à l'intérieur des frontières suisses. Les plus protectrices d'Europe...

*

“Le Diable a deux cornes, l'orgueil et le mensonge.” **Lanza del Vasto**

RÉFÉRENCES

R1 : « Séisme sur la planète finance » d'Hervé Falciani, éditions La découverte.

R2 : La Fable des Abeilles. De Bernard Mandeville.

R3 : La revue Experts n° 13 – 12/1991 © Revue Experts par Gilles PERRAULT et Philippe LAURENT.

R4 : « Le Vaillant petit trader » de Jérôme Guiot-Dorel, éditions Lignes de repères

REMERCIEMENTS.

Ce livre n'a vu le jour que grâce à la bienveillance de tous ceux qui m'ont aidé et encouragé. Un grand merci à Caroline, ma fille qui m'a montré la voie, à mon épouse qui m'a supporté, à Angelika, à

Françoise, à Jacqueline, à Bertrand, à Christian, à Gilles, à Guillaume et à Stéphane pour leur gentillesse et leur concours.

Une pensée et un hommage à ma grand-mère, Suzanne Cauffriez à qui je dois d'être l'homme que je suis. Elle m'a enseigné la force de l'amour et de la bonté.